

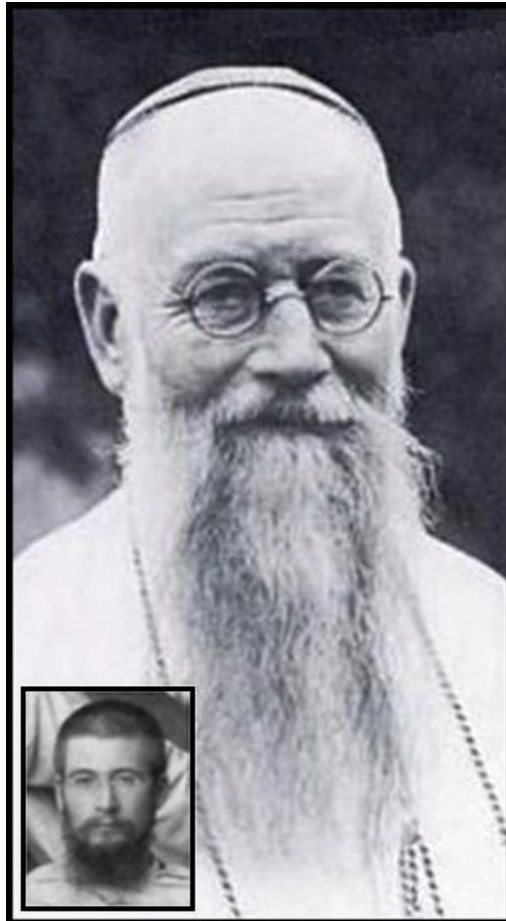
P. STEFAAN MINNAERT

**MGR LEON-PAUL
CLASSE
(1874 – 1945)**

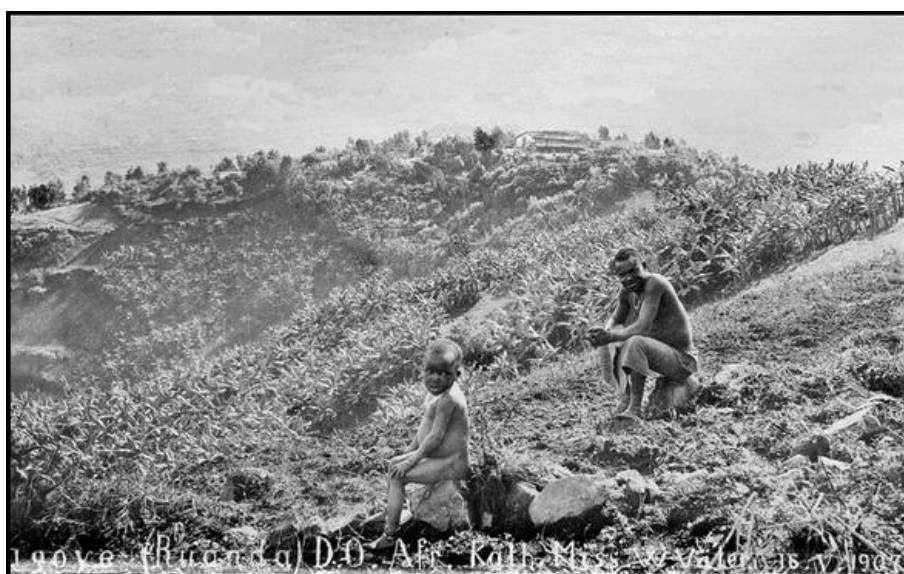
**LETTRES
RAPPORTS et
ARTICLES**

CONTRIBUTION
A L'HISTOIRE DE L'EVANGELISATION
DU RWANDA

KIGALI – 2026



MGR LEON-PAUL CLASSE (1874-1945)



**LA MISSION DE NYUNDO FONDÉE EN 1901 PAR LE P. BARTHELEMY,
LE P. WECKERLE ET LE P. CLASSE.**
**Entourée de bananeraies, elle est construite sur le sommet d'une colline
à proximité du lac Kivu.**
BUGOYE (Ruanda) D.O.Afr. Kath. Miss. W. Väter 16.V.1907 (?)

INTRODUCTION

Mgr Classe (1874-1945)¹ est un Père Blanc qui a marqué l'histoire du Rwanda d'une manière profonde et durable. D'abord simple missionnaire, puis Vicaire délégué de Mgr Hirth et finalement, premier Vicaire apostolique du Vicariat du Rwanda.

Il intervient avec beaucoup de discrétion et de diplomatie dans tous les domaines de la vie : politique, social, religieux et éducatif. En appliquant les instructions du Cardinal Lavigerie (1825-1892) et avec le soutien de l'élite politique du pays, il parvient à faire du Rwanda un royaume chrétien. Le Mwami Rudahigwa, dont il est le mentor, est baptisé en 1943 et le pays est dédié au Christ Roi en 1946.

Quelques hagiographies de Mgr Classe ont été écrites après son décès. Leurs auteurs n'étaient pas des historiens qualifiés. De plus, ils ne pouvaient consulter ni les archives des Pères Blancs à Alger, ni celles de l'Etat allemand, ni celles de l'Etat belge. Ils s'appuyaient uniquement sur la tradition orale et sur leur admiration pour Mgr Classe qu'ils avaient connu personnellement. Parmi eux figure le Père Blanc Antoine van Overschelde (1895-1967). En 1948, il publie *Un audacieux pacifique : Monseigneur Léon-Paul Classe, apôtre du Ruanda*².

Il faut attendre l'année 1981 pour que l'historien rwandais Gamaliel Mbonimana soutienne avec succès sa thèse de doctorat intitulée *L'instauration d'un royaume chrétien au Rwanda (1900-1931)*, suscitant le mécontentement de Mgr Perraudin. Cette thèse ne sera jamais publiée. En 1987, l'historien Paul Rutayisire, soutient à son tour sa thèse *La christianisation du Rwanda (1900-1945). Méthode missionnaire et politique selon Mgr Classe*³: Cette œuvre monumentale compte 571 pages. Hélas elle n'a jamais été publiée non plus.

¹ S. MINNAERT, *le Père Léon Classe (1874-1945), les premières années à Nyundo (1901-1903), Face à la Grande Guerre (1914-1918), La visite canonique du Père Gorju (1919)*, Kigali 2022, 422 pp.

² A. VAN OVERSCHELDE, *Un audacieux pacifique : Monseigneur Léon-Paul Classe, apôtre du Ruanda*, 1948, 179 pp.

³ P. RUTAYISIRE, *La christianisation du Rwanda (1900-1945). Méthode missionnaire et politique selon Mgr Classe*, Fribourg, 1987, 571 pp.

En 2022, le P. Jésuite Abdon Rwandekwe publie : *L'évêque Léon-Paul Classe et le changement de paradigme de la prêtrise au Rwanda*. La même année, nous avons publié *Le Père Léon-Paul Classe*. Cet ouvrage rassemble des documents datant d'avant son ordination épiscopale qui eut lieu en 1922 à Anvers par le Cardinal Mercier, Primat de Belgique.

Aujourd'hui nous publions un autre livre : *Mgr Classe : lettres, rapports et articles*. Il s'agit de 87 documents écrits entre 1901 et 1940. La liste de ces documents n'est pas complète. Néanmoins ils permettent de mieux connaître la stratégie missionnaire de Mgr Classe dans le contexte de la colonisation du Rwanda d'abord par les Allemands, puis par les Belges.

Nous avons publié ces documents dans l'ordre chronologique. Certains concernent la culture rwandaise. D'autres sont des lettres adressées à des bienfaitrices. On trouve également des lettres qui ont été publiées dans des revues missionnaires. Finalement il y a les rapports du Vicariat. Ce travail de secrétariat était assuré par Mgr Classe car Mgr Hirth était devenu malvoyant vers la fin de sa vie.

Les lettres les plus importantes et intéressantes sont celles adressés aux supérieurs majeurs à savoir les supérieurs généraux : Mgr Livinhac (1846-1922) et puis après sa mort le P. Voillard (1860-1946). Tous deux résidaient à Alger.

Il y a aussi les lettres écrites au Régional, le P. Roussez (1867-1935). Sans oublier les lettres adressées au P. Loupias (1872-1910), son successeur à Rwaza. Après la mort violente de celui-ci, il écrira au P. Delmas (1879-1950), successeur du P. Loupias.

La plupart des Pères Blancs mentionnés étaient de nationalité française. En 1906 il était devenu inconcevable que la population d'une colonie allemande soit évangélisée par les membres d'une Société missionnaire française ! Pour éviter ce problème de nationalité, Mgr Classe se fait inscrire comme Allemand malgré son patriotisme français⁴ : « Paris vaut bien une messe ». Rappelons-nous que la Grande Guerre de 1914-1918 était toute proche. Puis arriva la guerre de 1940-1945.

⁴ Lettre du P Classe à Mgr Livinhac : « **Marienthal, 30 Juin 1912**, Monseigneur et Vénéré Père, La décision de Votre Grandeur m'a causé une vraie consolation. Je m'embarquerai donc le 11 Août. J'ai fait à Metz la demande de réintégration dans la qualité d'Allemand, indiquant que je désirais résider comme auparavant dans la colonie ». A.G.M.Afr., N° 097530).

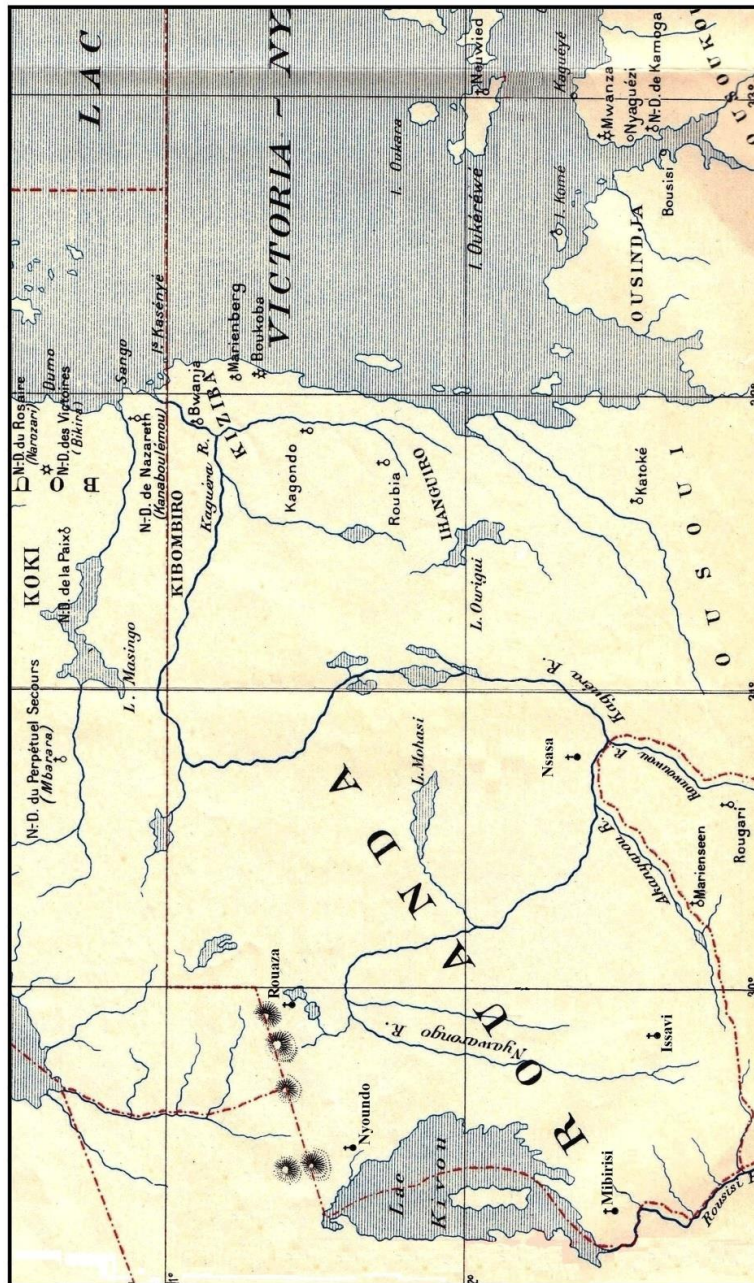
Durant sa vie, Mgr Classe s'est toujours intéressé à la Mission de Rwaza qu'il avait fondée en 1903. Il avait ses raisons. Lors de la fondation, il avait utilisé beaucoup de violence. En 1904, avec l'aide des chrétiens et de ses confrères de Nyundo, il avait organisé des expéditions militaires pour punir la population de Rwaza. Peu de temps après, les Allemands étaient venus avec leur mitrailleuse pour punir la population innocente. Les Pères de Rwaza n'avaient pas osé dire la vérité. Ils risquaient l'expulsion et la prison. Mgr Classe lui-même ne mentionnera jamais cet événement douloureux dans ses écrits. Il savait que les Allemands, et en particulier le Dr Kandt, étaient au courant de cette bavure. Mais les Allemands, peu nombreux, avaient besoin des Pères Blancs pour occuper le pays à leur place.

Le départ des Allemands en 1916 et l'installation des Belges au Rwanda cette même année changèrent la donne pour Mgr Classe. Il arriva à étouffer l'affaire de Rwaza à tel point qu'elle restera un secret pendant plus de cent ans⁵ ! Ainsi justice n'a jamais été faite !

Pour l'instant, nous n'avons pas trouvé d'autres lettres de Mgr Classe. Nous craignons qu'elles aient été brûlées par Mgr Hirth à Kabgayi comme disent les sources historiques.

P. Stefaan Minnaert

⁵ S. MINNAERT, « Les Pères Blancs et la société rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900-1916) : Une rencontre entre cultures et religions », in *Les Religions au Rwanda, défis, convergences et compétitions*, Actes du Colloque International du 18-19 septembre 2008 à Butare/Huye, Editions de l'Université Nationale du Rwanda, Septembre 2009, pp. 53-101.



N.D.- DE KAMOGA (1883) – MARIENBERG (1892) – SAVE (1900)
ZAZA (1900) – NYUNDO (1901) – RWAZA (1903) – MIBIRIZI (1903)

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	3
TABLE DES MATIERES	7
1. Lettre du P. Classe du 4 mars 1901 à Mgr Livinhac.....	11
2. Lettre du P. Classe du 15 novembre 1901 à Mgr Livinhac	13
3. Lettre du P. Classe du 12 janvier 1902 à Mgr Livinhac	27
4. Récit de voyage : « du lac Nyanza au Lac Kivou » (1902)	28
5. Lettre du P. Classe du 17 mars 1903 à Mgr Livinhac	43
6. Lettre du P. Classe du 16 septembre 1903 à Mgr Livinhac....	45
7. « Description des mœurs et coutumes des Bagoyé » par le P. Classe (1905)	47
8. Lettre du P. Classe du 8 octobre 1903 à Madame la Présidente de l'Œuvre de Saint- Pierre-Claver	67
9. Lettre du P. Classe du 1 ^{er} août 1905 à la Comtesse Ledochowskâ	72
10. Rwasa (Mulera) – mars 1906	76
11. « Ruaza » (septembre 1906)	79
12. « Dix-huit mois au Mouléra » par le P. Classe (1906)	82
13. Lettre du P. Classe du 24 mars 1907 à Mgr Livinhac.....	93
14. Lettre du P. Classe du 1 ^{er} octobre 1907 à Mgr Livinhac	95
15. Note du P. Classe concernant les aumônes pour la Propagation de la Foi (1908)	98
16. Lettre du P. Classe du 27 octobre 1908 à Mgr Livinhac	99
17. Le toast de Nyundo (21 décembre 1908)	102
18. Lettre du P. Classe du 14 août 1909 à Mgr Livinhac.....	103
19. Lettre du P. Classe du 1 ^{er} janvier 1910 au P. Loupias.....	109
20. Lettre du P. Classe du 16 janvier 1910 au P. Loupias.....	110
21. Lettre du P. Classe du 30 janvier 1910 à Mgr Livinhac	112
22. Lettre du P. Classe du 31 janvier 1910 au P. Loupias.....	114
23. Lettre de Mgr Hirth du 3 février 1910 au P. Loupias	116
24. Lettre du P. Classe du 6 février 1910 au P. Loupias	117
25. Lettre du P. Classe du 3 avril 1910 à ses confrères du Rwanda	117
26. Lettre du P. Classe du 12 mai 1910 au P. Delmas	119
27. Lettre du P. Classe du 16 mai 1910 au P. Delmas	121
28. Lettre du P. Classe du 28 juillet 1910 à Mgr Livinhac	123
29. Lettre du P. Classe du 12 août 1910 au P. Léonard	125

30. La mort du P. Loupias racontée dans la revue missionnaire des Pères Blancs, <i>Missions d'Alger</i> (septembre – octobre 1910)	127
31. La mort du P. Loupias racontée dans les Annales de la Propagation de la Foi (septembre 1910).....	130
32. Lettre du P. Classe du 26 décembre 1910 à Mgr Livinhac	131
33. Extrait de la lettre du P. Classe du 26 janvier 1911 au supérieur de Rwaza	134
34. Promulgation du Décret du Pape du 8 août 1910 concernant l'admission des enfants à la première communion (19 février 1911)	135
35. Note du 22 février 1911 concernant les vacances	135
36. Lettre du P. Classe du 3 mars 1911 au P. Delmas, supérieur de Rwaza	136
37. Extrait du décret du 24 mars 1911 concernant la Confrérie de Notre Dame du Mont Carmel	138
38. Lettre du P. Classe du 28 avril 1911 à Mgr Livinhac	140
39. Extrait de la Lettre du 24 septembre 1911 du P. Classe (probablement au P. supérieur de Rwaza ?).....	146
40. Lettre du P. Classe du 1 ^{er} novembre 1911 à Mgr Livinhac	147
41. Lettre du P. Classe du 30 juin 1912 au supérieur général	148
42. Lettre du P. Classe du 9 octobre 1912 au P. Delmas, ...	149
43. Lettre de Mgr Hirth du 13 octobre 1912 aux Confrères de Rwaza	150
44. Lettre du P. Classe du 14 octobre 1912 au P. Delmas.....	150
45. Lettre du P. Classe du 31 octobre 1912 au P. Delmas	151
46. Rapport annuel sur les Missions du Rwanda du 25 novembre 1912	152
47. Rapport annuel du Vicariat du Kivou de 1912-1913 (extrait)	163
48. Lettre du P. Classe du 17 mars 1913 à ses Confrères	180
49. Extrait de la lettre du P. Classe du 23 mars 1913 à Mgr Livinhac	186
50. Extrait de la lettre du P. Classe du 20 août 1913 à Mgr Livinhac	188

51. Vicariat apostolique du Kivou. La Mission du Muléra. Lettre du R.P. Léon Classe (1912 ?).....	190
52. Extrait de la lettre du P. Classe du 28 septembre 1913 à Mgr Livinhac	198
53. Extrait de la lettre du P. Classe du 22 octobre 1913 à Mgr Livinhac	199
54. Extrait de la lettre du P. Classe du 1 ^{ier} novembre 1913 à Mgr Livinhac	201
55. Extrait de la lettre du P. Classe du 16 novembre 1913 à Mgr Livinhac	204
56. Rapport du Vicariat apostolique du Kivou de 1913-1914.....	206
57. Lettre du P. Classe du 23 février 1914 au P. Marchal (extrait)	208
58. Rapport annuel du Vicariat apostolique du Kivou de 1914-1918	212
59. Lettre du P. Classe du 30 mai 1916 à Mgr Livinhac, publiée dans la revue <i>Missions d'Afrique</i>	224
60. Notes rédigées par le P. Classe à la demande de l'Administration belge (28 août 1916).....	227
61. Lettre du P. Classe du 21 septembre 1916 au P. Voillard.....	247
62. Lettre du P. Classe du 2 mars 1917 à Mgr Livinhac (extrait)	253
63. Lettre du P. Classe du 10 juin 1917 à Mgr Livinhac (extrait)	254
64. Copie de la lettre du P. Classe du 8 novembre 1917 au P. Régional Roussez	258
65. Lettre du P. Classe du 14 novembre 1917 au P. Voillard (extrait)	259
66. Lettre du P. Classe du 15 novembre 1917 au P. Voillard (extrait)	259
67. Lettre du P. Classe du 2 avril 1918 à ses confrères.....	260
68. Copie de la lettre du P. Classe du 19 avril 1918 au P. Régional Roussez (extrait)	262
69. Copie de la Lettre du P. Classe du 25 avril 1918 au P. Régional Roussez (extrait)	267
70. Copie de la Lettre du P. Classe du 24 mai 1918 au P. Régional Roussez (extrait)	269
71. Copie de la Lettre du P. Classe du 11 juin 1918 au P. Régional Roussez (extrait)	273

72. Copie de la lettre du P. Classe du 2 juillet 1918 au P. Régional Roussez (extrait)	273
73. Lettre du P. Classe du 31 juillet 1918 à Mgr Livinhac.....	274
74. Copie de la lettre du P. Classe du 22 octobre 1918 au P. Régional Roussez (extrait)	274
75. Rapport annuel du Vicariat du Kivou de 1918-1919 (extrait).....	278
76. Rapport annuel du Vicariat du Kivou de 1919-1920 (extrait)	308
77. Rapport annuel du Vicariat apostolique du Kivou de 1920-1921	317
78. Rapport du P. Classe du 13 juillet 1921 concernant l'érection du Vicariat du Ruanda	362
79. Lettre du P. Classe du 16 avril 1922 au P. Voillard.....	372
80. Rapport annuel du vicariat apostolique du Ruanda de 1921-1922	374
81. Le P. Classe : « Le Ruanda et ses habitants » (extrait) (1921)	409
82. Rapport annuel du Vicariat du Rouanda de 1926-1927	414
83. Rapport annuel du Vicariat apostolique du Rwanda de 1927-1928.....	436
84. Concernant la résidence de Mgr Classe à Kabgaye (1927)	467
85. Les frontières précoloniales du Ruanda selon Mgr Classe (1928).....	469
86. Lettre de Mgr Classe du 24 avril 1940 à ses confrères concernant le mariage chrétien du Mwami	472
 NOTICES BIOGRAPHIQUES DES MISSIONNAIRES	 478

1. LETTRE DU P. CLASSE DU 4 MARS 1901 A MGR LIVI-NHAC⁶

Bukensé, 4 mars 1901

Monseigneur et Vénéré Père,

Le R.P. Achte a dû donner à Votre Grandeur force détails sur notre petite caravane. Tout s'est d'ailleurs passé d'une façon fort modeste et sans grands incidents. Grâce à Dieu la fièvre n'est pas venue trop nous visiter. Seuls le bon P. Moullec et le P. Saint-Samat ont été un peu éprouvés en marche. Le P. Van den Eynde à Ndala et le P. Loupias à Bukumbi ont dû payer tribut. N'étant peut-être pas assez vigoureux pour supporter une petite épreuve de cette sorte, la Providence jusqu'ici a voulu m'épargner, ce qui m'a permis de faire force caisses à Bukumbi. Les fiévrottes viendront bien à leur temps : **une Mission nouvelle ne se peut implanter sans quelques petites croix !**

Merci, Monseigneur et bien aimé Père de m'avoir envoyé au Rwanda ; la Mission s'annonce si belle que je ne puis que bénir et remercier Dieu. **Lui demandant de faire de son pauvre petit serviteur un vrai et saint missionnaire.** Monseigneur Hirth a eu la bienveillante bonté de me désigner pour une nouvelle station que l'on va tenter de fonder au Kivu, au Bugoyé, près des volcans : le pays, dit-on, est fort peuplé, et nul n'y a encore travaillé. **Là le R.P. Barthélemy et le P. Weckerlé et moi, nous tâcherons de faire l'œuvre de Dieu. C'est de Bukensé que je vous envoie ce mot. Le P. Smoor qui se rend à Isavi, chez le P. Brard, et moi faisons route ensemble.** J'aurai ainsi l'avantage de voir l'Usui, le Kissaka et Isavi. Soit à Isavi, soit du Kivu, j'espère vous envoyer une lettre un peu intéressante, si je le puis ; jusqu'ici j'ai peu vu et ne connais pas assez pour écrire autre chose que des banalités.

Inutile, n'est-ce pas, Monseigneur et vénéré Père, de vous dire combien me reste cher et précieux le souvenir de votre bonté pour votre pauvre petit secrétaire : vos conseils me seront fort précieux et j'espère qu'ils empêcheront bien des écarts.

⁶ Lettre du P. Classe du 4 mars 1901 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 097525-097526. Chez les Pères Blancs le P. Achte, leur confrère, était très populaire (G. LEBLOND, *Le Père Auguste Achte des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) - Missionnaire au Nyanza Septentrional*, Paris, 1912, 335 pp.

La Mission du Bukumbi, que je ne connaissais pas, m'a ménagé des surprises réelles. Là Monseigneur Hirth a fait des merveilles et, dans un pays où les gens semblent ignorer ce qu'est le prosélytisme, Sa Grandeur est parvenue à grouper un bon noyau de chrétiens sérieux. Mais quelle somme de patience, d'efforts soutenus, je dirai presque ingénieux, ce résultat n'a-t-il pas coûté.

Les Basukuma ne brillent pas non plus que par la politesse ; il a fallu aller les chercher pour ainsi dire un à un, les former péniblement, apportant d'autant plus d'énergie et d'esprit de foi que les esprits se montraient plus rebelles et terre à terre. A côté des bâtiments, élevés par Votre Grandeur, une belle et grande église montre que l'œuvre de Dieu s'est faite ici ; la piété, la foi vive, les chants et la tenue respectueuse et recueillie de ces pauvres Basukuma frappent réellement et sont pour les jeunes missionnaires une consolation et un excitant. Traverse-t-on les villages, les gens viennent saluer avec empressement ; les chrétiens aiment leurs prêtres et savent leur témoigner leur affection. Au Bukumbi le travail matériel a, comme dans toutes les Missions d'ailleurs, accompagné l'œuvre spirituelle. Aux habitations et aux dépendances toutes reconstruites sont venues s'ajouter de belles plantations. Les arbres manquaient ; maintenant les manguiers, les orangers, les citronniers... sont en plein rapport, les eucalyptus forment dans quelques années une petite forêt ; d'autres essences, les légumes d'Europe, le blé même, sont cultivés avec succès. Le plus difficile maintenant est fait et les missionnaires n'auront qu'à développer et à étendre le travail des premiers ouvriers du Bukumbi, augmentant ici le nombre de ceux que le bon Maître a daigné appeler, malgré leurs misères, à la connaissance de nos saintes vérités.

Priez, je vous en supplie, Monseigneur et bien aimé Père, pour le pauvre petit missionnaire qui aime à se dire plus que jamais votre enfant respectueux et tout dévoué en N.S. et N.D.

Léon Classe (prêtre)

C'est presque une honte pour moi d'oublier mon devoir de vénération et de reconnaissance. Permettez-moi, Monseigneur et vénéré Père, d'offrir à Votre Grandeur mes vœux de filiale vénération. Au jour où l'Eglise célébrera la fête de S. Léon, ce

sera un devoir et un bonheur d'offrir le Saint Sacrifice aux intentions de Votre Grandeur.

2. LETTRE DU PERE CLASSE DU 15 NOVEMBRE 1901 A MGR LIVINHAC⁷

15 novembre 1901
Immaculée Conception du Bugoyé

Monseigneur et Vénéré Père,

Il y a quelques temps, je vous parlais du Bugoyé : notre chère petite Mission de « l'Immaculée Conception » sortait à peine des hautes herbes et souvent encore les gens fuyaient le missionnaire comme un être dangereux. Six mois se sont écoulés depuis les premiers jours. Vous serait-il agréable de visiter notre colline de « Nyundo » (le marteau) et de constater les quelques petits changements qu'avec l'aide de Dieu nous avons pu produire ici ?



**LA MISSION DE NYUNDO FONDÉE le 4 AVRIL 1901 PAR LE P. BARTHELEMY,
LE P. WECKERLE ET LE P. CLASSE.**

⁷ Lettre du P. Classe du 15 novembre 1901 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 097527-N° 097530.

Les collines du Bugoyé, en général fort escarpées [mot illisible], sont de plus flanquées de talus à pic qui vont se superposant comme une série de parapets ou de contreforts, dont l'escalade exige souvent le concours des pieds et des mains. Le Nyundo était loin d'échapper à la règle commune. Une double grande route, large de 2,5 m et bordée de bananiers, a été conduite, en lacets, sur les flancs de la colline ; sur l'un des chemins nous monterons aisément de la Sébeïa, rivière torrentueuse qui se précipite vers le Kivu, jusqu'à la Mission.

A peu de distance de la rivière, un vaste espace rouge d'argile, contraste avec la verdure des champs voisins. Là, à la saison sèche, sont moulées les briques qui servent aux constructions. Longtemps nous avons vainement cherché une couche d'argile ; souvent on avait questionné, promis des étoffes, des perles ; toujours revenait la même réponse : « Il n'y a pas d'argile ici, il y en a au Nduga (province du Rwanda) ». Construire en pierre nous ne le pouvions : on ne trouve ici qu'une pierre de lave, dure il est vrai mais peu abondante, et la chaux n'a été découverte qu'en très petite quantité sur les bords du Kivu où elle forme une sorte de gangue au tour de pierres ou de coquillages. Fallait-il donc se résigner à n'avoir jamais que des huttes de paille exposées si facilement à l'incendie et à toute tentative malveillante ?

Un jour, deux Bagoyé se laissèrent tenter par le désir de remplacer leurs feuilles de bananier par un morceau d'étoffe. En cachette ils apportèrent une poignée d'argile bien pétrie ; puis non moins mystérieusement, nous conduisirent par un long détour à l'endroit de précieux dépôt. Quinze jours après le secret était indignement exploité !

De la mi-juin à la mi-septembre, soixante mille briques ont été faites, séchées et placées. C'est un travail assez considérable étant donné que la fosse à argile est à plus de deux cents mètres de l'endroit où sont moulées les briques et que celui-ci est distant de dix minutes du sommet de la colline.

La fabrication est aisée et la même dans toutes les Missions. Continuellement dans le fossé même où l'on pioche, vingt à trente hommes mouillent l'argile, la broient avec leurs pieds et la réduisent en pâte consistante. Sur un signe du chef, des porteurs se précipitent en hurlant, et ils sont près de trois cents, grands et petits ! C'est un pêle-mêle indescriptible. Ils se poussent, se heurtent, s'injurient, se frappent et plus d'un, le

terrain aidant, laisse dans la boue gluante des moulages involontaires. Tous sont servis : la motte sur la tête, ils viennent à la file indienne et en chantant déposer ici leur charge. D'autres Noirs, accroupis devant des moules de bois s'emparent de cette argile, la tassent dans des moules de bois ; de la main égalisent la surface et retirent le moule. La brique est faite, reste au soleil à la sécher. Laissons les briques ; nous les retrouverons plus tard, et, en causant ; continuons notre route.

De chaque côté du chemin les champs de haricots et de patates couvrent les pentes raides de la colline. Pas un coin de terrain n'est lassé inculte. Au commencement de la saison pluvieuse ou quelque peu auparavant, hommes et femmes font manœuvrer leurs pioches en cadence dans ce sol sablonneux. L'herbe arrachée reste là, sur le champ, et au milieu de ce fouilles, le Mugoyé sème ses haricots ou plantes ses patates. Plus tard seulement, lorsque déjà la plante est forte, la femme, son bébé sur le dos, commencera à sarcler, à soigner son champ : de sera sa grande occupation. Si le sol était demeuré en jachère, vers la fin de la saison sèche, le Noir y met le feu aux herbes et vienne la pluie, la terre est prête et n'a besoin que d'être légèrement retournée.

Nos Bagoyé ne cultivent guère, sur les collines, que les patates et les haricots, parfois quelques pieds de courges, dont les feuilles leurs serviront de légume. A l'est, les gens de la forêt remplacent les haricots par les pois ; et les habitants de la plaine, près du Kivu sèment un peu de sorgho et de mil. Ces cultures différentes donnent lieu à des échanges qui se font ici même, au marché, tout près de la Sébeïa. Le Mukiga de la forêt donne ses pois pour des patates, l'homme de la plaine sa farine pour des haricots, et les habitants des collines reçoivent en retour de leurs haricots et de leurs patates les autres denrées comestibles ou des pioches et des peaux de chèvres. Ces transactions commerciales amènent parfois plusieurs centaines d'hommes sur cette place du marché ; elles ont lieu chaque jour, mais prennent fin vers midi ou une heure. Le marché terminé tout rentre dans le calme, et vendeurs et acheteurs se retirent chacun chez soi, tout en continuant sur la route les cris, les discussions indispensables à un contrat entre gens qui cherchent à se voler mutuellement !

Inutile de chercher ici d'autres fruits que la banane⁸. Nos Noirs n'ont aucun fruit et ne veulent pas en cultiver. A quoi bon se fatiguer alors qu'avec fort peu de travail le sol fournit presque de lui-même ce qui est nécessaire à la vie matérielle ! Tout est en harmonie avec le caractère indolent du Nègre. La patate pousse presque sans culture et elle est si forte qu'elle étouffe le chiendent lui-même. Le bananier, dont le fruit est avec la patate la base de l'alimentation, donne à l'homme, outre sa nourriture, son vêtement, de quoi couvrir sa hutte, des cordes pour toutes sortes d'usages, le combustible pour cuire ses aliments, pour se chauffer... etc., et quelques coups de pioche de temps à autre constituent tout le travail que réclame une bananeraie.

Nous voici arrivés au sommet de la colline au premier « lugo » ou enceinte extérieure. Ce mot de lugo est un terme un peu générique ; il désigne tantôt l'enceinte d'une habitation, tantôt l'habitation elle-même ; ainsi l'on dit « planter un lugo » et de même « aller dans le lugo d'un tel » pour signifier que l'on va chez un tel. Le lugo est une enceinte formée de jeunes arbres plantés à quinze centimètres environ les uns des autres. Chaque famille a son lugo renfermant deux, trois, quatre huttes ou plus suivant la richesse du chef de famille. La polygamie est fort en honneur ici, mais deux femmes d'un même mari n'habitent jamais ensemble : chacune d'elles a sa hutte où elle habite avec ses enfants et son champ qu'elle cultive. De cet usage vient le nombre des huttes dans un même « lugo ». Le lugo d'ailleurs, si grand soit-il, est vite planté. Notre homme s'en va couper des arbustes de 2 m environ, puis de retour au logis, les ébranche complètement, et les fiche en terre. Le sol, détrempé par les pluies communique à tous ces pieux une sève abondante et en quelques mois ils se couvrent de branches et de feuilles. Malheur au voleur qui la nuit se laisse prendre dans un lugo : un coup de lance règle de suite le procès.

Dans cette première enceinte se trouvent outre un jardin potager où les missionnaires essayent d'acclimater les différents légumes d'Europe, le blé qui, si Dieu lui donne accroissement, nous fournira le pain du Saint Sacrifice ; et différents semis arbres. **Là aussi s'élèvent les huttes de nos enfants.**

⁸ Les bananes sont classées parmi les baies.

Ils sont maintenant au nombre d'une quarantaine. Chaque jour ils assistent à un petit catéchisme et à une classe. Ne faut-il pas ouvrir leur intelligence en même temps que leur cœur ? Une intelligence connaît d'autant plus facilement Dieu qu'elle sait davantage. **Sachant lire et écrire, ces enfants pourront servir plus utilement la Mission, exercer un réel ascendant sur leurs concitoyens, et les amener à aimer et pratiquer notre sainte Religion. Une grande hutte sert de classe : c'est l'Académie naissante du Bugoyé !** Là, nos braves petits Noirs s'efforcent de fixer en leur cervelle novice le grimoire compliqué de l'alphabet. Il faut les voir criant la leçon que leur chante le moniteur. Beaucoup ont les yeux fermés, ou regardent partout ailleurs que sur le tableau ; mais ils crient plus fort que les autres ! Vienne un interrogatoire, le tempérament batailleur du Mugoyé se révèle de suite. « Ça c'est un d ». « Non, c'est un p ». « Le p. est là, c'est un b, il y a le bras en haut ! » Et à l'appui des affirmations des savants, les gifles et les coups de bâtons pleuvent, tandis que d'autres, trop près pour frapper, se contentent de pincer ! Le Père est entré. Tout le petit monde est très sage. Jamais on ne s'est battu, pas un qui ne s'égosille pour se bien faire entendre. Les petits sont partout les mêmes et ces scènes de classe rappellent plus d'un souvenir lointain, mais toujours vivace.

C'est au catéchisme surtout que la bonne volonté de la plupart est tout à fait consolante et donne fort à espérer. Plusieurs d'entre eux savent déjà une grande partie des « paroles de Dieu », comme ils disent, et retiennent bien les explications données. L'un d'eux me disait dernièrement : « Les Bagoyé ne connaissent pas Dieu, mais nous nous le connaissons maintenant, nous voulons l'aimer et aller au ciel ».

Ils sont intéressants, lorsque, se rendant au travail ou portant l'herbe et la terre pour la construction des huttes et des maisons, ils récitent à pleine voix leur catéchisme. Après les demandes et les réponses suivent les prières ; et tout ce qu'ils savent y passe ; ils ne s'arrêtent qu'ils n'aient épuisé leur répertoire. Ils aiment à faire part de leur science, et les nouveaux venus ne demeurent pas longtemps ignorants.

Pauvres enfants ! Ils sont peu nombreux encore et cependant ils sont le grand espoir de la Mission ; parmi eux nous trouverons nos premiers chrétiens et des auxiliaires précieux. Hélas ! Si les bouches sont petites, les appétits sont

grands. **A tous ces petits il faut des huttes pour se loger, s'abriter de la pluie** ; un bout d'étoffe pour remplacer la feuille de bananier ou le rayon de soleil qui jusque là les couvrait ; et le Bugoyé est comme perdu loin de la côte, les frais de transports considérables et la bourse du missionnaire bien peu garnie.



L'enceinte intérieure de la Mission est faite de briques sèches. Ce second « lugo » ne mesure pas moins de soixante-dix mètres sur quatre-vingt-quinze dans les deux dimensions. Les collines du Bugoyé ont encore pour particularité d'être très peu larges au sommet ; les bâtiments sont donc ici forcément distribués par étages. Sur la terrasse inférieure, à droite et à gauche, sont deux grandes maisons de paille (10 m x 4,5 m) ; plus tard l'herbe sera remplacée par des briques sèches. L'une de ces maisons sert de salle de catéchisme, l'autre de dispensaire.

Longtemps les pauvres Bagoyé avaient fui les remèdes des Européens. La misère, les plaies, surtout celles occasionnées par la « funza » ou puce de terre, ne leur manquaient certes pas ! Mais ils craignaient de mourir, on le leur avait dit, s'ils touchaient à nos médicaments. Peu à peu, quelques uns se

risquèrent. Le bon Dieu, en sa miséricorde toute bienveillante envers le missionnaire, voulut qu'ils n'eussent pas à s'en repentir. Ces guérisons en attirent d'autres et le dispensaire a maintenant une clientèle bien fournie.

Les Bagoyé emploient beaucoup les ventouses ; ils les placent ordinairement, sinon toujours, derrière l'oreille et désignent cet endroit par le nom d'« irugu ». Les saignées pratiquées un peu sur tout le corps et les brûlures, je n'ose dire les points de feu, ont leur prédilection. Tandis que l'Arabe se sert de la tête d'un gros clou pour donner des pointes de feu, le Noir, lui, emploie son couteau ; le résultat est le même ; le remède est pire que le mal ! Le Mugoyé a-t-il mal à la tête, aux reins, aux bras..., vite il enserre fortement la partie malade avec une corde fait d'une feuille sèche du tronc du bananiers. C'est le remède ! Pour nous, ce lien est comme une étiquette, placée sur la partie malade ; de loin on reconnaît son monde ! Les plaies reçoivent un emplâtre de feuilles de haricot, ou sont couvertes d'une mince couche de beurre quand le pauvre Muhutu s'en peut procurer. D'ordinaire quand on demande à une femme : « Pourquoi laisses-tu ton enfant rongé par les funza ? Il n'a plus d'orteils ! », la même réponse revient « Ah ! Je n'ai pas de beurre, moi ! »

N'a pas en effet de beurre qui veut ; au Bugoyé il est très rare. C'est un objet de luxe fort recherché et fort prisé. L'homme s'en oint consciencieusement le corps. Il le faut voir alors bien luisant au soleil, parfois ruisselant ; alors il se croit bien et s'appuie d'un air satisfait sur sa lance ou son bâton. Madame évidemment imite Monsieur. Elle pousse cependant plus loin la coquetterie ; elle beurre aussi ses peaux de chèvre ou son étoffe, lorsqu'elle en possède une ! Bien enduit, le vêtement est suspendu au-dessus du foyer, jusqu'à ce que, imprégné de beurre et de fumée, il prenne une teinte et répande un parfum convenable ! Chaque pays ses modes !

A toute leur pharmacie, les Bagoyé préfèrent maintenant les remèdes des missionnaires. Ce ministère près des malades attire les gens et gagne leur cœur. Au missionnaire, il procure l'occasion d'adresser quelques bonnes paroles, de se faire aimer pour faire aimer Dieu, et aussi, parfois de glaner de pauvres petits enfants moribonds, auxquels il donne le grand remède qui conduit droit au ciel.

Du dispensaire montons à la maison d'habitation, plus tard nous reviendrons à la salle de catéchisme ; deux terrasses de cinq marches chacune nous y mènent. **Jusqu'à présent nous n'avions pour abri qu'une petite maison en paille : c'est la genèse de toute Mission !** Ce logis provisoire est remplacé par une grande construite en briques sèches, et couverte en feuilles de bananier ; les trois missionnaires y possèdent chacune une cellule pour eux et une grande chambre pour recevoir les indigènes. Cette grande maison de quatorze mètres laissait au commencement nos bons Noirs fort perplexes. Jamais ils n'avaient vu que leurs misérables huttes d'herbe : quelques piquets, des bambous fichés en terre et réunis au sommet, puis entrelacés de roseaux et couverts d'herbes et de feuilles de bananier. **Notre manière de bâtir déroutait toute leur science et leurs habitudes.** Un homme veut-il construire une hutte, il va à la forêt, coupe une douzaine de petits bambous et amasse des roseaux et de l'herbe en quantité suffisante, puis il avertit le voisinage que tel jour il veut construire. Le jour dit, le maître fait brasser une ou deux cruches de pombé et les amateurs s'en vont de leur côté chercher herbe et roseaux. Le second jour, les braves de la veille viennent construire et notre homme, assis en face des travailleurs, se contente de regarder, d'approuver et... de boire du pombé⁹ ; sur ce dernier point il est très imité par ses ouvriers. Le soir la hutte est prête et déjà habitée par les rats !

Or chez nous, c'était une tout autre méthode. Les Blancs construisaient du matin au soir ; l'herbe était remplacée par la terre ; les briques s'entassaient les unes sur les autres, la muraille montait sans que ce ne fût jamais fini.

« Comment faites-vous des maisons avec tant de terre, disaient-ils ? Est-ce que vous dormirez là-dedans ? »

« La maison, quand il pleuvra, vous tombera sur le dos. Je n'oserai jamais y aller [entrer] », ajoutait un autre.

« Si j'y vais [entre], y entreras-tu ? »

« Avec toi, oui, mais seul jamais ! »

Compter sur leur aide, il n'y fallait pas songer : construire en ligne droite, faire des angles, ce sont presque des mystères. D'ailleurs, sur les échafaudages de bambous, les pauvres Bagoyé tremblaient de tous leurs membres en passant les

⁹ La bière locale.

briques et la glaise délayée ; bientôt plus un seul n'osa s'y hasarder : c'était trop haut !

Les fenêtres à leur tour les intriguèrent. A quoi pouvaient bien servir ces « petites portes » d'accès difficile ? Dans la hutte indigène, en effet, la porte est la seule ouverture pour les gens, les bêtes, l'air et la fumée. L'un d'eux leur trouva une utilité (destination) : « les grandes portes sont pour sortir et entrer, les petites pour tirer le fusil sur ceux qui sont révoltés contre le Roi ! »

Les Bagoyé ne craignent plus aujourd'hui d'entrer dans la maison, d'être écrasé sous ses ruines. Mais leur admiration reste la même et n'a pu résoudre ce problème « qu'il faille tant de place pour trois hommes ! » Parfois il nous arrive encore des visiteurs : « Je viens voir ta maison, je ne suis pas encore venu. » Et les braves gens de regarder..., de s'étonner devant tant de terre : « Mama we ! ô ma mère ! ça tient tout seul ! » Et ils piquent de la lance dans les murailles « pour voir si elles tiennent ».

Chaque jour ils viennent après le catéchisme faire comme ils disent, « la causette et voir les choses d'Europe. » Les Bakiga, eux-mêmes commencent à s'approprier. **Les Bakiga sont les habitants de la forêt. Ils sont fort habiles à tresser des corbeilles en bambou, des pièges à rats, des nattes... toujours en bambou. Le Mukiga jouit d'une « bonne réputation » tout comme autrefois les pauvres Calabrais ! On dit qu'ils aiment fort dévaliser les gens et qu'ils sont très habiles pour les empêcher de crier.** Chut ! Il ne faut pas médire de nos paroissiens ; d'ailleurs au Bugoyé qui n'en fait autant ? Jouer de la lance n'est même pas une peccadille ! Grands enfants, pour qui tout est nouveau ; ils s'extasiaient devant une image, un miroir, un rien ! Le tic-tac d'une montre leur fait pousser des cris d'étonnement : « elle parle ! » **Une image de la bonne Mère, tenant en ses bras le divin Enfant, les laisse dans l'admiration.**

Souvent il ne s'agit pas de simples causeries. Ils ont continuellement entre eux de graves discussions ; tout leur est matière à chicane. Les deux partis amènent leurs témoins. Tous se s'accroupir en cercle. Le demandeur vient s'asseoir au centre, et en remontant au déluge, expose ses griefs. Il cède alors la place à l'adversaire, et tous les témoins y passent. Evidemment aucun des récits ne se ressemble et il en résulte

comme conclusion un chassé-croisé de paroles, d'exclamations et d'injures des mieux fournies. Parfois la querelle a lieu entre un homme et un enfant ; qu'importe ! Il est curieux de voir ces petits bonshommes d'une douzaine d'année se dresser comme de jeunes coqs, devant des hommes déjà âgés, et plus curieux encore de voir ces derniers prendre en considération le caquet de leurs (minuscules) jeunes adversaires. En tout autre pays le calme serait vite rétabli, autrement peut-être que par des paroles ; ici point. Grands et petits revendiquent leurs droits et se croient égaux ; il en résulte parfois de curieux (singulier) pugilats.

Hâtons-nous de terminer notre visite. A gauche sur la même terrasse que la maison, se trouve notre modeste chapelle. Là, le missionnaire se trouve encore seul dans cette « première église » du Bugoyé. Avec quelle ardeur, il aspire au jour heureux où il lui sera donné de voir se prosterner près de lui, au pied du Tabernacle, les premiers chrétiens de ce pays ! Hélas ! Tout est ici pauvre et misérable. Rien qui réjouisse l'âme et l'élève (presque au) vers le ciel, comme nos belles églises d'Europe. C'est l'étable de Bethléem en toute sa nudité et Jésus y habite encore dans la paille ! A la prochaine saison sèche s'élèvera ici une seconde maison semblable à la première ; là, en attendant la construction de l'église, viendra s'abriter la divine Eucharistie. L'église ? si Dieu dans sa miséricorde daigne bénir cette terre du Bugoyé, y enfanter des chrétiens et secourir ses missionnaires, une église en briques devra nécessairement être construite ; elle occupera la place d'honneur, la dernière terrasse, entre les deux maisons, dominant toute la contrée.

Ce sont là nos projets, mais l'avenir est à Dieu, et nos desseins reposent absolument entre les mains de la Divine Providence et celle de nos Bienfaiteurs. Si le missionnaire est partout le même, ambitieux et mendiant pour le bon Dieu et les pauvres âmes qu'il aime, partout aussi sans or il ne peut rien et, gémissant, il se voit arrêter dans ses efforts, il demeure impuissant à recueillir la moisson même déjà et les épis, plus nombreux, presque formés et plein d'espoir.

Pourquoi le missionnaire ne porterait-il pas loin ses désirs devant la bonne volonté des peuples qui l'entourent ? Dieu pourrait-il manquer à ces âmes qui se réveillent et écoutent la voix de ses envoyés ? C'est cette confiance en Dieu qui partout

excite le Prêtre et, malgré les difficultés et les doutes de l'avenir, l'engage à passer toujours de l'avant.

Dans notre jeune Mission, née il y a quelques mois, sans savoir ce que Dieu nous réserve, nous pouvons cependant nous livrer à l'espérance, tant sont grands les changements opérés dans ce peuple. Il y a à peine deux mois une quinzaine d'hommes à peine, osait se faire instruire. Tous craignaient de mourir s'ils étaient assez audacieux pour venir écouter nos enseignements ; sept ou huit au plus affrontaient nos médicaments et nous lassaient panser leurs plaies. Et maintenant ? Les assertions mensongères de nos ennemis sont tombées et si la crainte superstitieuse existe encore sur bon nombre de collines plus éloignées, beaucoup d'autres l'ont complètement secouée. Chaque jour, des groupes nombreux [nous] arrivent, (Je ne parle plus des malades) et se dirigent de suite vers la salle du catéchisme.

« Faisons-nous instruire d'abord, après nous irons voir », disait dernièrement un brave Mugoyé. Ces dernières semaines nous avons eu, à certains jours, jusqu'à quatre et même cinq catéchismes dans la matinée ; d'ordinaire il y en a deux pour les hommes et un pour les enfants. Le dimanche l'affluence est plus grande encore et se soutient toute la matinée, jusqu'à midi. Le soir, il est vrai, l'empressement est moindre.

Elle est véritablement consolante l'attention de tous ces pauvres Noirs. Presque chaque phrase du missionnaire est saluée d'un « hum ! » affirmatif, ou d'un signe de tête approbateur. Souvent aussi un auditeur interrompt le Père pour répéter, à sa façon l'explication donnée. Et voici un spécimen :

« Dieu existe. Il est notre Mutwalé (chef), notre Créateur. Il aime les Bagoyé. Il veut qu'ils aillent chez Lui. Chez Lui, c'est au ciel. Vous entendez : les hommes bons vont au ciel ; les révoltés, dans le feu. Mentir, c'est mal ; voler c'est mal ; tuer c'est mal. Pour aller au ciel il faut servir Dieu, apprendre ses paroles, bien travailler. Tu mets ton doigt dans le feu, c'est mauvais ; en enfer tout le corps brûle. Nous ne voulons pas aller en enfer ! » Et à cette question : « qui veut aller au ciel ? »

– « Tous ! »

« Qui veut aller en enfer ? »

« Tais-toi ! Pas un ! »

Toujours ils ne sont pas aussi heureux, il est vrai (dans leurs commentaires). Pauvres gens ! Ils connaissent si peu de

choses en dehors de leur nourriture, de leur travail quotidien ! Un Mugoyé, auquel on demandait ce qu'était Dieu, répondit : « Dieu ? C'est beaucoup de patates et de haricots ! » Avant de venir au catéchisme c'est en effet toute leur science. Parfois, pour les nouveaux surtout, les réponses se ressentent légèrement de cette terre à terre. Il y a quelques jours, dans un groupe venu pour la première fois, un vieux grand-père, pour marque de son attention, voulut reprendre le catéchisme :

« Vous avez entendu le Blanc ? Si nous travaillons bien, nous irons dans le « lugo » de Dieu ; nous n'aurons plus de maladies ; nous ferons la causette avec Dieu ; nous n'aurons plus faim, plus besoin de cultiver : nous mangerons ses haricots, ses poids et ses patates. C'est cela ? » J'avoue que cette description inattendue du ciel m'avait tellement émotionné que je faillis perdre ma dignité. Les haricots et les patates du Bon Dieu, braves gens, c'est ici que vous les mangez ! Plus tard, au ciel, vous n'aurez plus besoin de tout cela. Dieu fera votre bonheur ; alors vous Le connaîtrez et L'aimerez vraiment. Puissiez vous seulement commencer ici bas en les servant bien !



DES BAGOYE DE LA FORET (von Mecklembourg – 1907)

Les hommes se disent maintenant les « Ba-Mungu », « nous sommes de Dieu ! », mais les femmes ne veulent pas être en retard et tiennent aussi à avoir leur petite part du Paradis. Elles font bien ! Oh ! là le terrain est aride, et dans la rocaïlle de ces pauvres intelligences nos grandes vérités s'ouvrent péniblement un sillon. Ce n'est plus vingt fois qu'il faut répéter ! « Que veux-tu, nous dit un jour une vieille « la colonelle des balayeuses » ; la confrérie du balai est en honneur ici, on s'en va balayer chez les chefs, chez les grands, et, l'ouvrage terminé, avant de se retirer nos balayeuses, le poupon sur le dos, donnent une sérénade et un ballet. Elles espèrent, il est vrai, une récompense, ne serait-ce qu'une cruche de pombé. Encore une mode à noter ! Donc, « que veux-tu ? dit la vieille, les hommes savent les paroles de Dieu ; ce sont des hommes ! Mais nous ? Une femme, qu'est-ce que c'est ? »

Pour elles aussi le ciel est fait, elles finiront par le comprendre et par en trouver la porte. Elles viennent bravement le dimanche, reviennent en semaine toutefois, et toujours la vieille colonelle en tête.

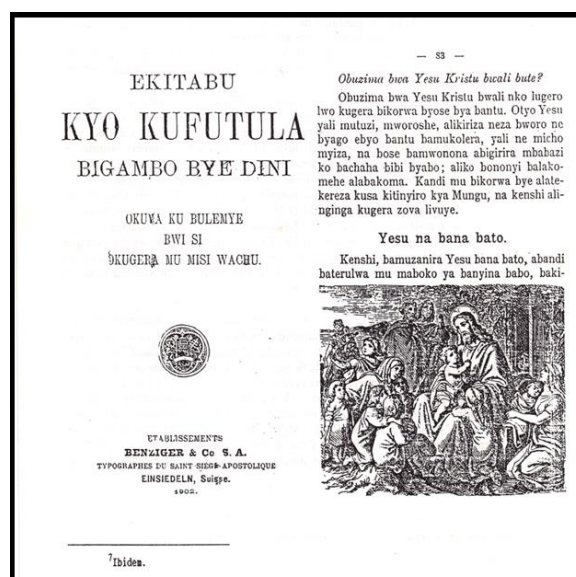
Tout ici en effet semble devoir se faire « en corps ». L'esprit de corps domine partout, se manifeste en toutes circonstances. Qu'il s'agisse de travailler, de se battre, de boire du pombé... etc., c'est toujours par villages, par clan que marchent les Bagoyé. La querelle de l'un est celle des autres, et plus d'une fois nous avons expérimenté qu'il ne fallait pas trop réprimander un maladroit, sous peine de voir tous les gens de la même colline bonder avec lui pendant deux ou trois jours ! **Pour se faire instruire ils semblent vouloir suivre la même méthode : ils viennent toujours ensemble, colline par colline, village par village. La méthode a du bon, elle excite l'émulation, favorise le prosélytisme. L'apostolat y trouvera son compte surtout le jour où il pourra s'aider de bons catéchistes établis sur les différentes collines du Bugoyé.**

Puisse cette visite ne vous avoir pas été trop à charge, puisse-t-elle nous obtenir votre bénédiction et vos encouragements. Votre secours nous sera d'autant plus précieux que toutes nos richesses reposent dans nos seules espérances.

Léon Classe
Prêtre.



**LE P. CLASSE (1874-1945) : A DROITE ASSIS AVEC CHAPEAU SUR LES GENOUX –
LE P. LOUPIAS (1872-1910) : AU MILIEU DEBOUT AVEC CHAPEAU SUR LA TÊTE**



**COUVERTURE DU LIVRE QUI EXPLIQUE LES PAROLES DE LA RELIGION
PREMIER LIVRE CHRETIEN EDITE EN « KINYARWANDA » (1902)**

3. LETTRE DU PERE CLASSE DU 12 JANVIER 1902 A MGR LIVINHAC¹⁰

Mission du Bugoyé, 12 janvier 1902

Monseigneur et Vénéré Père,

Votre Grandeur m'a sans doute et avec raison, accusé d'ingratitude et d'oubli. Hélas ! Que de fois cependant le souvenir de Maison-Carrée, des heures passées près de vous, **Monseigneur, m'a consolé et fortifié dans notre pauvre chère Mission du Bugoyé.** Au Bugoyé on vit heureux comme partout, d'ailleurs, quand la volonté de Dieu conduit et dirige. Comme le travail ne manque pas dans une Mission nouvelle, l'ennui n'a point le temps de se faire sentir. Plus que jamais je sens ce besoin du travail ; l'occupation est la meilleure sauvegarde. J'ai adressé à Monseigneur Hirth, pour que sa Grandeur vous les fasse parvenir, deux lettres sur le Bugoyé. **Ecrire quand on connaît peu est difficile et cependant je veux tenir la promesse que je vous ai faite : je sais maintenant qu'écrire est nécessaire.**

Les Bugoyé nous consolent et sans être trop enthousiaste, je crois que la Sainte Vierge pourra avoir ici un jour un centre chrétien bon et actif. Chaque jour les gens viennent par bandes, souvent très nombreuses au catéchisme ; leur bonne volonté est réelle car beaucoup viennent de très loin. Le grand progrès c'est qu'on a maintenant confiance en nous, que l'on connaît les missionnaires, ce qu'ils sont, ce qu'ils veulent. Pour nous, ce point est capital car nous nous trouvons en présence d'une situation critique devant laquelle nous ne pouvons que garder silence et supplier Dieu d'avoir pitié de notre pauvre Mission : le missionnaire n'est pas soldat et quand nos pauvres Bagoyé le comprendront la victoire nous sera assurée sur le paganisme, car volontiers ces âmes se laissent instruire. Une chose qui nous a frappés ici, c'est l'humeur batailleuse de ce peuple : ce ne sont que rixes, que coup de lances ou de muhoro (serpette). Grands et petits se battent, parfois petits contre grands. Puissent-ils faire passer plus tard cette ardeur dans leurs convictions religieuses. Moins curieux, plus positifs, plus travailleurs que les Banyarwanda, les Bagoyé sont aussi un peuple plus fort, plus vigoureux, mais susceptible au

¹⁰ Lettre du P. Classe du 12 janvier 1902 à Mgr 7, A.G.M.Afr., N° 097531.

possible. J'aime ce pauvre peuple, si nombreux, hélas ! tout à fait polygame ; son pays si beau au bord du Kivu, ses montagnes, ses grands volcans.

Les malades commencent à nous venir nombreux. J'ai eu le bonheur de baptiser cinq petits moribonds : ce sont les premiers du Bugoyé, un gage d'espérance.

Aurons-nous, Monseigneur et Vénéré Père, le bonheur de vous posséder ici ; Monseigneur Hirth, connaissant la filiale reconnaissance que je vous garde, me la fait espérer, mais je n'ose croire à semblable bonheur : nous sommes si loin perdus dans nos montagnes !

Grâce à Dieu, la vie commune va sans trop d'accros, mais ce n'est pas l'idéal et souvent je dois m'accuser moi-même. Mais nous ne pouvons pas nous plaindre, l'entente est bonne.

Peut-être avez-vous appris que j'avais été atteint d'une hématurie : j'ai été tout étonné un jour de recevoir cette nouvelle de Monseigneur Hirth, moi qui n'avais jamais vu d'hématurie que chez le bon P. Smoor ! A la fin du voyage, d'Isavi au Bugoyé, pour la première fois j'ai connu les accès de fièvre, mais pas un seul n'a reparu, et en route je n'ai cessé de marcher à pied.

Veuillez, Monseigneur et Vénéré Père, bénir votre pauvre enfant et agréer l'hommage de mon plus profond respect et de ma toute filiale vénération en Notre Seigneur et Notre Dame,

Léon Classe
prêtre – missionnaire

4. RECIT DE VOYAGE : « DU LAC NYANZA AU LAC KIVOU » (1902)¹¹

Par le R. P. Léon Classe,
Missionnaire dans le Rouanda.

C'est dans une des régions africaines les moins connues que va nous conduire le R. P. Classe. Son itinéraire traverse, en effet, le pays mystérieux où puise ses premières eaux la Kagéra, rivière tributaire du lac Victoria qui est censée [être] la

¹¹ L. CLASSE, « Du lac Nyanza au lac Kivou », in *Missions d'Afrique*, A.G.M.Afr., N° 155, Septembre-Octobre 1902, pp. 409-423.

branche mère du Nil. Nous n'avons donc pas besoin d'insister sur l'intérêt de la relation suivante concernant une zone que bien-peu d'explorateurs ont parcourue.

En route pour le Bougoyé. – Après la fondation des deux Missions du Sacré-Cœur et de Reine-des-Saints au Rouanda, le Bougoyé, province du même royaume située à l'extrême frontière nord-ouest du Vicariat, ne pouvait être oublié. Au dire des voyageurs, cette région renferme, sur ses collines aux verdoyantes bananeraies et dans la petite vallée de la Sébéia, une population dense et laborieuse ; on pouvait espérer y établir un centre de mission prospère.

Au mois de février 1901, Mgr Hirth, notre vénéré vicaire apostolique, désignait trois missionnaires pour cette fondation, et, le 31 mars, dimanche des Rameaux, nous nous mettions joyeusement en route pour le Bougoyé.

En l'absence de la vapeur et de l'électricité, nous prenions simplement le bâton de voyageur. *Procedamus in pace in nomine Domini*¹² !

Les caravanes africaines se ressemblent toutes. C'est toujours la longue et monotone théorie des porteurs s'avancant à la file indienne, du même pas uniforme et lent, à raison de 4 kilomètres à l'heure, le long de l'étroit sentier, qui tantôt serpente sur le flanc des collines, tantôt se déroule en mille zig-zags à travers les plaines, les marais ou les hautes herbes.

Au départ, l'ardeur est grande, les chants et les cris se font entendre de tous côtés ; mais, à mesure que monte le soleil, la charge devient plus pesante, et seuls, les Ouasoukouma continuent à chanter, tandis que les Basoui fument énergiquement leurs pipes. Bientôt le silence se fait et l'on n'entend plus que le bruit des pas, le choc d'une caisse qui tombe, le chant strident des cigales et parfois quelque porteur attardé, qui accourt en criant pour se donner du cœur. Le soir, au camp, les langues se délient, les Basoui rallument leurs pipes, les Ouasoukouma se groupent et, pendant des heures, reprennent leurs chants d'une harmonie étrange, et en parties, s'il vous plaît. La fatigue semble être passée.

¹² « Procédons dans la paix au nom de Dieu ».

Jusqu'au Bougoyé, nous ne devons plus trouver que des chemins accidentés ce ne sont, dans tout le Kissaka et le Rouanda, que collines et marais, où nous ne cesserons de monter et de descendre – ordinairement dans la terre glaise détrempée – que pour patauger dans les fondrières, car presque aucun jour de notre voyage ne se passera sans quelque ondée torrentielle.

La caravane traverse le Gouyounya et le Bougessera (provinces de Kissaka), où elle défile le long de l'immense enceinte de Kâbalé, oncle maternel du Roi et l'un des trois Grands Chefs du Rouanda. En juin 1900, Kabalé était venu s'installer au « Lugerero » (endroit d'où l'on espionne) avec un nombre considérable d'hommes et de vaches pour aller faire la guerre aux Baroundi.

En Europe, on se fait suivre d'un chien : ici, un Mtousi qui se respecte ne se met jamais en route sans ses vaches qui, pendant le voyage, lui fourniront le lait dont il se nourrira et le beurre dont il s'oindra le corps.

Les sources du Nil. – Quelques heures de marche nous mènent à la Kagera, que nous traversons lentement dans des pirogues faites d'un tronc d'arbre, et nous nous dirigeons vers l'Akanyarou, où nous arrivons le lendemain.

L'Akanyarou, comme aussi la Kavarongo – les deux grandes rivières du Rouanda prennent leur source à trois bonnes journées à l'ouest d'Isavi et à la même montagne. L'Akanyarou coule, rapide, entre deux forêts de papyrus. Aussi, le soir, aussitôt le camp établi, nous examinons anxieusement le cours du fleuve.

Pourrons-nous passer ? Voilà ce qui nous inquiète.

« Le gué ordinaire est impraticable ; les hommes n'y ont pas pied, nous dit le chef du pays. Mais, à un autre endroit, où le lit de la rivière est plus large, vous n'aurez de l'eau que jusqu'à la poitrine ».

Traverser le fleuve à la saison sèche n'offre guère de difficultés, car la baisse des eaux permet de se frayer un chemin à travers les papyrus, les herbes et les racines qui encombrant ses bords et, après maintes chutes dans quelques mares boueuses, d'arriver jusqu'au gué. Au temps de la *masika* [saison de pluie], le tableau change ; le fleuve, grossi démesurément, déborde dans les plaines environnantes et ne forme plus

qu'une nappe immense, d'où émergent les panaches ondoyants des plantes aquatiques, mais dont les bas-fonds cachent d'innombrables racines qui se mêlent, s'enchevêtrent comme les lianes des forêts et forment autant de pièges où tombe le malheureux voyageur.

Ces difficultés ne sont pas faites pour arrêter le missionnaire et, le lendemain dès l'aurore, la caravane s'ébranle et s'engage bravement au milieu des papyrus.

Au début, en gens délicats qui tiennent à ne pas salir leurs blanches gandouras, déjà éprouvées par les pluies, nous sautons de notre mieux d'une racine à l'autre pour éviter l'eau, tandis que les porteurs, peu gênés par leur pagne que beaucoup, d'ailleurs, ont par précaution roulé sur leur tête rien de nos efforts et parfois de nos chutes. Hélas ! impossible bientôt de trouver un endroit sec où mettre le pied ; il faut se résigner. Les gandouras sont relevées un peu plus haut l'eau s'obstine à monter. Tant pis pour les vêtements, et en avant avec de l'eau jusqu'à la ceinture ! On reprend la marche ; mais sans cesse les pieds se heurtent aux enchevêtrements des herbes et des racines ; on avance lentement, avec peine. Le soleil se lève à l'horizon voilà deux heures que nous marchons dans le marais et l'eau monte toujours. Elle nous vient à la poitrine ; on avance quand même. Subitement tout le monde s'arrête ; impossible d'aller plus loin. Nous sommes arrivés au vrai lit du fleuve. Que faire ? On se regarde avec stupeur.

Passage d'une rivière. – A force de chercher une issue à notre situation, quelqu'un de nos gens réussit à découvrir deux misérables pirogues qui ne pourront prendre, par trajet, qu'un homme et deux charges. Et nous sommes plus de cent ! Bien plus, l'une des barques fait eau de toutes parts.

Singulière caravane ! On ne voit, émergeant de l'eau, que les têtes des Noirs et les bras des porteurs soulevant leurs charges le plus possible, de peur que nos étoffes, qui sont la monnaie du pays, n'aient à souffrir d'un bain. Pour tromper la fatigue, ceux qui n'ont pas encore passé le fleuve s'arment de tous les projectiles qui leur tombent sous la main, et s'amusent à faire jaillir l'eau de tous côtés ; grands enfants ! Parfois passent devant nous des îlots flottants, on les acclame, on les suit des yeux ; mais c'est surtout le retour des barques qui excite la gaieté. Pauvres vieilles barques ! elles vont et

viennent bravement, menaçant toujours de s'enfoncer, mais qu'importe. A peine sont-elles de retour d'une traversée que nos gens se pressent et se bousculent pour en prendre possession. C'est à qui passera le premier et chacun a des raisons à faire valoir celui-ci prétend que sa caisse est plus précieuse que telle autre, celui-là qu'il est soldat et a le droit de préséance.

Pour ceux qui ont débarqué déjà sur l'autre rive, les misères du voyage dans la boue et les chutes répétées recommencent ; mais tout a une fin, même les marais et, vers midi, la tête de notre caravane prend pied sur la terre sèche. Les derniers porteurs ne sortent du marais qu'à cinq heures du soir ; ils y étaient entrés vers les sept heures du matin !

A peine les tentes viennent-elles d'être dressées qu'un orage éclate. En un instant, la rafale fait rage on se cramponne aux poteaux et aux cordes des tentes ; peine perdue le vent arrache tout, et de nouveau nous voici dans l'eau et dans la boue. Nous nous consolons en pensant que demain nous serons à la Mission du Sacré-Cœur d'Isavi. Hélas nous avons compté sans le mauvais temps ; le soleil ne parvient point à percer les nuages qui se fondent en une pluie fine et froide et l'argile détrempée rend la marche si lente et si pénible que force nous est de raccourcir notre étape, ce qui nous retarde d'un jour.

Halte à la Mission du Sacré-Cœur. – Fondée il y a dix-huit mois, la Mission du Sacré-Cœur est déjà prospère. Même le côté matériel ne le cède pas trop au spirituel. Dans son enceinte en briques séchées au soleil, les indigènes se pressent en foule chaque jour pour se faire instruire ; le dimanche l'affluence redouble. Oui les espérances sont grandes, la moisson jaunit sous le chaud soleil de la grâce, secondé par les efforts généreux des missionnaires, et dans quelques années, avec l'aide de Dieu et l'esprit de prosélytisme des indigènes, la Mission du Rouanda ne le cédera en rien aux stations les plus florissantes de l'Ouganda. Isavi n'était pour nous qu'une étape ; mais pourrons-nous continuer le voyage ? En février déjà, le P. Brard avait entrepris une excursion au Bougoyé pour y préparer les voies à la nouvelle Mission. Attaqué à Mouhanda au nord du Bougoyé, il avait dû rentrer à Isavi, après avoir perdu son fidèle Tobie, tombé sous les lances des Bagoyé, et vu un

autre de ses hommes, Kabika, blessé grièvement. Que faire ? A ces événements, il fallait ajouter la surexcitation du pays en partie révolté contre le roi du Rouanda, le peu de faveur qu'avait rencontré à la Cour notre projet d'établissement, la saison défavorable, etc. Mais c'est pour Dieu que travaillent les missionnaires ; il ne saurait les abandonner. Afin de mettre toutes les chances de notre côté, nous imposons à notre caravane un léger détour pour nous rendre jusque chez le roi.

A la capitale, l'accueil est froid sous les dehors polis et les belles phrases, il est aisé de voir que notre présence est importune et que nos demandes ne sont acceptées qu'à contrecœur. **La capitale du Rouanda n'est autre chose qu'un vaste lougo, ou enceinte, renfermant, outre la case royale, un grand nombre de huttes, pour la plupart bien construites et assez élégantes.** Là se pressent autour de leur souverain une partie des Grands du royaume. Les Batousi ou Bahima (au singulier Mtousi, Mouhima) sont des pasteurs-conquérants qui forment la noblesse du pays. Ils règnent en maîtres sur les Bahoutou qui sont les aborigènes. Il s'y trouve aussi quelques Batoua (au singulier Mtoua) ou pygmées, qui auraient occupé cette contrée avant les Bahoutou.

Sur la colline, peu ou point de cultures. L'œil n'y rencontre que les pâturages nécessaires aux nombreux troupeaux qui doivent fournir le lait et le beurre aux maîtres du pays.

Quoique le pouvoir soit en réalité exercé par la mère du roi et les trois ministres Kabalé, Lohimankiko et Roudegembya, le vrai roi est Youhi, le plus jeune des fils de Lwabugiri ou Kigeri, mort en 1894. D'après la légende (car les Batousi ont peu d'histoire), Youhi ne serait que le dixième successeur de Kigoua, le fondateur de la dynastie mtousi au Rouanda.

Il y a de cela cent ou cent cinquante ans au plus, la terre recevait, dit-on, un cadeau digne d'elle : Kigoua et sa sœur tombaient du ciel. Devant eux ils virent trois vases de lait, l'un destiné aux Batousi, l'autre aux Bahoutou et le troisième aux Batoua ; mais les deux derniers vases se renversèrent aussitôt. Ils virent ensuite deux nsambi (grues huppées) et des vaches, et de suite ils se dirent « Possédons les vaches ». C'est pour cela que les vaches sont la propriété des seuls Batousi. Kigoua eut pour successeurs Kihanga, Ndahiro, Luganzo, Chilima,

Kigeri, Mibambge, Gahindero, Lwogera, Lwabugiri ou Kigiri, qui alla un peu partout porter la guerre et voler des vaches, jusqu'au jour où il fut, paraît-il, empoisonné (en 1894) près du lac Kivu. Il eut pour successeur Youhi, actuellement régnant.

Le cérémonial de la visite royale est peu compliqué. Nos tentes sont dressées près du lougo du roi. Youhi, Lohimankiko, son premier ministre, et Boushako, chef du Bougoyé, entrent seuls sous notre tente, tandis que les gens de leur nombreuse suite se groupent le long de l'enceinte. Le roi s'assied sur le pliant réservé aux souverains, les deux chefs sur des nattes. Commence alors l'inévitable défilé des cadeaux royaux miel, pombé, vivres, bois (car ici le bois est rare), puis une soixantaine de chèvres.

On peut causer ensuite ; mais le roi est plus attentif à regarder ce qui se trouve dans la tente qu'à écouter la conversation, dont tous les frais sont faits par Lohimankiko, géant Mtousi, au regard dissimulé, où se devine la haine du Blanc, mais à l'esprit rusé et subtil. Le Père Supérieur demande qu'un Mtousi nous serve de guide, et se charge de nous procurer des vivres sur la route, ce qui nous est accordé. La visite royale est terminée Youhi se retire. Demain, après avoir plié les tentes, nous irons à notre tour chez le roi lui offrir, en étoffes, un cadeau au moins équivalent au sien.

Trahison. – La caravane reprend alors sa marche, de collines en collines, de marais en marais et, presque toujours, sous une pluie qui rend les chemins difficiles, parfois presque impraticables. Dès le premier soir, les vivres manquent ; un Mtousi jette violemment à terre des œufs que lui demande pour nous un de nos hommes.

« Voilà pour les Européens » dit-il, et il cherche à frapper de sa lance notre porteur.

Mouisa, notre guide, promet tout ce qu'on veut, mais rien ne vient. Il est rejoint en route par Boujinja, un autre Mtousi envoyé, lui aussi, par le roi ; mais les résultats restent les mêmes.

Au passage de la Nyavarongo, Mouisa et Boujinja cherchent à nous séparer de notre caravane qui a passé déjà de l'autre côté du fleuve avec le Père Weckerlé. « Restez ici, nous disent-ils, et campez, tandis que les porteurs passeront la nuit de

l'autre côté ». Nous refusons et nous traversons le cours d'eau, laissant cinq hommes derrière nous. A peine commençons-nous à gravir la rive opposée, qu'un des hommes restés en arrière était noyé par ordre de Boujinja.



**LE P. BARTHELEMY ASSIS DEVANT LA PREMIERE HABITATION
DES PERES BLANCS A ZAZA (ca. 1901 ?)**

Au camp, évidemment, pas de vivres, et cependant, Mouisa nous a précédés de plusieurs heures chez Boushanuré, le chef de la Nyavarongo. Les intentions des Batousi apparaissent nettement, ils ont été envoyés, non pour nous servir, mais pour faire le vide sur notre passage, nous intimider et nous faire abandonner nos projets. A partir du Lotigo de Boushako, le désert se fait devant la caravane tous les villages sont abandonnés, les habitants s'enfuient et vont se cacher dans les hautes herbes pour revenir après notre passage. Point de vivres Les porteurs fatigués sont obligés, pour ne pas mourir

de faim, d'aller dans les bananeraies et dans les champs cueillir quelques fruits et arracher quelques patates. Plusieurs fois, sur les hauteurs, des groupes menaçants apparaissent, mais personne n'ose nous attaquer.

Enfin, après dix jours de marches fatigantes, rendues plus pénibles encore par les ennuis continuels et les difficultés de toutes sortes, la caravane arrive au nord du lac Kivou, et bientôt les tentes sont dressées sur la plage. On était au 25 avril et nous avons quitté Marseille le 10 novembre.

Débuts d'une Mission. – Vu des hauteurs qui l'environnent, le lac Kivou est de toute beauté. Les bords sont dentelés et déchiquetés comme des fjords de Norvège ; de toutes parts, ce ne sont que gracieuses baies, abritées par des collines dont les pentes couvertes de bananeraies cachent de nombreux villages ; partout aussi émergent de gracieux îlots, les uns rocheux, les autres verdoyants enfin, au large, la grande île de Kouijoui laisse voir les cimes élevées de ses hautes collines.

Le Kivou, c'est le Bougoyé ! Nous sommes donc chez nous ! Mais il y a encore loin de là à une Mission prospère. Les débuts sont toujours pénibles et lents. « La nature, disait saint Vincent de Paul, fait prendre des racines profondes aux arbres avant que de leur faire porter du fruit et, cela même, elle le fait peu à peu ». Avant de s'installer, il faut trouver un endroit, salubre, bien situé, populeux et à proximité d'une source alors commencent les travaux de défrichage, de terrassement, de constructions.

D'abord, la Mission n'est représentée que par deux tentes ; puis, bientôt, s'élève une humble case et une pauvre petite chapelle, toutes deux de roseaux et de chaume, et peut-être aussi misérables que l'étable de Bethléem. Qu'elle est grande la joie du missionnaire lorsqu'il peut offrir dans sa première chapelle la divine Hostie, avec quelle ferveur il supplie le Dieu des miséricordes de faire descendre la rosée de la grâce sur cette terre jusque là inculte, d'y faire germer des fidèles, d'y faire mûrir la moisson des âmes Cette pauvreté, ce dénuement, c'est ce qui fait sa force, c'est ce qui grandit sa confiance et augmente son espoir en Dieu. Tour à tour terrassier, charpentier, briquetier, maçon, le missionnaire doit tout

faire pour attirer les âmes à lui et les donner à Dieu. En attendant cette heure, nous demeurons logés à l'enseigne de la Providence et n'avons à compter que sur elle.

Le pays et ses habitants. – Le Bougoyé est borné au nord par une chaîne de grands volcans, à l'ouest par le Kivou, au sud par le Rouanda et à l'est par une vaste forêt vierge.

Au Rouanda, ce ne sont que collines ici, au contraire, toute la vallée de la Sébéia, qui traverse le Bougoyé de l'est à l'ouest, présente une plaine peuplée, fertile et très cultivée. Ce qui frappe surtout le voyageur à son arrivée dans ce pays, c'est de voir partout des cultures de bananeraies bien entretenues, indices certains d'une population nombreuse et laborieuse. **Au Bougoyé, les huttes, au lieu d'être disséminées comme dans le Rouanda, sont groupées en petits villages dont quelques-uns renferment jusqu'à vingt cases.** Ces agglomérations faciliteront singulièrement l'œuvre des missionnaires et celle des catéchistes. A ces avantages, le Bougoyé ajoute celui d'un climat relativement tempéré. Evidemment le soleil équatorial s'y fait aussi sentir, mais l'ardeur de ses feux est adoucie par l'altitude élevée des collines et par un vent d'est qui souvent fait rage et nous semble « glacial ».

Il y a cependant quelques ombres au tableau. L'eau manque ; sauf les riverains de la Sébéia, les habitants doivent conserver l'eau dans de grandes cruches. La Sébéia alimente tout le pays, et l'on vient de plusieurs lieues à la ronde puiser l'eau à la rivière ou au lac. Au sud, dans la région montagneuse, on a l'inconvénient contraire : les marais qui séparent les collines ne se dessèchent jamais. Les arbres manquent aussi à la beauté du paysage ici, comme au Kissaka, le bois est rare à peine de loin en loin voit-on sur le sommet des collines quelques arbres tortueux et rabougris, c'est ce qui explique que dans les cadeaux des Batousi figurent toujours de petits fagots. A l'est seulement, sur les flancs de hautes montagnes, se trouvent de belles forêts de bambous ; mais les Noirs préfèrent cuire leurs aliments avec les feuilles sèches des bananiers plutôt que d'aller chercher des combustibles à une journée de marche.

A quel chiffre s'élève la population du Bougoyé ? Il est difficile de répondre à cette question. M. le docteur Kandt qui a parcouru le Bougoyé et le Rouanda, étudié et levé la carte de

ces régions, donne pour la seule vallée de la Sébéia 1.500 habitants et le chiffre n'est certes pas exagéré. Récemment, M. le Lieutenant von Gravert disait, au retour d'une expédition au nord du Bougoyé :

« On croirait le pays désert ; mais chaque repli de terrain fourmille de monde ».

En effet, le soir, du haut de la colline où se trouve établie la Mission, on n'aperçoit dans la plaine et sur les montagnes que feux de toutes parts.

Comme au Kissaka et au Rouanda, la population est formée de trois classes différentes les Batousi, les Bahoutou et les Batoua. Les Batousi sont des hommes superbes, aux traits unis et réguliers, avec quelque chose du type aryen et du type sémitique (certains nez sont absolument caractéristiques). Conquérants et envahisseurs, ils sont à la tête du pays, mais, étant très peu nombreux au Bougoyé, ils sont aussi moins redoutés. Très attachés aux biens terrestres, ils ne seront très probablement pas les premiers à répondre à l'appel de la grâce. Pourvu qu'il possède des vaches, ait du lait et du pombé en abondance, le Batousi est heureux et il ne désire qu'agrandir son troupeau aux dépens des voisins. Si, par malheur, il vient à perdre son bien ou que la vieillesse lui fasse toucher du doigt son impuissance à s'enrichir désormais, il s'estime le plus misérable des hommes et en vient même au suicide.

« Ici, nous disait un jour un des chefs du Bougoyé, il n'y a à se pendre que les vieux qui n'ont plus de vaches ».

Administration du pays. – Province du Rouanda, le Bougoyé dépend du roi de ce pays. Autrefois il formait un royaume soumis à un chef Mouhoutou, qui fut battu et tué par ordre de Lwa-Baugiri, père du roi Youhi. Son fils Go-Mayombi, qui s'était mis à la tête des révoltés du Bougoyé, vient d'être vaincu par **M. le Lieutenant von Gravert**. Actuellement le pays a pour chef direct Boushako, résidant à la capitale du Rouanda, mais remplacé ici par son fils Moulangira et trois sous-chefs : Lwa-Bousisi, « le grand vacher », Lwa-Kadigi, « le chef des terres », et Bizilakouzemba, « le chef des hommes de guerre ». Chacun de ces chefs Batousi a son lieutenant qui le remplace pendant ses visites à la capitale ; sous eux enfin se trouvent

les Batouale (chefs) de tout rang, dont dépendent les collines et les villages.

Au Bougoyé, l'administration diffère cependant un peu de celle du Rouanda, en ce sens que les Batousi, moins nombreux, ont dû céder nécessairement une partie du pouvoir aux Bahoutou ; aussi, la plupart des petits chefs sont-ils de cette race, ce qui n'a pas lieu au Rouanda. Partout la hiérarchie est parfaitement observée et toujours il faut passer par la filière. Le pouvoir des Grands Chefs n'est que trop effectif ; facilement ils donnent un coup de lance ou font tomber une tête. Le peuple n'a qu'à obéir c'est à lui de faire les corvées que commande le Moutoualé et à lui de faire les frais des cadeaux chèvres, moutons, bananes, pombé, haricots, patates lorsque le chef en veut offrir.

Chaque année, la province doit envoyer au roi un cadeau ou impôt consistant surtout en miel et en chèvres. Depuis longtemps le Bougoyé, en partie révolté, n'offrait qu'un maigre présent, et les Batousi n'osaient pas réclamer le surplus. Cette année, à la suite de l'expédition de M. von Gravert, tout le monde a été sage, et les montagnes se sont couvertes d'indigènes qui descendaient vers la plaine, portant des cruches de miel. Il n'y aura donc pas disette de miel à la capitale du Rouanda.

De beaucoup moins bien doués que les Batousi, dont le type est absolument spécial, les Bahoutou sont loin cependant d'être dépourvus d'intelligence ; ils forment la véritable population du Bougoyé et ont certains traits qui les distinguent de leurs frères des provinces voisines. **Grands et bien faits, les Bahoutou du Bougoyé sont en général mieux constitués et d'une taille plus élancée que ceux des autres provinces du Rouanda ; beaucoup ne le cèdent en rien aux Basoukouma.** Cette race est aussi d'une moralité un peu supérieure à celle de la plupart des races noires. Une chose peut-être l'a préservée : le travail. Aussi les Batousi, leurs maîtres, disent-ils « Nous sommes contents de nos Bagoyé ; ils cultivent bien ». Le fait est qu'on ne voit partout que cultures et que tous se font un point d'honneur de savoir manier habilement la pioche. Chaque année, lorsque les pluies ne font pas défaut, ils font triple récolte de haricots ils ont soin aussi d'en conserver une bonne partie dans de grandes corbeilles de bambous placées sur un échafaudage de bois et gardées près des maisons. Dès

l'âge le plus tendre, le Mouhoutou apprend à se familiariser avec la pioche, et, quand le bébé pleure, c'est le jouet que sa mère lui donne pour le calmer.

Le revers de la médaille. – Travailleurs, les Bahoutou ont pourtant de petits défauts ; batailleurs et légèrement bandits, ils sont toujours prêts à jouer de la lance. Cette lance ne les quitte guère : chacun a la sienne, même les enfants de dix ans ; les bambins la remplacent par un bâton, et il n'est pas jusqu'aux poupons encore sur le dos de leur mère, qui n'aient au moins une baguette. Pour un rien, on brandit la lance. Un jour, un Mougoyé vint trouver le P. Supérieur : « Un de tes hommes m'a donné un coup de bâton si je le rencontre, je le tue ». Et les menaces ne sont pas vaines, car nos gens sont entêtés et susceptibles. Ils le sont surtout quand ils se trouvent en corps, et les habitants d'un même village, d'une même colline, s'estiment solidaires les uns des autres. Puissent-ils garder cet ensemble pour se convertir à notre sainte Religion.

A l'amour de la lance, il faut ajouter celui du pombé et du tabac. Le pombé ! mot magique par excellence pour le Noir ! Le pombé est de toutes les fêtes, de toutes les grandes circonstances : on se réunit autour du feu et les cruches passent et repassent à la ronde, déliant les langues, échauffant les têtes.

Le pombé, ou bière de bananes, se prépare de la façon suivante. Dans un baquet de bois on entasse des bananes, on les broie, on les brasse ; le liquide ainsi extrait donne le « pombé doux », bon pour les Blancs, gens délicats et à la tête faible. Versé dans des cruches, le pombé doux est alors placé dans la hutte, au-dessus du feu là, bien chauffé et enfumé, il fermente fortement pendant huit jours c'est le vrai nectar goûté et recherché des Noirs.

« Nous n'aimons que le pombé qui a brûlé, me disait un brave homme ; on en boit, on en boit, et on ne voit plus rien ; on marche comme cela ».

Et notre homme de lever les bras et les yeux au ciel et de s'en aller en titubant. Les ivrognes sont de tous les pays et partout les mêmes.

A la qualité, du reste, il faut joindre la quantité. Peu et bon ne leur dit rien ; il faut beaucoup. « Deux Batousi, dit-on, viennent à bout d'une cruche de pombé mais un Mouhoutou

parvient, à lui seul, à en voir le fond. Or, une cruche représente cinq litres au moins. Aussi, le soir, la gaieté n'est pas rare, non plus que les coups de lances, et, fort avant dans la nuit, on chante, on se dispute, jusqu'à ce qu'enfin chacun s'en aille tout trébuchant se refaire des idées pour le lendemain.

Après la bière, le tabac. – Boire et fumer, cela va de pair. Le tabac est une si bonne chose, dit-on. Or, à défaut de pombé, c'est dans le tabac que le Mougoyé cherche l'ivresse. La pipe et la blague à tabac font partie intégrante du costume parfois même, disons-le tout bas c'est le seul vêtement, quoique le plus souvent les habitants du pays portent une peau de chèvre et un pagne formé d'une feuille de bananier que l'on effrange. Au reste, le tabac du Bougoyé est très estimé, les habitants du Rouanda le disent avec conviction, et, au Kissaka, avant notre départ, mes demandes d'informations amenaient toujours la même réponse :

« Au Bougoyé, ils ont du bon tabac ».

Le Mougoyé ne sort jamais sans être armé de sa pipe ; au travail, en voyage, dans les causeries, la pipe est toujours de circonstance. Quand une famille doit quitter sa pauvre hutte pour s'en aller loger ailleurs, elle emporte avec elle son humble mobilier oh ni compliqué, ni embarrassant une ou deux ruches, quelques vieilles peaux de chèvres, héritage des anciens, et la pipe, la fameuse pipe de famille. Elle est bien, en effet, un meuble commun, car il n'y en a généralement qu'une par case. En voyage, dans un groupe de six individus, un seul se charge de la pipe, les autres fourniront le tabac. Au travail, même organisation, la bienheureuse pipe s'en va d'un piocheur à l'autre. En route, se rencontre-t-on ? celui qui n'a plus de munition dit tout simplement à l'autre : « Fais voir, que j'écoute la chanson du tabac » et le refus est rare. Si ce sont des gens de connaissance, la politesse va plus loin l'emprunteur garde la pipe et la renvoie après avoir fait une partie de son chemin. Tous fument, grands et petits, et la plupart des marmots sont déjà maîtres en cet art. Ils portent gravement sur le dos leur sac à tabac, costume unique. A la maison, à peine le poupon peut-il se mouvoir honnêtement qu'il reçoit la fonction d'aller mettre une braise sur la pipe familiale et, naturellement, il s'essaie au tuyau.

Un dernier mot sur ce sujet : le Mougoyé dépense peu de temps à préparer son tabac il choisit pour le cultiver quelque bon endroit, parfaitement nettoyé des mauvaises herbes qui pourraient nuire à la croissance de la plante, et ne s'en occupe plus guère. Les feuilles venues à point sont séchées et mises en petits paquets : c'est la seule préparation. Souvent même, une feuille verte, fraîchement cueillie, s'en va tout droit dans le fourneau de la pipe. Pourquoi être difficile ?

Education des enfants. – Les enfants ! Ils pullulent dans le Bougoyé. Malgré les misères qu'entraînent après elles la polygamie et une morale toute païenne ; malgré le peu de soins dont les enfants sont l'objet, ce petit monde fourmille. Le bambin pousse comme il peut. Le dos de la mère est son berceau ; il y passe sa journée à califourchon, retenu seulement par un lambeau de peau de chèvre, c'est ainsi qu'il va avec elle à la rivière puiser de l'eau et au retour il reçoit plus d'une douche. Aux champs, presque à chaque mouvement de la mère qui tourne et retourne le sol de sa pioche pour en arracher les patates, le bambin pique une tête. D'aucuns disent que ce pourrait bien être la raison pour laquelle les Noirs ont le nez épaté.

Le mariage. – La polygamie, répandue un peu partout, dans les régions infidèles, est, ici, presque générale. Ils sont rares, les Bahoutou trop pauvres qui n'ont qu'une femme. Les malheureuses épouses sont achetées quatre, huit, dix pioches chez les Bahoutou, et une vache chez les Batousi.

Les cérémonies des noces sont peu compliquées. A la tombée de la nuit, les gens du village se réunissent autour de la maison du jeune homme pour attendre la fiancée, en chantant ses louanges. Celle-ci est amenée par sa sœur ou, à son défaut, par une jeune fille. Le futur s'avance vers sa fiancée, et, en signe de domination, lui crache sur la tête le mariage est conclu.

Les chants et les cris redoublent, pendant que l'on conduit la mariée dans la hutte qui désormais est la sienne et elle se retire à l'intérieur pour pleurer. L'époux, de son côté, s'en va, avec les invités, boire, chanter, danser. Le lendemain, pour clore la fête, les « garçons d'honneur » tuent une chèvre et ils festoient à la santé des nouveaux mariés.

Avenir de la Mission. – En résumé, qualités et défauts s'équilibrent à peu près chez les Bagoyé. S'ils ont dans les veines un sang ardent et s'ils ont l'esprit vif, ce n'est pas sans motifs particuliers de miséricorde que Dieu leur a envoyé ses missionnaires.

Actuellement, la Mission naissante commence à s'élever humble et modeste, sur la colline de Nyoundo (le marteau), juste à l'extrême limite sud de la plaine formée par la vallée de la Sébéia. Comme position, nous ne pourrions désirer mieux : au pied de la colline coule la Sébéia devant nous, bornant la plaine au nord, se dressent de grands volcans éteints ; à l'ouest, le lac Kivou étale sa belle nappe d'eau, tantôt miroitante, tantôt agitée par les vents au nord-ouest, les hautes montagnes du Congo dentellent l'horizon de leurs crêtes escarpées ; à l'est, la grande forêt, la forêt vierge, forme une barrière infranchissable, tandis qu'au sud s'élèvent de toutes parts des collines couvertes de bananeraies.

Que sera cette Mission ? C'est le secret de Dieu, mais nous croyons pouvoir espérer qu'elle a un bel avenir. Malgré les faux bruits et les préjugés répandus contre nous, les indigènes commencent à nous apprécier et à venir en grand nombre à la mission.

C'est par les catéchistes surtout que l'œuvre de Dieu se fera avec le plus de fruits : il nous faudra, le plus tôt possible, former des jeunes gens et les établir dans les villages pour instruire leurs frères mais pour cela il faut des ressources : où les trouver ? Nous nous tournons vers Dieu, le suppliant de susciter des âmes charitables qui veuillent bien s'intéresser à cette Mission. L'avenir en dépend

5. LETTRE DU P. CLASSE DU 17 MARS 1903 A MGR LIVINHAC¹³

Sainte Marie du Kivu, 17 mars 1903

Monseigneur et Vénéré Père,

Permettez-moi, je vous en prie, d'unir les humbles vœux à ceux que vous offrent tous les membres de notre chère petite Société.

¹³ Lettre du P. Classe du 17 mars 1903 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 097533. En marge de la lettre : « Répondue le 2 juillet ».

Je suis heureux, Monseigneur de pouvoir profiter de cette occasion pour témoigner à Votre Grandeur de ma reconnaissance et de mon affection toute filiale. Le Bugoyé, qui m'est si cher, ne m'a point fait oublier les bontés toutes paternelles de Votre Grandeur à mon égard, et le souvenir de Maison-Carrée me console et m'encourage souvent au milieu de nos difficultés actuelles. Chaque jour je prie pour Votre Grandeur, mais au jour de la fête de Votre Saint Patron,¹⁴ Monseigneur, ce me sera un bonheur d'offrir tout spécialement le Saint Sacrifice à vos intentions.

Je ne sais si notre petite Mission du Kivu marche bon train. Du moins les épreuves et les difficultés de toutes sortes ne lui manquent pas ; ce qui est bon signe et donne à espérer pour l'avenir.

La délimitation de frontières entre la colonie allemande et l'Etat indépendant ne se finit pas. Les soldats des deux camps parcourent le pays en tous sens et malgré le bon vouloir et la patience de la plupart des officiers, il faut le reconnaître, bien de misères se produisent. Les Bagoyé ne veulent pas se laisser faire, et il y parfois des morts, puis des représailles, ... Actuellement toute une partie de la population vient de se sauver dans la forêt. C'est une source de misères continuelles, de réclamations, de défiances.

Daignez agréer, Monseigneur et Vénéré Père avec les humbles vœux, l'hommage des sentiments de profond respect avec lesquels j'aime à me dire

de Votre Grandeur

le fils reconnaissant et tout dévoué en N.S. et N.D.

Léon Classe

prêtre – missionnaires d'Afrique

¹⁴ **Léon I^{er} le Grand** fut Pape de 440 à 461. Il est connu pour son intervention dans les controverses christologiques du V^e siècle. Sa position fut adoptée comme la doctrine orthodoxe au Concile de Chalcédoine en 451. Face à la désintégration du pouvoir impérial, il négocia en 452 avec Attila la retraite des hordes hunniques et en 455 avec Genséric la survie de Rome. Il est considéré comme saint et docteur de l'Eglise par l'Eglise catholique romaine ([https://fr.wikipedia.org/wiki/L%C3%A9on_Ier_\(pape\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%C3%A9on_Ier_(pape))).

6. LETTRE DU P. CLASSE DU 16 SEPTEMBRE 1903 A MGR LIVINHAC¹⁵

Marienberg, 16 septembre 1903

Monseigneur et Vénéré Père,

C'est à Marienberg que m'a trouvé la bonne lettre que Votre Grandeur a bien voulu m'adresser. Oh ! Merci Monseigneur de vouloir bien garder quelque souvenir de **votre petit secrétaire d'autrefois**. Merci surtout des bons conseils que vous daignez me donner : **patience et douceur, ce sont bien les vertus absolument nécessaires pour faire un peu de bien auprès de nos chers Noirs**.

J'ai besoin de me redire, de m'entendre dire souvent cette vérité.

Le Bon Dieu, je crois, ne veut plus de moi au Bugoyé qui cependant m'était de plus en plus cher. Lors de sa visite en Août dernier, Monseigneur Hirth, désirant ouvrir une voie nouvelle et plus courte pour communiquer directement par l'Est du Bugoyé au Kiziba, me demanda de Lui servir de socius. Après vingt-et-un jours de voyage à travers le Mulera, le Ndorwa, le soi-disant Mpororo et le nord du Karagwe nous arrivions heureusement à Marienberg.

Beau voyage, magnifique pays surtout dans les provinces du Mulera et du Ndorwa. Au Bugoyé, nous avons une population de près de 200.000 âmes, ce qui n'est pas exagéré, dont 50.000 dans un rayon d'une heure autour de la Mission. Ce dernier chiffre a été dûment constaté par Sa Grandeur. Au Mulera, à quatre journées à l'est, nord-est du Bugoyé, nous avons trouvé une population à peu près égale. Ce pays, je l'avais déjà signalé à Monseigneur. Sa Grandeur a été absolument étonné mais aussi peiné. Nous sommes si peu nombreux. Et les protestants nous menacent ! Le pays est magnifique, c'est la grande montagne (2.000 à 3.000), population très dense, batailleuse et pillarde, donc qui a de la vie, **les officiers les Anglais même, qui ont passé ici, mènent campagne pour faire connaître ces régions**. Il faudrait prévenir les protestants en établissant une Mission au moins au sud des lacs du Mulera (Luhondo et Bolera¹⁶) au nord de la boucle

¹⁵ Lettre du P. Classe du 16 septembre 1903 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 097525.

¹⁶ Bulera.

de la Nyavarongo. **Cette Mission permettrait de jeter ensuite une station au centre même du Rwanda pour communiquer avec Isavi, la Mission au Sud. Au Ndorwa, à dix jours à l'est du lac Bunyoni ou des Balunda, il y a aussi des centres populeux bien menacés par les protestants anglais.**

La désolation de Sa Grandeur en face de tant de besoins, avec si peu de missionnaires et de ressources m'a fait peiner. Menacés par les protestants anglais, qui ont demandé officiellement leur place dans ces pays les plus peuplés qu'ait vu Sa Grandeur, nous le sommes au sud par les protestants allemands qui ont l'appui des autorités ! Je voulais vous adresser, Monseigneur et Vénéré Père quelques pages pour les Missions catholiques, sur notre voyage. Monseigneur Hirth préfère attendre dans sa crainte d'exciter encore les protestants.

Sa Grandeur m'envoie fonder (sauf opposition du Gouvernement) une Mission au Mulera. J'emmènerai deux Pères de la caravane. Hélas ! je suis bien jeune et inexpérimenté. Priez le bon Maître, Monseigneur et vénéré Père, pour que votre pauvre enfant n'entrave pas l'œuvre du bon Dieu. Ce sera la Mission de l'Assomption au sud des lacs, probablement dans le Bugarula, province du Mulera. Que ne sommes-nous plus nombreux !

De nouveau, en vous remerciant, Monseigneur et Vénéré Père, je vous supplie de vouloir bien me continuer le secours de vos prières ; mon inexpérience a si grand besoin d'être secourue.

Veuillez agréer, Monseigneur et Vénéré Père, avec l'hommage de mon profond respect, et l'assurance des sentiments d'entier dévouement avec lesquels j'aime à me dire

de Votre Grandeur

le fils tout reconnaissant en N.S. et N.D.

Léon Classe

Père Mafr.

Marienberg, 16 septembre 1903,

Le prochain courrier Vous portera quelques pages sur les mœurs et les coutumes du Bugoyé. Sa grandeur vient de me demander ce petit travail qui forcément sera incomplet.

7. « DESCRIPTION DES MŒURS ET COUTUMES DES BAGOYE » PAR LE P. CLASSE (1905)¹⁷

Vicariat Apostolique du Nyanza Méridional

MŒURS ET COUTUMES DES BAGOYE

Parmi les peuplades nombreuses qui habitent autour des Grands Lacs africains, les coutumes ne diffèrent pas tellement que ce qui se dit de l'une ne se puisse aussi parfois appliquer aux autres. En parlant de Bagoyé, cantonnés à l'est du Lac Kivu et au sud des Grands Volcans, je n'ai nullement la prétention de ne dire que du nouveau. Mon but, Chers Lecteurs des Missions Catholiques, serait de vous intéresser quelque peu en vous faisant connaître davantage un peuple auquel vous avez déjà fait la charité de vos prières et de vos aumônes.

I. – Les Bagoyé : leur origine – leur langue.

Regardez la « carte des Mission catholiques » du Centre Africain. A l'Est du Lac Kivu, toute cette région montagneuse et volcanique occupée par les premières lettres du mot « Mpororo », c'est le Bugoyé. **Là, s'est formé un peuple nombreux, robuste, très différencié de ses voisins les Banyarwanda, dont il parle la langue. Grand, fort gaillard à la puissante ossature, bien membré, bien musclé, le Mugoyé n'a rien du type pur, svelte, élancé, des traits fins et réguliers des Batutsi, voir même des Bahutu du Rwanda. Il est un peu bâti à coups de hache !** Les travaux fins ne lui vont pas : ils s'écrasent entre ses doigts trop gros ! Il est intelligent, bon enfant et dur au labeur. Point de nez trop aplatis, de lèvres lip-pues, ou de membres grêles et décharnées. Le type, sans être fin, est assez régulier et ne présente aucune de ces difformités naturelles ou acquises si fréquentes chez les Nègres. Chacun se vante d'avoir un beau nez, un nez de Mutusi, et les malheureux trop bien doués sur ce point n'échappent guère aux lazzis du moindre bambin. Les grosses lèvres aussi sont fort remar-

¹⁷ L. CLASSE, *Mœurs et Coutumes des Bagoyé* (1905), A.G.M.Afr., N° 089/1. L'article corrigé a été publié dans la revue « Les Missions Catholiques », N° (1905), pp. 411-414, pp. 425-428, pp. 437-440.

quées : ce qui faisait dire à un enfant de la Mission : « Le bon Dieu m'a donné... un museau, est-ce que je le puis changer pour une bouche ? » Par contre, ne prétendez pas que les Nègres n'ont points de mollets. Voyez plutôt nos montagnards. Ils peuvent concourir avec les plus beaux suisses de nos cathédrales.

Au moral, le Mugoyé fait aussi bande à part. Fier, d'humeur pillarde, toujours batailleur et colère, il est d'une très grande susceptibilité. L'injure chez lui est très vivement ressentie et elle ne se pardonne pas. Les querelles de sa famille, de sa tribu sont les siennes. Sa successibilité augmente lorsqu'il s'agit de son indépendance. Il ne craint nullement de dire à son chef « qu'il n'est qu'un chien », et souvent il préfère quitter son champ plutôt que d'obéir ou de payer un impôt.

Au Bugoyé, le costume n'est pas compliqué : les étoffes sont rares. Une peau de chèvre invariablement placée sur le côté gauche – le droit a besoin d'un peu d'air et de lumière – sert de veste et de pantalon. A part les petits qui n'ont à user que leur complet noir, parfois une mince ficelle, nulle part on ne voit de nudité. S'ils sont pauvres, ces gens sont décents, et le malheureux qui s'oublierait sur ce point serait de suite vertement relevé. La tête est rasée à l'exception de minces bandeaux, hauts et bien beurrés, qui dessinent sur le crâne différentes arabesques, suivant la famille. L'inévitable blague à tabac, portée autour du cou ou sur l'oreille, et la pipe retenue à une mèche de cheveux complète la coiffure. Le peigne, en forme de grosse fourchette de bois, s'attache à la ceinture.

Aux Noirs il faut aux bras et aux jambes une charge d'anneaux variés de cuivre, de fer, voire même d'herbe. Pour un Mugoyé un bras sans anneaux ressemble à une manche de pioche et des jambes nues à des piliers de huttes ! De chaussures point. Dans les laves cependant nos gens en voyage se font des sandales en écorce de bananier. Une paire dure la journée, mais la première bananeraie venue fournit la matière première, et le cordonnier ne se paie pas.

Jusqu'à l'époque de son mariage, la jeune fille se coiffe comme les hommes. La jeune mère, elle, se rase la tête et ne garde qu'une mince couronne autour du crâne. Dès cette époque aussi elle s'attache à la ceinture des cordelettes où sont enfilées des rondelles de fer. Plus la ferraille n'est lourde, mieux cela vaut. Madame s'annonce de loin et le cliquetis des

chapelets vaut le froufrou des robes. En temps ordinaire la femme porte deux ou trois peaux de chèvre, celles de mouton sont méprisées ; aux grands jours, elle les remplace, si elle en a le moyen, par une ample peau de vache. C'est le costume de gala précieusement gardé jusqu'à que les rats l'aient transformé en une dentelle par trop légère et trop à jour !

L'huile de ricin, rarement le beurre rance (il est trop cher), est le complément indispensable de toute toilette. Sous son enduit de graisse, le Noir est frais et pimpant ; peu huilé il ressemble, dit-il, à une vieille cruche fendillée couverte de suie !

Les Bagoyé, avons-nous dit, se différencient nettement des Banyarwanda. La formation de ce peuple est un des plus frappants exemples de ces immigrations en masse qui, souvent, ont lieu chez les Noirs : elle est de date toute récente. Les Nègres d'ordinaire remontent assez peu loin dans leur histoire et leur chronologie et peu fournie. Quelques faits assez récents, des légendes plus ou moins extraordinaires, c'est ce qu'ils indiquent. Les Batusi par exemple, ne citent guère que dix Rois prédécesseurs du Souverain actuel du Rwanda, et le premier, disent-ils est descendu du ciel. Ici tous sont d'accord. **Le souvenir des premiers qui vinrent défricher le Bugoyé est encore vivant et les vieux se souviennent d'avoir vu leurs enfants. A peine l'immigration primitive remonterait-elle à une centaine d'années.**

« Partout, disent les anciens, la forêt étendait son domaine sur le Bugoyé. Seuls les Batwa (auxquels on applique peut-être à tort le nom de Pygmées) y habitaient, vivant de la culture de leurs petits champs de pois et surtout du produit de leur chasse. Du Sud du Kivu, une famille dégénérée de Batusi remonta vers le Nord, vers les Volcans. Les Bagwabiro s'établirent sur la rive droite de la Sébia, rivière torrentueuse qui sort de la forêt au Kingogo et va se jeter dans le Kivu après avoir coupé entièrement le Bugoyé de l'Est à l'Ouest. C'est sur cette même rive de la rivière, sur les collines qui l'avoisinent, que maintenant encore sont cantonnés le plus grand nombre des représentants de cette famille. Quelques-uns seulement gardent leur type original assez pur. La plupart, par leur union avec les Bahutu n'ont conservé de leur race que la fierté native. Cultivateurs et mangeurs de haricots comme le vulgaire, ils sont souvent l'objet des railleries : on les appelle de « gros Batusi sans vaches ! »

A peu près vers le même temps, d'autres familles, de sang Manyema, s'échappaient du Kameronsi, du Gishari, et venaient se réfugier au milieu des montagnes du Bugoyé. La crainte des anthropophages, leurs cousins, avait été le mobile de l'exode. De là vint le plus grand nombre de familles : Bashobyo, Badaha, Bahuma, Bahunde... Enfin du Nord-est, du Ndorwa émigra aussi une famille, les Bambari qui s'établirent sur la frontière Est du pays.

Bagwabi, Banyagishari, Banyandorwa, dès leur arrivée, se mirent à l'œuvre. Les bananeraies furent créées peu à peu et bientôt de riches cultures apparurent dans les clairières défrichées. **Chaque année encore nous voyons la forêt attaquée par les Bakiga** (gens de la partie plus élevée du pays) et les grands arbres, si longtemps respectés, tomber misérablement sous la hache et le feu, et faire place aux champs immenses de pois, de maïs et de tabac. Si l'on n'y prend garde, le bois bientôt n'existe plus dans ce beau pays tant est raide le travail de défrichement. Nulle pente, si abrupte fût-elle, n'arrête le travail des déboiseurs. Au milieu des champs nouvellement ensemencés, comme pour attester la hâte de l'ouvrier, se dressent encore, demi carbonisés, les troncs des beaux arbres sacrifiés.

Tout en conservant le souvenir de leur pays d'origine, ces éléments divers, sous l'action du temps et des alliances, se sont fondus et ne forment plus qu'un seul peuple. Seule, la population autochtone, les Batwa, est demeurée à l'écart, libre, indépendante, rebelle à toute assimilation. La langue dans tout ce pays est celle qui est parlée au Rwanda, mais plus rude, comme aussi son climat et ses montagnes, est chargée d'éléments étrangers. Les gens se plaisent dans les verbes à employer, les formes applicatives et ont une certaine difficulté à prononcer l' s. Plus fournie d'aspirations, cette langue tient (une sorte de) le milieu et pourrait être considérée comme une transition entre le Kigwe, langue parlée au Sud du Victoria Nyanza et le Kinyambo, le Luziba et le Luganda, parlés à l'Ouest et au Nord. De ce parler un peu rude, émaillé d'incorrections, les Batusi et les gens du Rwanda ne (se font faute) manquent pas de se moquer. « C'est du Lushi ! » Ceux qui s'en servent sont des « Bashi ». Des sauvages qui parlent une langue barbare. Autrefois, lorsque nous parlions de monter au Bugoyé : « Oh ! vous irez au Bushi ? », disait-on. Les

Bagoyé d'ailleurs se froissent peu du mot : « Nous sommes des Bashi du Bugoyé ; eux sont les Bashi du Rwanda. Et puis ils nous craignent ! »

Rude dans son parler, le Mugoyé, l'est aussi dans ses manières, mais tient à être poli. Point de longues formules. Le Mugoyé a tôt fait de saluer un sien, ami, et le passant inconnu n'a que à poursuivre tranquille son chemin sans s'inquiéter qui il croise. Mais le chef ? S'il veut saluer, qu'il salue le premier. Ce n'est pas manque de respect, mais pure politesse. C'est le droit du supérieur de saluer le premier. Saluer d'abord quelqu'un qui lui est supérieur en âge ou en dignité serait une grossière injure, source de disputes, peut-être même de coups de lances. Le Mugoyé est prompt et la lance en ses mains devient trop facilement une arme dangereuse ! Habitué à sa politesse, l'Européen a [de la] peine se faire à cette manière d'agir. Longtemps après notre arrivée, rencontrions-nous un chef par exemple, nous nous étonnions de son peu d'empressement à saluer. Saluer des Blancs le premier, jamais ! Le brave homme ne voulait pas être grossier à ce point. La mort seule, sans doute pour le baudet de la fable, eût été capable d'expier son forfait !

Deux Bagoyé se rencontrent-ils, gravement ils se prennent mutuellement les bras sans mot dire. Un moment après, « Amasho » commence le plus âgé ou le plus élevé en dignité, et la litanie se poursuit rapidement – Comment te portes-tu ? – Es-tu venu en paix ? – Es-tu fort... – » Jamais non plus un honnête Mugoyé ne quitte sans prendre congé « Ndasezéye ». Un homme veut-il cependant saluer un chef accompagné de ses suivants, il adresse son salut à l'un de ceux-ci. D'eux aussi il prend congé, mais le tout est à l'adresse du chef. Il suffit de s'entendre !

Les petits enfants font exception ; ils saluent leur père. Pas longtemps ! La bonne habitude s'émousse tôt et le marmot est-il tant soit peu grand, qu'il ne sait plus qu'insulter. Le Père se venge en appelant le polisson « mwana w'ibga ! fils de chien ! ». Tel père, tel fils. Les proverbes sont dangereux !

La politesse a aussi d'aimables exigences. Apporte-t-on en cadeau du miel, du pombé..., les convenances exigent que les donateurs gouttent et boivent le premier. Récemment voyageant avec notre Vicaire Apostolique, Mgr Hirth, un brave homme, vrai sauvage celui-là à en juger par sa tête, apporte

une cruche de pombé. Sans façon, il saisit le gobelet de Sa Grandeur, se verse une rasade et en boit la moitié. « Bois maintenant, il est bon ! » Entre gredins habitués à s'offrir du poison, la politesse n'est pas vaine.

Dans la formule polie, il se cache aussi parfois une certaine malice. Un suivant dira à son maître qui glisse ou fait un faux pas : « Prends garde, toi qui as donné une vache ! » C'est une manière honnête de rappeler qu'il ne sert pas avec désintéressement, qu'une récompense serait fort bien reçue. Tombe-t-il ? On lui dit : « prends garde... prends courage ! »

II. – La vie privée : les villages – constructions des huttes – la vie au village – industrie

Avec ses hautes collines, jetées raides à pic et comme au hasard par le remouls formidable des éruptions volcaniques, le Bugoyé a un cachet tout spécial. Partout sur les pentes les plus abruptes, sur les sommets les plus élevés s'étagent d'interminables champs de haricots, de pois, de sorgho, de patates douces, ou de verdoyantes bananeraies. Pas un pouce de terrain qui demeure inculte. Les Bagoyé sont divisés en familles ou clans et chacune d'elle occupe une, deux, trois collines ou plus suivant son importance et sa force. Les grandes agglomérations de huttes sont rares et chacun construit sa demeure (hutte) sur son terrain là où il veut. D'ordinaire deux, trois familles vivent ensemble dans la même enceinte, cachée au milieu des bananeraies, c'est un « lugo ». Les lugo sont très rapprochés et facilement en quelques instants se peut rassembler une foule nombreuse. Toutes les huttes sont construites en roseaux et en paille et ne diffèrent les unes des autres que par les dimensions ou le soin avec lesquels elles ont été construites.

Construire une hutte n'est pas un grand travail. Demandez à un Mugoyé comment ici l'on bâtit, il vous répondra : « On brasse du pombé, on cuit des haricots ». C'est vrai ! Personne ne construit lui-même sa hutte. D'abord notre homme se met en quête d'un emplacement, pas bien grand ; « l'empreinte d'un pied d'éléphant », disait un rien ! Gravement il sacrifie aux esprits ou bien afin de ne pas être tué par eux. Certains déposent un peu de beurre sur une feuille ; s'il reste intact le

lendemain, c'est que l'endroit est bon ; qu'un chien l'ait trouvé et avalé, le séjour est dangereux. Deux ou trois charges de bambous à rapporter de la forêt constituent le dernier travail du futur propriétaire. Le pombé à point, il fait saisir au ban et à l'arrière ban du village que la construction va commencer. Les volontaires arrivent ; les unes cherchent l'herbe, les autres tressent et attachent les roseaux. La hutte monte et s'achève sans que le maître y mette la main : sa seule occupation est de boire et jaser. Entre deux ligatures, les ouvriers font de même. Le soir, tout ce monde, la hutte terminée, mange et s'enivre en chœur : c'est paiement.

La porte cependant manque encore. Elle ne se fait que plus tard, moyennant autre liquide. C'est la coutume. Souvent maintes maisons vieillissent sans avoir vu leur façade achevée. Le Noir n'est pas difficile, et puis la maison croule si vite ! Riante, pimpante, toute verte au début, elle blanchit, noircit, s'effondre ; puis étayée de tous côtés et semblable à une vieille motte de paille avariée, elle dure encore un peu jusqu'au jour ou son maître, craignant d'être enseveli sous ses ruines, la démolit lui-même.

Souvent aussi le feu réduit en cendres le palais. C'est tôt fait. En vain le propriétaire plante-t-il sa lance devant la flamme, pour l'arrêter ; en quelques minutes la hutte brûle et parfois ses voisines. A peine un feu de la Saint Jean !

Si petite soit-elle, le Noir tient à sa hutte. Il y dort tant ! Sous la pluie et les jours sombres [qui] sont nombreux au Kivu, il ne faut pas chercher les Bagoyé. La montagne est mauvaise, les chemins affreux et nul ne tient à ... se promener dans la boue glissante. Qui est obligé de sortir s'arme de deux solides bâtons et prudemment, s'aidant de droite, s'aidant de gauche s'efforce ainsi de garder l'équilibre. Ces petits sentiers, toujours inclinés, que de chutes ils rappellent... même au missionnaire !

Au soleil tout le monde revit. La montagne retentit de mille cris. Les hommes, le bâton sur l'épaule gauche, s'en vont, flânant en quête d'un peu de pombé, ou bien, accroupis au soleil, jasant parlant surtout de l'abondance ou de la pénurie des vivres, des vols les plus récents ou les plus audacieux. De leur côté, les femmes font retentir les pilons en cadence, écosent pois et haricots, ou tressent des nattes grossières. Toutes enquêtent à l'envie pendant que les petits se roulent dans la

poussière sans crainte, et pour cause, de souiller leurs vêtements. Au temps de la récolte du sorgho, le groupe des comères se transporte au bord de la rivière. Tout le jour durant, elles surveillent, ah ! sans perdre une parole, d'immense paniers pleins de grains qu'elles ont placés dans l'eau pour hâter la germination. Ce grain germé, elles le boiront ensuite pour en faire une bière épaisse qui n'enivre pas, dit-on, mais produit un lourd sommeil ?

Ici, de fait, sorgho et bananes se boivent. Le Mugoyé a un faible pour la bouteille ! La banane qui ne lui donne pas de pombé n'est pas bonne : il lui faut tout boire, même le sorgho ! « Des haricots, de la viande et du pombé, voilà qui fait un homme », dit-il.

Aussi partout, le soir, dans les bananeraies, retentissent les chants divers. En cercle autour des cruches, les hommes boivent à l'aide d'un long chalumeau le précieux nectar. Les femmes, dans leur coin, causent lançant de furtifs regards sur le liquide. De par leurs seigneurs, il ne leur est permis de boire qu'une fois : « le pombé leur ferait mal ! » La femme ne peut non plus suivre son mari lorsqu'il va boire ailleurs ; elle doit garder la maison. Nul ici en effet ne quitte son logis sans en confier la garde à quelqu'un : entre voleurs on se connaît !

La nuit s'avance. Les cruches succèdent aux cruches jusqu'à ce que le liquide soit épuisé ; les buveurs se séparent. Les uns vont droit s'étendre dans la bananeraie : ils ont si sommeil ! Les autres, trébuchant, gagnent leur logis, mais non sans accoster les bananiers et les frapper amicalement : « Bonjour, Père ! » Le pombé était si bon ! si abondant ! C'est aussi l'heure des coups de lances, des rixes sanglantes, souvent mortelles !

Avec le jour, les vapeurs du pombé se dissipent, les idées deviennent plus claires et le Mugoyé retrouve son travail. Partout cultivateur, il exerce encore quelque métier suivant la région. Sur la lisière de la forêt, les « Bakiga » chassent avec ardeur les singes, les chats tigres et les antilopes. L'éléphant aussi est recherché pour sa viande et ses défenses. Pour prendre ce géant de la forêt, le chasseur installe haut, entre deux arbres une liane portant une lourde masse de bois garnie à sa base d'un fer aigu. Une autre liane cachée à terre en travers du sentier est reliée à la première de telle façon qu'un heurt produit un déclenchement, et fait tomber le béliet suspendu.

Vienne l'éléphant, il heurte la liane, la masse tombe et le fer s'enfonce dans la nuque de l'animal. Etourdi, perdant son sang, il fuit. Le chasseur le poursuit de loin et lorsqu'il tombe épuisé il en vient facilement à bout.

Parfois, et ce sont les Batwa qui ont le monopole de ce procédé, le chasseur, muni d'une lance à hampe courte mais au fer long et acéré, se campe dans le sentier, son arme appuyée à terre. L'éléphant vient, l'homme l'excite, il charge. Sans détacher sa lance, le chasseur en dirige la pointe contre le poitrail du monstre. L'éléphant charge, s'embroche. Agile, l'homme se jette de côté. Au milieu du fouillé de la forêt vierge, la poursuite commence : l'homme fuit ; l'animal se heurte aux arbres qu'il brise, il enfonce toujours d'avantage le fer et bientôt il tombe à la merci du chasseur.

Les riverains du Kivu s'adonnent à la pêche. Dans leurs mauvais petits troncs d'arbre creusés, ils ne craignent pas d'affronter le lac si souvent soulevé par la tempête. D'autres, plus artistes ou plus pauvres (une barquette se vend deux chèvres) unissent deux troncs de bananier et à cheval sur ce frêle radeau payent allègrement. Le Kivu, il est vrai, n'a pas de crocodiles et ses eaux surchargées de carbonate de soude, n'abritent guère que des loutres et des poissons inoffensifs.

Dans l'intérieur, potiers, vanniers, cordiers, tisserands, fabricants d'arcs et de flèches, exercent en paix leur métier. Les forgerons eux sont moins estimés : ils sont si voleurs ! Aucun Mugoyé ne fait forger une pioche sans assister à l'opération. Lorsque le fer est blanc, l'artisan le frappe à coups redoublés, les étincelles jaillissent en tous sens et les assistants se reculent précipitamment. L'habile forgeron en profite pour cacher un bout de fer. C'est autant de gagné.

Voler d'ailleurs ici est un art et un métier. Les professionnels sont connus de tous et savent choisir l'heure et le temps favorable. Une nuit obscure, pluvieuse, alors que le vent souffle dans les bananeraies et étouffe le bruit, à leurs préférences.

Pendant le jour nos voleurs ont reconnu la place. Le soir venu, pendant que dans la maison tout le monde jase et se chauffe, ils creusent doucement un trou sous la paroi de la hutte. Leur ouvrage terminé, ils vont s'asseoir à peu de distance, attendant que le sommeil soit venu endormir les causeurs. Plus de bruit ! Doucement l'un des voleurs se glisse dans la hutte, arrivé au foyer et tout en inspectant le mobilier,

frappe légèrement pour s'assurer que tout le monde dort. Nul ne se réveille : avec un peu de sel il fait taire les chèvres et prestement les passe à ses compères. Les pioches, le miel... suivent le même chemin. Le propriétaire se réveille-t-il, les rusés voleurs se sauvent par plusieurs chemins pour protéger ainsi leur butin.

C'est le métier lucratif par excellence ; dangereux cependant. Souvent un coup de lance est tout le butin du voleur. Un frère n'épargne guère son frère ! Pris vivant, le voleur de nuit est empalé, à moins toutefois que sa famille ne le veuille racheter. Un jour, près de la Mission un de ces professionnels fut prit : il avait volé une vache à un Mutusi. Condamné par le chef, la famille pour le racheter donna une vache. Le lendemain, la perte de leur vache mordait fort au cœur tous ces braves gens. Ils ramenèrent leur prisonnier.

« Rends-nous notre vache, voilà ton voleur ». – Il est à vous, dit le Mutusi, gardez-le bien et soignez-le pour qu'il recommence bientôt. Les demandeurs s'en retournaient, mais de rage ; ils tuèrent à coups de bâton celui que la veille ils avaient délivré du pal.

Pour les enfants, le châtiment est terrible aussi. Lorsqu'un petit montre pour le vol un talent trop précoce, la mère lui attache autour des mains de vieux bouts de nattes. Sans hésiter, elle y met le feu et maintient l'enfant jusqu'à ce que les chairs consumées ne lui laissent qu'un informe moignon. Plus souvent l'enfant est attaché à un arbre et le père armé d'un bâton lui fait un long bout de morale en action.

III. – Vie sociale.

Se créer une famille, avoir des enfants est pour le Noir une grosse préoccupation. Et beaucoup à les croire, ne voient d'autre raison à la polygamie. « Qui donc me soignera, me fera du feu, me donnera à manger dans ma vieillesse si je n'ai pas d'enfants ? » Sur la route qui mène à la résidence du chef, le Mugoyé rencontre-t-il un pauvre vieux qui malgré ses rides et ses cheveux blancs porte un lourd fardeau, ou le voit-il péniblement cultiver son petit coin de terre : « Vois celui-là, dit-il, il n'a pas d'enfants, il est maintenant comme un chien ! »

Vers seize ans, le jeune homme se croit en âge de se marier. Il lui faut « sa cuisinière ». Pour obtenir la jeune fille qu'il a en vue, le galant fait un brin de toilette. Rasé de frais, bien beurré ou enduit d'une bonne couche d'huile de ricin, il se dirige, accompagné d'une cruche de pombé vers la demeure de son futur beau-père.

– « Que veux-tu ? » demande le maître du logis.

– « je viens chercher une femme dans ton lugo ».

– « Donne-moi une vache et je verrai si ma fille te convient ».

On se presse autour du liquide précieux. Le nzoga (boisson) monte à la tête et parfois, dans sa joie, le fiancé, ne se rendant plus compte de la situation prend le beau-père pour un tambour et le rudoie tant et si bien que le contrat est rompu. Il faut chercher ailleurs ou payer dommages d'intérêts.

Le marché conclu, il faut trouver les marchandises nécessaires pour payer la main de la jeune fille. **Autrefois, alors que la plupart des Bagoyé possédaient des vaches, une jeune fille se payait une vache et son veau ou bien un taureau. Depuis l'épizootie terrible qui, il y a une dizaine d'année, fit périr la presque totalité des bêtes à cornes, le Mugoyé ne donne guère que sept à dix chèvres et cinq ou six pioches, sans compter les petits cadeaux de bonne main, à la belle mère, aux frères... etc.** La note est encore assez élevée, mais le prétendant ne paie qu'au fur et à mesure de ses moyens et peut se marier lorsqu'il a avoué la moitié de la dot. Au Rwereri, au Nord du Bugoyé, où l'eau est rare (il faut la chercher à quatre heures de marche) en été il faut ajouter deux jarres d'eau !

Les parents de la jeune fille ne donnent que la corbeille de noces : un panier de bambou contenant une ou deux peaux de chèvres, et un petit pot d'huile de ricin : la robe et la pomade ! Autrefois ils étaient soumis à une certaine redevance, cependant lorsque la vache reçue était très féconde, leur gendre avait le droit de se chercher gratis une seconde femme dans la famille.

Les arbres donnés et la maison des jeunes gens construite, a lieu le mariage. Dans l'après-midi le mari envoie à sa fiancée une cruche de pombé bien à point : pour hâter son arrivée ! A la nuit tombante ses amis se réunissent devant sa hutte et commencent à chanter. La jeune fille est amenée par ses parents et ses amis. On la conduit jusqu'à la porte. Là on lui met

un petit enfant sur le dos : elle sera mère, qu'elle sache remplir ses devoirs. Puis on lui présente la cuiller pour tourner la bouillie de sorgho et enfin un arc ; elle devra reconnaître la suzeraineté de son seigneur et savoir le soigner en bonne ménagère ! Le mari dépose alors dans la hutte son arc et ses flèches. C'est la prise de possession ! Dans certaines familles le mari verse aussi sur la tête de sa fiancée un peu de lait. Parents et amis, laissant la jeune femme chez elle, se réunissent alors autour des cruches de pombé et la fête bat son plein la nuit durant. Le lendemain les jeunes gens qui ont accompagné le mari reçoivent une chèvre, c'est leur dû. Quelques jours plus tard, la jeune femme rend visite à ses parents. Elle en reçoit une chèvre ou un peu de viande : la moitié sera pour son seigneur et le reste pour sa nouvelle famille ou *mulyango*.

Notre homme est maître de maison ; « Il a sa vache », disent les Bagoyé. Posséder une, deux vaches signifient en langue courante avoir une ou deux femmes. La galanterie varie de pays à pays. Il suffit de s'entendre sur le sens des mots ! La lune de miel n'a pas souvent longue durée. Pour les jeunes gens surtout de seize à vingt ans, le mariage est aussitôt rompu que contracté. Impatient de faire la loi chez lui, c'est le mari sans expérience qui, trop exigeant congédie sa cuisinière. Un homme comme lui ne se traite pas à si peu de frais. Parfois c'est madame qui trouve le mari trop jeune. « Je ne veux pas qu'un enfant me commande ! » Et sans façon elle met le malheureux à la porte. C'est un mariage manqué : il n'y aura plus de rapprochement.

Dans les mariages plus rassis, il survient aussi des séparations mais temporaires. Maltraitée, la femme s'enfuit chez ses parents et le mari doit aller plaider devant son beau-père. Si, enfin de compte, elle perd son procès, une cruche de pombé paye les frais et la fugitive réintègre le logis. Le mari a-t-il tort, il n'en sera pas quitte à moins d'une chèvre. Parfois cependant les pourparlers n'aboutissent point ; la fugitive fait la sourde oreille. Les petits cadeaux interviennent et le mari, contrit d'avoir perdu « sa vache » apporte tantôt du pombé, tantôt de la viande. S'il échoue encore, les parents lui doivent donner une autre femme ou restituer ce qu'ils ont reçu lors du premier mariage.

Souvent le dernier versement de la dote ne se fait que fort tard, avec peine et amène d'interminables procès. Donner est

toujours pénible ici, même lorsqu'il s'agit d'éteindre une dette ! Souvent il y a refus absolu. Dans ce cas les parents de la femme, ou se payent d'eux-mêmes et de force, ou agréent une transaction si de cette union est issue une petite fille. Grandisse l'enfant et arrive le moment de la marier, la moitié de la dot (!) reviendra aux grands-parents et l'autre moitié au père endetté.

Le point capital dans tous ces mariages est l'achat. Rarement il arrive que le jeune homme enlève sa fiancée sans crier gare. Les jeunes gens s'esquivent laissant les beaux-pères régler leur différend. Les parents de la jeune fille ne perdront tout recours que le jour où en échange de « leur vache » ils auront reçu pioches et chèvres.

Le temps est venu où la famille va s'augmenter par la naissance d'un enfant. Une fille est surtout bienvenue : n'apporte-t-elle pas avec elle la richesse. Déjà l'on spéculer sur son futur mariage. L'enfant est-il né, vite l'on cherche deux petits roseaux. Pendant que la belle-mère tient le poupon la jeune mère entame avec son roseau le cordon ombilical. « Que la variole ne te tue pas, dit-elle, que la dysenterie et les maladies de poitrine t'épargnent ! » Et elle coupe toujours jusqu'à ce qu'elle ait épuisé son répertoire de maladies et de calamités. Le sixième jour après la naissance de l'enfant, on plante des courges contre la hutte, et après avoir offert un cadeau à Biheko, on lui donne un nom. Certains enfants ont deux ou trois noms : un du père, l'autre de la mère et de dernier de Biheko. Le nom est presque toujours tiré des circonstances de la naissance. « Se makoma », « il a pour père les feuilles du bananier » sera réservé à l'enfant né dans une bananeraie. Venu au monde le matin il se nommera « Se Kitondo » « le matin est son père ». « Nya mbogo », « la mère au buffle » (parce que) le jour où elle allait avoir un enfant, la mère était à la forêt et vit un buffle. « Nya kamen'amaggi », « la mère qui brise les œufs », au moment de la naissance de la fillette près du lit de la mère, une poule couvait et les poussins à ce moment brisaient leur coque !..

Dans la famille, l'enfant occupe assez peu de place. C'est un petit chien, on ne s'en occupe guère. Retenu par une peau de chèvre sur le dos de sa mère, l'enfant ne quitte guère ce berceau ambulant que pour se rouler dans la poussière : il n'a pas, il est vrai, de robe à salir. Plus âgé, il gardera les chèvres et en retour trouvera un peu de nourriture, et les champs de

patate ou de sorgho lui fourniront le supplément. A la maison, mange-t-on de la viande, le pauvre réclame sa part. Les parents, pour le calmer, lui donnent un os ou des nerfs et pendant que ses petites dents s'escriment sur ce dur morceau, ils ont le temps de venir à bout du festin.

Presque tous les enfants dès dix, douze ans, vont se mettre en service. Rien d'ailleurs ne les retient chez eux et l'amour familial est plus que modeste. La viande est si bonne ! Parfois l'on ne se contente pas de la viande, la peau elle aussi est absorbée. Découpée en lanière, on la fait attendrir en terre deux ou trois jours, et elle vaut, dit le Mugoyé, le meilleur beefsteak ! Ou bien encore, je le dis tout bas, le contenu des intestins, on le presse et puis... ? Et puis quelle sauce aromatique pour relever les haricots !

L'enfant en général ne reste point dans sa famille ; rien ne l'y retient. Dès l'âge de dix, douze ans il va se mettre en service moyennant le gîte et le couvert.

La mort rassemble la famille pour une journée à peine ; le malade a-t-il rendu le dernier soupir, qu'on le roule dans une natte. La fosse est creusée profonde et garnie d'herbes fines. Sur ce lit le cadavre est couché, non sans avoir été dépouillé de tout ce qu'il possédait. La pauvre peau elle-même qui le couvrait devient la proie d'un héritier avide. La fosse est comblée. C'est terminé : le mort est oublié. Que la maladie vienne à fondre à nouveau sur la famille, on ne manquera pas d'attribuer ce malheur à l'influence maligne de l'esprit du défunt. Alors on lui sacrifiera et sur la tombe on construira une petite hutte à l'esprit malfaisant.

Le deuil n'est pas long. Cinq jours seulement : le fils, le mari s'abstiennent de travailler, mais se rasent la tête. Pour les défunts autres que le père, la mère, la femme, le deuil ne se porte pas.

Lorsque Lwa Bugiri, père du Roi actuel du Rwanda, vint à mourir, tous les Bahutu qui ne portaient point la tête rasée, se faisaient arrêter par les Batusi. Séance tenante, et sans eau ni savon et avec la serpette on leur raclait le crâne !

A la mort du mari, c'est d'ordinaire son frère qui recueille la mère et ses enfants ; Parfois même si celui-ci avait plusieurs femmes, il garde pour lui la plus jeune.

Les biens sont aux enfants et en l'absence de ceux-ci aux frères du défunt qui se le partagent. A l'aîné des enfants re-

vient la lance, le muhoro, et la chaise (tabouret) du père : au plus jeune le bouclier. En fait si l'aîné est fort il prend tout !

Comme les biens ne peuvent tomber en quenouille, les filles n'héritent guère. Leurs oncles, ou à leur défaut la famille, s'emparent de la bananeraie, des champs, des bestiaux, de tout ce que possédait le défunt.

Ces héritages et les questions pécuniaires relatives aux mariages amènent toujours d'interminables procès. Le Nègre est si amateur de la chicane !

Tous les procès se traitent en public devant l'ancien de la famille, devant les chefs et enfin pour épuiser la juridiction, devant le Roi à la capitale. Nul ici n'a besoin d'avocat. Chacun sait fort bien exposer son histoire, en remontant jusqu'au déluge et n'épargnant à l'assistance le moindre petit détail. Le chef d'ailleurs se contente d'écouter, de mettre les choses au point, de rappeler aux intéressés ce qu'ils ont déjà dit. Aux témoins somme toute appartient le rôle décisif : ce sont eux qui par leur déposition tranchent le différend. En droit, dans nos pays civilisés la déposition d'un seul témoin est non avenue d'ordinaire. Ici point du tout. Les affirmations d'une seule personne mettent fin à tout plaidoyer. Une caractéristique cependant. L'accusation présente un témoin ; l'accusé peut l'accepter ou le refuser à son gré et son adversaire doit lui en d'autres jusqu'à ce que l'accord se fasse sur un nom. Rien de plus intéressant que le débat !

– « Je te donne Se Bishimbo comme témoin, comme quoi ton père a reçu du tien une jeune fille autrefois. Il lui avait donné une vache. La femme l'a quitté. La vache a fait veau quatre fois. La première génisse elle aussi a mis bas deux fois. Donne-moi les sept vaches ! »

– « Se Bishimbo ? C'est ton frère de sang ! je le refuse ».

– « Je te donne Se Masaka ».

– « Se Masaka ? Mon oncle ? Comment veux-tu ; qu'il me condamne ? Je le refuse ».

Et la comédie continue jusqu'à ce qu'un témoin soit accepté. Le vainqueur, la déposition faite, se met à gambader, à danser en ramassant un peu d'herbe ou quelques feuilles puis vient en signe d'hommage les déposer aux pieds du juge.

Ces dépositions sont assez peu sûres, car les témoins s'achètent avec un sans gêne remarquable. Pour cela aussi

nos braves gens font le pacte de sang. « Qui n'a pas de frère de sang meurt ! » dit-on. Qui donc le défendra dans ses procès ?

Le vaincu souvent interjeté [interjette ?] appel au grand chef ou au Roi, ou bien l'on se remet pour clore l'affaire à l'épreuve du poison, ou fer rouge ou de l'eau bouillante, dernières épreuves qui déclarent toujours innocents celui qui a su le mieux acheter le juge. Chez le grand chef parfois l'on donne à l'accusé un tout petit poulet. Toute la journée il doit le garder et ne lui point donner de nourriture. Le lendemain, il sera déclaré innocent ou coupable suivant que le petit poussin sera en vie ou déjà mort.

Autrefois le plaideur condamné à la capitale qui refusait de s'exécuter était dénoncé au Roi et tué par les émissaires de celui-ci. Maintenant que le Roi n'est plus guère écouté, ses jugements restent d'ordinaire lettre morte et le voyage à la capitale n'est guère qu'une consolation que s'offrent nos bons plaideurs.

IV. – Vie religieuse.

A part leurs superstitions et leurs sacrifices aux esprits, le culte chez nos Bagoyé est assez peu développé. **L'idée d'un Etre suprême qui crée, conserve et régit toutes choses ; l'idée d'un être suprême qui échappe à notre vue, mais pour lequel rien n'est caché, leur est familière. « Imana » disent-ils crée et gouverne toutes choses. Il voit tout, mais nul ne le voit. Continuellement ce mot leur revient à la bouche. Joie, bonheur, heureux succès dans une entreprise ou un voyage, bonne récolte, chasse fructueuse...etc. tout vient d' « Imana ».** A lui revient aussi ce nom « Nyamugendera haci na heyuru », Celui qui va sur terre et au ciel (en haut). Cet être supérieur comme il n'est pas malfaisant n'a pas de culte. Son nom est sur les lèvres, mais nul sacrifice ne lui est offert.

Une autre idée leur est commune aussi, celle d'une rémunération après la mort. Les esprits des hommes qui sont « imandwa », c'est-à-dire ont participé à une sorte d'imitation fort en honneur ici vont chez « Lyangombe », le génie du Karisimbi. Ce sont les bons. Les esprits de tous ceux qui ne sont pas « imandwa » vont après la mort rejoindre « Gongo » dans le volcan encore en activité du Ninagongo. Ce sont les mauvais. Pour mettre tant de monde d'accord, ceux qui n'ont point été

initiés prétendent que les bons sont les sujets de Ninagongo et nullement de Lyangombe.

C'est aux esprits des morts « les Bazimu » que s'adresse surtout leur culte. Maladies et calamités tout est attribué aux « Bazimu ». Nulle mort ne saurait être naturelle. Aussi la grande préoccupation est-elle d'apaiser ces esprits malfaisants et de les rendre sinon favorables du moins inoffensifs. Aussi à eux s'adressent tous les sacrifices, toutes les supplications. Continuellement il les faut apaiser ; les esprits misérables sont en premier lieu les âmes des ancêtres, puis celles de tous les défunts de la famille, et enfin quelques esprits plus puissants auxquels tous les Bagoyé sacrifient. Parmi ces derniers il y à citer :

– « Nyamunonoka », Muzimu du Buhunde auquel on offre du tabac, de la farine.

– « Bulyi », le Mutwa.

– « Bukilyanzuki bwa Kalyanga », autrefois grand chef qui mourut au moment d'une initiation. C'est un imandwa, non un muzimu. Le soir dans les huttes on lui offre du sel et du pombé.

– ~~« Gitanga », cette femme aurait en...~~¹⁸

– « Kibogo iha ndahiro, muzimu » puissant auquel on sacrifie du miel et du pombé. Il demeure dans le ciel et préside aux pluies.

Chaque chef de famille sacrifie dans sa hutte. Mais dans les grandes circonstances on a recours à différentes sortes d'individus qui entretiennent un commerce plus particulier avec les Esprits. A tous ces individus il faut offrir force cadeaux, car ils ont entre leurs mains de terribles pouvoirs.

Au « Mupfumu », le Mugoyé demande des amulettes qui le guériront des maladies ou le sauveront de ses atteintes, lui feront trouver de bons maîtres, de belles vaches et assureront la fécondité à son troupeau.

« Le Muhinza » sera très spécialement servi et comblé de cadeaux ; c'est lui qui a puissance de dessécher les récoltes, les animaux et les gens ; de jeter ces sorts terribles qui vouent à une mort irrémédiable !!!

Au « Muvubye ou faiseur de pluie » on porte pois, haricots, chèvres et pombé en sécheresse pour avoir la pluie, pendant

¹⁸ Cette phrase a été barrée.

les pluies pour obtenir des éclaircies. D'ordinaire le métier est réservé aux Batwa. Il leur faut la forêt ou le volcan pour résidence. Si lucratif soit le métier, il est parfois dangereux. Plus d'un de ces faiseurs de pluie a été tué pour se montrer trop récalcitrant !

Le « Mulaguzi » ou faiseur de sorcellerie se contente de faire connaître les bons ou mauvais esprits, d'indiquer l'une des maladies... etc.

Et tout ce monde vit aux dépenses de l'honnête Mugoyé, jusqu'au jour où celui-ci se fâche et oublie pour une minute sorts et esprits !

A côté du culte ordinaire des esprits s'est introduit assez récemment et venant de Ndorwa, le culte de Biheko. Le culte s'est répandu très rapidement et a eu bientôt ses ministres et ses adeptes nombreux. Là se font régulièrement les évocations d'esprits.

Biheko, dit la légende, serait un homme du Ndorwa. A sa mort il aurait été changé en esprit tout puissant ainsi que ses trois frères Lutindangezi, Gahaya et Muloli. Par cet esprit une femme avait été créée au Ndorwa. Un jour Biheko vint dans la maison de cette femme et lui dit :

– « C'est moi Biheko, le Créateur des hommes, et je connais la mort qui

les tue tous ».

– « Je te reconnais, dit la femme, oui tu es le Créateur »

Et elle lui offre de nombreuses chèvres.

La Munyandorwa quitta son pays et se rendit au Bugoyé chez Kadende. Biheko l'y suivit et Kadende lui offrit ses présents. Avant de repartir chez elle la femme lui dit : « Kadende, je t'ai donné Biheko. Souviens-toi que tu lui appartiens, sers-le fidèlement ». Biheko était maître d'un nouveau pays : Kadende écouta la recommandation et propagea partout le culte de son maître.

Biheko, dit encore la légende, créa au Buhunde le premier homme et la première femme. De cette union naquirent plusieurs enfants qui furent les pères de grandes familles du pays. L'un de leurs aînés « Kahunde » tua de sa main son père et sa mère.

A propos de la mort, je me permettrai de citer une autre légende. Le premier homme possédait deux femmes. L'une d'elle vint à mourir. On l'enterra. Privé de sa mère, son petit enfant

se prit à pleurer. Au fond de sa tombe, la mère l'entendit : « Je vous en prie, s'écria-t-elle, enlevez la terre qui me couvre, que je puisse une fois encore allaiter mon enfant. » Le mari était absent, seule la seconde femme l'entendit. Furieuse, elle chercha de l'eau bouillante ; la versa sur la fosse fraîche et armée d'un manche de pioche elle se mit à damer la terre.

« Tu es morte, s'écria-t-elle, nul mort ne doit revenir sur terre ! Meurs ! »

Et se ravisant elle creusa une autre fosse et y jeta vivant l'enfant de la morte. Ce fut, disent les Bagoyé, l'origine de la mort ! Et ajoutent-ils, la mort arriva parce que cet homme avait deux femmes et que ces deux femmes se haïssaient.

Revenons à Biheko. C'est à lui qu'on a recours dans les grandes circonstances. Il a ses sorciers qui l'évoquent et ils ont le privilège de prendre femme là où ils veulent ! Plus que tout les autres ils sont redoutés. Leurs évocations n'ont point de prix fixe. Ils déclarent que Biheko demande telle et telle chose et leurs crédules auditeurs de s'exécuter de suite. Evidemment, en bon maître, Biheko ne garde ensuite rien pour lui et cède le tout à son fidèle ministre.

Dans ces évocations, il n'y a guère d'ordinaire que du charlatanisme. Le sorcier commence par s'exciter par le chant et les accords d'une sorte de cithare, tandis que tous les assistants reprennent en chœur le refrain, battant des mains en cadence. Il va de droite à gauche dans la hutte, puis subitement se tait et appelle Biheko : « Biheko, Biheko, Créateur du Rwanda ! » Et il recommence à chanter, à battre des mains pour renouveler son appel. A ce moment le pauvre homme écume, se jette violemment à terre ou y est jeté, disent les Noirs. De plus, l'on m'a affirmé que parfois il était soulevé jusqu'au toit de la hutte et comme roué de coups. Biheko ne parle jamais dans l'endroit où se tiennent accroupis les spectateurs, mais dans un petit réduit, bien fermé par des nattes. Ses paroles sont à peine entendues et c'est celui qui fait l'évocation qui transmet aux intéressés les paroles de l'esprit.

Pour faire ces évocations, ils ont souvent des huttes spéciales qui ne servent à aucun autre usage. Assez souvent la hutte a deux portes ; une sur le devant, l'autre à l'arrière donnant sur le réduit dont j'ai parlé précédemment. Dans toute la partie antérieure de la hutte, il n'y a pour tout mobilier que des nattes ou des chaises (tabourets) et nombre de calebasses

plus ou moins ornées et dans lesquels on offre du pombé à l'Esprit. A ce liquide nul ne doit toucher ; il mourrait.

« Je sais bien que l'on n'en meurt pas, me disait un enfant de la mission. Lorsque j'étais plus petit, mes parents s'adressèrent un jour à Biheko. On lui offrit du pombé, nous défendant d'y toucher. Je me cachai ; le pombé semblait si bon que j'en bus une partie ! »

Dans le réduit, large d'un mètre, long de deux à peine, les parois sont toutes garnies de nattes enjolivées de dessins noirs. A terre se trouve une sorte de lit bas, le siège de Biheko, des cruches, des calebasses encore. Dans une de ces huttes, nous trouvâmes une sorte de bassin en bois à pied et à anse unique au milieu, servant à contenir l'eau mélangée de terre blanche dont se font asperger les femmes qui viennent d'être mères !

On le voit, la supercherie est facile. Cependant dans ces évocations, il est certain que parfois il se passe des faits qu'il est difficile de juger sans examen. D'un autre côté, les Bagoyé disent eux-mêmes de tel ou tel « afite Biheko ». Il est possédé par Biheko. Qu'y a-t-il d'étonnant que le démon exerce son empire d'une façon plus absolue sur quelques pauvres individus alors qu'il est le Maître de ces régions païennes.

Grâce à Dieu depuis plus de trois ans la croix se dresse victorieuse dans ce beau pays. Notre Seigneur commence à y être connu, aimé et servi. Les catéchumènes se lèvent partout nombreux, fiers de porter la médaille de la Vierge Immaculée, et annonçant pour bientôt une abondante moisson d'âmes. Les jeunes chrétiens se montrent eux pleins de zèle et de bonne volonté pour instruire leurs frères et les gagner à Jésus Christ.

En terminant, chers lecteurs, ces lignes écrites pour vous, permettez-moi de vous demander de vouloir bien faire une part dans vos aumônes et dans vos prières pour cette humble Mission du Bugoyé. Parce qu'elle est lointaine dans ce centre africain, jeune et ignorée que ce ne soit pas une raison pour elle d'être oubliée et repoussée. Il y a ici des milliers d'âmes de bonne volonté qui n'attendent que le moment de renoncer à leurs vaines superstitions pour se donner à Dieu. Et c'est de vous qu'elles l'attendent.

L. Classe

prêtre missionnaire

8. LETTRE DU P. CLASSE DU 8 OCTOBRE 1903 A MADAME LA PRESIDENTE DE L'ŒUVRE DE SAINT PIERRE-CLAVER¹⁹

Mission du Bugoyé, 8 octobre 1903

Madame la Comtesse,

La région du Kivu, à l'Est-Nord-Est du lac de ce nom, est habitée par une population très dense, à l'humeur passablement batailleuse et pillarde. Les Bagoyés, c'est le nom des habitants de ce pays, dépendent du roi du Rwanda, auquel ils doivent payer tribut, mais en réalité ils se considèrent un peu comme indépendants. « Nous sommes Bagoyés ; Musinga (c'est le roi) est pour le Rwanda, nous n'avons pas besoin de lui ! »

Les Batousis reconnaissent malgré eux cet état de choses. Partout ailleurs, dans les pays tributaires, ils substituent aux chefs indigènes des hommes de leur race : au Mutusi de commander, au Muhutu de cultiver et d'obéir ! C'est la règle ! Au Bugoyé, tout autre est l'ordre. A part trois ou quatre Grands Chefs qui ne résident jamais dans le pays, toute l'autorité est aux mains des Bahutu. Protégés par leurs montagnes et par la grande forêt où ils trouvent un facile refuge, les Bagoyés se soucient assez peu de leurs seigneurs ! S'agit-il d'une répression parce que l'impôt n'a pas été payé ? L'approche de l'ennemi est signalée longtemps à l'avance. De colline en colline les guetteurs s'avertissent, et leurs cris répétés par les échos disent à tous, dans les vallons et dans la montagne, qu'il est temps de songer à la fuite. Les préparatifs sont tôt faits.

Pendant que les bambins ramènent les chèvres, les enfants plus grands roulent les vieilles nattes et ramassent les deux ou trois cruches, humble mobilier de la pauvre hutte. Puis ce petit monde, suivi des femmes portant sur la tête le panier de sorgho ou de haricots, fuit vers la forêt. L'homme reste. L'arc

¹⁹ L. CLASSE, « Lettre du P. Classe du 8 octobre 1903 à Madame la Présidente de l'Œuvre de Saint Pierre-Claver », in *Missions d'Afrique*, N° 168, Novembre – Décembre 1904, p. 428-432. Pierre Claver, né le 26 juin 1580 à Verdú (Catalogne) et mort le 8 septembre 1654 à Carthagène (Colombie), est un prêtre Jésuite espagnol reconnu saint par l'Eglise catholique. Missionnaire en Amérique du Sud, il s'implique particulièrement auprès des esclaves africains. Canonisé en 1888, il est commémoré le 9 septembre. En 1896 le même Léon XIII, qui lui vouait une grande dévotion, le déclare « patron universel des missions auprès des Noirs ». En 1985 il est également déclaré « défenseur des droits de l'homme » (Pierre Claver est également le saint patron de la Colombie. https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Claver).

et la lance en main, il surveille les abords du logis. Au moindre danger, il se jettera dans les herbes ou au milieu des hautes tiges de sorgho. Malheur à l'imprudent qui le voudra traquer. Le danger disparu, chacun quitte sa cachette ; les huttes se repeuplent ; de nouveau les villages retentissent du bruit cadencé des pilons qui moulent la farine pour le repas du soir.

C'est au milieu de ce peuple fier et susceptible, mais bon, qu'a été fondée la Mission de Sainte-Marie du Kivu, il n'y a pas trois ans. Longtemps le travail de la grâce ne se fit pas sentir, du moins au gré des missionnaires. Attachés à nous, les Bagoyés venaient volontiers travailler à la Mission. Ils suivaient même les catéchismes, mais nulle part, sauf dans un certain nombre d'enfants recueillis à la Mission, ne se manifestait de changement réel, de désir du baptême. Subitement, l'heure de la grâce semble avoir sonné pour ce peuple. **Une véritable émulation, née parmi nos enfants, commence à se répandre au dehors.** A la Mission, tous ont la médaille de la Sainte Vierge. Quelques-uns ont fait de réels et méritoires efforts pour savoir par cœur tout le catéchisme et obtenir ainsi le signe tant convoité des vrais catéchumènes. Sur les collines, plusieurs jeunes gens se sont mis résolument aussi à l'œuvre et marchent maintenant sous l'étendard de la Sainte Vierge.

A Noël, la jeune Mission du Bugoyé sera définitivement fondée et établie par le baptême des vingt premiers chrétiens. Les prières de nos bienfaiteurs, l'intercession puissante des nombreux petits enfants baptisés ici à l'heure de la mort et partis pour le Ciel, nous obtiennent cette grâce précieuse. Que le bon Dieu en soit béni, et donne accroissement à son œuvre : il est le Maître de la grâce ! Qu'il donne vie et prospérité à ce rameau nouveau de l'Eglise planté sur ce sol jusqu'alors infidèle !

A côté du Bugoyé, à quatre journées, à l'Est, est une autre terre, le Mulera, elle aussi très peuplée et où n'a jamais été annoncée la parole de Dieu. Sur l'ordre de notre vénéré Vicaire apostolique, nous allons ce mois-ci y fonder une station nouvelle, sous le vocable de la T.S. Vierge. Ce sera une succursale du Bugoyé et trois missionnaires-prêtres y travailleront à faire connaître et aimer Dieu par ces milliers d'âmes si éloignées de Lui.

Que sera cette Mission nouvelle ? C'est le secret du bon Dieu ! Au Mulera la langue est la même qu'au Bugoyé, c'est celle qui est parlée dans tout le Rwanda. Le caractère des Ba-

léras semble se rapprocher beaucoup de celui des Bagoyés. Plus que ces derniers, ils sont fiers, indépendants et voleurs. Ce sont là qualités d'un genre spécial qui ne sont pas faites pour déplaire au missionnaire. Elles dénotent un peuple fort qui a conscience de soi et sait vouloir. Les francs païens font de vrais chrétiens. Ils peuvent apporter, susciter beaucoup d'obstacles à la grâce, mais une fois vaincus ils se laissent diriger et conduire par elle.

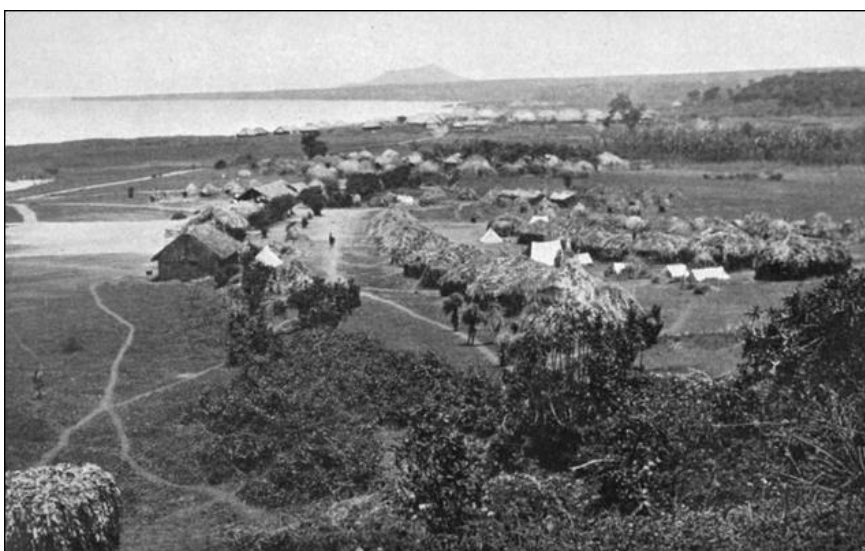
Le Muléra est révolté et se donne comme tel. Lui aussi, de nom, est tributaire au Rwanda ; de fait, il préfère manger seul ses pois, ses haricots, boire son pombé, paître ses chèvres. Aux Batousis il ne donne même pas de bonnes paroles ! « Sohora Mihiho (le propre frère du roi et leur chef) n'est rien qu'un chien ! disent les Baléras, et nul ne l'écoute ». Voler est leur vie. Ils font pacte de sang avec les Bagoyés pour pouvoir écouler chez eux le produit de leurs vols, mais ne se gênent nullement pour détrousser leurs frères de sang. Craints, redoutés, ils laissent difficilement parcourir leur pays. **La crainte du Blanc chez eux n'est pas très forte.** Un jour, passant là avec Sa Grandeur, nous fûmes de suite entourés par une foule avide de voir... ce que nous avions. Nous causions, mais rien ne pouvait distraire leurs regards de la tente. Renvoyés, ils revenaient de suite. La nuit, malgré nos quelques enfants, ils trouvèrent moyen de se faufiler près de tentes. L'un d'eux, soulevant doucement l'étoffe, tâte dans l'obscurité, saisit le pied de mon lit et tire à lui croyant faire fortune. Le réveil fut brusque et prompt, et le pauvre, en toute hâte, ne s'esquiva pas plus riche qu'il n'était venu.

Ces chers voleurs, la loi sainte de l'Evangile les changera, et comme le bon larron, ils finiront par trouver eux aussi une place au Ciel ! (...)

L. Classe



**VISITE DU DUC VON MECKLEMBOURG AU P. BARTHELEMY A NYUNDO
(von Mecklembourg – 1907)²⁰**



LA VILLE DE GISENYI (von Mecklembourg – 1907)

²⁰ Voir *Ins innerste Afrika: Bericht über den Verlauf der wissenschaftlichen Zentral-Afrika-Expedition 1907/08*. P., E. Lindner, Leipzig 1909.



PREPARATION D'UN REPAS

9. LETTRE DU PERE CLASSE DU 1^{ER} AOUT 1905 A LA COMTESSE LEDOCHOWSKA²¹

Mission de l'Assomption – Muléra – Rwanda
(Vicariat Sud Nyanza),
le 1^{er} août 1905

Madame la Comtesse,

Votre bienveillante générosité à notre égard est cause que je viens à nouveau vous parler de notre chère Mission du Muléra. Secourir le missionnaire, c'est le rendre plus quemandeur ! ses bienfaiteurs, les bienfaiteurs de ses enfants ne sont-ils pas pour lui les délégués de la charité infinie du Bon Dieu ? plus on lui demande, plus Il se plaît à accorder ses grâces.

Lors de ma dernière lettre, notre petite mission, à ses débuts, était tout à l'espérance. Heureux de nous installation dans ce pays entièrement à la merci du démon ; fiers de nous voir entourés par une population dense et forte, nous étions déjà en droit de compter pour un avenir plus ou moins éloigné, sur une chrétienté florissante. Le bon Dieu a bien voulu donner à notre œuvre le double sceau de l'adversité et de la souffrance et augmenter ainsi notre espoir.

L'an dernier, à l'été, le Rwanda avait en un moment l'idée de secouer le joug des Européens. L'activité extraordinaire déployée par le Commandant militaire de l'Urundi et du Rwanda, Monsieur le Capitaine von Grawert, déjoua les dessins des Batusi, et leur fit rentrer au fond de l'âme leurs projets néfastes. N'empêche que le Muléra connut des jours malheureux. Il n'en pouvait être autrement. Fiers et remuants, les Baléra avaient en maintes fois à se plaindre d'aventuriers noirs et autres, qui, sous prétexte de commerce, les avaient mis à rançon. Une fois, très justement punis par l'autorité militaire et avec modération, pour leurs brigandages et leur désinvolture trop grande à supprimer les gens, depuis longtemps ils cherchaient l'occasion de se venger. Sans défense, dans nos maisons de paille et de roseaux, à l'abri de simples haies, nous étions spécialement exposés à leurs coups. Ajoutez à ce grief un autre fort grave à leurs yeux : nous leur ramenions, leur parlant du respect ou à l'autorité des chefs, les Batusi qu'ils aimaient fort

²¹ Lettre du Père L. Classe du 1^{er} août 1905 à la comtesse Ledochowska, A.G.M.Afr., Casier 303, N° 096238-096240.

peu. Les Baléra commencèrent au moment où nos constructions sortaient à peine de terre ; les chefs profitèrent de la situation. Les missionnaires furent sans cesse menacés et attaqués jusque chez eux.

La paix rétablie, nous travaillions à réparer les désastres de ces mauvais jours lorsqu'une vengeance de voleurs vint de nouveau nous faire éprouver une perte considérable. Dans la nuit de paques un incendie réduisit en cendres la menuiserie, la réserve de bois et un hangar plein de tuiles. Outre la perte d'argent, c'était le travail de plusieurs mois anéanti. En Europe qui veut élever une maison s'adresse à un entrepreneur et moyennant le prix convenu, la maison se construit sans que le propriétaire ait à se préoccuper de la confection des matériaux d'ici, rien de tout cela. Avant de construire, le missionnaire doit d'abord aller à la forêt abattre les arbres qui lui fourniront planches et poutres. Charpentier, menuisier, briquetier, maçon... il doit tout faire, tout apprendre à ses Noirs qui ne savent que cultiver leurs champs et bâtir leurs huttes de paille. Aussi lorsqu'après avoir longtemps travaillé, il voit en un instant anéantir le fruit de son travail et de ses efforts, la perte lui est-elle plus sensible. La divine Providence a voulu nous envoyer cette croix, comme cadeau pascal ; qu'Elle en soit bénie. Avec usure elle saura nous rendre ce qu'elle nous a enlevé et avec joie nous recommencerons !

La famine avec toutes ses horreurs est revenue nous faire visite. Le Noir ne prévoit guère. La récolte a-t-elle été bonne, il a tôt fait de manger ses poids et ses haricots. Le sorgho, il s'en débarrasse plus vite encore le faisant fermenter et en brassant une boisson épaisse. Boire, s'enivrer, c'est l'idéal du grand nombre. « Peut-on, dit le Noir, passer à côté d'une cruche de pombé²² sans s'arrêter » !

La récolte de l'été dernier avait été plus que minime : elle ne dura pas. Les pauvres Noirs vécurent très chichement attendant janvier et février pour avoir de nouveaux grains, mangeant leurs patates à peine formées, ruinant ainsi leurs plantations. Les pluies trop fréquentes anéantirent toutes les espérances. Bientôt ce ne fut partout que la disette et la souffrance. L'Ufumbiro et le haut Muléra furent d'abord les plus frappés. On ne vit plus alors sur les routes que malheureux,

²² Bière locale.

hommes, femmes, enfants, portant leurs maigres richesses : vases de terre, pioches, peaux, paniers et la porte de leur hutte, allant chercher ailleurs un coin de terre plus fortuné. Chaque jour sur les routes, autour de la mission, nous trouvions de ces malheureux morts de faim, chaque jour aussi ils venaient nombreux frapper à notre porte. A tous nous faisions l'aumône d'un peu de nourriture, mais nous ne pourrions en garder bien peu, les plus malades définitivement à la mission. Les autres s'en allaient, de suite ou après quelques jours d'heureuse fortune et de soins un peu remis, retomber ailleurs. Et tous nous adressaient la même supplication : « Vous m'avez guéri aujourd'hui, ne me renvoyez plus. Laissez-moi ici. J'ai encore des forces, je travaillerai pour vous ». Plusieurs de ces malheureux sont encore à notre charge. D'autres sont morts ici malgré nos soins, mais régénérés par le saint baptême, nous laissant leurs petits enfants orphelins dans le pays, bon nombre de ces malheureux affamés sont morts de faim, d'autres nombreux aussi ont été tués. Nos Baléra, sentant la hantise à vingt pas, sont comme tous les Nègres, je crois peu sensibles à la pitié. Rencontre-t-il un pauvre malade sur le chemin, il est rare qu'ils ne le frappent, le dépouillent des quelques perles qu'il porte encore, du bracelet de cuivre qui lui reste, de la peau qui le couvre. Homme, femme, enfant, personne ne trouve grâce devant leur cupidité. Les coups, le froid de la nuit achèvent le travail de la faim. Le lendemain ce n'est plus qu'un cadavre qui encombre le chemin, que personne n'ensevelira. « N'est-ce pas un mort de faim » ? dit-on ? Aux corbeaux et aux chiens d'en finir avec lui !

Devant ce fantôme de la faim qui menace, les esprits deviennent encore plus sanguinaires. Point de pitié pour le moindre larcin commis dans un champ. On tue sans forme de procès le malheureux surpris à voler quelques patates. « Ne veut-il pas nous faire mourir de faim » !

Nous avons à la Mission une petite fille âgée d'une dizaine d'années et son frère plus jeune. Leur père fut tué près de chez nous, pendant qu'il arrachait quelques patates qu'il mangeait crues.

« La mort seule était capable de punir son forfait ». Ce fut une chasse à courre. Le malheureux fut poursuivi, traqué jusqu'à ce qu'il tombât sous les lances.

Une autrefois un autre de nos voisins se vantait d'avoir la même nuit abattu trois affamés dans son champ !

Un autre malheur qu'amène la famine, c'est la vente des femmes et des enfants. **Sans doute la vente des esclaves n'existe plus ; mais en temps de disette on fait argent de tout pour se procurer de la nourriture.** Pour se procurer du grain ou un peu de viande, les hommes volent les femmes étrangères, ou même les leurs propres et les vont revendre. Les mères, elles aussi, cèdent ainsi leurs enfants. Nous avons à la Mission un petit enfant de trois ans. La mère voulait le vendre pour un panier de haricots lorsqu'on vint m'avertir. Je recueillis la mère et l'enfant. Deux jours après la pauvre femme mourrait. L'enfant baptisé, est maintenant dans une famille chrétienne avec un autre petit de son âge trouvé un jour sur le chemin.

Un malheur vient rarement seul ! La faim, la souffrance engendrent la maladie. Il y a sept ans, la grande famine qui fit tant de victimes dans toutes ces contrées fut suivie par la variole qui faucha plus de vie encore et dépeupla les pays. Maintenant c'est la maladie à son tour qui nous visite.

Sur toutes les collines, une fièvre pernicieuse a fait son apparition. Quelques jours de maladie et la mort a fait sa victime !

Notre Mission est transformée presque en hôpital. De nos enfants la majorité a été atteinte. Les soins les ont guéris ce qui nous attire nombreuse clientèle. De jour et de nuit on vient nous chercher pour les malades, souvent hélas ! trop tard ! C'est que dans leurs huttes, les Noirs sont peu délicats et difficiles pour leurs malades. Le grand soin pour eux consiste à arroser le malade à grande eau fraîche, puis à le porter dans sa natte, au soleil qui ne fait qu'augmenter sa fièvre. Sa nourriture ne varie guère : des haricots, des patates. Une fois ou deux on le presse de manger. Refuse-t-il, impuissant qu'il est à avaler ces mets, on n'insiste plus. « Il n'a pas d'appétit ». Pour que dure la maladie, le patient meurt moins de mal que d'inanition.

Le grand remède, c'est le sacrifice aux esprits. On immole taureau, mouton, chèvre, pour apaiser l'esprit qui torture le malade et obtenir qu'il lui plaise de vider la place. Parfois le malade guérit et évidemment l'on crie : « Gloire aux esprits » ! Très souvent aussi, le sacrifice à peine terminé, le malade

<<meurt. On ne se déconcerte pas pour si peu : « le sacrifice n'était pas suffisant, l'esprit l'a refusé ». Et l'on recommence pour qu'il n'y ait pas une nouvelle victime.

Actuellement la maladie bat son plein, semant le deuil sur toutes ces collines, procurant à certains la grâce d'une mort rendue précieuse par le baptême, enlevant trop vite le grand nombre pour que à cause de l'incurie des parents, ils puissent participer à la même grâce.

En présence de tant de souffrances à soulager, des charges qui lui incombent, le missionnaire se trouve bien impuissant. Il se tourne avec confiance vers les âmes que Dieu a animées de sa charité sainte pour le soulagement des malheureux qui l'ignorent et leur conversion. Ne se sont-elles pas données la noble tâche d'être les soutiens et souvent les promoteurs de son apostolat !

En dépit de ces épreuves, ou plutôt à cause d'elles, notre petite Mission nous inspire confiance. Les jeunes gens, les enfants se pressent autour de nous. Plus de trois cents déjà portent la médaille de Marie Immaculée, emblème des catéchumènes, et quelques uns commencent à se préparer sérieusement au baptême.

C'est pour cette humble mission, à la quelle votre générosité, Madame la Comtesse, a bien voulu s'intéresser dès ses débuts, que je vous prie à nouveau.

Veuillez agréer, Madame la comtesse, avec l'humble expression de ma sincère gratitude, l'hommage de mon profond respect de N.S. et N.D.

L. Classe

Pr.

10. RWASA (MULERA)²³

Peu avant la première visite de Monseigneur Hirth au Bugoyé, les Missionnaires de cette station s'entretenaient des pays mieux préparés à entendre la bonne nouvelle. On vint à parler du Mulera et des Balera, les voisins d'au-delà la forêt. « Les Balera ! » C'est bien le dernier peuple chez lequel on

²³ « Rwsa Mulera » in *Chronique Trimestrielle*, A.G.M.Afr., N° 125, Mars 1906, pp.178-180.

s'établira !» dit-on en chœur. Jamais nous n'avions entendu parler des Balera qu'en mal ! Partout on les craignait, on les redoutait comme coupeurs de gorges et voleurs de grands chemins. **Les chefs Batusi eux ne parlaient que d'aller leur faire la guerre.** Nous-mêmes n'avions été que mal impressionnés par les rares échantillons que nous en avions vus. L'un d'eux, furieux d'avoir été obligé de porter une charge par des soldats qui l'avaient réquisitionné, s'était, pendant une halte de quelques minutes à la mission, porté un fort coup de lance à la gorge, devant nous, sans qu'on ait pu l'en empêcher ! « **Si jamais on s'établit chez ces gens-là, disait-on, la Mission aura bien des difficultés** » ! Quinze jours après arrivait Sa Grandeur. « Il nous faut une Mission au Mulera. Cette fondation se fera de suite : un Père du Bugoyé s'y rendra » ! Il n'est bon pas de vouloir devancer la Providence dans ses jugements ! La fondation se fit. La Vierge Immaculée eu favorisa les débuts. **Mais la première installation faite, les difficultés surgirent et toute l'année notre horizon fut gros d'orages. C'était le moment où le Rwanda s'agitait.** Les cris de mort retentissaient partout contre les Blancs, et nos pauvres catéchumènes étaient maltraités, raillés, accusés de renier le Rwanda.

Cette seconde année a été plus calme, apportant sa large part de consolation pour effacer les misères de la précédente. Un bonheur est souvent l'annonce d'un malheur, a-t-on dit. La réciprocque aussi est vraie !

En Novembre, nous arrivait, pour renforcer notre communauté, le Père Réant. La besogne semblait déjà s'annoncer. Pendant les difficultés de la première année, un petit nombre de catéchumènes nous venaient. Les railleries, les injures, dont ils étaient l'objet nous garantissaient leur bonne volonté. La famine, elle aussi, apportait ses entraves à l'œuvre de Dieu. « Ventre affamé n'a pas d'oreilles » ! Les pauvres Balera, tenaillés par la faim, s'en allaient de tous côtés, cherchant à acheter quelques maigres provisions. Ils faisaient pitié à voir ces pauvres gens, hâves, décharnés, se traînant sur les routes. « La faim est la plus terrible des maladies, disent les Balera. La maladie tue un, deux hommes dans une famille ; la faim laisse la hutte déserte, elle tue tout » ! Lorsque nous excitions nos catéchumènes à faire de

nombreux prosélytes, toujours ils nous répondaient : « Tous ont faim chez nous ! Peut-on étudier lorsqu'on a faim » ? A la mission, nous pûmes recueillir un certain nombre de ces affamés, les plus miséreux. Sept adultes mouraient peu après, mais ils avaient été régénérés par le baptême. A ceux que nous ne pouvions recueillir, du moins nous faisons toujours l'aumône d'un peu de nourriture. Cette charité contribua beaucoup à nous faire connaître, et à faire tomber bien des haines. Pauvres gens ! Beaucoup, d'entre eux ne nous connaissent guère que par des histoires plus ou moins terribles sur les Blancs, mangeurs d'enfants ! Aux premiers jours de février, Sa Grandeur venait donner à notre chère Mission sa première bénédiction et aussi ... le droit à l'existence. Si pénibles avaient été ses premiers jours, que souvent nous nous demandions avec douleur, si oui ou non le poste ne serait pas définitivement condamné. Grâce à Dieu, Sa Grandeur voulut bien nous encourager à tenir bon : le Muléra, pour difficile qu'il fût, ne resterait pas en arrière. Cette bénédiction de Monseigneur porta ses fruits : les catéchumènes se mirent à l'œuvre, les missionnaires aussi, et, le vent de la grâce souffla sur nos montagnes. Aujourd'hui nos catéchumènes sont plus de six cents. Divisés en trois groupes suivant qu'ils sont plus ou moins avancés, plus ou moins près du baptême, ils montrent beaucoup de bonne volonté et un vrai désir de devenir chrétiens. Ce nombre ne fera que croître, d'autant que la plupart sont des jeunes gens de 18 à 25 ans. Pour éviter l'encombrement et ne pas nuire à l'instruction et à la formation de nos catéchumènes, nous avons dû remettre au Dimanche toutes les inscriptions nouvelles au catéchuménat. Ce jour-là c'est l'occupation de toute la matinée du cher Père Dufays. Il faut bien se loger et loger Notre-Seigneur.

L'an dernier, les ouvriers nous avaient fait défaut, et notre maison était demeurée inachevée. Cette année nous n'eûmes que l'embarras du choix. La maison s'acheva ; le mur d'enceinte s'éleva, mettant à l'abri d'une surprise nos jours, précieux paraît-il. A Jésus nous élevâmes une modeste chapelle en briques, de 28 mètres de long sur 7 de large. Ces travaux n'arrêtèrent pas les catéchismes, qui se firent chaque jour avant le travail. Du reste, à la fin d'août, nous disions enfin adieu aux briques pour donner nos soins

exclusivement aux catéchismes.

Grand fut l'émoi, à ce moment, dans le pays ! Partout les Batusi faisaient des levées de boucliers dans le Ruanda pour attaquer et pourfendre Basébya. Basébya ! Un vieux bonhomme de Mutwa, notre voisin du Bubemka, plus que célèbre par ses exploits, ses meurtres, ses cruautés. Depuis des années, il mettait en coupes réglées les pays environnants, tuant, brûlant, massacrant, en vrai sauvage qu'il est. Tous les Batusi du Muléra partirent en guerre ; ceux de Nzaza Mibigo s'abstinrent. Pourquoi attraper des rhumatismes et des coups de lance dans les marais de Basébya ? La raison était toute prête : « Les Européens nous défendent de faire la guerre ». Bon bouclier pour se garer de la colère du Roi ! Cependant Basébya ne se laissa pas faire : il s'esquiva, lui, ses vaches et ses gens, non sans avoir donné de ses nouvelles à ses adversaires. Le projet de nos seigneurs Batusi étant découvert s'évanouit aussitôt, laissant voir leur dépit ; le résultat en avait été milice : un moment de peur chez les timides. L'année s'achève par des changements notables dans la composition de notre communauté. **Le P. Réant nous quitte pour Issavi, le Frère Herménégilde²⁴ pour le Kinyaga.** Qui va venir nous mettre à la règle ? Dieu le sait, cela suffit !

11. RUAZA²⁵ :

Le quatrième trimestre de 1905 est tout de changements, sans doute pour rompre la monotonie des longs jours de pluie des derniers mois de l'année. Il pleut tant et si longtemps au Muléra, qu'à certains jours, n'était la montagne, on se croirait un peu en Hollande. Illusion des pluies et des brouillards !

Des les premiers jours d'octobre, le P. Réant et le Fr. Herménégilde nous quittent, via Bugoyé. Le Père se rend à Nsasa, le Frère au Kinyaga. Nous resterons deux, oh ! pas longtemps. **Le même jour, à midi, les gens signalent le P. Loupias, qui nous vient mettre à la règle et prêter main forte pour le travail... et en cas d'alerte.** Grâce à Dieu, ce

²⁴ En 2004, le Frère Herménégilde avait désavoué « les méthodes » du P. Classe.

²⁵ Ruaza in *Chronique Trimestrielle*, A.G.M.Afr., N° 130, Septembre 1906, pp. 559-561.

dernier danger n'existe plus ! De fait, le pays est calme. Partout l'on vole, c'est vrai ! La faim en est la cause. Avec la faim, les vieilles habitudes d'antan sont revenues, et en maints endroits, les acheteurs qui viennent d'au loin, sont tout simplement soulagés de leurs fardeaux. « Il faut que nous mangions » !

La famine dire encore, faisant toujours des victimes, amenant ses misères morales. Une de celle que nous déplorons est la vente des esclaves. Non que nous ayons ici des marchés ou que le commerce se fasse d'ordinaire, non ! Poussés par la faim, beaucoup emmènent dans les pays voisins leurs femmes, leurs enfants, et ils les vendent contre de la nourriture ou du bétail. Pour faire ce métier, ces malheureux se cachent, car ils savent qu'ils ne seront pas approuvés par la masse de la population ; c'est la nuit surtout que leurs bandes passent. Vienne une bonne récolte, ce trafic honteux cessera de lui-même.

Le danger n'existant pas, et le travail pressant au Bugoyé, le P. Loupias, au bout de huit jours, nous dit au revoir et regagne ses pénates. Nous attendrons le jeune confrère, annoncé par Sa Grandeur. L'attente n'est pas longue. **Une missive de Monseigneur annonce l'arrivée du cher P. Embil et du bon P. Desbrosses.** Deo gratias !

Le P. Embil, un peu fatigué à Marienberg, a pour consigne de humer l'air du Muléra, qui doit être bon pour les maux de tête. Le P. Desbrosses patientera ici en attendant la fondation de Marangara, que les troubles survenus à la côte semblent devoir retarder. Vite, le P. Dufays pousse une pointe au Bukonya, pour cueillir, au passage de la Nyavarongo, nos chers voyageurs. **Le 8 novembre enfin, notre communauté se retrouve au complet.**

Nous sommes en nombre, donc nous pouvons inaugurer un nouveau système de catéchismes, que Sa Grandeur désire expérimenter. Désormais, les catéchumènes de dernière année seront divisés en quatre catégories. Les gens éloignés d'un an du baptême viendront pendant trois mois, deux fois par semaine, à des instructions spéciales pour eux. Les trois mois écoulés, ils passeront dans une seconde catégorie, ayant trois catéchismes par semaine. Trois mois encore au catéchisme préparatoire, puis enfin, les trois derniers mois au catéchisme des sacrements. Dans ces deux dernières

sections, le catéchisme se fera comme auparavant cinq jours par semaine. Chaque jour, le matin, la petite instruction sur les grandes vérités sera faite comme à l'ordinaire, à la messe des médaillés. Vient qui veut, et par là se révèlent les bonnes volontés. Le dimanche est le jour des inscriptions au catéchuménat et aussi... des bourgeois, pour lesquels la grâce a besoin de souffler fort ! Le système est peut-être un peu chargé, d'autant qu'il faut bien voir les gens en chambre et les stimuler, S'il se peut maintenir, l'instruction et la formation de nos Baléra n'auront qu'à y gagner.

Pour prendre des forces, nous commençons par faire tous successivement notre retraite. Ce n'est pas de luxe après une année ! Pendant ce temps, la Providence nous envoie toute une série de bébés. Ce sont de pauvres Bafumbira, pressés par la faim, qui la nuit les dépose à notre porte. Va pour une pouponnière, puisque le Bon Dieu le veut ! D'ailleurs plusieurs de ces petits sont peu embarrassants, ils ont trop souffert pour que la mort les fasse attendre : ils viennent juste pour recevoir le baptême. Nous tâchons de placer les autres chez des catéchumènes et quelques-uns demeureront ici en attendant que nous leur trouvions une famille adoptive. Tout le monde est content, même le Père économe, un peu anxieux parfois de faire l'accord entre les deux termes du bon axiome : « Aide-toi et le ciel t'aidera » !

Le grand changement se fait à Noël, auprès de la crèche du Sauveur. Nous fêtons la vraie naissance de notre chère petite Mission par le baptême de douze jeunes gens. Toute notre reconnaissance va d'abord au Bon Dieu, qui a bien voulu nous, soutenir, conserver cette Muléra, et lui donner aujourd'hui sa consécration ; ensuite à notre Vénéré Vicaire apostolique, à qui nous devons les joies de ce jour.

A la fin de cette année, la communauté de Ruasa se compose des PP. Classe, Embil, Dufays et Desbrosses.

Nous avons pu enregistrer durant ce trimestre :

13 baptêmes solennels d'adultes,

7 d'enfants,

30 baptêmes in articulo mortis.

30 il 40 malades viennent chaque jour se faire soigner au dispensaire.

12. DIX-HUIT MOIS AU MOULERA PAR LE P. CLASSE (1906)²⁶

Le pays et ses habitants.

Le Mouléra ! Encore un coin perdu, comme tant d'autres, dans l'immensité de l'Afrique équatoriale ! Le Mouléra est un petit pays situé vers 1°32' de latitude sud et 29°30' de longitude est de Paris. Un degré 111 kilomètres) en longueur, un demi en largeur.

La mer et la montagne évoquent mêmes rêves, Et l'infini des monts vaut l'infini des grèves.

Le poète l'a dit. Donc le panorama ici est magnifique : nous sommes dans la montagne.

Partout des monts (de 2.000 à 3.000 mètres) se croisent, se heurtent, s'entassent les uns sur les autres dans cette contrée trop étroite pour les contenir. Point de pentes douces et de chemins faciles ; tous sont abrupts, glissants, féconds en surprises et en chutes. C'est le ton général du pays. Au nord, cependant, l'aspect change : une longue mais étroite plaine court de l'est à l'ouest ; encore cette plaine, par une ironie du sort, est-elle hérissée de monceaux de laves déchirée d'innombrables crevasses, où à chaque instant le pied butte ou glisse : l'Européen y laisse sa chaussure, le Nègre ses orteils ! A la limite septentrionale, comme pour reprendre sur cette apparence de plaine le terrain perdu, surgit la ligne des grands volcans, qui, d'un jet, s'en vont, à quatre mille mètres et plus, déchirer le ciel de leurs dents ébréchées. Le Mouhavaoua ou Mfumbiro lance son cône de 4.320 mètres ; puis s'alignent successivement à l'ouest et Kahinga (3.476 m), le Sbyinyo (3.679 m), le Mago (3.822 m), le Moukourou-Moubi, un peu en arrière, avec ses modestes 4.396 mètres, le Kari-simbi (4.517 m), et enfin en serre-file au Bougoyé, le Ninagon-go, toujours en activité (3.415 m).

De ce pays tourmenté par les éruptions formidables de ses gigantesques volcans, le vieux Nil tire une partie de ses eaux. Plusieurs petits lacs, deux surtout, le Boléra (2.070 m.

²⁶ L. CLASSE, « Dix-huit mois au Mulouléra », in Les Missions d'Alger, A.G.M.Afr., N°180, Novembre-Décembre 1906, pp.375-388.

d'altitude), et le Louhondo captent les eaux des montagnes²⁷. Le Louhondo, à son tour, écoule sont trop plein par la Changabé qui plus tard, au Boukonya, prend le nom Moukougwa²⁸. La Changabé, torrent large de quinze à vingt mètres, se précipite au milieu des rochers qui encombrant son lit et retardent sa course ; furieuse, elle lance à l'assaut de ces obstacles se flots qui écument et blanchissent au milieu d'un bruit assourdissant. Le calme ne renaît qu'au confluent de la Moukougwa et de la Nyavarongo.

Pourquoi ? Voici la réponse des indigènes.

Après avoir pris sa source au Bousanza, la Nyavarongo remonte vers le nord, décrivant une boucle immense. Il y a de cela longtemps, avide de voir les grands monts, disent les Baléra, elle voulut monter encore. La Changabé, par contre, curieuse de visiter le Roi, descendait en hâte, jabotant plus que toutes les grues de ses bords. On se rencontra, on jasa. Que voir aux volcans ? Des pierres qui vous enragent ! Plutôt aller ensemble vers de plus douces contrées. La tapageuse Changabé eut gain de cause. Nyavarongo consentit à redescendre avec son amie, à condition qu'elle fit [fasse] moins de vacarme. Toutes deux s'en allèrent de compagnie, se joignirent en chemin à l'Akanyarou et formèrent ensemble la Kagéra, qui prendra le nom de Nil après sa traversée du Victoria-Nyanza.

De toutes les rivières qui se jettent dans le Victoria-Nyanza, aucune ne peut être comparée à la Kagéra, ni pour le débit des eaux ni pour la longueur du parcours ; aussi son courant est-il sensible dans le lac lui-même. C'est à cause de cette supériorité sur tous les autres cours d'eau tributaires du Nyanza, que les explorateurs modernes ont désigné la Kagéra comme mère du grand fleuve. **Le docteur Kandt eut, en 1900, l'honneur d'élucider complètement ce problème géographique.** La Kagéra étant elle-même formée par la jonction de deux rivières, la Nyagarongo et l'Akanyarou, ce savant calcula, à leur con-

²⁷ Le Boléra se déverse dans le Louhondo par une belle chute d'environ 60 mètres de hauteur.

²⁸ La Changabé n'est pas un simple déversoir de ces lacs. Comme la kagéra, qui traverse le Victoria-Nyanza, la Changabé ne fait que traverser nos petits lacs. Venues des marais situés à l'est-sud-est du Boléra, elle entre dans ce lac qu'elle traverse, puis par la Ntarouka (chute) tombe dans le Louhondo, d'où elle ressort sous le nom de Changabé.

fluent, le débit de chacune et reconnu à la première l'honneur d'être la véritable source du Nil.

Les Baléra – c'est le nom des habitants de ce pays – sont aussi âpres et raboteux que leurs montagnes, aussi violents et rageurs que leurs rivières. Ce n'est pas peu dire !

D'une taille au-dessus de la moyenne, les Baléra sont en général d'un type assez régulier, qui ne manque pas de beauté. Ce qui frappe dans leur physionomie, c'est un air fier et froidement cruel. Il y a là nombre de têtes qui semblent mendier une paire de cornes ! Quels beaux modèles pour un peintre de démons !

Pour de telles gens, voler et tuer ne peut être un crime ! Voler ? Qui donc ne vole pas ? C'est la question qui s'attire le missionnaire assez naïf pour croire au septième précepte du décalogue. **Jeunes et vieux, hommes et femmes, tout le monde vole.** C'est une spécialité du pays. Il faut bien être original ! Ce qui est mieux, tous les Européens de passage au Mouléra l'ont appris à leurs dépens.

Si tous volent, tous ne sont pas également maîtres dans leur art. Les artistes sont connus, appréciés, et on leur donne miel, chèvres, pombé, haricots : ce sont des voisins qu'il est bon de ménager !

Tout dernièrement, une de ces célébrités, Ngabonzima (c'était son nom) fut tué par un des ses « confrères ». Redouté à plusieurs lieues à la ronde, nul homme n'osait lui tenir tête. Très habile à l'arc, l'une de ses fantaisies était de tirer sur les passants. Entendait-il quelqu'un sur le chemin de sa hutte, il saisissait son arc, décochait le trait et criait à sa victime : « C'est moi Ngabonzima ! ».

Le meurtrier de Ngabo avait été autrefois surpris après une fructueuse opération. Poursuivi, il gagne vite sa hutte, se serre une corde autour du ventre (étiquette d'un grand mal intérieur) et se met à geindre pendant que sa femme attise le feu et veille avec dévouement. Les volés arrivent. Que faire ? Le malade gémit ; ses jambes sont sèches, pas la moindre trace de boue ou de rosée. La piste était fausse. Malheureusement pour lui, quelques jours après les intéressés reconnaissent leurs chèvres sur un marché du Boufoumbiro. Pris cette fois et solidement garrotté, pour échapper au pal ou à la noyade (châtiments infligés aux voleurs lorsqu'ils n'appartiennent à une grande famille), il dut payer forte rançon.

Un jeune homme trouva mieux récemment. Avec un fusil, se dit-il, on est tout puissant. Mais où trouver le fusil ? Un manche de pioche en fit les frais. Il entoura le bois de feuilles sèches de bananiers, dissimula dans un bout de natte le canon absent, et, son paquet sur l'épaule, s'en alla à la cueillette des vaches. Dès malins découvrirent la ruse, sa victoire fut de courte durée ? Il ne dut la vie qu'à ses jambes, et s'en revint.

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Au haut Mouléra, il existe une coutume qu'il n'est pas inutile de mentionner ici. L'étranger est bien reçu. Dans la hutte, il trouve large hospitalité, et, la nuit venue, on lui donne une natte pour se reposer. Lorsqu'il est endormi, les maîtres du logis roulent prestement la natte, la ficèlent avec des cordes préalablement dissimulées à terre et vont jeter au lac leur fardeau. Arc, lance, flèches, paniers, etc., tout ce que possédait la victime, paie amplement l'hospitalité.

Avec de semblables mœurs, le meurtre ne peut être que journalier. On tue pour voler, on tue pour se venger, on tue pour s'amuser et pour paraître un homme. Ce n'est pas aux païens certes qu'il faut demander l'amour du prochain. Le christianisme seul, maintenant comme autrefois, peut engendrer la charité dans les cœurs, en bannir l'égoïsme sauvage qui fait voir dans le voisin un ennemi menaçant.

Elle est pénible l'impression qu'éprouve le missionnaire, lorsqu'après un procès, le Mouléra vainqueur, pour célébrer son triomphe, chante ses meurtres. Et tous d'applaudir. **Un meurtre, c'est un titre de gloire ! Ceux qui n'en ont point à leur actif ne sont pas des hommes. Le meurtrier, après son crime, est félicité, c'est un brave !**

De temps à autre, un petit chef des environs vient nous voir. Dans le pays, on l'a surnommé « l'égorgeur », et, si nos Nègres portaient chapeau, tous lui parlaient chapeau bas. Celui-là ne vole pas. Oh ! non, un richard, pensez donc ! Sa manie est de s'embusquer dans les chemins creux, derrière les haies, et d'attendre les gens au retour du marché. La caravane passe-t-elle, d'un coup de lance, d'une flèche, il abat un homme. Tous jettent leurs charges et fuient. L'égorgeur n'a qu'à ramasser le butin. Il ne vole pas, ce cher paroissien, c'est

un si honnête homme qu'il n'en faut pas médire ! Il ne fait que recueillir ce qu'il trouve !

Ses frères aussi ont leur manie. Eux laissent sur le chemin quelque objet, ou des pois, des haricots... Un passant peu délicat les ramasse-t-il, nos gaillards, cachés près de là, sautent sur lui, le tuent si c'est un pauvre diable, le ligotent s'il a quelque bien et ne le relâchent que moyennant forte rançon. **Il faut bien éduquer les gens et leur apprendre la probité, même au Mouléra.**

Un autre trait de caractère de nos voleurs est d'être rancuniers et vite à bout de patience. Repoussés d'une habitation par la vigilance du maître du logis, les voleurs reviendront trois, quatre fois à la charge, puis, s'ils ne peuvent réussir, ils brûlent tout simplement la maison. C'est l'enfant terrible qui, vexé de voir sa petite sœur lui refuser de partager un jouet, le brise en disant : « Toi non plus, tu n'en profiteras pas ! ».

La Mission elle-même, il y a trois mois, a eu à souffrir de cette sauvagerie. La menuiserie, la réserve de bois, un hangar plein de tuiles prêtes à être mises au four ont été en un instant la proie des flammes. Perte d'argent, perte de temps considérable, que la Providence a voulu nous envoyer comme œufs de Pâques, pour nous rappeler que nos projets et nos désirs, même les plus légitimes, n'obtiennent son approbation qu'autant qu'ils portent le sceau de l'adversité et de la souffrance.

Avec un tel caractère, dans un pays montagneux, éloigné du centre du Rouanda, les Baléra doivent être des révoltés. Politiquement parlant, le Mouléra est province du Rouanda et sujet de Mousinga, roi de ce pays. **Si nos gens conservent quelque attachement pour leur chef Nshaza Mihigo, frère du roi,** cet attachement ne va pas loin. Au fond les Batousi sont peu aimés, souvent malmenés et peu à l'aise au milieu de leurs sujets. Sans être révolutionnaire, loin de là, il faut reconnaître qu'il y a des torts des deux côtés. **Un pays révolté, ou soi-disant révolté, est une terre enviée.** Chaque grand chef tient y avoir sa part : c'est une riche mine à exploiter sans que personne y puisse mettre le holà. Le roi partage ses provinces entre ses grands chefs, ceux-ci distribuent

leurs montagnes²⁹ à des sous-chefs, et ainsi de suite, jusqu'aux petits potentats de village. Chaque minuscule chef recueille chez lui l'impôt en nature : pioches, miel, haricots, pois, chèvres... et le porte en prélevant sa part, chez son seigneur. Celui-ci fait de même. « Pierre qui roule n'amasse pas mousse ! » et, arrivant chez le roi, le pauvre impôt est bien réduit. **Les chefs ne manquent jamais de dire : « Les Baléra sont révoltés, nous n'avons pu lever l'impôt ! » même quand la perception n'a présenté aucune difficulté.** Cette situation ne peut que perpétuer l'antipathie des sujets et les exactions des chefs, exactions d'autant plus senties que les chefs sont moins tolérés. **Nous faisons notre possible pour ramener l'ordre et le respect de l'autorité** ; mais là encore la tâche du missionnaire est délicate : le Mouhoutou s'inquiète, s'offense de le voir pencher du côté du chef ; celui-ci lui en veut, se sentant gêné de ne plus pouvoir à son gré rançonner ses sujets voisins, les pressurer de son mieux. L'accroissement d'autorité lui importe moins que le profit qu'il perd.

La Mission.

Jusque vers la fin de 1904, l'Evangile n'avait pas été annoncé au Mouléra. En novembre de cette année-là, vinrent s'installer les premiers missionnaires.

C'est à Kirouri, grosse colline plongeant dans le lac Louhondo que nous dressâmes nos tentes, le jour de la Présentation de la Sainte Vierge. Vainement on courut le pays, escaladant de ci, dégringolant de là, à la recherche d'un emplacement pour la future mission. Impossible de trouver un coin qui ne fût perché trop ou trop étroit.

La Providence nous vint en aide.

« Allez à Rwasá, nous dirent les chefs Batousi, c'est le centre du pays ; vous cherchez du monde, là vous en aurez ! »

Rwasá ! Nous l'apercevions là-bas, immense et fière (2.200 m) dominant les autres montagnes comme d'un air protecteur. Ses pentes, nous les avons gravies..., et nos jambes en gardaient le souvenir.

²⁹ Les divisions politiques comprennent une ou plusieurs montagnes. On dit : la montagne de tel chef, comme on dirait ailleurs : le district d'un tel.

Un beau matin, Kaloushingé, un des contreforts de l'orgueilleuse montagne, fut tout étonné de nous voir établis sur son dos embroussaillé.

Rwasa était occupée par une fraction de la famille des Basinga, les Bachakohogo (coupeurs de gorge). Gens de sac et de corde, ces honnêtes montagnards ne cultivaient pas. Plus encore que leurs citoyens, ils pensaient que le bien d'autrui est la propriété du plus fort et du plus habile. De leur forteresse naturelle, ils surveillaient le pays, et, de jour et de nuit, ils en descendaient pour piller. Apprenaient-ils qu'un voisin brassait du pombé, deux ou trois s'en allaient y goûter, et le liquide trouvé bon, ils le faisaient monter chez eux. Sans cesse ils étaient là sur le chemin du marché invitant le passant à déposer son fardeau et à verser dans leurs paniers, pois, haricots ou sorgho. Les autres cultivaient, eux récoltaient ! De partout, chez eux arrivaient chèvres, miel, lait et même vaches : un régime de pots-de-vin. **C'est dans ce guépier que, sans le savoir, nous tombions.**

Le raisonnement de nos conseillers avait été fort simple.

Les Européens, se disaient-ils, c'est l'ennemi. A ceux-là, les gens de Rwasa en feront tant et de si belles, qu'ils seront obligés de battre en retraite, à moins que plus grand malheur ne leur arrive.

Le raisonnement n'était point si faux, l'avenir devait tôt nous le faire voir.

Avant notre arrivée, les Batousi ne venaient guère à Rwasa. Ce chemin naturel du Ndougga, ils ne le fréquentaient que quand ils se sentaient en force et leur passage violent n'était point fait pour augmenter la sécurité de la route : une défaite amenait la vengeance. Ils considéraient un peu la Changabé comme leur limite.

Présentés par les Batousi, nous devions nous attendre à des difficultés ; cependant c'était pour nous le seul moyen d'entrer franchement dans notre rôle et de nous mettre du coup à notre vraie place, du côté du roi. Les chefs promirent ouvriers et matériaux ; **les Bahoutou se montrèrent fiers. « Travaillez avec les chefs ! », dirent-ils ; et ils s'abstinrent de paraître.** Ce fut le vide autour de nous durant quelques jours.

Dieu aidant, nos gens se laissèrent enfin persuader, et, malgré la pluie, pour Noël, une modeste habitation était de-

bout ; dans la pauvre chapelle qui s'élevait à côté, pour la première fois la messe de minuit fut célébrée au Mouléra.

La Mission était fondée, les difficultés commencèrent.

Peut-on s'imaginer les baroques idées qui naissent dans la cervelle d'un Nègre païen ? « Nous étions venus pour manger les enfants, c'était sûr ; puis à leur défaut, les jeunes gens. »

Tous ceux qui viendraient chez nous, nous les ensorcelleraient tant et si bien qu'aucun ne pourrait fuir et tous devraient bientôt nous suivre là-bas en Europe, où il n'y a pas de soleil. Les vieux aussi n'échapperaient pas au malheureux sort : tous les polygames devraient quitter le pays.

D'où leur pouvait venir semblable idée, alors qu'aucun de nous n'avait dit un seul mot du mariage chrétien ?

« Chacun de nos regards faisait mourir un homme sur la montagne vers laquelle nous levions les yeux. »

Bientôt le ton changea.

« Nous étions les amis des Batousi et nous voulions les ramener dans le pays. Où donc étaient les rêves des premiers jours : tous les chefs chassés par ces Européens, les seuls Bahoutou maîtres et seigneurs des montagnes et des vaches ! Déjà ils se voyaient occupés à traire, à boire du lait. Boire du lait ! L'idéal du bonheur pour un Mouhoutou. Déception ! **Ces Européens parlaient d'obéir aux chefs, de payer l'impôt.** La méfiance augmenta. Nos amis – nous en avons déjà quelques-uns – furent menacés, frappé, plusieurs mêmes tués.

« Attendez, disait-on à ceux qui venaient se faire instruire ou nous vendaient de la nourriture, attendez ; les Européens partiront bientôt et, de leurs amis, pas un ne restera vivant. Enrichissez-vous chez eux, tout votre bien nous reviendra. » Les voleurs se mirent de la partie, et ce ne furent plus qu'alertes continuelles.

Après Pâques, le calme se fit ; si le nombre de nos catéchumènes n'augmentait guère, du moins nous commencions à prévoir que nos épreuves ne seraient pas stériles. Plein d'espérance, la saison sèche venue, **nous nous mêmes à construire.** Si suffisant que soit un abri de paille et de roseaux, ce n'est point l'idéal pour une Mission permanente. Et puis au milieu de paroissiens aussi aimables, aussi partageux que les Baléra, un mur de briques sèches vaut mieux qu'une simple haie. **Le commandant militaire de l'Ouroundi-Rouanda, M. le capitaine von Grawert, passant à cette époque au Mou-**

léra, acheva, par son extrême bienveillance à notre égard et sa modération vis-à-vis des Baléra, de ramener le calme.

Pourquoi ? Comment ?

Un beau jour le bruit se répand que le roi a fait tuer le capitaine. « Le forgeron du Kinyaga l'a tué. Les Européens sont à notre merci, débarrassons-nous d'eux. »

Et les missionnaires de rire et de laisser dire. L'effervescence monta de nouveau ; les chefs en profitèrent pour satisfaire leurs vieilles rancunes et bientôt la situation devint grave. C'était au moment où le Rouanda se prenait de fièvre et voulait, lui aussi, se faire une épopée. **Sans courriers depuis plus de deux mois, nous ne connaissions rien de ce qui se passait loin de nos montagnes. Les peureux – et c'était le grand nombre – se mirent de la partie ; il fallut abandonner les constructions à peine commencées et se défendre. Ce furent les mauvais jours.**

L'arrivée subite de M. von Grawert, remonté du Tanganika à marches forcées, à travers l'Ouroundi, fut un coup de foudre au Rouanda. En un instant tombèrent tous les enthousiasmes pour l'indépendance. Le Capitaine n'était pas mort et son activité vraiment extraordinaire venait d'éviter une révolution.

Le bon Dieu a béni nos souffrances. Nos Baléra maintenant nous sont attachés ; la graine, pour donner du fruit, doit se perdre en terre et y périr. L'adversité est toujours la meilleure marque qu'une œuvre a la bénédiction de Dieu. Chefs et sujets entretiennent avec nous les meilleures relations ; les catéchumènes commencent à faire nombre, et plusieurs déjà ont donné des preuves de leur courage.

Permettez-moi de vous conter l'histoire de deux d'entre eux. Il n'est point de sommet si aride qui n'ait sa touffe verte, de roche si unie qui n'abrite sa fleurette.

Frères de père et de mère, l'aîné pouvait avoir douze ans quand la mère mourut, le plus jeune sept ou huit à peine. Sa femme morte, le mari en acheta un autre sans se soucier des enfants. **L'enfant tient si peu de place dans la famille !** Le chien et lui gîtent où ils peuvent, mangent ce qu'ils trouvent. La nouvelle épouse fut bientôt lasse des enfants, et pour lui faire plaisir le père le congédia :

« Il n'y a pas de place pour vous dans la case. Allez, mettez-vous au service d'un autre ! »

Les enfants partirent. Ne voulant pas se séparer, l'aîné construisit une petite hutte avec des roseaux et des tiges de sorgho. Chaque jour, il allait travailler ou garder les chèvres d'un voisin et la nourriture qu'il recevait comme salaire, il venait la partager avec son frère. Plus tard, ils empruntèrent une pioche et cultivèrent leur petit champ. S'aidant mutuellement, ils grandirent sans jamais se séparer. Lorsque les missionnaires s'établirent à Rwasu, l'aîné pouvait avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans. Les premiers, ils vinrent, malgré les railleries et les menaces, nous offrir leurs services ; les premiers aussi, ils se firent instruire et amenèrent leurs amis. Durant les jours les plus tristes, ils nous demeurèrent fidèle. Le bon Dieu, sans doute, a voulu récompenser leur affection fraternelle : la fortune leur a souri. Tous deux maintenant sont mariés et, sans être riche, possèdent un honnête petit avoir.

Il y a quelques jours, la femme de l'aîné fut empoissée par un sorcier, qui voulait « voir si ceux qui portent la médaille de Marie meurent eux aussi. » les deux frères eurent la bonne pensée de porter la mourante, bien instruite, à la mission, afin qu'elle ne mourût pas en païenne. Grâce à Dieu, elle put échapper à la mort. Maintenant les deux ménages, ainsi que quatre autres de leurs amis, sont venus s'établir près de nous pour fuir des tracasseries continuelles. L'un d'eux disait un jour : « Notre père qui nous a enfantés, nous a abandonnés et reniés, mais Dieu nous a donné d'autres pères qui nous aiment et nous font plus de bien que lui. » De ces âmes, qui ont gardé ce fonds de bonté naturelle, Dieu, nous l'espérons, voudra bien, dans sa miséricorde infinie, faire des âmes vraiment chrétiennes, capables d'en attirer beaucoup à la vraie foi.

La famine et la maladie se sont abattues sur notre pauvre Mouléra.

Deux récoltes successives ruinées par des pluies trop abondantes ont amené la misère. C'est par longues théories que les affamés, havés, décharnés, sont descendu du Mouléra proprement dit et de l'Oufoumbiro. Combien de ces malheureux sont morts sur les chemins ! Chaque jour des familles entières, ou bien de pauvres femmes traînent après elles de petits enfants, venaient frapper à notre porte. A tous nous faisions l'aumône, mais sans pouvoir nous charger de leur entretien ; à peine nous était-il possible de garder les plus éprouvés. Plusieurs de ces pauvres gens sont morts ici, après avoir trou-

vê, avec le soulagement de leurs souffrances, la grâce plus grande du saint baptême. Leurs corps reposent maintenant dans le cimetière de la Mission– premières tombes abritées par la croix – pendant que leurs âmes au Ciel prient et intercèdent pour ce malheureux et cher pays.

Nos charges demeurent lourdes encore avec les survivants ; mais notre confiance est dans le « Père qui est au cieux ». C'est lui qui nous a envoyé ces pauvres. Il nous aidera à les nourrir.

Comme d'ordinaire, la maladie a suivi la famine. La Mission est presque transformée en hôpital. La fièvre fait partout de nombreuses victimes, et nos chers Noirs voient les leurs mourir sans qu'ils les puissent soulager. Nous avons dû réserver plusieurs huttes uniquement pour les malades. Sans cesse, le jour et la nuit, on vient chercher les missionnaires. Souvent hélas ! nous arrivons trop tard.

Les Baléra se souviennent avec terreur que, il y a six ou sept ans, la variole venant après une grande famine, avait dépeuplé le pays. Faut-il s'attendre à pareil malheur.

Le bon Dieu qui nous envoie épreuves sur épreuves, au début de cette mission, saura transformer nos chers brigands en une race forte de croyant. Il est le maître des cœurs ! Le missionnaire, ouvrier bien humble chargé de défricher ces terrains durs et pierreux, est riche en désirs, mais, éternel mendiant, ses mains sont toujours vides. Que de fois, au milieu de ses enfants, devant les affamés que l'assiègent, le suppliant de les sauver de la faim, devant les malades qui partout l'appellent que de fois il supplie Dieu, le Père des pauvres, de venir à son aide, de lui envoyer un peu de cet or qui lui permettait de soulager tant de misères. Et la pensée que la charité vit toujours dans les âmes chrétiennes le console et le soutient.

L. Classe,

Missionnaire au Mouléra.

**13. LETTRE DU P. CLASSE DU 24 MARS 1907 A MGR
LIVINHAC³⁰**

Issavi, le 24 mars 1907

Monseigneur et Vénéré Père,

Que le Chapitre a été bien inspiré du Bon Dieu en forçant les paresseux de ma sorte à écrire à Votre Grandeur ! Ce n'est cependant pas que paresse, surtout pas oubli, mais crainte. Votre Grandeur est si occupée surtout au milieu des difficultés actuelles que je n'osais vous dire les misères, petites celles-là, de notre cher Ruanda. **C'est toujours le souvenir des mois passés à Maison-Carrée, et les conseils de Votre Grandeur surtout, qui m'ont soutenu et aidé durant les difficultés de ces dernières années.**

De par la volonté du bon Dieu et de Monseigneur Hirth me voici installé comme Supérieur à Issavi ! Peut-être échangerai-je encore bientôt Issavi pour Nyanza, la capitale du Ruanda, comme le bon Dieu voudra ! Notre pauvre Ruanda, depuis deux ou trois ans est en mal d'évolution. La situation politique y a subi un changement grave et qui ne fera que s'accroître. **Autrefois, le Roi actuel Musinga, trop jeune, était dominé et sous la tutelle absolue de ses oncles. Eux en réalité gouvernaient dans toutes les provinces. L'autorité des Européens s'accroissant, le pouvoir fut peu à peu donné au Roi, au détriment des chefs et actuellement le changement est complet. Le Roi est tout et fait sentir son pouvoir. Il est évident que le Gouvernement allemand ne pourra que fortifier cette autorité. Mais de là grand ressentiment de toute l'aristocratie mutusi contre les Européens, contre nous en particulier. Aussi en dit-on au Roi de toutes façons contre les missionnaires. Malheureusement aussi nous n'avons pas toujours écouté les si sages conseils de Monseigneur Hirth. Un peu de parti pris nous avons laissé souvent à l'écart les Batusi : trop riches, trop hostiles, ils ne sont pas encore mûrs pour notre Sainte religion, disait-on. On oubliait que les laissant de côté nous formions contre nous un parti puissant, d'autant plus puissant qu'il serait le détenteur de l'autorité. Puis leur autorité, avec ou**

³⁰ Lettre du P. Classe du 24 mars 1907 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 097064-097065. Voir aussi la Carte de visite pour le poste d'Issavi (du 29 octobre au 14 novembre 1907), A.G.M.Afr., N° 097051.

sans connaissance de cause, on la froissait. De là pour les Batusi il n'y avait qu'un pas pour arriver à dire : les missionnaires veulent ruiner notre autorité. Je ne dis rien des rapports avec le Gouvernement allemand ; Votre Grandeur est suffisamment renseignée. Il est certain qu'il est grand temps pour nous de faire machine en arrière et de nous grouper, plus docile, près de notre si bon Vicaire apostolique. Nous sommes tous très obéissants en théorie, mais parfois qu'il semble difficile d'aller jusqu'à la pratique ! Si nous ne voulons pas la ruine de nos missions au Ruanda, il nous faut absolument gagner les chefs, leur montrer que nous ne pouvons en aucune façon être les ennemis de leur autorité, qu'au contraire nous ne ferons que la fortifier par notre enseignement. Il nous faut absolument nous occuper d'eux, si non, nous en viendrons à cette division funeste : le peuple peut devenir catholique mais les chefs ?... protestants !

D'autant que trop naturellement ils seront portés à suivre sur ce terrain Messieurs les Officiers, non par conviction et raisonnement, mais par flatterie, croyant se mettre bien en cour. Ce monde mutusi est en effet peu avancé, et ne ressemble nullement à la cour de l'Uganda. Pour lui le progrès est encore nul. Or les chefs sont tout puissants, car au peuple n'appartient aucun droit vrai de propriété foncière ou mobilière quelconque. Les conséquences de la division sont faciles à prévoir. Notre établissement à Nyansa s'impose donc. Mais comment ?

Que le bon Dieu aussi nous aide à être bien unis entre nous. En général nous voyons un peu trop l'intérêt, et encore au moment, de chacune de nos stations, le bien commun reste au second plan. C'est encore ce qui nous a nui au Ruanda.

A Issavi nous avons maintenant une assez bonne chrétienté. La bonne volonté y est grande ; à nous de l'aider en la doublant d'une science religieuse capable de la garder et de la préserver.

C'est que nous pouvons craindre de l'esprit des marchands de peaux, de chèvres, un fléau, et de celui des musulmanisés qui nous vont arriver avec le nouveau régime politique qui sous peur sera installé. Nos catéchismes sont nombreux, et bien suivis. Les chrétiens ne manquent pas de prosélytisme. En travaillant, avec l'aide du Bon Dieu, nous pouvons arriver

et nous arriverons, je l'espère, à avoir au Ruanda, en dépit des misères présents et des nuages bien noirs à l'horizon, une église fervente et nombreuse. Le cher Père Pouget se console à Issavi de ses déboires du Kissaka. Ici il fera du bien. Je vous demande, Monseigneur et Vénéré Père, une bénédiction et une prière pour vos fils du Ruanda : ut sint unum³¹, sous la direction de notre Vénéré et si bon Père, Mgr Hirth, c'est ce qui peut nous sauver.

Je terminai par où j'aurais dû commencer en priant Votre Grandeur de daigner agréer les humbles vœux de celui qui aime à se dire et tient à demeurer votre fils tout reconnaissant. En la fête de Saint Léon, comme chaque année, j'offrirai le Saint Sacrifice aux intentions de Votre Grandeur. Daigne le bon Dieu avoir pour agréable mes pauvres prières pour la bonté qui n'a cessé de me témoigner Votre grandeur.

Veuillez agréer, Monseigneur et Vénéré Père, avec l'expression de ma toute filiale reconnaissance, l'hommage de mon profond respect en N.S. et N.D.

L. Classe
prêtre – miss. Afr.

14. LETTRE DU P. CLASSE DU 1^{ER} OCTOBRE 1907 A MGR LIVINHAC³²

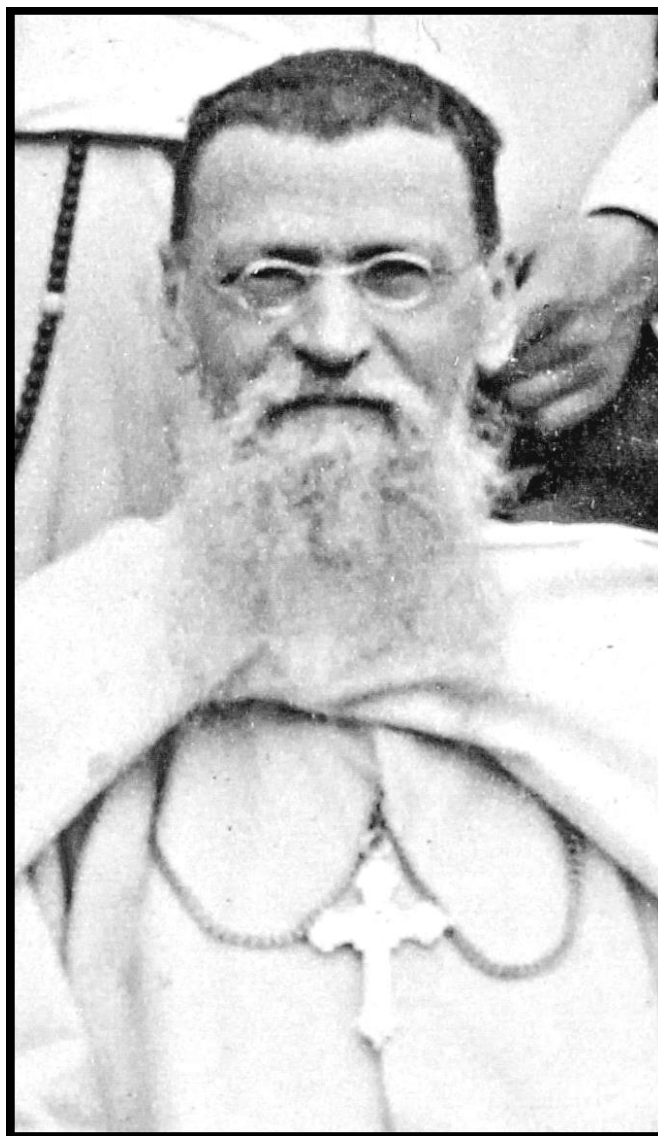
Issavi, le 1^{er} octobre 1907

Monseigneur et Vénéré Père,

Nous allons enfin avoir nous aussi le bonheur d'être les heureux visités du R.P. Malet. Dans un mois le Père Visiteur sera à Issavi, je l'espère, pour la retraite commune du Ruanda. Que le bon Dieu en soit béni. Cette retraite nous fera du bien, nous permettra aussi de concerter nos bonnes volontés, de faire davantage l'union entre nous. Notre cher Ruanda a tant besoin que nous n'éparpillions pas nos efforts. Déjà nous y avons six Missions, la septième à la capitale, plutôt une station école, est en partie établie, mais les difficultés immenses y devront être doucement tournées. Dans toutes ces Missions l'on parle la même langue, on relève du même Roi, et

³¹ Pour qu'ils soient uns.

³² Lettre du P. Classe du 1^{er} octobre 1907 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 097066-097067.



MGR HIRTH (ca. 1909)

des provinces plus peuplées encore que celles que nous occupons attendent les ouvriers du bon Dieu. Oh ! que ne sommes nous plus nombreux. Cette année, en vain j'ai demandé à Sa Grandeur l'occupation de deux belles provinces, l'une aussi peuplée, l'autre plus peuplée qu'Issavi ! Hélas ! Une nouvelle

cause de tristesse nous est venue : **les protestants d'Allemagne se sont établis dans ces belles terres.** Leur supérieur m'a dit deux fois à la capitale, qu'ils venaient non seulement pour s'établir mais surtout pour choisir de nombreux emplacements de missions. De fait, en un mois deux stations ont par eux été fondées. Ces Messieurs sont six et attendent de nombreux renforts. Je le sais, leur présence nous forcera à travailler davantage, pour sauvegarder nos chrétiens : ce n'est pas tant l'occupation de telle ou telle province qui nous fera du mal, mais bien nos chrétiens s'ils ne sont pas suffisamment instruits et imprégnés de la foi. Mais nous ne pouvons oublier que partout où nous serons eux viendront, mais que nous ne pourrons nous approcher des provinces par ces Messieurs occupées. C'est pour notre cher Ruanda que je vous prie, Monseigneur et Vénéré Père. Monseigneur Hirth en me faisant, de concert avec le R.P. Malet, son Vicaire pour le Ruanda, m'a fait davantage sentir ce besoin que nous avons de Missionnaires et les difficultés de l'heure présente. Le Ruanda devient la plus belle partie du Vicariat et nous pourrions nous y étendre davantage. Plus tard les difficultés deviendront plus grandes. Les changements politiques depuis si longtemps annoncés sont toujours à venir. C'est un répit que nous donne la Providence pour nous organiser, pour rendre plus unie notre ligne de conduite.

Dans huit jours, après le baptême du S. Rosaire, nos chrétiens à Issavi, auront dépassé le mille. Nyundo au Bugoyé, atteint aussi ce nombre. C'est dire que la moisson ne manque pas dans ce cher Ruanda.

A Nyanza, la capitale du Ruanda, l'école est en partie établie. Mais pour le moment nous ne pourrions y faire qu'une résidence intermittente. Le Roi n'y veut pas plus de deux Missionnaires et encore ce n'est que tolérer ! Le Gouvernement non plus n'admet davantage. **De fait la cour n'est même pas, je crois, au point où se trouvait Mtesa il y a trente ans !** La présence des Européens établis d'une manière permanente aurait très probablement pour résultat de faire transporter ailleurs la capitale, faute évidemment que nous serait imputée. A force de louver, aidés par le bon Dieu, nous finirons bien par y prendre fermement pied.

Grâce à Dieu, actuellement nous entretenons de bonnes relations avec le Roi et les chefs. Leur opposition ne se peut nier.

mais rien d'ostensible ne se fait, ce qui rassure le peuple, ce qui nous permettra d'arriver peut-être à une meilleure entente.

Du côté des autorités européennes les relations aussi sont maintenant très bonnes. Là encore cependant on ne peut se faire beaucoup illusion, pour ne pas éveiller des susceptibilités, il nous faut agir bien prudemment ! et surtout éviter tout ce qui, même de très loin, pourrait paraître (non pas être) ingérence dans les affaires du pays, ou parti pris en faveur d'une caste. Le vrai mit de tous les rouages ici est celui « en principe et en fait tout est permis à un Mtusi, aucun homme du peuple ne peut avoir raison contre lui, même avec l'évidence. » C'est un principe que l'on considère comme nécessaire ; et il n'est pas appliqué contre les seuls Bahutu.

De ces principes toute discussion est inutile même dange-reuse. Mais Votre Grandeur comprendra combien de tristesses en peuvent résulter.

Ce n'est pas une plainte que je formule, mais une situation que j'indique pour la faire connaître à Votre Grandeur. Ces difficultés, en nous faisant réfléchir davantage, nous feront fonder solidement l'œuvre du bon Dieu. Les conseils de Sa Grandeur ne nous manquent pas, toujours précis, si nous les suivons, notre Ruanda deviendra prospère.

15. NOTE DU PERE CLASSE CONCERNANT LES AUMONES POUR LA PROPAGATION DE LA FOI (1908)³³

D'après la circulaire N. 14 de Monseigneur le Vicaire Apostolique en date du 2 Juillet 1908, les aumônes pour la Propagation de la Foi doivent être recueillies à l'occasion de la Fête de Saint François Xavier et envoyées de suite au R.P. Econome Général à Marienberg.

P. Classe

³³ Note du P. Classe concernant les aumônes pour la Propagation de la Foi (1908), A.G.M.Afr, N° 11110 (095208).

16. LETTRE DU P. CLASSE DU 27 OCTOBRE 1908 A MGR LIVINHAC³⁴

Kabgayé, 27 octobre 1908

Monseigneur et Vénéré Père,

Avant la fin de cette année notre septième station dans le Ruanda, sans compter l'école de la capitale, sera fondée et la huitième préparée. Le Résident du Ruanda semble ne faire nullement de difficulté à l'établissement des deux nouveaux centres que je viens de lui demander. **Nos relations avec la Résidence sont certainement bonnes, et Monsieur le D. Kandt nous a donné des preuves de sa bienveillance.**

En général, les missions du Ruanda sont en bonne voie. Grâce à Dieu, nous y avons de bons missionnaires et l'on travaille beaucoup. **Le cher P. Réant³⁵, que le bon Dieu vient de rappeler à Lui, quelques jours seulement après la retraite commune à laquelle il avait prit part à Kabgayé, est le premier tombé.** Cette mort nous vaudra à nos chrétiens et à nous, des grâces précieuses.

Si nos missions marchent bien, toutes cependant n'en sont pas rendu au même point.

A Issavi, nous avons sans contredit notre plus belle chrétienté. Cette année nous n'avons eu, non plus que l'an dernier d'ailleurs aucune abstention pour les Pâques. Un seul mariage n'y est pas en règle. Les confessions y sont très nombreuses. **Cette année on y commencera les constructions pour l'établissement des Sœurs.** Si les missionnaires se font bien tout à tous, suivent leurs chrétiens et leurs catéchumènes, le bien se fera réellement. Déjà en adoucissent leur manière de faire les Missionnaires ont beaucoup gagné. Les Sœurs complèteront l'œuvre commencé, car dans tout le Ruanda, il n'y a mille difficultés pour l'instruction des femmes et des filles.

Nyundo qui suit Issavi pour le nombre est loin d'être aussi avancé pour la valeur de la chrétienté et du catéchuménat. Il y a dans cette Mission beaucoup de bien, mais pas autant que le comporteraient les circonstances. L'avenir y est aussi moins sûr ce que la formation des chrétiens laisse un peu à désirer et

³⁴ Lettre du P. Classe du 27 octobre 1902 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr, N° 11110 (095209-095211).

³⁵ En 1904, le P Réant vivait à Rwaza quand le P. Classe organisait ses expéditions militaires. Il s'y était fermement opposé.

que le catéchuménat n'y est pas assez suivi par les missionnaires. Les chiffres ne prouvent qu'en partie mais cependant ils ne puissent être négligés complètement. Là, si l'on ne veut se ménager pour plus tard des surprises, il faudra veiller à la formation des néophytes. Il ne nous suffit pas d'administrer les sacrements, il nous faut pourvoir à l'extension de nos chrétientés. C'est un peu de cette vitalité qui manque dans cette Mission cependant belle, mais que nous voudrions plus belle car nulle part ailleurs nous trouvons cette population dense groupée autour de la mission, dans un pays trop petit pour ses habitants.

Ruasa marche bien et s'accroît rapidement. Ce qui frappe dans cette mission, c'est le nombre des enfants. La race des Balera ne s'éteint pas encore. Malheureusement le caractère batailleur de ce peuple, leur besoin de donner des coups de lances amène sans cesse des difficultés. Là nous sommes embarrassés pour faire patienter les catéchumènes. **Le cher P. Dufays, fatigué depuis quelques mois se remet peu à peu.** Là surtout les Sœurs nous seraient nécessaires. La masse des catéchumènes fait peut-être avancer un peu trop vite. Les grands et nombreux catéchismes ne sont pas les plus avantageux. Moins d'auditeurs vaudraient peut-être mieux.

Mibirisi va lentement. Il y a eu beaucoup de difficultés d'ordre extérieur. Les missionnaires n'ont pas assez confiance en eux, en leur œuvre peut-être. Le Supérieur n'est pas assez préoccupé de la direction spirituelle de la mission. Les confrères en se donnant et fatiguant beaucoup ne peuvent acquérir l'influence qui leur faudrait et qui naturellement a le Supérieur. Il y a une bonne petite communauté, mais timide. Maintenant la marche en avant s'y accentue un peu.

Nsasa se remonte doucement, péniblement. Cette Mission a un bon noyau de chrétiens sérieux, convaincus, mais à côté un encombrement de gens aussi sans convictions, baptisés trop vite, trop tôt, sans formation. L'arrêt brusque de l'an dernier a secoué mais somme toute fait du bien, puisque la Mission reprend plus forte.

Kabgayé a ses premiers chrétiens depuis la fête des Saints Apôtres. En plein pays mututsi, la Mission est un peu plus lente, mais avance sûrement.

Les relations avec chefs sont excellentes, de même avec la capitale. Une semaine sur deux nous allons à Nyanza, la

capitale. Nous n'aurons guère, pendant longtemps parmi les gens de la race supérieure, que des unités. Au moins nos allées et venues à Nyanza donnent confiance à nos autres missions, nous posent près des chefs, qui se montrent plus bienveillantes et tolérants vis-à-vis de leurs sujets, qui nous fréquentent. N'aurons-nous actuellement que ce résultat que ce serait beaucoup et la fatigue et la dépense, bien compensées.



CARTE DE DEUTSCH-OSTAFRIKA

Ces progrès nous les devons à la direction si ferme et si sûre de Monseigneur Hirth. Si nous suivions mieux ses instructions nos résultats seraient encore meilleurs. Mais s'astreindre à suivre ses catéchumènes, pour leur donner une conviction forte, les former au prosélytisme, puis faire de même pour les néophytes, c'est pénible. Maintenant

l'on comprend un peu plus la justesse de cette direction. Plus on la comprendra, plus l'on verra que Monseigneur veut non nous décourager, mais nous faire œuvre durable, féconde pour le présent et pour l'avenir.

Nous pouvons remercier Notre Seigneur de nous avoir donné un guide si sûr et si bon, et aussi Lui demander de nous le conserver longtemps. C'est, d'abord grâce à Dieu, mais aussi à la direction de Monseigneur Hirth que nous devons de voir après huit ans notre Ruanda arrivé au point qu'il a atteint. L'entraînement pour la religion n'est pas plus grand qu'ailleurs, le prosélytisme laisse d'abord très froid le Munyarwanda. Ce n'est qu'à force de travail que le bien se fait et continuera de se faire. Cette constatation semble parfois désillusionner les jeunes missionnaires qui nous arrivent ici !

De par ailleurs le bon Dieu nous a aussi bénis, puisque l'union entre nous est bonne ; dans les stations les constitutions sont observées et que les santés demeurent bonnes. Nous n'avons donc qu'à l'en remercier.

Veillez, Monseigneur et bien aimé Père, nous aider en priant un peu pour vos fils du Ruanda. Tout spécialement j'ose me recommander à Vous, Vous priant, Monseigneur et vénéré Père, d'agréer l'hommage de profond respect et d'entier dévouement avec lesquels j'aime à me dire de Votre Grandeur

le fils tout reconnaissant en N.S. et N.D.

P. L. Classe

17. LE TOAST DE NYUNDO (21 décembre 1908)³⁶

21 décembre 1908 – Arrivée des Pères Classe et Loupias. Ils viennent présider à la bénédiction de l'église. M. le Docteur Kandt, Résident pour le Ruanda, arrive un peu avant la cérémonie, avec M. le lieutenant von Stegman, chef de poste à Kissényi. Ces Messieurs assistent également à la messe solennelle.

Au dîner, M le Résident porte un toast. Entre autres choses, il dit que les missionnaires doivent être fiers d'une pareille construction, elle prouve qu'ils n'ont pas travaillé

³⁶ Nyundo (Sainte-Marie du Kivu), Chronique Trimestrielle, (Mai 1909), A.G.M.Afr., N° 161, pp. 408.

en vain ; et il termine par de chaleureux souhaits de prospérité.

Dans sa réponse, le R.P. Classe³⁷ remercie d'abord le Gouvernement de sa bienveillance et M. le Résident lui-même pour l'intérêt qu'il porte à nos œuvres depuis si longtemps et en particulier à celles du Ruanda, où il a assisté pour ainsi dire à toutes les fondations. Puis il touche à des questions délicates au sujet desquelles la malveillance peut facilement s'exercer contre nous. **Il est bon de répéter que les missionnaires, comme tels ne sont les agents d'aucun pays et qu'ici ils travaillent dans le même sens que le Gouvernement ; eux de leur côté et lui du sien.**

18. LETTRE DU P. CLASSE DU 14 AOÛT 1909 A MGR LIVINHAC³⁸

Marangara, 14 août 1909

Monseigneur et Vénéré Père,

Un peu de tous côtés on commence à parler de notre Ruanda et des espérances qu'y donne la mission. Votre Grandeur elle-même a bien voulu bénir nos travaux et nous encourage à aller de l'avant.

Pour cette Mission l'heure de la Providence semble venue. Avec le Roi nos relations sont bonnes, parmi les Européens nous sommes même pour lui, « Personae gratae » autant que cela est possible à des Européens. Du côté du Gouvernement nous n'avons guère de difficultés.

³⁷ « Le Père Classe est un sujet intelligent, instruit, actif, ayant de l'initiative et du dévouement : il offre donc beaucoup de ressources : par ailleurs il a un bon esprit, bon caractère, à une piété bien entendue et une vie religieuse sérieuse. Sa délicatesse naturelle, développé par une éducation soignée, le rend très sensibles aux procédés rudes ou grossiers. Il a besoin de travailler et, s'il est soutenu, peut donner beaucoup. Excellent caractère. Affable et dévoué. Santé assez bonne. Intelligence bonne. Très énergique. Bon esprit. Dévoué. Bon sujet, très bon sujet. (Maillot, 1898). Intelligence plus qu'ordinaire. Paraît précieux et guindé dans ses conversations par sa manière affectée de prononcer les mots. Pieux. Docile. Caractère facile. Excellent scolastique. (Malet, 1898). Très bon scolastique dans tous rapports. D'un dévouement peu commun et ayant beaucoup d'initiative. Un peu mignard dans ses manières. (H. Bazin ; 1898) Fera un excellent confrère (J. Bazin, 1899) Très régulier. A beaucoup à faire pour devenir simple (blond, 1898). Int. assez bonne ». P. CLASSE, A.G.M.Afr., N° 96457.

³⁸ Lettre du P. Classe du 14 août 1909 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 11110 (095212-095217).

Monsieur le Résident Kandt nous a certainement favorisés. Les dernières fondations le prouvent. **Partout le péril protestant nous presse dans le Vicariat**, et notre Ruanda est convoité. Trois stations ont été fondées par ces Messieurs, la quatrième se prépare et les autres suivront. Les Européens eux-mêmes nous pressent à aller de l'avant.

Cependant, c'est avec angoisse que je considère notre situation. Au lieu d'aller de l'avant nous devons reculer et abandonner nos positions. Nous avons entrepris plus que nous ne pouvions porter. **Nous venons d'abandonner la Mission de Kanage et malgré cela nous ne ferons pas face à nos besoins.**

D'abord c'est la situation de nos pauvres Frères Coadjuteurs qui demande à être prise en considération. Nous n'avons plus que trois Frères valides : Frère Pancrace d'Issavi, Frère Herménégile de Kissaka, Frère Fulgence de Bussugi. Frère Emmanuel, jeune, fort, sur lequel nous comptions, vient de nous quitter. Il rentre en Europe. A ses raisons nous ne pouvons rien dire sinon un douloureux Fiat ! Frère Anselme est épuisé, nous ne pouvons plus le garder ; c'est nous exposer à un accident inévitable. Depuis trois mois ce pauvre Frère ne peut plus rien faire. R.P. Léonard s'est cru obligé de l'envoyer à la Maison-Mère en Octobre prochain. A Ruasa, Frère Alfred est très faible : la fièvre, les maux d'estomac le tiennent maintenant souvent alité. C'est encore un pauvre Frère épuisé, qui actuellement n'aurait même pas la force de rentrer en Europe.

Et cependant, à Ruasa on a commencé les travaux de l'église. Ces travaux sont interrompus ! nous n'avons pu donner à notre bon Frère Alfred, le Frère dont il avait besoin, Frère Pancrace était destiné à remplacer Frère Alfred dans la direction des constructions de nos églises ; nous ne pouvons l'enlever à Issavi, où l'a fait venir l'arrivée des Sœurs ! A Ruaza l'église s'impose. A Kissaka, Frère Herménégilde est seul pour remplacer les vieilles masures, critiquées comme donnant la fièvre même par le Gouvernement. Il faut allonger la petite chapelle insuffisante maintenant, pour permettre la construction d'une église, à la quelle nous demandons les seules qualités de grandeur et de solidité. A Mibirisi ces mêmes travaux s'imposent. Issavi, Marangara, Busigi on de bien grands besoins. A Nyanza, il faudrait pouvoir faire un peu plus, mais comment.

Faute de Frères nous ne pouvons plus accepter de fondations de Sœurs. Cependant Nyundo, Rwaza, Kissaka retire-raient un bien immense de la présence des Sœurs. Les mis-sionnaires les demandent et nous ne pouvons rien faire. A Is-savi même nous devons retirer le Frère dès que la maison d'habitation des Sœurs sera terminée. Les Pères tâcheront de faire faire en paille dispensaire, hangars, commun... Actuelle-ment les difficultés croissent considérablement pour les cons-tructions. Les ouvriers partent vers la Résidence ou chez les Européens. **Le chemin de fer accentuera encore.** Les prix ont doublé ; les matériaux, surtout les bois, même pour les constructions provisoires en paille, exigent des frais considé-rables et occasionnent beaucoup de difficultés. Plus nous at-tendrons, plus nous payerons cher.

Nos pauvres Frères surtout se découragent. Ils ne peu-vent rien finir. Chaque année ils doivent courir à l'imprévu, au plus pressé. Nous les épuisons physiquement et moralement. Ce travail morcelé, commencé puis quitté, repris pour être délaissé et jamais terminé à cause de plus graves besoins qui les appellent ailleurs, les énerve. M. le Résident Kandt me disait il y a peu de mois : « Vos Frères sont tous épuisé, à l'exception d'un ou deux. » C'est vrai ! Il est impossible de lancer les Pères dans le matériel, et le travail presse trop par ailleurs. Partout dans nos travaux nous sommes arrêtés et nous devons renoncer à l'aide des Sœurs !

Actuellement les Protestants se pressent. Comme partout, ils on pris ici à cœur la question des écoles. Aux yeux du Gou-vernement c'est une question capitale. Nous ne pouvons lutter toujours avec les mêmes armes, surtout le nombre et les res-sources, mais ne pouvons-nous donc rien faire pour l'école ! Actuellement je crains une débâcle pour bientôt. Et nous la pourrions prévenir, prendre dès maintenant la bonne position.

Le Gouvernement allemand veut des écoles. **Chaque année, des circulaires de la côte, de Dares Salam offrent des ré-compensent pour les élèves apprenant le kiswahili ou l'allemand.** Avec le Gouvernement, les marchandes, les condi-tions sociales qui changent, l'instruction devient nécessaire, Arrivés les premiers nous nous laisserons distancier alors que si facilement nous pourrions réussir. M. le Praeses Yohann-sen, à notre première rencontre, me disait : « **Il n'y avait pas**

de maîtres allemands dans le Ruanda c'est pour cela que nous sommes venus. » De suite ces Messieurs ont ouvert des écoles dans leurs stations. Ces écoles, le Gouvernement les veut, en a besoin. Si nous ne les mettons pas, lui les mettra. Chaque année on nous demande le nombre de nos écoles, le nombre des élèves. Que quelques jeunes gens sachent lire, cela ne suffit pas ! D'après la loi, les écoles sont soumises (ou peuvent être) au contrôle de l'Etat. Qu'une inspection se fasse, tout notre prestige tombera. Il faudrait : que nous ayons de locaux un peu convenables, un peu appropriés. Comment les faire ! **Il faudrait dans ces écoles enseigner le kiswahili, l'allemand, le calcul. Le recrutement se ferait alors facilement, et nous serions « persona grata ».** Or dans nos écoles qui végètent, le recrutement est pénible, les plus intelligents nous échappent parce que c'est à peu près uniquement l'instruction religieuse qui est matière d'enseignement. L'allemand n'est pas enseigné, le kiswahili ne l'est plus : il ne reste qu'un peu de lecture et d'écriture. Rien n'attire !

Cette organisation, il est vrai avait été faite pour compléter la formation de nos jeunes chrétiens et surtout assurer le recrutement du Séminaire de Rubia. Or là encore, je crois, nous manquons notre but ; l'insuccès menace, il est facile de le voir. **C'est un malheur pour beaucoup de confrères qui n'ont pas compris la nécessité de cette œuvre de Rubia.** C'est un malheur pour cette œuvre à laquelle Monseigneur Hirth a fait faire un si grand pas, et qui est menacée parce que l'on va trop vite. Les méthodes de Mgr Hirth nous conduisent au succès, mais nous devons aller lentement et penser au recrutement. Dans nos écoles actuelles nous n'avons pas le choix des sujets, à cause de la nature des écoles.

Des élèves envoyés à Rubia – je ne parle toujours que pour le Ruanda – la presque totalité n'aspire qu'à rentrer, à se marier. Il n'y a pas lieu de nous en étonner ni de nous décourager. Ce que je trouve grave c'est que beaucoup de ces jeunes gens reviennent dégoûtés, c'est le mot, et créent plutôt des difficultés au recrutement des nouveaux. Il nous faudrait donc des sujets biens choisis, déjà observés, éprouvés un peu, donnant plus de chances de succès, créant donc aussi moins de nostalgies et de désirs parmi les séminaristes.

Je me demande si nos écoles organisées, davantage au point de vue profane, nous donnent plus d'élèves, des élèves plus intelligents, n'offrirait pas plus de choix. Un Père chargé de ce soin, ne pourrait-il cultiver à part et sans bruit quelques choisis ? Ne pourrait-on ensuite réunir ces élèves ainsi préparés dans une école de région, une pour notre Ruanda, où la langue est unique, une autre pour l'Est du Vicariat. De cette école préparatoire au Séminaire, les enfants dans lesquels auraient cru les germes de vocation seraient envoyés à Rubia. Ils seraient plus surs, moins nombreux, donc la tâche des Pères professeurs serait facilitée, allégée et plus agréable. Il y aurait plus de chances de succès. Les autres élèves y auraient gagné une bonne instruction, une formation aussi sérieuse. Ils pourraient nous être utiles même devant le Gouvernement. Les dépenses seraient moindres, les enfants plus chez eux. Nous n'aurions plus cette frayeur d'aller au loin. La question matérielle d'existence serait moins le problème si noir. Nos jeunes professeurs, auxquels toujours il manquera de connaître les Noirs, ne pourraient-ils là trouver aussi un aide. Cette question est grave aussi à cause de la formation qui s'impose de catéchistes, de maîtres d'écoles.

La voie qu'a ouverte Mgr Hirth est la bonne et c'est par cela que nous voudrions aller de l'avant, aider Sa Grandeur, surtout maintenant que les périls apparaissent plus grands. Mais les missionnaires manquent, Frères et Pères !

A Nyanza, la capitale du Ruanda, nous avons une position jalousement convoitée. Là encore, l'école n'est pas ce qu'elle devrait. Je ne parle pas d'une Mission régulière, indépendante avec son personnel complet de trois Pères ou deux Pères et un Frère. D'abord nous n'avons pas le personnel. A Nyanza il faudrait des hommes de bureau capables de résister au découragement causé par l'absence de ministères et souvent la solitude. Ensuite le Roi n'acceptera que forcé par le Gouvernement, et sur pression mieux vaut ne pas compter. **J'en ai la preuve dans une lettre reçue hier du Résident relative aux plaintes et réclamations du Roi au sujet de notre soi-disant établissement d'une Mission à Nyanza.** Les résultats d'un tel établissement immédiat sont très discutables. Ce que nous ne pouvons discuter c'est la nécessité d'assurer et d'améliorer notre situation à Nyanza, pour qu'au moment favorable la transformation se fasse sans difficultés, pour qu'entre-

temps la place ne nous soit non pas enlevée, mais même disputée. Il faudrait au moins un Père, mieux un Frère pour que P. Schumacher peut aller plus souvent à cette école – comme en Mission volante – rentrant ensuite à Kabgaye, mais faisant de Nyanza une vraie école. Actuellement la Mission de Kabgaye est sacrifiée ; elle n'a en réalité que deux missionnaires pour elle : P. Desbrosse, P. Arnoux. Nous ne pouvons donc faire plus.

Il est nécessaire pour P. Léonard que P. Zuembiehl rentre en Europe. Je reconnais, après avis du R.P. Léonard, qu'il faut mieux pour P. Paul Barthelemy qu'il fasse sa retraite de cette année, mais nous revienne bientôt dans le Ruanda où il est nécessaire (autant que chacun de nous est nécessaire ! ceci est humain) pour Nyundo qui est en très bonne voie et progresse beaucoup. Hélas ! avec nos pauvres Frères, c'est le sixième de nos forces qui disparaît.

Nous devrions tout faire pour garder le pôle nord, nord-ouest Bugoyé-Ruasa, en dédoublant la Mission de Nyundo, sinon cette année la position sera prise par les Protestants. Et c'est de beaucoup la partie la plus peuplée du Ruanda. Malgré l'abandon de Kanage, nous ne pouvons suffisamment conserver nos œuvres !

Le départ et l'absence momentanée de P. Paul Barthélemy n'amènera aucun changement de Supérieurs. P. Weckerlé fera l'intérim. Tout changement est impossible, et nos missions n'y gagneraient rien, sinon trouble et inquiétude.

Partout actuellement les confrères travaillent beaucoup. **Nous devons remercier Dieu qui a donné à notre Vénéré Vicaire Apostolique de réaliser d'une manière pratique et sûre, qui ne décourage pas les catéchumènes mais les excite, les règles données par le Cardinal pour le catéchuménat.** C'est cette méthode, appliqué maintenant partout dans le Ruanda, qui donne à nos œuvres la vitalité. C'est parce que je suis dévoué tout entier aux idées et aux méthodes de Monseigneur Hirth, que je crains de leur voir subir un échec qui les affaiblirait aux yeux de plusieurs. Cependant ces méthodes sont les vrais et elles nous conduiront au succès et au bien durable.

Pardonnez-moi, Monseigneur et Vénéré Père, de vous avoir fait part de nos tristesses, de nos besoins et de nos craintes fondées. Elles sont partagées par le R.P. Léonard. Après Dieu,

c'est de Votre Grandeur seule que nous peuvent venir l'aide et les conseils nécessaires.

Je n'ai pas communiqué cette lettre à Monseigneur Hirth, craignant que cette lettre ne trouve plus sa Grandeur à Marseille. Puisse Monseigneur nous revenir bientôt !

Je prie humblement Votre Grandeur, Monseigneur et Vénéré Père, de bénir notre Ruanda, les Confrères, les œuvres. Et vous demande de vouloir bien agréer l'hommage du profond respect de votre fils tout dévoué et reconnaissant en N.S. et N.D.

Léon Classe

19. LETTRE DU P. CLASSE DU 1^{ER} JANVIER 1910 AU P. LOUPIAS³⁹

Kabgayi, le 1^{er} janvier 1910

Mon bien cher Confrère,

Brüder Pancrace vous est donc arrivé. J'espère qu'avec lui peu à peu nous arriverons à faire avancer les travaux de votre église. Monseigneur me dit que Brüder Alefred ne partira guère avant novembre. Tachez de le soigner et de lui faire comprendre les raisons de Sa Grandeur.

Puissent toutes ces expéditions ne pas trop bouleverser votre pauvre mission.

Je suppose que l'on vous a envoyé Père Soubielle pour vous mettre à même de vous occuper un peu des matériaux. Monseigneur ne m'a rien dit.

Bonne et Sainte année. Surtout de plus en plus prudence, c'est plus que nécessaire. Laissez tous vos gens se casser la tête comme ils l'entendent ; ne vous entremettez dans aucune affaire. **Monseigneur me demande des renseignements précis sur le sorcier tué, dit-il. Veuillez me renseigner d'abord.**

Veuillez envoyer :

1) l'impôt pour votre station : 30 Rupies.

2) les chetis [?] des fusils personnels qui ont à payer la taxe annuelle de 2 Rupies ou révolvers 1 Rupies.

³⁹ Lettre du P. Classe du 1^{er} janvier 1910 au P. Loupias, Supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098071.

Que Marie Immaculé vous aide.

P. Léonard m'écrit qu'on ne pourra appliquer telles quelles les observations sur l'Economat. Monseigneur me dit de même.

Je reste votre tout dévoué confères en N.S. et N.D.

Léon Classe

Divisez les travaux entre les 3 jeunes Pères.

Economat – cuisine.

Jardin.

Pharmacie.

Sacristie.

L'économat ne renferme nécessairement pas tout ; surtout depuis les restrictions de Mgr et de P. Léonard. Surtout veillez à ce qu'une vraie charité règne toujours entre les jeunes. P. Soubielle est pour vous un bon aise, actif, ardent, mais voyez qu'il n'aille pas trop vite.

20. LETTRE DU P. CLASSE DU 16 JANVIER 1910 AU P. LOUPIAS⁴⁰

Kabgayé, le 16 janvier 1910

Mon cher Confrère,

Merci pour les renseignements. Je les transmettrai. Je ferai par au Roi de vos désirs pour les Nzirabwoba et pour les cadeaux de ces Messieurs.

Le Roi fera la grimace pour cette seconde question.

Merci pour les Rupies. Je vous souhaite de trouver vos bars ! Surtout gare aux histoires. Nous sommes gênants et en ce moment on nous le fait sentir, et l'on serait fort aise de trouver des prétextes. **Les bonnes relations ne couvrent pas toujours suffisamment bien les pensées intimes. Avec les Anglais aussi prenez garde. Mieux vaut ne pas vous rapprocher d'eux mais nous tenir à distance pour éviter toute susceptibilité. Rendons service au gouvernement ;** laissons les étrangers de côté par principe, pour l'intérêt général. Nous

⁴⁰ Lettre du P. Classe du 16 janvier 1910 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098073-74.

ne faisons que de la politique d'intérêt dit-on. On chercherait une preuve là.

Mr Kandt est annoncé pour la semaine prochaine.

P. Soubielle vous sera arrivé mardi ou mercredi au plus tard. Déchargez vous donc sur lui d'une partie de vos travaux de la mission. Il est bon mais jeune encore, par suite précipité dans les jugements.

Dirigez-le et formez-le à la prudence.

Vous pouvez lui donner votre district. Mais de temps en temps voyez les catéchumènes qui se préparent au baptême. C'est nécessaire. Donnez-lui le catéchisme des sacrements également. Les catéchismes des catéchumènes de Ille an doivent être divisés de manière que chaque Père (P. Gilli, P. Soubielle, P. Pagès) en ait chacun un ou deux par semaine. Le P. Gilli 1 seul.

L'école reste entière au P. Gilli. Chaque Père doit commencer à s'occuper entièrement de son district pour chrétiens, catéchumènes et Ille an et postulants.

L'homélie du Dimanches est aux 3 Pères, de même le Rosaire (chacun son mois ; 1 Dimanche ; chemin de croix, 2, 3, 4 Dimanche les mystères). Vous devez garder l'instruction du matin aux chrétiens ainsi que le catéchisme du dimanche avant la grande messe.

Pour les services auxiliaires partagez les entre les Pères : Economat, P. Soubielle, Cuisine et jardin ensemble, P. Pagès, Sacristie, P. Gilli, Pharmacie, P. Pagès. Tachez que chaque Père s'occupe beaucoup de son district. P. Léonard m'avait dit de vous envoyer un horaire pour eux. On verra au prochain courrier.

Oremus pro invicem⁴¹

Je reste votre tout dévoué Confrère en N.S. et N.D.

Léon Classe

⁴¹ « Prions toujours les uns pour les autres (ou l'un pour l'autre). »

21. LETTRE DU P. CLASSE DU 30 JANVIER 1910 A MGR LIVINHAC⁴²

Kabgayé, 30 janvier 1910

Monseigneur et bien-aimé Père,

Nous sommes maintenant tout à la joie du retour de Monseigneur Hirth. Il ne nous manque que la venue de Sa Grandeur dans notre cher Ruanda. Ce sera pour la saison sèche, je l'espère. Lors du dernier voyage de Sa Grandeur ici, en 1905, nos missionnaires venaient d'avoir leurs premiers néophytes. Maintenant, si les chiffres que l'on m'a envoyés sont exacts, **nous comptons 5 218 chrétiens, adultes et enfants, dans le Ruanda.** La bénédiction de Notre Seigneur et de Marie Immaculée n'a pas manqué à ce pays. Nous en devons remercier Dieu. Le catéchuménat régulièrement organisé partout, nous permet d'espérer que ce mouvement de conversion ne se ralentira pas.

Vers Septembre, l'on parlait au Ruanda, de bruits de révoltes. Les Batutsi, disait-on aller chasser les Européens du pays. A ce moment, les mouvements de troupes sur la frontière nord du Ruanda étaient cause de ces dires. **Anglais et Congolais étaient en présence au Bgisha, à une journée de marche du Mulera même, trois demi compagnies allemandes venaient renforcer les quelques soldats du territoire contesté, afin d'assurer, en cas d'attaque, la neutralité de ce territoire.**

Les Blancs qui se trouvaient en présence avec fusils et canons, qui parlaient de se battre, il n'en fallait pas tant pour monter quelques imaginations ! En réalité le Roi ne voulait pas se révolter et les paroles en l'air de quelques chefs étaient plus qu'exagérées. Jamais la situation n'a été troublée en aucune façon. **Depuis, les compagnies anglaises sont toujours en présence des compagnies congolaises. Les compagnies allemandes sont aussi encore cantonnées près de la Mission de Ruaza. Tout le monde s'est habitué à cette situation : « les Blancs se regardent mais ne se battent pas ! »**

La fièvre du gain gagne un peu tous nos braves Banyarwanda jusqu'alors resté si en arrière. Le pays est sillonné de marchands, Indiens, Arabes, Swahili, Baganda et autres.

⁴² Lettre du P. Classe du 30 janvier 1910 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 11110 (095218-095220). En marge de la lettre « Répondue le 22 Mars 1910 ».

Et la civilisation de marchands entre rapidement ! Bien et malheur tout à la fois, mais inévitable. Jusqu'à présent nos chrétiens sont demeurés bons ; malgré quelques rares unités auxquels la vue des roupies, inconnus il y a deux ans, a fait perdre la tête. Nous ne pouvons pas et ne devons pas les empêcher de chercher, comme ils le font, des gains plus considérables et plus faciles, qu'ils perdent bien vite, parce que leurs besoins deviennent plus grands et que tous les prix se triplent. Puisse nous au moins les garder bon. Les sacrements sont reçus fréquemment partout et les instructions bien suivies. L'abstention à la messe le dimanche est certainement rare.

Jusqu'à présent nos chrétiens sont encore groupés autour des missions. Les plus éloignés ne sont guère qu'à trois heures de l'église. Et ceux-là sont rares. Il nous est inutile d'aller chercher au loin le monde puisque nous l'avons à notre portée. Tout doucement le mouvement se propage.

A Issavi, les Sœurs nous aident beaucoup dans les œuvres d'apostolat. Nous serions heureux si les missionnaires de Nyundo, Ruaza et Nsasa pourraient aussi les avoir. Quel bien ne résulterait pas de leur présence pour la partie féminine de nos chrétientés !

Hélas ! ce sont les bons Frères surtout qui nous manquent ! Nous aurions d'eux le plus grand besoin. **Durant toute la saison sèche, le bon Frère Alfred à Ruaza a été très fatigué et a dû laisser les travaux de son église. Actuellement le bon Frère Pancrace est allé le rejoindre et l'aider.**

Peut-être que de Nsasa (Kissaka) **Père Lecoindre a écrit à Votre Grandeur une lettre un peu noire. Ce cher confrère a eu des difficultés sortant un peu de l'ordinaire dans sa mission. De plus fatigué et très énervé, il s'est laissé aller au noir plus que de raison. Actuellement il est bien remis et avoue lui-même qu'il a eu tort. C'est un de nos meilleurs missionnaires, très pieux, zélé, connaissant très bien la langue et doux. Il a toutes les qualités voulues pour très bien faire.** J'espère que ces idées noires, découragées, dans lesquelles l'état nerveux et la fatigue ont une grande part, ne reviendront pas de si tôt. Ce cher confrère a certainement la confiance et l'estime de Monseigneur et du R.P. Léonard. La Mission de Nsasa d'ailleurs se relève régulièrement.

Au Mulera, P. Gilli a été aussi un peu fatigué de la poitrine. Le Père va beaucoup mieux. Il faut faire là la part de surmenage que lui avait occasionné l'épidémie de dysenterie qui a sévi ces mois derniers un peu dans tout le Ruanda, surtout au Bugoyé et au Muléra. Cette épidémie nous a donné huit à neuf cent baptêmes in extremis en deux mois, et la plupart se sont des baptêmes d'adultes.

Je remercie Votre Grandeur, Monseigneur et bien aimé Père, pour la grande joie que nous a causée la nomination du R.P. Léonard. Le Père qui connaît bien nos missions continuera et accroîtra le grand bien de la visite du R.P. Malet. Nous nous avons pleine confiance en lui. Il nous aidera à être de vrais religieux

Je dois confesser ma paresse aux premiers jours de l'année. Tout en priant et offrant le Saint Sacrifice pour Votre grandeur, je me suis bien gardé d'écrire, sans autre motif que la paresse et l'ennui ou mieux la lâcheté devant les difficultés. Votre Grandeur me pardonnera et humblement je la prie de m'excuser.

Je fais des vœux pour que le cher P. Barthélemy nous puisse bientôt revenir et nous ramène notre bon Frère Anselme si possible. Actuellement nous sommes en pourparler pour une fondation près de Kissenyi au nord du Kivu. Près de là passera le chemin de fer anglais, mais surtout la population est dense.

Daignez, Monseigneur et bien aimée Père, bénir votre cher Ruanda. Veuillez aussi bénir, je vous en prie celui qui tient à se dire toujours de Votre Grandeur le fils tout reconnaissant et dévoué en N.S. et N.D.

Léon Classe

22. LETTRE DU P. CLASSE DU 31 JANVIER 1910 AU P. LOUPIAS⁴³ :

Kabgayé, le 31 janvier 1910

Mon bien cher Confrère,

L'attestation que vous avez payée, 140 rupies, que Mr Gudowius vous demande est pour mettre en règle les papiers de la Résidence.

⁴³ Lettre du P. Classe du 31 janvier 1910 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098075-76.

C'est vous seul qui pouvez la signer, non moi, l'achat ayant été fait directement par vous comme en témoigne votre lettre. De Daressalam on vous renverrait ce papier, déjà de 18 mois en retard, si je le signais. Veuillez donc le signer et le renvoyer ici avec votre lettre que le Résident vous communiquait pour vous expliquer sa demande.

Renvoyez-le par vos gens qui vont venir prendre les charges ; nous ferons parvenir le tout de suite à la Résidence.

Le Mitteilung⁴⁴, vous n'aviez qu'à le conserver. Seules votre lettre de mai 1908 et le Einnahme-attest⁴⁵ doivent rentrer à la Résidence.

Vous ne devez pas aller au Bushiru. C'est se mettre graves difficultés sur les bras. L'intérêt de la Mission doit passer en première ligne.

Mr Gudowius lui-même m'a dit qu'une expédition se ferait de nouveau au Bushiru. Nous ne pouvons donc provoquer. Si une affaire nous arrivait nous serions désapprouvés parce qu'avertis.

Donc vous ne retournerez pas au Bushiru.

Si vous conservez le catéchisme des Sacrements, et vous le pouvez, à moins que les travaux de l'Eglise vous prennent trop plus tard, le P. Gilli peut céder son catéchisme des six mois au P. Soubielle. P. Pagès gardant les 9 et 12 mois.

Le Roi est toujours très monté contre Lukara. S'il le prend il le fera tuer. Je ne sais si Mr Kandt qui est rentré sera pour Rukara. Attendez encore avant de vous avancer.

Monseigneur m'écrit qu'il faut que tout soit précisé pour l'église de Ruaza, le travail à faire des maintenant... La semaine prochaine j'irai sans doute à Rulindo, de là chez vous quelques jours. Ensemble nous verrons mieux. Je vous avertirai par vos porteurs qui viendront prendre vos charges ces jours-ci.

Monseigneur demande les résultats du recensement des payens (sic) dans nos missions. Ce recensement avait, paraît-il, été demandé par P. Léonard au nom de Sa Grandeur lors de sa visite en juillet dernier. Si ce travail n'a été fait, veuillez le faire faire et m'envoyer les résultats à peur près colline par colline.

⁴⁴ « La communication ».

⁴⁵ Einnahme existe en allemand.

Oremus pro inviscem.

Je reste votre tout dévoué Confrère en N.S. et N.D.

Léon Classe

Mr Graner est de retour !

Ibrahim vous revient ; bon enfant, dit Monseigneur, mais pas assez doué pour faire des études.

23. LETTRE DE MGR HIRTH DU 3 FEVRIER 1910 AU P. LOUPIAS⁴⁶

Le 3 février 1910

Mon bien cher Père,

Voici encore des circulaires. Plaise à Dieu qu'elles vous facilitent la besogne et m'aident moi-même à vous la faciliter.

Le P. Soubielle donc vous chargera le plus possible, afin que vous puissiez d'autant plus avancer le travail de votre église.

Comme vous le dites bien au 12 janvier, vous fournissez surtout les ouvriers et les matériaux pour votre église. Tâchez vous-même de vous y matérialiser le moins possible. Vous saurez assez bien organiser toutes travaux pour que votre chrétienté continue à avancer en solidité surtout.

Veillez beaucoup aussi afin que jamais plus, il n'y ait même de conflit au sujet des bois à transporter. Il ne faut pas que nous blessions la justice et que nous éloignons de quelque manière de la Mission, ceux que Dieu veut appeler à la grâce du baptême.

Je suis moi-même accablé de besogne plus que jamais. Je pars pour visiter les stations de par ici, d'ici Pâques afin de pouvoir vous visiter au Ruanda après les pluies.

Agréez encore, mon cher Père mes sentiments les plus affectueusement paternels en N.S.

Jean Joseph

Je pense qu'on vous laissera le P. Gilli.

⁴⁶ Lettre de Mgr Hirth du 3 février 1910 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098077.

24. LETTRE DU P. CLASSE DU 6 FEVRIER 1910 AU P. LOUPIAS⁴⁷ :

Kabgayé, le 6 février 1910

Mon cher Confrère,

Toutes vos feuilles sont bien arrivées pour la Résidence et pour P. Dufays.

Dites à P. Gilli de ne point s'inquiéter. Il recevra quelques expectorants et tout ira bien. J'ai rassuré Monseigneur et P. Léonard sur son état qui à moi non plus ne me semble nullement inquiétant. A bientôt. Amitiés à tous les confrères.

Je reste votre tout dévoué confrère en N.S. et N.D.

Léon Classe

25. LETTRE DU P. CLASSE DU 3 AVRIL 1910 A SES CONFRERES DE RWAZA⁴⁸

Kabgayé, le 3 avril 1910

Mes bien chers Confrères,

Nous n'avons qu'une chose à faire : adorer Dieu qui nous frappe et prier pour le pauvre Père Loupias. Je voudrais cependant encore espérer. Que Notre Mère au Ciel vous aide et nous aide ! Je vous demande en grâce de demeurer calme ; vous le devez à vos œuvres, à vos chrétiens. Que nos œuvres ne soient pas les œuvres d'un homme de telle sorte que si l'un de nous tombe ceux qui ne sont pas nos amis ne croient pas que pour nous tout est perdu.

A tous, Pères et Frères, de demande don le plus grand calme. P. Gilli restera momentanément votre Supérieur. Demeurez parfaitement unis, d'autant plus unis que le malheur que nous pleurons est plus grand.

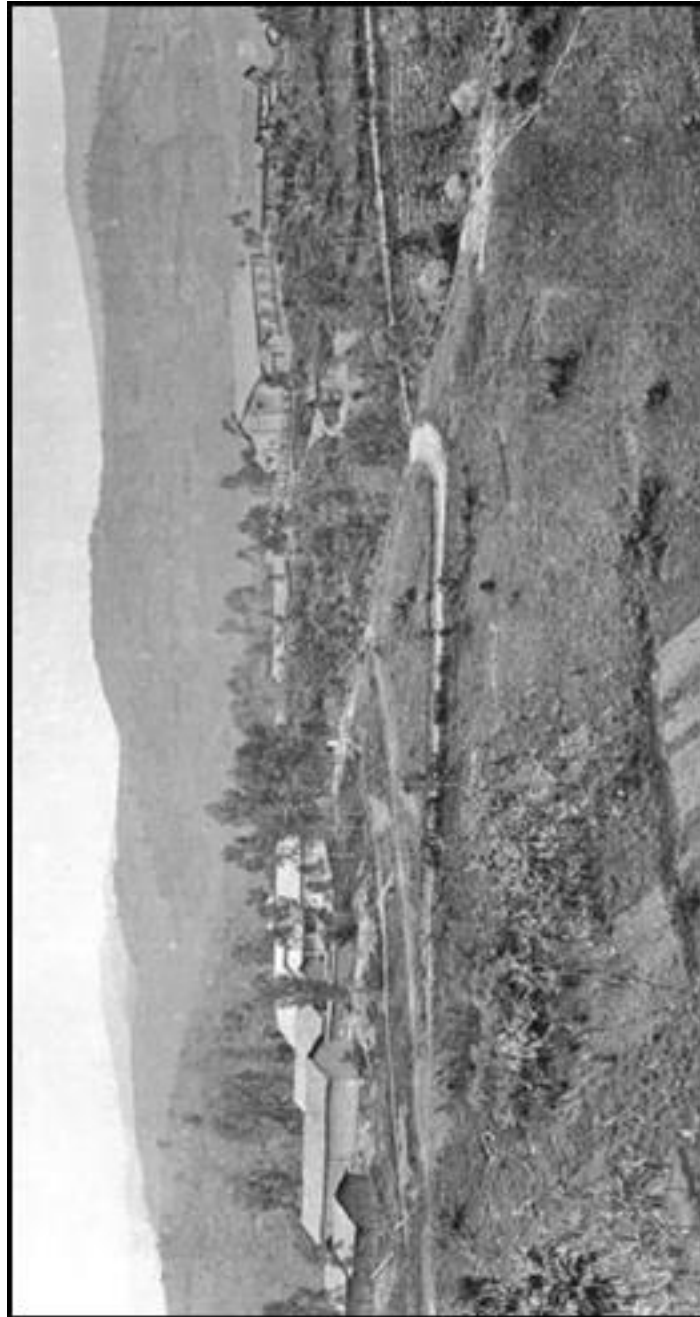
Surtout n'exercez aucune représailles et empêchez vos gens d'en exercer. La Résidence est avertie nous devons donc attendre.

A bientôt, que Marie Immaculée vous garde tous !

Adressez-moi de suite les renseignements détaillés.

⁴⁷ Lettre de Mgr Hirth du 3 février 1910 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098078.

⁴⁸ Lettre du P. Classe du 3 avril 1910 a ses confrères, A.G.M.Afr., N° 098083.



Nyundo (1910)

26. LETTRE DU PERE CLASSE DU 12 MAI 1910 AU P. DELMAS⁴⁹

Kabgaye, le 12 mai 1910

Mon bien cher Confrère,
(...)

Samedi dernier je m'étais mis en route pour Mibirisi. A Gashari un courrier de P. Schumacher me rejoint : « Revenez vite, Mgr Sweens arrive. » Pauvre Mibirisi ! Notre Seigneur veut nous le faire gagner par la patience !

Mgr Sweens arrive à Kabgaye demain Vendredi. Ce sera grande joie dans tout le Ruanda que cette visite inattendue. Dieu en soit béni ! Elle fera du bien à tous.

Profitez toujours des circonstances pour avoir du bois de chauffage. Plus tard ce sera difficile. Il faudrait faire provision pour 8 journées nécessaires à l'Eglise, puis pour 2 autres au moins pour pouvoir réparer et mettre en ordre lugo et maison.

En voyant le bois s'entasser, nos bons Frères ne résisteront pas à l'envie de faire de la chaux. Il faudrait pour cela le bois de deux fournées. Vous savez mon principe : « D'abord ce qui est nécessaire ; l'utile ne doit passer qu'après. » Par suite, ne faites de chaux que lorsque vous aurez mis en réserve du bois pour dix ou onze fournées. Rien ne nous servira d'avoir une base à la chaux si nous ne pourrions couvrir l'église, ou nous loger.

Si des chefs s'offrent à vous apporter les bois du Bushuri – ou s'ils acceptent – sur notre proposition de nous les porter, 119bois coupés là-bas. P. Durant et F. Alfred étaient restés près de trois semaines à la forêt.

Je préfère que vous n'alliez à la forêt vous et F. Pancrace qu'après l'arrivée de Mgr Sweens. Dès l'arrivée de Sa Grandeur, nous parlerons de Ruaza, car Ruaza me semble être le motif de ce voyage en pleine saison des pluies. Patience donc. En attendant faites venir tout ce que vous pouvez de bois et du Bushiru et d'ailleurs.

⁴⁹ Lettre du P. Classe du 12 mai 1910 au P. Delmas, A.G.M.Afr., N° 098087-098089. Après la mort du P. Loupias, le P. Delmas devient l'homme de confiance du P. Classe à Ruaza.

Il ne me semble pas que vous puissiez beaucoup compter sur Kakwandi. Serugi est rentré avec la plupart des nagbo⁵⁰ et beaucoup de femmes et d'enfants pris au Bushiru.

Biraboneye est un individu tout à fait fourbe et qui hait les Européens, cela depuis dix ans. Tirez de lui du bois, des liens... il a beaucoup de monde. Mais ne vous y fiez pas. Sa vache il vaut mieux ne pas l'accepter. Jamais il ne vous dira où est Rubasha Mukore. Sa vache acceptée il se tiendrait car, proclamant qu'il vous a vaincu et acheté.

Les chefs ont reçu l'ordre de bâtir. C'est vrai ! Mais je ne crois guère à la réalisation. C'est la tête qui manque.

Mgr Sweens arrive avec P. van Baer, le Frère Robert. Donc ??? Que Dieu nous garde et nous aide. Et Il le fera si nous avons confiance. Aidez toujours les bons Frères à ne se pas se décourager. Ils auront de plus en plus des ouvriers et des matériaux.

Je pense au vin et aux perles.

Faites prendre vos dix charges d'étoffes, en plus des charges revenues il y a huit jours.

Les peaux seront envoyées à Kigari. Les couleurs sont annoncées.

Poussez les chrétiens à être bien avec leurs chefs, surtout Mushenyi. Ce serait une bonne chose qu'ils aillent avec lui à la capitale.

Bien reçu les ornements à réparer. Ils partiront Lundi pour Issavi.

Est-ce que vous ne pourriez réserver le 2^{ème} magasin comme chambre. Vous avez assez d'un magasin et des 2 dépenses de la cuisine avec la laiterie.

Peut-être auriez-vous besoin de chambres bientôt.

A bientôt des nouvelles. Courage toujours. Dieu nous aidera. Prions ensemble pour nos chères œuvres et ayons confiance. Plus nous ayons de difficultés, plus nous avons alors confiance en Dieu qui aime à se servir des tout petits moyens.

Je reste votre tout dévoué Confrère en N.S. et N.D.

Léon Classe

Veillez, je vous prie, insister beaucoup :

⁵⁰ « Armées ».

1231. Sur la bonne tenue à l'Eglise. C'est un point que nous devons souvent rappeler aux chrétiens. Ils sont portés à l'oublier surtout au moment de leur préparation à la réception au Sacrement de Pénitence.

2. A cause des bons Frères que nous pouvons si facilement scandaliser, faites vous tous une règle de ne jamais parler à table de choses concernant de près ou de loin la confession. Laissons aussi de côté, à table, toute conversation concernant les filles ou les femmes, les questions de mariage... Pour nous il n'y a aucun mal, nous parlons de nos affaires, mais des bons Frères se scandalisent et sont peînés.

Mieux vaut nous gêner un peu et ne pas blesser ces âmes qui par leur vocation nous doivent être beaucoup plus chères que celles des indigènes et ont un véritable droit à tous nos soins.

L. C.

Le 15 Juin 1910⁵¹

Sa Grandeur Mgr Hirth prie tous les Confrères Prêtres du Ruanda de dire trois fois la Sainte Messe pour le repos de l'âme du cher P. Loupias (En dehors de la Messe de règle). Chacun pourra réclamer les honoraires au P. Econome Général qui est averti de la chose.

Léon Classe »

27. LETTRE DU PERE CLASSE DU 16 MAI 1910 AU P. DELMAS⁵²

Kabgayé, le 16 mai 1910

Mon bien cher Confrère,

Notre Seigneur n'a pas jugé comme vous et il vous garde pour être son Vicaire à Ruasa ! Moins vous vous sentirez à la hauteur de la situation, plus vous aurez aussi confiance en Dieu qui vous aidera. D'ailleurs voyez : pour vous aider vous recevrez le P. van Baer. **Puis Mgr Sweens a décidé que j'irais à Rwaza passer quelque temps. Là Sa Grandeur me rejoindra et vous restera au moins trois semaines.**

Nous demandons quelques fundis [maçons] à Issavi ainsi qu'Abeli de Nyundo pour aider les bons Frères.

⁵¹ Note du P. Classe, A.G.M.Afr., N° 098090.

⁵² Lettre du P. Classe du 16 mai 1910 au P. Delmas, A.G.M.Afr., N° 098091-098092.

Je resterai encore une huitaine de jours ici avant de prendre le chemin de Ruaza. Vous voyez combien Monseigneur pense à vous et que Sa Grandeur ne veut nullement vous laisser en détresse.

Aux charges d'étoffes que je vous ai annoncées, j'en ajoute une pour les réparations urgentes. Je prends cela sur moi et avertirai Père Huwiler.

Je vous en prie, dites bien à tous vos confrères que le meilleur moyen de tout faire bien marcher c'est de travailler au jour le jour. La situation matérielle m'inquiète car nous allons accumuler les difficultés. Pour vous aider je joins cette petite note pour la communauté, et vous demande de vouloir bien faire passer ces travaux avant tout autre (tour travail d'ornementation ou autre peindra Mgr s'il est fait avec ces réparations). Vous vous abriterez derrière cet ordre).

Prenez donc confiance. Jamais dans vos difficultés vous ne serez seul. Notre Seigneur vous aidera bientôt. De ma part veuillez saluer les confrères. J'envoie un petit mot à Frère Alfred.

Je reste votre bien tout dévoué en N.S. et N.D.

Léon Classe

A mon arrivée, pour que vous soyez libre, je prendrai la direction de ce matériel. Voyez donc ce que vous désirez, mettez-le-moi à l'avance par écrit et je ferais passer le tout.

Je crains le temps sinon je ferais ensuite recouvrir votre grande maison d'habitation. Si la proposition en est faite, laissez-la passer, car je veux vous voir à l'abri. Courage et à bientôt. Je tâcherai de vous trouver aussi un peu de perles miji-jima⁵³.

Veillez m'envoyer le bréviaire de P. Loupias pour le faire parvenir à la famille.

A la Mission de Ruaza :

Les travaux de réparation urgents doivent passer avant l'église si nous ne voulons nous exposer à des inconvénients graves.

⁵³ « Noirs ».

Au nom de Mgr Sweens, je prie les Frères de vouloir bien mettre en état la 2^{ème} maison d'habitation.

Veillez ne garder qu'un seul magasin, et transformer en chambre d'habitation la chambre qui se trouve à côté du réfectoire.

Une dépense au moins à côté de la cuisine sera mise en état pour remiser ce qui ne pourrait aller dans le magasin, vg. blé...

Mgr prendra la chambre des étrangers.

P. van Baer devait avoir une chambre où il puisse recevoir, je prendrai cette chambre qui se trouve à côté du réfectoire.

Veillez, je vous prie entretenir le mur d'enceinte. Les parties tombées devront être relevées (de suite une fois le magasin couvert). La première condition pour que tout demeure calme autour de vous c'est d'enlever toute occasion de vol et de can-cans en étant bien [béné ?] chez vous.

Kabgayé, le 16 Mai 1910

Léon Classe »

28. LETTRE DU P. CLASSE DU 28 JUILLET 1910 A MGR LIVINHAC⁵⁴

Rwaza, 28 juillet 1910

Monseigneur et bien aimé Père,

Dès la nouvelle du malheur qui nous frappait dans notre cher Père Loupias, je m'étais rendu à Ruaza. A mon retour de Kabgayé, Monseigneur Sweens nous surprenait. C'était la consolation après l'épreuve ! Il y avait si longtemps que nous n'avions pu avoir la visite de notre Vénéré Vicaire Apostolique ! Presque aussitôt Monseigneur Sweens m'a renvoyé à Ruaza pour tenir compagnie aux confrères et les aider un peu.

Malgré les difficultés de frontières, le pays est bien calme. Notre chère Mission de Ruaza n'a pas souffert de la perte qu'elle a faite – je veux dire au point de vue de la chrétienté et du catéchuménat. Tous les catéchismes sont très nombreux ; ils comptent chacun de quatre-vingt à cent vingt individus. Un bon nombre ont fini leur épreuve de trois ans et nous ne les pouvons admettre aux catéchismes de dernière année, les confrères ne pouvant assurer leur formation.

⁵⁴ Lettre du P. Classe du 28 juillet 1910 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 11110 (095221-095222).

Les pauvres gens ont les qualités de leurs défauts, colères et batailleurs à l'excès, ils sont aussi d'énergiques chrétiens ! Monseigneur Sweens a passé dix jours au milieu de nous. Sa présence a fait du bien à tous. Puissions nous profiter de la terrible leçon reçue et réparer davantage nos erreurs passées !

L'an dernier, ces pays-ci ont été éprouvés à deux reprises par la guerre. C'est un peu le pays privilégié des révoltes. Le grand chef du pays, Kayondo, le beau-frère du Roi, a même, il y a six mois, renoncé à toutes les collines. Il s'était fait chasser par ses gens et se souciait fort peu d'y revenir tomber un jour. Lui-même demanda à être remplacé. **Ces difficultés avaient empêché notre cher P. Loupias de réunir tous les matériaux nécessaires à la construction de l'église que réclamait notre millier de chrétiens.** Frère Alfred, très fatigué avait de son côté dû se reposer. Maintenant les travaux sont recommencés, puissent-ils se terminer sans trop de difficultés.

Nos autres stations marchent bien. La Mission de Kissaka a été très bien remontée par le cher P. Lecoindre. Hélas ! pourquoi lui s'est-il découragé ? Nous y avons maintenant 992 néophytes, dont 597 au dessus de 12 ans et 395 enfants au dessous de 12 ans. 84 catéchumènes font leur dernière année, 120 sont à la 3^{ème}, 200 environ à la seconde. Cette année nous aurons donc de 15 à 20 baptêmes par trimestre, en moyenne. Le nombre ira chaque fois en augmentant. Dans deux ans, si aucun autre malheur ne nous survient, avec le secours de Dieu, le Kissaka aura repris son rang de grande mission. Issavi prospère, Nyundo marche aussi bien. Malheureusement Mibirisi, dans le Kinyaga, passe à son tour par une forte épreuve qui nous demandera au moins trois ou quatre années pour la surmonter.

De plusieurs côtés nous constatons actuellement l'hostilité de certains chefs. Jusqu'à présent le Roi nous est favorable et ne nous fait certes aucune difficulté. Quelques-uns par contre voient à regret le nombre des Européens aller croissant et le va et vient des marchands. Ce n'est pas encore grave.

Heureusement que partout la charité et l'union règnent entre les confrères. Cette unité nous aide beaucoup à développer nos œuvres. La visite de Monseigneur n'y aidera pas peu également.

La grande île d'Ijwi dans le Kivu est occupée – au moins en principe par nos Protestants qui y fondent leur quatrième mission.

Mgr Sweens en nous quittant s'est rendu à Nyundo et Mibirisi. Sa Grandeur semble satisfaite des résultats par tout obtenu.

Avec la Résidence nos relations continuent d'être bonne aussi que, et surtout avec les Officiers. Partout aussi les missionnaires font tous leurs efforts pour être vraiment bons avec tous leurs gens, et nulle part la Mission se fait par contrainte.

A côté des souffrances, Notre Seigneur ne nous ménage donc pas ses consolations. Que notre bénédiction, Monseigneur et Vénéré Père, nous aide à faire mieux, en vrais missionnaires.

Veillez agréer, Monseigneur et Vénéré Père, l'expression de mes hommages respectueux et de mon dévouement tout filial en N.S. et N.D.

Léon Classe

29. EXTRAIT DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 12 AOUT 1910 AU P. LEONARD⁵⁵

Ruaza ,12 août 1910.

(...)

« A Issavi, il faudrait beaucoup aider Frère Rodriguez, plein de bonne volonté, mais névrosé au possible. Il fait d'énormes efforts, mais il remplit toujours de pages de cas très graves à son avis, cas à faire pouffer de rire. N'empêche que ces pauvres gens souffrent et peuvent faire des sottises dans le genre de celles de P. Lecoindre. Et je le redoute toujours un peu pour ce bon Frère. P. Smoor l'aide tant et plus, **mais P. Smoor est scrupuleux, le constate de plus en plus. Or vous le savez, un saint homme scrupuleux est parfois agaçant, et voulant mettre sa conscience en paix et sécurité, est parfois impossible pour autrui, quand il est Supérieur, et c'est le cas pour le bon P. Smoor et cher Frère Rodriguez.** N'empêche que j'admire les efforts des deux. Il faut en-

⁵⁵ Extrait de la lettre du P. Classe du 12 août 1910 au P. Léonard, A.G.M.Afr., N° 096626-096627.

courager l'un et l'autre, et rassurer le bon Supérieur, terrifié parfois de ses devoirs.

P. Lecoindre va mieux. Mais ! Je crois de mon devoir de vous le répéter aussi à Vous, M.R.P., **le découragement du P. Lecoindre vient en grande partie de la neurasthénie.** Je crains beaucoup qu'Issavi ne soit pas la station qui le guérira. Vous comprenez pourquoi : « avec vous je suis plus libre. Je caresse le rêve de l'avoir un jour avec moi et de le soigner. Il m'a envoyé les lettres du P. Girault et un dit qu'il sera sage désormais. »



LE P. LOUPIAS (1872-1910)

« C'est une vertu qui repose sur des gonds tordus, dites-vous. C'est vrai. Tâchons de remettre les nerfs en place, les gonds se redresseront (remarque H.L. : mais ne sera jamais solide) ; Je suis tenace, que voulez-vous, et je ne veux pas désespérer : nous avons tant besoin de bons ouvriers ».

30. LA MORT DU PERE LOUPIAS RACONTEE DANS REVUE MISSIONNAIRE DES PERES BLANCS, MISSIONS D'ALGER, (SEPTEMBRE – OCTOBRE 1910)⁵⁶

« MORT TRAGIQUE D'UN MISSIONNAIRE

Le 21 avril 1910, Mgr Livinhac recevait un télégramme annonçant que le P. Loupias, missionnaire à Rouaza, au nord-est du lac Kivou, avait été assassiné ; toutefois ce fut seulement dans le courant de juin que les lettres du R.P. Classe et de ses confrères, donnant les circonstances du meurtre, parvinrent à Maison-Carrée. Nous publions ici celle qui contient le plus de détails.

A trois heures et demie au nord de la station de Rouaza, habite un chef, Loukara rwa Bishingwé, qui est en révolte contre le roi Mousinga. Plusieurs fois, dans un but de conciliation, la Mission avait intercédé en faveur de ce chef, espérant toujours le ramener à de meilleurs sentiments. Récemment, Mousinga ayant enlevé à Loukara l'administration d'une partie de son pays, un envoyé arriva de la capitale pour faire connaître cette décision au révolté. Cet envoyé, craignant pour sa vie, demanda au P. Loupias de venir assister à l'entrevue. Le Père hésitait ; finalement, craignant que, s'il s'abstenait, les démarches antérieures ne donnassent prétexte à accuser la Mission d'hostilité et d'opposition à l'autorité du roi, il accepta. On prit jour.

Le vendredi 1^{er} avril, le Père partit de bonne heure, suivi seulement de quatre jeunes gens. A l'un d'eux qui lui disait : « Père, prenons des armes, on ne peut se fier à Loukara », il répondit : « Non. Nous allons seulement écouter ce que dira l'envoyé de Mousinga. D'ailleurs, nous resterons en dehors des villages. »

Comme c'était à prévoir, Loukara fut arrogant et dédaigneux, et ne voulut rien entendre. Déjà tous se levaient, mettant ainsi fin à la discussion. Le P. Loupias, qui était demeuré assis, se leva à son tour et prit Loukara par la

⁵⁶ L. CLASSE., « Mort tragique d'un missionnaire », in *Les Missions d'Alger*, N° 203, Septembre-Octobre 1910, pp. 269-372. Le récit a été publié pour informer les bienfaiteurs et familles des Pères Blancs. Il ne correspond pas avec la vérité.

main pour le faire rester encore. Alors du groupe des gens de celui-ci, qui se tenaient non loin de là, partirent plusieurs lances. L'une d'elles frappa le Père en plein front. Ses voisins, Loukara lui-même, voyant le mouvement s'étaient baissés.

Le chef opposé à Loukara, l'envoyé du roi et leurs hommes, n'avait chacun qu'une lance ; leurs arcs, à la demande de notre confrère, ils les avaient déposés plus loin. Parmi eux ce fut d'abord une vraie panique ; les ennemis en profitèrent pour frapper le P. Loupias d'un second coup dans la région du foie. Heureusement trois des jeunes gens venus avec lui rallièrent les fuyards et chassèrent les assaillants.

Moins de vingt minutes après le malheur, on était prévenu à la station. Le P. Soubielle part de suite, suivi par les Frères Alfred et Pancrace ; il était devancé par le sous-officier du camp de Rouhengéri, averti lui-même immédiatement. Le P. Loupias respire encore, mais il est sans connaissance ; il reçoit la sainte absolution. Les chrétiens accourus transportent le pauvre blessé, ne permettant même pas aux catéchumènes de l'approcher.

Le soir, à 8 heures 35, le bon P. Loupias, après avoir reçu les derniers sacrements, rendait son âme à Dieu.

Toute la nuit et jusqu'au lendemain à trois heures de l'après-midi, les fidèles se succédèrent à la chapelle, priant pour leur Père.

C'est une grande perte que vient de faire la Mission du Rouanda. Arrivé dans le Vicariat du Nyanza méridional en février 1901, le P. Loupias passa d'abord trois ans à Oukéréwé. Miné par la fièvre, malgré sa robuste constitution, il fut envoyé au Rouanda (1904) qu'il ne devait plus quitter. A Nyundo, pendant deux ans, puis, comme supérieur, à Issavi et à Rouaza (il était arrivé dans ce dernier poste le 2 décembre 1906), il fut aimé de ses confrères et des indigènes.

Profondément bon, il s'ingéniait à faire plaisir aux missionnaires et à les aider. Il n'y a pas de station dans le Rouanda qui n'ait eu recours à sa charité. Il savait toujours trouver ce dont les autres manquaient, et de sa part l'envoi précédait d'ordinaire la demande.

Sous **son apparente bonhomie, il cachait un esprit vif qui se rendait vite compte des situations.** Nul mieux que lui

ne savait mener les hommes dans cette difficile de Mission de Rouaza.

C'est à ses chrétiens et catéchumènes surtout qu'il s'était donné sans réserve. **Très vif par nature, il était d'une bonté bourrue qui d'abord inspirait la crainte ; mais la crainte faisait bientôt place à la confiance. Il était aimé de tous et connaissait les petits secrets de tous.**

Abusant de ses forces, il s'employait à tous les labeurs. Il était bien, comme le lui écrivait dernièrement Mgr Hirth, « plus chargé de besogne que tous les autres missionnaires du Rouanda ». Lorsqu'on lui disait de se ménager un peu, il répondait invariablement : « Bah ! si je ne fais pas cela, il faudra qu'un confrère le fasse. Tous ont déjà assez de travail. »

Malade et souffrant beaucoup du foie, il se mettait en route pour chercher dans la montagne les bois nécessaires à la construction d'une église. Se fatiguer, c'était son unique remède. A table, en récréation, grelottant parfois de fièvre, il restait cependant à intéresser les confrères. Il voulait bien soigner les autres, mais n'admettait pas d'être soigné lui-même.

Cette activité et ce dévouement étaient vivifiés par un grand esprit de foi ; car le cher P. Loupias était un missionnaire vraiment pieux, ses notes de retraites annuelles et de retraites du mois le prouvent assez.

Tous les Européens se sont associés au malheur qui atteint notre Mission. Des lettres de condoléances nous sont venues des camps allemands, anglais et belges. D'une voix unanime, on reconnaît dans notre cher confrère l'excellent missionnaire et l'homme aimable qui faisait son bonheur de rendre service à tous, de servir sans réserve le pays qui lui donnait asile.

Dans le P. Loupias, nous perdons un ouvrier de bon accueil, et sur lequel, en toutes circonstances, nous pouvions compter. Notre Seigneur a bien choisi le serviteur vivant dans l'attente de son Maître et prêt à répondre à son appel.

Daigne Dieu, agréer ce sacrifice douloureux et accorder en échange à la chère Mission de Rouaza le calme et la paix nécessaires à sa prospérité ! Par là sera réalisé le vœu de notre regretté confrère : « Que d'autres moissonnent dans la joie ce que je sèmerai dans les larmes. Je ne demande qu'une chose : que Dieu soit connu, Jésus glorifié, Marie aimée et honorée !

L. Classe »

31. LA MORT DU PERE LOUPIAS RACONTEE DANS LES ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI (SEPTEMBRE 1910)⁵⁷

**MEURTRE D'UN PERE BLANC AU VICTORIA NYANZA
MERIDIONAL**

(AFRIQUE EQUATORIALE)

Parmi les quinze grandes stations du vicariat apostolique du Victoria Nyanza méridional, une des plus importantes est celle de Rouaza, dans le district de Rouanda, c'est-à-dans la partie la plus occidentale et la plus reculée de la grande Mission que gouverne Mgr Hirth et que trente Pères Blancs évangélisent sous sa direction. C'est là que s'est produit **le criminel attentat** dont nous entretient la lettre suivante.

Le 21 avril, parvenait à Maison-Carrée un télégramme du Nyanza, méridional, annonçant à Mgr Livinhac l'assassinat du R.P. Loupias, missionnaire à Rouaza, au nord-est du lac Kivu. Mais la lettre donnant les circonstances du meurtre n'est arrivée que le 5 juin. Le Vénéré Supérieur Général des Pères Blancs nous l'envoie, et nous nous empressons de la publier.

Lettre du R. P. CLASSE

DE LA SOCIETE DES MISSIONNAIRES D'AFRIQUE (D'ALGER)
à Mgr HIRTH, Vicaire apostolique du Victoria Nyanza méridional.

« Non loin de la Mission de Rouaza, dont le P. Loupias était supérieur, habite un chef nommé Loukara, qui, depuis un certain temps, est en révolte contre le roi du pays. Les missionnaires qui, deux à la fois déjà, avaient sauvé ce chef, espéraient le ramener à de meilleurs sentiments. Le 1^{er} avril, un envoyé du roi se présenta à la Mission de Rouaza et pria le Père Loupias de l'accompagner chez Loukara pour essayer de lui faire entendre raison. Craignant de ne pas réussir, le Père

⁵⁷ Meurtre d'un Père Blanc au Victoria Nyanza méridional (Afrique Equatoriale), in *Annales de la Propagation de la Foi*, Lyon, A.G.M.Afr., Septembre 1910, T. LXXXII, N° 492, pp. 317-319.

hésita d'abord, puis finalement se décida à faire la démarche proposée. Accompagné de quatre chrétiens et de l'envoyé, il se rendit donc chez Loukara, s'entretint avec lui et lui conseilla d'aller à la capitale et de s'en rapporter à la décision du roi.

C'est alors que, sans que rien le fit prévoir, et probablement par ordre de Loukara lui-même, le Père fut frappé au front d'un coup de lance qui l'étendit par terre, puis d'un second coup de lance qui le transperça de part en part.

Le sous-officier du camp de Rouhengéri, prévenu aussitôt, se hâta d'accourir ; en même temps arrivait le P. Soubielle. Le blessé sans connaissance fut transporté à la Mission, où il expira après avoir reçu les derniers sacrements.

Le P. Loupias était un missionnaire pieux et plein de zèle, qui est mort victime de son désir de voir régner la paix entre les chefs de son district et le roi du pays. »

32. LETTRE DU P. CLASSE DU 26 DECEMBRE 1910 A MGR LIVINHAC⁵⁸

Nyundo, 26 décembre 1910

Monseigneur et Vénéré Père,

Avec l'expression de ma vénération toute filiale pour Votre Grandeur, je vous prie d'agréer mes humbles vœux. Chaque jour au Saint Sacrifice et dans la récitation de l'Office divin, je demande à Notre Seigneur d'exaucer tous les vœux de Votre grandeur. Puisse-je ainsi payer la dette de reconnaissance que vous dois.

Il me semble que tous les confrères du Ruanda font réellement effort pour être de vrais missionnaires. Quelques-uns d'entre nous, malheureusement, avons reçu une éducation fausse, ne favorisant que trop les vues naturelles. Cette éducation nous a trompé et égarés. Que Notre Seigneur nous le pardonne et nous donne d'être véritablement tous des hommes de paix.

Monseigneur Sweens nous a quitté après la retraite, en septembre, pour gagner le Kiziba et le Bukumbi. Depuis ce temps

⁵⁸ Lettre du P. Classe du 26 décembre 1910 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 11110 (095223-095225).

tout est resté dans le calme et l'œuvre de Dieu se fait par les travaux des confrères.

Cette semaine nous commencerons à six heures au sud d'Issavi, vers l'Urundi, une fondation. Ce sera N.D. des Apôtres, dans le groupe de Nyaruhengeri-Rusagara. Là en un rayon de deux heures nous groupons facilement 25 000 habitants. Ce point est sur la route de l'Urundi vers lequel semblent vouloir se diriger maintenant les Messieurs de la Mission Evangélique du Ruanda. Depuis 1907 nous avons placé là trois chrétiens originaires de Nyaruhengere même. Les sympathies ne manqueront pas aux confrères qui vont y travailler. Leurs Grandeurs y envoient : P. Lecoindre, P. Dufays et F. Rodriguez. Le cher P. Lecoindre est remis à peu près de sa fatigue et du découragement causés en grande partie par un pauvre confrère qui avait plus de cœur et de dévouement que de jugement.

Au Muléra la situation reste bonne vraiment pour la Mission. Dans ce pauvre pays si belliqueux, il semble que, par ignorance de ce qui se passe chez lui, le Roi cherche à exciter encore les esprits et les lances. En août dernier le Roi envoyait là un grand chef. Il devait commander tout le pays et lever l'impôt. De leur côté les anciens chefs, dont les uns sont oncles, frères, beaux-frères du Roi, restaient dans leurs commandements et devaient aussi lever l'impôt. Chacun de son côté défendait à ses gens de payer l'autre. Il en résultait des rixes continuelles. Tous se réclamaient du Roi. Pour les païens l'embarras n'était pas grand : dans le doute on ne paye pas ; si les réclamations se font trop fortes les lances adoucissent le ton. **Pour les chrétiens et les catéchumènes il en va autrement, car nous avons dû mettre l'obéissance aux chefs comme conditions d'admission.** M. le Résident a bien voulu nous aider et intervenir près du Roi pour faire trancher ce procès. En attendant les gens se battent encore : c'est le bonheur du Muléra un peu honnête. Les confrères sont réellement aimés et font du bien. P. Delmas conduit prudemment sa Mission. On dit bien le pays peu sûr, mais nul n'y croit. Nécessairement dans un pays de frontière, à la limite de la forêt de bambous qui couvre les flancs des volcans, les pillards et les mauvaises gens trouveront toujours leur compte. Poursuivis dans un pays, ils passent la frontière ; traqués au nord,

ils redescendent vite au sud. Frontière et forêt avec les grottes de lave, sont trop avantageuses pour nos batailleurs.

Issavi, Nyundo, Kissaka, Rulindo sont en paix et progressent. Kabgaye, ces derniers temps, a eu assez de difficultés avec quelques chefs, trois ou quatre, mais ces difficultés ont pu être arrangées avec le Roi. Mibirizi reste toujours en retard bien que sous plusieurs points il y ait progrès incontestable. Là il faudra encore de longs efforts et beaucoup de patience pour lancer cette Mission. Les P.P. Trémolet, Lody, Ecomard y donneront tous leurs soins, en se gardant du découragement qui vient de ce que l'on voudrait avancer trop vite.

Rulindo vient d'avoir, à Noël, une demi-douzaine de premiers baptêmes. Ce n'est qu'un encouragement donné aux Confrères et aux catéchumènes, mais bientôt, dans six mois la Mission avancera régulièrement de trimestre en trimestre.

Actuellement notre Ruanda est tout sillonné de marchands. Tout ce monde poursuit les peaux, mais surtout le caoutchouc et l'ivoire du Congo. Le Ruanda est devenu le grand chemin entre le Congo et les vapeurs du Nyanza. Le commerce monte, la civilisation se fait un peu tirer, car nous en sommes toujours aux étroits mais longs sentiers. Les Nègres soupirent et font des vœux pour que les sentiers ne se changent pas en routes qu'il leur faudra piocher et entretenir. Sans doute l'impôt va leur venir ! En février nous aurons de nouveau des commissions de délimitation allemandes et belges ! **Depuis dix ans nos frontières font parler d'elles : il est temps que la situation se règle !** Nous aurons donc à nouveau de nombreux soldats rayonnements en tous sens. Au moins les ennuis des frontières et des zones indécises, sur lesquelles aucun parti – sauf les rebelles et les pillards – n'ose agir, disparaîtront

A la capitale se manifeste une certaine inquiétude : le Roi ira-t-il ou n'ira-t-il pas à Kigari chez le Résident. « On nous tuera plutôt », disent certains Batutsi. Il me semble que personne ne se fera tuer, mais que le Roi ne pouvant plus reculer, refuser, cèdera par crainte des soldats, nombreux à cause des commissions, de la police de la Compagnie du Ruanda. Les Batutsi intelligents – les jeunes – commencent à voir qu'ils ont attendu un peu longtemps pour se révolter. Les vieux ne doutent de rien : Lwabugiri (le père du Roi actuel) était si fort ! Les vieux ne sont pas

braves, les jeunes craignent les balles, à moins qu'ils n'aient un fusil entre les mains. Il est vrai qu'à côté, au Congo, toute la troupe change ses vieux Albini pour des Mausers à répétition et balles blindées : les désertions ne sont pas inouïes et les fusils se laissent aussi voler, et nos Batutsi savent aussi voler.

Dieu nous garde. Notre Ruanda est tout à Marie. La Vierge Immaculée augmentera le bien qui se fait. Nous lui demandons de nous donner des confrères pour Murunda où les catéchumènes montrent une bonne volonté vraiment extraordinaire ; puis pour Kigari, où de toute nécessité il nous faudrait nous installer et ouvrir vite une vraie école enseignant le kiswahili et l'allemand. Kigari est une nécessité : siège du Gouvernement, bientôt Résidence du Roi au moins une partie de l'année, point de passage de toutes nos caravanes ; nous devons y aller. J'ai déjà l'acceptation de M. le Résident, mais je suis du nombre de ceux qui, nombreux, avancent plus des yeux que des jambes.

Actuellement je suis à Nyundo pour préparer l'établissement des Sœurs, nos bons Frères étant trop peu nombreux.

En nous offrant, Monseigneur et Vénéré Père mes humbles vœux de filiale vénération, je prie Votre Grandeur de bénir les confrères et les chrétiens du Ruanda, et particulièrement celui qui tient à se dire toujours

de Votre Grandeur le fils dévoué et
reconnaissant en N.S. et N.D.

Léon Classe

33. EXTRAIT DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 26 JANVIER 1911 AU SUPERIEUR DE RWAZA⁵⁹

Nyundo, le 26 janvier 1911

Mon cher Confrère,
(...)

Demandez toujours aux Pères de bien voir leurs gens pour maintenir le contact, l'union entre les Missionnaires et les chrétiens. Plus la chrétienté sera unie avec ses Pères plus elle

⁵⁹ Lettre du P. Classe du 26 janvier 1911 à ses confrères, A.G.M.Afr., N° 098108.

sera forte, se laissera conduire et diriger. Sur ce point, à Rwa-za, vous êtes plus avancés que dans d'autres Missions ; gardez votre avance, je vous en prie.

(...)

Il ne faut pas que nous les fassions bénéficier trop de ce nous appelons **le sacrement de la bêtise**.

(...)

Méfiez-vous de plus en plus de ces Messieurs du G. **Un peu de tous côtés il y a des meurtres : « une épidémie de meurtres » avoue M. Kandt.** Il faut un bouc émissaire pour expliquer cette situation qui cadre mal avec celle que l'on écrit : on serait bien content de nous attribuer le tout. Ne craignez pas cependant de protester poliment s'il avance des choses qui ne vont pas. Restons de plus en plus dans notre rôle, notre œuvre ne sera que plus florissante et malgré tous ces Messieurs, l'influence des Missionnaires grandira.

Pauvre pays ! Car se sont toujours les innocents qui paient !

(...)

34. PROMULGATION DU DECRET DU PAPE DU 8 AOUT 1910 CONCERNANT L'ADMISSION DES ENFANTS A LA PREMIERE COMMUNION : 19 FEVRIER 1911⁶⁰

35. NOTE DU 22 FEVRIER 1911 CONCERNANT LES VACANCES⁶¹

Kabgayé, le 22 février 1911

Plusieurs Confrères m'ont demandé si l'on pouvait, de droit ou d'après la coutume, prendre huit ou quinze jours de vacances à la fin de chaque trimestre.

Il n'y a pas de vacances de droit non plus que de coutume équivalence.

Nous suivons seulement la coutume suivante : Lorsque dans une station un travail important s'impose et demande plusieurs jours, vg. la visite d'une succursale, de catéchistes ou des chrétiens éloignés...etc., il est préférable de reporter ce

⁶⁰ Promulgation du décret du Pape du 8 août 1910 concernant l'admission de enfants à la première communion par lae P. Classe le19 février 1911, A.G.M.Afr., N°11110 (095233-095239).

⁶¹ Note du 22 février 1911 concernant les vacanciers, A.G.M.Afr., N° 11110 (095240).

travail à la fin du trimestre. Dans ce cas on retarde de huit jours l'ouverture des Catéchismes, plutôt que d'interrompre plus tard le Cours des Instructions. La question est posée au Conseil et c'est au Supérieur qu'il appartient de décider de l'opportunité de ce retard dans la reprise des Catéchismes.

Durant la Semaine sainte les Catéchismes sont empêchés par les Offices et la retraite donnée aux Néophytes.

Léon Classe

v.g. R.

Il ne s'agit pas de la semaine des examens.
Ruaza.

36. LETTRE DU P. CLASSE DU 3 MARS 1911 AU P. DELMAS, SUPERIEUR DE RWAZA⁶²

Kabgayé, le 3 mars 1911

Mon cher Confrère,

(...)

Peut-être que le Gouverneur de la Colonie passera à Ruaza. S'il venait chez vous, vous répondrez au désir de Mgr le Vicaire apostolique « en vous mettant en frais pour lui présenter vos hommages et essayer de lui faire honneur et plaisir si possible ».

Un point que je me permets de vous rappeler est la question des relations avec les chefs. **Nous avons la réputation d'être à outrance les défenseurs de Bahutu, par suite opposés aux chefs.** La formule du Gouvernement est « d'exalter les chefs envers et contre tous ». **Il est possible qu'insidieusement on nous pose quelques questions au sujet de nos relations, pour confirmer l'opinion que l'on a de nous et s'en faire une arme contre nous.** Soyons donc prudent d'autant plus que nous ne gagnerions guère à une attitude contraire.

Le P. Visiteur vous a dit pourquoi je ne suis pas passé par chez vous. L'envi ne m'en manquait pas.

Amitiés aux Confrères...

Léon Classe

⁶² Lettre du P. Classe du 3 mars 1911 au P. Delmas, Supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098112.

COUTUMIER DES SUPERIEURS DU 8 MARS 1911⁶³

1. C'est le Supérieur qui a la responsabilité de tout ce qui se fait à la mission et par conséquent la surveillance de tout.
2. Il veillera à ce qu'on s'en tienne en tout aux ordres donnés, aux coutumiers, qu'on n'innove rien ; lui-même n'innovera rien de sa propre autorité du reste il devra tâcher de se montrer en tout le plus régulier.
3. Il verra par lui-même la manière dont on fait la classe, les catéchismes, vérifiera l'état du magasin, des comptes, le diaire etc., et il veillera sur la bonne exécution de tous les travaux manuels.
4. C'est le Supérieur qui dépouille le courrier ; lui encore qui fera le paquet pour le courrier régulier ; il remettra à l'économe qui s'occupera de le faire partir. C'est lui encore qui doit donner les cheties [?] de route et pour les courriers et pour tous les autres cas.
5. Le Supérieur est seul chargé des relations avec le Gouvernement ; **les relations écrites sont aussi rares que possible. S'il y a échange de lettres, conserver celles reçues et les doubles de celles envoyées.** Si le Supérieur use dans les relations officielles, écrites ou orales de l'intermédiaire d'un confrère qui connaît l'allemand, il le mettra bien au courant des questions en jeu et lui fera partager ses idées et sa manière de voir, de telle sorte que ce confrère ne soit sur les points en question que son porte-voix
6. Les relations avec les autorités indigènes relèvent aussi du Supérieur, ainsi que d'une manière générale toutes les relations extérieures qui ne touchent pas au bien spirituel de la chrétienté v.g. procès, disputes, plaintes quelconques. Il inculquera aux chrétiens le respect de l'autorité ; pour qu'ils ne se croient pas dispensés des corvées, du fait qu'ils sont chrétiens. Il aura à cœur de ne pas écouter les plaintes des indigènes et surtout de ne pas se mêler de leurs affaires ; il s'efforcera de leur persuader que ce n'est pas son affaire.
7. Le Supérieur suivra d'assez près la marche de la mission pour pouvoir faire en connaissance de cause ses rapports trimestriels à Mgr le Vicaire apostolique.

⁶³ Coutumier des superieurs du 8 mars 1911, A.G.M.Afr., N° 098113-14.

8. Pour que l'œuvre soit commune, il ira de temps en temps visiter les quartiers desservis par les autres missionnaires pour que tous sachent qu'il est le Père à tous, et qu'il ne se disent pas les enfants d'un tel ou d'un tel.

9. Le Supérieur en outre de ses travaux prend sa semaine comme les autres confrères pour le ministère courant : baptêmes, enterrements, visites des nuits aux malades, etc.

10. Le Supérieur sera très prudent quand il s'agira de donner des conseils ou d'émettre une opinion au sujet des difficultés que les indigènes ont entre eux. Un mot dit sans réflexion ou mal interprété peut parfois avoir les conséquences les plus graves. Si quelquefois il se croie obligé d'intervenir, il mesurera toute la portée de ses paroles et tâchera d'en prévoir les conséquences.

Ce paragraphe a sa raison d'être à Ruaza beaucoup plus encore qu'ailleurs ; tout le monde sait pourquoi. Ce qui y vient d'être dit s'applique à fortiori aux autres missionnaires également et non pas seulement au Supérieur. Ils ne doivent nullement s'occuper d'entendre les différends, de donner des conseils, de rendre justice, soit à la mission soit dans les tournées.

H. Léonard
8 mars 1911

37. EXTRAIT DU DECRET DU 24 MARS 1911 CONCERNANT LA CONFRERIE DE NOTRE DAME DU MONT CARMEL⁶⁴

Kabgayé, le 24 mars 1911

Mon cher Confrère,

Par décision de Mgr, le Vicaire Apostolique, vous êtes autorisé à affilier vos Néophytes à la Confrérie de N.D. du Mont Carmel, en vous conformant toutefois entièrement au Décret qui vient de régler définitivement que le Scapulaire pourra être remplacé par une médaille.

1. la médaille remplace le port du Scapulaire, non sa réception. Vous devez donc d'abord imposer en la forme ordinaire le

⁶⁴ Décret du 24 mars 1911 concernant la confrérie de Notre Dame du Mont Carmel, N° 11110 (095241).

Scapulaire à chaque Néophyte (Pouvoirs, F.Z., N° 14). Le Scapulaire est ensuite remplacé par la médaille.

2. La médaille doit porter sur l'une de ses faces, l'image de Marie, sur l'autre celle de N.S. présentant son Cœur Sacré.

3. Ces médailles sont bénites « unico sign crucis » par tout prêtre qui a le pouvoir d'imposer le Scapulaire.

4. **Sa Grandeur Monseigneur le Vicaire Apostolique entend n'autoriser en aucune manière le port des médailles avec exergue en français ; il devra en latin ou en allemand. Le Vicariat ne se charge pas de fournir ces médailles.**

Avant de recevoir vos Néophytes dans la Confrérie de N.D. du Mont Carmel, vous aurez soin de les instruire non seulement des privilèges accordés au Scapulaire et des bénédictions célestes qu'il attire sur ceux qui le portent respectueusement et pieusement, mais encore de la manière dont ils doivent se comporter pour s'assurer ces précieux avantages. Porters les livrées de T.S.V. sans l'invoquer et sans faire l'effort pour être fidèle à leurs engagements envers Elle ne serait qu'une fausse dévotion dangereuse pour nos Néophytes.

Pour gagner les Indulgences du Scapulaire il faut :

1. Avoir reçu dans la forme prescrite le Scapulaire d'un Prêtre qui a le pouvoir de l'imposer.
2. Etre reçu dans la Confrérie et y être inscrit.
3. Porter continuellement le Scapulaire.
4. Aucune prière spéciale n'est prescrite.

A. Pour obtenir la grâce à une bonne mort (grâce de la persévérance finale) il faut :

1. Appartenir à la Confrérie du Mont Carmel ;
2. Porter continuellement le Scapulaire ;
3. Mener une vie chrétienne ;
4. Etre revêtu du Scapulaire au moment de la mort.

B. Pour avoir part au privilège sabbatin (abrév. du Purgatoire) il faut :

1. Porter le Scapulaire avec dévotion jusqu'au moment de la mort.
2. Garder la chasteté selon son état.
3. Réciter tous les jours l'office canonique par

devoir ou par dévotion, ou bien le petit office de la Sainte Vierge. Pour ceux qui ne savent pas lire cette 3^{ème} condition doit être suppliée pour l'exacte observance des jeûnes de l'Eglise et l'abstinence des aliments gras les mercredis, vendredis et samedi de chaque semaine. (...)

38. LETTRE DU P. CLASSE DU 28 AVRIL 1911 A MGR LIVINHAC⁶⁵

Kabgayi, 28 avril 1911

Monseigneur et Vénéré Père,

Que cette lettre porte à Votre Grandeur mes humbles vœux de filiale vénération et d'entière soumission. J'espère de la miséricorde de Notre Seigneur et de la puissante intercession de Saint Léon que ces pauvres vœux ne seront pas de simples paroles. Puissent nos prières et nos quelques travaux consoler un peu Votre Grandeur dans les difficultés actuelles !

Dans notre cher Ruanda l'heure est plutôt aux difficultés qu'aux consolations. Dieu cependant ne nous prive pas de celles-ci complètement. Pâques aura vu nos chrétientés s'accroître à environ 250 initiés, chiffre cependant que Noël avait un peu dépassé. Je crois que de toutes nos stations du Ruanda réunies le nombre de nos pauvres chrétiens oublieux de leur baptême, qui n'ont pas rempli leur devoir pascal ne dépassera guère la cinquantaine. La grande consolation nous vient de nos petits enfants chrétiens qui régulièrement de trois mois en trois nous préparons à la première communion. Issavi et Nyundo nous ont donné pour ce trimestre soixante-dix-sept petits communiant. Kissaka (Nsasa) par ses enfants prendra bientôt une bonne place et se remontrera. Rulindo a eu ses premiers baptêmes. Nyaruhengeri apportera vite son contingent de néophytes : là se trouvent tous les éléments d'une bonne Mission et dans les meilleures conditions.

Pour les chrétiens actuellement une grande difficulté vient du commerce et des voyages auxquels beaucoup se donnent. Les blâmer est difficile. Les Européens, les marchands de peaux et de chèvres, les peaux pour l'exportation, les chèvres

⁶⁵ Lettre du P. Classe du 28 avril 1911 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 11110 (095226-095230). En marge de la lettre : « Répondue le 7 Juillet 1911).

pour drainer un peu de l'ivoire et du caoutchouc du Gishari et du Kamurunza, leurs ont crée des besoins, ont fait monter sans mesure les prix de toutes choses. **Les corvées de toutes sortes s'augment et l'impôt est chose décidée pour les être [illisible] de 1912. Le Ruanda, en sa très grande partie a un sol pauvre et aucune richesse naturelle : le Kissaka seul produit l'arachide, donnera peut-être du coton.** Ailleurs le froid, les pluies trop longues, ne favorisent guère les cultures rémunératrices. **A Issavi nous essayons le café pour nos chrétiens, mais beaucoup hésitent à se lancer. Le droit de propriété n'existe pas :** tout est au Roi en principe, en fait aux chefs de collines. Les gens se demandent s'ils ne cultivent pas pour autrui ! Le petit commerce pour les marchands arabes, indiens et autres, le portage, malgré leurs risques et périls, semblent pour beaucoup le salut. L'homme doit s'habiller, vêtir sa femme. Autrefois celle-ci portait une peau de vache, peu chère et de longue durée : une peau actuellement coûte de six à neuf roupies ! Et les champs sont petits et mesurés : les grands et nombreux troupeaux ont besoin de pâturages d'autant plus étendus qu'ils sont plus maigres. Les troupeaux sont l'honneur, la vie du chef et beaucoup son culte ! Ce sont les inconvénients de la civilisation dans un pays surtout loin de toute voie de communication et sans autre moyen de transport que le portage à dos d'hommes.

A Nyanza, la capitale du Roi, un petit progrès est à signaler. D'abord parmi les pages qui fréquentent l'école, un petit mouvement se dessine. Une dizaine se font instruire en secret, et ont amené leurs parents. Deux ont été soupçonnés, et malgré les injures et les railleries, ont franchement avoué et sont demeurés fermes. Le Roi et la Reine Mère n'ont rien dit encore. C'est un encouragement. De plus à cette école viennent maintenant quelques enfants de vrais grands chefs. C'est le mouvement qu'il faudrait encourager.

Hélas ! cette œuvre de Nyanza nous la laissons de plus en plus. C'est une faute que bientôt nous regretterons vivement. A mon humble avis l'œuvre vitale, importante avant toutes au Ruanda est celle des Batutsi ou chefs. Cette œuvre, pour être efficace, doit se faire simultanément dans toutes nos stations, mais avec son complément absolument nécessaire et décisif à Nyanza. **La lutte entre les Protestants et nous est à qui aura les chefs.** L'établissement de trois missionnaires à Nyanza

était jusqu'à présent impossible : ce n'était pas le moment ; les difficultés n'auraient fait que s'accroître. Maintenant encore le moment propice n'est pas encore arrivé. Mais, laisser tomber ce qui a été fait à Nyanza, c'est céder de plein gré les avantages de cinq années d'efforts de rapprochement. **Sans les chefs nous n'aurons pas le peuple d'une manière sérieuse.** Sans eux c'est avec le régime social actuel qui sera encore fortifié, donner au catholicisme une situation d'infériorité, d'esclave, le condamner à être sans cesse aux prises avec les difficultés de l'oppression. Nous devrions nous préparer de manière que le jour où Nyanza deviendra, de par le Gouvernement, ville ouverte, nous n'ayons qu'à transformer notre établissement et d'intermittente rentre notre présence stable et définitive. Dans ces pays, comme dans l'Uganda, **le Roi est l'âme du pays.** Dans les stations, nous devons gagner la bienveillance des chefs pour avoir la liberté du prosélytisme et la paix pour nos gens. Les chefs cependant regarderont toujours vers Nyanza. Leur sympathie à notre égard sera d'autant plus grande qu'ils nous verront aller plus régulièrement à Nyanza, être bien avec le Roi : sympathie et politique personnelles s'uniront. D'autre part, la sympathie du Roi à notre endroit doit se fortifier par des petits services à lui rendus, par les bonnes relations que nous aurions avec ses chefs, leurs paroles bienveillantes pour nous. A l'heure venue, si nous agissions ainsi régulièrement, avec ordre, méthode et entente, la sympathie du Roi et de ses conseillers laisserait faire le pas à ceux de la race noble qui seraient préparés. A leur tour ceux-ci hésiteraient moins connaissant les bonnes intentions du Roi protégé aussi un peu par l'immixtion du Gouvernement européen dans les affaires indigènes.

C'est une erreur grave de dire qu'ici le peuple sera catholique sans les chefs, plus grave que partout ailleurs : chefs et peuple ne sont pas ici de la même race. Il y a antagonisme de races, de conquérants et de conquis. Dans beaucoup de provinces, pour ne pas dire la plupart, la conquête est trop récente et a laissé vivre les poussées d'indépendance. Ce double antagonisme sera fortifié encore de l'antagonisme des religions. Le protestantisme est la religion du Gouvernement ; il a et aura ses faveurs. Que les chefs se jettent vers lui par la politique ; la race mutut-si sera soutenue par le Gouvernement et parce que c'est sa

politique : il doit se servir de cette race pour gouverner, et parce que c'est sa religion. L'autre race, catholique, se réclamera de nous, malgré nous. Maintenant déjà on nous dit assez que nous nous faisons à tort et à raison les défenseurs des Bahutu ! De là à un antagonisme politique, il n'y a pas loin. S'il n'existe pas en fait, on aura soin de faire croire à son existence, et on ne manquera pas de murmures, de tentatives de faits isolées des Bahutu pour prouver son existence. Autre circonstance aggravante et qui aidera ces tendances des idées gouvernementales : nous manquerons de missionnaires allemands, et chez nos adversaires relig. nationalisme passe avant christianisme !

Il me semble qu'au lieu de laisser à peu près Nyanza, nous devrions y paraître de plus en plus, monter l'école de plus en plus en plus. Dans nos stations aussi coûte que coûte, nous devrions gagner les chefs, même si nous les croyons inconvertissable, ce qui est une idée malheureuse en elle même et dans ses conséquences pratiques. Nous devrions envisager l'avenir avec plus de logique. Cela suppose que nous nous occupons surtout de nos œuvres. Nous rions du peu de succès obtenu jusqu'à ce jour par les Protestants. Ils avancent régulièrement. Nous nous illusionnons. Le temps leur donnera le succès, le gouvernement et leur nationalité, compléteront.

Ici il y a une coutume d'après laquelle tous les Rois du Ruanda portant le nom de Yuhi ne peuvent traverser les fleuves. Musinga de son nom de roi est Yuhi III. Kigari, le siège du Gouvernement allemand est de l'autre côté de la Nyavarongo. Le Gouvernement veut faire séjourner le Roi une partie de l'année à Kigari. Passera-t-il outre les coutumes ! C'est probable : le point étant important. Dans l'affirmative Yuhi-Musinga⁶⁶ ira, 4 ou 6 mois sur douze,

⁶⁶ « C'est par diplomatie, sans doute que le Délégué apostolique a passé sous silence la part très réelle et peut-être (?) prépondérante dans la relégation sur les bords du Kivu de l'ancien roi du Ruanda Musinga. Il vaut mieux sans doute que son rôle soit laissé dans l'ombre, car la mesure prise en fait par les autorités belges a déplu à une forte fraction de la population qui n'admet pas cette intrusion européenne dans la politique sous mandat ; Quoique n'étant pas le souverain légitime, **Musinga était aimé** : ses mœurs privées, déplorables, n'intéressait que médiocrement les païens. D'ailleurs si Musinga était intrus, son fils, le roi actuel ne l'est pas moins. Sous la protection du gouvernement allemand, qui trouvait avantageux de maintenir au pouvoir le roi Musinga, il est possible qu'en 1912 il eut été évincé par le fils du roi

séjourner à Kigari avec tout son monde et ses pages. Nyanza alors sera presque désert. Si nous ne sommes pas à Kigari, les Protestants y viendront, et Yuhi et sa cour leur tomberont dans les bras. C'est détruire une partie de notre travail. Le Gouvernement a accepté ma demande d'établissement à la Résidence, mais nous ne pouvons avancer ! Tout le temps de l'année nous avons à Kigari une centaine de chrétiens, à la saison sèche le nombre montait à 250 et plus. Il augmentera. Kigari est l'aboutissement de toutes les caravanes et des marchands traversant le Ruanda, allant au Congo et de l'ouest du Kivu, se rendant à Usumbura. C'est dire que sans cesse nous y aurons des nôtres. Nos caravanes, nos confrères du Ruanda, et des trois stations de Mgr Roelens, des bords du Kivu doivent y camper. Capitale européenne, tête de ligne des bateaux que l'on veut mettre sur la Nyavarongo pour prolonger ou unir les lignes ferrées qui doivent aller du Nyanza au Kivu, Kigari deviendra le Munasa de ces régions. Ce point, tout en nous réservant bien des misères dues à l'Islam, à l'instabilité des gens et à l'immoralité de ces grands centres militaires et commerciaux (les confrères de Muansa et Tabora les connaissent !) devient trop important à beaucoup de titres pour que, sans crainte, nous le puissions oublier longtemps. Là les protestants créeront vite, sous l'œil et avec l'appui du Gouvernement, une grande école d'allemand. A Bukoba nous sommes déjà arrivés trop tard. Ici nous avons tous droits de priorité, reconnus par la Résidence même et nous les perdrons ! Cette pensée me peine profondément, alors surtout que nous sommes regardés comme étranger. En avançant, en faisant cet établissement nécessaire, vite et sérieusement, nous flatterions le germanisme. Ce serait un bouclier placé devant nos œuvres.

Hélas ! d'écoles nous n'en avons pas. C'est le point sur lequel les Protestants vont tâcher de nous faire tomber. **Le kiswahili et l'allemand nous devrions l'apprendre dans toutes**

légitime tué en 1895, près de Kabgaye par la faction des partisans de Musinga. A mon humble avis, il est préférable de ne pas trop publier les détails de l'intervention de Mgr Classe dans le changement de titulaire au trône. Qui sait si un jour le pays changeant de maître (les Belges cédant le mandat au fameux Trustée-Ship) la question ne rebondira pas devant les nouveaux maîtres Blancs du Ruanda ? » On trouverait là... [le reste de la lettre a disparu]. P. CLASSE, A.G.M.Afr. N° 96457.

nos petites écoles de stations. A la côte, les écoles sont déjà soumises à l'inspection gouvernementale, tout comme au Soudan, d'après les derniers rapports. Bientôt ce sera notre tour et nos regrets seront inutiles. Récemment un officier me demandait si c'était vrai que nous avions, dans l'Unyanyembe et le Nyansa-Sud reçu défense d'enseigner le kiswahili dans nos écoles, et ce Monsieur me disait : « Cependant en l'enseignant vous nous rendriez service : nous ne pouvons nous autres apprendre toutes les langues indigènes de la colonie. » Il y a six semaines, le Gouverneur lui-même disait : « Nous placerons près des chefs des jeunes gens de l'école de Tanga ou d'autres parce que les missions ne peuvent nous fournir les sujets dont nous avons besoin. Ce sera un danger car parce que tous ces jeunes gens qui viennent de la côte sont musulmanisés ! » Actuellement, l'un des interprètes de la Résidence, depuis un mois, est un chrétien d'Issavi, de l'école de Rubia. Mais nous n'avons que peu de jeunes gens aussi formés !

M. me Praeses Yohannsen m'avait dit un jour : « **Nous sommes venus dans le Ruanda parce qu'il n'y avait pas de maîtres allemands. Nous avons donc cru qu'il y avait encore de la place pour nous !** » C'est le mot de la situation : **des maîtres allemands, enseigner aussi ce qui peut plaire et calmer le gouvernement, montrer qu'il n'y a pas de chauvinisme de notre part. Et nous aurons encore malgré cela assez à lutter pour calmer les désirs de ces Messieurs.**

Veillez, Monseigneur et Vénéré Père, me pardonner toutes ces réflexions. Je me permets de les exprimer alors que la crise n'est pas encore aigue de la part du Gouvernement et des Protestants surtout que nous ne sommes pas encore envahis par les Musulmans. Ces derniers nous viendront avec le chemin de fer surtout et les marchands.

Le mois prochain je devrai me rendre à Nyundo. Leurs grandeurs m'ont chargé de l'établissement des Sœurs.

Daignez, Monseigneur et Vénéré Père, bénir nos chères missions du Ruanda et leurs missionnaires. Veuillez aussi agréer avec mes vœux l'hommage de mon profond respect et de mon dévouement tout filial en N.S. et N.D.

Léon Classe

39. EXTRAIT DE LA LETTRE DU 24 SEPTEMBRE 1911 DU P. CLASSE (PROBABLEMENT AU P. SUPERIEUR DE RWA-ZA)⁶⁷

24 septembre 1911

(...)

J'espère que le bon Frère Pancrace est un peu rétabli. C'est sans doute la chaleur si forte de ces derniers jours qui l'a fatigué.

Monsieur Kandt dit devoir aller bientôt au Mulera. Il semble tenir à la punition du meurtrier soit par lui, soit par les chefs, soit par les gens (mais là c'est difficile de faire arrêter les représailles au seul meurtrier !

Il nous a écrit à propos des vaches. Dans la décision à propos de la place des postes d'observation, tachez que l'on ne dise pas que nous avons cherché notre seul intérêt. Les postes doivent protéger la frontière, pour cela il ne faut pas qu'ils soient juste à la forêt.

Monsieur Kandt nous a dit vous avoir laissé toute latitude pour indiquer aux soldats les endroits où ils devaient se placer.

Je ne fixe pas encore la date de la retraite, si non en vous disant qu'elle sera vers la fin de novembre. Parce que nous tenons absolument à ce que la bâtisse soit terminée. Si nous n'agissons pas ainsi l'intérêt général souffrira trop. Votre chrétienté y perdra et nous ne pouvons nous engager dans des dépenses toujours plus grandes, car alors vous n'aurez pas votre église avant le Rosaire prochain, ce que Monseigneur ne veut aucunement.

Nous quitterons Rulindo mercredi matin. Le lundi 2 octobre nous partirons pour Mibirisi.

Amitiés toujours aux confrères. Que Marie Immaculée vous aide.

Je demeure notre tout dévoué confère en N.S. et N.D.

Léon Classe

De Kabgaye j'écirai aux bons Frères.

⁶⁷. Extrait de la lettre du 24 septembre 1911 du P. Classe (probablement adressée au p. supérieur de rwaza ?), A.G.M.Afr., N° 098125.

40. LETTRE DU P. CLASSE DU 1^{ER} NOVEMBRE 1911 A MGR LIVINHAC⁶⁸

Kabgayé, 1^{er} novembre 1911

Monseigneur et Vénéré Père,

Le souvenir que Votre Grandeur a remis pour moi au cher P. Embil m'a tout à fait touché. Cependant je ne puis dire qu'il me fera d'avantage souvenir des bontés de Votre Grandeur à mon égard.

Le bon Dieu m'a ménagé une grande joie et une grande et une grande consolation à nos missionnaires du Ruanda cette année. Depuis juillet nous possédons Monseigneur Hirth. Sa Grandeur n'était pas revenue au Ruanda depuis février 1905. Malgré nos erreurs et les difficultés durant ces sept années. Notre Seigneur a bien voulu bénir et faire fructifier nos efforts puisque le Ruanda fournit actuellement à peu près la moitié de la population chrétienne du Vicariat. Cette visite longue et précieuse de sa Grandeur contribuera à promouvoir davantage le bien, à nous donner la vraie direction. Personnellement j'ai été touché et heureux de voir combien les confrères ont accueilli avec joie la venue de Monseigneur. Partout on a fini par reconnaître que les hésitations au sujet de direction donnée par Sa Grandeur étaient malheureuses pour nos œuvres. Certainement c'est la confiance en cette direction qui domine définitivement.

Nos missions seraient plus fortes, plus avancées si partout nous nous étions bien mis à l'œuvre. Le danger des protestants, des faiblesses de ci de là dans les missions que l'on disait les plus fortes ont montré où était le vrai. Que notre Seigneur en soit béni.

Nos progrès cette année ne seront guère visible ; deux confrères seulement nous sont venus : P. Zuembiehl à Issavi, P. Prieur à Nyundo. Je ne compte pas P. Briquet venu remplacer P. Hoynk appelé par Mgr Sweens à Rubia. La société évangélique qui travaille au Ruanda, pour pouvoir concentrer ses efforts sur ce pays, a abandonné l'Urundi, où elle devait entrer, à une autre société. Au Congrès de Dares Salaam ces Messieurs ont déclaré devoir unir leurs efforts contre la toute puissante Mission catholique. Nous sommes avertis : à nous

⁶⁸ Lettre du P. Classe du 1^{er} novembre 1911 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 11110 (095226-095230). En marge de la lettre : « Répondue le 7 Juillet 1911).

de nous garder. Actuellement nos relations sont très bonnes avec ces Messieurs. Les difficultés naîtront du contact des chrétiens.

La Mission de Mibirisi où j'ai accompagné Sa Grandeur, se traîne encore. Il y a beaucoup de mieux cependant à constater et Sa Grandeur a beaucoup encouragé les confrères. La patience et le dévouement des confrères auront de vrais résultats. Hélas, les confrères souffrent beaucoup de leur vie de communauté, l'entente y manque complètement. C'est un peu le mal de Nyundo à moins que la présence d'un nouveau jeune confère, le P. Prieur, ne ramène la paix et la bonne entente.

J'espère beaucoup de la présence de Mgr Hirth pour arriver à une solution de la question des Batutsi. Toujours la volonté de Sa Grandeur a été qu'on s'occupe des chefs.

Actuellement beaucoup de difficultés naissent au Nord du Ruanda, dans le Mulera, des racontars au sujet d'une femme, Nyinakahumuza, échappée de Bukoba où elle était internée, réfugiée au Mpororo. Ce serait, croit-on une femme de Lwabugiri, père du Toi actuel. Son fils serait le prétendant légitime, Musinga de fait étant usurpateur. En réalité le Roi ne changera pas, ni le Gouvernement, ni le pays n'y aurait intérêt, mais les racontars les plus gros sont toujours les plus admis, surtout aux frontières où le trouble sert toujours.

En exprimant à Votre Grandeur l'expression de ma vive reconnaissance, je vous prie, Monseigneur et Vénéré Père, d'agréer l'hommage respectueux de mon dévouement tout filial de N.S. et N.D.

Léon Classe

41. LETTRE DU P. CLASSE DU 30 JUIN 1912 AU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL⁶⁹

Marienthal, 30 juin 1912

Monseigneur et Vénéré Père,

La décision de Votre Grandeur m'a causé une vraie consolation. Je m'embarquerai donc le 11 Août. **J'ai fait à Metz la demande de réintégration dans la qualité d'Allemand, indiquant que je désirais résider comme auparavant dans la**

⁶⁹ Lettre du P. Classe du 30 juin 1912 au Supérieur Général, A.G.M.Afr., N° 96457.

colonie. D'autre part pour la santé, je ne sens nullement le besoin de prolonger mon séjour ici. Monseigneur Hirth de son côté semble désirer autant que moi un départ que j'aurais voulu hâter encore plus. Sa Grandeur semble aussi compter sur un fort secours en Missionnaires ! Hélas ! **On m'écrit qu'à Issavi P. Smoor est devenu à demi aveugle.** Les yeux, dit-on, ne supportent plus la lumière et il lui est impossible de lire quoique ce soit. Il devra sans doute rentrer. Issavi restera avec P. Pouget (qui espérait et à juste titre revenir aussi cette année), P. Zumbiehl et P. Hurel. Encor une station démontée !

Daignez, Monseigneur et Vénéré Père, agréer l'hommage de ma profonde vénération et de mon entier et tout filial dévouement en N.S. et N.D.

Léon Classe

42. LETTRE DU P. CLASSE DU 9 OCTOBRE 1912 AU P. DELMAS⁷⁰

Kabgayé, le 9 octobre 1912

Mon bien cher Confrère,

Merci pour votre bonne lettre et vos souhaits de bienvenue. Demandez aussi à Notre Seigneur de m'aider car le travail que me donne Monseigneur est lourd ; peu facile et pas toujours agréable : s'il est un peu utile ce sera parfait !

(...)

Le Fr. Pancrace devra être le 15 Décembre à Issavi. Monseigneur tient absolument à cette date. C'est l'intérêt général qui l'exige. Fr. Herménégilde pourra terminer ce que Fr. Pancrace aura laissé en arrière.

J'espère vous voir bientôt. Mgr m'a dit de refaire de suite toute la tournée du Ruanda, mais peut-être me fera-t-il commencer par **Mibirisi toujours malade.**

Bon courage et bon succès au Bushuri. **Recommandez une grande prudence aux jeunes Pères qui restent à Ruasa.**

Merci pour les peaux que vous m'avez envoyées ! A bientôt j'espère.

(...)

Léon Classe

⁷⁰ Lettre du P. Csse du 9 octobre 1912 au P. Delmas,, A.G.M.Afr., N° 098153.

**43. LETTRE DE MGR HIRTH DU 13 OCTOBRE 1912 AUX
CONFRERES DE RWAZA⁷¹**

Kabgayé, le 13 octobre 1912

Mes biens chers Confrères,

**Comme mes yeux se trouvent de plus en plus fatigués,
c'est le P. Vicaire général qui se chargera dorénavant de
toute la correspondance administrative avec les Pères et
les Frères de nos stations**

Veillez à partir de ce jour lui adresser directement vos rapports et autres lettres ; de cette manière la réponse à ces lettres éprouvera moins de retard s'il arrive au Père d'être en voyage pour la visite des stations.

En me recommandant encore à vos bonnes prières, je vous prie de me croire votre toujours bien affectionné en N.S.

Jean Joseph

**44. LETTRE DU P. CLASSE DU 14 OCTOBRE 1912 AU
P. DELMAS⁷²**

Kabgayé, le 14 octobre 1912

Mon cher Confrère,

Les nécessités du moment nous forcent à recourir à votre dévouement pour garnir nos stations, car nous n'avons pas de renfort et deux Pères partiront en Europe pour la retraite.

Monseigneur demande à P. Soubielle de partir immédiatement dimanche 20 courant, pour qu'il soit ici mercredi 23. Le vendredi 25, lui et moi partirons pour Mibilisi. P. Soubielle y remplacera P. Lody nommé à Nsasa. P. Dufays arrivera dimanche 20 à Ruasa et vous déchargera sur lui de tout votre matériel : c'est lui travail que vous lui demanderons.

P. van Baer quittera aussi Ruasa, mais il n'est pas encore averti ; je le ferai un peu plus tard (ne le lui dite pas), et cela pour pouvoir garder trois missionnaires dans chaque station ! Cette année Fr. Herménégile quittera Nasa le 14 Janvier au plus tard pour venir chez vous. Donc cette année vous serez :

P. Delmas, Supérieur

P. Dufays

⁷¹ Lettre de Mgr Hirth du 13 octobre 1912 aux confreres de Rwaза. A.G.M.Afr., N° 098152.

⁷² Lettre du P. Classe du 14 octobre 1912 au P. Delmas, A.G.M.Afr., N° 098154

P. Gilli
Fr. Herménégilde

Nous ne pouvons faire autrement. Bon courage. Dieu vous aidera et vous arriverez quand même. Oremus pro invicem.
(...)

Léon Classe

45. LETTRE DU P. CLASSE DU 31 OCTOBRE 1912 AU P. DELMAS⁷³

Mibirisi, le 31 Octobre 1912

Mon cher Confrère,

Cette fois c'est le bon Père van Baer que je vous demande ! Monseigneur se voit dans la nécessité d'envoyer le Père à Nyundo pour y mettre les Confrères à la règle. P. Weckerlé part et il ne restera au Bugoye que P. Huntziger, Supérieur, et P. Pagès. P. van Baer fera troisième. Cette gêne ne sera que cette année, je l'espère, nous pourrons ensuite remonter nos stations.

Cette année vous devrez donc laisser le soin du matériel à P. Dufays, avec cette condition qu'on ne doit rien changer au plan donné par les Sœurs. Pour la facilité et la rapidité du travail, portes et fenêtres doivent être ordinaires. Dans la bâtisse de la grande maison il faudra placer de suite en construisant les bois pour les plafonds. Les Sœurs tiennent à ces plafonds.

Prenez donc sur vous avec P. Gilli le soin de la chrétienté et du catéchuménat (...)

Mibirisi est toujours ce que vous l'avez vu, en plus il a fait un grand pas en arrière pour le catéchuménat qui y est nul.
(...)

Dites au bon Fr. Pancrace que ses demandes pour Issavi seront réalisées. Je le trouverai à Issavi même à son arrivée. Je le trouverai à Issavi même à son arrivée, car je serai là vers les premiers jours de Décembre.

Monseigneur doit partir pour Nyundo dimanche 3. Sa Grandeur sera donc près de vous, puis ira aussi chez vous un bon temps.
(...)

Léon Classe

⁷³ Lettre du P. Classe du 31 octobre 1912 au P. Delmas⁷³, AGMAfr., N° 098155.

P. Weckerlé partira vers le 15-18 Novembre.
P. van Baer devrait donc être pour cette époque à Nyundo.

46. RAPPORT ANNUEL SUR LES MISSIONS DU RWANDA DU 25 NOVEMBRE 1912⁷⁴

Mibirizi, le 25 novembre 1912

Monseigneur et Vénéré Père,

Monseigneur Hirth m'a demandé d'adresser à Votre Grandeur le rapport sur les Missions du Ruanda. Ce n'est un double plaisir : parler de ces chères Missions et rendre ce léger service à Monseigneur pour qui je professe plus que de l'attachement et du dévouement.

Avant de parler de chaque Station en particulier, quelques points d'un intérêt général sont à préciser.

Grâce à l'activité et à l'énergie du Résident intérimaire, Oberl. Gudowius, les événements qui ont, pendant les cinq premiers mois de cette année, troublé tout le nord du Ruanda sont terminés. **Le prétendant au trône a été tué, sa mère est à Kampala (Uganda), ses principaux lieutenants le Mutwa Basebya et Lukara bwa Bishingwe ont été exécutés.**

La paix semble devoir être pour quelques temps au moins stable parmi les populations très denses mais aussi très turbulents et indépendants du Nord. Des grands chefs Batutsi ont été donnés aux provinces pacifiées. Ce point n'a qu'une médiocre importance, car après avoir construit leurs résidences, ces chefs voyant les soldats se retirer, ont cru prudent de ne pas pousser plus loin l'occupation de nouveaux fiefs. C'est une manière honnête d'avouer qu'ils ne sont pas encore rassurés au point d'habiter au milieu de leurs gens.

Les populations cependant sont fatiguées de la guerre ; elles ont été trop fortement éprouvées elles et leurs chefs d'autrefois pour recommence de suite. Elles demandent les missionnaires avec instance, dans un but politique et pour pouvoir enfin vivre en paix, c'est vrai, mais le mouvement n'est pas à dédaigner. Nyundo, Rwasu, Rwasu surtout vis-à-vis du Gouvernement ont gagné plus d'influence. C'est grâce aux Pères de

⁷⁴ Rapport annuel sur les missions du Rwanda du 25 novembre 1912, A.G.M.Afr., N° 11110 (095319-095322).

Ruasa que Chrétiens et Catéchumènes n'ont pas mis leurs lances au service du Prétendant. A la fin, P. Delmas, voyant que difficilement il arriverait à les maintenir, leur disait : « Nous irons chez lui ensemble ; attendez, je vous avertirai. » Et souvent les gens venaient demander : « mais quand irons-nous à Ndungutse. » Monsieur Gudowius s'est plu à reconnaître l'attitude de la Mission. A Rulindo, P. Buisson a pu décider une douzaine de chefs à faire leur soumission et les amenés lui-même au Résident qui en a été satisfait. Cette démarche a entièrement couvert l'attitude première de quelques chrétiens de cette Station. En réalité dans tout ce pays de Rulindo (le Bulisa et le Busigi), **la population est mécontente de l'échec du parti de Ndungutse** : elle est contre les Batutsi et la situation de la Mission est par là rendue délicate et difficile.

Actuellement il semble se commencer une campagne contre les Batutsi. Beaucoup de voyageurs, surtout le Prof. H. Mayer, ont un peu vu et entendu dans ce pays. Ils trouvent que les privilèges de cette race sont trop exagérés, qu'on a pour eux (certains hommes haut placés) une sorte de culte non motivé ; que d'autre part ils restent obstinément à l'écart de tout rapprochement avec les Européens ; sont plutôt hostiles ; que le Gouvernement et pour eux par trop complaisant, voir même timide, ce qui est pour plus tard un danger. Il est à souhaiter qu'il y ait un résultat pratique ! Il semble inévitable que les Batutsi, par leur parti pris de dédaigner l'Européen, leur soin jaloux de refuser toute instruction, se feroient remplacer, pratiquement, par des Bahutu instruits. Nous essayons de pousser des Batutsi, quelques-uns se sont décidés, mais ils sont rares, surtout parmi les riches. Il y a cependant un progrès appréciable sur ce point, mais nous aurons longtemps encore à lutter contre l'indolence de ces Grands Batutsi qui ne s'imaginent pas pouvoir faire autre chose que s'amuser, et ne croient pas qu'un Européen puisse leur apprendre quelque chose d'utile : l'Européen connaît si peu les vaches ! et la vache suffit à tout ! Je le répète, nous avançons cependant et quelques chefs – pour ne pas parler des Batutsi pauvres et de chefs Bahutu – se rapprochent et cherchent à s'instruire même de la religion. **Nous avons maintenant un Chrétien secrétaire du Roi, et reconnu comme tel par le Gouvernement, un autre interprète près du Gouvernement, plusieurs près des Grands**

Chefs. Il y a là pour nous un moyen sérieux d'apostolat si nous savons l'utiliser et les perfectionner partout.

Monsieur Kandt a repris son poste à Kigali, depuis la fin de septembre. Pour le moment tout est bien ! L'influence des « appréciations contre les Batutsi » se sent. Pour le moment son grand projet est une école gouvernementale pour les jeunes Batutsi. A Kigali même les bâtiments ont été élevés. Les élèves manquent ! Usera-t-on la force ?! A la capitale tous jurent n'y vouloir pas aller, ne vouloir pas y envoyer leurs enfants. Nous devrions depuis deux ans avoir notre école, et je vois que nous aurions des élèves, nous en avons quelques-uns malgré le manque d'installation, surtout n'ayant aucun Père disponible. Le point important dans ce projet de Monsieur Kandt est l'opposition suscitée par les Protestants. Le Praeses Pasteur Roehl a préparé et présenté un long mémoire contre cette école, rendant, dit-il, la situation difficile aux Missions, tendant à un monopole que les Missions ne peuvent accepter... Monsieur Roehl nous avait demandé de nous unir à lui, nous nous sommes abstenus évidemment en indiquant des raisons bonnes pour ne pas l'indisposer. A Kigali la discussion a été vive et le projet sera assez malmené en Allemagne ; Monsieur Roehl est parti en octobre. C'est que ce projet est la ruine des espérances de ces Messieurs.

Monsieur Kandt, après sa visite au Roi, est venu à Kabgaye seulement. Le Résident a beaucoup insisté près de Monseigneur, près de moi pour que nous établissions de suite à Kigali. Cinq fois il a repris la question disant qu'une succursale était impossible, insuffisante. Un des motifs allégués a été « la nécessité de combattre la propagande musulmane !! » La Mission catholique y arriverait, dit-il, et le Gouvernement lui saurait gré des ses efforts !! Pour nous, cette insistance et ces mots disent beaucoup. Enfin on reconnaît l'effort et l'organisation de la propagande musulmane, et on s'en émet. **Un point aussi pour nous, c'est la présence de 500 Chrétiens à Kigali, le Gouvernement, les caravanes et les chiffres du recensement officiel qui donne pour la minuscule province de Kigali, le Bganachambge 62.000 habitants.** A Kigali nous avons maintenant un pied à terre, une maison en briques ayant quatre chambres (2 rémises (?)- servant de chapelle), pour le Père de Kabgaye qui doit desservir la succursale ; mais Kabgaye est à 2 jours de

marches est déjà chargé de Nyanza qui est à 8 heures au sud, d'un petit commencement d'école ou viennent une dizaine de jeunes chefs !!

Actuellement nous travaillons à établir des succursales autour de nos différentes stations. Jusqu'à présent le besoin de ces succursales un peu éloignées ne se faisait pas sentir. Avec le système de peuplement du Ruanda, ayant autour de nos stations dans un rayon de 8-10 kilom. de 25 à 50.000 habitants et plus suivant les Missions, les missionnaires pouvaient travailler d'abord les âmes les plus rapproché, ils cherchaient aussi à occuper le plus grand nombre de ces plaques de population. **La venue des Protestants, le nombre des Missions augmentant, et les vues du Gouvernement nous forcent maintenant à établir un peu partout des succursales pour ne pas nous laisser encercler, pour pouvoir aussi avoir pied dans des centres où nous n'avons pas encore de missionnaires en résidence.** Comme la propriété n'existe pas plus pour les Chefs que pour les sujets, nous ne pouvons guère avoir des catéchistes officiels établis comme tels, sauf en de rares endroits éloignés de la capitale. Cette situation évidemment changera, mais actuellement c'est une difficulté de plus. Il nous faut des catéchistes suffisamment sérieux et souples pour agir sans bruit, obtenir d'un chef un terrain, rester là comme ses sujets, sans paraître envoyés de la Mission. Le Gouvernement ne reconnaît comme occupée qu'une succursale qui a un terrain officiellement acheté devant le Gouvernement avec le consentement du Roi lui-même, et qui est occupée par un Européen, mais il conserve à la confession qui a, dans un village, des chrétiens « baptisés » ou « non baptisés » le droit de visiter ces chrétiens, de « faire pour eux l'office » après l'établissement officiel dans ce village de la confession opposée. En pratique, là où les Protestants seront « officiellement » nous ne pourrons nous y mettre, d'où nécessité pour nous maintenant que « les plaques de populations » s'occupent officiellement les unes après les autres (nous en avons 9 plus 2 officiellement demandées et obtenues mais non occupées : Kigali et Bukonya, et les Protestants 6 occupées) d'avoir à l'avance de ces chrétiens que nous pourrons continuer à visiter, par suite multiplier.

Les Protestants viennent de fonder une nouvelle station qui sera la résidence du « Praeses » à Remera (Rukondo) à 8

heures $\frac{1}{2}$ à l'est-nord de Kabgaye ; sur la route de Kigali et de Rulindo. D'après le recensement officiel c'est un pâtre de 60.000 habitants.

Le recensement se fait, au moins dans les provinces plus calmes, par les soins et les ordres du Gouvernement. Nous avons plusieurs Chrétiens bahaya et banyarwanda employés à ce travail. Le recensement dépasse beaucoup les prévisions et **la partie allemande du Ruanda dépassera peut-être les 2 millions et $\frac{1}{2}$. D'aucuns commencent à dire un peu bas que le Ruanda et l'Urundi sont les réservoirs d'hommes où il n'y aura qu'à puiser pour les plantages de la côte et des régions voisines du Nyassa et du Tanganyika ! Heureusement, pour le Bahaya l'exportation a donné, chiffres officiels, 75% de mortalité ce qui a amené un décret interdisant le déplacement des Bahaya. Puissions-nous aussi être gardés.**

Les Indiens se ruent de plus en plus sur le Ruanda, mais leur grand objectif est le Congo belge à drainer. Ils nous amènent le recrutement forcé d'innombrables porteurs pour Bukoba, le marché du Mwaro (au sud de Mibirisi à la frontière du Congo) et le Kameronsi (200 kilom. au nord-ouest du Kivu). Le Roi et des chefs (non tous) trouvent la chose assez bonne : eux reçoivent les rupies ! **Ces Indiens sont cause aussi de nouvelles corvées nombreuses pour les bois, leur construction...** Surtout le grand mal c'est qu'ils travaillent partout l'Islam.

Nos stations gardent toutes le minimum de trois missionnaires. Il n'y a à accepter qu'Issavi ou Frère Pancrace sera surnuméraire à cause des travaux de l'église. Frère Rodriguez sera à côté de lui en grande partie pour procurer un peu de repos aux confrères de Nyaruhengeri. **Plus tard, quand nous aurons notre Economat Général séparé, ce bon Frère, qui est un homme d'ordre, aura vraiment la place qui lui convient ; il travaillera sans voir de Nègres** (Il y a remarquer aussi que ce bon Frère a fait cette année surtout de vrais efforts et lui en faut savoir gré !). Nos pauvres stations ont besoin de ne pas perdre un seul missionnaire ; les confrères savent que les petites misères quotidiennement sont à attribuer en grand partie à ses nerfs malades ; ils l'aideront.

A Issavi, P Smoor étant parti pour faire la retraite de 30 jours, P. Pouget reste chargé de la Mission avec P. Zuem-

beihl et P. Hurel. L'installation des Sœurs est terminée, mais l'église doit être allongée. Frère Pancrace sera chargé de ce travail assez difficile et pénible. Malgré la situation pénible de cette Mission nous espérons conduire à bon terme ce travail avec l'appui des chrétiens. P. Smoor écrit au commencement de novembre : « Les Chrétiens ont fourni un travail considérable pour l'église ; sans eux on n'aurait jamais eu les arbres nécessaires pour n'importe qu'elle somme. » Cette belle Mission a un véritable recul et elle baissera encore. Cependant il ne faut pas exagérer la situation. Ils y actuellement un peu plus de 2 300 Chrétiens en vie, sur ce nombre 150 à 180 ne pratiquent pas pour raison de mariage malheureux, brouilles...etc. Beaucoup, je crois, peuvent être ramenés, mais il faudra travailler sérieusement. Deux seulement ont passé au protestantisme. Pendant le dernier trimestre, on a eu, en semaine 70 communions en moyenne par jour. Deux fois par semaine 30-50 enfants la font chez les Sœurs, pour qu'on puisse leur apprendre à faire un peu d'action de grâces, à bien communier. Le chapelet reste très en honneur, et au salut du dimanche soir, il y a environ 400 présences, en semaine une cinquantaine. Avec un travail suivi, si les missionnaires ont vraiment la confiance des gens, et avec la grâce de Dieu, on ne peut pas se désespérer. **Les Indiens encerclent Issavi ; c'est la fièvre de commerce qui est partout.** Le plus grand mal est dans le catéchuménat qui est très faible. Cette année les baptêmes baisseront, mais plus encore l'an prochain. En redonnant courage et confiance aux Chrétiens et les amenant aux principes de la pratique d'un vrai prosélytisme, on redonnera à cette Mission une situation normale. Le personnel laisse bien un peu à désirer !

Nsasa est aussi dans cette même situation, avec aussi beaucoup de bons éléments qui restent inactif, parce qu'on ne sait pas leur faire prendre conscience d'eux-mêmes, les soutenir et les diriger. **La direction surtout à Nsasa est absolument insuffisante.** Pour différentes causes aussi le personnel a du trop changer. A Nsasa, on souffre encore de l'opposition sourde de quelques Chefs, par suite les chrétiens en beaucoup d'endroits ne sont pas aimés. Il y a cependant du mieux et de vrais efforts sur ce point des relations avec les Chefs. On a enlevé absolument tout ce qui pouvait être cause de défiance ou d'inimitié de la part de Chefs. Il faut reconnaître la bonne vo-

lonté des Confrères. **Nsasa est aussi la Mission où les gens sont le plus près par le portage : ils sont moins malades, et les morts moins nombreux, lorsqu'ils descendent au Nyanza.** Sauf pendant le temps des cultures on peut toujours compter environ 150 Chrétiens absents pour ce motif, d'où moins de régularité dans la réception des Sacrements, moins de fréquence aussi. Le rapport du Supérieur pour le trimestre dernier donne une moyenne de 35 communions par jour en semaine et de 200 pour le dimanche. Le catéchuménat est insignifiant : les raisons sont le recul de 70 chrétiens hommes et femmes – pour raisons de voyage, de mariage... Ce qui a une vraie influence, l'opposition de chefs, la fièvre du commerce et des voyages ou les corvées qu'elle leur occasionne de la part de Kigali, du Roi, des Chefs... **mais aussi l'erreur des confrères qui ne peuvent encore guère comprendre un recrutement qui ne serait pas fait par eux directement : ce qui ruine tout prosélytisme individuel dans les Chrétiens.** Nsasa a beaucoup d'enfants de chrétiens et de ce côté la Mission donne un vrai espoir. P. Arnoux a remplacé à Nsasa P. Knoll qui, cette année, sera chargé des enfant réunis à Nyaruhengeri ; notre nouveau Petit Séminaire préparatoire. P. Arnoux, P. Briquet ont ce qu'il faut pour faire bonne besogne ; P. Moïse a changé beaucoup, mais il a trop de difficultés là pour pouvoir acquérir maintenant une vraie et efficace influence. Les conditions matérielles sont encore très défectueuses. Il faudrait de nécessité une église. Le long couloir de 60 m x 6 m est insuffisant, peu propre et de plus en plus les difficultés de construction augmenteront : ce sont les Banyakissaka surtout qui sont emmenés pour le portage. : le Roi lui-même en livre des bandes mais perçoit leur paiement ; les prix montent très vite. Mais le personnel manque !

Nyundo va maintenant de l'avant, peut-être un peu vite, peut-être aussi le catéchuménat n'a pas la valeur qu'on devrait lui demander. Bien dirigée la Mission sera très bonne. Au Rosaire dernier nous y avons eu un baptême de 187 personnes y compris 27 petits enfants dont les parents étaient ce jour baptisés. Cette année, je l'espère, les néophytes dépasseront les 3 000. Le catéchisme actuel de ceux qui doivent être baptisés à Noël compte 120 individus ; nous mettons à part les 50 enfants de 7 à 10 ans enfants ou proches parents de néophytes ou de catéchumènes avancées ; ces enfants ou proches pa-

rents sont préparés par les Sœurs. Le catéchisme suivant atteint deux cents ; les deux autres ont encore plus de monde. **Monseigneur Hirth, après la Toussaint, est parti pour Nyundo afin de diriger et d'aider les jeunes confrères, P. Huntziger, P. Pagès et P. v. Baer, restés dans cette station.** Au travail considérable de la Mission s'adjoint celui des 4 succursales déjà établies ; deux à l'ouest près du Kivu, une à Rwereri à 3 h ½ au nord, dans la pleine de lave, et la 4^e au Bushiru, l'un des pays les plus peuplés que je connaisse, à 9 h à l'est dans la montagne au-delà de la forêt, sur la route du Mulera. **Partout, comme d'ailleurs dans les autres succursales fondées, nous n'avons que des catéchistes mariés établis deux à deux.** A Nyundo, nous devons de toute nécessité aussi allonger en 1914 notre église !!

Rwaza a son église pour quelques années. La Mission semble également progresser malgré le caractère batailleur des habitants et les guerres incessantes qui désolent ce beau pays. La chrétienté atteindra bientôt les 2.000 (actuellement 1 814), et, une bonne note, c'est que cette année encore elle n'a eu que cinq abstentions pour les Pâques, 3 émigrés retournés dans leur pays et un homme et sa femme revenus depuis un an à des pratiques païennes. Dans le trimestre août – octobre on a eu 13.485 communions. Les enfants sont très nombreux : parmi eux 63 ayant de 7 à 9 ans ont fait leur première communion, 75 sont préparés au baptême. Le nombre des enfants s'accroîtra beaucoup, puisque maintenant nous pourrons avec plus de sécurité baptiser les enfants proche parents de chrétiens. Les missionnaires seront grandement aidés près de ces petits par les Sœurs que nous attendons dans le courant de 1913. Malheureusement là encore 3 missionnaires : P. Delmas et P. Gilli doivent pourvoir au soin spirituel de la Mission. P. Dufays est plus spécialement chargé de l'installation des Sœurs, du matériel, tout en s'occupant aussi un peu du spirituel. Ruasa a deux succursales maintenant : le Kibali à mi-route de Rulindo à l'est sud-est et le Bukona, magnifique pâtre de populations, au sud sur la route même de Kabgaye ; là dans un rayon de 1 h ½ nous aurons 30.000 habitants groupés, sans compter les autres plus éloignés. Ce point du Bukonya, la Résidence nous l'a cédé officiellement et le Roi à mon passage à Nyanza, fin octobre, a enfin consenti. Le catéchuménat est bon, mais plus lent qu'il ne devrait, les difficultés du

pays, l'immense travail matériel de l'église en sont en partie cause.

Mibirisi ne progresse guère actuellement : la direction y est trop insuffisante, puis, voyant un vrai bon mouvement en avant on a voulu aller trop vite. Les bons éléments cependant ne manquent pas ; si on sait les utiliser et travailler suivant une bonne méthode, le mouvement reprendra. **Les Banyaga sont d'une docilité que nous trouvons difficilement ailleurs, et on obtient des chrétiens à peu près ce qu'on veut : je viens encore d'en faire l'expérience.** Une autre direction s'impose : la bonne volonté ne suffit pas. La chrétienté atteint le chiffre de 740 membres et cependant les néophytes surtout ont baptisé d'octobre 1911 au 30 octobre 1912, 299 enfants ou adultes moribonds : la foi ne manque donc pas. Actuellement nous avons là P. Tremolet, P. Lody et P. Soubielle, venu de Ruasa pour remplacer P. v. Heeswijk que les hautes montagnes fatiguaient par trop.

Au matériel tout manque ! les masures de la fondation, habitation, école, église, en daube ou en torchis sont lamentables ; très malmenées par le tremblement de terre en décembre 1911, elles croulent ou menacent de crouler. Là tout est à faire ; l'argile est trop loin ; on devra construire en pierres, mais qui fera le travail ? Nous espérons en juin 1913 y mettre Frère Herménégilde. Mibirisi a une succursale établie maintenant à mon passage, à 9 h. au nord-ouest, près du Kivu, sur la route d'Issavi et de Kabgaye, à Mubumbano. C'est un endroit qui nous est bien disputé. Mais **Mibirisi est bien éloigné, six très fortes journées de marche d'Issavi** – dans la montagne il lui faudrait une station de soutien. Une autre succursale va être fondée à la limite ouest du Vicariat, près de la Rusizi, dans un centre très peuplé ; le fils du chef vient très fréquemment causer à la Mission ; il sait bien lire et demande à être davantage instruit ; c'est une occasion dont il faut savoir profiter. Dans le pays, les Indiens sont un peu chez eux, avec leur grand camp de Bugarama, à 3 heures au sud de Mibirisi !

A Kabgaye, P. v. Heeswijk a remplacé P. Arnoux envoyé à Nsasa (14 novembre 12). La Mission a maintenant plus de vie, mais pas encore ce qu'on doit attendre : on est encore beaucoup, beaucoup trop théorique. Il y a cependant progrès, et la chrétienté est bonne : $\frac{3}{4}$ des néophytes peuvent se servir de leur livre de prière. Le catéchuménat se lance un peu, mais les

chrétiens ont encore besoin d'être pratiquement dirigés, car la bonne volonté ne manque pas. **L'opposition des Chefs à la surface a cessé** ; quelques-uns sont très favorables, beaucoup s'opposent en secret ; toujours cependant il y a 99 chrétiens, surtout catéchumènes mis en demeure de choisir entre leurs vaches et la religion. Ici on exagère la bienveillance à l'égard non des chefs, mais surtout de qui est né Mututsi : on ne gagne guère à cela. C'est bien un des motifs pour lesquels le commencement d'école pour les fils de Chefs est plus qu'hésitant ; on doit évidemment d'abord reconnaître que le Mututsi surtout riche ne ressent nullement le besoin de savoir : il a ses vaches ! il croirait en cela s'abaisser et s'humilier. Ils savent aussi trop de la naïveté. Kabgaye a maintenant deux succursales, **Kigali et Nyanza, les deux capitales**. Le personnel se compose de P. Schumacher, P.P. Desbrosses et v. Heeswijk.

Rulindo reste toujours avec P. Buisson, P. Durand et F. Fulgence. C'est une Mission qui a bien du mal à se lancer. Plus que les autres Missions, elle a souffert et souffre de la dernière révolte. Les gens regrettent le prétendant et sa défaite n'a fait qu'aviver leur haine pour les Batutsi. Depuis l'apaisement deux grands chefs ont été tués là ! **Là ou règne l'anarchie il est plus difficile de faire de vrais chrétiens**. Il faut aussi bien le dire avec une très grande bonne volonté et beaucoup de travail, les missionnaires sont encore à chercher le moyen de gagner leurs gens. Il leur manque de s'appuyer un peu sur l'expérience acquise, un peu aussi de sens pratique et d'esprit de suite. Nous avons là cependant une population laborieuse, rude, dense et simple. Le matériel n'est pas non plus très avancé, bien que la dépense ne soit pas restée en arrière ! C'est un peu l'image du spirituel et pour les mêmes causes.

Nyaruhengéri se développe mieux et promet beaucoup pour plus tard. Les premiers baptêmes sont faits. La soixantaine de chrétiens que nous avons est de bonne attitude ; ils semblent prendre à cœur l'évangélisation de leurs parents et amis. Les catéchumènes sont nombreux et pleins d'entrain ; d'ailleurs la méthode de recrutement est bonne et sérieuse. Bien que le matériel soit assez avancé, il est regrettable que l'on ait encore tant à faire : les prix montent d'une façon inquiétante et les missionnaires auraient assez de ne penser qu'au spirituel. Nyaruhengeri a une succursale à 4 heures à l'est, à Mugombga, dans une magnifique agglomération de population

dans un angle de l'Akanyaru, juste à la frontière de l'Urnudi. Issavi, Nyaruhengeri et Mugombga sont les trois points d'un triangle presque unique pour la population. **A Nyaruhengeri nous ouvrirons pour Noël notre Petit Séminaire du Ruanda. Cette année nous n'y aurons que 14 élèves, mais en septembre 1913, la 2^e rentrée u ajoutera de 25 à 40 enfants.** Cette année n'est qu'une transition pour n'avoir pas de retard. Pour cette année, **P. Knoll nécessaire pour les leçons d'allemands, sera chargé de cette œuvre si importante pour l'avenir.** Nous n'avons évidemment en aucune façon la pensée de rappeler nos séminaristes de Rubia ; nous voulons seulement commencer à nouveau ici le Petit Séminaire : nous aurons aussi plus d'élèves, plus facilement, plus intelligents, partant d'un choix plus grand. Plus tard, la sélection faite, si nous devons les envoyer à Rubia ce sera moins difficile et l'opposition des parentes sera moins grande. **D'ailleurs l'installation de Nyaruhengeri est toute de paille. A Nyaruhengeri sont P. Lecoindre et P. Martin pour la Mission, P. Knoll pour le Seminiare.**

Murunda aura ses premiers baptêmes à Noël. Les Pères Ecomard et Prieurs sont assez satisfaits de leurs catéchumènes. La grande difficulté vient du pays et des cultures. La montagne est bien haute et les chemins forts raides, aussi le bon frère Anselme, dit-il, que « pour descendre et remonter Murunda trois chemises sont nécessaires ! » Les confrères sont encore dans leurs maisons de paille et d bambous, ce qui ne me plaît guère ; tous les orages sont violents et fréquents. Murunda n'est qu'un contrefort, à 3 heures du Kivu, des montagnes qui forment le ligne de partage des bassins du Nil et du Congo. Les cultures sont une difficulté : on cultive des montagnes de pois et il faut fort travailler la forêt, ou garder contre les singes et les sangliers ces malheureux petits pois, la grande richesse de nos montagnards. C'est la soirée surtout qui est donnée à l'évangélisation ! Les gens cependant témoignent d'une grande confiance envers les missionnaires et il y a lieu d'espérer de bons résultats.

Partout les écoles des stations ont été réorganisées, en vue surtout de la formation de catéchistes sérieux, de chrétiens plus instruits. La grande difficulté de l'école reste toujours que les gens ne sont pas encore assez préparés pour l'instruction. **Chez les païens nul ne voudrait apprendre à lire ou à**

écrire ; ils n'en voient encore le besoin. Nous avons à multiplier nos stations de catéchistes, c'est un point capital : nos églises aussi nous inquiètent : Issavi et Nyundo à allonger, Nsasa et Mibirisi à commencer ; faute de mieux du provisoire à faire à Rulindo, Nyaruhengeri... Le personnel nous manque beaucoup, et quatre ou cinq Frères nouveaux trouveraient force travail !

Les misères et les difficultés qui sont réelles ne doivent pas nous faire oublier le très grand bien qui s'opère, grâce à Dieu et par son secours de tous côtés. La fête de Noël portera les chrétiens du Ruanda seul à plus de 9.000 cela sans compter les heureux grands ou petits morts baptisés in extremis. Nous devons donc à Dieu une constante reconnaissance pour sa bonté à notre égard et pour ce motif ne pas trop nous plaindre ni ne voir que le mal bien moindre. Hélas ! que ne sommes nous plus nombreux, Pères et Frères ! **Actuellement nous préparons tout pour le morcellement des Vicariats : tous en sont heureux.** Monseigneur Hirth comme vous, Sa grandeur appréhende seulement la charge nouvelle qui lui incombe, mais nul n'est plus à mesure qu'Elle d'y faire face pour le plus grand bien spirituel de nos peuples.

Daignez, Monseigneur et Vénéré Père, vous souvenir de cette petite Mission du Ruanda et veuillez la bénir elle et ses missionnaires. Veuillez agréer, je vous prie, l'hommage de mon profond respect et de mon dévouement tout filial en N.S. et N.D.

Léon Classe

pr.

47. RAPPORT ANNUEL DU VICARIAT DU KIVOU de 1912-1913 (extrait)⁷⁵

RAPPORT GENERAL DU R. P. CLASSE

Juin 1912 – Juin 1913

Les limites du nouveau Vicariat du Kivou sont : au nord la frontière anglo-allemande depuis le coude de la Kagéra

⁷⁵ Rapport Annuel du Vicariat Apostolique du Kivou : 1912-1913, in *Rapports Annuels* A.G.M.Afr., pp. 408-417.

jusqu'au Sabyinyo, puis de ce volcan au Kivou, la frontière belgo-allemande ; à l'ouest la frontière belgo-allemande ; au sud la frontière nord de l'Ujiji et de l'Uvinza ; à l'est la limite orientale de l'Uha, la frontière occidentale du West-Ussuwi et le cours du Ruvuvu, puis celui de la Kagéra jusqu'à la frontière anglaise. Le Vicariat est donc enclavé dans les Vicariats du Nyanza Septentrional, Nyanza Méridional, Unyanyembé, Tanganika et Haut-Congo.

Le territoire du Kivou comprend le royaume du Ruanda (deux à deux millions et demi d'habitants) détaché du Nyanza Méridional, et ceux de l'Urundi (1.800.000 habitants) et de l'Uha (environ 200.000) cédés par l'Unyanyembé. C'est un vicariat peuplé, puisque, à lui seul, il a la moitié de la population de la Colonie de l'Est-Africain allemand. Les statistiques du Gouvernement sont encore très incomplètes, mais les recensements effectués dans plusieurs provinces donnent des chiffres plus élevés que ceux généralement admis. **Au point de vue du chiffre de la population, journaux, revues et rapports officiels ont donc raison de dire que le Ruanda et l'Urundi sont les deux grands réservoirs d'hommes de la Colonie. Un réservoir contient des eaux destinées à être déversées. C'est bien, hélas ! ce dont on parle en citant le Ruanda et l'Urundi, réservoirs d'ouvriers pour les plantations de l'Usambara et de la côte dépourvue de main-d'œuvre.**

Cette population est simple, laborieuse, d'une moralité très réelle, comme le prouve le nombre des enfants dans la plupart des familles. Elle est en général, il faut le reconnaître, vraiment bien disposée et préparée à la conversion, plus encore dans l'Urundi que dans le Ruanda, car les conditions politiques y sont très différentes et de beaucoup meilleures. **Les Batutsi font cependant exception.** En général très dédaigneux de l'Européen et de ce qui vient de lui, ils se suffisent, croient-ils, et se jugent bien supérieurs. Toutes leurs idées et leurs activités se concentrent sur ces deux choses : le roi et les vaches, et encore le roi à cause des vaches. **Ils sont d'ailleurs, bien que tout-puissants et maîtres de tout, très peu nombreux, environ un pour cent de la population.** Dans quelques Missions se manifeste un réel rapprochement, de la confiance pour les missionnaires, signe d'un changement dans les idées et aussi source d'espérance pour nous.

L'apostolat dans ce Vicariat sera facilité par la langue qui est unique, avec de simples variantes, assez peu nombreuses d'ailleurs ; par la très grande similitude, pour ne pas dire l'unité des mœurs et des coutumes ; voire même par le mode de peuplement. La population est d'ordinaire agglomérée et concentrée dans de petites provinces séparées les unes des autres par des régions de pâturages, par la forêt, ou de hautes montagnes. Ces plaques de populations ont un diamètre variant de quinze à quarante kilomètres, et les groupements peuvent renfermer de huit à quatre-vingt mille habitants. Il y a aussi quelques provinces où la population est dispersée. Ce mode de peuplement est avantageux pour les missionnaires établis dans un centre, désastreux pour les centres inoccupés. Comment en effet atteindre et travailler uniquement par des catéchistes des populations denses mais éloignées de trois, quatre jours de marche ! **Lorsqu'un centre d'ailleurs est occupé par les Protestants, pratiquement il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'y faire pénétrer des catéchistes catholiques.** Ces belles populations tentent en effet les Sociétés évangéliques bien décidées à emporter ces pays de haute lutte. **Trois Sociétés évangéliques différentes se sont partagé le Vicariat, n'ayant que trop longtemps, a-t-on écrit, attendu pour marcher à la conquête de ces pays. Ces Sociétés sont celle des Breklumer-Brüder qui ont reçu l'Uha et le sud de l'Urundi en partage ; les Neukirchner, au nord et à l'ouest de l'Urundi : ils ont déjà fondé trois stations et viennent de recevoir deux nouveaux missionnaires ; les Betheler, Société beaucoup plus importante, qui se consacre au Ruanda et à des Missions dans l'Usambara : ils ont six stations et deux autres sont en fondation ; ils viennent de construire à Nyanza, capitale du Ruanda.** C'est bien pour nous le cas de dire après le divin Maître : *Messis quidem multa, operarii autem pauci* ⁷⁶ ! Que sont en effet nos cinquante-trois missionnaires, Pères et Frères, occupés dans nos quinze stations, pour tant d'âmes et tant de besoins ?

Les dernières fondations sont : dans l'Urundi, Buhoro, fondé par le regretté Mgr Gerboin, le 11 février 1912 ; dans le

⁷⁶ « La moisson est abondante mais les ouvriers sont peu nombreux ».

Ruanda, Murunda repris en avril 1912, mais fondé en mai 1909 puis abandonné momentanément par manque de personnel.

Au 30 juin 1913 le Vicariat du Kivu compte 14 127 néophytes. Dans ce nombre ne sont pas compris les baptisés *in extremis*, ou plutôt ne sont compris que les adultes qui ont accepté de suivre les instructions du catéchuménat au moins pendant six mois, et auxquels on a ensuite suppléé les cérémonies du baptême. A ces adultes baptisés parfois avec une préparation plutôt sommaire il faut une certaine probation et formation. Dans quelques stations où l'on déplore des chutes, une partie de ces retours au paganisme vient de ce qu'on a admis sans préparation suffisante des extrémisés qui n'ont pas tardé à quitter une religion dont ils n'avaient qu'une connaissance insuffisante : ils regrettaient pratiquement leur baptême. Nous comptons à peine un tiers des extrémisés encore en vie. Ajoutons encore les très rares enfants baptisés du consentement de leurs parents païens, et ensuite amenés à l'église.

Le bilan de l'année s'établit ainsi :

2120 baptêmes d'adultes au lieu de 1615 l'an dernier ;

1072 baptêmes d'enfants de néophytes, au lieu de 885 l'an passé ;

1735 baptêmes *in extremis*, contre 1116 l'an dernier exercice. Soit un total de 4927 baptêmes, contre 3669 en 1911-1912. Les Sacrements ont été reçus avec une réelle fidélité : les confessions sont montées du chiffre de 164 175 de l'an passé à celui de 197 551, soit une augmentation de 33 376 et les communions de 387 198 à 546 799, en augmentation de 159 601. Ces chiffres prouvent que dans toutes les stations, les missionnaires du Kivu ont travaillé, qu'ils s'attachent à suivre de leur mieux les directions du Saint-Père, et encore qu'il ne faut pas prendre trop à la lettre les appréciations parfois un peu pessimistes de quelques missionnaires.

Dans le Ruanda surtout nous sommes portés à voir plutôt le mal que le bien et à oublier celui-ci pour ne retenir que celui-là. Voir le mal et le reconnaître est bien, et c'est en cherchant à avoir un idéal meilleur qu'on obtient un bon milieu. Il est bon toutefois de voir aussi le bien afin de ne pas s'exposer au découragement, et surtout pour ne pas porter des jugements trop sévères, parfois peu justes sur ces chers chré-

tiens qu'on s'étonne de trouver encore faibles après leur baptême, qu'on reprend plus facilement qu'on ne les encourage.

La confession, tout comme la communion, implique bien un effort réel. Nous ne devons pas oublier que la presque totalité de nos chrétiens habite de trois quarts d'heure à deux heures et demie de marche des stations ; que les corvées sont nombreuses et ne font que croître ; que les Banyarwanda cultivent deux jours par semaine, parfois trois, pour leur chef, de six heures du matin à une heure de l'après-midi ; qu'ils doivent bâtir huttes et enceintes pour le roi et les chefs ; accompagner leur chef à la capitale ou chez son patron, et ce temps peut varier de huit jours à trois semaines, puis lui porter de la nourriture, de la bière ; à chaque récolte porter la dîme de tout à la capitale ; porter en hamac le chef s'il est âgé ou puissant, sa femme toujours en chacun de ses déplacements ; cela sans compter les corvées pour les vaches, les travaux du Gouvernement, et les cultures qu'ils doivent faire pour vivre ou les voyages pour gagner de quoi acheter des vêtements !

Dans l'Urundi les corvées pour les chefs sont moindres, mais reste l'effort pour venir le matin à la messe à 6 h. ou 6 h. 1/2. En de telles conditions l'esprit de passivité ou la routine ne suffisent pas pour expliquer la fréquentation de la Sainte Communion le matin, non plus que la démarche de l'après-midi pour venir se confesser. Il faudrait encore ajouter, pour porter un jugement exact, que le milieu dans lequel se trouvent les chrétiens et leur situation vis-à-vis es païens, parents, amis ou étrangers, sont loin d'être favorables à la fidélité. **Un chrétien est encore très communément, au Ruanda surtout, un être impur avec lequel en public (autrefois en public et en particulier) on ne peut boire, fumer ou manger. Sur ce point cependant il y a un vrai progrès, même du côté des chefs et tout particulièrement du roi.**

Dans les grandes stations, Nyundo, Muyaga, Issavi, Mugéra, Ruasa, nous avons établi une **messe pour les enfants** de sept à onze ans. Ces enfants peuvent ainsi être suivis de plus près, ils ont leur instruction à part et ils sont aidés pour la préparation et l'action de grâces de la Sainte Communion. Les deux stations de Ruasa et de Mugéra sont bien gênées encore pour cette œuvre par le manque de locaux. De l'instruction et de la formation religieuse de ces petits dépend en grande partie l'avenir de nos Missions

A Issavi et Nsasa, les difficultés signalées viennent en partie de mariages malheureux. Dans ces deux Missions la dot exigée par le droit indigène est faible. Chaque séparation est pour les parents de la jeune femme l'occasion d'un gain en chèvres, pioches, bière... aussi ne se font-ils pas faute, ainsi que quelques chefs, de pousser à ces fugues de bon rapport.

Rulindo est de nos stations celle qui a été le plus éprouvée l'an dernier par la révolte du prétendant Ndungutsé. C'était le sauveur, le vrai roi ! disait-on. Partout il proclamait l'abolition des corvées, et voilà que les Pères travaillent de toutes leurs forces à maintenir le prestige et l'autorité du roi régnant, faisant fi de l'âge d'or qui revenait !

Une difficulté qui atteint plus spécialement certaines chrétiennes, Nsasa et Mibirisi surtout, c'est le manque d'églises convenables ou au moins sûres. Dans ces deux stations les églises n'ont vraiment pas de quoi inspirer la foi à nos pauvres chrétiens ou faire taire les moqueries des païens. Daigne au moins la divine Providence nous y éviter les accidents ! Kanyinya n'est guère mieux installé ; Muyaga, Mugéra, Nyundo ont leurs églises trop petites. Comme nos fidèles aiment à fréquenter les offices et les sacrements, nous sommes obligés de leur dire de venir à tour de rôle, ou de se hâter pour entrer dans la maison de Dieu, les derniers devant rester dehors !

La statistique indique le nombre de 9 670 catéchumènes. C'est peut-être un chiffre modeste. Il y a bien des manières de compter les catéchumènes. De ce nombre nous excluons les postulants, les catéchumènes irréguliers, et ne comptons que ceux qui, présentés par un chrétien ou un catéchiste, ont terminé l'épreuve plus ou moins longue du postulat et ont reçu solennellement la médaille. **Avec raison, les missionnaires continuent à être sévères pour les absences au catéchisme.** Pendant les six derniers mois, alors que les catéchismes ont lieu tous les jours à l'exception du mercredi et du samedi, **on ne tolère dans chaque trimestre que cinq absences, quel qu'en soit le motif ; on exige de plus la lecture obligatoire pour les enfants et les jeunes gens.** Ces conditions pourront paraître dures, mais on les trouvera cependant sages, pour ne pas dire nécessaires, si l'on considère les multiples dangers auxquels sont exposés nos néophytes : dangers provenant de la famille et du clan, de l'activité de la

propagande protestante et musulmane, de l'émigration à laquelle ils sont plus ou moins obligés, parfois même du mauvais vouloir des chefs. C'est ainsi que dans une de nos provinces nous avons eu le cas suivant, il y a peu de temps. Le chef devait régulièrement fournir à l'Autorité des travailleurs. Fatigués du travail ou désireux de l'éviter ainsi que la fièvre, bon nombre de païens influents achetèrent leur délivrance par des cadeaux. Il fallait cependant le même nombre d'ouvriers, si bien que le chef aux abois trouva prudent d'accuser les chrétiens. « Il n'avait plus d'ouvriers à fournir parce que ceux-ci refusaient d'obéir ». Une descente militaire eut lieu au petit jour et fut suivie de bonne capture. On s'expliqua, et après dix jours de détention des accusés, la vérité fut reconnue, c'est-à-dire que les chrétiens travaillaient autant et plus que les païens. A la prochaine occasion le chef recommencera. On voit bien par combien nos néophytes ont besoin d'être instruits et affermis dans la pratique des vertus pour rester fidèles aux engagements de leur baptême.

Si nous comptons les catéchumènes réguliers et les autres, les postulants et ceux qui se font simplement instruire par des parents, des amis, des catéchistes, qui connaissent notre sainte religion, mais ne sont pas suffisamment décidés à écouter le Maître qui frappe à la porte de leur cœur, nous n'exagérerons nullement en notant le chiffre de 35 à 40 000. Seulement étant donné le grand travail à fournir par les missionnaires en nombre si restreint, et l'état forcément rudimentaire de nos succursales, le chiffre des baptêmes correspondra-t-il à ce nombre de catéchumènes ?

Cette année nous avons pu créer quelques succursales dans l'Urundi : Muyaga, Mugéra, Kanyinya et ont fondé une dizaine. Le Gouvernement nous a montré là toute sa bienveillance. Au Ruanda. Nyundo a réussi à en établir trois, Ruasa une Kabgayé une, Mibirisi une ; de ces dernières, seules celles Ruasa et Kabgayé sont officielles. Ici en effet aucun chef ne peut nous louer la moindre parcelle de terrain, sans recourir au roi, partant à son conseil. **Or ces vieux ont une peur terrible de l'envahisseur. Nous pouvons instruire partout pourvu que nous ne nous établissions nulle part ! Etablir une station est plus facile que de loger dans un village un simple catéchiste, maître d'école.** Dans plusieurs endroits, pour placer ces chrétiens nous avons dû les envoyer se mettre

comme d'eux-mêmes au service d'un chef. En gagnant peu à peu la bienveillance de leur patron, ils obtiennent un champ, une bananeraie, puis doucement, sans bruit, essayent d'instruire, en causant, leurs nouveaux voisins et amis. De temps à autre ils sont menacés d'expropriation parce qu'on les accuse de vouloir amener les Européens dans le pays. Le chef, toujours en crainte de se voir dénoncer, calomnier à la capitale ou près d'un chef supérieur, par ses amis avides de ses terres et de ses troupeaux, fait venir les délinquants, et comme il tient souvent à eux, à leurs services, à leurs petits cadeaux, les prie et supplie de lui dire la vérité. D'ordinaire les choses ne vont pas plus loin ; **les catéchistes *in petto* en sont quittes pour affirmer qu'ils sont ses hommes, qu'amener ou éloigner les Pères ne dépend pas d'eux, et force leur est de mettre une sourdine à leur action pendant quelque temps.** De temps à autre quelques catéchistes, moins patients, moins sérieux aussi, pour se donner une importance qui les mette enfin à l'abri de ces émotions, agissent au grand jour, profitant de la timidité des gens. Ces catéchistes-là ont vite le nombre, moins la qualité, et pour pourvoir à la persévérance du troupeau chrétien non moins qu'à sa sécurité, nous sommes bien obligés de modérer leur zèle, parfois de l'arrêter net. Issavi et Nsasa ont dû prendre plusieurs fois ce moyen. Déjà nous excitons tellement certaines susceptibilités, si souvent on nous demande comment nous faisons pour attirer à nous tant de monde, même dans les Missions qui commencent, que nous devons user de prudence et ne pas exciter par le mauvais ***compelle intrare***⁷⁷ d'un zèle indiscret et peu sûr.

Dans quelques stations on se plaint que le prosélytisme individuel a diminué. Il faut tenir compte des circonstances. La fièvre des voyages – fièvre parfois forcée ! – a été amenée par le commerce intense qui se fait, les travaux et corvées qui augmentent toujours, éloignant pour un temps les gens de leur demeure ; les catéchumènes ou les postulants commencent leur instruction, puis s'absentent et se voient retardés ce qui décourage ceux qui les ont recrutés. Pour les mêmes raisons les chrétiens ne suivent pas leurs gens avec régularité, d'où déchets ou retards. Les missionnaires, faute de Frères, ont beaucoup de temps pris par les travaux matériels dont aucun

⁷⁷ « Pousse-les de force ».

cependant n'est de luxe. Nous ne bâtissons pas comme nos voisins de la Mission évangélique !

Il n'y a que quelques jours, à la capitale, ne me disait-on aimablement : « Les Protestants ne bâtissent pas comme vous, ils surpassent tout le monde ! » Ces Messieurs viennent en effet de construire une polyclinique à la capitale ! Le temps donné au matériel, même nécessaire, est inévitablement pris sur le ministère. **Beaucoup de jeunes gens nous quittent parce qu'ils vont chercher ailleurs le travail que nous ne pouvons leur donner.** Continuellement les autorités de la Colonie nous demandent où nous en sommes pour les plantations, les écoles d'arts et métiers... Toutes ces choses qui nous donneraient ressources, considération, comme à nos voisins, qui nous garderaient nos jeunes gens, nous sont impossibles. Nos bons et excellents Frères, malgré leur énergie, leur dévouement et leur esprit de foi, n'arrivent même pas à faire les constructions nécessaires, sont fatigués d'être toujours sur pied, quittant un travail dès qu'il est à peu près terminé sans pouvoir le parfaire !



LA PREMIERE HABITATION EN BRIQUES DES PERES BLANCS A KABGAYI (ca. 1910 ?)

Convaincu de l'absolue nécessité de travailler le plus possible à l'œuvre de la formation d'un clergé indigène, Monseigneur Hirth a désiré, dès cette année, commencer un Petit Séminaire. Le hangar en paille de la menuiserie de Nyaruhengéri et deux huttes sont tous les bâtiments qui abritent nos dix-sept premiers séminaristes. Commençant dans la pauvreté le Séminaire Saint-Léon ne pourra qu'avoir la bénédiction de Dieu.

Les écoles cette année marquent un vrai progrès dans l'Urundi. Les trois stations, Kanyinya, Rugali et Muyaga, sont, par rapport aux chefs, dans une situation exceptionnelle. Ces chefs ont été déclarés indépendants et le Gouvernement leur a tant et tant dit la nécessité des écoles, qu'ils ont demandé aux missionnaires d'instruire leurs enfants. Les écoliers sont nombreux et j'ai été heureux de voir qu'ils profitaient vraiment des leçons et du dévouement des missionnaires. A la demande du Résident de l'Urundi, Mugéra entreprend la construction d'une école à Gitéga. On nous a bien dit qu'elle ne pourrait pas faire concurrence à l'école gouvernementale. Jamais nous n'en avons douté, mais elle nous donnera de faire un peu de bien, d'aider les chrétiens venus de partout à la capitale et sera notre pied-à-terre nécessaire pour nos relations avec le Gouvernement.

Dans le Ruanda, il y a aussi progrès. A Nyanza, le roi tient davantage à bonne école : le nombre des élèves a doublé ; une bonne quarantaine de jeunes pages sont réguliers. Musinga d'ailleurs – fait inouï – a donné des vaches aux premiers et de temps à autre des coups de bâton aux derniers ! Lui-même nous a demandé d'ouvrir une autre école au Muléra pour les jeunes Batutsi. Cette école se fait chez l'un de ses neveux. Dans les stations le progrès est réel surtout à Nsasa, Issavi, Ruasa. Mais il y a encore beaucoup à faire pour persuader aux chefs et aux parents qu'un peu d'instruction n'est pas nuisible. Les parents préfèrent que les enfants les remplacent ou les aident aux corvées, ou demandent qu'ils rapportent un salaire à la maison ; le chef trouve que les enfants sont plus utilement employés à garder les veaux ou à leur chercher de l'herbe. Des coups ou la privation de nourriture parce qu'ils vont en classe ne favorisent pas beaucoup le goût des belles-lettres chez nos jeunes primitifs, amis de leurs aises et de la

liberté. Le désir du baptême reste le grand stimulant de la gente écolière.

Les baptêmes *in extremis* sont montés cette année au chiffre de 1 735, sans que nous ayons eu à déplorer des épidémies. De ces baptêmes, les neuf dixièmes au moins sont faits par les chrétiens.

Le grand événement de l'année a été la visite du Gouverneur, S. E. le Dr Schnée, qui avait surtout pour but d'étudier le projet du chemin de fer Tabora-Kagéra. Le projet du gouvernement serait d'amener la voie ferrée jusqu'au point où la Kagéra-Nil reçoit le Ruvuvu, puis par chaloupes à fonds plats, mises sur le Buvuvu, l'Akanyaru et le Nyavarongo, atteindre tout le Ruanda et l'Urundi, Plus heureuses qu'en 1911, nos stations n'ont pas été laissées de côté. Son Excellence a visité longuement Ruasa, Nyundo, Issavi et a passé à Kanyinya. Dans le récit de voyage du Gouverneur, publié par la *Deutsch Ostafrika Zeitung*, il y a eu ce mot aimable : « Les Pères Blancs au Ruanda ont à l'ora joint le *labora* ». Mais ce qui nous a touché le plus, c'est ce délicat éloge de notre bien-aimé Vicaire Apostolique : « La réception était d'autant plus intéressante, dit la relation, que Mgr Hirth se trouvait là. C'est une grande et belle figure de Prêtre, imposant la vénération ; un des plus anciens Africains, honoré et estimé de tout le monde. C'est ainsi qu'il est le chef né des Missions florissantes du Ruanda et de l'Urundi. Puisse-t-il, de nombreuses années durant diriger les destinées de ces Missions ! » Cet *ad multos annos* nous le redisons avec joie. Le récit du voyage du Gouverneur donne au Ruvuvu la prépondérance sur les autres affluents de la Kagéra-Nil, ce serait le Ruvuvu et non plus le Nyavarongo qui serait la source du Nil.

Le même récit indique également que la construction de la voie ferrée permettra de transporter rapidement, en leur faisant éviter les pays fiévreux, les ouvriers de nos montagnes dans l'Usambara et à la côte. **Une enquête a été faite aussi pour savoir si nos populations de l'Urundi pourraient être déplacées. Les médecins auraient répondu par l'affirmative pour le peuple, et négativement pour les Batutsi ; ceux-ci peu habitués au travail seraient moins résistants. Ceci est grave pour nous.**

L'Islam fait des progrès, et il faudra bien revenir de ce qui a été affirmé que nos populations y étaient réfractaires, que la circoncision les arrêterait toujours, ou encore qu'il n'y aurait à se faire musulmans que les « déracinés », c'est-à-dire les individus sortis de leur famille et de leur milieu. Le péril musulman inquiète les gouvernants. Dans un district de la côte, Rufiji, sur 100.000 habitants, 30.000 dans les quatre dernières années ont été acquis à l'Islam ! Ce sont les chiffres donnés dans un article de journal le 6 août dernier.

C'est en Dieu que nous mettons notre confiance. Que nos confrères s'unissent à nous pour remercier la Providence du secours incessant de sa grâce, et du bien qu'Elle nous a permis de faire cette année.

P. CLASSE

*** Version du rapport publiée dans la revue *Missions d'Afrique*⁷⁸**

Le territoire du nouveau Vicariat du Kivu comprend le royaume du Rouanda (2 millions à 2.500.000 habitants), détaché du Nyanza méridional, et ceux de l'Urundi (1.800.000 habitants) et de l'Uha (200.000 habitants), cédés par l'Unyanyembé. **C'est donc un Vicariat peuplé puisqu'il a, à lui seul, la moitié de la population globale de la Colonie de l'Est-Africain allemand.**

Les statistiques du Gouvernement sont encore très incomplètes, mais les recensements effectués dans plusieurs provinces donnent des chiffres plus élevés que ceux généralement admis. Au point de vue du nombre d'habitants, journaux, revues et rapports officiels ont donc raison de dire que le Rouanda et l'Urundi sont les deux grands réservoirs d'hommes de la Colonie.

Un réservoir contient des eaux destinées à être déversées. C'est bien, hélas ce dont on parle en citant le Rouanda et l'Urundi, réservoirs d'ouvriers pour les plantations de l'Usamba-ra et de la côte dépourvus de main-d'œuvre.

Cette population est simple, laborieuse, d'une moralité très réelle, les enfants nombreux dans la plupart des familles le

⁷⁸ L. CLASSE, « Rapport annuel pour le Vicariat Apostolique du Kivu : exercice 1912-1913 (extrait) », in *Missions d'Afrique*, Mars-Avril, 1914, N° 294, pp. 314-320.

prouvent. Elle est, il faut le reconnaître, en général bien disposée et préparée à accepter l'Évangile, plus encore dans l'Urundi que dans le Rouanda, car les conditions politiques y sont très différentes et de beaucoup meilleures. **Les Batutsi font cependant exception, ordinairement très dédaigneux de l'Européen et de ce qui vient de lui, ils se suffisent, croient-ils, et se jugent bien supérieurs. Toutes leurs idées, toute leur activité se concentrent sur deux choses : le roi et les vaches, et encore le roi à cause des vaches. Ils sont d'ailleurs, bien que tout-puissants et maîtres du pays, très peu nombreux, environ un pour cent de la population.** Toutefois, chez eux, dans quelques Missions, se manifeste un certain rapprochement envers les missionnaires, signe d'un changement dans les idées et source d'espérances pour nous.

L'apostolat dans ce Vicariat sera facilité par la langue qui est unique, avec de simples variantes⁷⁹ peu nombreuses d'ailleurs par la très grande similitude, presque l'unité des mœurs et des coutumes par le mode de peuplement.

La population est d'ordinaire agglomérée et concentrée dans de petites provinces séparées par des régions de pâturages, la forêt ou de hautes montagnes. Ces « plaques de population », à un ou plusieurs jours de marche les unes des autres, ont un diamètre variant de 15 à 40 kilomètres et peuvent renfermer de 8.000 à 80.000 habitants.

Ces belles populations tentent les sociétés de propagande protestantes, bien décidées à enlever ce pays de haute lutte. Elles sont trois qui se le sont partagé : les Breklumer-Brüder ont reçu l'Uha et le sud de l'Urundi en partage, les Neuktirchener le nord et l'ouest de l'Urundi ; et les Betheler, société beaucoup plus importante, se consacrant au Rouanda ; ils ont déjà des Missions dans l'Usambara.

C'est bien pour nous, en considérant notre petit nombre, le cas de dire après le divin Maître *Messis quidem multa, operarii autem pauci*⁸⁰. Que sont en effet nos cinquante-trois missionnaires, Pères et Frères, répartis dans nos quinze stations pour tant d'âmes à sauver et tant d'obstacles à vaincre ?

⁷⁹ Le P. Classe sous-estime sérieusement ces différences.

⁸⁰ « La moisson est vraiment abondante, mais les ouvriers peu nombreux ».

Presque tous nos chrétiens habitent de trois quarts d'heure à deux heures et demie de marche des stations et les corvées sont nombreuses ; en effet, les Banyarwanda cultivent deux jours, souvent trois par semaine pour leur chef, de six heures du matin jusqu'à une heure après-midi ils doivent bâtir huttes et enceintes pour le roi et les chefs, accompagner ces derniers à la capitale ou même ailleurs, dans des voyages qui peuvent varier entre une et trois semaines, puis leur porter des vivres, de la bière, donner la dîme de chaque récolte à la capitale transporter le chef en hamac s'il est âgé ou puissant, sa femme toujours en chacun de ses déplacements cela sans compter les corvées pour les vaches, les travaux du gouvernement et leurs propres cultures.

Il faut encore ajouter, que le milieu dans lequel se trouvent nos chrétiens et leur situation vis-à-vis des païens, parents, amis ou étrangers sont loin d'être favorables à la pratique de la religion.

Au Rouanda surtout, un chrétien est encore un être impur avec lequel en public (autrefois en public et en particulier) on ne peut boire, fumer ou manger. Sur ce point cependant, il y a déjà un réel changement, même du côté des chefs et tout particulièrement du roi.

A Issavi et Nsasa, les difficultés viennent en partie de mariages malheureux. Dans ces deux Missions, la dot exigée par le droit indigène est très faible. Chaque séparation est, pour les parents de la jeune femme l'occasion d'un gain en chèvres, pioches, bière. Aussi ne se font-ils pas faute, ainsi que quelques chefs, de pousser à ces fugues de bon rapport.

Notre station de Rulindo a été la plus éprouvée par la révolte du prétendant Ndungutsé, l'an dernier. C'était, disait-on à l'envi, le sauveur, le vrai roi ! Il proclamait l'abolition des corvées et pourtant on voyait les Pères travailler de toutes leurs forces à maintenir le prestige et l'autorité du roi régnant. Il y avait là de quoi rendre hésitants, voire même un peu chagrins nos illusionnés. Une difficulté qui atteint plus spécialement certaines chrétientés, c'est le manque d'églises convenables, ou au moins solides. Dans les stations de Nsasa et de Mibirizi surtout, les églises n'ont vraiment pas de quoi inspirer la foi à nos pauvres chrétiens et faire taire les moqueries des païens. Daigne au moins la divine Providence nous y éviter les accidents. Mugéra et Nyundo ont leurs églises si petites, qu'il

faut prévenir les fidèles de ne venir à la messe qu'à tour de rôle, ou bien de se hâter d'entrer dans la maison de Dieu pour éviter de rester dehors.

La statistique indique 9670 catéchumènes. On dira que ce nombre est petit, mais il y a bien des manières de compter. De ce nombre nous avons exclu les postulants, les catéchumènes irréguliers, et n'avons inscrit que ceux présentés par un chrétien ou un catéchiste qui, ayant terminé l'épreuve plus ou moins longue du postulat, ont, après examen, reçu solennellement la médaille.

Avec raison les missionnaires continuent à être sévères pour les absences au catéchisme. Pendant les six derniers mois, alors qu'il se faisait tous les jours, excepté le mercredi et le samedi, on ne toléra dans chaque trimestre que cinq absences, quel qu'en fût le motif ; l'examen de lecture obligatoire pour les enfants et les jeunes gens augmente encore la difficulté. Ces conditions sont acceptées par nos indigènes malgré les ennuis qu'ils éprouvent dans leur famille et dans leur clan, l'activité protestante et musulmane, la perspective de l'émigration plus ou moins volontaire.

Si nous comptons les postulants et ceux qui se font instruire par des parents, des amis, des catéchistes qui connaissent notre sainte religion, mais ne sont pas encore décidés à écouter le Maître qui frappe à la porte de leur cœur, puis les catéchumènes réguliers et ceux qui ne le sont pas, nous n'exagérerions nullement en proclamant un total de trente-cinq à quarante mille. Seulement, le nombre des baptisés correspondra-t-il à ce chiffre de catéchumènes, étant donnés le grand travail à fournir par si peu de missionnaires et l'état forcément rudimentaire de nos succursales ?

Cette année, nous avons pu en créer quelques-unes dans l'Urundi ; le Gouvernement nous a, en cette circonstance, montré sa bienveillance. Au Rouanda, on a réussi à en établir cinq, mais seules, celles de Ruasa et Kabgayé sont officielles. Ici, en effet, aucun chef ne peut nous louer la moindre parcelle de terrain sans recourir au roi, donc à son conseil. Or les vieux qui le composent ont une peur terrible de l'envahisseur. **Nous pouvons instruire partout, pourvu que nous ne nous établissions nulle part ! Etablir une station est plus facile que de loger dans un village un simple catéchiste maître d'école.** Dans plusieurs endroits, pour placer nos catéchistes,

nous avons dû les envoyer se mettre comme d'eux-mêmes au service d'un chef, puis gagnant peu à peu la bienveillance de leur maître obtenir un champ, une bananeraie ; alors doucement, sans bruit, essayer d'instruire en causant, leurs nouveaux voisins et amis. De temps à autre, ils sont menacés d'expropriation parce qu'on les accuse de vouloir amener les Européens dans le pays.

Les catéchistes s'en tirent en affirmant qu'amener ou éloigner les Blancs ne dépend pas d'eux, mais ils doivent mettre une sourdine à leur action pendant quelque temps. Parfois quelques catéchistes moins patients, moins prudents aussi, agissent au grand jour, profitant de la timidité des gens. Nous sommes alors obligés de modérer leur zèle indiscret ou même de l'arrêter net.

Les Missionnaires, faute de Frères coadjuteurs, sont souvent occupés à beaucoup de travaux matériels, mais dont aucun de luxe. Nous ne bâtissons même pas comme nos voisins ces Messieurs de la Mission évangélique Il y a quelques jours, on disait peu aimablement à notre adresse « Les protestants surpassent tout le monde ! » Ils viennent en effet de construire une polyclinique à la capitale. **Continuellement de la côte on nous demande où nous en sommes maintenant pour les plantations, les écoles d'arts et métiers.** Toutes ces choses qui nous donneraient ressources, considération, etc., comme à nos voisins, et qui garderaient près de nous nos jeunes gens, nous sont impossibles. Nos bons et excellents Frères, malgré leur énergie, leur dévouement, n'arrivent même pas à faire les constructions nécessaires.

Convaincu de l'absolue nécessité de travailler sans retard à l'œuvre de la formation d'un clergé indigène, Sa Grandeur Mgr Hirth a désiré dès cette année commencer un Petit Séminaire. Un hangar en paille et deux huttes, sont tous les bâtiments qui abritent nos dix-sept premiers séminaristes. Commencant dans la pauvreté, le Séminaire Saint-Léon ne pourra qu'avoir la bénédiction de Dieu.

Les écoles marquent un vrai progrès dans l'Urundi. Les trois stations de Kanyinya, Rugari et Muyaga sont dans une situation exceptionnelle par rapport aux chefs qui ont été déclarés indépendants ; le Gouvernement leur a tant et tant parlé de la nécessité de l'école qu'ils ont demandé aux missionnaires d'instruire leurs enfants. Les écoliers sont

nombreux et profitent vraiment des leçons et du dévouement de leurs instituteurs. A la demande du Résident de l'Urundi, Mugéra entreprend la construction d'une école à Gitéga. On nous a bien dit quelle ne pourrait pas faire concurrence à l'école gouvernementale, jamais nous n'en avons douté, mais elle nous donnera de faire quelque bien, d'aider les chrétiens venus d'un peu partout à la capitale et sera notre pied-à-terre nécessaire pour nos relations avec le Gouvernement de la Colonie.

Dans le Rouanda aussi il y a progrès, le roi tient davantage à son école et le nombre des élèves a doublé ; plus de quarante de ses jeunes pages sont réguliers. Musinga d'ailleurs, fait inouï, a donné des vaches aux premiers de la classe et des coups de bâton aux derniers. Lui-même nous a demandé d'ouvrir une autre école au Muléra pour les jeunes Batutsi ; cette école se fait chez un de ses neveux. Dans les stations le progrès est réel surtout à Nsasa, Issavi, Ruasa ; il reste encore beaucoup à faire pour persuader aux chefs et aux parents qu'un peu d'instruction n'est pas nuisible. Les parents préfèrent que leurs enfants les remplacent ou les aident aux corvées, ou bien demandent qu'ils rapportent un salaire à la maison. Le chef trouve que les jeunes gens sont plus utilement employés à garder les veaux et à leur chercher de l'herbe. Une bastonnade ou la privation de nourriture pour avoir été en classe, ne favorise pas beaucoup le goût des belles lettres chez nos jeunes primitifs, amis de leurs aïeux et de la liberté. Heureusement que le désir du baptême reste le grand stimulant de la gente écolière.

Le Vicariat apostolique du Kivou compte 15 stations avec 53 missionnaires (Pères et Frères), 23 Sœurs, 182 catéchistes, 14 217 néophytes et 9 670 catéchumènes. Il y a 74 écoles fréquentées par 5 348 garçons et 1 947 filles, 15 dispensaires, 4 hôpitaux, 11 asiles et orphelinats. On a soigné 195 416 malades.

Dans l'année on a enregistré 2.120 baptêmes d'adultes, 1 072 d'enfants de chrétiens, 1.735 in *articulo mortis*, 2742 confirmations 301 mariages ; 197.551 confessions ; 54.6799 communions.

[Léon Classe]

48. LETTRE DU P. CLASSE DU 17 MARS 1913 A SES CONFRERES⁸¹

Kabgayé, le 17 mars 1913

Mes bien chers Confrères,

Nos rapports avec les chefs ont nécessairement une influence considérable soit en bien soit en mal sur l'avenir réservé à nos œuvres. Malheureusement trompés par les difficultés dues au régime social de ces pays, préoccupés d'aider chrétiens et catéchumènes que nous aimons, nous oublions de réfléchir à la gravité de la situation que nous créons à nos Missions. Les oublis graves commis dans plusieurs stations ne peuvent qu'augmenter de nous les défiances et provoquer, sinon une persécution ouverte de la part du Roi et des chefs, du moins une hostilité cachée mais très accentuée. Ce mal malheureusement ne pourra être découvert que lorsqu'il sera trop tard. **Cette manière de faire augmente aussi de plus en plus les suspicions du Gouvernement à l'égard des missionnaires toujours représentés comme Français et suivant une politique opposée à la sienne : le Gouvernement veut favoriser les chefs, gouverner et coloniser par eux ; il proclame leur autorité comme intangible, dit que les injustices sont inévitables, même nécessaires ! De là encore il est naturel que le Gouvernement se tourne vers les Protestants, qui ne se posent en maîtres allemands, et veulent avant tout, comme ils l'écrivent sans cesse, atteindre les Batutsi et être leurs missionnaires.**

La prudence la plus élémentaire, non moins que les soucis du salut des âmes et l'obéissance, nous font un devoir absolu de nous appliquer de suite à améliorer dans toutes nos stations les relations avec les chefs, à laisser complètement ces manières de faire opposées aux **directives des Supérieurs de la Société** et condamnées expressément par Monseigneur le Vicaire Apostolique, qui pour aider un individu sacrifie l'intérêt général de nos œuvres. **Sur l'ordre de Monseigneur, je me permets de signaler les points suivants :**

Nous devons tout particulièrement :

I. – Eviter de nous mêler en quoi que ce soit des affaires des chefs. Nous n'avons à intervenir en rien dans les procès,

⁸¹ Lettre du P. Classe du 17 Mars 1913 a ses confreres, A.G.M.Afr., N° 111218-111219.

les questions d'impôts ou de corvées, les placements ou déplacements de chefs, les décisions du Roi ou des grands Batwale [Chefs], ce n'est pas notre Mission et nous n'avons pas grâce d'état pour cela. Nous ne devons absolument pas viser à nous faire craindre, à commander ou à dominer ; c'est une erreur dangereuse qui nous a souvent été signalée : elle ne peut qu'exciter la défiance et l'animosité des chefs, puis la jalousie des Représentants du Gouvernement qui se jugent lésés dans leurs droits, parce qu'ils tiennent plus encore à leur autorité que nous à la nôtre, dans l'ordre spirituel.



LE « SINGE SACRÉE » ET SON GARDIEN
Sa présence à la Cour renvoyait à des récits mythiques,
notamment ceux liés à Gihanga.

II. – Ne pas intervenir dans les procès, les différends des chrétiens ou catéchumènes avec les chefs. Surtout nous ne pouvons nous ériger nous-mêmes en juges entre nos gens et leurs chefs, même lorsque ces chefs prétendent s'en remettre d'eux-mêmes à notre jugement, ce qui est à peu près toujours faux et motivé par la crainte. Ne les faisons pas non plus juger par un homme à nous, envoyé pour cela. Sur ce sujet des différends de nos gens avec leurs chefs, il serait avantageux de lire les avertissements si sages, malheureusement trop oubliés, données par Monseigneur, dans le Directoire du Catéchuménat : « **Il ne faudra accepter qu'avec une extrême réserve et prudence les rapports de nos gens, catéchumènes ou néophytes sur le mauvais vouloir des chefs envers la Mission ; car nos chrétiens ont tout intérêt à se poser en persécutés. Ils voient en cela un moyen de s'attirer nos faveurs et de se soustraire à l'autorité de leurs maîtres temporels** ». (Dir. p. 6)

III. – Veiller à ce que nos gens soient respectueux et soumis à l'égard des chefs quels qu'ils soient. Ils ne doivent pas se soustraire à leur autorité mais s'acquitter comme les païens des charges qui leur incombent. A plus forte raison nous ne devons pas les dispenser nous-mêmes des impôts, corvées ou autres obligations. D'ailleurs lorsqu'un chrétien ou un catéchumène est en faute vis-à-vis de son chef laissons-le porter les conséquences de sa conduite sans nous interposer, a fortiori sans menacer le chef. Les chefs nous sauront gré de reconnaître et soutenir leur autorité, le Gouvernement devra reconnaître cette impartialité dont il nous juge incapables. Comment les chefs peuvent-ils croire que notre Sainte Religion favorise leur autorité lorsque, pratiquement, nos actes démentent inconsciemment nos enseignements ?

IV. – Veiller au respect dû aux chefs, surtout dans nos stations. Les chrétiens ne devraient pas se montrer moins respectueux que les païens, cependant c'est souvent le contraire qui a lieu. **Par suite d'un enseignement exact, mais incomplet et par là dangereux, ils se croient supérieurs parce que baptisés, pensent être protégés par nous et traitent les chefs de haut, les menacent de les dénoncer chez nous, se moquent d'eux.** Dans nos stations, il n'est pas rare qu'ils soient grossiers avec les chefs : ils nous saluent mais ne

les saluent pas ; ils viennent écouter nos conversations, les prennent à partie, les accusant devant nous, leur demandant raison de leurs actes vis-à-vis d'eux. Le silence du missionnaire n'est-il pas alors une approbation tacite de tels procédés ? Pour arriver au résultat nécessaire, il importe que nous-mêmes parlions des chefs et aux chefs en termes convenables, évitant les qualificatifs grossiers, les invectiver et surtout l'ironie qui froisse si profondément. Sur ce point il est facile de s'oublier, surtout quand on croit, justement ou à tort, avoir à se plaindre. Il est utile de se rappeler que les propres tenus par nous sont d'ordinaire rapportés, ce qui n'est pas fait pour aplanir les difficultés.

V. – S'interdire absolument d'injurier les chefs, surtout de se laisser aller envers eux à des voies de fait ; ce sont les affronts qu'un chef ne peut oublier ; toujours il cherchera à se venger, et il n'y réussira que trop car les moyens de nous faire obstacle ne lui manquent pas. Loin d'approuver même implicitement les chrétiens qui se laisseraient aussi aller à de semblables oublis, nous devons les reprendre sérieusement. **Saint Paul, qui en tout est notre modèle, a eu beaucoup à souffrir et à se plaindre des Proconsuls de Rome, cependant toujours il est demeuré calme et respectueux devant eux. N.S. lui-même nous a-t-il jamais donné d'autre exemple ou d'autre enseignement ?**

VI. – Empêcher le mauvais prosélytisme de certains chrétiens qui lèvent des postulants plus ou moins de force, obligent les chefs de favoriser ce recrutement condamné, les menacent lorsqu'ils ne le secondent pas à leur gré, acceptant ou se font donner de force pioches, pombé, chèvres pour ne pas instruire tel ou tel, ou tolérer, alors qu'ils n'ont rien à y voir, les sacrifices. Ces recrues font un très grand mal à la Mission, et il est nécessaire d'arrêter ou mieux transformer sans hésiter, si ces recruteurs sont capables de comprendre la vraie méthode, cette activité désastreuse. **Nous devons aussi surveiller nos catéchistes : souvent ils ne sont pas assez formés et seraient portés à vouloir s'imposer à jouer au chef, à voir trop vite des ennemis dans ces chefs dont ils devraient s'efforcer de gagner la confiance.** Surtout ne soyons pas trop crédules et ne perdons

pas patience quand on nous dit qu'un chef empêche l'action d'un catéchiste, qu'il protège ou favorise un chrétien ou un catéchumène tombé. Ce n'est pas par les chefs que nous devons ramener les chrétiens égarés, ce n'est pas non plus par eux que nous devons faire la Mission. Leur demander de nous fournir des catéchumènes est contraire aux indications de notre Directoire ; ces corvées de catéchisme ne font qu'exaspérer chefs et sujets, sans nous donner des chrétiens capables de persévérer.

VII. – N'éloignons pas des chefs nos chrétiens, les empêchant d'aller leur demander la vache que tout Munyarwanda désire, répétant que c'est un malheur : ce n'est un malheur que pour les chrétiens de nom seulement. Nous ne réussirons pas, surtout ; et c'est ce qui nous importe ici, nous tendrions à creuser entre chefs et chrétiens un fossé presque infranchissable ; nous fortifierions l'idée trop répandue qu'un chrétien est un homme perdu pour les chefs. Au contraire, par une sage direction de nos bons chrétiens, amenons les chefs à aimer les chrétiens, à compter sur eux, à ne pouvoir se passer d'eux : ce jour-là nous aurons assuré l'avenir.

De ce qui précède, il ne s'en suit pas qu'il faille acheter les chefs par de basses flatteries ou les gagner à force de cadeaux. Il s'ensuit encore moins que les bonnes relations consistent à n'en avoir aucune, ce qui froisse les chefs, porte les chrétiens à faire d'eux aussi peu de cas que nous-mêmes, arrête les velléités de conversion de gens qui n'osent venir à nous voyant leurs chefs fuir la Mission.

Mes bien chers Confrères, dans cette question nous devons faire appel à notre foi et à notre raison pour savoir réagir contre des idées et des goûts personnels. Que les chefs soient Batutsi ou Bahutu, il importe peu, nous n'avons qu'à reconnaître ceux à qui Dieu a donné l'autorité. C'est ce que nous devons enseigner sans détour et clairement à nos fidèles non seulement par nos paroles mais aussi par nos exemples, prenant garde de ne pas détruire, malheureusement pour nous, hors de l'église ce qui aura été dit en chaire.

Les chefs ont tout pouvoir sur les biens, même sur les personnes par les impôts, corvées, jugements. Les cultures qu'imposera le Gouvernement seront faites par les chefs. Ne

pas gagner ces chefs ou se les aliéner, c'est mettre chrétiens et catéchumènes à leur merci, surtout si un jour les chefs suivent la religion du Gouvernement. Actuellement c'est les exposer à toutes sortes de difficultés si le chef est hostile. Nos chrétiens ont besoin de paix pour se développer ; pour éviter l'oppression, nous devons nous rendre les chefs favorables. Le recours au Gouvernement est illusoire et dangereux, et cela à cause de la politique suivie. **Nous devons absolument travailler à détruire l'opinion des gouvernants que nous sommes les hommes des Bahutu, de parti pris opposés aux chefs, et que toujours nous prenons parti contre eux, cela malgré la politique contraire du Gouvernement. Le Gouvernement nous reproche cela sur tous les tons, jusqu'à menacer dans les lettres officielles que si nous ne changeons pas de politique, nous devons renoncer à obtenir des fondations nouvelles. Le Gouvernement nous reproche donc au moins de travailler à fonder un parti antigouvernemental ; si c'était vrai nous aurions travaillé, contre nous et contre Dieu dont nous sommes les envoyés, à former un parti anticatholique.**

J'irai plus loin en disant que notre devoir est de préparer la conversion des chefs. Plusieurs d'entre nous ne croient pas à la possibilité de cette œuvre, comme si Dieu n'appelait pas toutes les âmes au salut : les Protestants, pour notre malheur, seront plus catholiques que nous. Préparons par nos relations les voies à cette œuvre très possible, faisons travailler nos bons chrétiens et nous verrons que Dieu ne fait aucune exception dans sa miséricorde. **Relisez ce qui est écrit dans le recueil des Instructions de notre Vénéré Fondateur** (p.179, 180, 254).

Je vous en conjure, faites donc tout votre possible pour changer dès maintenant et absolument toute manière de faire qui ne serait pas conforme à la volonté de Monseigneur le Vicaire Apostolique et des Supérieurs de la Société, afin que ne retombe pas sur nous le reproche d'engager par notre faute l'avenir de nos œuvres

Veillez me croire, mes bien chers Confrères, votre tout dévoué en Notre Seigneur.

Pour Monseigneur le Vicaire Apostolique.

Léon Classe

Questionnaire :

1. Quelles relations a-t-on avec les chefs ?
2. Est-il arrivé ce trimestre quelque désagréable événement avec les chefs ?
3. Les chefs viennent-ils à la Mission ? Quand les reçoit-on ? Comment et où ?
4. Va-t-on les voir chez eux dans les sorties ?
5. Est-on intervenu dans des procès entre nos gens et les chefs ? Combien de fois ? Pourquoi ? Comment ?
6. A-t-on fait comparaître quelque chef à la Mission devant un missionnaire ou devant un indigène désigné par un Père ?
7. Est-on intervenu dans quelque autre question dépendant de l'autorité des chefs ?
8. Quelque chef a-t-il été malmené en paroles ou en actes à la Mission ? Pourquoi ? Si c'est le fait d'un de nos gens, de quelle manière est on intervenu pour faire réparer et dégager la responsabilité de la Mission ?
9. Quelle est l'attitude ordinaire des chrétiens et catéchumènes à la Mission vis-à-vis des chefs qui se présentent ? Que fait-on pour obtenir du progrès sur ce point ?
10. Y a-t-il de nos gens qui réquisitionnent des « priants » près des chefs ? Qui exigent pombe, pioches ? Les avertit-on de l'obligation qui leur incombe de restituer ? Avertit-on en général les chrétiens de cesser absolument cette pratique ?
11. Y a-t-il des plaintes au sujet des catéchistes ? Lesquelles ? Sont-elles fondées ou non ?
12. Qu'a-t-on fait pour gagner les chefs ? Les rapprocher de la religion ? S'occupe-t-on des fils des chefs ? Comment ?

49. EXTRAIT DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 23 MARS 1913 A MGR LIVINHAC⁸²

Ruaza, 23 mars 1913

Monseigneur et Vénéré Père,

Dans ce dernier trimestre l'évènement important est la visite de S. Ex. Dr Schnee, Gouverneur de D.O.A. vient de faire à

⁸² Extrait de la lettre du P. Classe du 23 mars 1913 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 111133-35.

travers le Ruanda, le nord-est de l'Urundi. Le but du voyage était d'étudier la possibilité de l'établissement rapide d'une voie ferrée de Tabora à l'embouchure du Ruvuvu dans le Kagera., c.à.d. à trois jours au sud-est de Nasa. Dans trois ans, nous a-t-on dit, la voie sera complètement établie. Ces Messieurs cependant ne se sont pas fait faute de dire que le Ruanda n'avait aucun produit d'exportation, mais qu'il avait « des ouvriers. »

(...)

Dans trois ans le chemin de fer sera à nos portes : les ouvriers seront rares, difficiles, les prix exorbitants. D'ailleurs là encore une organisation s'impose : Nsasa devra être la Procure du Vicariat, il nous y faut des Sœurs...

(...) La question des nationalités dans le Vicariat et la Société est revenue plusieurs fois.

(...) A Kigali, où arriveront du Ruvuvu, par la Kagera, des petits vapeurs à fond plat,

(...) Nous voudrions en octobre transférer à Kabgaye la petite école cléricale provisoire à Nyaruhengeri et fonder notre Séminaire S. Léon.

(...) Nous avons à nous presser car bientôt les Protestants prendront toute la côte du lac Kivu.

Ruasa...c'est toujours le pays déclaré officiellement « dangereux » avec le Bushiru à l'ouest et le Ndorwa à l'est.

Le P. Dufays doit s'occuper à peu près exclusivement des constructions, faute de Frère.

Nsasa lutte très péniblement contre l'hostilité sourde des chefs. Le voyage du Gouverneur y a mis encore les têtes à l'envers ! Le Gouverneur venait, disait-on pour enlever le Roi, établir l'impôt d'où excitation des chefs et recrudescence de sottise à l'égard de la Mission

Le P. Parmentier...il est un peu la terreur du pays et sa réputation est faite même chez les Indigènes du Ruanda. Cependant, c'est à se demander s'il est toujours responsable de ses actes.

50. EXTRAIT DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 20 AOÛT 1913 A MGR LIVINHAC⁸³

Kabgayé, 20 août 1913

Monseigneur et Vénéré Père,

(...)

Visite de l'Urundi ... impression pénible...un seul centre (Rugari) est placée dans un fort centre de population...les pays vraiment peuplés restent en dehors de notre atteinte... les gens sont beaucoup plus simple, plus facile à évangéliser

(...)

Au Ruanda, les Protestants viennent de construire une maison à Nyanza, la capitale indigène : ils veulent commencer par une polyclinique et une « dukka » sous prétexte de refouler un peu les marchands Indiens et Arabes qui se sont établis là. Ils vont aussi construire à Kigali, malheureusement nous n'avons pas encore pu nous y établir définitivement malgré l'avertissement et la réclamation du Gouvernement.... **car on m'a demandé de ne placer là que des Allemands ou au moins des Missionnaires parlant allemand...**une population chrétienne de 600 âmes.

(...) [*Classe est devenu l'économe du Vicariat...*]

(...) **Surtout il nous faudrait davantage d'Allemands ou des étrangers non-Français ; le Ruanda et l'Urundi se remplissent maintenant les colonnes des journaux coloniaux.**

(...) Aussi nous baissons car **quelques pères comprennent difficilement que cesser de faire la Mission « manu forte »**, d'imposer des convictions, ce n'est pas se décourager et attendre simplement. **Cependant cette méthode forte peu évangélique est bien la cause des chutes et des regrets.** Si seulement deux ou trois confrères pouvaient comprendre cela pratiquement !

Dans le Ruanda, les Confrères sont plutôt très sévères et facilement voient en noir ; dans l'Urundi c'est le contraire : l'alliance des deux nous donnera peut-être le juste milieu. **Cependant cette sévérité, cette dureté d'appréciation des chrétientés vient surtout là où on n'a guère pu se résoudre à accepter non en théorie ou tous sont d'accord, mais en**

⁸³ Extrait de la lettre du P. Classe du 20 août 1913 à Mgr Livinhac. A.G.M.Afr., N° 111136-37.

pratique de catéchiser par persuasion comme Monseigneur Hirth, à la suite de Votre Grandeur, ne cesse de nous le répéter.

(...) Mgr Hirth vient d'engager des démarches près du Gouvernement pour obtenir que « pratiquement » la liberté de fondation soit assurée. **Théoriquement, c'est la loi qui, elle, ne connaît, ni zones d'évangélisation, ni minimum de distance entre stations de confessions différentes.** Nous n'avons aucun contrat qui nous lie, et nous avons toujours, récemment encore dans l'Urundi, refusé d'accepter la théorie des zones. Ce n'est pas de nous que viendront les difficultés à la solution voulue, mais obtiendrons-nous une vraie réponse. Pratiquement, nous serons encore liés par la question du terrain, car pour la cession de la moindre parcelle, il faut consentement du Roi et consentement du Gouvernement. **Les Bénédictins de Daressalam sont attaqués très fortement sur ce sujet, car malheureusement ils avaient un contrat qui ne devait être périmé que dans cinq ans.**

Nous allons être dotés dès de cette année de trois nouvelles petites stations militaires au Ruanda et de deux dans l'Urundi. **L'impôt aussi est décidé.** Il dispensera de la corvée du Gouvernement et des caravanes, mais laissera tous les travaux et redevances pour le Roi et les Chefs ! Actuellement nos relations avec le Roi sont très bonnes, et il nous le montre par des actes.

(...)

Nous avons reçu ces temps derniers beaucoup de demandes de renseignements concernant le Ruanda et l'Urundi, pour l'établissement de colons, afin d'arriver à créer des paroisses allemandes....

(...) **Un des grands buts du chemin de fer reste toujours l'exportation des ouvriers. On ne cesse de le dire à mots plus ou moins couverts. Nous nous ne pouvons guère le dire et répéter.**

(...) Mgr Hirth confesse à Nyundo

51. VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIVOU. LA MISSION DU MULERA. LETTRE DU R.P. LEON CLASSE (1912 ?)⁸⁴

La Mission de Notre-Dame de l'Assomption est située tout à fait à l'ouest du Vicariat du Nyanza méridional, au pied du Mfumbiro.

Comme il convient en pays de montagnes et de brigands, elle est là cachée, à 1 900 mètres d'altitude, comme à l'affût, sur un contrefort du massif de Ruasa. **Notre but n'est-il pas d'enlever les âmes à Satan et de les conduire à Jésus qui, sur la croix, eut pitié du bon larron ? Près de 2.000 chrétiens se serrent maintenant aux pieds de cette croix bénie !** Il faut les voir arrivant dès six heures du matin pour la messe, fiers et décidés, la lance au poing ; les uns viennent d'une heure et demie ou de deux heures, la plupart d'une heure de distance. Durant la route, ils ont récité pieusement le chapelet ; au retour ils se rattraperont, et parleront de cette voix qui ne connaît pas les *piano* et les *dolce*. D'un geste sec, en arrivant devant l'église et avant d'entrer, ils plantent leurs lances dans le sol. C'est vraiment un curieux spectacle que celui de ces centaines de lances formant comme une forêt d'acier !

La lance est le premier jouet de l'enfant, le seul jouet aimé ! Chaque lance a son nom ; c'est par elle que jure son maître. C'est ta lance qui règle la plupart des différends. Une insulte, une bousculade, le refus un peu brusque d'une feuille de tabac, voire même la seule vanité, sont pour nos chers brigands raisons de s'entr'égorguer : Un jour, des, païens allaient ensevelir un de leurs proches terrassé en quelques jours par un mal inconnu. La fosse se creuse lentement. « Quand donc finira ce travail ? dit un assistant impatienté, un mort est un mort, la fosse est assez profonde ! » Surpris, les parents se regardent ; chez nos Nègres nul décès n'est naturel. Celui qui parle, ne serait-ce pas celui qui a causé la mort du défunt ? En un instant l'homme est entouré, bousculé, frappé à coups de pioche, de bâtons ; il reçoit même un coup de lance. Perdant son sang, il fuit vers le village, poursuivi par la meute furieuse. Au bruit

⁸⁴ Les Missions d'Alger, N° 220, Juillet- Août 1913, pp. 137-146. Le Vicariat apostolique du Kivou a été créé le 12 décembre 1912 par lettre apostolique de Pie X. Il est formé de trois provinces, du Ruanda, de l'Urundi et de l'Uha, détachées des Vicariats du Nyanza méridional et de l'Ounyanyembé.

du tumulte, trois chrétiens accourent. Ils se rendent vite compte de la situation et leur parti est pris. Deux d'entre eux contiennent les meurtriers, le troisième entraîne dans sa butte le blessé à bout de forces. Sommairement il lui rappelle les vérités de notre sainte foi, lui fait pardonner à ses assassins et le baptise. La foule cependant déborde nos deux chrétiens, se précipite dans la maison et l'on achève le blessé.

« Pour être un homme, il faut avoir tué quelqu'un », dit un proverbe au. Ruanda. Autour du feu, les hommes boivent et causent : « Tais-toi, dit-on, au causeur maladroit, tu n'es qu'un enfant, tu n'as tué personne ! » En tout procès, le plaideur décline d'abord ses titres : « J'ai tué un tel, puis un tel, brûlé la hutte de celui-ci ou de celui-là ; je suis un homme, écoutez-moi ! » Les bravos unanimes de l'assemblée indiquent que cet exorde insinuant a été goûté.

De bonne heure, le jeune Muléra est formé à la vie dure de la montagne, à ses luttes, à ses razzias, une vraie éducation spartiate. Tout lui est permis, sauf voler ses parents. Un jour, je vis un homme armé d'un bâton qui fustigeait d'importance un enfant attaché à un arbre ; comme je lui en demandais la cause : « Il ne sait même pas voler chez les autres, me répondit-il, ce méchant garçon m'a bu mon pombé ! » (bière de bananes). Donc voler chez autrui n'est pas mal : c'est la marque du développement de l'intelligence. « Un chien, dit-on couramment, cherche bien sa nourriture ; un enfant doit avoir autant d'intelligence qu'une bête ! » Un jour, le P. Soubielle était en tournée apostolique chez les chrétiens de la tribu des Balihira. Tout en causant religion, le missionnaire soignait les malades, donnant des conseils, pansant des plaies, distribuant des purges, appliquant surtout des pointes de feu, le remède préféré des Baléra.

– Père, s'écrie tout à coup un enfant d'une dizaine d'années qui depuis un moment cherchait à se faire jour à travers la foule, Père, donne-moi des pointes de feu, j'ai mal au genou !

– Combien ? dit en riant le missionnaire.

– Brûle tout le genou, j'ai grand mal !

– Allons donc, à la première brûlure tu te sauveras !

– Je suis un homme, je garde déjà les veaux !

– Tenez-le, dis-je, à quelques hommes présents.

– Non ! je n'ai pas besoin qu'on me tienne comme un enfant ! "

A la troisième brûlure l'enfant se raidit ; les assistants rient. Mais bientôt, vaincu par la douleur, d'un bond il veut s'échapper.

Les vieux sont indignés, ils courent à la palissade, arrachent roseaux et baguettes et se mettent en devoir de fustiger l'enfant.

– Tu nous fais honte ! Tu n'es pas un vrai Mulihira, lui disent-ils en colère.

L'enfant retient ses larmes.

– Je n'aurai plus peur, grands-pères, laissez-moi. Allons ! qui on me mette des pointes de feu.

– Et sans broncher, le pauvre petit tenant son genou des deux mains se laisse brûler vingt fois, pendant que les vieux regardent, mais sans lâcher leurs verges.

– C'est fini, mon petit, dit le Père.

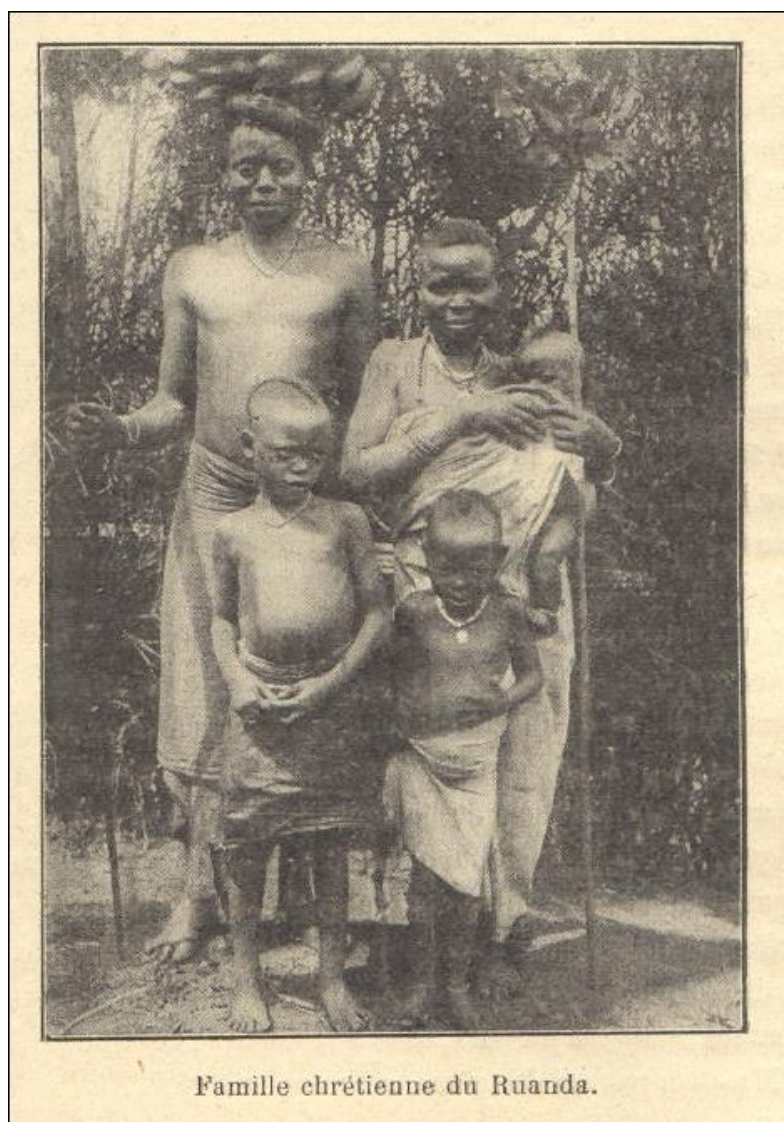
– Je suis un homme, s'écrie alors le courageux enfant.

Les verges tombent.

– C'est bien ! tu es un vrai Mulihira, disent les vieux satisfaits. Parfois la nourriture grossière que, ici et là, glane l'enfant : patates crues, sorgho mêlé de haricots mal cuits et absorbés en grande quantité, lui occasionnent un vrai météorisme. On ne s'inquiète pas pour si peu. Entre deux piquets fichés en terre presque côte à côte, on fait passer avec peine la tête du petit malade, puis le reste du corps : le ventre doit bien s'amincir ! La douleur fait crier l'enfant, mais les parents, sans s'émouvoir, continuent l'opération. N'a-t-on pas agi de même avec eux autrefois ?

Laissez-moi vous dire un mot de notre apostolat auprès des enfants. Quatre-vingts, de 6 à 7 ans, vont dans quelques jours faire par groupes leur première communion ; cent dix-huit l'ont déjà faite et viennent régulièrement communier plusieurs fois par semaine et continuer leur instruction religieuse. Tout ce petit monde apprend à lire. Que ne pouvons-nous de suite établir dans cette Mission des Religieuses pour s'occuper de cette chère jeunesse. Les Sœurs Blanches feraient ici tant de bien !

A l'église, les enfants ont leur place à part, en avant des chrétiens et chrétiennes, et ce n'est pas la partie de l'assistance qui doit plaire le moins au divin Maître.



Une œuvre bien intéressante parmi eux, c'est l'École cléricale : elle compte vingt-quatre élèves de 9 à 12 ans, divisés en de sections. C'est parmi eux que le Père chargé de l'école fait son choix pour le recrutement des élèves au Petit Séminaire indigène. Cette année, six enfants y ont été admis et nous es-

pérons que désormais cette œuvre si belle et si nécessaire de la formation clergé indigène ne fera que progresser à Muléra.

Et que dire de nos néophytes adultes ? Ces fiers et énergiques païens devenus chrétiens font la consolation du missionnaire, et leur générosité dans la foi paie largement la peine qu'on a prise, **les efforts qu'on a faits pour transformer leur nature rude et sauvage.**

Tous ont volé autrefois, ils l'avouent ; mais ils savent que pour recevoir le baptême il faut se mettre en règle avec les droits de la justice et restituer. Aussi j'en connais de ces anciens coupeurs de grands chemins qui, depuis dix-huit ans, travaillent à s'acquitter de leurs dettes. L'un d'eux vient nous remettre à chaque récolte, c'est-à-dire deux fois par an, une petite somme pour « se libérer envers le bon Dieu », comme il dit.

La règle est que cinq absences au catéchisme quotidien, pendant l'un ou l'autre des deux derniers trimestres, retarde de trois mois le baptême. Je sais un brave homme, Thomas Sembagaré, qui pendant quinze jours, malgré les observations des missionnaires, se traîna avec l'aide de ses amis, le matin à six heures, à la Mission, pour assister au catéchisme de l'après-midi. Le soir il repartait vers la chute du jour, et il avait une heure de marche à faire ! La fièvre le minait, il craignait le soleil, mais ne voulait pas manquer le catéchisme de peur que le Père ne lui fit pas grâce.

Nous venons de construire notre église. De suite les chrétiens ont proposé de chercher eux-mêmes à la forêt, distante de trois jours de marche, les bois pour confectionner les bancs. « Ce sera pour Dieu », disaient-ils. Et gaiement, jeunes et vieux, s'exécutèrent. Ces jours-là, on vit les riches porter comme les pauvres de lourds madriers.

Quelque temps auparavant, un bon vieux à tête chauve était venu m'apporter un pot de miel et m'offrir un mouton. « Père, dit-il, je suis vieux et j'ai peur de monter sur les échafaudages ! Je sais traire les vaches, mais je ne sais pas bâtir. Voici mon cadeau : paie avec cela les ouvriers, ils travailleront pour moi. » Le bon vieux cependant tint à porter au moins son madrier ; il y mit le temps, mais réussit.

Pour Dieu, bien des journées .de travail, bien des briques ont été offertes ; le soir, les ouvriers charitables disparaissaient discrètement, oubliant de se faire payer !

C'est la sainte Communion fréquemment reçue qui aide ces braves gens à se dompter. « Quand j'ai communié, disait l'un d'eux, j'ai de la force pendant deux jours : après, c'est fini ! » Les 14.189 communions distribuées pendant le seul dernier trimestre de 1912 (novembre et décembre) montrent qu'ils savent recourir fréquemment à cette source de vie et de force. Lorsque parut le décret sauveur de Pie X sur la communion des enfants, parmi les chrétiens ce ne fut qu'un mot. « Ah ! le Pape nous connaît ! Il a compris que nos enfants ont comme nous besoin de manger ! »

De fait, les enfants aussi savent puiser la vie et l'amour près du Bon Maître. Presque tous communient trois, quatre fois pendant la semaine, et pourtant ils habitent loin dans la montagne !

« Il y avait ici, me disait un jour le P. Soubielle, un enfant d'une nature farouche et sauvage, Il ne voulait obéir à personne, c'était le bourreau de ses petits camarades moins forts que lui. Ses parents n'en pouvaient rien obtenir. Des réprimandes, il se moquait ; des coups de bâton, il n'avait cure. On l'admit à la communion, Depuis, un changement profond s'est opéré en lui ; il garde encore, il est vrai, sa nature bouillante, mais réussit à se vaincre souvent, car, dit-il : « Quand j'ai été colère, que j'ai frappé quelqu'un, je ne puis recevoir Jésus ! »

Avec ce jeune garçon, la petite Léa, âgée de huit ans, se préparait aussi à la première communion. Trois jours avant la cérémonie, elle tomba gravement malade. Un Père alla la voir, la confessa et lui parla du petit Jésus. Après le départ du missionnaire, elle se prit à pleurer et l'on dut menacer de la frapper pour l'empêcher de se traîner à la Mission. Le surlendemain, profitant de l'absence de ses parents, elle se lève et se met en route. Mais les forces la trahissent, elle tombe sur le chemin. Des chrétiens qui se rendaient à la messe la trouvèrent évanouie et la reconduisirent à sa maison. Les Pères, avertis, se hâtèrent de lui porter Celui qui faisait l'objet de si ardents désirs.

Ce qui console les missionnaires, c'est la bonne volonté, la soumission de ces braves gens et leur profond attachement pour leurs prêtres. Il y a trois ans, le P. Loupias, su-

périeur de la station, était assassiné, alors que sur la demande formelle du roi du Ruanda il cherchait à ramener à de meilleurs sentiments un chef révolté. De suite la nouvelle de la mort du Père se répand de montagne en montagne. Fous de douleur et de colère, chrétiens et catéchumènes se mettent en route aussitôt pour rapporter le corps. Avec des précautions infinies, après l'avoir couché sur une porte de hutte, ils le transportent jusqu'à la Mission distante de trois heures. Silencieux, beaucoup versant des larmes, la lance au poing, les chrétiens entouraient en masse compacte la civière. Aucun païen, pas même un catéchumène ne pouvait l'approcher, forcer la consigne eût été dangereux. Après la toilette funèbre, le corps demeura à l'église, qui, de cette heure jusqu'au lendemain à trois heures de l'après-midi, fut pleine de monde récitant le chapelet et pleurant.

Le jour de l'assassinat, le P. Gilli, demeuré seul à la station, chargea deux jeunes gens de m'avertir. J'étais alors à 100 kilomètres. Ils marchèrent le jour et la nuit et, pour me rejoindre, couvrirent dans les vingt-quatre heures cette énorme distance. Comme je leur demandais, tout étonné de leur présence : « Quelles nouvelles m'apportez-vous ? – Regarde la lettre », répondirent-ils, et sans ajouter un mot se sauvèrent à l'église.

Quelques jours après, le P. Delmas était nommé Supérieur de Ruaza, en remplacement de notre cher défunt. C'était le moment où les travaux de l'église étaient commencés ; il nous fallait du bois pour les charpentes, du bois pour la cuisson des tuiles et des briques. Le P. Delmas résolut de se mettre en route pour aller chercher les matériaux. De suite on le sut. Le lendemain tous les notables chrétiens se présentaient chez moi.

– Notre Père n'est, plus, disent-ils, nous n'avons pu empêcher sa mort. Dieu vient de nous en donner un autre. Empêchez-le de partir ! Si on le tue, que ferons-nous ?

– Ne craignez rien, mes amis ; d'ailleurs, vingt chrétiens l'accompagneront.

– Non ! tu ne connais pas les Baléra ! Il sera attaqué, peut-être tué. Laisse-nous aller seuls.

– Ce n'est pas possible ; il faut qu'un de nous assiste à la coupe des arbres.

– Eh bien, sache-le, si nous apprenons que le Père est attaqué, nous partirons tous, nous nous battons avec les assassins, nous brûlerons leurs cases. Tu ne pourras nous retenir. Nous savons manier la lance et la mort ne nous fait pas peur.

Et, ce disant, de grosses larmes de colère et de douleur coulaient sur ces rudes visages.

Jamais nous n'avons inutilement fait appel à leur dévouement. Leur attachement et leur générosité font oublier beaucoup de leurs défauts et c'est une des raisons pour lesquelles on s'attache tant à ce peuple.

Il me revient à l'esprit un trait arrivé il y a trois ou quatre ans. Un chrétien et un catéchumène étaient allés faire le commerce au centre du Ruanda. Au retour, le chrétien tomba malade et mourut à deux jours de marche de la Mission. Sans hésiter, le catéchumène se dit : « Mon ami est mort, il était chrétien. Je ne puis pas le laisser dans le marais pour être, comme un païen, dévoré par les hyènes ! » Et le voilà qui charge le cadavre sur son dos, et nous arrive le lendemain soir ! « Père, dit-il, Nicomédi est décédé en route enterre-le avec les chrétiens ! » Or, toucher un cadavre, demeurer près de lui, est pour nos Noirs une chose horrible !

Dans ce peuple aux qualités si réelles, l'humeur batailleuse et l'amour des coups de lance ne laissent cependant pas que de nous inspirer de très légitimes craintes. Huit de nos chrétiens déjà sont morts par la lance, tués par des païens, leurs amis, parfois même par leurs propres frères, et cela pour des raisons les plus futiles. Jusqu'à présent, nous avons pu empêcher la vendetta, si terrible, si implacable ici, mais en sera-t-il toujours ainsi ? Notre petit troupeau fidèle au milieu de la masse païenne a fort à lutter pour ne pas succomber. Aux yeux des Baléra, en effet, ne pas se venger c'est abdiquer sa dignité, son honneur, souvent sa sécurité, c'est devenir l'objet du mépris et des injures de tout le clan.

L'an dernier, deux païens se disputaient, un chrétien sort de sa hutte pour les calmer. Furieux, l'un des deux le frappe de sa lance en pleine poitrine. Le surlendemain le malheureux mourait, demandant lui-même à ce que la vengeance ne fût pas exercée contre son meurtrier. Il y a quelque temps, un catéchumène, qui d'après la coutume du pays aurait dû venger la mort violente d'un de ses parents, se dit qu'il devait au moins prouver qu'il n'était pas lâche. Six fois de suite, la nuit,

il s'en alla seul au loin chez les ennemis de sa famille. Chaque fois il mettait le feu à une hutte, réveillait les gens pour bien leur montrer qu'ils avaient été en son pouvoir, qu'il aurait pu les tuer facilement, puis il se sauvait.

Le 3 décembre dernier, dans la nuit, on venait nous avertir qu'un chrétien se mourait. Un Père part aussitôt, il avait une heure de marche à faire. Arrivé, il trouve dans la hutte Lazaro Luginimbi, blessé mortellement d'un coup de lance, à côté de lui je vois le cadavre déjà froid de son frère, encore catéchumène, et près deux leurs amis chrétiens accourus pour les assister. Les deux hommes venaient d'être frappés par des gens de leur parenté. Le lendemain Lazaro, se sentant mourir, s'adresse à l'ami qui le soutenait :

– Dis à celui-ci, puis à cet autre de prier pour moi, je vais mourir.

– Toi, Lazaro, dis que tu pardonnes à ceux qui t'ont tué.

– Oui, je leur pardonne ; qu'on les laisse, qu'on ne me venge pas !

Et peu après il ajoutait :

– Je désire qu'ils deviennent chrétiens !

Le soir même il expirait.

On le voit, le christianisme viendra à bout de ces natures ardentes et fières, leur donnera charité et patience, amour des ennemis et pardon des injures. Aidez-nous, par vos prières, à hâter l'heure de Dieu au milieu de nos chers Baléra !

52. EXTRAIT DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 28 SEPTEMBRE A MGR LIVINHAC⁸⁵

Kabgayé, 28 septembre 1913

Monseigneur et Vénéré Père,

(...)

La Mission de Nsasa nous inspire toujours beaucoup de craintes. **Nous n'avons cependant là ce que Monseigneur Hirth prévoyait déjà en 1904 et 1905, comment le prouvent ses lettres que j'ai eu la bonne fortune de retrouver.** Issavi aussi souffre du même mal... Nyundo va encore, mal-

⁸⁵ Extrait de la lettre du P. Classe du 28 septembre a Mgr Livinhac, N° 111139-41.

heureusement le Supérieur y aime beaucoup, beaucoup trop la force, malgré tous les avertissements et il est moins que persona grata près des chrétiens. ...beaucoup de bons éléments.

Schumacher pour Nyundo... besoin d'avoir un Supérieur qui instruisse ses chrétiens, se fasse aimer d'eux, confesse.

Nyundo est à 1 h $\frac{3}{4}$ de Kissenyi qui est grande station militaire, ville de commerce importante ; il nous y faut un Père Allemand.

A Nyundo... le P. Huntziger a de très bonnes qualités, mais ses difficultés viennent de ce qu'il prend trop de la manière forte.

(...)

On nous pousse beaucoup à accepter les zones d'Évangélisation. Nous avons fait des démarches officielles précisément en sens contraire pour pouvoir sauver au moins quelque chose de ces beaux pays, car nous allons être écrasés par le nombre. Nous avons déjà obtenu ce résultat de faire reconnaître :

- 1) que nous n'avions aucun contrat nous liant ;
- 2) que nous n'avions jamais fait de démarches pour en avoir, mais au contraire pour garder notre liberté d'action ;
- 3) que la loi est bien pour la liberté entière. N'empêche que le Gouvernement est pour ces zones, croyant par là assurer la paix. Une autre raison c'est que les Protestants trouvent cet partage plus sûrs.

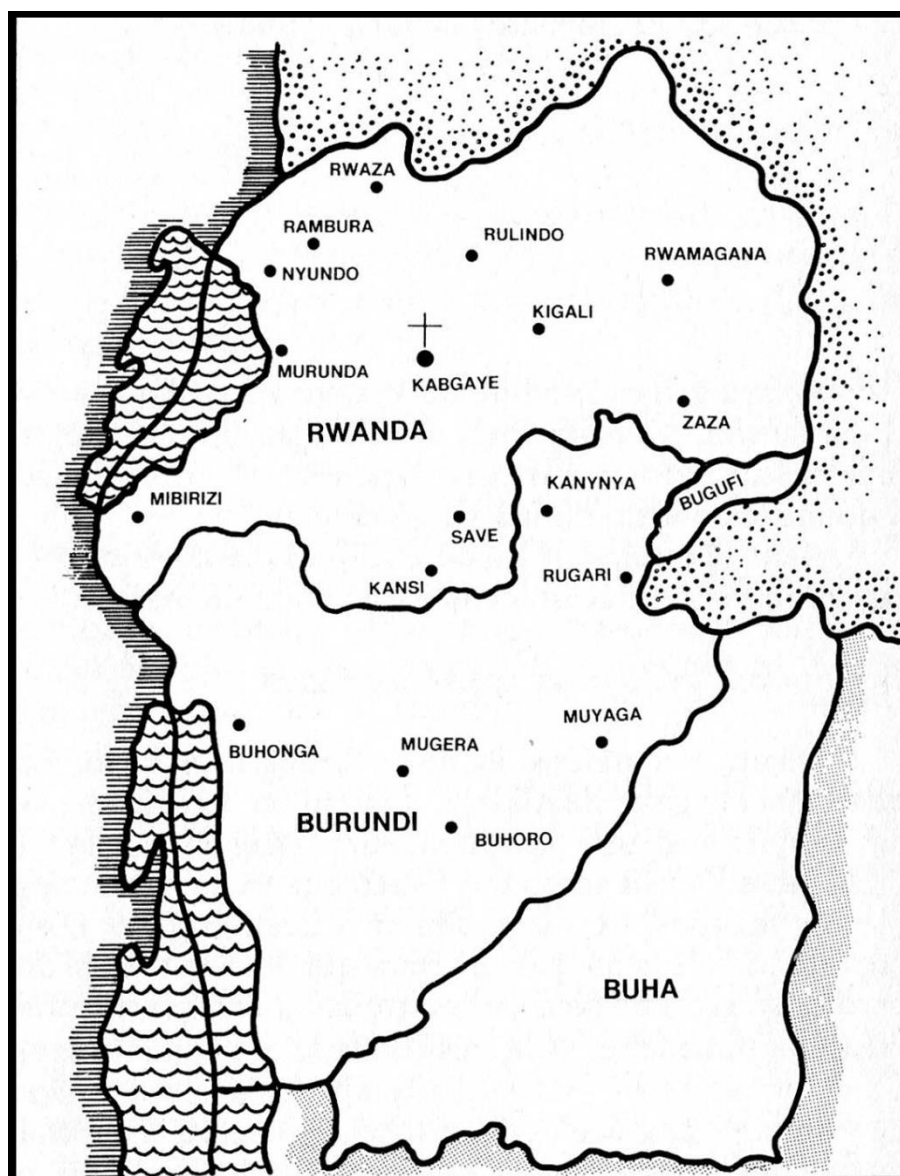
Au Bushiru, entre Rwaza et Nyundo, deux soldats viennent encore d'être tués.

(...)

On nous annonce officiellement de Kigali que le courrier du 13 août de Bukoba apportant la poste de la côte et d'Europe s'était enfui et les sacs de lettres avaient été brûlés.

53. EXTRAIT DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 22 OCTOBRE 1913 A MGR LIVINHAC⁸⁶

⁸⁶ Extrait de la lettre du P. Classe du 22 octobre 1913 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 111142-43 (pas d'importance).



LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIVU (1912-1922)

54. EXTRAIT DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 1^{ER} NOVEMBRE 1913 A MGR LIVINHAC⁸⁷

Kabgayé, 1^{er} novembre 1913

Monseigneur et Vénéré Père,
(...)

Voici ce que nous venons de nous faire dire par l'intermédiaire de Monsieur Kandt, Résident du Ruanda : « Le Gouvernement est très reconnaissant à la Mission catholique pour les grands services rendus par la fondation des Stations de Ruasa en particulier, et de Nyundo, de Rulindo, sans compter toutes les autres du Ruanda. Ces Missions ont fait beaucoup pour la pacification du pays et pour aider le Gouvernement dans la bonne administration. L'influence qu'ont su prendre les missionnaires sur des Indigènes presque indépendants de toute autorité a heureusement épargné au Gouvernement la peine de faire dans ces régions des expéditions militaires, qui n'amènent ordinairement que des massacres inutiles. Le Bushiru qui compte une magnifique population agglomérée d'environ 60 – 70.000 habitants reste encore insoumis ; le Roi ne peut y exercer son autorité par les Batusti ; le Gouvernement voudrait éviter d'y porter la guerre ; mais la Mission catholique y entretient depuis une année un poste de catéchistes. Au nom du Gouvernement je prie la Mission catholique de placer au Bushiru, dès maintenant des missionnaires à poste fixe ; ceux-ci gagneraient sûrement et à bref délai la confiance de cette population énergique, et ainsi avancerait efficacement la cause de la civilisation. »

Le Bushiru est un pays de hautes montagnes (1.900 m à 2.200 m), flanqué à l'ouest par les hauts sommets de la forêt. Il se trouve entre le Bugoyé et le Mulera un peu au sud. Comme peuple ce sont des Balera. Ils nous connaissent, viennent chez nous et nous avons parcouru le pays dès 1904 en tous sens. En 1910, le Gouvernement y a fait deux expéditions successives, avec les Batutsi du Roi. Beaucoup

⁸⁷ Extrait de la lettre du P. Classe du 1^{er} novembre 1913 à Mgr livinhac, N° 111144-46.

de femmes et d'enfants ont été déportés. Bashiru et Balera ne s'effrayent pas de cela. Des soldats y ont, il y a un mois $\frac{1}{2}$ été tués. Une grande expédition devait être faite. Elle est décommandée comme inutile et pour cela on s'adresse à nous. Dans les circonstances actuelles, il me semble que nous ne pouvons refuser car on sait trop en haut lieu notre influence sur ces Bashiru qui eux-mêmes nous demandons de nous installer chez eux. C'est grâce à nos deux catéchistes que les fusils ont été de suite rendus, que les soldats n'ont pas été mis en morceaux ; un a pu être sauvé. Si nous refusons ne croira-t-on pas que c'est pour ne pas entrer dans les vues du Gouvernement. Déjà il y a quelques mois j'ai dû refuser une proposition semblable, mais moins ferme. On le disait : « En fondant (dans le Ndorwa) vous entreriez dans les vues du Gouvernement. Il nous aiderait même matériellement. » Cette fois c'est une demande officielle et Monsieur Kandt s'est dérangé pour cela. Si nous n'acceptons pas, les Protestants ne se risqueront-ils pas dans ces montagnes, précisément à cause de nous et pour pouvoir faire dire : « Les Allemands eux n'ont pas craint de se dévouer. » D'autre part nous avons déjà tous souffert dans ce nord du Ruanda ; devons nous reculer maintenant que ces populations très rudes mais si énergiques nous sont attachées ? **Le nord du pays serait entièrement à nous.** Et ne devons-nous pas accepter pour empêcher les ruines dans ces villages si peuplés. **La fondation du Bushiru offre beaucoup d'analogie à celle du Mulera en 1903.** Nous ne pensions pas y aller, c'était nous disions-nous le dernier pays que nous occuperions, tous les gens étaient peu commodes ; un mois après Monseigneur m'y envoyait. Pour le Bushiru que depuis de longues années (1904) nous convoitons et travaillons indirectement, nous avons dit le même. Nous pensions qu'on ne nous le disputerait pas de sitôt précisément à cause de la rudesse du pays et des gens. La Providence par cette demande officielle semble avoir des vues de Miséricorde sur ce peuple énergique. C'est pour lui que je prie Votre Grandeur et le Conseil de la Société. Monseigneur Hirth et moi nous sommes de suite tombés d'accord : il nous semble que dans l'intérêt et la conservation de nos œuvres, tout comme d'ailleurs au point de vue apostolique (le Bushiru est l'un des plus belles plaques de population que je connaisse) nous ne pourrions refuser. **Mgr**

Hirth le dit : « J'incline à croire que le Bushiru, c'est le cher P. Loupias qui veut nous en faire cadeau ; ce sont nos chers morts qui intercèdent pour nous. » Nous n'avons qu'un seul missionnaire en surplus dans nos stations ! J'ai demandé en grâce à Monseigneur de me permettre de me fixer pour quelque temps au Bushiru. Monseigneur me répond de patienter un peu, mais Sa Grandeur pressée à Nyundo me dit qu'elle a répondu par l'affirmative au Gouvernement.

Est-ce que nous ne pourrions avoir dès maintenant notre cher Père Smoor ? Lui évidemment ne pourra aller dans ce pays, mais son arrivée nous permettra de dégager un supérieur qui pourra prendre la direction de cette Mission. Nous n'avons pas hélas ! nous, la ressource de pouvoir détacher des missionnaires de nos stations !

Votre Grandeur comprendra notre insistance et notre anxiété dans les circonstances où nous nous trouvons. **Ce service ne peut qu'être utile à tous nos Vicariats allemands.** La situation des missionnaires ne serait pas spéciale puisque nous avons au Burshiru des catéchumènes que nous passons là comme chez nous, sans aucun danger. A cause de la difficulté de desservir cette station de catéchistes nous nous demandions en mars si nous ne devions la laisser. De Nyundo il nous faut huit heures de forêt de bambous, à 2.000 – 2.400 m, sans compter le temps pour arriver à la forêt. De Ruasa dix heures de montagnes. La Providence met fin à nos hésitations en voulant changer la situation. J'espère que Monseigneur me permettra de résider là quelque temps au début de la fondation.

Je viens de communiquer tout ceci au R.P. Roussez.

Monseigneur Hirth, par un exprès me fait tenir ceci : « Je crois que nous devrions faire tout le possible pour prendre de suite le Bushiru. Monsieur Kandt va prendre un ministère à Daressalam (Il est nommé assistant près du Gouvernement). Reculer devant les raisons alléguer semble impossible. L'occasion est exceptionnelle ; **quelques soldats seront au Bushiru.** Les gens viendront plus facilement encore à nous. Le Gouvernement a décidément [donné] ordre de favoriser un peu les missions pour arrêter du même coup les progrès de l'Islam. **Si nous pourrions trouver un Père sachant l'allemand, au moins comme second ! car il y aura des visites d'officiers et nécessairement des renseignements à**

demander aux Pères. Par ailleurs au missionnaire capable et habitué pourrait-je crois, gagner maintenant à la religion non seulement toute la jeunesse, mais les fils mêmes de chefs. De fait nous avons déjà le fils du chef le plus redouté. « Pour vous vous pourriez peut-être vous absenter pour un mois, mais pas plus car il faudra revoir les stations. Cette visite de tous les ans est nécessaire. »

(...)

55. EXTRAIT DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 16 NOVEMBRE 1913 A MGR LIVINHAC⁸⁸

Bushiru, ku Kibihekane, le 16 novembre 1913

Monseigneur et Vénéré Père,

C'est **au Bushiru** que j'envoie cette lettre à Votre Grandeur : la Mission n'y est nullement fondée, mais sur le conseil de Monseigneur Hirth j'ai seulement répondu à la demande pressante de Monsieur le Résident de venir le rejoindre dans ce pays. Depuis cinq jours je campe dans ces montagnes. Nulle part ailleurs qu'au Bugoyé je n'ai jamais tant vu de monde. Ici on ne peut guère se tromper, **il n'y a pas une seule banane-rai** : les habitations sont perchées sur les flancs des montagnes aussi raides qu'on peut imaginer. Le Résident est arrivé il y a trois jours avec deux officiers. Je ne puis faire un pas sans être suivi d'une vraie foule. Tout ce monde cultive la peur en grand et mon temps se passe à rassurer les gens, à les faire se tenir tranquilles. Les chefs veulent tous me montrer quelques belles collines pour bâtir la Mission ; chacun prétend avoir ses terres au beau milieu de la population. Pour la plupart de ces collines il faut une heure, 1h ½ de grimpe, le mot n'est pas trop fort. Après avoir fort soufflé on arrive à une arête plate de 200 à 500 m de long sur 15 à 30 m de large ! Un bel emplacement, rare pour le pays, il n'est pas dans les nues, il offre un sommet d'environ 60 m de large m'a été montré, bien au centre, du moins autant que possible. Si jamais quelque part une Mission a été souhaitée par les gens, c'est bien ici ! Un trait montrera à Votre Grandeur la mentalité du

⁸⁸ Extrait de la lettre du P. Classe du 16 novembre 1913 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 111147-48.

pays. Avant-hier un chef du Mulera, qui venait d'amener Monsieur le Résident, passe avec son monde et trois soldats, tout près de mon camp, mais dans la vallée. En apercevant ce monde, les vigies sur les montagnes donnent l'alarme et c'est de suite une panique folle : hommes, femmes, enfants chassent les bestiaux et veulent se sauver vers la forêt ou disparaissent, comme savent le faire les Nègres, dans le sorgho et le maïs. A force de crier dans toutes les directions on finit par arrêter la panique. Quand tout est calmé, voyant les Balera grimper péniblement une côte terrible nos gens se disent : le Père est avec nous, les Balera ne disent rien, il faut les jeter dans le ravin. C'est un seul cri de montagne en montagne et les sommets se garnissent d'hommes avec lances et arcs. Après une heure de télégraphie sans fil nos Bashiru comprennent leur sottise et rentrent tranquillement dans leurs huttes comme des fourmis chassées par la fumée. Le soir, ils revenaient dire merci de ce qu'ils avaient été sauvés d'une sottise qui leur aurait sans doute coûté très cher.

Monsieur le Résident m'a répété plusieurs fois qu'il désirait cette Mission de suite et qu'il en espérait beaucoup de bien pour la paix du pays. Il ne fera pas la guerre et les gens savent que c'est un peu à cause de nous. Un lieutenant m'a répété cette manière de voir de Monsieur le Résident. Monsieur le Résident nous offre toutes les facilités pour nous établir, de suite il a accordée l'emplacement que je lui ai montré bien qu'il soit cultivé. C'est qu'ici c'est difficile de trouver un coin libre à moins d'aller dans les nues. Le Résident part demain avec notre parole de travailler ici. Je resterai encore deux, trois jours, puis gagnerai Nyundo afin de voir Sa Grandeur avant de rentrer à Kabgaye à cause de nos Séminaristes. Ces Messieurs ont été frappés de voir comment les gens venaient, cependant **je suis seul ici avec mes treize hommes de Kabgaye.** La Providence nous a, il faut, je crois, le reconnaître ménagé ici une situation vraiment particulière et privilégié. Actuellement nous avons tout pour nous et en notre faveur. Monsieur le Résident, ce matin me demandait déjà quels missionnaires viendront ici ! C'est en Votre Grandeur, Monseigneur et Vénéré Père, et dans le Conseil que nous espérons pour sauver ces braves gens, énergiques et travailleurs ; en sauvant leurs âmes nous sauverons aussi leur vie en les rendant un peu sages et soumis. Le premier jour les chefs

m'ont apporté des cadeaux. J'ai fait cesser, demandant aux gens de venir me vendre ce qui était nécessaire. Tous les jours ils viennent trop nombreux vendre pois, haricots, bois, même les femmes et les enfants ; on m'apporte aussi les petits enfants pour les faire soigner et personne homme ou femme n'a refusé d'avalier un remède, ce qui est vraiment extraordinaire pour le Ruanda. Quand je passe près d'un « lugo » toute la maisonnée vient saluer !

(...)

La Mission de Kigali prend le vocable de la Sainte Famille. **Le Bushiru ne peut pas en avoir d'autre que « Regina pacis ».** (...)

56. RAPPORT DU VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIVOU POUR LA PERIODE 1913-1914⁸⁹

VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIVOU 1913-1914

Les Rapports du Vicariat Apostolique du Kivu pour 1913-1914 font totalement défaut. Sans y suppléer, les notes suivantes permettront de rattacher à ceux des années précédentes quelques-uns des renseignements contenus dans les Rapports ultérieurs.

I. – *Personnel*. A la date du 1^{er} juillet 1913 venaient d'arriver dans le vicariat, les Pères Doumeizel (Muyaga), Vitoux (Buhoro) et le F. Adelphe (Issawi). Vers la Toussaint arriva le P. Hinkelbein (Nyundo), accompagnant un groupe de Sœurs.

Dans le premier semestre de 1914, le personnel s'augmenta encore de cinq missionnaires : le P. Gai-Via et les Frères Celse, Privat, Tite et Maurice. Mais il faut ajouter que les Pères Pouget et Dufays étaient partis pour la Maison-Mère où ils devaient prendre part aux grands exercices de 30 jours.

II. – *Séminaire*. Durant l'exercice 1912-1913, le nouveau vicariat du Kivu avait inauguré son Petit Séminaire à Nyaruhen-

⁸⁹ Rapport du Vicariat apostolique du Kivu pour 1913-1914, in *Rapports Annuels*, A.G.M.Afr., pp. *63-64.

geri. Les élèves au nombre de 17 étaient placés sous la direction du P. Knoll, qui avait pour auxiliaire un séminariste minoré en probation. **Les élèves ayant déjà commencé les études à Rubya y restaient provisoirement ; on ne recevait à Nyaruhengeri que les nouvelles recrues.**

Monseigneur le Vicaire Apostolique comptait d'ailleurs installer le séminaire définitif à Kabgayé.

Les mesures prises dans le courant de l'année permirent de réaliser au mois d'octobre 1913 la translation projetée et de faire du nouvel établissement un séminaire quasi complet. En effet, le P. Cunrath qui devait en prendre la direction amena de Rubya 18 élèves et le Père Knoll arriva avec 15 des siens ; 40 recrues portaient le nombre des petits séminaristes à 73. Il y avait en outre 3 minorés en probation et 4 théologiens venus de Rubya, plus l'auxiliaire du P. Knoll.

A l'entrée de 1914, les élèves originaires de l'Urundi, qui se trouvaient précédemment à St-Charles, dans l'Ushirombo, se rendirent également à Kabgayé.

La guerre a sans doute compromis la marche des séminaires ; le personnel a été changé. Cependant, au commencement de 1917, les Pères Pouget et Dufays, revenant d'Europe, l'ont trouvé en pleine activité : les Pères Smoor et Gai-Via dirigeant le Grand Séminaire, les Pères Bricquet et Déprimoz, le Petit.

III. – *Mission.* Au mois de novembre 1913, cédant aux instances pressantes des représentants du Gouvernement de la Colonie, Monseigneur Hirth se décida à créer une nouvelle station dans le Bushiru. Le Bushiru est un district montagneux, très accidenté, dont la description rappelle ce que les voyageurs disent des ravins et de plateaux de l'Abyssinie. Placés entre les Baléra et les Bagoyé, les habitants du Bushiru ne leur cèdent en rien pour la rudesse des mœurs, l'esprit d'indépendance. Toutefois, ils connaissent déjà les missionnaires, se montrent tout disposés à les accueillir et c'est pourquoi l'Administration, désirant les soumettre à son autorité sans effusion de sang, fait appel à Monseigneur Hirth. Il s'agit d'une population compacte évaluée à 70 ou 80.000 âmes.

N.B. : La statistique du Kivu pour 1913-1914 a été insérée en son lieu dans le volume IX des Rapports Annuels.

57. LETTRE DU P. CLASSE DU 23 FEVRIER 1914 AU P. MARCHAL (extrait)⁹⁰

Kabgayi, le 23 février 1914

Mon Révérend Père,

Ce soir même je reçois votre lettre du 8 janvier et tiens à vous exprimer de suite ma reconnaissance. Depuis quelques jours seulement je suis de retour du Kinyaga (Mibirisi) où j'étais allé pour essayer d'encourager P. Werckerlé toujours souffrant depuis son voyage en Europe.

En Allemagne on suit de très près la marche de cette chère Mission du Ruanda, c'est absolument vrai ; on nous demande même des explications au sujet de menus détails de comptes-rendus ou de statistiques ! Les Protestants font de même. **Le Ruanda est devenu maintenant le point de mire de tous.** La semaine dernière je recevais encore une brochure dans laquelle on disait qu'il fallait pour le Ruanda faire un effort extraordinaire ; que ce pays nécessairement devait être l'apanage du christianisme évangélique ; que vers lui devaient converger toutes **les ressources en hommes et surtout en argent** ; qu'il fallait absolument gagner et entraîner le Roi ; qu'il fallait même momentanément laisser les autres points pour ce pays. De fait nous sommes inondés !

Depuis la dernière lettre à Monseigneur le Supérieur Général, deux nouvelles Missions évangéliques ont été fondées dans l'Urundi ; l'une à cinq heures à l'ouest de Mugeru, dans un pays où j'aurais voulu reporter la station de Buhoro ; l'autre au nord de la même Mission au 2/3 de la route entre elle et Nyaruhengeri. Au Ruanda, à Changugu, à 3 h ½ de Mibirisi une fondation se fait. Au sud-est, l'Uha est attribué à une 3^{ème} société ; je viens de recevoir de la Résidence de l'Urundi que le sud-ouest Urundi était réservé pour une société future ??? **Ce sont quatorze stations fondées ! et ce n'est que le commencement.**

Cette année il semble qu'il y ait une activité sans pareille pour placer des « teachers » et des marchands. **Les « teachers » de l'Usambara** viennent nombreux, et instruire n'est pas leur grand souci. **Une nouvelle force ce sont les marchands missionnaires « Kaufmann Missionar » européens et**

⁹⁰ Lettre du P. Classe du 23 février 1914 au P. Marchal, A.G.M.Afr., N° 111149-111152.

indigènes. Ils se placeront n'importe où ; leur licence pour le commerce est leur sauvegarde, mais leur action n'est pas à négliger. Leurs commis voyageurs, employés... font fonction de catéchistes. Puis sur les chrétiens, catéchistes... qu'ils prendront comme ouvriers leur influence se fera sentir. Sur les chefs surtout ils auront influence en maniant l'argent. Le Mutusi est essentiellement avare et avide, c'est une tare de race. Ces marchands missionnaires ont toute la faveur gouvernementale. « C'est une œuvre admirable, vraiment coloniale » nous disait ici il y a quelques jours notre nouveau Résident. De fait, pour l'extérieur, c'est le commerce, or le commerce, l'argent, voilà l'idéal absolu. Pour nous maintenant ce sont difficultés sur difficultés : humainement parlant nous allons être écrasés, inondés.

La réalité est celle-ci, et contre elle il n'y a pas à invoquer des droits : partout où nous serons, nos adversaires pourront venir ; partout où ils seront nous ne pourrons pénétrer. D'après la loi nous sommes libres et liés par aucun traité. Ce droit nous l'avons fait reconnaître officiellement par le Gouvernement, à cause du procès de R.R. PP. Bénédictins. Ce droit est théorique, nous voulions sauver le principe. En pratique, il nous faut, là où nous voulons aller, un coin de terre, si minime soit-il. **Les indigènes n'ont pas le droit de propriété ; il n'appartient qu'au Roi. Un catéchiste officiel ne peut donc rien obtenir d'un chef, sans le Roi. Or pour que nous obtenions la moindre parcelle de terre il nous faut le consentement du Roi et celui de la Résidence. Là est le nœud coulant qu'on serre à volonté, suivant les pressions venues de haut.** Dès qu'un village – colline a un catéchiste officiel, on dit qu'il ne faut pas pour le bien de la paix, que la confession opposée place le sien. Un catéchiste non-officiel, c'est-à-dire, brave chrétien travaillant chez lui, n'est pas connu et ne compte pas pour ce point.

Jusqu'à présent nous n'avons pas eu beaucoup à nous plaindre. Maintenant le pays devient plus sûr, les mauvais coins on ne nous les disputera pas ; le mouvement pour les Missions en Allemagne pousse de l'avant ; nos pasteurs voient combien nous sommes gênés avec nos œuvres, notre peu de personnel ; notre peu de personnel allemand, ce qui de fait nous oblige souvent à nous taire. Et on le sait bien !

De l'Urundi, mieux préparé pour l'Evangile à cause de sa situation politique, on ne parle guère, mais ce nom « Ruan-da » fascine. Qu'allons-nous devenir ? **J'avoue que parfois la crainte me prend pour l'avenir**. Dans nos stations, le personnel est insuffisant, quelques supérieurs n'ont nullement les aptitudes voulues soit pour une raison, soit pour une autre : vous en connaissez quelques-uns maintenant ! Ces stations tombent. Dès qu'on parle d'organisation, de régularité, ils sont étourdis comme si pareille chose n'était pas pour l'Europe seule ! Parfois aussi, un ou deux, comme ce pauvre P. Parmentier, nous rendraient un immense service s'ils pouvaient réfléchir quelque temps à la Maison Mère. Les renvoyer nous ne le pouvons pas, nous espérons malgré tout, nous n'avons pas pour les remplacer !

Ce que nous prévoyons est arrivé : P. Barthélemy ne peut, malgré son dévouement et son immense désir d'appartenir au Kivu, gérer les deux économats. De plus en plus il me renvoie une bonne part de travail et maintenant me demande en grâce de trouver au moins un sous-économe général. Vous connaissez notre liste de placements ; un seul Père est en surnuméraire, le P. Hurel à Issavi. Cette fondation demandée par le Gouvernement reste ; même avec les 4 Frères que Monseigneur le Supérieur Général nous envoie, ce pourquoi nous lui sommes profondément reconnaissants, nous n'arriverons à trouver le personnel, les Pères nous manquent. Dans deux stations un Père devrait nécessairement être remplacé par un Frère, or à Rugari et à Buhoro seulement nous pourrions enlever un Père.

A Rugari pour des raisons que vous connaissez, P. Parmentier devrait partir et la question de son placement devient un problème ; Nyundo seul – avec Monseigneur et P. Schumacher [1878-1957] – le maintiendrait, mais à cause du manque de missionnaires, il faudrait qu'il permute avec un Père de cette station, ce qui ne se peut si nous ne voulons perdre Nyundo. Comme Père à choisir comme supérieur il nous reste : P. Zuure, P. Pagès, P. Jacquelin !! P. Zuure est nécessaire à cause de la succursale à la Résidence. Le Saint Esprit inspirera peut-être Sa Grandeur !

Le matériel aussi nous presse, mais pour ce point l'aide des 4 Frères sera précieuse, si nous pouvons nous servir d'eux, c'est-à-dire si nous ne devons pas les immobiliser pour essayer

de trouver le personnel du Bushiru. A Mugeru, le Résident de l'Urundi me demande continuellement un Frère. C'est le progrès matériel qui est regardé et on voudrait une sorte d'école d'arts et métiers pour avoir des ouvriers. Nous voulions le faire au Ruanda, les moyens nous ont manqué ; la Mission Evangélique de Lubengera [Gisaka] le vient de faire !

Le Gouvernement a fondé une école à Kigali ; vient de paraître l'ordre que dans un mois 50 fils de chefs dépendant directement du Roi devront y aller. « Rien n'empêchera que pour se perfectionner, ces jeunes gens aillent ensuite dans l'une ou l'autre Mission ! » a dit à Kabgaye le Résident.

En réalité notre Mission du Ruanda baisse beaucoup, ce n'est pas du pessimisme. Le 15 février Mgr Hirth m'écrivait encore : « Ne vous attristez pas trop si je vous dis qu'à Nyundo aussi nous marchons vers la dissolution de nos œuvres. Mais travaillons toujours et quand même : c'est pour Dieu et Il le mérite bien ». Je lui donnais de mauvaises nouvelles de Nsasa (Kissaka), Mibirisi, Rulindo, Issavi, et de notre encerclement très visible et très méthodique. Et encore : « Suivez de près l'effort considérable que font nos ministres pour établir leurs *teachers* et leurs marchands. » Sortirons-nous et comment sortirons-nous des difficultés qui surgissent de partout ? Nos pauvres chrétiens doivent vivre, s'habiller, pour cela ils tombent dans les bras des Indiens qui envahissent le Ruanda, ou des nouveaux « marchands ». D'un côté il y a tous les moyens humains, commerce, argent, protections, et laisser faire ; du nôtre rien de cela, mais Dieu et c'est tout, c'est vrai ! Devant l'effort fait, est-ce que les protestants deviendront prépondérants ici (et alors les droits de la religion catholique seront sacrifiés, c'est absolument certain) ? Où aurons-nous la majorité ? **D'un côté ce qu'on veut ce n'est pas faire des chrétiens, mais empêcher qu'on se fasse catholique : c'est le vrai dogme.** C'est facile, et certains moyens alors n'ont pas le danger qu'ils auraient chez nous, de faire des apostats. Cette majorité, si nous avions eu des missionnaires, je crois que nous l'aurions eue ; **nous avons les sympathies du Roi, maintenant encore, et beaucoup de chefs. Le peuple est bon, les familles ont de nombreux enfants ;** quel malheur que nous reculions au lieu d'avancer ! Enfin Dieu est le Maître des situations comme des cœurs ; c'est Lui seul maintenant qui peut nous donner la vraie et décisive victoire.

La question d'une communauté de Frères enseignants m'a toujours semblé une nécessité pour nous. L'année où j'étais à la Maison Mère j'en ai parlé au R.P. Michel, mais de moi-même. Evidemment notre peuple n'est pas prêt pour l'instruction mais cela va aller très vite à cause de la volonté du Gouvernement et des efforts des Protestants pour avoir la jeunesse. Ce sera imposé par la force cette année. **Si on pouvait ouvrir une école, les jeunes Batusi y viendraient pour éviter « celle qu'ils redoutent ».** **A la demande même du Roi, fait inouï, nous en avons une petite à Ruasa. Mais le Roi, les jeunes gens, surtout les vieux chefs ne croient pas à la menace de l'école forcée.** Or ils n'échapperont pas. Dans dix jours Mgr Hirth me parlera certainement de la proposition du Conseil, ou mieux des dispositions du Conseil, au sujet de cette question. **Ici, comme partout, ceux qui auront la jeunesse auront tout le pays.** (...)

Léon Classe

58. RAPPORT ANNUEL DU VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIVOU POUR 1914-1918⁹¹

VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIVOU RAPPORT GENERAL DU R. P. CLASSE

C'est une joie, bien nuancée de tristesse, que provoque le bien opéré dans les différentes Missions du Vicariat, tristesse en pensant aux calamités qui, les unes après les autres, viennent accabler les malheureuses régions du Kivou.

Au 30 juin 1918 le Vicariat du Kivou compte 22.536 chrétiens vivants, déduction faite des baptisés *in extremis*, tandis que l'an dernier nous accusions un chiffre de 22.594. Nous sommes donc en diminution de 58 ! Cependant dans toutes les stations, les missionnaires ont travaillé avec dévouement ; ils ont même conféré le baptême à 1426 adultes et à 1220 enfants de néophytes, contre 1012 adultes et 1349 enfants baptisés l'an passé, sans parler des baptêmes *in extremis*. Ces 2646 baptêmes solennels n'ont pas, hélas ! compensé les ravages de

⁹¹ Rapport Annuel pour le Vicariat Apostolique du Kivou : 1914-1918, in *Rapports Annuels*, A.G.M.Afr., pp. 244-334.

la famine et des épidémies ! Puis, notre liste funèbre est sans doute au-dessous de la réalité, car nombre de chrétiens sont tombés loin des stations, et ce n'est que peu à peu que nous pourrions connaître l'étendue de nos pertes ! Que de fois, durant les mois écoulés, devant les nouvelles navrantes qui nous venaient de Nyundo, Ruaza, Murunda, Bushiru...., nous est montée du cœur aux lèvres la supplication de l'Eglise : *A peste, fame et bello, libera nos Domine*⁹² ! Jamais nous n'avons été plus à même de la comprendre.

Ici la guerre est bien terminée : grâce aux efforts du Gouvernement belge, le calme a succédé à la tourmente, le portage est terminé, arrêtées aussi les expéditions de porteurs pour Mahengé ; restent seulement les prélèvements de gros bétail, chaque mois, pour le corps expéditionnaire anglais ; partout on pousse aux cultures : jamais on n'avait tant cultivé dans ces pays ! Les bas-fonds, réservés dans le Ruanda comme pâturages d'été, sont, par ordre de Monsieur le Major Résident, laissés aux Bahutu qui les transforment en d'immenses champs de patates douces. Malheureusement la famine, les épidémies de dysenterie, variole et méningite cérébro-spinale, malgré la lutte entreprise, multiplient encore les victimes.

L'Urundi, Rugali excepté, a jusqu'à présent été épargné par la famine, mais le nord, le centre et le nord-ouest du Ruanda sont terriblement atteints ! **Nyundo, qui avait plus de 4.000 chrétiens, en a vu disparaître près des trois quarts** : ce petit pays du Bugoyé autrefois le jardin du Ruanda, auquel le recensement d'avant guerre donnait cent dix mille (110 000) habitants, est devenu une brousse où paissent les troupeaux et circulent les fauves. Nous avons lutté contre la famine tant que nous avons pu, soignant les malades, nourrissant chaque jour des centaines d'affamés, distribuant des semences et des instruments de culture, essayant de relever les courages complètement abattus. Monsieur le Haut Commissaire Royal Général Malfeyt, s'est plu à reconnaître le dévouement des confrères, témoin cette lettre que m'adressait Monsieur le Commandant Supérieur, Colonel Stevens :

« Mon Révérend Père. J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que Monsieur le Commissaire Royal dans les

⁹² « Délivre-nous Seigneur de la peste, de la famine et de la guerre ».

territoires de l'Est Africain Allemand occupés par la Belgique, a bien voulu, par télégramme du 11 octobre 1917, marquer toute sa satisfaction pour les résultats déjà obtenus au Bugoyé dans notre lutte contre la disette, et me charge de remercier la Mission de Nyundo du précieux concours qu'elle nous apporte. Monsieur le Commissaire Royal termine en exprimant le vœu que ce concours nous soit continué.

Ce m'est, mon Révérend Père, un bien vif plaisir de pouvoir vous transmettre ce message et vous prier d'en faire part aux RR. PP. de Nyundo, qui, par leurs généreux efforts et leur action efficace dans la situation du Bugoyé, ont bien mérité le témoignage de satisfaction et de reconnaissance qui leur est adressé par le Chef du Gouvernement d'occupation.

« Je suis heureux, pour ma part, de pouvoir constater une fois de plus, à cette occasion, que tous les efforts se rencontrent et se coalisent chaque fois qu'il s'agit des intérêts primordiaux de la civilisation et de l'humanité. Veuillez agréer, je vous prie...

Le Commandant Supérieur : G. Stevens ».

Le Gouvernement a fourni des vivres en abondance, des semences, des instruments de culture, mais à tous ces efforts il faut nécessairement joindre le temps et, en attendant, malgré tout, voir mourir ces malheureux ! A Ruaza, Murunda, Bushiru, Rulindo, Kabgayé, c'est, mais à un degré moindre, même pitié ! A Murunda, sur une population chrétienne de 370 âmes, nous avons eu cette année 73 morts ! Ruaza en a officiellement inscrit 137 ! La famine entraîne l'émigration : Kabgayé a, de ce fait, vu diminuer du quart sa population. Tous ne peuvent faire ce que nous avons vu, des gens n'hésitant pas devant six heures de marche pour aller acheter des racines de bananiers ! Bon nombre de nos chrétiens et catéchumènes, dans les Missions frappées, sont allés ailleurs chercher de quoi ne pas mourir de faim eux et leur famille. Le plus grand nombre s'est réfugié près des Pères à Issavi, Nyaluhengéri, Kigali ou même dans l'Urundi ; les autres plus loin des Missions. Quoi d'étonnant que pour ces malheureux si

éprouvés la souffrance ne soit pas toujours un excitant à la ferveur.

Les épidémies viennent à leur tour augmenter les ruines : la variole sévit un peu partout, faisant de nombreuses victimes dans une population affaiblie par la faim. **Les missionnaires ont vacciné par milliers ; le vaccin n'a pas manqué, venant d'Europe ou fabriqué sur place par les médecins de Kigali et de Kigoma.**

Après la variole ou en même temps qu'elle, la dysenterie et surtout la terrible méningite cérébro-spinale ! Ce dernier fléau dure encore, augmentant de façon inquiétante nos listes funèbres. Sur cet autre champ d'action, dans l'Urundi et le Ruanda, les Pères et les Sœurs n'ont pas moins ménagé leur dévouement, ce que le Gouvernement s'est plu aussi à reconnaître, comme le montre cette autre lettre, adressée à Sa Grandeur Monseigneur le Vicaire Apostolique, par Monsieur le Colonel Stevens :

« Kitéga, le 8 décembre 1917. – Monseigneur, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance qu'il m'est signalé par Monsieur le Résident du Ruanda que le R. P. Hurel de la Mission de Nyaruhengéri s'est prodigué avec un dévouement au-dessus de tous éloges dans la lutte entreprise contre l'épidémie de méningite cérébro-spinale sévissant actuellement dans le sud du Ruanda. Ce m'est un bien agréable devoir, Monseigneur, de vous prier respectueusement de bien vouloir assurer le R. P. Hurel de toute ma gratitude et de lui transmettre mes remerciements sincères à l'occasion du concours qu'il nous a prêté avec tant d'abnégation et de dévouement. Monsieur le Résident me dit son espoir d'arrêter les ravages du fléau. Je suis heureux que nous le dussions pour une bonne part aux dévoués collaborateurs que nous avons eu l'heureuse fortune de rencontrer dans la Province du Nord et auxquels nous sommes déjà redevables de maints précieux services dans l'exercice de notre Mission. Je me suis empressé de signaler la généreuse conduite du R. P. Hurel à l'attention de Monsieur le Haut-Commissaire Royal dans les Territoires occupés. Veuillez agréer, je vous prie...

Signé : G. Stevens ».

Ces fléaux ont été pour beaucoup source de salut. Les baptêmes *in extremis* se sont élevés au chiffre de 4.205, contre 2.430 en 1.917 et 1.446 en 1.916, et de ces baptisés, comme le remarque le rapport de Nyundo, bien peu survivent. Cette année se clôt donc avec un total de 6.851 baptêmes tant solennels que privés.

Un instant nous crûmes que la peste bovine allait encore venir désoler davantage ces régions dont les troupeaux font la grande richesse. (Le nombre des bêtes à cornes dans le Ruanda, d'après le Gouvernement allemand s'élevait en 1912, à 2 millions 1/4 de têtes. Sir Alfred Sharpe). Le 6 mai dernier le mal nous était officiellement annoncé. Heureusement, il n'a pas encore franchi nos frontières, mais il semble bien que sa marche ne pourra pas être arrêtée.

Malgré les souffrances de toutes sortes, les chrétientés, en général, sont restées bonnes, et nous devons en remercier Dieu. 241 217 confessions ont été entendues par les missionnaires, et les communions se sont élevées au chiffre de 647 392. C'est là au moins une marque de la bonne volonté des fidèles et de leurs efforts louables pour venir à l'église, malgré la faim et la terreur qu'inspirent les épidémies. Cette année, 387 enfants se sont approchés pour la première fois de la Sainte Table, et nos jeunes communiantes de 7 à 12 ans sont maintenant 1196.

Pour la première fois, depuis le début de la guerre, la visite canonique a pu être faite cette année dans les missions de l'Urundi et dans celle de Mibirisi. Partout les œuvres continuent ou reprennent, malgré la pénurie des ressources, le petit nombre des confrères et l'état de santé qui, chez plusieurs, laisse beaucoup à désirer. Le catéchuménat s'est maintenu ; nous pouvons même constater un mieux réel, qui serait plus sensible si les épreuves de la population diminuaient.

Les écoles ont progressé franchement dans beaucoup de stations : elles sont actuellement fréquentées par 5500 enfants des deux sexes. C'est peu évidemment, pour ce Vicariat ! **Les gens n'ont encore guère compris la nécessité de l'instruction pour les enfants ; leur principal devoir n'est-il pas de garder les troupeaux de gros et de petit bétail, puis de remplacer le plus souvent possible leurs parents pour les corvées à faire chez les chefs !** D'ailleurs, les difficultés matérielles n'étaient guère favorables : la pénurie des tissus se

fait sentir, le matériel scolaire faisait défaut, les livres surtout nous manquaient, et nous manquent encore. Le livre de prières kirundi, imprimé au début de 1914 pour les Missions de l'Urundi, n'a pu nous être expédié, nous n'avons pu recevoir que 120 exemplaires par la poste, de quoi faire davantage désirer le livre ! C'est la guerre ! L'édition du même livre de prières en kinyarwanda est épuisée, et les alphabets, les petits livres des commençants sont aussi à l'état de souvenir. **Le progrès le plus sensible est à constater dans la classe dirigeante, dans le Ruanda et dans le Burundi, plus encore dans le Ruanda** où le point de départ était bien peu au-dessus de zéro, la jeunesse mututsi ne pensant pas que s'instruire fût un mode avantageux de faire sa cour à Musinga, ni un moyen facile d'obtenir troupeaux, terres et Bahutu. Le Gouvernement belge pousse à l'instruction. A la demande de Monsieur le Résident du Ruanda, nous avons repris l'école de Nyanza, que, par prudence, pour faire le moins possible parler de nous et ne pas susciter de susceptibilités, nous avions dû supprimer en 1915. Cette école est fréquentée par une soixantaine de fils de vrais chefs. Le roi Musinga s'occupe lui-même des écoles ! Il visite fréquemment la sienne, comme il dit, celle de Nyanza, et il a parfois la main dure pour les élèves qui préfèrent l'école buissonnière, voire même pour ses chefs quand leurs enfants ne sont pas réguliers. Il demande aux Supérieurs des stations de lui donner les noms des Batutsi qui refusent à leurs enfants l'autorisation d'aller à l'école. Evidemment, il ne s'agit encore que de lecture, d'écriture.... et Musinga a soin de dire qu'il ne faut pas imposer l'instruction religieuse : prie qui veut. En cela on ne peut lui faire de reproche !

La liberté de conscience a été officiellement proclamée par le Résident du Ruanda et par Musinga qui a signé et promulgué le décret suivant : Tout chef ou sous-chef qui défendra à ses sous-ordres, à ses sujets ou aux enfants de ceux-ci, de pratiquer la religion vers laquelle ils se sentent attirés, ou de suivre le cours des écoles pour y recevoir une instruction, sera puni de un à trente jours de réclusion. Dans la plupart des stations cela a été bien interprété par les chefs et la population, et il en est résulté plus de calme. Evidemment beaucoup à la dérobée, ne tiendront aucun compte de tels ordres, mais du moins ils n'agiront pas ostensiblement. Musinga, surtout son entourage, n'en conti-

nuera pas moins à préférer ses anciennes coutumes, et à donner ses préférences à qui les suit : c'est, lui semble-t-il, partie intégrante de son autorité. A nous, missionnaires, de lui prouver par nos faits et gestes, par la conduite des chrétiens, que les catholiques lui sont aussi dévoués et soumis que les païens. Malheureusement il reste encore bien des préventions et il faudra de longs et patients efforts, une unité entière de vue et d'action pour arriver à les faire tomber. Il ne faut pas oublier que dans ce pays tout dépend du maître, que ce maître a une autorité et une influence beaucoup plus grande que nous ne le pensons, que cette influence ne va pas en diminuant. **En fait, il y a eu des conversions dans la classe élevée, et – ce qui ne se serait pas fait autrefois – ces convertis n'ont pas été inquiétés, certains même ont été et restent favorisés par Musinga.** Espérons que c'est l'aurore d'une ère nouvelle qui se lève, mais il faudra encore beaucoup de temps et de bon travail pour arriver à une vraie transformation !

D'ailleurs, la situation politique du Ruanda a plus changé en cette année écoulée que dans les dix-sept années passées. Nyina-Yuhi, la mère de Musinga, est bien restée la puissance dirigeante du pays, mais elle n'est plus la puissance cachée faisant sourdement échec à tout ce qui de près ou de loin touchait à l'Européen. Elle se montre aux Européens, les affaires se traitent directement avec elle. Musinga peut voir ses enfants, est heureux de les montrer à tous les visiteurs, surtout les quatre aînés habillés à l'européenne. **Chose plus grave, Musinga n'hésite plus dans les grandes circonstances à boire avec les Européens !** Qui eût dit, l'an passé, que Musinga allait prendre la coutume de recevoir voyageurs, officiers et missionnaires, en leur offrant cigarettes et rafraîchissements ! C'est l'effet d'une année de bonne politique du Gouvernement d'occupation. Mais il y a encore bien des points noirs à l'horizon ! Le pays a besoin pour progresser, pour se développer et, à notre point de vue, pour se convertir réellement d'une transformation de l'état social : il faudrait surtout améliorer la situation du peuple et lui donner un droit réel à la propriété privée. Espérons que cela se fera, puisqu'il y a déjà un commencement.

Dans l'Urundi la situation est meilleure à ce point de vue, et, de plus, ce pays ne connaissant pas la centralisa-

tion absolue, les difficultés y sont moins grandes. Dans le sud-est surtout la situation est bonne : la conversion du grand chef Kilaranganya, qui a reçu de nouveaux territoires de la Résidence de Kitéga, rendra plus féconde et plus aisée l'action des missionnaires.

Dans le Burundi et dans le Ruanda les relations avec les autorités belges sont très bonnes, surtout avec les deux Résidences, et nous devons remercier MM. les Résidents de l'Urundi et du Ruanda pour leur bienveillance à notre égard, pour les services qu'ils n'ont cessé de nous rendre.

Le 4 mars, Monsieur le Haut-Commissaire Royal a enfin autorisé les missionnaires du Kivou à voyager librement dans tout le territoire du Vicariat. Jusqu'à cette date nous pouvions, il est vrai, voyager mais avec autorisation préalable qui de fait n'était jamais refusée. Puis les PP. Van der Wee, Zuure, Huyskens et le F. Polycarpe nous sont rendus, et l'on nous assure que les Pères retenus à Ruasa pourront, dans quelques jours, être placés dans les différentes stations, au gré des besoins de nos œuvres. C'est malheureusement tout juste assez pour remplacer les PP. Parmentier, Jacquelin, Pagès et Huntziger !

En octobre, un incendie a complètement détruit l'église de Buhonga : rien n'a pu être sauvé. **L'épidémie ne nous a rien laissé du troupeau de Zaza !** Kanyinya reste toujours avec son hangar bien misérable en guise d'église et Mugéra se trouve dans une situation qui n'est guère favorable avec une chapelle trois fois trop petite pour ses chrétiens.

En la fête du Rosaire, Monseigneur le Vicaire Apostolique a ordonné les deux premiers prêtres du Vicariat et un diacre. Cette fête de famille s'est faite à l'issue de la retraite commune qui avait réuni tous les Supérieurs du Vicariat, à l'exception des PP. Ecomard de Zaza et Tristan de Buhonga, que l'épidémie de méningite cérébro-spinale avait empêchés de s'éloigner de leur station. C'était la première retraite commune possible depuis le début de la guerre.

Malgré les difficultés et les angoisses que causent ces temps difficiles, nous devons rendre grâces à Dieu, dont la Providence ne nous a jamais manqué et qui nous a permis, malgré tout, de faire un peu de bien. Une chose nous peine, c'est que

les communications avec la Maison-Mère sont encore si rares : il semble que ces pauvres régions du Kivou soient d'un accès bien difficile même pour les correspondances.

LEON CLASSE

* Version du rapport publié dans la revue *Missions d'Afrique*⁹³

RAPPORT GENERAL DU R. P. CLASSE 1917-1918

Au 30 juin 1918, le Vicariat du Kivou compte 22 536 néophytes. C'est à peu près le même chiffre que l'an dernier.

Les missionnaires ont cependant conféré le saint Baptême à 1426 adultes et à 1220 enfants de néophytes, sans parler de 4205 indigènes régénérés au lit de mort, au cours du présent Exercice ; mais cette augmentation a été absorbée par les épidémies et la famine qui ont tour à tour désolé chacune de nos stations. Entrons dans quelques détails :

Nyundo, au nord-est du lac Kivou, qui comptait plus de 4.000 chrétiens, en a vu disparaître les trois quarts. **Cette petite province du Bugoyé, appelée le jardin du Ruan-da**, et riche de 110.000 habitants, d'après un recensement d'avant-guerre, est devenue comme un désert où paissent les troupeaux et circulent les grands fauves.



LE GENERAL MALFEYT (1862-1924)

Chaque jour nous y avons nourri des centaines d'affamés, soigné autant et plus de malades, distribué des semences ou des instruments de culture, relevé les courages abattus ; et si la ruine

⁹³ L. CLASSE, « Extrait du Rapport annuel pour le Vicariat Apostolique du Kivou : 1917-1918 », in *Missions d'Afrique*, Juillet-Août 1919, N° 256, pp.100-104.

n'a pas été plus grande, il faut bien reconnaître que le dévouement des Pères de cette Station y a été pour quelque chose, comme en fait foi la lettre suivante que m'adressait à cette occasion, en octobre 1917, M. le Commandant supérieur du territoire occupé :

« Mon Révérend Père,

J'ai l'honneur de porter a votre connaissance que M. le Général Malfeyt, Haut-Commissaire royal dans les territoires de l'Est-Africain allemand occupés par la Belgique, a bien voulu, par télégramme du 11 octobre 1917, marquer toute sa satisfaction pour les résultats déjà obtenus au Bugoyé dans notre lutte contre la disette, et me charge de remercier la Mission de Nyundo du précieux concours qu'elle nous apporte. Ce m'est, mon Révérend Père, un bien vif plaisir de pouvoir vous transmettre ce message, et vous prier d'en faire part aux Pères de Nyundo, qui, par leurs efforts et leur action efficace dans la situation du Bugoyé, ont bien mérité le témoignage de satisfaction et de reconnaissance qui leur est adressé par le chef du Gouvernement d'Occupation. Je suis heureux pour ma part de pouvoir constater une fois de plus à cette occasion que tous les efforts se rencontrent et se coalisent chaque fois qu'il s'agit des intérêts primordiaux de la civilisation et de l'humanité.

Veillez agréer, etc.

**Le Commandant supérieur,
Colonel Stevens ».**

Dans plusieurs autres stations du Ruanda Ruaza, Murunda, Bushiru, Rulindo, Kabgayé), même pitié, quoique pourtant à un degré moindre ; car devant la famine beaucoup de gens ont émigré. De ce fait, Kabgayé a perdu le quart de sa population. Là, nous avons vu des indigènes se résoudre à faire six heures de marche pour acheter quoi ? des racines de bananier qui trompaient plutôt qu'elles n'apaisaient leur faim.

Les épidémies n'ont pas manqué à leur tour d'augmenter le désastre. Ça été d'abord la variole, après la variole, tout concurrentement avec elle, est venue la dysenterie, suivie de la terrible méningite cérébro-spinale. Ce dernier fléau n'a pas encore disparu ni dans l'Ouroundi, ni dans le Ruanda⁹⁴.

⁹⁴ Rien n'est dit de la Mission d'Isavi [Save] et du P. Huntziger. Ce dernier écrit en mars 1917 : « Le Ruanda a été secoué par cette guerre. Beaucoup de Missions souffrent ; Nyundo, Murunda, Kabgayé sont même menacées d'une ruine presque complète. Mibirisi, Ruasa même, souffrent aussi beaucoup ; Kigali ne donne rien. Une partie des Batusi se sont ouvertement tournés contre les Belges ; et le roi Musinga lui-même est très menacé ; on parle même de le pendre, à cause des découvertes faites sur son compte. Les protestants allemands ont quitté et les protestants anglais ne sont pas encore dans le pays. C'est dommage que nous manquions à notre tête d'un

Contre ce surcroît de désolation et de misère, Pères et Sœurs ont vaillamment lutté, comme le montre cette autre lettre adressée à S. G. Mgr le Vicaire apostolique par M. le colonel Stevens :

« Kitéga, le 8 décembre 1917.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance qu'il m'est signalé par M. le Résident du Ruanda que le P. Hurel de la Mission de Nyaruhengeri [Kansi], s'est prodigué avec un dévouement, au-dessus de tous éloges dans la lutte, entreprise contre la méningite cérébro-spinale sévissant actuellement dans le sud du Ruanda. Ce m'est un bien agréable devoir, Monseigneur, je vous prie respectueusement de bien vouloir assurer le P. Hurel de toute ma gratitude et de lui transmettre mes remerciements sincères, à l'occasion du concours qu'il nous a prêté avec tant d'abnégation et de dévouement. M. le Résident me dit son espoir d'arrêter les ravages du fléau. Je suis heureux que nous le dussions pour une bonne part aux dévoués collaborateurs que nous avons eu l'heureuse fortune de rencontrer dans les provinces du nord, et auxquels nous sommes déjà redevables de maint précieux services dans l'exercice de notre Mission.

Veuillez, je vous prie, agréer, etc.

Colonel Stevens ».

Il ne manquait à cette malheureuse contrée, où les bêtes à cornes forment la principale richesse et dépassent le nombre de deux millions de têtes, que de voir fondre sur elle la peste bovine. Nous en avons grandement été menacés ; heureusement elle n'a pas encore franchi nos frontières, et nous faisons prières sur prières pour que sa marche puisse être arrêtée. Au milieu de ces épreuves, notre chrétienté s'est maintenue dans la ferveur ; nous enregistrons en effet 241 217 confessions et 647 392 communions pour les douze derniers mois. De plus, 387 enfants se sont approchés pour la première fois de la sainte Table, et nos jeunes communiantes de 7 à 12 ans atteignent aujourd'hui le chiffre de 1196.

La visite canonique a pu être faite dans les stations de l'Ouroundi et dans celle de Miribizi. Partout les œuvres se maintiennent ou reprennent, malgré la pénurie des ressources

homme d'énergie et de décision, sympathique à ses missionnaires. On aurait pu profiter beaucoup plus des circonstances, surtout auprès de la classe noble et faire faire un pas considérable à la cause de la religion, car les esprits de beaucoup y sont plus préparés qu'on ne le pense » (Lettre du P. Huntziger du 25 mars 1917 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 112016 bis). Apparemment la population, de Save, où le P. Huntziger « règne », n'a pas beaucoup souffert de la guerre.

et le petit nombre de nos missionnaires dont l'état de santé se ressent de cet excès de labeur.

Les écoles sont en plein épanouissement : elles sont fréquentées par 5500 enfants des deux sexes. C'est peu encore ; mais les gens de notre Vicariat n'ont guère compris jusqu'ici l'utilité de l'instruction pour leurs enfants, dont le principal office est de garder les troupeaux de gros ou de petit bétail entre les jours de corvée qu'ils doivent aux chefs en remplacement de leurs parents.

Le progrès le plus sensible se trouve dans la classe dirigeante. Les jeunes Batoutsi (caste noble) ne pensaient pas que s'instruire auprès des Européens fût un moyen avantageux de conquérir les bonnes grâces du roi Musinga, et conséquemment d'obtenir des troupeaux, des terres et un commandement. Les temps sont changés, et maintenant notre école de Nyanza (la capitale), compte pour élèves une soixantaine de fils de chefs. Le roi vient de temps [en temps] s'informer de leur assiduité, et ceux qui seraient tentés de faire grève savent qu'il n'hésiterait pas à employer les corrections. Il a même prié les supérieurs de nos différentes stations de lui communiquer les noms des chefs Batoutsi qui refuseraient de laisser leurs enfants fréquenter nos écoles.

La liberté de conscience a été officiellement proclamée par M. le Résident du Ruanda et par le Roi lui-même qui a signé et promulgué le décret suivant :

« Tout chef ou sous-chef qui défendra à ses sous-ordres, à ses sujets ou aux enfants de ceux-ci de pratiquer la religion vers laquelle ils se sentent attirés, ou de suivre les écoles pour y recevoir l'instruction, sera puni d'un à trente jours de réclusion ».

Cette ordonnance a été généralement bien comprise par les chefs et par la population. Malheureusement il reste encore des préventions : il faudra de longs et patients efforts, une unité parfaite d'action et de vue, pour arriver à les faire tomber peu à peu. En fait il y a déjà eu quelques conversions dans la classe élevée, et, ce qui est de bon augure, les convertis n'ont pas été inquiétés certains restent même particulièrement en faveur auprès de Musinga.

Ce qui explique un peu ce revirement, c'est que le Ruanda a plus changé en cette année écoulée que dans les dix-sept qui l'ont précédée : effet merveilleux de la sage et prudente politique du Gouvernement d'Occupation belge.

Nyirayuhi, la mère du Roi, est bien restée la haute puissance dirigeante du pays, mais moins cachée, et moins soucieuse de faire échec à tout ce qui de près ou de loin était d'importation étrangère. Elle se laisse maintenant aborder, et on peut traiter avec elle différentes questions. **Quant à Musinga, il est heureux de montrer aux visiteurs ses quatre premiers fils habillés à l'européenne, et dans ses réceptions il fait preuve de politesse et de bon ton.**

Les lecteurs du Bulletin savent par ailleurs qu'un incendie a complètement détruit l'église de Buhonga (Marienheim), en octobre 1917, et qu'en la fête du Rosaire (même mois) Mgr Hirth a ordonné les deux premiers prêtres Noirs du Vicariat et un diacre. Cette ordination a eu lieu à l'issue de la retraite commune qui avait réuni tous les Supérieurs de stations, sauf deux retenus chez eux par l'épidémie de méningite.

Somme toute, parmi nos tribulations, nous gardons l'espérance de temps meilleurs dans un prochain avenir, et nous rendons grâce à Dieu dont la Providence nous a soutenus jusqu'au bout, et nous a même permis de faire un peu de bien.

Père L. Classe,
des Pères Blancs, Vicaire Général.

59. LETTRE DU P. CLASSE DU 30 MAI 1916 A MGR LIVINHAC, PUBLIEE DANS LA REVUE MISSIONS D'AFRIQUE⁹⁵

VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIVOU

Depuis deux ans nous étions sans nouvelles de nos confrères des Vicariats de l'Afrique orientale allemande dont les troupes allemandes achèvent actuellement la conquête. A la date du 30 mai 1916, le R.P. Classe, Vicaire Général de Mgr Hirth, a pu nous faire parvenir la lettre suivante⁹⁶ :

⁹⁵ « Lettre du P. Classe du 30 mai 1916 à Mgr Livinhac », in *Missions d'Afrique*, A.G.M.Afr., N° 240, 1916, pp. 268-271.

⁹⁶ Outre cette lettre du Kivou, nous en avons reçu encore quelques-unes des autres Vicariats de la colonie allemande. Partout malgré les privations et les difficultés inhé-

Tout **notre Ruanda** est maintenant débloqué ; depuis huit jours nous sommes libres après un blocus de vingt-deux mois. Hier, je suis venu ici, à Kigali, laissant à Kabgayé Mgr Hirth et les Pères. **Les autorités belges ont été on ne peut plus bienveillantes pour nous.** Mgr Hirth est toujours vaillant, malgré son âge. Voyant que les événements allaient se précipiter, je suis allé, pendant la Semaine Sainte, chercher Sa Grandeur, qui s'était retirée à Issavi depuis octobre 1914, et je l'ai ramenée à Kabgayé.

Nous commençons à respirer et à revivre. Actuellement, nous sommes cependant encore coupés d'avec les Missions de l'Urundi, mais ce ne sera pas pour longtemps. Depuis deux ans, nous vivotons, mais la gaité n'a pas manqué, à défaut d'autres ressources, et tous les confrères ont bien fait leur devoir. Nous n'avons pas été les plus malheureux, et tout le « nouveau » que j'apprends des officiers belges me confirme dans ce sentiment.

Depuis août 1914, nous n'avions rien reçu, à rien entendu de notre chère Société, de la France, de Maison-Carrée, rien d'aucun côté ; seul le petit journal allemand de Dar-es-Salam devait nous « orienter ! ».

Les Missions les plus éprouvées sont Nyundo et Mibirisi, qui avaient été occupées militairement par les Allemands. A Nyun-



LE P. CLASSE (Nyundo - 1913°)

rentes à la situation imposée par le blocus, les missionnaires ont continué leur œuvre d'évangélisation et Dieu a béni visiblement leurs travaux apostoliques.

do, nous avons installé les Pères dans des maisonnettes en paille à une heure et demie de la Mission. Quant aux Sœurs, je les avais envoyées à Issavi. Murunda et Kabgayé ont aussi beaucoup souffert, mais l'Urundi a été plus privilégié. Tous, nous avons ordre absolu de nous retirer avec les troupes allemandes, mais l'arrivée inopinée des Belges a arrêté le mouvement, de telle sorte qu'aucun de nous n'a eu à quitter le Ruanda.

Le P. Buisson et moi sommes toujours restés à Kabgayé. En mai 1915, on nous avait fait « déménager » en grand, mais tout s'est bientôt arrangé, si bien que Buhoro seul a dû être abandonné. **Personnellement, on ne m'a jamais refusé aucune permission, et même, en février-mars 1916, j'ai encore pu faire la visite de tout le Ruanda, à l'exception toutefois de Mibirisi.**

Nous serions bien heureux d'avoir quelques nouvelles de la Maison-Mère ; depuis si longtemps nous sommes isolés ! De ravitaillements, on n'en parle plus, puisque, même en 1914, rien ne nous est arrivé. Que Votre Grandeur ne s'inquiète pas trop ; notre réclusion a eu pour résultat de prouver qu'avec bien peu il est possible de subsister.

Jamais nous n'avons cessé de célébrer le Saint-Sacrifice, car dès les premiers mois, nous avons déterminé la quantité de vin strictement nécessaire. Nous pourrions donc encore tenir.

Le jubilé épiscopal de Mgr Hirth est naturellement passé inaperçu : nous étions au plus fort des difficultés. Notre seule heure joie a été l'ordination, à Kabgayé, de deux sous-diacres, le jour de Noël 1915.

J'espère pouvoir bientôt, Monseigneur et vénéré Père, vous donner de plus amples nouvelles. Que Votre Grandeur daigne bénir tous les confrères du Kivou.

[Léon Classe]

**60. NOTES REDIGÉES PAR LE P. CLASSE À LA DEMANDE
DE L'ADMINISTRATION BELGE (28 AOÛT 1916)⁹⁷**

*Notes rédigées par
le R.P. CLASSE, des Pères Blancs,
Mission de Kabgayi,
à la demande
de L'ADMINISTRATION BELGE,
(28 août, 1916)*

Le régime politique du Ruanda peut être assez exactement assimilé au régime féodal du Moyen-âge.

Toute l'autorité est, en théorie, entre les mains de MUSINGA-YUHI, le « Mwami » ou Roi. (MUSINGA est son nom de Mututsi, YUHI son nom de roi). En « réalité » l'autorité est au moins partagée avec la « Reine Mère », dans le cas actuel « Nyira Yuhi » c'est-à-dire « la mère de Yuhi », (son nom de Mututsi est « Kanjogera »,) et les grands chefs, frères ou neveux de Nyira Yuhi. Ces grands chefs ont reçu, soit de MUSINGA, soit de son frère « RWABUGIRI⁹⁸ » (ou « KIGELI » de son nom de roi) les plus belles provinces du Ruanda, et en général les provinces excentriques.

Les Provinces du centre sont surtout morcelées entre les différents grands chefs, qui tiennent à y avoir toujours au moins quelques villages. Ces provinces sont le « Nduga » appelé par les Banyarwanda « le cœur du Ruanda », et le « Marangara » pays dans lequel se trouve la mission de Kabgayi ; le Marangara est en quelque sorte le pays sacré des Batutsi, et tout chef un peu important du Ruanda tient à y avoir une habitation « rugo » avec quelques Bahutu.

MUSINGA est, d'ailleurs comme tout « mwami » de la famille des « Banyeginya », sa mère est de la famille des « Bega ». Ce sont les deux plus grandes familles batutsi, et elles sont importantes à retenir, parce que là est la source de la plupart des intrigues qui se nouent à Nyanza, source aussi des changements fréquents dans les chefferies. Les Bega sont en réalité

⁹⁷ Notes rédigées par le R.P. Classe, des Pères Blancs, Mission de Kabgayi, à la demande de l'Administration Belge, 28 août 1916. University of Florida, Africana Collections. Fonds J.-M. Derscheid, N° 717-727. L'Organisation Politique du Rwanda au début de l'Occupation Belge (1916), 11 pp.

⁹⁸ Musinga est le fils de Rwabugiri. Il n'est pas son frère.

les ennemis des Banyeginya qu'ils cherchent à déposséder de leurs biens.

Notes rédigées par le R.P. GLASSE, des
Pères Blancs, Mission de KABGAYI, à la
demande de l'Administration Belge.
28 août, 1916.

Le régime politique du Ruanda peut être assez exactement assimilé au régime féodal du Moyen-Âge.

Toute l'autorité est, en théorie, entre les mains de MUSINGA-YUHI, le "Mwami" ou Roi. (MUSINGA est son nom de Batutsi, YUHI son nom de roi.) En "réalité" l'autorité est au moins partagée avec la "Reine Mère", dans le cas actuel "Nyira Yuhi" c'est à dire "la mère de Yuhi", (son nom de Batutsi est "Kanjogera",) et les grands chefs, frères ou vevoux de Nyira Yuhi. Ces grands chefs ont reçu, soit de MUSINGA, soit de son frère "RWABUGIRI" (ou "KIGELI" de son nom de roi) les plus belles provinces du Ruanda, et en général les provinces excentriques. Les Provinces du centre sont surtout morcelées entre les différents grands chefs, qui tiennent à y avoir toujours au moins quelques villages. Ces provinces sont le "Nduga" appelé par les Banyarwanda "le coeur du Ruanda", et le "Marangara" pays dans lequel se trouve la mission de Kabgayi; le Marangara est en quelque sorte le pays sacré des Batutsi, et tout chef un peu important du Ruanda tient à y avoir une habitation "rugo" avec quelques Bahutu.

MUSINGA est, d'ailleurs comme tout "mwami" de la famille des "Banyeginya", sa mère est de la famille des "Bega". Ce sont les deux plus grandes familles batutsi, et elles sont importantes à retenir, parce que là est la source de la plupart des intrigues qui se nouent à Nyanza, source aussi des changements fréquents dans les chefferies. Les Bega sont en réalité les ennemis des Banyeginya qu'ils cherchent à déposséder de leurs biens.

La jalousie d'ailleurs est le mal des Batutsi, d'où le proverbe "Kakondi kamaze Abatutsi", cette petite chose qui a détruit les Batutsi.

La puissance des Bega vient de ce que c'est cette famille qui a fait MUSINGA grand chef du Ruanda. MUSINGA n'est pas en effet un "mwami" légitime. Lorsque RWABUGIRI mourut en 1894, il eut pour lui succéder "Mibambwe" son fils aîné. (Le mwami choisit parmi ses enfants son successeur, il n'a pas le droit d'aînesse. L'enfant choisi est indiqué, après la mort du mwami par les grands "Biru" ou gardiens des coutumes; ces "Biru" appartiennent à la famille mututsi des "Batsobe" dont les chefs sont le vuvux "Rukangirashamba" et maintenant surtout son fils "Gashamura" qui habite à "Rwahi" à 5 1/2 heures au N.O. de Kigali, près de la Nyavarongo.) Mibambwe fut chef à peine une année. Une coalition se forma entre "la Mère officielle" de Mibambwe, qui était Kanjogera, alors "Nyira Mibambwe", maintenant "Nyira Yuhi" (car tout mwami doit avoir une mère si sa mère naturelle est morte, et c'était le cas pour Mibambwe, on lui donna une mère officielle.) et les frères de Kanjogera, surtout Kabale, mort en 1912, et Ruhinangiko, puis leurs neveux et leurs cousins, Rwamamba, actuellement chef du Budaha, sur la route de Rubengera à Kabgayi, Rwidogamba, Mpetamatsama, ... tous Bega, pour faire du petit MUSINGA, fils unique de Kanjogera, le mwami. Le motif de cette révolution était que MUSINGA, âgé environ de 10 à 12 ans, ne pourrait régner, que par suite l'autorité serait exercée par Nyira Yuhi et ses frères, donc passerait entre les mains des Bega. Mibambwe fut attaqué chez lui à Rutshanzu, à 1 heure au Sud de Kabgayi, fut vaincu et se brûla dans sa hutte. La plupart des chefs Banyeginya furent dépossédés de leurs chefferies, remplacés par des Bega ou par des amis des Bega, les frères de Mibambwe furent tués, c'était les "Migira" (nom donné aux enfants de tout mwami s'appelant Kigeri) à l'exception de Nshonamihigo, qui a une partie des collines du Marangara et du Mulera, de Tahitatre taha Rwabugiri, qui commande une partie du

PREMIERE PAGE DU RAPPORT DU 28 AOUT 1916

La jalousie d'ailleurs est le mal des Batutsi, d'où le proverbe « Kakondi kamaze Abatutsi », cette chose qui a détruit les Batutsi. La puissance des Bega vient de ce que c'est cette famille qui a fait MUSINGA grand chef du Ruanda. MUSINGA n'est pas en effet un « Mwami » légitime. Lorsque Rwabugiri mourut

en 1894, il eut pour lui succéder « Mibambwe » son fils aîné. (Le mwami choisit parmi ses enfants son successeur, il n'a pas le droit d'aînesse. L'enfant choisi est indiqué, après la mort du mwami par les grands « Biru » ou gardiens des coutumes ; ces « Biru » appartiennent à la famille mututsi des « Batsobe » dont les chefs sont le vieux « Rukangirashamba » et maintenant surtout son fils « Gashamura » qui habite à « Rwahi » à 3 ½ heures au N.O. de Kigali près de la Nyabarongo). Mibambwe fut chef à peine une année. Une coalition se forma entre « la Mère officielle » de Mibambwe, qui était Kanjogera, alors « Nyira Mibambwe », maintenant « Nyira-Yuhi » (car tout mwami doit avoir une mère si sa mère naturelle est morte, et c'était le cas pour Mibambwe, on lui donna une mère officielle.) et les frères de Kanjogera, surtout Kabale, mort en 1912, et Ruhinangiko, puis leurs neveux et leurs cousins Rwamagnwa, actuellement chef du Buduha, sur la



LE MWAMI MUSINGA (1883-1944)

route de Rubengera⁹⁹ à Kabgayi, Rwidegembya, Mpetamatshumu, tous Bega, pour faire du petit MUSINGA, fils unique de Kanjogera, le mwami. Le motif de cette révolution était que MUSINGA, âgé environ de 10 à 11 ans, ne pourrait régner, que par suite l'autorité serait exercée par Nyira Yuhi et ses frères, donc passerait entre les mains des Bega.

Mibambwe fut attaqué chez lui à Rutshunstu, à 1 heure au Sud de Kabgayi, fut vaincu et se brûla vif dans sa hutte. La plupart des chefs Banyeginya furent dépossédés de leurs chefferies, remplacés par des Bega ou par des amis des Bega, les frères de Mibambwe furent tués, c'était les « Migina » (nom

⁹⁹ Ou Lubengera.

donné aux enfants de tout mwami s'appelant Kigeri) à l'exception de Nshozamihigo, qui a une partie des collines du Marangara et du Mulera, de Tshitatire tsha Rwabugiri, qui commande une partie du Bwanamukare, (Mission d'Isavi), de **Sharangabo** qui a une partie du Buganga, (E. de Kigali) et du fameux Nyindo bien connu du Gouvernement Belge. L'origine irrégulière du pouvoir de MUSINGA et (sic) la cause pour laquelle les Banyarwanda acceptent si facilement les légendes et tous les bruits du nouveau mwami devant venir, comme Bilegeya... **Maintenant cependant MUSINGA est accepté et ce n'est plus que rarement qu'on entend « c'est le mwami des Batutsi ».**

Les principaux chefs de la famille des Bega sont :

Rwidegembya, la tête contestée du parti après Nyira Yuhi (la mère de MUSINGA). C'est l'homme le plus riche en troupeaux de tout le Ruanda. Il est chef d'à peu près tout le pays entre la forêt et le lac Kivu, vers Tshangugu (le Kinyaga), il a une grande partie du Marangara, des villages entre Rubengeri et le Kanage, entre Gako, il en a vers Kigali (N.E.) la plupart des troupeaux qui sont dans le Bogogo, (E. de Kisenyi) le Rubengeri sont à lui... C'est l'homme le plus politique du Ruanda, et sous des dehors toujours polis (autant qu'un Mututsi peut l'être) l'homme qui avec Nyira Yuhi, déteste le plus les Européens quels qu'ils soient. (Mais maintenant Rwidegembya est complètement changé et très serviable ainsi que ses fils). Tous deux ont compris depuis de longues années qu'avec les Européens leur pouvoir absolu doit toujours décroître, d'où leurs efforts pour empêcher toute civilisation européenne et surtout d'instruction des sentiments d'ailleurs, à un degré plus ou moins prononcé, sont partagés par tous les Bega d'abord, mais aussi par les autres Batutsi, quoique les Banyeginya sont plus favorables. **D'ailleurs, puisque je suis sur ce sujet, je me permettrai d'exprimer une idée personnelle, fruit de 15 ans d'observation, idée que je ne voudrais pas émettre dans un rapport officiel surtout au début d'une occupation qui demande nécessairement une très grande prudence d'action. En général ce qui domine chez les grands Batutsi et leurs suivants c'est un parfait mépris des Européens.** (Sur ce point depuis l'arrivée de M. Declerck, il y a aussi un très grand changement en bien, c'est de tout en tout). Les Batutsi sont satisfaits de leur civilisation, se croient supé-

rieurs aux Européens, qu'ils estiment venir dans leur pays parce qu'ils manquent de tout chez eux. Ils les méprisent parce qu'ils ne sacrifient pas tout aux troupeaux, parce qu'ils mangent moutons, poules, œufs, ne se cachent pas pour prendre leur repas ; leur reprochent leurs idées de justice. Il faut aussi dire que la politique suivie par l'ancien gouvernement les a confirmés dans leur idée de supériorité ; tout butin d'expédition militaire étant livré à MUSINGA, couramment on disait : **Le Résident est le lieutenant du roi « Umwami yamushatse¹⁰⁰ », il l'a pris à son service.** Excusez cette digression impestive elle peut faire comprendre le caractère et souvent les manières de faire des Batutsi.

Après Rwidegembya viennent :

Kayondo, cousin germain comme Rwidegambya, de MUSINGA ; il a des villages près de Kigali, Ruyenzi à l'O. de la Nyavarongo, dans le Nduga, le Buganza, le Mulera, et des « ntore » un peu partout. J'expliquerai plus loin ce mot de « ntore » ou « choisi ». C'est l'homme le plus fourbe et le plus cruel de Nyanza, avec son ami « Rwubusisi ». (Tous deux sont maintenant vraiment serviables). Rwubusisi, frère de Rwudegembya, commande le Kanage entre Rubengera¹⁰¹ et Kisenyi, a beaucoup de troupeaux, de terres dans le Buganza. Très débrouillard, très craint de tous ses gens, était autrement le grand homme d'affaires de Kigali. Mpetamatshumu, tuteur de Nyantabana, fils de + Kabale, dont la résidence principale est à Buye, dans le Nduga, a des villages un peu partout. Le Bugesera (E. de la Nyavarongo, entre le Kagera). Nyirinkwaya à Isivu (Bwanamukari), Katenzi (Marangara) Murambi, des villages dans le Buganza, des ntore un peu partout. Munyakigeli, à Mageregere, (près de Kigali) dans le Marangara... Rwamagnwa, chef de la fraction des Bega appelée des « Batanyagwa » (qui ne sont pas dépossédés) à qui fut le succès de la bataille de Rutshuntshu, chef du Budaha, province qui va de la Nyavarongo jusqu'à la forêt du Kanage, au nord de la route Kigali-Rubengeli, jusqu'à Kingogo, avec son Rugo principal à Bijoje, chef aussi de « Nyarugulu » province au S.O. d'Isavi, avec son autre rugo de « Muburoha ». Dans le Budaha habitent ses frères : Seruhuga (+ hab. ku Kibanda), Kanimba (à Murambi),

¹⁰⁰ « Le Mwami l'a voulu auprès de lui ».

¹⁰¹ Ou Lubengera.

Ngamye (à Kuvumu), son cousin Biteginuma à Gasave, Rwan-
nyinde (à Tshajengo), un Munyabo du Mpororo pris autrefois
par Rwabugiri et adopté par Rwamangwa. Rwamangwa ne re-
présente pas extérieurement, mais c'est le plus serviable et le
plus aimable de tous les Bega. Quand il est à Nyanza ou dans
le Nyarugulu c'est Seruhuga qui le remplace au Budaha.

Les principaux chefs des Banyeginya sont :

Les frères de MUSINGA d'abord, déjà nommés : tous bien-
veillants, plus aimables pour les Européens, peut-être parce
qu'ils ont plus à craindre de Nyanza ; fréquemment on leur
diminue leurs chefferies. Tshitatire a son rugo principal à « Ku
nkubi », entre Isavi et Nyaruhengeli ; Nshozamihigo à
« Rwamraba » à une heure au S. de Kabgayi ; **Sharangabo**,
dans le Buganza, à Rwamagana. Nshozamihigo est malade
(syphilis) excessivement sourd, et remplacé ordinairement par
ses fils « Nyirimbilima » qui a son habitation principale à « Ka-
tonde », dans le Bukonya, sud du Mulera, sa mère « Nyirama-
runganwa » habite à « Iruri » colline voisine de Kabgayi à l'E. ;
et « Nyarubuga » qui a son habitation principale dans le
« Buberuka » près du lac supérieur (Bolero) du Mulera, sa
mère est « Habungabunga », qui habite à Ntegno » à $\frac{3}{4}$ d'heure
au S.S.O. de Rwamaraba. De Tshitatire je ne connais que deux
fils : Musonera et Semutwa.

Sezekeya, chef du Nyakare, O. de Nyaruhengeli, avec son
habitation principale à « Bubvumo » tout près et à l'O. de
Nyaruhengeli. Il a Mbazi près d'Isavi, des villages entre Isavi et
Nyanza...

Rwangeyo, Buganza, Nduga, Mulera, Marangara près de Ki-
gali...

Bushako, le Bugoyi, (Rwakadigi est son « ntebe » ou rempla-
çant, Gashari (Kilinda) une partie de Kanage,...

Kabera, a le pays des « Bashumba » entre le Nyakare et Im-
bura (Urundi) l'E. de Marangara ; son habitation est à « Jen-
da » près du passage de l'Akanyaru « Nyamwiza » qui va dans
le Bugesera, – le Ndara SE. d'Isavi.

Biganda, commande dans le Mulera, le Bushiru, le Bulisa,
le Marangara, son habitation est à Rulambo, à 6 heures à
E.N.E. de Kabgayi.

Rutebuka, commande dans le Marangara, « Mukabati », à
5 heures E.N.E. de Kabgayi ; il a des « ntore », le Buganza (Ru-
lamira) – Mayaga, (partie du Marangara près de l'Akanyaru

(O.), le Bugaya province au N.N.E. de Rulindo, un peu du Bugesera. D'ordinaire remplacé par ses fils : Ruboya qui habite à Gifumba près de Kabgayi (1 heure à l'O.) et Ruyonza, qui habite à Gitovu, dans le Mayaga, peu loin du passage de Nyamwiza.

Nturo, cousin de MUSINGA, grand ami et frère de sang de Rwubusisi, de Kayondo tous à 2 heures à l'E. de Kabgayi et le Nyavarongo, son habitation est Mwendo (4 heures O.S.O. de Kabagyi) le Nduga, Mukingo à 1 heure de Nyanza, près de Kigali, le Buganza...

Nyiriminega, commande le Kingoga (N. du Budaha) et l'Itare.

Sendaganje, Mushobati, à 2 heures O. de Kabgayi, a des villages dans le Bwanamukare...

Kanuma a la moitié du Gisaka, les « Baraka ? » de la Mission de Zaza.

Parmi les autres grands chefs d'autres familles il suffit de les nommer :

Nashumura, (un Mutsobe) qui a le Bumbogo, le Rulisa, une partie du Buberuka.

Rwatangabo a le Mutara.

Rusera le Bunyambilira, et Gitongati à 1 ¼ h. de Kabgayi sur la route de Rubengera¹⁰².

De cette fastidieuse nomenclature il appert que le système suivi est le morcellement à outrance, par crainte qu'un chef ne devienne trop puissant. Le Bugoyi, le Kingogo, le Budaha, le Kisaka, le Kinyaga, sont les provinces qui jouissent un peu d'unité. **C'est ce qui a toujours fait la difficulté du Gouvernement Européen.**

MUSINGA distribue non les chefferies, mais les collines ou parties de collines aux grands Batutsi. A côté d'eux de plus en plus il a ses « bagaragu », Batutsi même Bahutu qui viennent se mettre à son service, lui faire la cour « guhakwa » pour avoir un ou plusieurs villages. Ces villages, MUSINGA les prend aux chefs et ainsi se constitue de plus en plus un groupe nombreux d'hommes qui sont « à lui ». Pour prendre exemple, la colline de « Mbare » près de Kabgayi nominalement est à

¹⁰² Ou Lubengera.

Nshozamihigo, en réalité il n'a plus là que quatre ou cinq Bahutu, la colline a été donnée par MUSINGA à 4 chefs (petits) qui sont ses bagaragu Mulinzi, Nyabugondo, Sebatwa, Sebakunda, voir même un 5^e Kashaza qui n'a que 5 Bahutu ! Ce qui complique encore ce système impossible, c'est ce qu'on appelle les « ntore ». Un « ntore » de « Kutora » prendre, choisir, c'est un individu, ou une famille de trois, 4, 5 individus, qu'un chef demande au mwami, dans un village qui appartient à un autre chef. La raison sera d'avoir quelqu'un pour garder un bout de pâturage, ou parce que le chef du dit village n'est pas bien en cour, ou comme récompense d'un service... c'est un pied à terre qui servira à s'agrandir, en attendant, c'est une source de chicane, et une difficulté de gouvernement.

Les grands chefs sont d'ordinaire à Nyanza, très rarement chez eux. D'ailleurs ils ne sont chez eux que lorsque MUSINGA les congédie ! Ces chefs ont autour d'eux toujours un certain nombre de sous-chefs qui se changent, de bagaragu en suivants, lesquels ont toujours aussi quelques hommes. Tout ce monde est nourri par les provisions apportées de leurs villages respectifs, c'est « kungemulira ».

Les chefs à leur tour distribuent leurs villages à des sous-chefs, ceux-ci à d'autres. Il en va de même des troupes. Les grands chefs reçoivent leurs troupes du mwami, puis la subdivision commence interminable, jusqu'au simple Muhutu qui reçoit une ou deux bêtes, ce qui le constitue « mugaragu » en opposition de Muhutu qui n'a pas reçu de vaches de son chef et qui par suite est appelé « Muletwa » ou « Mutaka ».

Cette division est importante pour l'impôt aux chefs. Autre difficulté, un Muhutu peut aller demander une vache à un Mututsi ou un riche Muhutu qui n'est pas son chef, il sera alors mugaragu et muletwa !

En faite MUSINGA seul a vraiment le droit de propriété, car il donne terre et troupes et les reprend à son gré. Sur toute l'échelle de la hiérarchie il en va de même. Chaque chef grand ou petit peut piller à son gré ses inférieurs, et les petits chefs ne sont pas les moins terribles. Tous ont le droit de prendre troupes de gros au petit bétail, villages ou champs (s'il s'agit d'un pauvre hère) récoltes même la hutte en un mot tout ce qui leur plaît. **Ce sera toujours le grand obstacle à la petite colonisation indigène** ; comme il n'y a pas de stabilité on ne se lance pas ; cultiver des produits étrangers est ou peut

être dangereux, cela peut être un prétexte à l'accusation d'un envieux.

Batutsi et Bahutu paient l'impôt à MUSINGA. S'ils ont un troupeau ils donnent une vache à lait à MUSINGA et une à sa mère. Un mugaragu qui ne se sent pas encore très solide, donne aussi une vache à lait au grand chef, qui l'a introduit près de MUSINGA ou près de sa mère. C'est toute leur redevance. Encore a-t-on soin de prendre ces bêtes chez « ses gens » et non dans « ses troupeaux » simplement gardés par des bouviers, donc non distribués. Les gens peu riches donnent des étoffes, des perles, du miel. Aux grandes fêtes (le mugaragu c.à.d. lorsqu'on apporte du Bombogo les prémices du sorgho et du mil, en février-mars et surtout à la fin des pluies, en juin, après les jours de tristesse « kujura igitshulasi ») les chefs importants apportent un cadeau à MUSINGA et à sa mère, c'est toujours une vache, les bagaragu moins fortunés un petit cadeau. Lorsqu'il y a un deuil dans la famille de MUSINGA, le même cadeau est obligatoire, c'est un « kurora ».

L'impôt payé par les provinces (les Bahutu) au roi s'appelle « ikoro ». Le Nduga et le Marangara ne paient pas l'ikoro parce que ces deux provinces sont les plus pauvres, puis parce que les gens y ont nombre de petites redevances spéciales et de travaux pour MUSINGA et pour les chefs.

Les Bahutu avons-nous dit, sont ou baletwa (on dit aussi bataka, parce qu'ils donnent l'impôt du butaka c'est-à-dire de la terre) ou bagaragu.

Le muletwa d'abord cultive trois jours pour lui, et deux jours pour le chef, le 6^e est jour de repos. Autrefois c'était 4 jours pour lui et 1 jour pour le chef. Autour des Missions et des stations du Gouvernement l'usage à prévalu de 4 jours pour le Muhutu et 2 jours pour le chef, quelques rares ne demandent qu'un jour quelques autres 3, le dimanche reste libre. Dans les provinces du Nord, Bugoyi, Bushiru, Kingogo, Mulera, cet impôt est à peine connu. Il s'est répandu dans les autres surtout depuis 1906 et 1908.

A chaque récolte le muletwa donne à son chef un panier de haricots, de pois, panier plus au moins grand suivant que la province est plus ou moins productive. Souvent ils donnent un panier, c'est le « rutete » mais il y a toujours avec une cruche de bière pour le « kusohoza », c'est-à-dire faire bien recevoir l'impôt. Dans le Nduga et le Marangara ils ne donnent pour

haricots et pour poids que « l'ipfukire », c'est-à-dire un petit panier de quelques kilogs. seulement, la récolte des haricots et des pois étant insignifiante, mais ils donnent le « rutete » pour le sorgho. Pour l'éleusine on donne aussi un panier. Depuis deux ans beaucoup de petits chefs demandent une pioche par récolte, dans le Marangara et le Nduga, par famille. (Les pioches étaient importées pour les $\frac{3}{4}$ au moins du territoire belge du Bunyabongo, pays de Nya-Gési de Kabale, et pendant la guerre la disette s'en faisait sentir).

De plus les Baletwa, du moins pour le Nduga et le Marangara, vont construire à Nyanza, maisons, enceintes de MUSINGA, et les « bilaro » ou petites maisons et enceintes que chaque chef un peu important a à Nyanza. Ils doivent encore « kuralira », c'est-à-dire veiller la nuit le « rugo » du chef ; cette corvée est d'autant plus astreignante que le chef a moins de monde, car ses gens la font à tour de rôle 2 ou plus à la fois suivant l'importance du chef. Au (sic) baletwa encore de « kugemulira » leur maître c.à.d. de porter de la nourriture, du lait, de la bière quand le chef est à Nyanza, ou en voyage ou dans une autre de ses habitations. Dans les provinces riches en miel, comme le Kingogo, le Mulera, le Kinyuga (sic), le Bushiru, le Kisaka, chaque famille fournit une cruche de miel. De ces provinces d'ordinaire, les Bahutu ne sont pas « kuralira », ce n'est pas comme au Nord.

A côté de cet impôt régulier il y a l'arbitraire, surtout là où se trouvent beaucoup de petits Batutsi, comme dans le Nduga et le Marangara ; le chef surtout la femme du chef, prend ce qui lui plaît : les nyamunyu (bananes pour cuire), les ignames... etc. qui sont à point, et le Muhutu s'exécute pour ne pas se faire congédier de son champ.

Dans les provinces à « ikoro » c'est-à-dire à impôt à porter chez MUSINGA, les petits chefs de village réunissent l'impôt en haricots, pois, sorgho, miel, de leurs gens ; ils prennent leur part, et portent le reste au chef supérieur, celui-ci prélève encore sa part, et porte ensuite chez son chef, et ainsi de suite jusqu'au grand chef qui doit présenter l'impôt à MUSINGA. Ce grand chef doit remplir, suivant l'importance de ses terres, 2, 3, 4, grands paniers (bigega) comme on voit à côté de chaque hutte indigène. Cet impôt est accompagné d'une ou de deux vaches, prise par le chef chez ses bagaragu, pour « kusohoza », faire agréer l'impôt. Les gens du chef apportent cet impôt à

Nyanza, y restent parfois 5, 6 8 jours avant de le présenter, puis parfois on les y garde 15 jours s'il y a du travail.

Les « Bagaragu », c'est-à-dire les Bahutu qui ont reçu une ou plusieurs vaches de leur chef, n'ont pas à cultiver pour leur chef, ils ne lui donnent pas l'impôt des récoltes, ils donnent seulement de la bière de bananes, et, en son temps, de sorgho, d'éleusine. Il n'y a pas d'époques fixes. S'il n'y a pas assez fréquemment on lui reprend sa bête ou une de ses bêtes. Le mugaragu est donc sorti du « buletwa » (avuye ku buletwa).

Le mugaragu bâtit régulièrement le « nkiki » c'est-à-dire les enceintes, les huttes de son chef, les huttes pour les veaux ; il apporte pour cela de chez lui le bois, les roseaux, les liens parfois même fournit la paille, d'autrefois va seulement la chercher là où le chef l'indique.

Il doit « gufata igihe » faire son temps de service chez son chef, c'est-à-dire qu'il vient passer quelques jours, parfois 8 - 15 jours à son tour chez le chef et ce service vient autant fréquemment que le chef à moins de monde ; il va ainsi un mois à Nyanza au moins 2, 3, fois l'an avec son chef. Le travail consiste à être là, à causer, amuser le chef ou sa femme, à être prêt à être envoyé comme émissaire n'importe où. Le mugaragu accompagne le chef dans ses voyages, dans ses changements d'habitation, puis rentre chez lui, il reviendra « gufati igihe » en son temps ; il porte la femme de son chef dans tous ces déplacements, ou le chef lui-même s'il est vieux ou malade. (On porte dans le « ngobyi » hamac indigène en forme de long panier en bambou ; le ngobyi est porté par 4 hommes à la fois). Le mugaragu ne peut vendre aucune vache ou génisse ou la donner pour acheter une femme, sans l'autorisation du chef. Quand le mugaragu a beaucoup de vaches il doit en donner en cadeau, « kutura » à son chef.

Beaucoup de chefs ont reçu des gens (des Bahutu) de MUSINGA ; ils ne possèdent pas les villages, mais ont seulement les habitants en totalité ou en partie ; on dit qu'ils commandent « kungabo » ou encore « kumuheto » (les ngabo sont les troupes, les hommes armés, le muheto c'est l'arc). Ces chefs sont plus aimés, parce qu'ils assistent leurs gens dans leurs procès, leur font rentrer en possession de leurs biens.

Ils ont intérêt à s'occuper de leurs gens, les gens ne tenant d'eux ni la terre, ni d'ordinaire les bêtes à cornes. Leurs « nagabo » – leurs gens – leur donnent de la bière, une chèvre

ou un mouton, des pioches, ceux qui ont des vaches, au moins cinq, en donnant une par famille tous les 2 ans, parfois moins.

Donc il peut se trouver (et il s'en trouve beaucoup) des Bahutu qui paient l'impôt du « butaka » ou de la terre qu'ils tiennent d'un chef, puis celui des bagaragu parce qu'ils ont reçu une vache d'un autre chef ; enfin celui du « muheto » parce qu'un autre chef les commande « ku ngabo ».

A ces impôts réguliers il faut ajouter les impôts ou subjections passagères venant soit des circonstances, soit des coutumes ou vaines croyances. Ces impôts irréguliers qui vont suivre sont donnés par tous sans distinction, baletwa et bagaragu.

Des circonstances viennent les « marari » et les « mazimano ». Les deux, souvent pris l'un pour l'autre ne sont cependant pas semblables. Les « marari » sont la nourriture quelle qu'elle soit donnée aux étrangers qui viennent camper ou loger chez un chef ou sur son terrain. Donc viande, haricots, farine, bière, miel, beurre, bois peuvent constituer les « marari ». Les gens du chef donnent tous, ou en partie et à tour de rôle, suivant le nombre de gens à nourrir, mais de ces « marari » le chef petit ou grand prend toujours sa part, quand il donne une chèvre, il en ramasse d'ordinaire 2, 3, ... Du Nduga et du Marangara vont régulièrement à Nyanza des « marari » pour les passagers de Nyanza, Européens, Indiens, et indigènes qui viennent demander à MUSINGA de quoi se nourrir, c'est fréquent pour ses petits bagaragu. En temps extraordinaire ou quand de grandes caravanes sont annoncées les autres provinces envoient des « marari ». Sur ce qu'il demande pour Nyanza, le chef prend aussi son bénéfice.

Les « mazimano » sont surtout les cadeaux que l'on donne aux envoyés ou émissaires de MUSINGA, dans les voyages qu'il leur fait faire, partout où ils campent ; aux envoyés d'un grand chef dans sa province, aux hommes envoyés par MUSINGA ou par un chef pour trancher un procès ou faire une sentence rendue ; aux guides donnés par MUSINGA ou par un grand chef, à une caravane importante, à un personnage... etc. Ces « mazimano » peuvent consister en vaches, taureaux, chèvres, pioches... que le chef cherche chez ses gens à tour de rôle.

Des coutumes ou vaines croyances vient l'obligation de cesser toute culture une journée tout entière si quelqu'un meurt sur la colline, même si c'est un enfant d'un jour. Quand il

s'agit d'un mort dans la famille d'un chef l'interruption du travail peut atteindre 15 jours et plus (pour le mwami, les taureaux, boucs, béliers, coqs sont éloignées des femelles, les produits conçus dans ce temps sont tués) pour le mwami, sa mère de 3 à 6 mois. Pour une femme « régulière » non une concubine du mwami ou un de ses enfants 15 jours à un mois. Obligation encore, dans le Nduga et le Marangara de cesser le travail un jour dans le village où un chien est crevé ! A peu près partout même obligation quand la grêle est tombée, ou de la pluie avec un vent violent, ou la foudre. A celui qui enfreint cette coutume on prend la pioche. Baletwa et bagaragu indistinctement doivent fournir les poules, les poussins pour les procès, pour savoir l'issue des événements, les moutons pour les sacrifices. La seule différence est que le chef prend aux premiers et demande aux seconds. C'est simple question de forme.

Les plus heureux parmi les Banyarwanda sont les Batwa, hommes de la caste inférieure, caste méprisée mais crainte. Ils ne cultivent pas ou presque pas, ne travaillent pas, sauf les femmes qui ont le métier de potiers, ne manquent guère de viande, mangent et boivent bien. Ils n'ont pas d'impôt, parfois ils apportent une cruche, une pipe en cadeau à leur chef et c'est tout. Tout le monde leur donne. C'est que ce sont les gens à tout faire des chefs, et on les dit fidèles comme des chiens. Les chefs y tiennent beaucoup, acceptent difficilement de chasser, battre ou tuer un de leurs Batwa. A Nyanza il en est de même. Les animaux sacrifiés leur sont donnés, ils sont les bourreaux en titre, ne reculant devant aucune besogne, aucun mauvais coup. Je n'ai vu qu'une fois, en décembre 1907 que MUSINGA ait fait tuer toute une nombreuse famille de Batwa ; leur crime était d'avoir laisser éteindre le feu sacré qui doit toujours brûler dans la hutte du mwami. Cette situation privilégiée vient de ce que la légende raconte que Ruganzu, l'un des premiers ancêtres de MUSINGA poursuivi par des ennemis, fut sauvé par un Mutwa qui l'accompagnait, qui sut tirer du feu de deux bois, enfumer l'entrée de la grotte au Ruganzu était réfugiée.

Il y a enfin des impôts spéciaux, les chasseurs donnent des peaux d'animaux, d'autres chassent les rats à Nyanza ou chez les grands chefs ; d'autres content les vieilles légendes à Nyanza et chez les grands chefs ; d'autres racontent les gestes des

anciens « bami » ; ces mille et un travaux ont leurs ouvriers surtout dans le Marangara d'où le va et le vient de ces gens à Nyanza et chez les multiples chefs du pays.

J'ai oublié de dire que les « bashumba » « bouviers » des chefs qui ont un troupeau à soigner, ne paient pas d'impôt, ils n'ont pas le temps. A moins évidemment qu'ils ne demandent une vache à un autre chef, dont ils deviennent alors le « mugaragu ».

Dans le Ruanda trois races sont en présence : les Batutsi, les Bahutu et les Batwa.

1) Les Batutsi, d'origine Hamite probablement, comme le montrent beaucoup de leurs usages, sans parler des éléments physiologiques. C'est la race conquérante et maîtresse bien que peu nombreuse. **Je ne crois guère qu'il y ait plus de 20.000 (vingt mille) Batutsi dans le Ruanda.** Cette race est sœur des Batutsi de l'Urundi, (dans l'Urundi il faut mettre à part les « Baganwa » qui sont de la famille royale, mais qui après 3 ou 4 générations ne sont plus souvent appelés que Batutsi). Dans le pays de Marangara et dans le Nduga, les Batutsi sont plus nombreux que dans les excentriques, le Buganza et le Mutara exceptés, qui sont pays de pâturages. Comme aucun recensement n'a été fait parce qu'on avait commencé dans le centre du Ruanda (les seuls pays où le recensement a été fait parce qu'on avait commencé à y prélever l'impôt de 1 Rp. par tête sont le Bugoyi, le Bwanatshombwe (Kigali), le Bulisa, une partie du Buganza, le Kisaka) il est difficile de donner un chiffre exact pour la population mututsi du centre. Pour Marangara (avec les Mayaga) elle ne dépasse guère 2500 à 3.000 je crois. Le Budaha a peu de Batutsi, sauf dans sa partie sud, où ils sont assez nombreux. **Il y a à remarquer que dans le Marangara et le Nduga beaucoup de Batutsi, parce qu'ils ont des troupeaux, se disent Batutsi sans l'être ; tout comme au Bugoyi et au Mulera les gens appellent assez communément les habitants du Nduga, par le seul fait qu'ils ont des troupeaux, « Abatutsi b'Induga » « Batutsi du Nduga » ou habitant le centre du pays, ce qui revient un peu à dire « les citadins ».**

2) Les Bahutu c'est le peuple ordinaire. On a donné beaucoup de chiffres avec même un écart d'un million et demi. A défaut de documents authentiques je m'arrêterais volontiers au chiffre de 2 millions $\frac{1}{4}$ pour le Ruanda. Le Marangara est de population peu dense ; dans un rayon de 10 à 12 kilom autour de la Mission de Kabgayi, ce qui correspond à peu près au petit croquis¹⁰³ ci-joint des villages autour de la Mission, (de Mushobati à Kivumu, O.E. et du pied de Muhanga à Kagayo N.S.) nous comptons environ 25.000 habitants¹⁰⁴. La colline même de Kabgayi est petite et en plus des missionnaires et des enfants de l'école du vicariat, il n'y a que 12 ménages de jeunes gens élevés par nous, deux exceptés. En allant de Kabgayi vers la Nyavarongo et Lubengera¹⁰⁵, le pays est moins peuplé. De l'autre côté de la Nyavarongo à l'O. le Budaha a surtout au nid une population assez agglomérée, mais moins forte je crois que le Marangara. Au N. du Budaha, le Kingogo compte un des pays riches et peuplés, plus peuplé que le centre.

Le pays de Marangara est peu peuplé (la population est d'autant plus clairsemée qu'on s'éloigne davantage de Kabgayi) parce que c'est dit-on un pays de « famine ». Le sol est sablonneux assez peu fertile, la pluie manque parfois, mais la vraie raison de ce dicton, c'est que les gens n'y ont que peu de champs, les Batutsi empêchent les cultures plus grandes pour avoir davantage de pâturages. Une autre raison c'est la multitude de corvées pour les chefs, corvées moins nombreuses dans le pays d'Isavi et surtout au Nord, au Bugoyi, Mulera, corvées augmentées par le grand nombre de Batutsi ayant une habitation dans le pays et des villages ailleurs, et par le voisinage de Nyanza. La troisième raison, c'est l'absence pour le Muhutu de toute sécurité pour l'avenir, à cause de la facilité avec laquelle pour une raison futile, ils sont chassés de leurs champs et de leurs huttes, même quelques jours avant la récolte, sans que souvent on leur permette de faire cette récolte. Insécurité encore à la saison sèche, car si l'herbe vient à manquer dans le marais pour les troupeaux, – le marais est la dernière mais ordinaire ressource en Août, Septembre – le Mutut-

¹⁰³ Ce petit croquis n'a pas été retrouvé.

¹⁰⁴ Le chiffre est presque illisible.

¹⁰⁵ Ou Rubengera.

si n'hésite guère à faire paître ses bêtes dans les champs des patates douces.

La population du Marangara est assez flottante et variable du fait de l'insuffisance fréquente des récoltes. Une partie assez considérable de la population est fournie par le Mulero, voir même le Bukamba (Bufumbiro). A cause de la vendetta par trop développée dans ces pays, des familles descendent dans le Marangara suivent le (sic) chefs d'autrefois ; ce sont les gens qui ont reçu une vache qui suivent leur patron.

Les gens cependant tiennent au Marangara, au Nduga, qui est de même régime et de même ressource, parce que beaucoup ont une ou plusieurs vaches qu'ils ont reçues soit du chef de leur village, soit beaucoup fréquemment d'un autre Mututsi ou d'un riche Muhutu. Pour la bête dont ils ont seulement la jouissance ou l'usufruit et qui peut bien être ravie du jour au lendemain il faut bien supporter quelque chose ! Le grand proverbe du Ruanda est : « Kileka umwami, nta kuruta inka mu Ruanda » « Dans le Ruanda, le grand chef excepté, rien n'est supérieur à la vache ».

Le sol je l'ai dit est peu fertile, sablonneux, la couche d'humus peu épaisse et d'ordinaire le sous-sol est très pierreux, très perméable à l'eau de sorte que le sol est très vite desséché. Les haricots, les pois sont cultivés ; mais en petite quantité par manque de terrain ; les gens vont à chaque récolte, acheter pour vivre les pois dans le Kingogo, le Bushiru ; les haricots dans le pays d'Isavi, le Mulera. Les patates douces sont plantées sur les montagnes, à l'époque des pluies ; et à la saison sèche dans les marais de plus en plus depuis 1908 ; malheureusement le manque de nourriture presse toujours les gens et les patates sont souvent arrachées alors qu'elles sont à peine à la moitié de leur développement. Les bananeraies sont peu abondantes. La vraie culture du pays c'est le sorgho, mais le blanc « rubere » y est inconnu, par ci par là un peu d'éleusine, d'ignames.

Le caféier, semble-t-il, réussirait bien, mais à découvert et non sous le couvert des bananeraies, sauf quand la plante est jeune. Le Guatemala semble mieux réussir, le Moka et le Bourbon, chez nous, ont été presque toujours attaqués par la maladie. Le blé jusqu'à présent, malgré les essais annuels, même bisannuel, ne nous a à peu près rien donné. Les indi-

gènes naturellement n'en cultivent pas ; la raison est toujours le manque de champs.

Le pays de Marangara, comme le Nduga qui lui est à tout point de vue semblable, est surtout pays de pâturages. Les pâturages sont très maigres en général, sauf dans la partie de l'E., avoisinant le Marangara.

Comme le pays est complètement déboisé, les pluies ne sont pas toujours très régulières, l'érosion est très forte sur le sommet des hauts plateaux, aussi parfois l'herbe courte, peu épaisse, est-elle plutôt rare, laissant à percevoir de larges places de tellurite¹⁰⁶ presque pure. C'est cependant un des pays préférés des Batutsi, et les troupeaux y sont très nombreux. **J'ai moi-même entendu dire de M. Kandt, l'ancien Résident de Kigali, qu'à son avis, quatre hectares de pâturages étaient nécessaires pour une vache.** Cela me paraît une exagération assez forte, mais le mot est à citer, pour dire que les pâturages ne sont pas riches. Les meilleurs pâturages du Ruanda sont dans le Kinyaga (province de Changugu) où Rwidegembya a une partie de ses troupeaux, le Sud et le Sud-Ouest de Nyaruhengeli, près de l'Akanyaru, où il y a plus d'humidité et « de la brousse », le N.O. du Ruanda (Bigogo, Ruhengeri) et en général les régions comme ces deux pays qui sont en forêt de bambous ou autre, en brousse, parce que même en saison sèche les troupeaux trouvent de quoi paître, v.g. le Bugesera, le Buberuka, le Mutara..., et le Buganza, pays des « Nyambo » ou vaches sacrées. D'ordinaire à la saison sèche, les troupeaux des grands chefs du Marangara et du Nduga montent au Nord, ou vont au S.O. de la Nyavarongo. Il est donc assez difficile de donner un nombre même approximatif pour ces troupeaux. De plus, chaque chef un peu important, quand il va à Nyanza, ou en voyage emmène un certain nombre de bêtes donnant du lait, pour son entretien, c'est ce qu'on appelle des « nzishwa ». Des Batutsi qui [ont] plusieurs habitations ou « rugo » font souvent aller des bêtes à lait ou des troupeaux d'une demeure à l'autre. Peut-être pourrait-on dire qu'il y a 1 à 2 millions de bêtes à cornes dans le Ruanda ; c'est une évaluation que j'ai souvent entendue, mais je la donne absolument sous toutes réserves, n'ayant pas de base

¹⁰⁶ Il s'agit probablement d'une faute de frappe ; il faut lire « latérite ».

suffisante d'appréciation. Ce que je puis dire, c'est que dans le Marangara et dans le Nduga, la plupart des Bahutu ont reçu une ou deux bêtes en usufruit des Batutsi, que chaque Mututsi a au moins quelques têtes et les grands chefs [ont un] ou deux troupeaux allant de 30 à 200 têtes. C'est donc une appréciation assez vague.

Dans le Marangara, le Nduga, le Budaha, comme ailleurs dans le Ruanda la « tsétsé » des troupeaux n'existe pas semble-t-il, ce qui est tout le contraire dans le Karagwe, c.à.d. l'Est de la Kagera, de l'autre côté du Kisaka, l'Usambiro, l'Unyanyembe (pays d'Ushirombo – Tabora) le danger des troupeaux est surtout dans l'abondance de sangsues dans les marais. C'est pour obvier à ce danger que les Batutsi font rarement abreuver leurs bêtes au marais même, mais bien dans des abreuvoirs de glaise ou d'argile, établis un peu partout près des marais et appelés « bibumbiro » du verbe « kubumba », pétrir. Ces « bibumbiro » sont chaque jour remplis par les bouviers ou les « bagaragu » des chefs. Les troupeaux de la forêt, surtout des bambous, et, en général ceux du Nord et de l'Ouest, ne peuvent guère descendre au centre que d'une manière très lente et progressive, à cause de la différence des climats, des pâturages et de l'abondance des mouches.

En général il y a peu de chèvres et de moutons dans le Marangara et le Nduga, les grands troupeaux de petit bétail sont dans les pays du Nord, le Bugesera, le pays d'Isavi et le Kinyaga. Pour les transactions la chèvre est plus estimée que le mouton. A part le Bugoyi, le Mulera, à peu près partout ailleurs on ne mange pas le mouton, mais seulement la chèvre ; sauf évidemment quand un mouton crève ; dans ce cas il n'est pas perdu pour son propriétaire, mais c'est en cachette. Les Batwa mangent toute viande.

Au point de vue du sous-sol et de ses richesses minérales éventuelles, je n'en sais rien. Rien n'est apparent, aucune prospection n'a été faite dans le pays. Une fois seulement j'ai entendu un prospecteur anglais, je crois, affirmer qu'il y avait de l'or au Sud d'Isavi, près de la montagne de Kisagara (2 ¼ h. d'Isavi) et peut-être dans le Bisi, haute chaîne volcanique à 3 1/2 (sic) d'Isavi. C'est de l'ouï-dire dont je ne puis dire naturellement la valeur. Le prospecteur en question emportait avec lui quelques échantillons de roches.

Un peu comme partout en Afrique, les rivières semblent charrier de l'or, mais en quantité infime. Monsieur le Commandant Bastien lui-même, lors de la délimitation du Contesté a essayé quelques expériences avec le sable de la Sebeya près [de] Kisenyi, mais disait que les quantités étaient insignifiantes.

3) J'ai laissé les Batwa de côté. Ils se divisent pour les Banyarwanda en « Batwa b'ikihugu », Batwa habitant le pays, et « Batwa b'ishyamba » Batwa de la forêt. Les premiers sont plus civilisés ! Quelques milliers pour tout le Ruanda, se font remarquer en général par leur sans-gêne, leur malpropreté de leurs huttes sans enceinte, leur paresse. Ils cultivent très peu, vivent bien, parce qu'ils sont les hommes à tout faire des chefs et les hommes de toute mauvaise besogne ; on les craint beaucoup, on ne leur refuse guère ce qu'ils demandent. Ils courent les cérémonies nocturnes pour avoir de la bière. Chaque grand chef en a un certain nombre qui habitent de méchantes huttes près de son logis. Ils ne paient pas d'impôt, leurs femmes exercent le métier de potiers, quelquefois eux-mêmes, mais si rarement ! A Nyanza MUSINGA en a toujours une troupe avec le « chef des Batwa » ; ce sont eux qui portent le roi en « ngobyi » ou hamac indigène, sont les exécuteurs des hautes œuvres. Près de Nyanza à 2 heures au Sud sur la route d'Isavi, ils ont toute une colline à eux, « uwa Batwa », celle des Batwa, ont même des Bahutu à leur service, possèdent des troupeaux. **Ces Batwa de Nyanza sont en effet riches et il est difficile, même au physique de les distinguer des Bahutu aisés.** Un peu partout dans le Marangara, le Nduga il y a des petits groupes de trois, quatre familles de Batwa ; dans un village voisin de Kabgayi, il y a de ces groupes.

Les Batwa de la forêt sont beaucoup moins nombreux, quelques centaines, dans les forêts du Kingogo (Gunzu est leur chef) du Bushiru-Bugoyi, du Mulera (au pied du Muhabura) du Kinyaga et Ndorwa. Ils vivent de chasse, surtout de rapines en rançonnant les voyageurs. « Kurakama ishyamba » disent-ils « C'est à nous de traire la forêt ». Ils sont craintifs cependant, ne cultivent que très peu de pois. Sur tous, les chefs, les Batutsi ont absolument toute autorité, mais ne les molestent jamais, parce qu'ils s'en servent. Ceux de la forêt fournissent les peaux de singe, très appréciées des Batutsi, et celles de serval, de léopard, toujours employées dans les cérémonies

religieuses et les fêtes. Ils fournissent aussi l'ivoire des éléphants qu'ils peuvent abattre, car toutes les pointes doivent aller chez MUSINGA. Cependant il y a à se garder d'une exagération, celle d'attribuer uniquement aux Batwa les crimes et le pillage qui se font sur les routes traversant les forêts ; bon nombre doivent être attribués aux « bashumba » ou bouviers des troupeaux qui passent dans ces forêts. C'est un point dont nous sommes certains et pour cause. Ces gens vivant toujours dans la forêt avec leurs troupeaux, prennent quelquefois les mœurs des Batwa, mais évidemment il ne faut pas généraliser.

Deux coutumes demandent quelques mots aussi d'explication : le vol, surtout des bêtes à cornes et la vengeance ou « guhora ». Ce sont un peu des institutions nationales.

Les Banyarwanda n'ont pas au sujet du vol la mentalité des Européens. Ce n'est pas voler qui est mal, mais être pris à voler. Voler, surtout des vaches est un métier, même protégé par les chefs, et pour lequel ils reçoivent un impôt. Les chefs ont leurs voleurs, ils les protègent, ces voleurs sont connus de tous. Ils les défendent et quand ils sont pris, à moins qu'ils ne le soient par un chef plus influent, ils les rachètent ; donnent même, comme j'ai encore vu le cas l'an dernier à Mubiti, dans le pays de Marangara, deux, trois bêtes à cornes. Il n'y a guère que les voleurs qui n'ont pas de patron puissant à ne pouvoir échapper quand ils sont pris. – De plus, si le voleur, pris sur le fait, appartient à une famille forte, (clan, c'est ce que nous appelons famille, vg. les Bagesera, les Basinga... comme pour les Batutsi, les Banyeginya, les Bega, les Batsobe... etc.) on n'a garde d'y toucher ; si on venait attenter à sa vie, même en voulant le prendre, la famille poursuivrait la vengeance, ou « kuhora ». Certains voleurs paient même des redevances un peu singulières, comme Nshaka et ses fils (les principaux sont Rubashamuheto, Rwamisare, Bagaruka, Bizozza) donnaient à Kabale de la graisse pour faire les « ngimbo » amulettes que Batutsi surtout et Bahutu portent au cou sous forme de boules plus ou moins grosses. Ce Nshaka, habitant « Mu Kibanda » dans la vallée de la Bakokwe, à 3 ½ h de Kabgayi, sur la route de Mulera est bien un vrai chef de voleurs sans autre métier. La plupart, quand ils ont volé une bête, donnent au chef de leur colline une cuisse et la langue. S'ils ont volé des étoffes, ils donnent étoffes ou miel, etc. Le pays de Marangara

est très riche en voleurs attitrés ; rares sont les collines qui n'en ont pas, mais Biti, Munini, Rulima sont célèbres pour cela.

La vengeance ou « guhora » est une coutume absolument générale, dans le Ruanda. Tout meurtrier même involontaire, même enfant, ou combattant dans une rixe, une bataille entre chefs, entre famille-clan est poursuivie par la famille-clan, même à 20, 30 ans de distance. De plus toute la famille-clan du meurtrier est poursuivis jusqu'à ce qu'on lui ait tué un membre mâle, homme fait ou petit enfant, la vengeance alors est terminée et le meurtrier peut alors aller n'importe où sans désormais être inquiété. Les femmes ne sont pas inquiétées.

Si en jouant un enfant tue un autre accidentellement il est tué, s'il échappe on poursuit le clan jusqu'à ce que quelqu'un soit tombé. J'ai vu les cas pour deux enfants de 11 à 12 ans tués par suite d'un accident de jeu. Souvent aussi, comme difficilement les indigènes admettent que la mort de l'un des leurs, même après une longue maladie, soit naturelle, sur la dénonciation d'un sorcier, un individu appartenant à une famille moins forte est poursuivi et la vengeance se fait sur lui si possible, ou sur l'un de ses parents, parfois sur lui, ses parents et ses proches parents. Si l'individu sur lequel on fait la vengeance a pu être pris vivant il se fait une cérémonie très longue et absolument sauvage.

61. LETTRE DU P. CLASSE DU 21 SEPTEMBRE 1916 AU P. VOILLARD¹⁰⁷

Murunda, le 21 septembre 1916

Mon Révérend Père,

Notre longue réclusion de plus de deux ans touche, je l'espère, à sa fin, mais actuellement nous n'avons encore reçu aucune lettre de la Maison Mère. C'est toujours la grande privation ! Et nous nous demandons si les lettres envoyées à Maison Carrée, dès les premiers jours de notre délivrance, sont parvenues à destination. Depuis avril nous n'avons pu communiquer avec le R.P. Roussez, prisonnier à Ushirombo avec les confrères du Nyanza. Je viens d'apprendre

¹⁰⁷ Lettre du P. Classe du 21 septembre 1916 au P. Voillard, A.G.M.Afr., N° 111156-57.

que les troupes belges les ont délivrés à Tabora. En 1914 déjà nous avons été coupés du Père Sup. Régional. A cette époque, aimablement, on nous avait signifié que toute relation avec Bukoba était interdite sous peine de mort. En 1915, le Père obtenait de venir ici, puis les temps changèrent. Actuellement je n'ai de nouvelles ni de Mgr Sweens, ni de Mgr Léonard. Notre situation est un peu celle de gens qui se réveillent, au sortir d'un mauvais rêve.

C'est le 9 août 1914 que nous apprîmes, par un communiqué officiel, les déclarations de guerre, puis la proclamation de l'état de siège dans la colonie avec toute une série de défenses, toutes, les unes plus que les autres, sous peine de mort ! Cela promettait, d'autant que le Ruanda devenait de suite l'une des plus forts centres de défense. Avant que les mouvements de troupes commençassent, j'allais de suite à Nyundo chercher Sa Grandeur et la ramena à Kabgayi. **Monseigneur se retirait presque aussitôt à Issavi qu'il ne quittait que le 17 avril 1916, pour revenir à Kabgayi :** c'était l'époque où la débâcle allemande nous semblait certaine et à brève échéance. On ne nous a pas ménagé les menaces de faire « sauter », c'était le mot, nos stations, si nous n'étions pas sages. Il a bien fallu s'habituer aux menaces qui d'ailleurs, n'allaient pas plus loin.

Au début d'octobre 1914, le chef d'Ujiji, dont on semblait dépendre, voulut nous faire tous ramasser. Pères et Sœurs français de Buhonga furent cependant seuls appréhendés et conduits à Tabora, mais ils furent délivrés en fin décembre grâce au Gouverneur. Nous restions encore, malgré les menaces ; le pays n'était pas sûr, nous étions utiles ! Mais il fallait faire des grandes manœuvres et des changements continuels : **aucun Français ou Française ne devait rester à moins de 70 kilomètres de la frontière du nord du Ruanda ou des rives du Kivu et du Tanganika.** Puis ce furent les Pères italiens qui devinrent l'objet des poursuites : d'abord réunis à Kigali, ils furent ensuite dirigés sur Usumbura-Tabora. Nous étions obligés d'abandonner des Stations : Buhoro l'était déjà, Bushiru avait expédié son matériel à Kabgayi. Ce n'était pas ce que voulait le Chef du Ruanda qui fit savoir aux Pères du Bushiru et à Kabgayi d'avoir à rester en place, que les Pères italiens nous resteraient, mais dans l'Urundi.

De fait un ordre du Gouverneur arrêta encore le voyage vers Tabora : les Pères iraient à Mugeru, cette décision ne nous donnant guère de personnel. Kigali et Murunda furent avertis de se tenir prêts à évacuer. Cette fois les Pères italiens furent placés à Mugeru, Muyaga, Rugali et Kanyinya. Nyundo fut occupé militairement ; nous retirâmes les Sœurs à Issavi et Ruaza, les Pères s'établirent dans la montagne à 1h ½ au sud ; à leur tour les autres stations furent réquisitionnées : Issavi, Murunda, Mibirisi, Buhonga, Kanyinya...

Tout le matériel venait s'entasser à Kabgayi, épuisant, avec les déplacements continuels, nos dernières ressources. Les réquisitions d'autre part continuaient : il me semble que tout ce qui pouvait être réquisitionné : ânes, selles, instruments, bois, denrées... l'a été, même les thermomètres médicaux. L'argent était remplacé par des billets sans valeur. Nous avons passé par toutes les accusations, tantôt de communiquer avec les Belges, tantôt de leur donner des signaux, de soigner leurs soldats chez nous... plus encore les quelques Pères allemands que les Français, mais surtout les Pères hollandais car, disait-on, **la Reine de Hollande était trop connue pour ses sentiments germanophobes**. Nous étions prisonniers dans les stations, prisonniers utiles et ne coûtant rien, mais nous avions l'avantage de pouvoir nous occuper un peu de nos chrétiens, et c'était beaucoup. Malgré toutes les récriminations, les accusations, le Commandant militaire tint bon et on nous laissa ainsi en 1914 et 1915 : et nous devons le reconnaître ; ailleurs nos confrères n'étaient pas si privilégiés, bien que plus éloignés du front. 1916 amena d'autres inquiétudes : il était évident que les troupes belges allaient sous peu forcer le passage : nous laisserait-on ou nous obligerait-on à la retraite sur Tabora ? Les ordres ne tardèrent pas : tous nous devions nous retirer et abandonner les stations au fur et mesure de l'approche des troupes belges. Nous réussîmes à prendre nos mesures pour parer au désastre autant que les circonstances le permettraient.

De Kabgayi les PP. Hurel, Delmas, Schumacher, Déprimoz, Parmentier étaient envoyés à Issavi et Nyaruhengeri ; de Ruaza, P. Oomen et van Baer y envoyaient F. Tite ; au Bugoyi, l'ordre reçu de vive voix, P. Knoll gagnait Murunda, laissant P. Smoor et P. de Bekker. Malheureusement les troupes allemandes en déroute entraînaient avec elles, jusqu'à Issavi, les

missionnaires de Murunda. A Mibirizi d'autres troupes venues d'Uzumbura se jetaient à la Mission et y soutenaient le combat, les Pères n'ayant pas pu se mettre à l'écart.

Au Bushiru, P. Desbrosses et P. Prieur allaient prudemment attendre dans les bambous la fin de la débâcle. Toute l'avalanche passait à côté de Kabgayi où Sa Grandeur, P. Buisson et moi étions restés, avec nos Séminaires, « attendant l'arrivée des derniers missionnaires du nord », disons-nous, « pour partir avec eux ». Pendant huit jours, jour et nuit, les patrouilles ne nous laissèrent aucun répit, et un jour nous crûmes la partie perdue. Les troupes belges étaient à deux heures à l'est, venant de Kigali, les Allemands chez nous, le gros de leurs forces à 2h ½ à l'ouest : on me disait d'avoir à rejoindre, avec Monseigneur, dans une heure. Tout était entassé dans une salle dont nous avions muré les fenêtres la veille : c'était tout ce que nous avions pu sauver des stations du nord-ouest. Chacun de nous avait une caisse prête, les enfants leur petit ballot ficelé ; le soir les Allemands se retiraient d'abord à ½ h de nous pour déguerpir dans la nuit ; nos jeunes gens nous renseignaient d'heure en heure. A la nuit une quarantaine de chrétiens se faufilaient sans bruit pour nous aider, en cas de retour des Allemands, à filer, mais pas au sud. Heureusement les troupes belges qui descendaient aussi de Mibirisi-Changugu arrivaient à Nyanza et les Allemands n'avaient plus que le temps de se jeter en désordre, sans bagages, sur Issavi et Nyaruhegeri. Nous étions sauvés, mais coupés d'Issavi et du reste du Vicariat. **A Issavi, ce fut le chef de l'Urundi qui sauva les Pères ; se voyant repoussé, ce Monsieur qui avait toujours été très bienveillant, s'opposa à ce que les Pères fussent enlevés, pour ne pas livrer les Mission à la ruine**¹⁰⁸. Kanyinya fut occupé et réoccupé deux fois par les deux partis, et nous ne savons encore comment nous avons pu échapper au danger d'une situation si délicate et si fausse. Buhonga fut en même posture : Mugeru, Rugali, Muyaga furent plus heureux. Il se passa encore plus d'un mois avant qu'il fût possible de nous retrouver tous, de savoir un peu ce que chacun était devenu. C'était de nouveaux passages de troupes, une nouvelle occupation, de nou-

¹⁰⁸ Les interventions du P. Huntziger à Save en faveur des gens ne sont pas mentionnées !

veaux travaux, de nouveaux déplacements, mais nous étions déjà habitués à ces manœuvres, et nous n'étions plus prisonniers.

Nos pertes sont grandes : dégâts matériels, réquisitions, déplacement continuel, perte de troupeaux, presque tous nos maskates, stations dévalisées... nous ne sommes pas loin de 20.000 Rps. Evidement c'est peu pour le bilan de deux ans, surtout que tout aurait pu être perdu. La plupart des Missions protestantes abandonnées ont été complètement pillées par les indigènes dès le départ des Allemands et avant l'arrivée des troupes belges. Nous n'en sentons pas moins la perte, et cependant nous devons être reconnaissants à Marie qui nous a sauvés. Les confrères ont fait tous leurs devoirs et je leur en dois reconnaissance, car vraiment parfois il me fallait bien abuser d'eux, semblait-il, car je ne pouvais leur dire toutes nos raisons, non plus que la masse de papiers qui nous arrivaient, et il fallait nous sauver tous et nos stations.

Grâce à Dieu, un Français établi à Kigali, puis prisonnier à Tabora, voulut bien nous prêter un peu d'argent et des étoffes ; Mgr Léonard de son côté nous avançait 1.000 Rps. C'est ce qui nous a sauvés. Les chrétiens nous ont aussi beaucoup aidés. Dès le début de la guerre, pensant qu'il nous faudrait peut-être attendre des années, nous avons rationné pour le vin, réunissant tout ce qui se trouvait encore chez les Pères et chez les Sœurs ; **une cuillerée à café par messe**. Bien nous en a pris. Mais maintenant nos réserves s'épuisent. Kabgayi avait aussi centralisé la farine pour les hosties, et pour mettre à l'abri des réquisitions ce qui était nécessaire pour le Saint Sacrifice¹⁰⁹. De ce côté nous ne sommes donc pas en peine ; nous avons même pu aider les confrères du Nyanza en 1915, par l'Ushirombo. La fatigue évidemment se fait maintenant sentir chez beaucoup de confrères : ce sont les nerfs qui prennent leur revanche.

De toute la guerre, non plus que cette année il n'a pu être question de réunions soit pour le jubilé épiscopal de Mgr Hirth, soit pour des retraites communes, mais chacun de nous a toujours fait sa retraite en son particulier, malgré les difficultés, les alertes... Ces retraites ont parfois été mouvementées,

¹⁰⁹ La farine fut aussi utilisée pour fabriquer le pain des Pères Blancs de Kabgayi selon le P. Dufays.

interrompues brusquement, mais tous ont supplié le moment propice revenu, et fait pour le mieux.

Je n'ai pas encore fait ce rapport pour le S.C. de la Propagande, et d'ici un ou deux mois ce sera bien difficile : d'ailleurs même les éléments de statistiques de 1916 me manquent encore en partie. Cette statistique je l'enverrai dès que j'aurai pu l'établir complète, au moins pour certains chiffres. Depuis juillet 1914 absolument rien ne nous est parvenu de la Maison Mère. J'ai écrit à M. le Consul de France à Mombassa pour savoir ce que les confrères mobilisables ont à faire. Quelle sera la réponse ? Actuellement PP. Huyskens, Van der Wee, Zuure et F. Polycarpe vont à Baudouinville ; P. Desbrosses à Ruaza avec PP. Schumacher, Donders, Knoll, Hinkelbein, FF. Alfred, Anselme, Rodriguez ; F. Tite malade a été autorisé par M. le Général à rester ici. **P. Lecoindre est parti pour Entebbe. Ses nerfs sont trop malades : ce n'est qu'excitation extrême que faudrait calmer et le remettre en place.** Il a toujours été bon missionnaire et s'est dévoué sans relâche. Monseigneur et moi, nous prions Sa Grandeur Monseigneur le Supérieur Général de ne voir dans son départ autre chose qu'une nervosité extrême que nous souhaitons pouvoir aider et calmer.

Monseigneur est encore à Kabgayi. Sa Grandeur est bien fatiguée, bien anémiée, et souffre toujours beaucoup des yeux. Heureusement durant cette crise, sa santé, quoique petite, est restée satisfaisante, et c'est son énergie qui nous a toujours soutenus. Je voudrais presque aussi vous dire, mon Révérend Père, que chez moi la fatigue commence à se faire aussi sentir, ce qui vous fera sourire ! On tâchera de faire le possible tant que Dieu le voudra. Nous n'avons encore aucune nouvelle de Nos Seigneurs Sweens et Léonard, non plus que du R.P. Rousez. Je rentre de Nyundo où j'ai pu voir Mgr Roelens. **Sa Gr. Mgr Streicher m'a déjà écrit deux fois depuis notre délivrance.** Ces deux Vénérés Seigneurs ont bien voulu nous aider avant même que nous nous adressions à leur charité.

Veuillez, mon Révérend Père, ne pas oublier près de N.S. votre ancien novice et daignez agréer l'humble expression de mes plus respectueux hommages et l'assurance de mon dévouement tout filial en N.S. et N.D.

Léon Classe

62. LETTRE DU P. CLASSE DU 2 MARS 1917 A MGR LIVINHAC (extrait)¹¹⁰

Nyaluhengeri, le 2 mars 1917

Monseigneur et Vénéré Père,

(...)

Dans le rapport ci-joint certains chiffres auraient besoin d'explication. Nyundo, par exemple, a un chiffre de néophytes inférieur à celui de 1915 : c'est que cette Mission, depuis le 4 octobre 1914 a été en plein milieu du théâtre des hostilités. Tout a dû y être interrompu. La guerre, la famine, le portage... sous le régime allemand ont considérablement diminué la population. Tous les catéchismes avaient dû être laissés, à certaine époque les chrétiens ne pouvaient plus guère s'approcher de la Mission, beaucoup même, pour se sauver, ont dû quitter le pays étant plus éloigné de la frontière, aussi le travail et les succès y sont-ils plus consolants. Il faut encore ajouter que dans le Ruanda le personnel a été complètement changé trois fois. Dans l'Urundi ce renouvellement n'a eu lieu qu'une seule fois complètement à Buhonga, partiellement à Mugeru, Muya-ga, Rugali, où d'ailleurs les Supérieurs ont pu ne pas être changés.

(...)

Au Ruanda nos Batutsi cherchent bien à mettre leur conduite d'accord avec leurs sentiments, mais le Gouvernement belge veille et le peuple reconnaît les efforts faits en sa faveur : sous la domination ancienne il n'était pas habitué à cela. Les Autorités belges sont très bienveillantes pour nous et nos Missions. Plusieurs fois j'ai dû me rendre à Kigali pour affaires et j'ai toujours été reçu on ne peut plus aimablement par Monsieur le Major Commandant le Corps d'Occupation, ou, en son absence, par Messieurs les Commandants de Zone. Monseigneur le Général vient de nous donner un témoignage de haute bienveillance en faisant rentrer à Mibirisi P. Cunrath et le Frère qui depuis neuf mois se trouvaient à Thielt-Saint-Pierre. Nous espérons que d'autres confrères encore nous reviendront.

¹¹⁰ Lettre du P. Classe du 2 mars 1917 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 111158-59. En marge de la lettre « Répondue le 6 août 1916 ».

(...) La famine est vraiment terrible dans le pays de Nyundo : il est presque impossible de reprendre les catéchismes. (...) la population chrétienne est diminuée déjà de moitié.

(...) **A la fin de décembre nous avons ouvert à Ruaza un petit noviciat de Sœurs indigènes : ce n'est qu'un essai que Dieu, nous l'espérons, bénira. Les jeunes Batutsi se rapprochent beaucoup de nous, et ce serait l'heure de progresser de ce côté, maintenant qu'ils craignent moins l'opposition irréductible du Roi et de ses vieux courtisans.** Hélas ! Mais nous n'avons pas le droit de nous plaindre : nous ne sommes pas les seuls à souffrir de la guerre.

(...) **Un peu partout on nous demande d'établir des succursales ou des écoles, et les jeunes Batutsi ne sont pas les moins avides.** Ils voient que maintenant ils ont plus de liberté grâce au Gouvernement belge, alors que hier encore on leur faisait un crime d'apprendre à lire et à écrire. Espérons que la providence nous mettra à même de nous occuper du peuple et de la race mututsi si intelligente. C'est vraiment à désirer dans un pays si peuplé, alors que les circonstances ont tant changé.
(...)

Léon Classe

63. LETTRE DU P. CLASSE DU 10 JUIN 1917 A MGR LIVINHAC (extrait) ¹¹¹

Rugali, le 10 juin 1917

Monseigneur et Vénéré Père,

(...)

(...) pour aider les chrétiens de Nyundo chassés par la famine et en grand nombre réfugiés là, pour aider aussi Ruaza et Kabgayi surtout où la disette se fait durement sentir. A Kabgayi sur 650 chrétiens, grands et petits, 276 ont émigré ces temps derniers dans le pays d'Issavi – Nyaluhengeri, surtout de Kigali.

(...) A Nyundo c'est l'émiettement complet qui continue en grand : il ne nous reste même pas le quart de nos néophytes.
(...)

Léon Classe

¹¹¹ Extrait de la lettre du P. Classe du 10 juin 1917 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 111161-62.

**64. COPIE DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 8 NOVEMBRE
1917 AU P. REGIONAL ROUSSEZ¹¹²**

Kabgayi, le 8 novembre 1917

Mon Révérend Père,

Vous m'excuserez de vous avoir envoyé la lettre que vous avez dû trouver à votre arrivée à Kanyinya : c'est la dernière de cette sorte et je ne m'en permettrai plus de ce genre.

Je ne vous étonnerai pas en vous disant, ce qui est la vérité, que votre lettre du 29 octobre m'a beaucoup peiné, quelle m'a aussi beaucoup étonné, mais non pas froissé. Cette lettre avec les propositions qui la suivaient, je l'ai donnée de suite à Sa Grandeur. **J'ai demandé à Monseigneur de me décharger, mais Sa Grandeur m'a seulement renvoyé à mon travail.**

Je l'avoue, mon révérend Père, je suis peiné de ce que vous ne m'ayez rien dit ici, cependant c'eût été le moyen de dissiper les malentendus. D'après votre lettre et les propositions qui la suivent, vous semblez me rendre responsable des difficultés survenues avec P. Dufays, et accepter toutes ses affirmations. Je ne voudrais pas vous manquer de respect en discutant avec vous, je ne m'en reconnais pas le droit, mais cependant vous ne trouverez pas mal que je rappelle que je n'ai passé que quinze jours d'avril, puis les six jours qui ont suivi mon retour de Mibilirisi avec le Père. Dans tout mon voyage, je m'étais abstenu de visiter quoique ce fût du temporel. Sa Grandeur avait cependant des raisons bien fortes, qu'Elle avait tenu à vous exposer Elle-même.

Jamais jusqu'à présent je n'ai eu de Noirs pour confidents, et n'ai nul désir de commencer. Par ordre de Sa Grandeur, **j'ai employé deux ou trois secrétaires**, sans penser que cela pouvait déplaire à un confrère ; les courriers et caravaniers je ne les interroge jamais. Il semblait que c'était mon devoir de me renseigner sur les œuvres, et même sur leur réalité. Le directoire dit que le Visiteur reçoit même les personnes du dehors pour les entendre ou les interroger sur tout ce qui concerne la marche de la maison et les ministères confiés aux missionnaires. Responsable devant Dieu d'abord, puis

¹¹² Copie de la lettre du Père Classe du 8 novembre 1917 au P. Régional Roussez, A.G.M.Afr., N° 111207.

devant Sa Grandeur, je ne me croyais pas le droit de tromper Monseigneur en lui disant ce qui n'était pas. Que cela gêne, je n'en doute pas. Les commandements de Dieu gênent aussi, et cependant nous devons les prêcher. Me renseigner à peu près uniquement auprès des Confrères, vous le savez bien, mon Révérend Père, que ce n'est pas possible, à moins de faire fi de sa responsabilité. D'ailleurs vous me reprochez de n'avoir pas su ce qui se passait au Bushiru. **Vous le savez, je ne suis pas allé au Bushiru depuis janvier 1916, je n'avais donc que les renseignements des confrères.** Je vous l'écris avec peine, mais je ne puis comprendre que pour ne pas blesser deux, trois, quatre confrères au plus, je doive endosser la responsabilité d'actes qui me seront imputés un jour. Si ma conscience n'était engagée, oh ! combien volontiers je laisserais dire et faire !

Vous semblez aussi m'attribuer la détresse dans laquelle se trouve le séminaire, mais que nous sauverons, j'en ai le ferme espoir. Mieux que moi, vous savez que la guerre nous a trouvés attendant toujours un peu P. Paul, qui restait notre économiste ; la procure est venue à Kabgayi parce qu'il n'y avait personne à sa tête et que j'aidais, en attendant, P. Paul. Elle y est restée, est-ce de ma faute ? La déplacer, avant qu'on ne sache ce nous deviendrons, où abouteront les voies de communication, vous le reprochiez si j'y pensais et cela avec raison. Le Grand Séminaire ? Nous avons assez parlé de sa situation, et il n'y a pas de si longs mois qu'il n'y avait qu'un seul Père, occupé encore ou du Petit Séminaire où à la Mission. Le Petit ? Il me semble que Sa Grandeur devrait être consultée, que peut-être ses raisons sont bonnes, au moins pour le moment. Mon Révérend Père, permettez-moi de vous le dire en toute déférence, nous souffrons et **les bons souffrent parce que l'autorité n'est pas unie**. Que de fois ce jugement je l'ai entendu et de nombreuses stations ! et que de fois il m'a gêné parce que je devais me taire ! Notre préoccupation¹¹³. (...). Parce que nous avons peur de quelques rares [stations ?], nous suivons pratiquement leurs affirmations, leurs vues et leur volonté, et c'est ce qui met le malaise. Je vous ai parlé ainsi parce que ce n'est pas contre moi que nous allons, mais contre Monseigneur.

¹¹³ Une ligne du texte a été coupée du document.

Permettez-moi encore de dire un mot sur quelques-unes des propositions, les autres regardent exclusivement Sa Grandeur qui vous répondra, je suppose. Le conseil du Vicariat, dont vous parlez, existe bien, et comme vous l'indiquez. Toutes les réunions ont été tenues soit avec P. Smoor, P. Oomen, ou les deux réunis en avril avec en plus P. Dufays, autrefois avec P. Schumacher, P. Oomen avait été nommé à cause de l'Urundi.

Le budget était alloué avant la guerre, or les réserves cachées existaient aussi, et nos cartes de visite en font foi, ainsi que celles de Mgr Léonard. Je me suis toujours donné la peine de les copier (sur le conseil de Mgr Léonard autrefois) pour ne pas marcher en sens inverse par inadvertance ; les démêlés de **P. Smoor et P. Huntziger, ce dernier était économe à Issavi, et auparavant à Nyundo, en font foi aussi.** Quand nous n'avions rien nous ne pouvions rien donner. Ce que nous vous avons affirmé était cependant vrai, en septembre 1916, P. De Bekker avait 200 F en caisse et six majora en magasin. Or mon Révérend Père, celles qui font, ce qui vous appelez « des opérations plus ou moins louches ou antiéconomiques », ce ne sont pas les stations les plus pauvres. Et j'ajoute, elles ne sont pas nombreuses. Cette année nous donnerons un budget, c'est décidé depuis cinq ou six mois car nous le pourrions recommencer.

Etre supérieur de Kabgayi, permettez-moi de vous dire respectueusement que c'est impossible. **On m'a fait partir d'Issavi en 1908, parce que j'aimais trop Issavi, que les gens venaient trop et que j'y généraiss le Supérieur. Avant, en 1907, on m'avait défendu d'y confesser parce que cela nuisait à l'influence des Pères de la Station.** A Kabgayi, où l'on m'a envoyé, quatre fois j'y ai été nommé Supérieur, puis 4 fois on a pensé, comme moi que c'était incompatible avec mes fonctions, avec l'influence des Pères à la Station. Vous-même, mon Révérend Père, en janvier de cette année, c'est le raisonnement que vous nous avez tenu pour nommer P. Oomen, supérieur de la communauté et de la Mission. Il y a trois semaines, en conseil ici, vous avez confirmé cette situation pour P. Weckerlé, sur une observation de ma part. M'occuper de la Mission dans la mesure où je pourrais, c'est impossible, je n'ai pas le temps, puis j'aurais tout le monde chez moi, ce qui demain serait un nouveau grief, une nouvelle source de froisse-

ment. D'ailleurs les considérations de la décision ne seraient pas à notre avantage, revenant détruire pour la 5^{ème} fois les mêmes considérations opposées. J'aime Kabgayi, parce que j'y suis, tout comme j'ai aimé Nyundo, Rwasu, Issavi quand j'y étais et je trouve dure notre ironie. Si vous le demandez, ou si Sa Grandeur me demande d'aller ailleurs, j'obéirai sans dire un mot, j'espère. Mais ce qui me peine et me fatigue c'est que tout ce qui arrive, se fait ou s'est fait, tout changement, comme cela s'est fait même pour P. Launay¹¹⁴ et maintenant P. Dufays, et P. Prieur, c'est moi qui l'ai voulu, en suis la cause. Il est vrai qu'il y a longtemps que je joue le rôle de bouclier ! Le mot n'est pas de moi, vous voyez que je ne suis pas encore trop triste. N'empêche que j'ai sur le cœur qu'on ait laissé dire et croire que P. Dufays partant d'ici à cause de la Mission de Kabgayi, sans qu'on ne l'ait jamais averti, ce n'est pas cela qui calmera quelques confrères, et un jour Dieu nous fera bien payer la note.

Pardonnez-moi si je vous ai peiné, j'espère ne pas avoir manqué de respect, j'en serais désolé. D'ailleurs je tâcherai de ne plus vous causer d'ennui, et de garder silence. Dieu nous fera bien aller jusqu'au jour où l'on pourra communiquer en sécurité avec la Maison Mère. En attendant en travaillant et en priant nous ferons le possible pour garder la charité qui est dans la plupart des stations, même dans toutes. Je vous le répète, je suis entre vos mains car je suis et veux rester religieux. Et vous me ferez bien encore l'aumône d'une prière, et moi je puis vous assurer que je vous reste bien filialement et bien respectueusement uni et soumis en N.S. et N.D.

Léon Classe

65. EXTRAIT DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 14 NOVEMBRE 1917 AU P. VOILLARD¹¹⁵

Kabgayi, le 14 novembre 1917

Mon Révérend Père,
(...)

¹¹⁴ A propos du P. Launay qui pour moi est une bombe que je ne puis toucher sans la faire éclater.

¹¹⁵ Lettre du P. Classe du 14 novembre 1917 au P. Voillard, A.G.M.Afr., N° 111163.

De Buhonga je suis descendu à Kigoma pour rendre visite à M. le Général Malfeyt, Haut Commissaire Royal pour les Territoires occupés par la Belgique. J'ai été on ne peut mieux reçu par Monsieur le Haut Commissaire, avec qui il est véritablement facile de traiter. Monsieur Malfeyt m'a accordé quatre longues audiences et deux fois invité à sa table. A Kigoma d'ailleurs, dans tous les bureaux, c'était la même extrême bienveillance. Le tout est à l'avantage de nos chères Missions.

(...)

Monseigneur a demandé le changement du P. Dufays ne pouvant admettre un économe absolument indépendant et n'admettant aucune observation.

(...)

Au centre, nord et nord-ouest du Ruanda, c'est la famine avec toutes ses horreurs. A Nyundo nous avons perdu plus de 2.000 chrétiens, à Kabgayi 250... (...)

Léon Classe

66. EXTRAIT DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 15 NOVEMBRE 1917 AU P. VOILLARD¹¹⁶

Kabgayi, le 15 novembre 1917

Mon Révérend Père,

(...)

Ce qui me fatigue c'est que changements, décisions... me sont naturellement toujours imputés, en dépit du conseil soit des nominations soit du Vicariat. Je suis bien placé entre les confrères et Sa Grandeur ou le R.P. Régional pour faire écran, ou bouclier, comme on dit parfois, car il est plus facile de s'adresser au confrère qu'aux Supérieurs quand on n'a pas ce qu'on désire. Puis j'ai de plus en plus le grand inconvénient de trop connaître nos stations, bien qu'à cela il y ait certes avantages aussi, mais vous me comprendrez. (...)

Aussi vous ne vous étonnez pas que je me fatigue, mon Révérend Père, après dix ans de ce ministère, surtout après les quatre dernières années (...). Mais j'avoue que j'envie bien les confrères et leur situation.

¹¹⁶ Lettre du P. Classe du 15 novembre 1917 au P. Voillard, A.G.M.Afr., N° 111164.

J'ai été aussi peiné qu'on m'attribue à M. C. la nomination du bon et vénéré P. Marchal : je m'étais bien promis de ne pas vous en parler, il y a dix mois ! Heureusement que Monseigneur Hirth est maintenant toujours à Kabgayi, si bon et si plein d'encouragements. (...)

Léon Classe

67. LETTRE DU P. CLASSE DU 2 AVRIL 1918 A SES CONFRERES¹¹⁷

Kabgayi, le 2 avril 1918

Mes chers Confrères,

Depuis quelques temps il nous vient des plaintes nombreuses des Autorités civiles, tant Européens qu'indigènes, parce que dans plusieurs stations les missionnaires se mêlent de procès ou de politique.

(...)

Le Directoire nous avertit tous que « rien dans la doctrine de Jésus Christ ou de l'Eglise ne confère aux Missionnaires, en ce qui regarde l'ordre temporel, l'indépendance vis-à-vis des Autorités établies... Ce n'est donc pas de leur caractère qu'ils pourraient se prévaloir pour exercer sur les infidèles ou sur les néophytes le pouvoir judiciaire...La répression des délits par des châtiements ou des amendes... ne rentre aucunement dans ce droit (de légitime défense) ... (Dir. P. 248.) Le directoire ajoute même : « Que si, par exception, les autorités publiques consentaient à confier des pouvoirs de ce genre aux Missionnaires, l'intérêt et la dignité du ministère apostolique leur feraient un devoir de les refuser » (Dir. p. 249).

Des pouvoirs de ce genre, au cas où ils viendraient à être donnés ne pourraient être exercés que du consentement exprès et écrit de Monseigneur le Vicaire Apostolique. Ce consentement n'a été donné à aucune station et à aucun missionnaire, et Sa Grandeur se refuse absolument à ce qu'un consentement tacite soit supposé, même pour un cas particulier, dans quelque station que ce soit.

¹¹⁷ Lettre du P. Classe du 2 avril 1918 à ses confrères, A.G.M.Afr., N° 111235.

Nul d'entre nous n'a non plus le droit de s'appuyer sur une soi-disant approbation, inexistante en fait, du R.P. Supérieur Régional : ce serait faire injure au R.P. Supérieur Régional que de vouloir faire supposer qu'il ait donné une approbation allant contre les directives des Supérieurs Majeurs et du Directoire et contre la volonté expresse de Monseigneur le Vicaire Apostolique.

En cela d'ailleurs Sa Grandeur ne fait que suivre les ordres de la S.C. de la Propagande :

(...)

En conséquence, Sa Grandeur renouvelle à toutes les stations et à tous les missionnaires sans aucune exception la défense expresse et grave :

1. De juger eux-mêmes, directement, quelques procès que ce soit entre infidèles, entre infidèles et catéchumènes ou chrétiens, entre indigènes infidèles ou chrétiens et un chef quelque il soit...etc., tant à la Mission que dans les succursales ou les villages. Seul l'arbitrage de conciliation entre chrétien est permis, mais il ne s'agit que de conciliation, imposer une sentence reste interdit : si la conciliation n'aboutit pas les partis doivent être renvoyés à leur chef, purement et simplement, sans qu'il soit permis de faire de [illisible] sur ce mot « arbitrages ».

2. De juger indirectement les procès par des catéchistes, nyamparas, hommes plus ou moins de confiance... ou tous autres individus (...)

3. D'obliger par quelque moyen que ce soit d'intimidation, à la Mission ou au dehors, les chefs à juger des procès suivant la volonté du missionnaire.

4. Il est formellement défendu de la même manière aux catéchistes, nyamparas... de s'arroger eux-mêmes le pouvoir de juger des procès et (...) par suite, comme dit le Directoire, « il importe de les mettre en garde contre la tendance... non moins funeste de poser en chefs » (p. 281) non seulement par nos paroles mais surtout par notre manière de faire. Les catéchistes agissent souvent suivent ce qu'ils

voient faire au Supérieur ou aux missionnaires de la station.

(...)

Sa Grandeur rappelle également la défense formelle du Directoire, qu'elle fait sienne, qui est d'ailleurs la défense de l'Eglise de faire de la politique indigène, de soutenir tel chef, telle faction au détriment de telle autre... De tels agissements sont de leur nature incompatible avec la fonction de ministres de l'Evangile, et de plus ils sont pleins de danger » (Dir. p. 219). « Les missionnaires auront donc soin de bien affirmer en paroles et en actes le devoir de la soumission aux pouvoirs établis » (Dir. p. 248).

La seule politique que nous soyons autorisés à suivre, et que nous devons suivre, est celle qui est indiquée par l'autorité compétente, personnifiée pour nous par Monsieur le Résident qui lui-même suit les ordres du Gouvernement Général. Il faut que l'obéissance religieuse soit au moins aussi réelle que l'obéissance militaire !

(...)

Pour Monseigneur le Vicaire Apostolique et par son ordre.

Léon Classe

68. COPIE DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 19 AVRIL 1918 AU P. REGIONAL ROUSSEZ (EXTRAIT)¹¹⁸

Kabgayi, le 19 Avril 1918

Mon Révérend Père,

Le P. Huntziger¹¹⁹ nous quitte : Sa Grandeur lui donne l'ordre d'aller se mettre à votre disposition à Muanza, lui de-

¹¹⁸ Copie de la lettre du P. Classe du 19 avril 1918 au P. Régional Roussez, A.G.M.Afr., N° 111212

¹¹⁹ Le P. Huntziger raconte : « **En mai 1915 arrivait l'ordre du capitaine allemand d'enlever tous les Pères français des Missions placées aux environs des frontières.** Je devais quitter immédiatement laissant une chrétienté pas très contente du départ et des confrères avec lesquels j'avais passé des jours heureux malgré les difficultés du dehors. **Le R.P. Classe me renvoyait à Issavi mais cette fois hélas ! comme supérieur. En revanche, il me donnait d'excellents compagnons, les R.P. Lody et Soubielle, du même noviciat, et j'y retrouvais Sa Grandeur Monseigneur Hirth, vivant complètement retiré.** A Issavi c'était le calme en comparaison du Bugoye et les échos du front y arrivaient très adoucis. La Mission était négligée et assez bas. On a parfois le tort au Kivu de vouloir faire des Missions assez avancées

mander à partir pour l'Europe : c'est à vous de décider. Vous verrez par les documents officiels que je joins à cette lettre sa situation. Il est profondément triste et pénible pour Monseigneur et pour moi qu'il faille que ce soit le Représentant du Gouvernement qui vienne dire à un Missionnaire, et justement, qu'il a manqué gravement à son devoir et ne peut rester dans le pays. Il faudra bien reconnaître maintenant que les méthodes et les faits, que je vous signale sans succès depuis plus de deux ans, ne sont malheureusement que trop vrais. P. HL. a abusé de votre bienveillance au point de compromettre gravement l'union du Vicariat et notre honneur à tous. Et nous remercions Dieu que nous avons au Ruanda un Chef comme Monsieur le Major Declerck ! Je vous enverrai tous les documents ; M. le Major a bien voulu en envoyer le double à Monseigneur. **Les fameux catéchistes sombrent avec leur maître !** Depuis longtemps j'attendais ce jour redouté mais

des espèces de sanatorium ; on s'imagine qu'une Mission d'un certain âge marche toute seule et on ne paraît pas soupçonner le travail que demandent l'entretien et le développement de la vie chrétienne chez les fidèles, sans compter le catéchuménat. **Le R.P. Smoor n'avait pour l'aider que les PP. Zuembiehl, Tremolet et Pagès, tous trois surtout préoccupés de soigner leur maladie.** A trois nous étions mieux partagés et peu à peu nous pûmes mettre une certaine organisation dans la chrétienté, de l'ordre dans un certain nombre de mariages désunis ou illégitimes, de la vie dans le catéchuménat, sous l'œil en apparence désintéressé de Sa Grandeur. **Au mois de décembre la guerre commençait à nous faire sentir ses misères ;** Issavi devenait poste d'étape pour les ravitaillements des troupes avec comme chef **le Frère Rodriguez. Ce confrère neurasthénique et original** nous donna quelques difficultés, mais avec un peu d'adresse tout s'arrangea. Bientôt ce fut la débâcle allemande qui s'opéra par Issavi. **Les mois de mars, avril, mai 1916 furent remplis de passages d'Européens peu aimables malgré les services que nous leur rendions.** En mi-mai toutes les compagnies allemandes venaient s'installer à Issavi, repoussées par les troupes belges. Le plus grand danger était l'ordre du capitaine allemand de prendre tous le chemin de Tabora. **Les confrères français et allemands du nord affluaient à Issavi. J'essayais d'avoir du R.P. Classe une ligne de conduite, mais sans résultat. Une seule chose était fixée par une circulaire c'est que tout Père qui ne livrerait pas aux Allemands ce qu'ils demandaient, fussent ses objets personnels, était privé de ses pouvoirs.** Cependant partir avec les Allemands sans aucun matériel (tout avait été réquisitionné) c'était au fond d'aller à une mort à peu près certaine. J'essayais alors une démarche auprès du major Von Langem venu ici à la rencontre des autres troupes, avec le concours du P. Schumacher. **La démarche eut d'abord plein de succès et j'obtenais une permission écrite pour tous les Pères du Ruanda et Urundi de rester dans les Missions.** Le P. Schumacher compromit bien par la suite [de] cet heureux succès et la permission fut retirée pour les Pères français mobilisables. Mais nous n'étions pas de cet avis et je n'eus pas peur de répondre au sous-officier allemand resté après le départ des troupes pour nous emporter, que nous ne bougerions jamais. L'arrivée subite d'une compagnie belge mit heureusement fin à ce conflit dangereux. Nous étions sauvés au nombre de 14 Pères ou Frères » (Lettre du P. Huntziger du 25 mars 1917 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr., N° 112016 bis).

accepté d'avance parce qu'il était nécessaire pour vous convaincre, jour que Monseigneur me faisait toujours espérer alors que découragé **je ne pensais plus qu'à demander mon changement de Vicariat**. J'espère que vous ne me direz plus, comme le 18 novembre dernier, que je juge mal P.H. qu'il y a des Confrères qui sont plus indisposés et moins vertueux que d'autres, et c'est tout.

Maintenant que va devenir Issavi ? La façade ne sera pas longtemps sans tomber, et ce sera une nouvelle désillusion ! **Il y a trois semaines, Mère Florence, rentrant d'Issavi, où elle avait passé une semaine, avait bien jugé la situation et nous donnait de nouvelles preuves irréfutables, et attendait comme elle disait, la débâcle.** Combien je voudrais vous voir et vous prouver qu'on s'est moqué de vous, qu'on a abusé de vos paroles de conciliation et de votre désir de tout calmer pour fomentier la désunion. Malheureusement c'est toujours sur vos paroles qu'on s'est appuyé hautement. Il est vrai que maintenant mes Confrères parleront et ne diront plus : à quoi bon avertir puisqu'il n'y a que deux qui crient à être écoutés. Ce qui peine profondément Sa Grandeur c'est de voir que ceux qui se mettent gravement hors de l'obéissance et contre leur Evêque, et ils sont rares, sont seuls écoutés et soutenus. Ne vous blessez pas de mes paroles, mon Révérend Père, je ne vous écris ainsi que par devoir et peiné de ce qu'on a tant abusé de votre bonté, au point que sans la guerre, Monseigneur eut pris le moyen employé par Mgr Lemaître, bien que connaissant votre attachement pour lui. Vous connaissez mes sentiments pour vous, et je préférerais partir plutôt que d'entrer en lutte ouverte. Vous m'avez écrit le 29 octobre 17 que je n'avais pas assez la confiance des Confrères. Je ne voulais rien répondre. Au moment où je recevais la lettre je savais déjà que vous-même aviez dit cela, vous l'avez répété à Kanyinya, ce qui m'a été de suite répété avec étonnement, car vous sembliez vouloir que cela fût ainsi. Non je ne puis avoir la confiance de P. H. de P. L. de P. D. de PP. c'est-à-dire de ceux **qui avaient trop intérêt à me voir partir, parce que je connaissais trop leur manière de faire anti-apostolique, et c'est pour cela qu'ils menaient campagne, car campagne il y a eu et il y a, et j'en ai les preuves.** Ces manœuvres jointes à vos sous-entendus et en profitant habilement ont troublé quelques bons Confrères qui n'hésitent pas à le dire. Je n'avais

jamais pensé autrefois que ce fût une faute pour un Supérieur d'être bien renseigné sur ce qui se passait dans les Stations, et je l'étais au moins autant par les Confrères que par les chrétiens. La campagne menée contre Kabgaye n'était qu'un moyen de réussir.

Vous m'avez reproché le 29 oct. 17 d'avoir parfois dit que tel ruinait sa Mission. C'est vrai, mais j'y étais obligé parce que de votre côté vous répétiez que c'était le meilleur Missionnaire, alors que beaucoup s'étonnaient que Monseigneur ne prît enfin une mesure radicale, ou le demandaient s'il ne valait pas mieux pour avoir les mêmes succès prendre les mêmes moyens, puisque vous approuviez ou paraissiez approuver.

Je n'étais pas dans illusion et depuis on l'a trop répété soit à Monseigneur, soit à moi-même. Que de fois vous avez posé des actes, sans le vouloir, qui allaient directement contre Monseigneur ou ce qu'il ordonnait ! P. Schumacher s'est étonné de ce vous le dispensiez de confesser, alors que Monseigneur lui écrivait le contraire, que vous approuviez ses projets refusés par Monseigneur, critiqués comme utopie par le Gouvernement, alors que devant Monseigneur et moi vous aviez été de notre avis, et le P. faisait cette question : « Vous ne vous étiez donc pas entendus ? » Les constructions ont été approuvées par vous, et on ne nous en a même pas avertis, nous les avons connues par les Frères qui ont fait leur retraite à Nyaluhengeri... Ces exemples je pourrais le multiplier. Je le répète, vous ne vous en êtes pas aperçu, car nous connaissons trop vos sentiments, mais le résultat n'en reste pas moins.

Maintenant le cas du P. Dufays, étonne et fait causer. Monseigneur regrette et est profondément blessé que le P. publie qu'il vous a donné sa démission et que vous l'avez acceptée ; qu'à Mugera il ne peut accepter aucune charge, aucune fonction, tout ceci est aussi entendu avec vous. Cela fait du mal et étonne. Puis, n'est-ce pas ce que vous demandiez à Monseigneur de dire simplement que la fonction d'économe était supprimée, ce que Monseigneur a refusé, mais ce qu'il se rappelle devant les lettres injurieuses du Père. Malheureusement chaque fois qu'un Confrère n'est pas en règle, il nous écrit qu'il s'arrangera avec vous, tant est forte cette idée qu'il n'y pas d'union ni d'unité. Pensez-vous, mon Révérend Père, que ce que vous avez dit dans certaine station que vous n'étiez pas content qu'on ait changé P. Moyse et qu'on l'ait remplacé par

P. Doumeizel, (c'est ce qu'on a dit à Monseigneur lui-même), ait fait du bien ? Vous saviez que le P. avait été changé avec vous immédiatement après que vous aviez demandé le changement de P. Perino et son remplacement à Rulindo par P. Vitoux, donc Sa Grandeur vous et moi réunis pour des déplacements. A ce moment vous n'avez qu'approuvé. Il est vrai que P. Vitoux a dit à Monseigneur que vous avez dit ou laissé dire que son changement avait été demandé par moi personnellement d'où son mécontentement. Un peu toutes les mesures me sont mises sur le dos, et le cas s'est encore reproduit avec P. Prieur.

Encore une fois tout ceci, mon révérend Père, je vous l'écris non par dépit ou pour critiquer, mais pour vous supplier de nous aider à entretenir la charité, et ce sera facile avec le départ du P. H. J'ai évité de vous répondre alors que vous m'écriviez que nous n'avions rien donné à telle ou telle station. P. Doumeizel de suite disait qu'on avait oublié de signaler les charges d'étoffes envoyées, j'aurais pu ajouter les bêtes du troupeau vendues très nombreuses, les dons considérables... toutes choses bien spécifiées dans le directoire ou les constitutions, puis ajouter que ne pas recevoir d'argent liquide, même s'il avait été vrai qu'on n'avait rien envoyé vu les ressources de ces stations et la pénurie des autres, cela ne justifiait pas votre phrase.

On a cependant beaucoup construit, Monseigneur n'étant même pas averti, non plus que moi ou l'économe de cette époque, et aucun plan ou projet ne nous ayant été soumis. Maintenant que le malheur, prévu par beaucoup nous frappe, je vous fais cette remarque non pas par esprit de parti mais dans le seul but de ramener la concorde et de sauvegarder l'autorité plus peut-être que celle de Sa Grandeur. Je vous en prie, mon Révérend Père, lisez ma lettre, il me coûte trop de vous l'écrire, mais je croirais manquer à mon devoir et à la Société et ne le faisant pas, car bientôt Monseigneur sera obligé de dire et de prouver que c'est contre lui, contre les Supérieurs que vous travaillez, sans vous en apercevoir, par votre bonté, votre désir trop grand de faire taire deux ou trois qui ne sont pas dans l'ordre, désir que vous fait être, comme le disent beaucoup trop de confrères, de l'avis du dernier qui vous parle, surtout s'il parle haut.

En attendant préparez vous à entendre les tristes défaillances qu'il va être impossible d'empêcher à Issavi. Puissé-je avoir été et être le mauvais prophète.

Le Conseil a nommé P. Ecomard, supérieur à Issavi, P. Arnoux, supérieur à Zaza, P. Huyskens ira à Kanyinya, F. Polycarpe à Buhonga, et quand P. van der Wee et P. Zuure nous reviendront, le premier ira à Mugeru, le 2^e à Muyaga. Nous ne pouvions pas prendre votre avis d'abord. Maintenant, sans doute les confrères craindront moins d'écrire, même à Maison Carrée, et je vais aussi envoyer copie de certains documents concernant Issavi. Je vous en prie, ne donnez pas ma lettre au P.H. s'il vient vous trouver, j'ai déjà trop souffert depuis trois ans. Il se posera en victime de Musinga, comme il le fait près de Monseigneur et peut-être des confrères, et nous devons attendre encore quelques jours pour mettre les stations au courant de la vérité, d'ailleurs connue de la grande majorité. Je puis vous écrire tout ceci sans crainte et ne soyez pas surpris de la censure, tout est bien. Je partirai à Issavi et Nyanza, à la demande expresse et répétée de P. H. pour éviter le plus possible d'inconvénients à cette pauvre Mission et j'y resterai tout le temps nécessaire avec P. Ecomard. Nous sauverons ce qui pourra être sauvé, et vous pouvez compter sur mon entier dévouement. (...)

Léon Classe

69. COPIE DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 25 AVRIL 1918 AU P. REGIONAL ROUSSEZ (extrait)¹²⁰

Kabgayi, le 25 avril 1918

Mon Révérend Père,

Aux documents que je vous envoie dans ma lettre du 19 courant, j'ajoute une nouvelle lettre de M. le Major à P. H. à peu je vous donnerai le double de tous les documents.

A propos de cette lettre, P. Delmas m'écrit le 22 avril 18 : « M. le Major m'a dit par deux fois qu'il était persuadé que P. H. pour lancer cette boutade à M. Mathot, s'était laissé monter par P. Launay. Quand M. le M. a envoyé M. M. en ex-

¹²⁰ Copie de la lettre du P. Classe du 25 avril 1918 au P. Régional Roussez, A.G.M.Afr., N° 111213.

pédition contre Siméon, il aurait dit que si un peloton n'arrivait pas, il enverrait une compagnie. P. L. entendant raconter la chose aurait dit : « Il n'a qu'à venir avec sa compagnie ! » La chose a été rapportée à M. le M. Il m'a dit qu'il avait été sur le point décrire à P.L mais jugeant que cela allait soulever une autre palabre, il s'était abstenu. Il ne comprend pas comment P. H. qui à Nyanza avait arrangé l'affaire, a pu ensuite dire de pareilles choses à M. M. s'il n'a pas été influencé par P. L. Que si P. H. avait exprimé des desiderata sur les interprètes, il aurait demandé de suite P. Bricquet pour en faire fonction ». J'ai lu ceci à P.H. qui m'a avoué que P. L. était très excité, je n'ose vous en dire plus. M. M. m'a dit lui-même sa conversation avec P. L. ; j'en suis honteux. Cependant P. H. avait tout lieu d'être on ne peut plus reconnaissant à M. le M. je puis vous l'assurer ! A Nyanza son humiliation a été sans pareille, au point de faire rougir les Européens présents. M. le M. a poussé la bonté au point de vouloir bien accepter la mince excuse du P. H. disant : « Je vous accuse réception de votre lettre du 18 ; je vois que je n'ai plus rien à dire. Je vous fais mes excuses et si vous désirez une déclaration comme quoi je ne parlerai plus de cette affaire, je suis prêt de vous la donner ».

Au P. Delmas, M. écrivait : « ...Je désire que ni Monseigneur ni le P. Classe ne s'alarment au sujet du R.P. H. personne n'est responsable des actes de ce dernier, dans tout troupeau il y a une brebis galeuse... » Quel homme droit et bon !

Je ne puis m'empêcher, revenant au début de ma lettre, de rapprocher ce que j'ai appris ce matin. De Rugali vous avec écrit au P. Launay qu'il avait été déplacé de cette Mission sans raisons, [dans] cette lettre [qu] il l (sic) a Vous lui avez fait espérer son retour dans l'Urundi. Vous avez oublié qu'à mon sujet Monseigneur a reçu une lettre de M. le Colonel Stevens et deux de M. le Haut Commissaire Royal, vous avez oublié la grossièreté de la lettre du P. L. à l'égard du Gouvernement, lettre adressée à un Agent, et vous n'avez rien dit à sa Grandeur, me disant à moi que pareille lettre était inadmissible. Je pensais que nous devions suivre et observer le Directoire parlant des relations avec le Gouvernement, que pareilles attaques supposaient toujours l'avis préalable du Chef de Mission et la politesse. Or c'est le Vicaire Apostolique qui reçoit le tort. Je comprends seulement maintenant ce que j'ai entendu

de plusieurs Pères. Rapprochez ceci de ma lettre du 19, et vous comprendrez, mon R.P. la peine extrême que j'éprouve et celle que demain Monseigneur ressentira, car je lui envoie tous les documents ; pourquoi aussi P.L. dit partout qu'il ne veut que l'Urundi. Et vous ne vous étonnerez pas que le courage soit près de me manquer. Faudra-t-il que si une affaire se produit avec le Gouvernement que je le renvoie à vous ? Il ne vous reste que cela à faire. (...)

Léon Classe

**70. COPIE DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 24 MAI 1918
AU P. REGIONAL ROUSSEZ (extrait)¹²¹**

Kabgayi, le 24 mai 1918

Mon Révérend Père,

Vous m'avez dit que vous seriez à Mwanza jusqu'à mi-juin aussi vous ai-je adressé là ma dernière lettre, écrite d'Issavi. Par suite de ces événements d'Issavi, il a fallu pourvoir au remplacement de P. Ecomard à Zaza ; après délibération en conseil, Sa Grandeur a nommé P. Gilli, et vous demande ce que vous pensez de cette nomination

(...)

M. le Haut Commissaire Royal vient de nous autoriser à disposer des Pères à Ruaza. Pour compléter le personnel des stations, autant que possible, le conseil tenu hier s'est arrêté aux nominations suivantes :

Ruaza : PP. Schumacher, Sup. Lody, (plus avancé que P. Knoll). Pour P. Schumacher nous avons l'autorisation de M. le Major. P. Debrosses à Kabgayi, P. Donders à Nyaluhengeri, P. Schultz, Sup. au Bushiru, P. Debekker à Murunda, F. Rodriguez à Rulindo, F. Alfred au Bushiru, F. Anselme à Kabgayi, F. Pancrace à Zaza ; Kigali, Murunda restent à deux dans le Ruanda ; dans l'Urundi, Muyaga sera en règle à l'arrivée de P. Zuure, restera à Rugali. P. Arnoux regagnera Kanyinya des l'arrivée de P. Gilli à Zaza. J'ai passé trois semaines à Issavi, puis P. Ecomard et moi sommes allés deux jours à Nyanza où se trouvait M. le Major. Nous avons été très

¹²¹ Copie de la lettre du P. Classe du 24 mai 1918 au P. Régional Roussez, A.G.M.Afr., N° 111214.

bien reçus ; d'ailleurs **P. Ecomard est estimé de Musinga et des Batutsi.** A Issavi, je n'ai vu ni P. Hurel, ni P. Prieur qui y était venu la veille de mon arrivé, et pour ne pas exciter davantage et ne pas faire causer les gens, je ne suis pas allé à Nyaluhengeri. P. Ecomard, annonçant son arrivée à Issavi, a reçu de P. Hurel un mot très ressemblant à celui qui m'était adressé. Je me permets de vous donner copie de la réponse que j'ai cru devoir faire au Père, après sa lettre du 12 courant : elle vous mettra au courant.

Le P.H. a adressé un rapport à Sa Grandeur au sujet du P. Huntz. Je ne vous l'envoie pas puisqu'il y dit : « le double de ce rapport a été envoyé au R. P. Visiteur. Il est bon que lui aussi soit éclairé et puisse mettre au courant les Supérieurs Majeurs qui souvent pour juger **n'entendent qu'un son et qu'une cloche**¹²². Il est vrai qu'à moi, le 12 mai, il écrit : « Non, je me suis bien gardé de dire ma pensée à Sa Grandeur sur toute cette affaire. Avec le P. Visiteur seul j'ai été sincère ». De cela je n'ai pas à m'étonner, le P. a toujours eu deux paroles. Ses écrits antérieurs démentent son rapport. D'ailleurs Sa Grandeur me dit de vous rappeler la lettre de P. Pagès qu'Elle vous a envoyée il y a quelques mois, lettre dans laquelle il était positivement dit que le P. travaillait à nous mettre les uns contre les autres. Voyez encore la contradiction dans ce qu'il dit au sujet de ses écoliers le 11 à l'Administrateur de Nyanza, le 12 à moi au sujet de P. Prieur. Autre cas récent encore : le 27 mars 1918, il demande à M. l'Administrateur de Nyanza des routes et écrit : « Au cas où vous seriez assez bon pour donner l'autorisation (de faire ces routes) le P. Prieur se chargera des tracés et de l'exécution avec le moins d'ouvriers possible ». Dans une autre il le propose comme cantonnier, pour la même raison. A moi, trois jours après il m'écrit pour que le P. ne soit pas chargé du matériel, ne fasse pas de routes et me demande de le lui dire. Le 12 mai, il m'écrit très confidentiellement contre P. Pr. ; le mois précédent tout allait bien, le P. Pr. était surtout atteint physiquement, il allait le guérir. Il nous a fait ce jeu au sujet de P. Pagès, surtout le P. H., malheureusement **je n'ai pas gardé que quelques lettres.** Le 18 novembre 1917 vous m'écriviez : « Vous parlez de meneurs. Je crois qu'il n'y en a pas. Le P. Huntziger est mal jugé même de

¹²² « N'entendent qu'un son de cloche ».

ceux que l'on croit ses amis. Le P. Launay ne jouit d'aucune influence. Le P. Hurel, tout le monde le connaît comme un gai Confrère, un peu blagueur, et c'est tout ». Non, je n'ai jamais cru que ce fût tout. Il n'est pas méchant, mais pardonnez-moi, le jugement peut-être sévère, il me semble vrai, sa gaminerie inexprimable nous fait un mal énorme depuis très longtemps, et je serais embarrassé si je devais déterminer la part qu'il a dans les affaires d'Issavi, dans les mauvais esprits de quelques-uns. Jamais il n'a hésité à inventer des nouvelles, des paroles des Supérieurs. Rappelez-vous sa conduite à l'égard de P. Zuembiehl. Quiconque est contre les Supérieurs est son homme, encore une fois non par méchanceté, mais par gaminerie, c'est pour cela qu'il oublie, contredit ce qu'il a affirmé la veille, même avec ces MM. les Belges. Je l'ai constaté dans les lettres qui nous ont été communiquées.

Vous ne vous étonnerez pas, mon Révérend Père, si ma dernière lettre vous a été dure. Il y a si longtemps que je souffre et vois la pente où glissent quelques-uns, **la discorde qui est semée**, le mal qui se fait ! Sa Grandeur n'a pas voulu mettre de censure pour arrêter les malheureux procès, à cause de vous, cependant à Bushiru, Ruaza, ici même cela ferait du bien et Monseigneur le dit de le demander à la Maison Mère. Ce n'est pas ainsi que nous devrions agir. Je ne vous ai jamais rien caché, et c'est pour cela que je vous le dis encore franchement.

Nous avons beaucoup de lettres de P. Huntz. – même de P. Hurel – c'est toujours de la politique, on s'acharne à donner des leçons à ces Messieurs, leçons non demandées d'ordinaire. On écrit « privé » et à cause de cela on se croit tout permis, même on écrit son mécontentement parce qu'on a appris que des lettres étaient conservées.

Au synode n'avait-on pas assez parlé du catéchuménat, de la médaille, des garanties de persévérance. Au retour à Issavi, à l'école obligatoire n'a-t-on pas donné la médaille aux 29 Batutsi de la 1^{ère} classe, or le catéchiste m'avait averti que 12 seulement voulaient se faire instruire ; et dans le 2^{ème}, 25 sur 35 l'ont reçue, alors qu'une dizaine seulement dont 4 ou 5 non-médillés désirent se faire instruire. Or de ces enfants beaucoup sont très jeunes. Les antécédents avaient amené la crainte : ils n'osaient pas dire non, d'où les plaintes des parents à Nyanza. **En mars le P. écrivait à l'Administrateur en**

faveur d'une école de filles de Batutsi, école qui se ferait bien, alors que la coutume veut que femmes et filles de Batutsi soient cachées. Il envoyait un billet à certains chefs pour demander que leurs filles viennent ; le motif était bon, former des chrétiennes pour les futurs Batutsi chrétiens, mais de suite tout fut porté à Nyanza, d'où accroissement de haine. A Kabgayi, Zaza, Rwasu, nous avons bien des jeunes gens de race qui nous sont venus, mais personne n'y vit de mal à Nyanza.

Sa Grandeur a été peinée de voir dans les papiers d'Issavi, une lettre officielle du Juge, M. Decoster, lettre adressée au P. Huntz., au sujet d'une tentative d'empoisonnement contre le P. Un chrétien était accusé d'avoir le poison, et il l'avait, dit-on, en réalité. Il fut arrêté, et mourut à Kigali, ce qui arrêta le procès. Or ni Monseigneur ni moi n'avons été même averti soit du fait, soit de l'enquête.

Beaucoup de choses sont antérieures à juin 17, c'est vrai, mais la haine accumulée et l'injustice faite devaient amener un malheur ; les agissements d'employés mis, formés (et défendus récemment) par lui, la question des enfants Batutsi, garçons et filles, ont donné le dernier coup.

Le P. m'accuse maintenant de n'avoir pas empêché les malheurs alors que je pouvais, par antipathie. Que répondre alors que j'ai si souvent averti, que c'est pour cela que je n'ai pas souffert. Quand le coup est venu, bien que l'attendant, j'ai été surpris, mais il n'y avait rien à faire, d'autant que le P. lui-même avait demandé à M. le Major d'être confronté avec Musinga. S'il y a autre raison, un désir de vengeance, comme écrit P. Hurel, nous devons dire : à qui la faute ? N'est-ce pas à ceux qui ont voulu soutenir un Noir contre M. et l'ont fait triompher non qu'il le cherchât mais parce qu'eux le voulaient. Cette cause d'ailleurs n'avait qu'à laisser faire les événements : tôt ou tard cela devait arriver. (...)

Léon Classe

**71. COPIE DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 11 JUIN 1918
AU P. REGIONAL ROUSSEZ (extrait)¹²³**

Kabgayi, 11 Juin 1918

(...)

A Nyanza, j'ai vu Musinga ; pour aider Issavi, j'y repasserai au retour. Le 4 juin, j'ai reçu cette réponse de M. le Major : « ... j'ai bien reçu votre aimable lettre du 2 courant et je vous en remercie de tout cœur. Des ordres sont donnés pour libérer les gens détenus¹²⁴ (à Nyanza). J'espère que la leçon leur servira. **M. Defawe m'a affirmé que des ordres ont été donnés à Musinga et était persuadé que la situation doit être changée.** Je lui donne des instructions en conséquence et soyez persuadé que le R.P. Ecomard aura la plus grande aide possible. Les difficultés qu'a rencontrées le P. étaient prévues, et je pense que nous allons pouvoir donner à la jeunesse watutsi entière satisfaction... » P. Huntz. a remis à P. Launay plusieurs lettres à envoyer à M. le Major et à M. l'Administrateur de Nyanza, à la fin du mois de Mai. Ces lettres ont froissé beaucoup. Dans l'une, la seule que j'ai vue, il dit n'avoir fait des excuses que contraint, sans les penser. **Pour la Fête du S. Sacrement, 50 soldats de Nyanza sont allés à Issavi rendre les honneurs militaires.**

Sa Grandeur m'a lu votre dernière lettre. Inutile de vous dire combien elle m'a peiné, et que je la trouve bien forte, surtout quand vous parlez d'avancement. J'ai écrit sous l'inspiration de Monseigneur que j'aime et vénère comme un père. Il répondra s'il le juge bon : je vous promets que je ne ferai aucune réponse. Et malgré tout je vous prie de croire à mes sentiments les plus filialement (...)

Léon Classe

**72. COPIE DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 2 JUILLET
1918 AU P. REGIONAL ROUSSEZ (extrait)¹²⁵**

¹²³ Copie de la lettre du P. Classe du 11 juin 1918 au P. Régional Roussez, A.G.M.Afr., N° 111215.

¹²⁴ Il s'agit du personnel du P. Huntziger.

¹²⁵ Copie de la lettre du P. Classe du 2 juillet 1918 au P. Régional Roussez, A.G.M.Afr., N° 111216.

73. LETTRE DU P. CLASSE DU 31 JUILLET 1918 A MGR LIVINHAC (extrait)¹²⁶

Kabgayi, le 31 juillet 1918

Monseigneur et Vénéré Père,
(...)

Concernant petit et grand séminaire :

A Rwsa, P. Delmas a dû refaire la toiture de la maison des Sœurs construite par P. Dufays et cela quelques mois après l'achèvement. A Issavi, l'an dernier, le P. Huntziger recouvrait ses salles de catéchismes et les charpentes nous les devons refaire actuellement.

(...) le séminaire (...). Il faut dire, même Musinga y a pris intérêt. Il est vrai que chaque année nos enfants vont lui faire visite ce dont il est flatté devant ses gens, tout comme ils vont régulièrement à Kigali le 2 Novembre et pour le te Deum du 8 mai et du 15 novembre. (...)

Léon Classe

74. COPIE DE LA LETTRE DU P. CLASSE DU 22 OCTOBRE 1918 AU P. REGIONAL ROUSSEZ (extrait)¹²⁷

Kabgayi, le 22 octobre 1918

Mon Révérend Père,
(...)

J'aurais voulu, mon Révérend Père, laisser de côté toute controverse et attendre la fin de la guerre, cela à cause de votre lettre du 24 mai 1918 et de celle que deux jours auparavant vous aviez écrite à Sa Grandeur. Cette dernière surtout m'a profondément peiné et je n'arrive pas à comprendre tant le fond que la rédaction. Vous me permettez cependant de répondre à votre lettre du 27 juillet.

Vous me dites que « dans une lettre particulière adressée dans l'Urundi, j'ai corsé et chargé l'affaire (de P. Huntz.) ». Je n'ai écrit à personne, et exprès. **J'ai le double de toute ma correspondance et l'ai montré à Sa Grandeur, tout comme je le donnerai à la Maison Mère.** Un autre confrère a écrit à mon insu, et à la retraite seulement j'ai appris une partie du

¹²⁶ Lettre du P. Classe du 31 juillet 1918 à Mgr Livinhac, A.G.M.Afr, N° 111165-69.

¹²⁷ Copie de la lettre du P. Classe du 22 octobre 1918 au P. Régional Roussez, A.G.M.Afr., N° 111217. En marge de la lettre : « Politique : Dufays, Hurel, Huntziger ».

contenu de la lettre. Ce qui est certain, c'est que de cette lettre particulière, que je ne connaissais pas et que je n'ai pas, à Mugeru on a fait des copies, que P. Hurel en a une, qu'il a demandé des confirmations et témoignages à des Confrères. D'eux mêmes ils m'ont averti. Je sais que cette lettre P. Dufays l'a montré à M. Paul Coppens, substitut allant de Kigali à Kigoma. C'est par là que ce Monsieur, qui ne savait rien en quittant le Ruanda a tout appris, au moins la version qu'on lui a donnée. Comme cela a été dit, ce que vous me citez, mon Révérend Père, « Monseigneur Roelens, en voilà un qui soutient ses missionnaires, tandis que Monseigneur du Kivu les lâche ». Nous ne pouvons pas défendre un confrère pour que l'injuste devienne le juste. C'est par Mugeru que les Belges ont connu le débat.

Vous me dites que P. Hurel au rapport qu'il vous adressait « a ajouté une lettre confidentielle. » Pourquoi ce rapport, et cette lettre, et le rapport envoyé à Sa Grandeur, les a-t-il donnés à lire à des confrères qui, eux-mêmes m'ont souligné les différences qui les avaient péniblement impressionnés ? D'autant qu'on cachait cela à Sa Grandeur !

Vous me disiez que ce sont des cancanes, mais pouvais-je empê [cher] des confrères qui jugent déplacées ces manières d'agir, de demander des conseils à un supérieur ou à Sa Grandeur ? **Pouvais-je empêcher qu'à la retraite l'affirmation avec preuve à l'appui, que vous aviez écrite à P. Huntziger que « puisqu'il avait refusé officiellement la décoration il ne devait pas l'accepter, si elle lui arrivait à moins que la lettre d'envoie ne fût accompagnée de quelques mots de rétractation », ne fût donnée par plusieurs confrères ?** Vous dites à Sa Grandeur, qu'un confrère avait porté plainte contre moi au sujet de mon administration. Il vous envoyait les documents et vous avez répondu que j'avais agi correctement. Pourquoi P. Hurel, après avoir reçu la décision du conseil (puisque Sa Grandeur, P. Smoor et moi nous avions donné notre avis concernant la situation de Nyaluhengeri, au départ du P. Pagès), écrivait-il à des confrères : « Kabgayé m'a refusé un compagnon. *Nolite confidere in principibus*¹²⁸... Combien de temps cela durera-t-il ? Jusqu'au où en ayant...jusqu'ici je *kufunga* safari moi aussi et f... le camp pu-

¹²⁸ « Ne placez pas ta confiance dans les autorités ».

rement et simplement. Il n'y a plus de Société des Pères Blancs : la guerre et P. Classe l'ont tuée. Plus de règles, plus rien, quoi ! Et on vous met le couteau sous la gorge dès qu'on parle : ou restez seul, ou allez à Issavi... Bon voyage à Kabgayi. Pour moi, je n'y f... plus jamais les pieds, même s'il y avait 25 mille Gouverneurs et une charge de décoration à recevoir. Qu'on me fiche la paix dans ma chartreuse... » (Du 17 février 18)

Vous êtes moins que jamais convaincu de la véracité des faits reprochés au P. Huntz. dans l'administration de la Mission. Posez des questions au P. Ecomard, au P. Pouget sur ce point. Ils vous citeront assez de faits, entre autres celui qui est arrivé depuis le retour de P. Pouget et que j'ai cité au R.P. Voillard parce que la véracité du fait s'est établie sans aucune discussion. Vous avez fait une enquête. Jamais je n'ai douté de votre bonne foi, et je n'ai jamais pu en douter, mais vous avez oublié que P. Soubielle était le confesseur de P. H., et « son copain », le mot est écrit à Monseigneur par le P. H. Puis vous avez oublié la lettre de P. Huntz. à Hurel, lettre que je vous ai communiquée : « P. Roussez est revenu de chez vous beaucoup plus mal disposé et défiant. Que lui avez-vous raconté ? » (5 février 1917). Et vous me disiez que vous n'aviez pu rester à Nyaluhengeri, parce que le P. Hurel en racontait trop sur Issavi... Et bien d'autres confrères connaissent les faits ou une partie des faits, beaucoup plus que le P. Soubielle. Vous le permettrez aussi d'ajouter que ce n'est pas moi qui en février 1917 ai fait connaître le refus de P. Huntz. de recevoir P. Pouget. Les lettres du P. H. au P. Hurel (5) puis au P. Pouget, suffisaient. A Kabgayi, et au Séminaire on a su le fait avant Sa Grandeur et moi, par P. Pouget lui-même. Cela avait été aussi écrit dans l'Urundi. En fait je n'ai dit la chose nulle part.

Je regrette, mon Révérend Père, que vous ayez trouvé un ton triomphant à ma première lettre. Ce n'était nullement ni mon état d'esprit, ni mon désir. Jamais je n'avais pensé que l'on dût arguer d'une rature, car souvent et maintenant encore, les corrections dans les lettres m'auraient péniblement inquiété et découragé. Je l'ai déjà été assez de ce que vous citez les dire du R.P. Mercui au P. Pouget, concernant la nomination du R.P. Marchal et leurs soi-disant conséquences, **tout comme je l'ai été il y a quelques mois devant les cancans**

et les enquêtes au sujet « de mes ornements ». A tout cela vous ne croyez nullement sinon pour montrer que les cancans viennent de moi, pensez-vous, et c'est ce que je ne puis comprendre, et c'est pourquoi, je vous le dis franchement, vos lettres me découragent de plus en plus. Mais en cela, je vous en prie, ne voyez pas un manque de respect ou de l'insubordination. Vous me permettrez encore de nier absolument que Sa Grandeur ou moi ayons inspiré la lettre de P. Briquet. Puis de vous rappeler ce que le regretté P. Loupias avait dit à Ukerewe concernant ce malentendu avec le bon P. Gorju¹²⁹, car lui savait ce qu'il en était de cette affaire, et vous ne pouviez connaître la rétraction que le vénéré P. Achte m'avait envoyée du Toro.

M. le Gouverneur est resté à Kabgayi les 19 et 20 septembre et nous a quittés le 21. L'affaire en restera là, mais la chose dépend de vous. En tout cas permettez-moi de vous dire que, sur l'ordre de M. le Commissaire Royal, après consultations des documents, une enquête officieuse a été faite pour parer à tous événements. Ni Monseigneur ni moi ne sommes pour rien en cela et nous espérons que pour l'honneur de la Société et du Vicariat que cette affaire est et restera classée. Vous ne m'en voudrez pas de vous le dire.

On a fait courir le bruit que j'allais partir. D'où cela vient-il ? Je ne le sais. Dans certaines Missions, Musinga et les Batutsi en parlent. M. le Major le sait puisqu'en septembre il m'a demandé ce qu'il en était. Que n'est-ce la vérité ! **Votre lettre confidentielle je la garde pour moi et pour la Maison Mère.** Mais, je dois vous le dire, l'impression que j'éprouve est plutôt pénible, quand je la mets en regard d'une autre lettre. Je ne pourrai pas ne pas reprendre avec vous quelques points de cette note, car je ne les crois pas justes, d'autres sont exagérés. C'est en toute soumission que je vous écris ceci, car cette note n'est pas pour le « Missionnaire » mais pour le Vicaire Général.

Enfin, en parlant de procès, j'entendais bien parler de vrais procès, non d'essais de conciliation. Jamais ni Monseigneur ni moi n'avons défendu ces derniers : je l'ai expressément signifié dans la circulaire d'avril. Quant aux premiers nous les avons

¹²⁹ En marge de la lettre : « Il s'agissait du P. Gacon ».

assez condamnés et les condamnons, comme c'est notre devoir.

Cette lettre s'est étendue plus que je ne le pensais, et cependant j'aurais voulu vous écrire encore davantage mais je ne l'ose pas. Déjà en ce que j'ai écrit vous verrez peut-être de l'animosité ou de l'insubordination. Jamais je ne suis allé contre vous, loin de là, je vous ai toujours défendu et souvent couvert, et je ne désire rien tant que le silence. Cependant n'est-ce pas mon devoir de parler franchement avec vous ? Si je vous ai blessé, pardonnez-le-moi et croyez bien, mon Rév. Père, que c'est involontairement. Je me recommande à vos prières et vous prie de vouloir bien croire toujours à mon dévouement tout filial et à ma plus entière soumission en N.S. et N.D.

Léon Classe

75. RAPPORT ANNUEL DU VICARIAT DU KIVOU POUR 1918-1919 (extrait)¹³⁰

VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIVOU RAPPORTS PARTICULIERS DES STATIONS

Kigali

Personnel. – Au mois d'octobre 1918, le P. Delmas, supérieur, allait chercher dans le Buganza, à une journée à l'est de Kigali, l'emplacement d'une nouvelle Mission. En février suivant, il allait s'y installer provisoirement. Il a été remplacé à Kigali par le P. Moyse, dont la santé chancelante ne pouvait que gagner au voisinage du docteur Latinne. Au 30 juin 1919, le personnel est donc composé du P. Moyse, supérieur ; du P. Durand et du F. Pancrace.

Chrétiens. – L'an dernier la famine avait amené chez nous et dans les environs beaucoup d'affamés. Ils venaient surtout du Bugoyé et de Kabgayé. La charité du P. Durand se multiplia pour leur procurer le logement et la nourriture. D'autant que ces malheureux quittaient le pays de la faim pour tomber dans

¹³⁰ Rapport Annuel du Vicariat du Kivou : 1918-1919, in *Rapports Annuels*, A.G.M.Afr., pp.311-335.

celui de la fièvre. Souvent il a fallu non seulement leur procurer la nourriture mais encore le bois de chauffage, l'eau pour la cuisine et même le cuisinier. Plusieurs sont morts. Ceux qui ont résisté à la fièvre ont vu ensuite leurs maigres cultures dévastées par la grêle, puis par les sauterelles. Aussi, découragés, ils ont regagné leurs villages où la prospérité est d'ailleurs revenue.



PREMIERE HABITATION DES PERES BLANCS EN BRIQUES A KIGALI (ca. 1918)

Actuellement la chrétienté compte 13 ménages et 3 jeunes gens. Tous restent bien fidèles à leurs devoirs, demandant à leur travail pain de chaque jour. Leur grand plaisir est de vivre et de mourir en chrétiens, la soif des plus forts salaires ne les tente pas et ils savent jusqu'à présent se contenter de l'*aurea mediocritas*¹³¹.

Nous avons également d'autres chrétiens qui habitent la ville. Signalons en particulier quelques soldats, puis des Bagandas ou des Baziba et enfin des boys d'Européens ou d'Indiens, qui persévèrent malgré leur isolement et des tentations de toutes sortes. Ils sont, il est vrai, relativement trop peu nombreux, mais chaque jour ils vérifient cette parole de l'Evangile : *Regnum coelorum vim patitur*¹³².

¹³¹ « La précieuse médiocrité ». L'expression est du poète latin Horace. Elle est comprise généralement comme l'apologie de la philosophie du juste milieu.

¹³² « Le royaume des cieux souffre ».

Des Européens nous donnent aussi de bien consolants exemples qui encouragent et édifient nos néophytes. Il en est par exemple qui assistent à la Sainte Messe sur semaine et reçoivent la Sainte Communion dans notre chapelle avant de se rendre au travail.

Catéchumènes. – Depuis le mois de janvier nous en avons recruté un certain nombre. C'est tout d'abord une faiseuse de pluie, dégoutée de son dangereux métier, puis notre servant de table, fils d'un Mututsi voisin de la Mission. C'est encore une jeune fille amenée par l'une de ses amies, puis certains baptisés in extremis durant la campagne de l'Est-Africain. La grâce aidant, à l'heure actuelle nous comptons 31 postulants suivant assez régulièrement les instructions.

Ecole.- L'école des Batutsi est une des œuvres importantes de Kigali. Les élèves s'appliquent avec ardeur à la lecture, à l'écriture, et au calcul. Plusieurs fois, M. le Résident est venu les encourager et récompenser leurs progrès.

On ne leur fait encore aucun cours de religion. La prudence a dicté cette mesure : on peut ainsi convoquer tous ces enfants, sans froisser personne. Néanmoins l'influence du missionnaire se fait sentir. Quand les préjugés seront tombés et que le respect humain aura diminué, plusieurs manifesteront d'eux-mêmes le désir de s'instruire de la religion et arriveront au baptême.

Une belle école, digne de Kigali, est en construction, et remplacera prochainement notre paillotte du début. D'ailleurs notre capitale est en voie d'agrandissement et d'embellissement : partout de belles routes nouvellement tracées ; partout des maisons de marchands en construction. Nous-mêmes avons suivi le mouvement, et actuellement pour maison d'habitation nous avons quelque chose de bien propre, bien aéré, bien éclairé. Que notre cher F. Pancrace, à qui nous devons ce bâtiment, en soit remercié !

P. MOYSE

Kabgayé (Immaculée Conception)

I. – LA MISSION

Marche de la Mission. – La vie religieuse de nos chrétiens s'est manifestée par l'augmentation des communions dont le nombre (41.000) dépasse de 15.000 celui de l'an dernier. Il est vrai que le nombre des communicants a rapidement augmenté par le retour des chrétiens que la famine avait obligés de s'expatrier.



MONSEIGNEUR HIRTH (Nyundo – 1913)

La ferveur du grand nombre s'est affirmée par une assistance plus assidue aux instructions quotidiennes. La moyenne des présences a été de 150 à 200 adultes.

Les trois quarts des chrétiens reçoivent chaque semaine le sacrement de Pénitence. Ils sont rares ceux qui laissent passer quinze jours sans se confesser.

Il est aussi consolant de constater l'empressement qu'apportent parents et amis pour procurer aux malades le secours des derniers sacrements ; aussi presque aucun chrétien ne meurt sans les avoir reçus.

Nous avons aussi à nous louer de leur zèle pour ne pas laisser sans baptême leurs voisins et amis. C'est un honneur pour eux de faire inscrire le dimanche, un enfant ou un adulte baptisé pendant la semaine. Aussi avons-nous inscrit 228 baptêmes *in extremis* faits cette année par nos chrétiens. Les femmes elles-mêmes ne restent pas en arrière quand il s'agit de baptiser de petits moribonds.

Les fêtes de l'Eglise contribuent à entretenir l'esprit chrétien parmi nos néophytes. Ces jours-là il y a messe pontificale, à laquelle assistent les élèves des deux séminaires. Les cérémonies et le chant sont fort bien exécutés sous la direction des PP. Van Heeswijck et Déprimoz ; aussi les fidèles en sont grandement édifiés.

A la Saint-Pierre Sa Grandeur Mgr Hirth a ordonné un prêtre et deux sous-diacres et a conféré la tonsure à sept séminaristes. Pour donner plus de solennité à la fête ont l'avait fait coïncider avec la fin de la retraite annuelle.

De plusieurs Missions, des chrétiens étaient accourus pour être témoins des belles cérémonies qui allaient se dérouler et qu'ils suivirent dans un grand recueillement. A l'imposition des mains, le pontife était entouré de seize prêtres, dont deux prêtres Noirs. Après la messe, plusieurs centaines de païens et de catéchumènes se trouvaient mêlés aux chrétiens pour recevoir la première bénédiction du nouveau consacré. Quant il parut, la foule s'agenouilla, et les cœurs furent remplis d'une sainte émotion lorsqu'il donna sa première bénédiction à tout ce peuple.

Le catéchuménat nous a fourni pendant l'année 168 néophytes. Presque tous sont des gens mariés ou des jeunes gens et des jeunes filles qui ne vont pas tarder à se marier.

Epreuves. – Depuis le commencement de la guerre jusqu'à ce jour les pauvres Noirs du Kivu ont passé par de nombreuses épreuves.

D'abord la famine a fait un grand nombre de victimes. Après la famine, la variole ; après la variole, la cérébro-spinale rap-

portée dans le pays par les troupes et les porteurs revenant de Tabora. Cette dernière épidémie a fait beaucoup plus de victimes que la variole, surtout parmi les païens. Au commencement de 1919 on n'en entendait presque plus parler, quand, au mois de mars la grippe a fait son apparition tout près de la Mission, et bientôt après, un peu partout dans les alentours. Disons tout de suite que grâce à la protection du Sacré-Cœur et de la Ste Vierge notre chrétienté a été bien préservée. En effet il n'y a eu que trois décès parmi les chrétiens, tandis que parmi les païens la mortalité était considérable. Une quarantaine de catéchumènes ont aussi succombé aux atteintes du fléau.

Quant aux missionnaires de Kabgayé, ils s'en sont tirés à assez bon compte, quoique les PP. Van Heeswijck et Bricquet aient été alités chacun une bonne semaine.

En ce moment la grippe à peu près disparue, mais voici que des myriades de chenilles sont en train de dévorer les haricots et les petits pois, base de l'alimentation du pays.

Heureusement qu'elles ont épargné jusqu'ici les tiges de patates. Si elles avaient la fantaisie de les manger, la famine ne tarderait pas à revenir avec ses horreurs.

Nous ne laissons pas passer tous ces malheurs publics sans exhorter souvent les chrétientés à la pénitence et à une plus grande assiduité à la prière.

D'ailleurs ils ont pu toucher du doigt la protection spéciale du Sacré-Cœur et de la Sainte Vierge. Ainsi la variole n'a fait aucune victime parmi les chrétiens, la cérébro-spinale n'en a fait que huit, alors que parmi les païens la moyenne des morts était au moins dix fois plus élevée. Même protection pendant l'épidémie de grippe qui fit de vraies hécatombes dans la population païenne.

Visites. – **Au mois de septembre nous avons eu la visite de Monsieur le Général Malfeyt, Haut-Commissaire Royal pour la partie de l'Est Africain allemand occupée par les Belges.** Il s'est montré on ne peut plus aimable. Il a pris intérêt à toutes les œuvres de la Mission, mais il s'est intéressé d'une manière spéciale au Petit Séminaire. Les séminaristes lui ont donné une séance littéraire et récréative, bien réussie.

Monsieur Malfeyt fit aussi passer un petit examen aux élèves et constata avec plaisir qu'avec de la patience on arrive à un assez bon résultat dans l'éducation des jeunes Nègres.

Le 6 janvier, M. le Major De Clerc, Résident du Ruanda, venait faire ses adieux à Mgr Hirth avant de rentrer en Europe. Nous perdons en lui un grand ami de nos œuvres. Il nous a vraiment rendu de grands services pendant son séjour au Ruanda.

Personnel de la Mission. – Pendant la première moitié de l'année les PP. Weckerlé et Desbrosses s'occupaient exclusivement de la Mission. Le P. Doumeizel, économe général, remplissait en même temps la fonction d'économe de la station. Au mois de janvier le P. Desbrosses a été envoyé avec le P. Delmas pour fonder une nouvelle station dans une belle contrée qu'il fallait absolument occuper avant le retour des protestants. Depuis le départ du P. Desbrosses, le P. Doumeizel, malgré ses nombreuses occupations, aide chaque samedi à entendre les confessions et fait pendant la semaine l'un des catéchismes réguliers du catéchuménat. Les deux prêtres indigènes professeurs au Petit Séminaire, confessent à la Mission le vendredi et nous apportent leur concours pour l'assistance spirituelle aux malades.

Je ne veux pas terminer ce rapport sans faire mention du dévouement des deux Frères de Kabgayé.

Le F. Anselme n'est ici que depuis une année, et bien des meubles, des portes et volets sont déjà sortis de sa menuiserie.

Le F. Tite depuis 1915 s'est donné tout entier aux bâtisses des séminaires. Malgré toutes sortes de difficultés dont la principale est le manque de ressources, il a fait sortir de terre chaque année un ou deux bâtiments en pierres.

Personnel de Kabgayé au 30 juin 1919 : Sa Grandeur Mgr Hirth, Vicaire Apostolique, le R.P. Classe, Vicaire Général ; les PP. Weckerlé, le P. Doumeizel, économe général ; les Frères Anselme et Tite.

P. WECKERLE

II. – LE GRAND SEMINAIRE

Le Grand Séminaire du Kivu existe depuis le jour, où le pays du Ruanda, du Burundi et du Buha furent réunis en un nouveau Vicariat. A la suite de cet événement, tous les Séminaristes grands et petits, soit de Rubya, soit d'Ushirombo, qui de droit faisaient partie du nouveau Vicariat, furent réunis à Kabgayé. Ils y arrivèrent le 20 novembre 1913 ; on les installa provisoirement dans les dépendances de la Mission. Mais il n'y avait là ni la place ni la tranquillité nécessaire à la bonne marche d'une maison d'éducation ; aussi décida-t-on malgré les difficultés du moment, de construire pour le Petit Séminaire des locaux plus grands et plus solides, à une distance de 500 mètres au nord de la station, sur la colline même de Kabgayé. **Le Petit Séminaire y fut transféré en octobre 1915 ; quant au Grand Séminaire, il fut installé en août 1916 tout à côté du Petit, dans quelques maisons construites provisoirement en briques sèches et couvertes de paille.** Pour le moment c'est à peu près suffisant, en attendant le moment où la Providence, en multipliant le nombre des grands séminaristes et nos ressources, nous permettra de choisir un meilleur emplacement et d'y construire d'une façon définitive.

En attendant, les deux Pères directeurs du Petit Séminaire et les deux du Grand forment une seule communauté.

Celle-ci se compose au 30 juin 1919, des PP. Bricquet et Déprimoz pour le Petit Séminaire, des PP. Donders et Van Heeswijck pour le Grand Séminaire

Extraits du diaire pour 1918-1919.

30 septembre 1918. – Les élèves du Grand Séminaire, après avoir passé leurs vacances d'un mois et demi dans les stations de Rwaza et de Mibirizi où ils ont aidé les missionnaires dans les travaux du ministère, commencent leur retraite de cinq jours pour inaugurer l'année scolaire. C'est le P. Van Heeswijck qui remplacera le P. Giai-Via comme professeur de philosophie. Le nombre des Grands Séminaristes est de douze dont deux pour la philosophie.

Novembre 14. – Passage de M. le Docteur Lejeune. Il juge qu'il serait prudent d'isoler autant que possible les élèves des deux Séminaires, car la cérébro-spinale fait partout de grands

ravages ; on évitera donc les sorties qui mettraient les élèves en contact avec les indigènes.

1919. Janvier. 4. – Deux de nos élèves rentrent dans leurs familles, la philosophie ne comptera plus qu'un seul élève. Le P. Smoor Corneille, Supérieur du Grand Séminaire depuis mars 1917, nous quitte pour se rendre à Daressalam par Usumbura-Kigoma. Ayant appris que dans cet ancien Vicariat des Pères Bénédictins les missionnaires étaient en nombre absolument insuffisant, le P. Smoor s'est offert pour aller au secours de ces chrétiens privés de leurs pasteurs. Que Dieu veuille bénir ce sacrifice et nous ramener bientôt ce dévoué confrère !

Février. 11. – Arrivée du P. Donders venant de Nyaruhengeri pour remplacer le P. Smoor.

***Avril. 14.* – Les deux prêtres indigènes, PP. Donat et Baltasar, ordonnés prêtres le 7 octobre 1917, partent pour la Mission de Murunda.** Ils y resteront jusqu'à l'octave de Pâques. Murunda n'est pas actuellement occupée par les missionnaires, c'est une succursale de Nyundo. Pour les deux prêtres indigènes, c'est le début dans la vie de Mission, aussi s'y sont-ils préparés de leur mieux.

Mai. 5. – Nous accompagnons un Petit Séminariste à sa dernière demeure ; il est mort des suites de la grippe.

Juin. 19. – **Nous recevons au Séminaire la visite du Révérend Père Gorju.**

Juin. 29. – Fêtes des Saints Apôtres Pierre et Paul. – Un de nos grands séminaristes reçoit l'ordination sacerdotale des mains de Mgr Hirth, dans l'église de la Mission. C'est le P. Joseph Bugondo originaire de la Mission d'Issavi. C'est un jour de grande joie pour tout le Vicariat et en particulier pour nous. Voilà donc le troisième prêtre indigène que Dieu s'est choisi au Ruanda.

Le même jour, deux Séminaristes, les Frères Jovita Matabaro et Isidore Semigabo, tous deux d'Issavi, ont été promus au sous-diaconat, après une retraite de six jours ; sept des autres ont reçu la tonsure.

A notre sortie de la cérémonie, un télégramme transmis par M. le Résident du Ruanda, nous annonce la signature de la paix ; c'est donc un double sujet de joie et d'actions de grâces.

30. – Notre nouveau prêtre chante sa première messe dans l'église de la Mission ; il est assisté par les RR. PP. Pouget et

Moyse. Le soir, le P. Joseph donne la bénédiction du S. Sacrement, le diacre et le sous-diacre ainsi que les acolytes sont tous des enfants du pays.

Daigne le Maître de la moisson se choisir de nombreux ouvriers zélés dans ce beau pays du Ruanda et du Burundi. La bonne nouvelle n'y est prêchée que depuis une vingtaine d'années ; par une protection visible de la Reine du Ciel, ni la guerre, ni tant de fléaux survenus depuis, n'ont pu faire reculer l'œuvre de Dieu. C'est un sujet de confiance pour l'avenir de nos œuvres en général, pour la formation d'un clergé indigène en particulier.

III. – LE PETIT SEMINAIRE

Puisque les années précédentes nous avons fait connaissance avec le Petit Séminaire, pour ne pas nous répéter, bornons-nous cette fois de glaner quelques nouvelles dans le diaire qui, à vrai dire, se ressent un peu du genre de vie d'une maison de fondation.

1918. Juillet. 10. – Invité maintes et maintes fois par M. l'Administrateur de Nyanza (résidence du Roi), tout le Petit Séminaire se met en route de bon matin, car l'étape est assez longue, 42 kilomètres. **Le meilleur accueil nous est fait. M. Defawe c'est le nom de notre Administrateur, grand amateur de sport, tient absolument qu'un match de football ait lieu entre ses « Batutsi » qu'il a formés et nos enfants qui n'ont jamais joué d'après les vraies règles,** et qui de plus sont fatigués. Après quelques hésitations bien légitimes, ils s'y mettent de tout cœur ; résultat : Kabgayé, 3 points, contre Nyanza, 0.

Septembre. 6. – Monsieur le Haut-Commissaire Royal qui est attendu depuis le commencement de l'année doit arriver ces jours-ci à Nyanza. M. le Major Declerck demande que notre séminaire soit représenté à Nyanza pour les fêtes qui y seront données à cette occasion. Une vingtaine des plus grands parmi nos enfants s'y rendent avec le P. Bricquet.

Septembre. 15. – Pendant ces deux derniers mois un certain nombre de ces Messieurs les Officiers belges viennent nous saluer. Tous sont enchantés des progrès réalisés par nos élèves, et sont aux petits soins pour eux, témoin M. Carlier, administrateur de Kigali, qui ayant **appris par la censure des**

lettres, que nos enfants étaient obligés de manger dans l'obscurité le soir, faute de luminaire, nous envoie aussitôt un bidon de pétrole.

19. – Après s'être fait attendre depuis si longtemps, nous arrive aujourd'hui M. le Haut-Commissaire Royal, accompagné de son aide-de-camp, **M. le Baron Greindl**¹³³ et **M. le Major Declerck**.

20. – Il vient faire une visite au Séminaire. Un compliment et quelques fables sont débités en son honneur. Il s'intéresse vivement à notre jeunesse, visite tous les locaux, classes, dortoirs, chapelle, jardin des enfants : rien n'est oublié.

21. – Nos illustres hôtes nous quittent ce matin ; tout fait croire qu'ils sont partis contents.

Octobre. 2. – Ce soir, ouverture de la petite retraite de rentrée pour nos enfants. Elle est prêchée par le P. Martin, supérieur de Rulindo.

8. – Les classes recommencent. Nos séminaristes sont au nombre de 86

27. – **Dimanche dernier, M. Laplanche, de la T. S. F. passe la journée avec nous et assiste à tous nos offices. Il nous quitte pour Kigoma. Nous perdons en lui un ami qui ne cherchait qu'à nous rendre service.**

Dimanche. 6. – Monsieur le Docteur Lejeune, de Kigoma, profite de son passage ici, pour faire une injection de sérum à tous nos élèves, comme mesure préventive contre la méningite cérébro-spinale qui a fait son apparition dans les environs de la Mission. Le séminaire est isolé ; chaque jour gargarisme au permanganate de potasse. Tous les jours après la Sainte

¹³³ Le Baron Paul Greindl (1878-1951) est un militaire belge. En 1915, il se porte volontaire pour l'Afrique. Le 22 décembre, il est admis au service de la Colonie en qualité de Lieutenant de la Force Publique. Il sert comme officier d'ordonnance du Général Malfeyt, Commissaire Royal dans l'Est-africain allemand et comme commandant du groupement de la Force Publique Udjiji-Kigoma. Il arrive à Dar Es-Salaam le 2 janvier 1917, passe par Tabora, ville prise aux Allemands par la Force Publique belge le 19 septembre 1916, et s'installe à Kigoma. En plus de ses fonctions, il eut à remplir à partir du 8 mai 1917, celle de juge suppléant du Conseil de guerre de Kigoma. En juillet 1917, il traverse le lac pour assister à l'ordination du Père Kaose premier prêtre congolais, à Baudouinvillie. Il est émerveillé du travail réalisé par les Pères Blancs. En août et septembre 1918, il entame un voyage d'inspection au Rwanda et au Burundi. Le 5 décembre 1918, il amène les prisonniers allemands, dont le Gouverneur von Schnee et le Général von Lettow Vorbeck à Kigoma. En février 1919, il devient Commandant de place en même temps que Commandant du Groupement des troupes des territoires occupés. En décembre 1919, il quitte Kigoma pour rentrer en Europe (<https://www.greindl.be/generations.php?gen=5>).

messe, salut du Saint Sacrement et litanies de St Joseph, afin d'obtenir du Ciel d'être préservé de ce terrible fléau.

10. – Monsieur Carlier, administrateur de Kigali, quitte la colonie. Il tient à nous faire ses adieux, et nous laisse en partant deux vaches bréhaïnes¹³⁴ afin que notre jeunesse ait de quoi manger un morceau de viande. Il nous promet en outre, une fois arrivé en Europe, de continuer à s'intéresser à notre œuvre, comme il l'a fait jusqu'à présent.

1919. Février. 1^{er} – Nous nous mettons en route pour Kigali avec nos enfants, sauf les petits qui gardent la maison, afin **d'aller faire nos adieux à M. le Major Declerck appelé d'urgence à Kigoma, pour retourner en Europe.**

2. – Pendant le repas d'adieux à la Résidence, nos enfants chantent quelques morceaux et l'un d'entre eux, au nom de tous, offre à M. le Résident ses souhaits de bon voyage et surtout de prompt retour. M. le Major, qui est plus qu'ému, leur répond en les encourageant à toujours bien travailler et à continuer à toujours bien obéir aux Pères et surtout à Monseigneur leur Grand-Papa.

13. – L'influenza espagnole approche, elle serait paraît-il à Nyanza. On écrit à M. le Docteur Latinne de Kigali, pour lui demander du sérum, afin d'éviter si possible une épidémie parmi nous.

Mars. 24. – Les sauterelles, ce midi, font leur apparition dans la propriété. Elles nous arrivent en bandes serrées. Les enfants les chassent du champ de sorgho ; le vent qui se lève nous vient en aide et les fait rebrousser chemin. Une forte pluie empêche les autres d'arriver. *Deo gratias* ! cette fois encore nous sommes donc sauvés.

Avril. 12. – Monsieur l'inspecteur vétérinaire Carlier nous envoie de Kigali, de quoi donner un peu de viande à notre jeunesse le jour de Pâques.

Avril. 12. – Installation de notre nouvelle cloche, due à la générosité du P. Van Heeswijck.

Mai. 2. – Toute cette semaine, l'un après l'autre nos élèves se déclarent malades de la grippe. A certains jours on en compte jusqu'à 70 de pris en même temps.

¹³⁴ « Deux vaches stériles ».

6. – Un de nos enfants qui était en 4^e, meurt ce soir de l'influenza, dans les meilleurs dispositions d'abandon à la Providence. Dieu ait son âme.

Thaddée, notre maître d'école qui fait la 6^e, est administré lui aussi.

7. – Fête du Patronage de Saint-Joseph : tous nos malades ont pu assister à la Sainte Messe. A partir de ce jour tous commencent à se remettre et il n'y a plus de nouveaux cas.

16. – Monsieur l'Administrateur de Nyanza nous envoie en cadeau 500 kilos de haricots, pour refaire les joues de nos enfants.

29. – Nous sommes témoins d'une éclipse de soleil presque totale.

Juin. 30. – Nos petits séminaristes étaient 86 en octobre dernier ; ils restent aujourd'hui 85 ; l'un d'entre eux nous ayant quittés pour le Ciel : c'est dire que l'esprit continue d'être excellent parmi eux. Puisse Notre-Seigneur et Notre-Dame continuer à bénir notre œuvre !

P. BRICQUET

Issavi (Sacré Cœur de Jésus)

A la clôture de cet exercice 1918-1919, quel rédacteur de rapport annuel ne signalera pas les vides nombreux que la mort, au cours de cette année, aura creusés dans le troupeau dont il a la charge ? Aucun, sans doute. Donc, avec beaucoup d'autres, souffrez, chers lecteurs, que je vous parle des épreuves dont a souffert cette année la Mission d'Issavi.

Au courant de mai 1918 la variole fit son apparition dans la contrée. Juin vit s'achever la grande saison des pluies et redoubler d'acuité la terrible épidémie. Le vaccin mis à notre disposition par le service médical du Ruanda, fut largement utilisé par nos chrétiens ; tous n'échappèrent cependant pas à l'infection. Mais la population païenne qui nous entoure, eut grandement à souffrir du fléau. **Peu ou point d'isolement des malades, précautions d'hygiène presque complètement omises, ajoutez à cela que selon l'habitude du vieux temps les varioleux n'étant point inhumés, de nombreux cadavres étaient jetés au marais ou dissimulés dans les broussailles et vous concevrez si l'épidémie se propagea !**

L'autorité civile, il est vrai, contraignit à l'inhumation des cadavres ; reste à savoir si ses ordres furent partout exécutés.

La deuxième quinzaine de juillet vit à son tour apparaître la cérébro-spinale qui ne s'atténua guère qu'au courant de janvier 1919. Dieu sait les victimes que fit ce terrible fléau. Notre *Liber Defunctorum*¹³⁵ compte 300 décès et plus parmi nos chrétiens au cours de cette année, dont les 5/6 dus à la méningite. Le dernier sixième des décès est imputable à la variole et à l'influenza. Celle-ci fit son apparition en fin janvier 1919, et elle n'a point encore disparu, mais elle est, Dieu merci, beaucoup moins meurtrière que les deux autres maladies.

Au milieu de ces fléaux quelle a été l'attitude de nos chrétiens ? Excellente, doit-on dire. Les visites aux malades, n'ont point été sans nous causer quelque surmenage, mais beaucoup de chrétiens voyant la mort quotidiennement faucher dans leurs rangs ont su par leur amendement, écouter les grandes leçons qu'elle nous donne.

Les 3079 baptêmes *in extremis* conférés par eux durant ces douze mois écoulés, sont une bonne preuve de leur foi pratique et de la pénétration des vérités religieuses dans ce pays. Je dois ajouter que plus de 2/3 de ces baptisés à l'article de la mort sont passés à un monde meilleur.

Parmi tous ces dangers, et malgré ce surcroît de besogne, le bon Dieu a bien veillé sur la santé des missionnaires. Il s'est cependant parmi nous choisi une victime. C'est la Sœur Bibiane qu'il rappelait à Lui le 20 octobre 1918 après trois jours seulement de maladie. La chère Sœur s'est pieusement endormie dans le Seigneur donnant sa vie pour notre Mission. Nous perdîmes en elle une auxiliaire dévouée et chèrement estimée de nos chrétiens.

Somme toute et malgré toutes ces épreuves, ou mieux à cause de ces épreuves même, l'année qui s'achève a été bonne pour nos œuvres. Nos néophytes ont pris au sérieux les obligations de leur baptême. Sans doute les diverses épidémies ont été pour les uns ou les autres un obstacle à l'assiduité au catéchisme, néanmoins 205 ont été jugés dignes de recevoir le baptême solennel. **Enregistrons parmi ces derniers six jeunes gens ou jeunes hommes Batutsi, tous fils de chef.** Ils sont animés, semble-t-il, de bonnes dispositions. Dieu leur

¹³⁵ « Livre des Défunts ».

accorde de persévérer et d'exercer sans défaillance un prosélytisme intelligent et actif dans leur milieu.

Issavi est la Mission la plus proche de Nyanza, résidence de Musinga, roi du Ruanda. Les relations avec « Sa Majesté » sont bonnes. Il semblerait osé toutefois de prétendre que Musinga accorde ses sympathies à nos œuvres. Un point à noter, qui n'est pas de minime importance, c'est que dans son entourage notre sainte religion rencontre des sympathies. D'assez nombreux fils de chefs se préoccupent de la question religieuse. Prions Dieu de disposer toute chose pour que ces âmes, en quête de vérité, y tendent en toute sincérité, et qu'Il fasse aboutir un mouvement sérieux vers le catholicisme. C'est là une question capitale pour l'avenir religieux du Ruanda : *Ut cognoscant te*¹³⁶...

Il me reste à emprunter au diaire de la station le narré des visites reçues ou des déplacements des missionnaires au courant de l'année écoulée.

1918. Août. 17. – Les deux prêtres indigènes Donat et Balthasar en compagnie du Diacre Joseph Bugondo viennent aider les missionnaires d'Issavi dans l'assistance des malades. Ils repartiront pour Kabgagyé le 18 septembre.

21. – Arrivée du P. Moyse venant de Buhonga à Issavi où il est nommé.

24. – Monsieur le Docteur Belforge vient se rendre compte des ravages de la cérébro-spinale dans notre région.

27. – Le P. Launay cède à Issavi sa place au P. Moyse et part pour Kanyinya (Urundi).

Septembre, 15. – **Le Roi Musinga entouré de milliers d'hommes reçoit à Nyanza M. le Commissaire Royal Malfeyt.**

19. – Nous fêtons les 60 ans du R.P. Pouget toujours si dévoué à Issavi. Dieu le conserve longtemps à notre Mission.

Octobre, 17. – Monseigneur le Vicaire Apostolique a la bonté de détacher temporairement de Nyaruhengeri au bénéfice d'Issavi le P. Prieur dont l'aide nous sera très précieuse par ces temps de calamités. Ce cher confrère est resté à Issavi jusqu'au 6 janvier 1919.

20. – Mort de la Sœur Bibiane.

¹³⁶ « Pour qu'ils te connaissent (toi mon Dieu) ».

1919. Janvier, 1. – Remise de la Médaille de la Reine Elisabeth à la Sœur Henriette, religieuse de la Mission d'Issavi.

27. – Le P. Moyse quitte Issavi pour la Mission de Kigali dont il est nommé supérieur. Dieu le récompense du bien qu'il a fait ici et le bénisse dans ses nouvelles fonctions.

Février, 5. – Nous accueillons avec joie le P. Prieur nommé à Issavi en remplacement du P. Moyse.

Juin. – Dans le courant de ce mois le P. Prieur commence les constructions nécessaires au Noviciat des Sœurs Indigènes qui s'ouvrira à Issavi en décembre 1919.

Personnel au 30 juin 1919: Père Ecomard, supérieur ; P. Pouget, P. Prieur.

P. ECOMARD

Nyaruhengeri (Notre-Dame des Apôtres)

Personnel. – Au 30 juin de l'année dernière, le personnel du poste se composait des Pères Hurel, supérieur, Donders et Prieur. En octobre, c'est-à-dire au plus fort des épidémies cérébro-spinales et de petite vérole, ce dernier était prêté provisoirement à Issavi. Il réintégra Nyaruhengeri le 6 janvier suivant. Un mois après, le 5 février, des mutations définitives et plus importantes avaient lieu dans notre petite station : le P. Donders était appelé au Grand Séminaire de Kabgayé et le P. Prieur était placé à Issavi. Peu de jours après leur départ, les Pères Buisson et De Bekker venaient prendre leur place ici. Donc, au 30 juin 1919, le personnel de Nyaruhengeri est composé des Pères Hurel, supérieur, Buisson et De Bekker.

Chrétienté. – Depuis sa fondation (13 décembre 1910) la Mission a vu passer dans ses murs seize missionnaires dont quatre supérieurs. Malgré ces va-et-vient incessants, dus aux circonstances, elle a néanmoins marché normalement, et même grand train, comme le prouve la statistique ci-jointe. **Les fondateurs se mettaient à l'œuvre il y a huit ans, avec une trentaine de chrétiens baptisés à Issavi et déjà établis aux environs. A cette heure la chrétienté compte 1.036 néophytes. Cette croissance rapide s'explique par ce fait que Nyaruhengeri a été évangélisé longtemps avant sa fon-**

dation définitive et officielle, grâce au voisinage de la Mission d'Issavi, et au prosélytisme des premiers chrétiens de cette station. Dès le commencement de 1906, le regretté P. Loupias y fondait une succursale et les premiers chrétiens y avaient été baptisés en 1904 par le Révérend P. Brard alors supérieur d'Issavi. Des familles entières, dont 4 catéchistes actuels, ont ensuite quitté Issavi pour rentrer chez eux à Nyaruhengeri.

D'ailleurs, au moment où ce rapport est rédigé, notre communauté chrétienne semble se maintenir dans sa première ferveur et nous donne des gages sérieux de persévérance. Ainsi cette année nous n'avons compté à Pâques que 27 abstentions sur 746 adultes susceptibles de s'approcher des sacrements et encore 11 d'entre eux n'ont guère tardé à remplir leur devoir. Mais ce qui est par-dessus tout consolant, c'est que le chiffre de 976 baptêmes *in articulo mortis* dont 378 d'adultes. Or, **dans un milieu superstitieux et où se fait sentir l'influence néfaste des Batutsi**, il faut vraiment se donner de la peine pour instruire et baptiser un moribond adulte. Admettons que souvent cette instruction est des plus sommaires, l'effort n'en reste pas moins surprenant chez **nos apathiques Banyanki-ko**. Il est juste aussi de noter que les épidémies successives et souvent simultanées de cérébro-spinale, de petite variole et de grippe espagnole sont pour une bonne part dans cette moisson de baptêmes *in extremis*. Cependant la statistique pour l'année 1917-18, en signalait déjà 748. Ce n'est donc pas un mouvement passager et transitoire.

Cette année, nous avons cru bon d'inaugurer les « Conseils de villages ». C'est l'organisation pratique ou mieux le groupement si nécessaire de nos chrétiens entre eux, d'où résulte l'assistance mutuelle et la solidarité indispensables à leur persévérance. Sans cela ils sont vraiment trop perdus au milieu de la masse païenne ! Grâce à ces « Conseils », bien des difficultés disparaissent. Cependant cette organisation demande du temps et beaucoup de patience et de prudence. Que le bon Maître daigne nous les donner !

Ecoles. – C'est bien le « point mort » de notre Mission. En effet, malgré les efforts déployés durant ces six dernières années 70 adultes à peine savent lire couramment. A quoi cela tient-il ? Au peu de dispositions que nos gens auraient pour le tra-

vail intellectuel ? Certainement non ; car ils ne sont ni plus sots ni plus paresseux qu'ailleurs. Où est donc la cause de cet insuccès ? Il y en a plusieurs ; je me contenterai de signaler les deux principales.

La première est le manque complet de matériel scolaire dans lequel nous a mis la guerre. En s'ingéniant, on arrive bien, à l'aide de tableaux faits sur place, sans grand méthode et par des mains plus ou moins expertes en calligraphie, à donner aux nouveaux baptisés encore jeunes quelques notions de la lecture, mais ces notions disparaissent vite faute d'être entretenues par la lecture assidue d'un livre à la portée de leur intelligence comme de leur bourse.

La seconde cause me paraît être dans les allées et venues continuelles dans le personnel « enseignant » de Nyaruhengeri. La guerre a fait sentir là encore son funeste contrecoup.

Je m'empresse d'ajouter que, depuis quelques semaines, il y a cependant progrès sensible, et que nous avons enfin bon espoir de réussir.

Succursales. – Nos succursales définitivement établies sont au nombre de cinq : Mugombwa avec ses deux filles Saga et Linda, Nyanza et Mu Bumbano. La première a été fondée en janvier 1912. Elle compte actuellement 178 chrétiens sous la paternelle direction de son catéchiste fondateur, Cyrillo. Nous y avons une chapelle avec un modeste pied-à-terre et des hangars pour écoliers et catéchumènes. La distance exacte de la Mission à cette succursale est de 14 km par un chemin des plus accidentés. **Les chrétiens de l'endroit viennent tous les huit jours, en deux groupes. Ils arrivent dans la soirée du samedi, se confessent, assistent aux offices du dimanche et repartent le lundi matin après avoir entendu la messe et communie.**

Nous-mêmes nous nous rendons à Mugombwa tous les quinze jours. La seconde succursale, Nyanza, fondée en octobre 1916 ne fait que donner ses premiers fruits, et Mu Bumbano qui a dû être abandonnée puis reprise, est encore dans ses commencements.

P. E. HUREL

Zaza (Reine des Saints)

Etat de la Mission. – La statistique pourra donner une idée de la Mission : chrétiens, 1577 ; catéchumènes, 195 ; postulants, 135. Dans l'année : baptêmes d'adultes, 51.

Enfants qui communient : 123. Enfants chrétiens de 1 à 7 ans, 418. Confessions, 16 505 ; communions, 39 579.

Nous avons eu 13 retours de chrétiens égarés. La marche de la Mission se fait doucement : ceux qui viennent se faire instruire parmi les païens, viennent parce qu'ils le veulent réellement. Les chrétiens viennent régulièrement le dimanche, et je crois que l'assistance à la messe, ce jour-là, est bien observée, mais nous avons toujours beaucoup de chrétiens en voyage. Bukoba exerce un attrait presque irrésistible : le portage est très bien payé et **les Banyakissaka préfèrent courir avec des charges plutôt que de travailler chez eux.**

On pourrait bien porter le nombre des catéchumènes à plus de 500, mais nous ne retenons que ceux qui sont très réguliers. Beaucoup commencent un trimestre, puis s'en vont à Bukoba et on les retarde. Beaucoup aussi sont des jeunes gens qui sont en âge de se marier. La femme étant ordinairement choisie par les parents est païenne et les catéchumènes rarement libres, doivent attendre que la jeune fille puisse être baptisée avec eux.

Les païens sont bien disposés envers les Pères et les relations sont faciles avec eux. Mais, ils sont trop riches, surtout ils ont trop de bière et l'attrait du portage qui rapporte gros, est trop grand. Il faut une grâce bien forte pour qu'ils pensent qu'ils ont aussi une âme à sauver.

Les enfants viennent bien à l'école.

La population dans un rayon de deux heures autour de la Mission atteint 30.000 âmes. Le moment serait venu de fonder partout des succursales avec leurs catéchistes attitrés. Le Gouvernement encore provisoire, attend que la situation soit réglée pour accorder les autorisations demandées. Que la divine Providence vienne à notre secours ! Quelle plus cruelle douleur pour le missionnaire que de voir des milliers d'âmes qui se perdent !

Cette année il y a eu la disette, puis la grippe et la cérébro-spinale. Les maladies sévissent en plein depuis mai. Beaucoup de mortalité, surtout parmi les païens.

Personnel au 30 juin 1919 : P. Gilli ; PP. Van Baer et Hinkelbein.

non signé

Rulindo (Notre-Dame de la Merci)

La petite Mission de Rulindo arrive, pensons-nous, bonne dernière par le chiffre de la chrétienté. Mais nous n'avons qu'à remercier le bon Dieu de la protection visible qu'il a accordée à nos œuvres et à nos personnes.

Nous ne voyons pas de raisons de donner beaucoup de détail, vu que la Mission a continué de marcher dans la voie indiquée ici, même l'an passé. Il y a eu augmentation dans les confessions et les communions. Et la foi, qui se prouve par les œuvres, s'est manifestée assez vive, chez nos chers montagnards, dans une circonstance qu'il faut signaler. L'épidémie de cérébro-spinale a été terriblement meurtrière dans la contrée. Et les chrétiens de se mettre à la recherche des malades petits et grands pour essayer de régénérer leurs âmes. Ils ont bien travaillé puisque, pour une petite Mission comme la nôtre, la statistique déclare pour cette année 466 baptêmes in extremis. Sur ce nombre un tiers est mort, un second tiers se fait instruire très sérieusement, quant au troisième il se compose d'enfants d'âges différents, qui viendront chaque année s'ajouter aux enfants chrétiens auxquels nous donnons l'instruction à la Mission et que nous préparons à recevoir les Sacrements. Parmi ces baptisés plusieurs étaient postulants ou catéchumènes, et souvent ce sont eux qui ont fait demander à un chrétien de vouloir bien les baptiser. Telle cette jeune fille qui avait refusé énergiquement d'être mariée à un païen. Frappée par le fléau, elle demanda le baptême et une heure environ après être devenue chrétienne, elle mourait, le sourire aux lèvres, en disant : « Adieu, maman, je vais chez le bon Dieu ». Tel autre garçon d'une quinzaine d'années, se faisant instruire depuis un an, est pris lui aussi. Il meurt à l'insu des chrétiens : sa famille païenne l'enveloppe dans sa natte et se dispose à aller l'enterrer. En route, il éternue (donc il n'était pas mort). Juste au moment passe Nzigiyé, jeune catéchumène marié et très fervent. On déploie la natte. Nzigiyé dit au malade :

– Mais à quoi penses-tu ?

– J’ai eu Dieu pour moi, du fait que tu me trouves ici.

La foi aux grandes vérités est ravivée, un bon acte de contrition, l’eau régénératrice coule, et notre homme est enfant de Dieu. Dans la nuit il mourait tout de bon cette fois, et allait se reposer chez le bon Dieu.

Dans la chrétienté, la méningite n’a fait que 7 ou 8 victimes, des enfants la plupart. L’influenza a été aussi très bénigne.

Le catéchuménat se maintient et progresse normalement.

L’école est en progrès réel. Quinze mois avant le baptême, les filles à part et les grands jeunes gens à part, commencent à apprendre à lire, afin qu’une fois baptisés ils puissent se servir des livres en usage dans la chrétienté.

Les plus jeunes enfants de chrétiens, auxquels s’ajoutent les baptisés *in extremis*, qui ont fait ou qui se préparent à faire leur première communion précoce ont leur école à part.

Il y a ensuite l’école proprement dite où l’on enseigne la lecture, l’écriture, le calcul, et un peu de kiswahili. Elle est suivie par les jeunes chrétiens ou catéchumènes. Les premiers ont en plus une heure de catéchisme de persévérance. Les seconds y reçoivent une connaissance sommaire de l’histoire sainte. Nous avons maintenu comme l’an passé (à quelques exceptions près) nos quatre sorties par semaine aux environs de la Mission, et nous constatons chaque jour que plus nous nous rapprochons de nos chers montagnards, et plus ils prennent confiance et s’approchent de nous.

Au point de vue du matériel, nous avons dû construire un grand hangar pour les catéchumènes. C’est le cher F. Rodriguez qui a accompli ce travail. Nous projetons une église. Celle qui existe sera bientôt trop petite. Espérons que la Providence arrangera tout pour le bien de ses enfants.

On appelle Rulindo un ermitage ; nous ne sommes pas cependant si éloignés des voies de communication que nous ne recevions quelques visites. La Mission est sur la route de Kigari à Rwaza, aussi tous les officiers ou sous-officiers se rendant au poste belge près de Ruaza passent à l’ermitage et y trouvent bon accueil ; certains y ont fait leurs Pâques.

Le Père Supérieur Régional [le P. Roussez] nous a beaucoup encouragés lors de sa visite en février. Le P. Classe est venu confirmer nos ouailles et nous aider de ses conseils. **Enfin dernièrement nous avons eu la visite extraordinaire du**

R. P. Gorju de l'Uganda, qui a laissé le meilleur souvenir là où il a passé.

Daignent les chers confrères nous aider de leurs prières pour maintenir les bons dans le droit chemin et ramener au bercail les quelques brebis égarées. Nous avons eu la consolation d'en voir rentrer une douzaine et d'être les heureux témoins de leur persévérance.

Personnel au 30 juin 1919. – P. François Martin, supérieur ; Père Vitoux, économe. Le F. Rodriguez qui avait passé avec nous une bonne partie de l'année, est rentré à Ruaza, il y a deux mois.

non signé

Ruaza (Notre-Dame de l'Assomption)

Aperçu général sur le Muléra pendant l'année : Nous avons été bien éprouvés par les épidémies, mais l'épreuve a servi à faire éclater la confiance de nos chrétiens en la protection divine.

La variole a sévi un an et demi. Il n'y a eu que cinquante décès parmi nos 300 chrétiens.

Une demi-douzaine a succombé à la méningite cérébro-spinale.

Enfin deux ou trois peut-être sont morts victimes de la grippe espagnole.

On dirait que le bon Dieu s'est plu à récompenser la prière simple et confiante de ses enfants. Aussi nous n'avons pas oublié de l'en remercier par des prières publiques.

Le chef du pays ayant de nouveau déserté son poste, nous avons eu un changement de gouvernement. Le nouveau régent n'a pas pour notre religion la sympathie du premier, mais il est dans les meilleures relations avec la Mission.

Nos relations avec les autorités européennes sont on ne peut meilleures.

Chrétiens. – L'assistance à la Sainte Messe sur semaine est très satisfaisante, surtout les deux premiers et les deux derniers jours de la semaine, où, assez souvent, la moyenne des

présences dépasse 300. Le dimanche à la grand'messe, nous avons une moyenne de 1200.

Le mardi, nous avons la messe des « Anciens », qui sont présidents des réunions régulières des chrétiens sur leurs collines respectives. Cette messe est suivie d'une réunion générale sous la présidence du Supérieur. C'est là qu'on leur donne une instruction qui sera répétée par chacun d'eux le dimanche suivant dans la réunion de ses chrétiens. **Puis les missionnaires les voient en particulier pour les diriger et les encourager dans leurs difficultés.** Inutile de dire qu'ils remplissent leur tâche sans aucune rémunération.

Toutes les femmes et grandes filles viennent aux instructions à l'église et chez les Sœurs à des jours déterminés.

Pour fortifier l'esprit de corps dans nos familles chrétiennes et réagir contre l'âpreté au gain, nous avons essayé d'établir une caisse des pauvres, qui est alimentée surtout par des dons en nature : petit bétail, récoltes, etc.

A l'église, on prie à l'intention des donateurs, mais toujours d'une manière anonyme pour ne pas favoriser la vanité.

Catéchumènes. – Le mouvement ascendant de notre catéchuménat est dû surtout à l'influence des réunions des chrétiens. La curiosité amène les païens à y assister, l'instruction religieuse se répand dans le pays et, la grâce aidant, un beau jour ces braves gens se trouvent convertis. Les inscriptions hebdomadaires de postulants qui se présentent d'eux-mêmes à la Mission sont d'une vingtaine en moyenne par semaine.

Notre école de catéchistes a fourni une trentaine de sujets qui ont été installés dans les succursales ou sont restés à la Mission. Tous nos efforts ont tendu à les rendre aptes à faire seuls les cours d'instructions aux catéchumènes.

Succursales. – Nous avons installé treize nouvelles succursales, déjà préparées avant la guerre, mais que la tourmente avait fait remettre à plus tard. Nous occupons tout le pays et nous sommes en contact immédiat avec une population d'au moins 300.000 âmes. Ces succursales ou chapelles-écoles nous ont donné leur premier appoint de 400 postulants. Avec le Bukonga et le Bushiru, le nombre des succursales est donc porté à 15.

Ecoles et Œuvres des Sœurs. – L'école de la Mission chez les Pères, compte une bonne centaine d'élèves, venant plus ou moins régulièrement. Sur ce nombre, 21 enfants suivent des cours préparatoires pour leur entrée au séminaire.

Les grandes filles qui vont en classe chez les Sœurs sont bien une soixantaine ; dans les autres écoles, le nombre des garçons et des filles atteint près de 400. Peu à peu les parents chrétiens comprennent la grave obligation qui leur incombe d'assurer l'instruction religieuse de leurs enfants.

Le noviciat des Sœurs indigènes a été établi ici, à Ruaza, en attendant son transfert à Issavi. Cette année nous avons eu une première profession. Le noviciat comprend pour le moment 6 novices proprement dites et 7 postulantes : nous n'avons qu'à nous féliciter du bon esprit qui y règne.

Les Sœurs entretiennent en outre un orphelinat et une maison pour les veuves chrétiennes qui ne peuvent suffire à leur subsistance. Il faudra que bientôt nous bâtions des locaux mieux adaptés aux besoins de cette œuvre.

Coup d'œil sur la statistique. – Si nous comparons la statistique de cette année avec celle de l'année dernière, nous voyons le progrès de la Mission dans les chiffres suivants :

Baptêmes d'enfants de néophytes : 165 au lieu de 83. Les confessions se sont accrues de 7.000 ; les communions de même. Nous inscrivons 56 mariages contre 26 l'an passé, et 1061 catéchumènes au lieu de 234.

Personnel. – De juin 1918 jusqu'au mois d'août, nous sommes restés deux missionnaires-prêtres ; le 9 août, nous arriva le P. Lody du Bushiru, et le 5 mars 1919, le F. Alfred de Murunda.

Personnel du 30 juin 1919 : PP. Schumacher, Knoll, Lody ; Frère Alfred.

P. SCHUMACHER

Nyundo (Sainte-Marie)

En relisant le diaire de cette année, je n'y trouve presque rien qui soit de nature à intéresser les confrères.

On n'y signale presque des visites.

Relatons-en quelques-unes. Commençons par les meilleures. **Tout d'abord remercions notre R. P. Visiteur [Gorju] et notre R. P. Vicaire Général [Classe] pour les leurs. Elles ont été bien agréables et utiles pour nous.**

Au mois de septembre, **Monsieur Malfeyt, Haut-Commissaire Royal vient, comme il dit, « nous remercier pour le bien que nous avons fait et que nous aurions voulu faire à la malheureuse population du Bugoyé ».**

En novembre, **M. le Major Declerck, Résident du Ruanda,** vient avec tout ce qu'il a de soldats à Kisségnies pour décorer trois de nos Sœurs Blanches. « Pendant la campagne elles ont rendu des services signalés dans les hôpitaux ». Bravo pour ces vaillantes ; la Révérende Mère Florence, Visitatrice ; les Sœurs Prosper et Jean-Marie. Tout le monde est à la joie, il n'y a que la Sœur de la Providence qui a été oubliée ; heureusement M. le Major s'en aperçoit et lui promet qu'elle aussi, ayant bien mérité, aura sa récompense et sa décoration.

L'année 1919 commence en nous amenant une visiteuse moins agréable. La grippe espagnole se répand rapidement. Les PP. Zumbiehl et Soubielle en sont atteints ainsi que les Sœurs et presque toute la chrétienté. Heureusement la maladie est assez bénigne. Les morts ne sont pas bien nombreux. Nous finissons le mois de juin en quarantaine. Toute circulation est défendue dans le pays, nos écoles sont fermées, seule l'église reste ouverte. C'est que depuis deux mois la cérébro-spinale ravage le pays faisant partout de nombreuses victimes : nous avons jusqu'à sept enterrements le même jour. Avec insistance nous demandons au bon Dieu d'avoir pitié des malheureuses populations du Bugoyé.

Dans le mois de février, le F. Alfred passe ici pour se rendre au Muléra. Le R.P. Vicaire Général [Classe] a vu pendant sa visite le triste état de nos bâtisses et il a chargé le Frère d'examiner le tout. Le rapport envoyé à Malangara n'est pas très encourageant. Toute la boiserie est à renouveler. Tous nos meubles, portes et fenêtres, les charpentes, chez les Sœurs plus encore qu'ici, menacent ruine. Même les magnifiques colonnes et fermes de notre grande église ne lui paraissent plus sans danger. Le beau pignon aussi penche de plus en plus, depuis qu'un obus l'a ébranlé.

Quelques jours après nous recevons ordre de préparer du bois pour renouveler le tout. Maintenant nous sentons ce que la guerre nous coûte pour le matériel. Sous la sage impulsion de notre Vénéré Vicaire Apostolique [Mgr Hirth] nos prédécesseurs avaient planté beaucoup d'arbres à Nyundo. **De magnifiques forêts d'eucalyptus et de misavé poussaient sur notre colline fertile, mais pendant la guerre les Allemands les ont presque tous coupés pour leurs tranchées et abris.** Faudra-t-il de nouveau avoir recours à la forêt qui se trouve à 3 et 4 heures de distance ? En remplaçant les colonnes en bois par des piliers en briques, nous espérons avoir ici suffisamment de gros bois.

Aussitôt les grandes pluies finies nous nous sommes mis à l'œuvre et les Sœurs peuvent déjà s'endormir sans crainte que le toit ne leur tombe dessus. Leurs salles de classe sont aussi prêtes à recevoir leur joyeuse jeunesse dès que la maladie le permettra. Actuellement nous sommes en train de réparer notre vieille église qui nous servira pendant que des Frères viendront arranger la nouvelle qui se ressent du passage des soldats.

Dans les visites malheureuses je pourrais parler des visites nocturnes du **léopard** qui est venu nous prendre chien et chat et dont la familiarité était telle qu'un beau matin le P. Soubielle le surprend dans notre cour intérieure. Il a le temps de chercher son fusil, de grimper sur le toit et de l'abattre. Plusieurs fois aussi nous avons entendu le **lion** dans les environs où il a tué plusieurs personnes, entre autres une femme chrétienne.

Pour notre chrétienté nous avons eu la consolation de voir rentrer dans le droit chemin une cinquantaine de brebis égarées. Raison certes, de rendre grâce au bon Dieu. Demandons-Lui leur persévérance et le retour de tant d'autres qui errent encore le long des chemins.

Le personnel n'a pas changé et il reste composé des PP. Oomen, Zumbiehl et Soubielle.

non signé

Murunda

Voici ce que je trouve à noter dans le diaire de Murunda (Kanagé) pour l'année qui vient de s'écouler.

D'abord beaucoup de passages des agents du Gouvernement belge. Parmi eux **M. le Commandant Crispiels a eu pour mission d'interroger les indigènes lors du referendum au sujet des Européens, qui auraient leur préférence. Tous, à l'unanimité, par la bouche de leurs chefs respectifs, se sont déclarés en faveur des Belges, qui disaient-ils ne leur ont fait aucun mal, mais, tout au contraire, leur ont fait du bien, en leur fournissant des semences pour combattre la famine, et des remèdes pour lutte contre la variole.**

1919. Janvier 27. – Arrivée d'un courrier extraordinaire avec la mention « urgent ». Le poste de Murunda est transféré au Buganza. Adieu, Kanagé, les Pères Blancs le laissent aux Pères noirs qui vont leur succéder. Le P. de Bekker et le F. Alfred restent à attendre le R.P. Classe, qui prendra le premier avec lui, pour aller rejoindre son supérieur à Nyaruhengéri, tandis que le Frère passera au Bugoyé pour examiner l'état des bâtisses et se rendra ensuite dans son ancien poste de Ruaza.

Mars. – Le P. Oomen du Bugoyé vient assister à l'arrivée des Prêtres noirs, les Abbés Donat et Balthasar, qui viennent aider les chrétiens à remplir leur devoir pascal et à passer saintement ces grandes semaines.

9. – Enfin... ils arrivent. Malgré le mauvais temps, tout le monde court à leur rencontre. La joie déborde de tous les cœurs.

Revenant ici le P. Oomen trouve aussi les jeunes prêtres tout à la joie. **Les Banagé** ont montré beaucoup de volonté et ont fait de leur mieux pour profiter de leur passage. C'est le moment des grandes cultures à la forêt. Chaque matin de bonne heure on y monte en longues files pour n'en revenir que le soir. Eh bien ! chose inouïe, les chrétiens, tous tant qu'ils sont, ont résisté à l'entraînement. Pendant la Semaine Sainte ils n'y sont point allés afin de pouvoir assister aux offices et aux instructions. Cette semaine ils n'y vont qu'après l'instruction qui suit la Sainte Messe.

Les chers Pères ont entendu 213 confessions et distribué 570 communions. Plusieurs chrétiens qui par suite de la

guerre, et des misères qui l'ont suivie, ne fréquentent plus les sacrements, sont revenus au bercail.

24. – Les prêtres repartent pour le Petit Séminaire où ils sont professeurs, et où ils vont achever l'année scolaire.

Juin. 3. – Après deux mois environ, le P. Oomen revient au Kangé. Tout autour la cérébro-spinale fait de nombreuses victimes. Aucun cas dans la petite communauté. Aussi les chrétiens se sont-ils tenus bien unis dans la prière autour de leur catéchiste. Le dimanche personne ne manque et même les autres jours ils aiment à réciter à l'Eglise les prières du matin et du soir.



MGR. OOMEN (1876-1957)

Un mot d'une bonne vieille me semble donner la note juste.

– Eh, la grand-mère, comment ça va-t-il ?

– Ah, *Padri*, me répond-elle, très bien, nos Pères noirs nous avaient dit en partant, de nous tenir sur nos gardes, de nous entraider dans nos prières pour que vous nous trouviez l'âme blanche. Nous l'avons fait, le bon Dieu nous a aidés.

8. – Fête de Pentecôte. Chacun tient à profiter du passage du Père pour blanchir encore son âme et la fortifier dans ses bonnes résolutions en recevant plusieurs fois la Sainte Eucharistie. Deux ou trois chrétiens qui avaient résisté à Pâques, viennent demander leur pardon. Pourquoi ? Leurs frères dans la foi leurs ont sûrement dit qu'il n'y a pas d'autre moyen de se sauver, car nos *Padri* à nous ont parlé comme les *Padri* blancs.

11. – Le Père repart au Bugoyé persuadé que la foi chrétienne ou du moins la manifestation de cette foi, a gagné énormément au Kanagé par l'abandon momentané du poste, et par le passage des Prêtres noirs. Puisse l'arrivée définitive de ces derniers ne pas trop tarder et surtout pro-

duire tout le bien, que de si beaux commencements permettent d'espérer.

P. OOMEN

Mibirizi (Notre-Dame du Bon-Conseil)

Il n'y a pas eu cette année beaucoup de changement dans notre Mission. Le P. Giai-Via venant du Séminaire de Kabgayé a permuté avec le P. van Heeswijck.

Nous comptons pour l'année écoulée 8 788 confessions et 19 529 communions, 24 baptêmes d'adultes et 49 d'enfants de néophytes, 479 baptêmes in extremis faits pour la plupart par les chrétiens. Quelques succursales commencent à avoir des catéchumènes.

Nombre de chrétiens ont eu à soutenir de rudes combats avec leurs parents qui voulaient les obliger à faire des sacrifices aux mânes ou à se soumettre à des pratiques païennes.

Ainsi un païen menaçait son beau-fils de la vendetta si sa femme malade venait à mourir, parce qu'il refusait de sacrifier. Heureusement la femme s'est mise du parti de son mari : « C'est Dieu, qui commande, dit-elle, je mourrai quand il lui plaira. Je préfère d'ailleurs mourir tout de suite en la grâce de Dieu que de vivre longtemps dans le péché ! » Les sacrifices n'ont pas été faits et la femme est maintenant guérie.

« J'aimais beaucoup mon enfant, me dit un chrétien. Le bon Dieu l'a appelé à lui : que sa sainte volonté soit faite ! Mon enfant a reçu le baptême, il a été confirmé avant de mourir : il est maintenant dans la joie alors que ma femme et moi sommes dans la tristesse ! » Mourir vite, si on a reçu les sacrements, c'est la plus belle des morts ; c'est une réflexion que j'ai entendue souvent.

A côté du bien il y a aussi le mal : pauvres chrétiens oublieux de leurs devoirs envers Dieu, qui trouvent trop lourdes les lois du mariage, et sur lesquels les morts, pour ainsi dire subites, n'ont aucune influence : tout les laisse froids.

Durant cet exercice la Mission a été éprouvée par différentes maladies. Ce fut d'abord la dysenterie ; beaucoup de gens en moururent ; pour comble de malheur nous n'avions plus de remèdes. Ensuite est venue la petite vérole. Le Gouvernement nous a fourni du vaccin et nous avons pu enrayer le mal dès le

début. Au mois de janvier la grippe fit son entrée triomphale. Ceux qui n'en furent pas atteints sont rares ; nous fûmes les premiers à lui payer tribut. Tout notre personnel fut malade en même temps que nous. Sur 170 habitants de notre colline 40 sont morts dans l'espace d'un mois. Heureusement que la mortalité n'a pas été partout aussi élevée.

Après la grippe sont venues la pneumonie et la cérébro-spinale qui ont aussi fait des victimes. Depuis le dernier exercice nous avons inscrit 109 morts.

Pour le matériel je signale que nous avons dû garder notre café de l'année dernière et celui de cette année. Le chef du service économique de Kigoma nous a fait savoir qu'il a encore des stocks de café et il ne sait quand il pourra les écouler.

Personnel. – P. Cunrath, supérieur ; P. Gai-Via depuis le 24 octobre 1918, et le F. Herménégilde.

P. CUNRATH

Buhonga (Immaculée-Conception)

L'heure des conversions en masse n'a pas encore sonné pour Buhonga ; nous en sommes toujours réduits à nous contenter des quelques âmes de bonne volonté que la Providence met sur notre chemin et en qui la parole de Dieu trouve écho.

Dans un rapport précédent on a indiqué la situation spéciale de la Mission placée dans un milieu essentiellement mercantile qui disperse la population aux quatre coins du pays. La proximité du port d'Usumbura et le trafic important de marchandises qui s'y fait, nécessite d'autre part l'exode d'un grand nombre d'habitants qui vont y chercher le moyen de gagner de l'argent pour se vêtir et payer l'impôt.

Le prosélytisme effectif des musulmans qui, grâce à Dieu, reste sans beaucoup de succès, travaille contre notre œuvre, principalement en dénigrant la Mission et son enseignement. Plusieurs fois déjà ils ont essayé par de fortes sommes d'argent de gagner à leur doctrine un chef influent des environs ; mais jusqu'ici ce chef, intelligent d'ailleurs, après s'être rendu compte de la nature de l'islamisme, y a renoncé et a renvoyé le marabout qu'on voulait lui imposer.

Cette influence arabe qui avant la guerre avait, non les faveurs du Gouvernement, mais du moins une approbation implicite, a beaucoup diminué depuis l'arrivée des Belges. L'expérience les avait déjà instruits sur la valeur de cette influence civilisatrice de l'Islam. La population swahilie jouissait autrefois de l'immunité au point de vue des corvées ; désormais ces beaux temps sont passés et, comme le commun des indigènes, elle est tenue de fournir sa quote-part. Il reste malheureusement vrai que, dans bien des cas, les swahilis musulmans sont le bras droit de l'administration qui ne saurait se passer de leurs services ; un bon nombre d'entre eux ayant été formés dans les anciennes écoles gouvernementales se sont rendus, par leur savoir faire et leur habitude de l'Européen, des gens indispensables.

Il nous faudrait des jeunes gens assez instruits et assez nombreux pour pouvoir lutter contre leur influence. Hélas ! ici encore c'est l'argent qui fait défaut et empêche de prendre les moyens nécessaires pour former une jeunesse d'élite. Dans les conditions où vivent ici les indigènes il est impossible en effet à un jeune homme de suivre régulièrement des cours s'il n'est pas rémunéré.

(...)

non signé

76. RAPPORT ANNUEL DU VICARIAT DU KIVOU POUR 1919-1920 (extrait)¹³⁷

RAPPORT GENERAL DU R. P. CLASSE
1919-1920

La fin de l'exercice 1919-1920 a été marquée d'un double deuil : Dieu a rappelé à Lui, durant le mois de juin, **le P. Léon Weckerlé**, décédé à Kabgayé, et la Sœur Marie-Célestin, morte à Mugera. Le P. Weckerlé, **l'un des premiers missionnaires du Ruanda (il y était arrivé en novembre 1900), est mort après cinq mois d'une douloureuse maladie**, nous édifiant et nous consolant par son entière soumission à la volonté de

¹³⁷ Rapport Annuel : 1919-1920, A.G.M.Afr., pp. 356-363.

Dieu et sa piété confiante. La Sœur Marie-Célestin (sœur du P. Ressouche de l'Uganda et cousine du P. Prieur du Kivou) eut plus particulièrement en partage l'apostolat de la souffrance de longues années, étendue sur son lit de malade, elle eut surtout à prier et à souffrir pour sa chère Mission de Mugéra,

Ne nous plaignons pas ! Depuis la fondation du Vicariat, décembre 1912, seuls le P. Gasseldinger et la Sœur Célestin dans le Burundi, P. Weckerlé, le F. Fulgence et la Sœur Bibiane dans le Ruanda, sont retournés à Dieu. *Beati qui in Domino moriuntur*¹³⁸ ! Un regret cependant nous reste, bien qu'auprès de Dieu nos chers défunts n'oublient pas le Vicariat : si petit est le nombre des ouvriers apostoliques pour les quatre ou cinq millions d'âmes que nous avons à évangéliser ! *Quomodo autem audient sine prædicante*¹³⁹ ?

Hélas ! pour raison de santé, les PP. Hurel et de Bekker sont rentrés en Europe rejoindre les PP. Jacquelin, Pagès (Albert) et Trémolet ; le P. Bonneau est allé au Chapitre ; le P. Arnoux, à son grand regret, nous a momentanément quittés.

En comptant tous nos absents et nos Frères mobilisés, seize missionnaires, Pères ou Frères, nous manquent ! Heureusement, le cher P. Lecoindre nous est revenu en novembre dernier, suivi bientôt des PP. Van Uden et Vanneste.

Actuellement le personnel du Vicariat comprend 40 Pères et 8 Frères Coadjuteurs répartis en 17 stations et 26 Sœurs européennes occupant 7 maisons.

Le Vicariat du Kivou a actuellement cinq prêtres indigènes ; leur dévouement et leur zèle nous sont d'un grand secours. Durant l'année trois de ces jeunes gens ont vaillamment travaillé. A la fin de l'année scolaire, en la fête des Saints Apôtres, deux nouveaux prêtres, originaires d'Issavi, ont reçu l'onction sacerdotale, suprême bénédiction de la Providence à notre Vénéré Vicaire Apostolique au début de cette trente et unième année de son laborieux et pénible épiscopat.

Hélas ! durant les trois années qui vont suivre, aucune ordination sacerdotale ne pourra avoir lieu. De plus en plus difficilement les Missions du Ruanda trouvaient des enfants à envoyer au Séminaire de Rubya : la distance, le changement de pays, de nourriture, les maladies à chaque nouvelle rentrée,

¹³⁸ « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ».

¹³⁹ « Comment entendront-ils sans ceux qui prêchent ? »

malgré les soins si dévoués des Pères au Séminaire, effrayaient parents et enfants. Dans l'Urundi il en était de même pour de semblables raisons, à l'égard du Séminaire d'Ushirombo. Conclusion pratique : faute de sujets il y a une interruption de trois années.

A titre d'essai, toute cette année deux prêtres indigènes et un Oblat ont été chargés de la petite Mission de Murunda, sous la direction et la surveillance du P. Oomen, supérieur de Nyundo. Par contre, le troisième prêtre indigène, après avoir, durant quatre mois et au plus fort de l'épidémie de méningite cérébro-spinale, prêté secours aux missionnaires d'Issavi, fut donné comme second au supérieur de Kabgayé seul à la tâche dans cette Mission. Actuellement le P. Lecoindre a, à Kabgayé, deux Vicaires indigènes, et un autre prêtre est professeur au Petit Séminaire. Ces trois derniers prêtres font communauté à part au Grand Séminaire et y suivent les exercices de piété. L'avenir nous dira les résultats de cette double expérience.

Le clergé indigène est l'espoir de l'avenir. N'oublions pas que le Ruanda, l'Urundi et l'Uha à eux seuls ont plus de la moitié de la population totale de l'ancienne colonie de l'Est-Africain, que le Ruanda compte, d'après les rapports officiels, 72 habitants au kilomètre carré.

Les anciennes Missions protestantes de l'Urundi restent jusqu'à présent, inoccupées : ce ne sera plus pour longtemps. Les Adventistes occupent une partie de celles du Ruanda, en attendant les renforts qui leur arrivent. Ces Messieurs ont demandé officiellement à acheter toutes les Missions « sous séquestre » et travaillent en attendant réponse du Ruanda, dans la région de Changugu (Mibirizi) à cause de la voie d'accès du Tanganika au lac Kivou, et dans celle de Lwamagana-Zaza par laquelle il est question de faire passer **le rail anglais de Tabora au Soudan égyptien.**

Les Adventistes ont ici à leur tête un ancien combattant belge qui a fait vaillamment ses preuves durant la double campagne africaine, mais la Société est anglaise, et c'est d'Angleterre que subsides et ravitaillement leur viennent. Jusqu'à présent leur prosélytisme semble avoir un succès assez restreint, même près des anciens chrétiens protestants. Il est vrai que ces Messieurs interdisent l'usage de la bière indigène, du tabac surtout dans un pays où tous, grands et petits,

hommes, femmes et enfants, fument à qui plus. Mais de part ailleurs, combien plus facile est leur morale !

Les Méthodistes Wesleyens de l'Afrique du Sud ont envoyé deux pasteurs faire un voyage « d'exploration politique » ! Ces deux Messieurs nous ont dit que leur Société prenait la succession des missionnaires de Bielefeld (Société qui avait des Missions dans le Ruanda, à Bukoba et dans l'Usam-bara).

Officieusement on parle d'une troisième Société, anglo-belge celle-là pour évangéliser ces pays ?

Ces sectes s'uniront-elles ou chercheront-elles à se supplanter ? L'avenir le dira. Un point reste certain ; l'extrême activité des Anglo-américains et de leurs différentes sectes protestantes pour les Missions. Leur or et leur richesse en personnel sont moins à craindre que notre propre manque de personnel. Nous restons pleins de confiance en Marie, la Patronne du Vicariat. *Si Deus pro nobis, quis contra nos*¹⁴⁰ ?

Cette année, certes, le secours divin n'a pas manqué aux efforts des missionnaires. Dieu a donné bénédiction et accroissement à leurs travaux. 1.553 adultes, contre 1.412 l'an passé, et 1.660 enfants de néophytes, contre 1.399, ont été baptisés solennellement. La population chrétienne du Vicariat, morts défalqués et sans compter les baptisés *in extremis* pour lesquels on n'a pas suppléé les cérémonies du baptême, est passée de 23 366 à 26 093 individus, nous donnant sur le dernier exercice une augmentation de 2727 néophytes. Nous sommes loin des malheurs de 1917-1918, alors que les 2646 baptêmes solennels de l'année n'avaient pu balancer le nombre des décès et nous laissaient une chrétienté moins forte que celle de l'année précédente ! **Les épidémies et la famine ne sont plus qu'un pénible souvenir** : le calme, l'abondance sont revenus, la santé publique est restée bonne, aussi n'avons-nous eu à enregistrer que 2948 baptêmes *in extremis* au lieu de 6429 de l'an passé. Avantage ou perte ? C'est le secret de la Providence. Contentons-nous, c'est le principal, de remercier Dieu pour le bien qu'Il nous a permis de faire.

En général les missionnaires sont satisfaits de la vie chrétienne de leurs néophytes. Les 300.000 confessions et près de 800.000 communions montrent que les chrétiens ne fuient pas

¹⁴⁰ « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? »

l'église, que volontiers ils y viennent fréquemment n'hésitant pas à se mettre en route bien avant le lever du soleil, malgré le froid souvent piquant dans la montagne ou sur les hauts plateaux. A cela il y a bien un petit mérite, surtout par temps de pluie ou de brouillard : partout le coin du feu ou la natte bien chaude ne sont dédaignés le matin.

Ils montrent une vraie générosité pour les églises, surtout celles en construction. La richesse actuellement n'est guère leur partage ! Par suite du change, des frais de transports, les tissus coûtent dix fois plus qu'avant la guerre, et c'est à peine s'ils en peuvent trouver pour se vêtir. Les tissus sont de plus en plus l'objet d'échange désiré, mais ils sont introuvables ! Arabes, Indigènes, Grecs, ne les cèdent plus contre l'argent, mais contre des peaux ou autres marchandises. Pour des tissus, ni porteurs, ni ouvriers ne manquent, si nombreux en désire-t-on. Il est regrettable que les missionnaires ne puissent procurer du travail à la jeunesse : elle y gagnerait à tous points de vue, et le Vicariat également. La guerre nous a mis très en retard pour la construction des églises surtout, or le coût de la main-d'œuvre monte très rapidement : il suit l'évaluation de la houe ou de la brasse de cotonnade, deux unités monétaires ! L'arrivée des colons, marchands européens, les projets nombreux de constructions du Gouvernement, s'ils s'exécutent, ne feront qu'accélérer cette hausse au grand dam de l'économe général !

Par contre, la crise de la natalité ne se fait pas sentir ! C'est un sujet d'étonnement pour les étrangers de voir ce grand nombre d'enfants dans les familles, et les troupes de marmots dans nos églises. Actuellement le Vicariat compte 7. 086 petits enfants, nés de chrétiens, qui n'ont pas sept ans ; 1.394 de 7 à 12 ans reçoivent les Sacrements, et, sur ce nombre, cette année, 470 se sont pour la première fois approchés de la Sainte Eucharistie. C'est le blé qui lève !

Désormais les écoles doivent se recommander gravement à l'attention des missionnaires surtout devant la menace protestante ; puis le Gouvernement parle aussi d'établir ses écoles, confessionnelles ou laïques ? Grave question ! Nos petites écoles rurales sont nombreuses, mais pas assez ; les chapelles-écoles ou succursales sont au nombre de 95, c'est trop peu pour la population.

M. le Résident de l'Urundi vient de s'adresser aux missionnaires pour avoir le texte d'un livre officiel de lecture pour l'Urundi. Dans le Ruanda il y a semblable projet. C'est parfait ! mais, la science pour la science est encore pour la jeunesse tant du sud que du nord d'un attrait assez mitigé. Les parents pensent toujours (peut-on les blâmer !) que l'enfant est au monde aussi pour leur rapporter quelque avantage matériel, par suite ils sont peu portés à largement seconder les vues du missionnaire. Autrefois certains travaux étaient réservés aux écoliers, la classe n'ayant lieu que le matin ! La guerre, le change sont passés !

Dans tout le Vicariat, les enfants peuvent aller à l'école de leur choix, en général. Dans le Nord, c'est-à-dire le Ruanda, il y a cependant à distinguer entre l'aristocratie et le peuple, si l'on peut se servir de grands mots, c'est-à-dire Batutsi et Bahutu. Pour les premiers, à cause du Roi, le principe posé et suivi par le Gouvernement est le suivant : tout jeune Mututsi âgé de moins de 16 ans doit suivre l'école choisie par son père, école catholique, gouvernementale, ou protestante. En principe, tout Mututsi âgé de 16 ans est déclaré majeur, émancipé de la tutelle paternelle et peut librement se décider pour l'école de son choix. Eventuellement, le mariage a les mêmes effets qu'une déclaration de majorité. Par école il faut pratiquement entendre souvent religion car ce que certains parents craignent c'est qu'avec l'alphabet n'entre le virus religieux, cela, en général, non par hostilité, mais par crainte, mais nous avons tout près deux catéchistes. Les élèves peuvent venir à leur gré parler de religion chez les catéchistes et nul ne peut de ce fait, d'après la volonté de M. le Résident, chercher noise à ces derniers : c'est aux parents à surveiller leurs enfants, à prendre les moyens propres à enrayer les désirs efficaces de conversion. Et de temps à autre ils oublient la vérité du proverbe de l'Urundi et du Ruanda : « *Inkoni ishikira igufa, ntishikira ingeso*. Le bâton atteint l'os, mais n'atteint pas la mauvaise habitude ». Difficultés et souffrances souvent avivent le désir du salut. Et c'est le proverbe, nous disent ces chers petits hommes : « *Aho kwishima, washimwa n'Imana !* Mieux vaut que Dieu soit content de toi, que toi de toi-même ». Ou cet autre : « *Imana iluta ingabo*. Dieu est le meilleur bouclier ! » Reconnaissons-le, M. le Résident se montre vraiment impartial dans l'application des

principes. Voici un cas. Un neveu du roi Musinga, jeune homme de 18 ans environ, marié, avait été désigné par son père pour suivre l'école de la capitale, tandis que deux de ses jeunes frères étaient laissés libres de suivre l'école d'une de nos stations. Le jeune homme aimait la Mission, on lui suggéra de s'arranger avec le Résident. **Ces jeunes gens ne sont pas timides** et M. le Résident est très accueillant. Ce fut vite fait : le surlendemain il rentrait chez lui avec une attestation dûment signée qu'il était libre de s'instruire comme il voulait chez les Pères, sans que nul n'eût à s'opposer à son libre choix.

Pour nombre de chefs, grands ou petits, le roi reste, en grande partie, le suprême dispensateur des biens, terres et troupeaux ; l'école gouvernementale se trouvant à la capitale, dans leur esprit, doit être celle du roi, et y envoyer un enfant c'est faire la cour au maître, ménager la chèvre et le chou. D'autre part, le roi, sans être ouvertement hostile à la religion et tout en sachant être juste à l'occasion, craint de voir la jeunesse, réellement attirée par cette religion, venir chez les missionnaires. C'est question de politique.

De tout temps, avant la guerre, la politique suivie par l'ancien gouvernement dans le Ruanda fut diamétralement opposée à celle du Burundi. Au Burundi on appliquait la formule « diviser pour régner », parfois au grand dam des pauvres populations ; au Ruanda l'ordre était « Centralisation, centralisation ! » Et ce ne fut pas toujours sans conséquences pénibles et regrettables. Nous n'avons pas à apprécier cette anomalie, mais nous constatons qu'une des résultantes fut que de tout temps le Burundi eut plus de libertés et pour les particuliers et pour les chefs.

Le jour cependant où, au Nord, le Gouvernement, pour que sa directive devînt plus réelle, se réserva une part dans la nomination des chefs, jusque là dépendante uniquement du bon plaisir du roi et, parfois, indirectement de l'action des vieux, il y eut en haut une mise en garde instinctive contre tout ce qui est européen. C'est à prévoir, et c'est normal. La mesure gouvernementale, juste, naturelle, totalement nécessaire à l'évolution du pays, mais limitative de la puissance absolue du roi, privé précédemment, encore à très juste titre de son droit arbitraire de vie et de mort, devait inciter Musinga à se défier

de la religion. Inévitablement, plus les gens se rapprochent des Européens, plus ils prennent confiance en leur autorité et plus facilement s'adressent à elle dans les cas arbitraires opposés aux ordres. **N'oublions pas que nous nous trouvons en présence d'une autocratie absolue, dont l'autorité est à la fois politique et religieuse, qui seule a vraiment droit de propriété. Raison de plus pour les missionnaires de prêcher sans détour *verbo et opere* le respect que l'Eglise exige pour toute autorité légitime même païenne. Peu à peu les préjugés tomberont ; à nous de faire d'abord nos miracles par la prière, l'action apostolique réglée ; Dieu fera alors les siens.**

De MM. les Résidents du Burundi et du Ruanda, même du Gouvernement Général de Kigoma, nous viennent de nombreuses demandes de clercs ; plusieurs administrations commerciales font de même. Un nombre de jeunes gens sachant bien lire, écrire, parler kiswahili et français ont été fournis, mais impossible encore de satisfaire à toutes demandes. Une école « normale », si l'on veut, se fait de plus en plus nécessaire : elle répondrait à ces besoins, nous donnerait aussi les maîtres d'école plus formés et plus nombreux qu'exige la situation. Ce point ne sera pas délaissé par les Protestants.

Cette année nous avons eu la visite de M. Frank, Ministre des colonies de Belgique. Monsieur le Ministre arrivé par Mombasa-Nairobi, Entebbé-Kigézi a visité les Missions de Kigali, Kabgayé, d'où il gagna Nyanza, puis Issavi, Kanyinya et Mugeru. L'impression produite sur lui par nos Missions ne semble pas avoir été défavorable. **Monsieur le Ministre a décidé la création, dans le Burundi, d'une école pour former des médecins indigènes, et, dans le Ruanda d'une autre pour des vétérinaires** : les uns et les autres, après trois années de cours, seraient placés dans les provinces. Cela suppose évidemment une éducation, une instruction préalable. **Il semblait que d'abord, seuls les jeunes gens de race mututsi seraient admis.** Le point important pour nous est l'esprit qui régira l'enseignement donné, car lancer à l'aventure nos meilleurs jeunes gens pour les condamner, ou à peu près, à perdre la foi est impossible et inadmissible. En elle-même l'œuvre est bonne et désirable. **M. le Ministre pousse beaucoup à l'enseignement des métiers : former des artisans habiles le plus possible. Par contre il nous a semblé n'être nullement**

partisan de l'instruction, même élémentaire, pour le peuple, le commun. Nous, nous voulons cette instruction pour la conservation de la foi, de la piété de nos chrétiens.

A Nyanza, à une question du roi, M. le Ministre répondit que nul n'était obligé de se convertir : c'est évident ; mais que chacun était libre d'étudier la religion et de l'embrasser. C'était une vérité bonne à répéter. Nous avons été satisfaits de ce voyage de Son Excellence.

Dans les deux Résidences du Burundi et du Ruanda la Belgique prend à cœur de travailler et de faire œuvre sérieuse. Des routes se font un peu partout, et certaines sont de bonnes routes pour autos. Le chef-lieu de la Résidence du Ruanda a été transporté de Kigali à Nyanza : c'est plus logique. Le Gouvernement Général de Kigoma sera transporté près d'Usumbura, lorsque l'Angleterre aura pris possession de Kigoma. Mais quand aura lieu cette cession ? C'est difficile à prévoir.

Les relations avec le Gouvernement et tous ses agents dans les deux Résidences, sont véritablement bonnes et cordiales. **Messieurs les Résidents ne manquent jamais l'occasion de montrer aux Grands et au peuple qu'une véritable union règne entre eux et les Missions. Les missionnaires, de leur côté, s'efforcent d'agir toujours de même et de rendre les services en leur pouvoir.**

Un mot enfin du matériel. Si les chrétientés croissent, les églises ne s'agrandissent guère. A Mugéra, à Kanyinya, à Kabgayé, à Rulindo, voire même à Kigali, nous nous trouvons dans un très réel embarras. Il faut bien abriter les chrétiens, leur permettre d'entendre la parole de Dieu, d'assister à la Sainte Messe. Le retard en lui-même est donc déjà un mal, il en est un second par suite de la hausse constante, et qui ne tombera plus, des salaires, des matériaux : Gouvernement, colons, commerçants, tout le monde veut bâtir ! Plus on attendra, plus aussi s'élèvera la note à payer. En ce moment il y a surabondance de main-d'œuvre, car chacun voudrait pouvoir se vêtir décentement.

Faute de personnel les Missions de Bushiru, dans le Ruanda, et de Buhoro dans l'Urundi n'ont pas été reprises ; l'œuvre des Oblats, ou des Frères catéchistes indigènes, a été interrompue malgré les demandes d'admission. C'est un de nos

regrets : ces auxiliaires dévoués rendraient de précieux services. **Le Noviciat des Sœurs indigène, provisoirement à Ruaza, a été installé définitivement à Issavi comme il en avait été au début de l'Œuvre.**

Que la Divine Providence soit bénie et remerciée pour le bien qu'Elle nous a permis de faire ; ce bien, qu'Elle daigne, pour sa gloire, le rendre fécond et stable !

Père L. Classe,
des Pères Blancs, Vicaire Général.

77. RAPPORT ANNUEL DU VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIVOU POUR 1920-1921

VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIVOU¹⁴¹

Kabgayé (Immaculée-Conception)

I. — LA MISSION

Personnel. – Par suite du départ pour l'Europe du P. Bricquet, économe général, le P. Lecoindre en plus de l'économat de la maison, a dû encore se charger de la gestion des affaires matérielles du Vicariat. Le P. Schumacher, venu de Rwaza, prit la direction de la Mission, aidé par deux prêtres indigènes : PP. Joseph et Jovita. **Les FF. Anselme et Adelphe s'occupent de la construction de la nouvelle cathédrale ; le premier a les travaux de menuiserie, le deuxième la direction du chantier, le P. Lecoindre surveille la préparation des matériaux.** Pour la construction elle-même, on en est en ce moment aux premières rangées de briques au-dessus des confessionnaux.

Chrétiens. – Le nombre des chrétiens vivants s'élève à 1.871, dont 1.100 sont susceptibles de recevoir les sacrements. Confessions, 30.000 ; communions, 120.000. Cela fait plus de

¹⁴¹ Rapport Annuel du Vicariat Apostolique du Kivou : 1920-1921, in *Rapports Annuels*, A.G.M.Afr., pp. 473- 502. Le Rapport Général du Vicariat manque à cause de l'absence de son rédacteur, le P. Classe. A ce moment-là, ce dernier séjournait en Europe.

10 communions pour chaque chrétien par mois. Certains viennent à la sainte table tous les jours.

Cette année nous avons baptisé encore quelques représentants de la race noble ; nous n'avons qu'à nous féliciter du bon exemple donné par nos Batutsi chrétiens, qui d'adversaires influents sont devenus de puissants auxiliaires. Parmi les néophytes du dernier baptême se trouve même une vraie princesse, arrière-petite-fille de roi : *Tempora mutantur*¹⁴². Ce mouvement, commencé timidement en 1913 est donc parvenu à maturité en ce moment-ci, et promet toujours davantage pour l'avenir.

Le point capital pour une chrétienté est sa formation à l'esprit chrétien, de manière à l'élever au-dessus d'un christianisme à simples formules, ce qui est le grand danger chez nos indigènes, qui seraient plutôt portés, comme le peuple élu d'autrefois, à une religion aux observances rituelles, purement extérieures. Cette tâche demande une préoccupation constante de la part du missionnaire dans ses instructions, où il ne peut aucunement se contenter d'un simple exposé dogmatique, si lucide qu'il puisse être. Nous essayons de résoudre cette difficulté pratiquement, en proposant à l'auditoire les conclusions morales qui sont contenues dans tel point de doctrine, en les formulant à haute voix en résolutions appropriées que les fidèles offrent à Dieu par manière de prières, à haute voix eux aussi, en reprenant les paroles du prédicateur phrase par phrase. De même encore ils ont chaque jour une action de grâces après la Sainte Communion sous forme d'affections et entretien avec Notre-Seigneur sur un point de doctrine, de sorte que peu à peu, doucement, les esprits et surtout les cœurs se mettent au niveau chrétien. « **Prier** » pour nos **pauvres Noirs ne consiste trop souvent qu'en un simple déroulement de formules apprises par cœur** ; les plus avancés demanderont encore de leur libre essor les biens matériels ; mais combien y en a-t-il à se rendre compte des biens inestimables, contenus précisément dans cet exposé du dogme qui frappe leurs oreilles, ou à les estimer au-dessus de tout avantage terrestre et à les demander à Dieu en maintenant cet

¹⁴² « Les temps changent ».

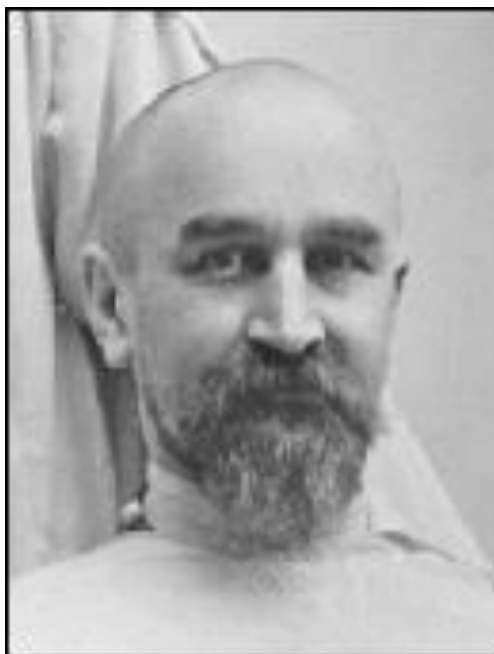
ordre de priorité ? Il y en a sans doute car : *Spiritus ubi vult spirat*¹⁴³. Mais il faut bien les aider à entendre.

Les chiffres pour les écoles représentent la gente écolière chrétienne ; strictement pariant nous aurions autant d'écoles que de divisions dans le catéchuménat. L'école des chefs est toujours bien fréquentée ; cependant il leur faudrait une instruction un peu supérieure, y compris des notions fondamentales de philosophie sociale, eux qui doivent être la « forme » de notre société plus tard. Si cette philosophie peut devenir du christianisme, cela vaut encore mieux.

Catéchumènes. – **Au point de vue prosélytisme, les groupements organisés de nos chrétiens (*inama*), ont produit des fruits bien consolants. Chaque colline a une inama ou plusieurs, suivant le nombre des chrétiens. Chaque inama est présidée par un « ancien ». Ce serait un peu long d'exposer tout ce mécanisme d'inama générale une fois par semaine à la Mission et d'inama particulières chaque semaine sur les collines, où on répète la doctrine de la semaine aux chefs de famille, qui, eux, la portent dans leurs foyers.** De plus ils se soutiennent mutuellement, eux et leurs catéchumènes, dans ces groupements, les pauvres sont secourus régulièrement et, en ce moment, ils font des quêtes organisées en valeurs et main-d'œuvre pour leur nouvelle cathédrale. Ils se proposent d'atteindre la somme de mille francs. Donc, dans ces *inama*, ils sont éduqués systématiquement au prosélytisme chrétien, et maintenant qu'ils ont été dans cette école de formation depuis une demi-année, la plupart des chrétiens ont leurs prosélytes, chacun de 2 à 10 et plus, qui reçoivent aussi leur première instruction dans ces mêmes *inama*. Cela fait que les récentes recrues se montent à plus de mille, s'ajoutant aux anciens catéchumènes, travail d'un trimestre. Sept cents avaient passé avec succès leur premier examen ; cependant, pour nous permettre une plus longue probation et conserver le mouvement d'ascension continue, nous n'en avons admis qu'une bonne centaine dans les séries régulières, les autres restants aux soins des *inama*.

¹⁴³ « L'Esprit souffle où il veut ».

Succursales. – Les quatre succursales vont tout doucement leur train comme la Mission de Kabgayé elle-même dans ses premières années. L'une a une centaine de chrétiens maintenant et les trois autres une trentaine en moyenne. Elles vont



donc être assez vitales pour fonder des sous-succursales. Ce sera le travail de cette année qui trouvera son exposé dans le prochain rapport. L'erreur s'organise aussi et il s'agira de la prévenir en occupant le plus de centres possibles.

Chronique. – Nos séminaristes vont régulièrement rehausser l'éclat de la fête de l'Indépendance au 31 juillet. Ils sont toujours invincibles aux matches de football contre l'équipe royale, victoires dont quelque gloire re-

LE P. SCHUMACHER (1878-1957) tombe aussi sur la Mission.

9 janvier 1921 : **Grande solennité de la remise à Sa Grandeur Mgr Hirth de la décoration de l'ordre du Lion, dont Sa Grandeur est nommée officier ; la joie du jour est troublée par le fait de l'absence du R. P. Classe, qui est nommé chevalier du même ordre.** La remise est faite par M. le Résident Van den Eeden en présence des Européens de Nyanza et de la compagnie qui rend les honneurs : les deux princes aînés sont députés par Musinga et lisent une adresse au nom de leur royal père. Une grande foule de chrétiens, catéchumènes et païens, forment le cadre de ce tableau imposant. Plusieurs confrères sont venus partager notre fête.

Impossible de mentionner toutes les visites d'Européens dont est honorée notre Mission. Cependant signalons la réception solennelle de Monsieur le Commissaire Royal Marzorati, venant en auto de Nyanza avec **M. le Lieutenant Defawe**, et, pour la première fois, Musinga. Le roi est ramené à

Nyanza le jour même, vu que les « Yuhi », c'est-à-dire les rois portant le nom de Yuhi, ne peuvent pas passer la nuit en dehors de leur capitale. Il partit enchanté des ovations qu'il reçut de ses fidèles ouailles des Marangara.

Monsieur le Commissaire Royal ne partit que le surlendemain, nous laissant tous sous le charme de la personnalité d'un homme supérieur.

Que Marie-Immaculée préside à de nouveaux développements de cette chère Mission de Kabgayé qui lui est consacrée !

Personnel au 1^{er} juillet 1921 : S. G. Mgr Hirth ; P. Lecoindre, économe général, supérieur ; P. Schumacher ; FF. Anselme et Adelphe.

P. SCHUMACHER

II. LE GRAND SEMINAIRE ST-CHARLES.

Voilà que l'exode qui se produit chaque année au commencement des vacances, a dispersé tous nos grands Séminaristes dans les diverses Missions du Ruanda et du Burundi. Le 11 juillet avait lieu l'examen écrit de philosophie et de théologie ; le jour suivant était consacré aux petits cours, et l'examen oral clôturait, le 13, l'épreuve peu intéressante pour tout séminariste, blanc ou noir. Cependant nous sommes en droit de nous réjouir du succès ; les notes sont très suffisantes généralement ; il y en a même de très bonnes. Aussi est-ce avec grand enthousiasme qu'on se prépare au départ, et le 15 juillet, après la Sainte Messe et les prières de l'itinéraire, quatre groupes composés chacun d'autant de Séminaristes descendent la colline de Kabgayé, pour prendre les uns la direction des hautes montagnes du Kinyaga, où déjà le P. van Heeswijk, supérieur de Mibirizi, les attend, et d'autres le chemin de Zaza par Kigali - Rwamagana, tandis qu'un troisième se dirige sur Issavi, et que quatre Séminaristes, originaires du Burundi, ont la joie d'aller revoir leur pays natal, après six ou sept ans d'absence. Un cinquième groupe, composé seulement du P. Isidore Semigabo et du F. Asteri, suivra quelques jours plus tard pour aller à Rulindo.

Que vont faire nos Séminaristes dans ces diverses stations ? D'abord, évidemment, ils se reposeront des fatigues de l'année, mais ce sera aussi pour eux un petit essai de vie apostolique. Ils auront un voyage de deux, trois, cinq jours et plus pour l'aller, et autant pour le retour ; et si l'accueil qu'on leur fera auprès des chefs sera généralement bon, parfois il y aura pourtant de petites humiliations à supporter ou de vraies privations à endurer, sans parler des fatigues de la marche dans un pays aussi accidenté que le Ruanda. Puis, une fois arrivés au poste désigné, ils aideront *pro modulo suo*¹⁴⁴ dans les différents travaux du ministère : écoles, catéchismes, visites aux chrétiens et catéchumènes. Là encore ils auront mainte occasion de pratiquer les vertus apostoliques : humilité, patience, charité, dévouement et zèle dans l'emploi confié à chacun. Après un séjour d'un mois environ dans les stations les plus éloignées, ils se dirigeront de nouveau sur Kabgayé, pour que tout soit prêt à la rentrée et pour le commencement de la retraite (28 août).

Les quatre nouveaux aspirants qui entreront en philosophie, porteront le nombre de nos Grands Séminaristes à 21.

Il y aura alors :

4 séminaristes en 1^{ère} année de philosophie.

5 séminaristes en 2^e année de philosophie.

7 séminaristes en 1^{ère} année de théologie.

3 séminaristes en 3^{ème} année de théologie

2 séminaristes en probation (1^{ère} année), ayant fini leur troisième année de théologie.

Il n'y a pas eu d'ordinations pendant le cours de l'année, et il faudra patienter trois à quatre ans avant de voir se renouveler le grand événement appelé par tous nos vœux : l'ordination sacerdotale.

Quelques faits glanés dans le cours de l'année.

– Le 20 août 1920, le P. van Heeswijk nous quitte pour prendre la direction de la Mission de Mibirizi ; à sa place Monseigneur nous donna le P. van Uden, qui après son arrivée au Ruanda (décembre 1919) avait exercé son zèle à Lwamagana. C'est le R. P. Déprimoz, supérieur du Petit Séminaire, qui vou-

¹⁴⁴ « Chacun à sa manière ».

lut bien prêcher la retraite de rentrée, qui dura six jours en complet silence et se termina le 4 septembre 1920.

Le samedi 30 octobre et les deux jours suivants, il y eut grand congé en l'honneur des Bienheureux Martyrs de l'Uganda. Comme notre chapelle est trop petite pour y célébrer des offices un peu solennels, la solennité eut lieu au Petit Séminaire ; le troisième jour nous assistâmes à la Messe pontificale ainsi qu'aux autres offices célébrés dans l'église de la paroisse.

Le 21 novembre, fête de la Présentation de la Sainte Vierge, il y eut au salut renouvellement des promesses cléricales.

Le 30 novembre, le R. P. Oomen, visiteur, vint habiter quelques jours au Séminaire ; le 3 décembre il chanta la grand'messe.

Le 11 janvier, Monseigneur Hirth, notre vénéré Vicaire apostolique, et **le R. P. Classe (parti pour l'Europe le 20 août passé)**, sont solennellement décorés de l'Ordre royal du Lion, par Monsieur le Résident. Le Grand Séminaire est heureux d'assister à cette fête splendide, sans y prendre une part active du reste.

Signalons encore le Triduum solennel en l'honneur de St-Joseph que nous fêtâmes en nous unissant encore au Petit Séminaire ; puis le grand événement du 7 juillet : visite de Monsieur le Commissaire Royal accompagné de Sa Majesté Yuhi Musinga.

Peu à peu, grâce à l'heureux développement du Petit Séminaire, le Grand Séminaire lui aussi gagne en nombre et importance. Puisse l'esprit sacerdotal et apostolique y grandir et fleurir en même temps. Cet esprit ne saurait s'introduire que peu à peu chez de jeunes Africains n'ayant que 7 ou 8 ans de vie chrétienne depuis leur baptême. Il est touchant et consolant de voir comment, chez nos Séminaristes, là où la grâce rencontre une vraie bonne volonté, piété et efforts sérieux, les caractères se forment et mûrissent à l'ombre du sanctuaire, et de constater d'année en année les progrès réalisés dans les vertus d'obéissance, d'humilité, d'abnégation, et dans l'amour pour Jésus et les âmes. Que ceux qui liront ces lignes veuillent bien s'intéresser au développement des séminaires indigènes, et se souvenir dans leurs prières de cette œuvre aussi importante que délicate et difficile.

P. DONDERS

III. – PETIT SEMINAIRE ST-LEON

Le mois de juillet est attendu avec une impatience anxieuse par toute notre jeunesse. Il faut dire aussi que c'est le mois des examens de fin d'année et, ici comme ailleurs, on aime beaucoup mieux la fin que le commencement de cette cérémonie. Mais voilà : *in cauda venenum...* Suit la publication des notes. On pense alors tout naturellement à la parabole du figuier stérile qui fut le thème de quelques lectures spirituelles pendant l'année : aux examens les maîtres ont voulu cueillir les fruits qui manquent sur certains arbres, et alors : *Ut quid terrae*¹⁴⁵ occupât ? Pour ceux qui ont bien réussi dans leurs examens, la joie est sans mélange, ils ne pensent plus qu'aux vacances ; chez ceux, au contraire, qui ont conscience de n'avoir pas précisément émerveillé les examinateurs, il y a quelque peu d'inquiétude, et pour cause ! Un beau matin le Père Supérieur avertit discrètement l'un après l'autre ceux qui, tout à l'heure, vont rentrer dans leur foyer pour y chercher des occupations plus en rapport avec leurs aptitudes ; à vrai dire, ces exclus ne sont ordinairement pas enchantés de la décision et les larmes coulent quelquefois, car malgré les inconvénients d'une vie excessivement réglementée, ils aimaient bien la vie du Séminaire.

Ce n'est guère qu'après ces exécutions que commence vraiment pour tous, la joie exubérante des vacances. Cette année encore nous avons passé celles-ci au Séminaire en attendant le jour, éloigné peut-être, où nous pourrions avoir une maison de campagne assez spacieuse et bien située.

L'expérience nous a prouvé que, pour nos Barundi et nos Banyarwanda, les vacances passées au Séminaire sont les plus salutaires au point de vue moral et physique, et, je crois pouvoir l'affirmer, celles qui deviennent peu à peu les plus goûtées de nos enfants. Il faut évidemment s'ingénier à rendre intéressants ces jours de repos : on se rappelle les jeux de son enfance, on tâche de trouver ceux qui intéressent le plus nos élèves, on fait quelques promenades, on va patauger dans la rivière, que sais-je encore ? Le Père Econome tire même parti de la situation : des maisons à reblanchir, voire même une petite construction en briques à édifier, n'est-ce pas un amu-

¹⁴⁵ « Pourquoi occupa-t-il la terre ? »

sement pour les enfants ? Et ils vous font cela avec une joie, un entrain, je ne vous dis que cela !

Au 21 juillet nous sommes allés à Nyanza, résidence transitoire et capitale du Ruanda, pour y fêter « l'Indépendance Belge ». Comme de coutume, bénédiction du Très Saint Sacrement le matin avec Te Deum solennel au milieu d'un grand concours de peuple. Le roi Musinga lui-même y assiste en grande tenue ; les chants sont exécutés par nos élèves avec beaucoup d'entrain. Après cela revue et défilé des troupes ; dans l'après-midi, jeux et danses indigènes dans l'enceinte royale ; puis à 16 h., à la plaine des sports, match de football entre les élèves du Petit Séminaire et les élèves de l'Ecole de Nyanza : cette fois encore, nos jeunes gens ont à cœur de soutenir l'honneur de la maison, et ils y réussissent ; leur victoire est complète. Les élèves de l'Ecole de Nyanza ont l'air plutôt découragés ; c'est, je crois, la cinquième fois qu'ils sont battus par les nôtres, voudront-ils encore recommencer la lutte ? Ils sont vaincus chaque fois, disent-ils, parce que les Séminaristes commencent toujours par « faire leur messe le matin et par réciter leurs prières ». Peut-être bien, mes chers amis ; mais alors faites comme eux, au lieu de rester dans le paganisme !

Ce voyage à Nyanza fut la seule grande promenade que nous fîmes pendant toute la durée des vacances.

Vers la fin du mois d'août les nouvelles recrues nous arrivent de toutes les directions tandis que cinq de nos élèves les plus avancés franchissent le seuil du Grand Séminaire. Les nouveaux sont reçus avec un grand enthousiasme par les anciens ; tous s'empressent pour faire à qui mieux mieux les honneurs de la maison à leurs jeunes condisciples. D'ailleurs comment ne mériteraient-ils pas les sympathies de tout le monde quand ils nous arrivent avec un signalement tel que celui-ci par exemple : « Nos trois jeunes gens ont hâte d'arriver chez vous. Le jour de leur départ, ils ne semblaient plus toucher la terre, tant leur âme haletante les poussait vers le Séminaire. Ce ne sont ni des phénix, ni des oies ; puissiez-vous en faire des cygnes dont la blancheur rappelle la pureté sacerdotale de ces futurs ministres de Dieu : des cygnes dont le chant rappelle leur voix apostolique qui fera retentir partout au Ruanda les merveilles du Seigneur ! »

Eh ! bien, cher lecteur, qu'en dites-vous ? Y aurait-il encore des confrères qui ne convoiteraient pas une petite place au Séminaire pour travailler à la formation de ces jeunes âmes ? Avis aux amateurs !

Le 1^{er} septembre au soir, s'ouvrait la petite retraite de trois jours prêchés par le P. Schumacher, et le 6 les cours recommençaient.

Une heureuse circonstance est venue rompre la monotonie de la vie régulière du Séminaire. Le 6 janvier, nous recevions une bonne nouvelle : **M. le Résident du Ruanda nous annonçait par lettre que Monseigneur Hirth était nommé « Officier de l'Ordre Royal du Lion » et le R. P. Classe « Chevalier du même Ordre ».**

C'est le 11 janvier qu'a eu lieu la remise de la décoration à Sa Grandeur sur la place de la Mission, pavoisée aux couleurs belges pour la circonstance. A 9 heures, les clairons sonnent aux champs ; suit la revue de la troupe, après quoi Monsieur le Résident donne lecture de la proclamation ; la médaille est épinglée sur la poitrine de Monseigneur. Jamais distinction ne fut mieux méritée ; aussi nous sommes heureux et justement fiers de voir à l'honneur notre Vénéré Père dont les longues années d'apostolat furent si pénibles parfois et si mouvementées, mais combien fécondes.

Deux discours, l'un en kiswahili, par l'abbé Joseph Bugondo, l'autre en kinyarwanda par le P. Lecoindre, expliquent à la foule massée sur la place la signification de cette cérémonie officielle. Là-dessus, les élèves du Petit Séminaire exécutent les chants nationaux « La Brabançonne ». « Vers l'Avenir ». Un des fils du roi Musinga lit la lettre de son père à l'adresse de Monseigneur et offre à Sa Grandeur un cadeau de la part du roi et un autre encore de la part de la reine-mère. Les clairons ferment le ban et la troupe défile.

Suit une cérémonie religieuse à l'église où Monseigneur donne le salut du Très Saint Sacrement. Des places ont été réservées aux fils de Musinga et aux Batutsi qui ont eu la chance de pouvoir entrer, car les moins lestes ont dû se résigner à rester dehors. La foule est telle que l'on n'a même pas pu empêcher l'envahissement des fenêtres qui servent de niches à ces vivantes statues noires. Les soldats sont au port d'armes au milieu de l'église. Le Te Deum est enlevé avec un enthousiasme peu ordinaire, d'ailleurs bien compréhensible :

nos élèves ont leur manière de dire au bon Dieu merci des honneurs rendus à notre Vénéré Père. Pendant la bénédiction les clairons sonnent. En un mot, cérémonie splendide ! Il y manquait le R. P. Classe qui eût bien mérité d'être à l'honneur ce jour-là à côté de Sa Grandeur. « Ce n'est d'ailleurs que partie remise ! » disait Monsieur le Résident.

Le personnel tout à fait réduit du Petit Séminaire est resté tel quel durant toute cette année, savoir : P. Déprimoz et P. Vanneste.

P. DEPRIMOZ

Issavi (Sacré-Cœur de Jésus)

Cette année trouve la Mission d'Issavi dans sa belle adolescence : elle vient de dépasser sa vingtième année. Je ne parle pas de cet âge des beaux espoirs, des grands projets, dans la vie d'un homme, non, après vingt ans une Mission doit voir se réaliser en partie déjà les beaux espoirs, les grands projets, de ses fondateurs. Aussi bien, suis-je heureux de dire que Issavi grandit et s'affermi. 5.014 chrétiens vivants – bien que d'inégale vigueur, cela s'entend – sont groupés autour de notre église. Aux jours de dimanche et de grandes fêtes, ils y accourent en grand nombre, et cette affluence de nos ouailles est, entre plusieurs autres, un moyen d'apostolat. Les sacrements ont été cette année encore assidûment reçus : nous comptons 49.000 confessions et 151.000 communions.

Mention doit être faite des cinq cents et quelques enfants chrétiens de 6 à 12 ans qui reçoivent les sacrements et sont assidus à venir au catéchisme 3 ou 4 jours par semaine. Turbulente gent assurément qui ne manque point d'exercer la patience des Sœurs Blanches, nos précieuses auxiliaires, mais sans cependant lasser leur dévouement.

La Mission d'Issavi voit commencer l'œuvre des Sœurs indigènes : le noviciat établi ici même compte deux professes et dix-huit novices. Souhaitons de voir se développer cette œuvre, pour le plus grand bien de la Mission, espérons-le. Mais, à part ces quelques âmes se destinant à la voie des « conseils évangéliques », la fréquentation régulière des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie dénote l'effort de nos ouailles à conformer leur vie aux préceptes divins. Sur la plupart des col-

lines, une ou deux fois la semaine, hommes et jeunes gens se rencontrent en un lieu fixe de réunion. Les chrétiens présents y écoutent les avis que les missionnaires ont chargé l'un d'eux de communiquer aux autres ; on y tranche les petits différends, on s'encourage mutuellement en se sentant unis. La réunion, courte d'ailleurs, et qui jamais, que je sache, ne dégénère en libations copieuses, se termine par la récitation du chapelet. Et elle donne de bons résultats pour l'union de nos néophytes.

Nos catéchumènes (800 sont à deux ans du Baptême) sont assidus et nous sont une preuve que les chrétiens font rayonner autour d'eux la foi de leur Baptême. Des égarés affichent d'autre part leur vie irrégulière, mais grâce à Dieu, leurs mauvais exemples sont avantageusement neutralisés par la régularité des chrétiens fidèles à leurs engagements.

Petites nouvelles. – **Le 18 août 1920 le R. P. Classe, Vicaire Général du Kivu, part pour l'Europe à l'appel de nos Supérieurs Majeurs. Le P. Zuure l'accompagne en son voyage.**

22 août. – Arrivée du P. Giai-Via venant de Mibirizi et nommé à Issavi.

30 octobre. – Première visite du R. P. Oomen, supérieur régional.

Au 1^{er} novembre nous clôturons le Triduum solennel en l'honneur des Bienheureux Martyrs de l'Uganda.

13 novembre. – Arrivée, de Nyundo, du R. P. Zumbiehl, nommé aumônier du Noviciat des Sœurs indigènes.

1^{er} mars 1922. – Le R. P. Pouget était allé prendre à Kabgayé un mois de repos auprès de Sa Grandeur Mgr Hirth. Aujourd'hui ce cher confrère nous revient ragaillardé par ces quelques semaines de trêve à ses travaux.

18 mars. – Visite de Musinga, dans l'auto que Bula-Matari (le gouvernement) lui a procurée.

21 juin. – Visite à la Mission de M. Marzorati, Commissaire Royal. Et l'on prévoit que, à brève échéance, la peste bovine sera maîtresse de tout le Ruanda. Musinga et un bon nombre de ses chefs se montrent sceptiques devant les résultats des travaux du service vétérinaire. L'inoculation, loin d'enrayer le mal, disent les Batutsi, ne ferait que le propager plus rapidement ; c'est que, à leur avis, jamais Européen ne saurait pré-

tendre, en question d'élevage des bêtes à cornes, à la compétence incontestable !! d'un « vrai Mututsi du Ruanda ». Ils le disent, comme ils le pensent.

Personnel du poste au 30 juin 1921. – P. Ecomard, supérieur ; P. Zumbiehl, aumônier du Noviciat des Sœurs indigènes ; P. Pouget ; P. Giai-Via, économe.

P. ECOMARD

Nzaza (Reine des Saints)

Il y a dix ans Nzaza laissait beaucoup à désirer. Depuis plusieurs années elle revient vers la ferveur. Ce n'est pas encore la conversion totale. 160 chrétiens restent toujours éloignés des sacrements ; quelques-uns se sont réconciliés avec Dieu. Par contre d'autres qui s'étaient montrés jusqu'ici persévérants ont suivi l'exemple des scandaleux. 145 ont manqué au devoir pascal. Le pays étant très riche en bananes, l'ivrognerie est assez répandue. Au milieu de tous ces mauvais exemples, parfois une punition divine tombe, produit des réflexions, et ramène des égarés à certaines fêtes. Une femme chrétienne, séparée de son mari, est morte au loin sans sacrements... Un ancien petit séminariste, nommé Stéphano, était habitué à désobéir aux Pères, à passer des mois entiers chez les chefs sans paraître à l'église. La peste bovine arriva ; la viande ne manqua pas. Il en mangea durant toute une semaine de Quatre-Temps, se moquant des chrétiens plus observateurs des préceptes de l'Église. On l'enterrait le jeudi suivant : il était mort sans avoir reçu les derniers sacrements.

Tel est le tableau noir de la Mission. Malgré tout, Nzaza donne un ministère laborieux aux missionnaires. Et nous sommes remplis d'une grande joie, *laetitia magna*¹⁴⁶, devant le relèvement qui s'opère petit à petit. Chaque matin les assistances à la messe sont nombreuses, elles le sont encore davantage tous les premiers vendredis du mois. Les sacrements sont bien fréquentés ; pour 1180 chrétiens adultes recevant les sacrements, nous avons les chiffres de 18 036 confessions, et 40 229 communions. Depuis une année les grandes filles ont accepté d'avoir leur jour de persévérance, le mercredi, où

¹⁴⁶ « Grande joie ».

elles assistent à la messe, communient, ont une classe et une instruction spéciales. Le Kissaka n'est pas le dernier pour fournir des postulantes au noviciat des Sœurs noires.

La générosité ne manque pas à nos fidèles ; ils savent faire des aumônes pour la Propagation de la Foi ! Durant cette année nous avons récolté la somme de 68 francs. Dans leur cœur, ils ont le respect et l'amour de leurs Pères ; en ces temps de peste bovine où notre troupeau disparaît, ils ont fait une entente entre eux, et à tour de rôle viennent déposer du lait sur notre table.

Deux cents enfants chrétiens viennent régulièrement, quatre fois par semaine, assister à la sainte messe, recevoir l'Eucharistie, écouter deux instructions, et apprendre à lire et à écrire. Nous avons un embryon d'école de catéchistes.
Quinze fils de chefs Batutsi fréquentent l'école de la Mission.

En cinq mois 250 postulants à la médaille ont été amenés aux catéchismes. On a couru les collines ; à beaucoup on a redit la nécessité de croire en Dieu et de venir s'instruire pour sauver leurs âmes ; aux parents on a fait connaître la défense de perdre leurs enfants avec eux-mêmes en les empêchant d'assister aux catéchismes ; aux enfants, aux adultes pusillanimes, on a donné des billets d'invitation : « Tu m'apporteras mon billet à la Mission, tel jour, à telle heure ! »

C'était le jour du catéchisme des postulants. Tous arrivaient, et on les introduisait dans la salle du catéchisme. Le premier pas était fait. Beaucoup continuent avec joie. Pourquoi pas ?

Cinq succursales sont en marche, avec 93 médaillés et 100 postulants.

Voici donc la toile ensoleillée du Kissaka ; il faudrait y ajouter les traits édifiants des chrétiens fervents, mais cela est *de more*¹⁴⁷ dans toute Mission. Elle surpasse le tableau noir, bien plus... elle l'efface.

*Jucundare (sic), filia Sion, et exulta satis*¹⁴⁸ ! Oui, chers confrères, qui avez travaillé à Nzaza, pour vous joie et merci ! Que toutes nos Missions passent par les diverses phases du cœur

¹⁴⁷ « De suite ».

¹⁴⁸ « Réjouis-toi, fille de Sion, et exulte la suffisance (c.-à-d. de manière à n'avoir plus besoin de rien d'autre ».

nègre, qu'elles s'abaissent, se relèvent, retombent encore, notre travail apostolique ne ressemble pas à ceux du siècle ; ses effets sont plus que séculaires ; ses derniers coups vont jusqu'à l'entrée dans l'éternité !

Au matériel, les orangers et caféiers donnent chaque année un bon rendement. Un hangar de cinquante mètres de long sur neuf de large pour briques ; un autre plus petit pour les gros bois vient d'être construit. La briqueterie va bon train, et bon nombre de briques sèches sont transportées journellement. Nous préparons les matériaux de la future grande église. L'actuelle est pleine aux grandes fêtes.

Du diaire glanons quelques faits.

Nuit du 6 mars. – Sauvage carrousel dans notre cour. Les hyènes y pénètrent, enlèvent le chien de garde et son petit. La nuit suivante, elles reviennent ; l'une mange la carcasse d'un mouton empoisonné à la strychnine, et crève sur place.

7 mars. – Monsieur Fiolle, administrateur de Lukira, vient examiner les mines de mica découvertes récemment. On avait espéré notre concours. Nous faisons comprendre que nous n'avons pas de temps pour cela ; et alors même que nous en aurions infiniment, telle n'était pas notre vocation.

4 avril. – Les premiers cas de peste bovine sont signalés aux environs. Nous avons confiance dans le succès du vaccin : vingt de nos bêtes sont crevées.

9 juin. – Justina, la femme d'Isaïe Chuma, Kabirizi, se pend. Depuis la mort de ses deux enfants, elle était devenue folle. **La miséricorde divine, comme les tribunaux humains, sait tenir compte des circonstances atténuantes. Mais, pour l'exemple, nous n'avons pas enterré la suicidée au cimetière.**

Terminons en redisant : *Servi inutiles sumus*¹⁴⁹ ! Honneur au Sacré-Cœur pour tout le bien opéré cette année à Nzaza. Huit familles se sont consacrées au Sacré-Cœur et l'ont introduit dans leurs cases. Cela a dû faire descendre de nombreuses grâces dans tout le Kissaka.

Personnel au 30 juin 1921 : P. van Baer, supérieur ; P. Vitoux, économiste ; F. Rodriguez.

P. VITOUX

¹⁴⁹ « Nous ne sommes que des serviteurs inutiles ».

Kigali (Ste-Famille)

Jusqu'au 17 janvier 1921 la Mission de Kigali était occupée par les PP. Moyse et Durand. En janvier dernier, force fut de la supprimer, par suite du manque de personnel. Un bon nombre de confrères sont, allés refaire leurs forces en Europe, et le renfort ayant été insuffisant, il a fallu songer à supprimer une station : on songea naturellement à la dernière fondée.

Quel dommage ! Cette Mission donnait déjà de belles espérances ! Les conversions s'annonçaient nombreuses ! Plusieurs succursales avaient été fondées ! Nous avons ici une école de fils de chefs qui promettait d'aller très bien. Nous abandonnons aussi une coquette maison d'habitation ! Espérons que cet abandon ne sera pas définitif et que bientôt des missionnaires pourront venir se réinstaller ici.

En attendant, la Mission est devenue une succursale de Lwamagana. Chaque mois un missionnaire vient y passer quelques jours. Jusqu'à maintenant c'est le dévoué P. Durand qui a bien voulu assurer ce service !

*Dominus mittat operarios in messem suam*¹⁵⁰.

P. LECOINDRE

Rwamagana (Notre-Dame des Victoires)

Dans le rapport précédent on a suffisamment insisté sur les circonstances qui amenèrent et favorisèrent la fondation de cette jeune Mission. Inutile d'y revenir.

Spirituel. – Nous n'avons pas encore à relater de baptême solennel ; nous ne sommes ici que depuis deux ans et cinq mois ; nous avons cependant pu faire quelques baptêmes in extremis et surtout nous avons préparé le terrain pour les futures récoltes. A Noël 1920 nous avons donné la médaille des catéchumènes à un premier groupe et depuis lors chaque trimestre amène son petit contingent. Les médaillés sont en tout

¹⁵⁰ « Que le Seigneur envoie des ouvriers dans la moisson ».

96. La première série suit les catéchismes préparatoires au baptême, ils seront régénérés à Noël de la présente année.

Les postulants se présentent tout doucement, de leur propre mouvement, à la suite d'une bonne parole ou d'un petit service rendu. **Souvent, c'est l'intérêt qui les amène aux catéchismes, histoire de gagner quelques francs par le travail qu'ils pourront trouver chez nous, entre temps la grâce produit son effet.** Parfois ce sont des coups tout à fait inattendus. Tel ce père de famille qui vint me trouver tout éploré. « **J'ai deux grandes filles, me dit-il, elles sont malades à mourir ; viens les voir et, si tu les sauves, elles sont à toi ; si tu refuses, demain elles seront la proie des hyènes dans le marais.** J'ai encore trois garçons : je te les donne tous, mais sauve mes filles ». Ce bon vieux jusqu'à ce jour nous avait caché ses enfants. Je le suivis avec ma boîte à pharmacie ; ce n'était pas loin : dix minutes de marche. Je trouvai les deux malades aux prises avec la malaria : 40° et 41° de fièvre ; une bonne purge, quelques grammes de quinine, elles furent sauvées et gagnées au bon Dieu. Huit jours après, le bon vieux tout radieux vint les présenter lui-même et maintenant les voilà ferventes catéchumènes ainsi que leur frère aîné.

Chaque Mission a ses petits moyens pour attirer les postulants ; ici le soin des malades est un des principaux ; **grâce au bon Docteur Latinne, qui a résidé cinq ans à Kigali, nous n'avons jamais manqué de médicaments. Il avait vu sur place notre clientèle, car il y a deux ans il vint prendre chez nous 12 jours de repos, aussi ne refusait-il jamais une demande.** « Je n'aime pas, me disait-il, donner des remèdes pour garnir les étagères d'une pharmacie, mais je sais, j'ai vu l'usage que vous en faites à Rwamagana, demandez toujours ; et puis, ajoutait-il, je serai heureux en rentrant de pouvoir dire à ma mère que j'ai fait un peu de bien au Ruanda, que j'ai même coopéré à la fondation d'une Mission ».

Nos écoles de garçons et de filles sont bien fréquentées et nous espérons que les résultats seront encore plus sûrs dans deux mois, quand le bâtiment en pierres et briques que nous construisons sera terminé. Jusqu'ici nous n'avions que deux paillotes, où les garçons piaillaient d'un côté, les filles de l'autre, mettant à une rude épreuve la patience des moniteurs.

L'école des filles est tenue par une ancienne postulante religieuse, leur meilleure, m'écrivait la Sœur directrice, mais un peu trop indépendante de caractère pour se plier à la règle du Noviciat. Elle prétend avoir renoncé pour toujours au mariage ; sérieuse, aimée et respectée de tous, elle rend bien service, et remplace les Sœurs que nous ne pouvons pas avoir. **Elle a en même temps la surveillance d'un petit orphelinat, composé d'esclaves rachetées** et même d'affamées ramassées sur la route, une dizaine en tout. Toute la gent féminine va chez elle en toute confiance : il y a toujours à manger, à loger, et de bons conseils à recevoir.

Depuis septembre nous avons une école-chapelle à trois heures de chez nous et nous avons choisi des emplacements pour sept autres, mais les catéchistes manquent pour les occuper.

Matériel. – Au début, toutes nos constructions furent faites rapidement en pisé, mais il est temps de songer à les remplacer. A la fin du mois d'août nous aurons terminé deux maisons de 25 mètres sur 5 chacune, en pierres et briques. L'une servira de menuiserie, long hangar avec une chambre à chaque bout ; l'autre divisée en cinq salles servira pour écoles et catéchismes. En même temps nous préparons les matériaux pour bâtir l'été prochain notre maison d'habitation. Pierres, briques cuites, tuiles, tout sera prêt, espérons-nous, et il ne nous manquera plus qu'un Frère du métier pour utiliser en artiste tous ces matériaux de bonne qualité.

Personnel. – Viendra-t-il ce Frère ? Depuis la fondation nous n'avons été que deux et encore le second n'a guère été stable. D'abord le P. Desbrosses ; onze mois après, le P. van Uden, remplacé lui-même par le P. van Heeswijck au mois d'août dernier, et enfin le P. Durand depuis janvier. Ne nous plaignons pas, c'est la crise du personnel.

Faits divers. – Le grand événement de l'année a été la peste bovine. Depuis longtemps on l'annonçait en territoire anglais du côté de Mbarara. Les vétérinaires belges ont bien essayé de lui fermer l'entrée du Rouanda, mais peine perdue, elle a fini par passer à travers les cordons sanitaires et de colline à colline elle a ravagé toute notre province du Buganza, pendant les

mois d'avril, mai et juin. Maintenant, c'est fini, on parle d'elle à 100 kilomètres d'ici. Dans notre province on a vacciné 35.000 têtes de gros bétail, mais beaucoup étaient trop contaminées et le vaccin n'a eu qu'un résultat relatif. Les pertes sont énormes, on parle de 50 %. Beaucoup ont caché leur bétail et leurs pertes ont été encore plus grandes.

A quelque chose malheur est bon. Pendant deux mois un marché de vaches s'est formé à côté de la Mission. Pour quelques brasses d'étoffes on avait des bêtes de choix. Beaucoup achetaient pour tuer de suite, sachant bien qu'elles étaient condamnées d'avance. Quant à nous, nous avons acheté environ 35 génisses de trois ans pour l'élevage, au grand étonnement du public qui ne comprenait pas, à son sens, que nous puissions donner tant d'étoffes pour rien.

Nous comptons sur l'amabilité du chef vétérinaire pour nous aider à les sauver et nous avons réussi. Déjà, à ce moment-là, nous avions confiance dans la vaccination, car sur 35 vaches, à nous ou à nos auxiliaires, vaccinées d'après toutes les règles de l'art, avec inoculation de virus pesteux et, à côté, injection de sérum anti-pesteux, nous n'avons perdu qu'une bête. Sur le conseil de M. le chef vétérinaire, qui voyait notre troupeau de génisses avec les indices de peste, nous n'avons pas inoculé de virus, nous n'avons fait que donner des injections de sérum anti-pesteux. Les deux systèmes sont bons, quoique le second soit préférable, mais il demande qu'on ait du sérum frais à sa disposition tous les quatre ou cinq jours et qu'on fasse amener les bêtes dès que la maladie se déclare. En donnant deux ou trois injections à quelques jours d'intervalle, de 40 à 60 centimètres cubes chacune, on les sauve sûrement, nous en avons fait l'expérience. Sur une cinquantaine de génisses, à nous ou à nos auxiliaires, que nous avons soignées dans ces conditions, nous en avons perdu seulement six. Un de nos catéchistes qui a sept vaches les mit à notre disposition en toute confiance, elles sont toutes sauvées ; un de ses voisins, païen récalcitrant, en avait cinq, il n'en a plus une seule et combien sont dans le cas de ce dernier ?...

Un autre événement qui a fait causer dans la région, c'est l'apparition d'une Mission d'adventistes du septième jour, à cinq heures de chez nous, vers le nord, et sa disparition six mois après. Est-ce insuccès auprès de la population, qui n'a guère envie de cesser de fumer et de boire du pombé ? Est-ce

manque de matériaux, de bois de construction surtout ? Est-ce manque d'eau potable, ils n'avaient que celle du lac Mohazi ? Nous l'ignorons. Ils sont partis pour aller s'installer à côté du pic Karisimbi, près la forêt de bambous, une vraie Suisse, disent-ils !!! Ils sont Suisses eux-mêmes. Nous sommes enchantés autant qu'eux du choix qu'ils ont fait.

Relations. – Elles sont excellentes tant avec les agents de l'État belge qu'avec les chefs indigènes. Ces derniers envoient leurs enfants à l'école qui leur est destinée, école neutre pour le moment, mais qui ne manquera pas à la longue de produire des fruits de salut. D'autre part ils laissent pleine liberté à leurs sujets pour s'instruire et fréquenter la Mission.

Daigne le Père de Famille envoyer des ouvriers récolter ces belles moissons qui mûrissent de tous côtés !

P. LEON DELMAS

Rulindo (Notre-Dame de la Merci)

Mission en général. – Le fait de l'occupation du Ruanda par la Belgique a fait connaître davantage ce pays très peuplé qui avec l'Ouroundi constitue le Vicariat du Kivou. La superficie du Ruanda n'est pas considérable ; **cependant c'est un fait reconnu par tous les missionnaires, que les peuples du Sud et du Nord ne se ressemblent pas.** La Mission de Rulindo est dans le Ruanda Nord. Dans un rayon de quatre heures nous avons établi neuf succursales (la dixième est en projet) et deux demi-succursales, qui toutes ont une forte population. Rien d'étonnant que, mis en face de tant d'âmes, les missionnaires de Rulindo aient de grands projets d'évangélisation. Ces projets ne peuvent être bien compris que si nous plaçons la Mission dans son milieu réel.

Notons tout d'abord que les populations du Nord sont en général plus laborieuses que celles du Sud. Le climat plus froid favorise certainement la moralité de nos montagnards. Dans le Sud, là où les Batutsi (race conquérante) ont depuis plus longtemps assis leur domination, les familles sont dispersées ; chez nous au contraire, c'est la tribu, le clan. Toujours unies pour la défense de leurs intérêts, les différentes familles

de la même tribu ont leur habitation sur la même colline, dans le même village, sur les terres propriété des ancêtres. Dans le Sud, dès qu'il sait un peu se débrouiller, le jeune garçon, le jeune homme se met au service d'un chef, lui fait la cour, pour en obtenir une vache. Le père du garçon, du jeune homme, ne demande pas mieux, mais ces sorties fréquentes du toit familial diminuent d'autant les liens de l'autorité paternelle. Chez nous, au contraire, le garçon, le jeune homme, reste à la maison et met la main aux cultures des champs paternels. Quand il voudra s'établir, fonder un foyer, c'est de son père qu'il recevra la part des champs dont il tirera sa subsistance, c'est de son père qu'il recevra une part de la dot de sa fiancée. Nous pouvons conclure qu'ici l'autorité paternelle s'exerce dans toute sa plénitude ; le jeune homme, même dans les premières années de son mariage, ne fera rien sans l'autorisation de son père. Il faut noter aussi que les peuples du Nord sont en général moins intelligents que ceux du Sud. Mais ils l'emportent sur ces derniers en qualités morales ; ils sont plus droits, plus simples, et, par le fait de leurs travaux et du climat, plus énergiques.

L'an dernier le rapport parlait de 45 ménages environ, se faisant instruire. Ces mariés ont été amenés à la Mission par des voisins bons chrétiens ; ils ont persévéré. Nous concluons qu'en général les gens mariés ne seront pas amenés à la Mission par le missionnaire. S'il y avait un intérêt matériel, palpable, ce sont eux qui viendraient les premiers ; mais les gens qui nous entourent savent que la force est aux mains du gouvernement, et que de chez nous ils ne retireront aucun intérêt immédiat. Ce qui les frappe, ce sont les fréquentes visites que les chrétiens ou catéchumènes font à la Mission ; ce qui les frappe, c'est le côté dérangement, le côté pénible de la religion ; ce ne sera que par les conversations en tête à tête avec leurs voisins chrétiens qu'à la longue ils sauront les vrais motifs qui déterminent la conduite de ces derniers. Et puis les gens mariés ont tant de soucis : ceux du ménage, ceux des travaux pour les chefs, pour le gouvernement, qu'ils ne se décideront à venir régulièrement aux instructions que quand ils commenceront à comprendre que le salut est là et n'est que là.

Tout cela nous a déterminés (sans négliger les païens mariés, surtout les voisins de famille chrétienne) à porter nos efforts sur les grands jeunes gens. Ils sont plus intelligents, ont

moins de soucis, sont contents de sortir un peu des environs du toit paternel. Évidemment nous ne les aurons pas sans gagner la confiance des parents, ce qui demande beaucoup de sorties ; mais comment les païens des environs de la Mission nous connaîtraient-ils sans relations fréquentes avec eux ?

Ces grands jeunes gens se marient pendant la durée du catéchuménat, ou un an ou deux après le baptême. Nous pouvons donc les recruter un peu dans tous les villages, les instruire, les éduquer, les former à la vie chrétienne, les aider moralement à fonder un foyer vraiment chrétien. C'est donc par ces foyers chrétiens, répandus dans tous les villages, et par la jeunesse instruite de nos écoles, que, dans quelques années, nous espérons avec la grâce de Dieu, atteindre les jeunes païens mariés non encore adonnés au vice de la polygamie.

Pour ces sorties, pour l'éducation sérieuse des catéchumènes et des néophytes, il faudrait être plus nombreux que nous ne sommes. Mais, en dehors de cette éducation presque individuelle de nos jeunes chrétiens, quelle espérance de voir chez nos Noirs, des chrétientés solides. *Rogare ut mittat operarios*¹⁵¹!

Cette année, notre jeune chrétienté a suivi une marche normale. Selon leur louable habitude, ils ont en général fait beaucoup de cultures, mais ils n'ont pas oublié le soin de leur âme. Neuf mille et quelques confessions, trente-huit mille communions prouvent qu'ils cherchent la force de leur vie chrétienne dans sa source. En général ils ont bon esprit, ont confiance dans le missionnaire, et la docilité de la plupart est notre grande consolation. Ils font des sacrifices pour leur foi ; surtout ils ont admis ce principe que, sans ces sacrifices ils n'auront de chrétien que le nom, et n'assureront pas leur salut. Les païens voient bien qu'un bon nombre ont abandonné les coutumes des ancêtres, mais au lieu d'attribuer cet abandon à leur foi nouvelle, ils leur disent : « Les Pères t'ont enlevé ton cœur, ils t'ont donné un remède, pour que les Bazimu (esprits des morts) ne puissent rien sur toi ». **En fait, on ne leur dit pas que les « esprits des morts » n'existent pas, mais en s'appuyant sur la parole de Dieu, qu'ils ne sont pas sur la terre, donc qu'ils n'ont pas à les craindre.**

¹⁵¹ Demandez-lui d'envoyer des travailleurs.

Nous constatons que dès le jour où ils sont convaincus de la non existence ici-bas des « esprits des morts », mais que ceux-ci sont tous sans exception soit au Ciel, soit en Enfer, soit en Purgatoire, dès qu'ils peuvent dire : je n'ai absolument rien à craindre de ce côté, ils se rient des coutumes traditionnelles qu'ils jugent vaines et puériles. Nous ne connaissons pas beaucoup de cas de profanation du jour du Seigneur, mais nous avons beaucoup à faire pour donner à nos chrétiens le sens de la vérité, de la charité et de la pudeur chrétienne. Nous parlerons l'an prochain des « réunions » que nous avons prié nos chrétiens d'un même village (hommes et jeunes gens) de tenir une fois par semaine, sous la présidence d'un des meilleurs chrétiens du village. Ces réunions ont pour but de parler des vérités religieuses pour s'y fortifier, de s'entraider dans les difficultés spirituelles et matérielles, d'être un foyer d'apostolat auprès des païens du village. Les présidents de chaque « réunion » se rendent ensemble deux fois par mois chez le Père Supérieur, lui rendent compte de ce qui se passe au village, et reçoivent ses avis.

Des coutumes invétérées exposent la jeunesse à l'immoralité et rendent difficile la fondation de foyers chrétiens. Nous avons réagi de notre mieux dans nos instructions, en nous faisant aider auprès des jeunes filles, qui sont davantage en cause, par les plus sérieuses de nos matrones. Comme la superstition se mêle à ces pratiques, il faudra du temps pour les extirper.

Nos catéchumènes nous donnent assez de consolations. Mais pour une faute grave publique nous n'hésitons pas à retarder l'époque du baptême de trois et même six mois.

Les travaux matériels ne nous ont pas permis de sortir comme les années précédentes, et, quoique nous ayons des postulants, il y a baisse sur les années précédentes. Nous espérons dans les réunions de chrétiens pour y gagner leurs voisins. Il y a toujours les écoles, mais encore les travaux ont été une cause de baisse. S'ils n'ont pas fait de progrès ils n'ont pas trop reculé. **Huit de nos enfants sont au Petit Séminaire ; une jeune fille demande à entrer au postulat des Sœurs de Rwaza.**

Nos succursales sont installées. Les catéchistes commencent à y travailler, mais c'est encore à l'état de germe. Nous dirons l'an prochain si les germes ont poussé. Il y en a quatre ou cinq où les catéchistes me réclament des livres pour les

plus avancés qui savent déjà lire les syllabes de deux et trois lettres.

Matériel. – En juillet dernier nous avons construit un grand hangar en briques sèches pour les catéchumènes, 3 hangars pour les matériaux de nos constructions. Le F. Alfred a bâti deux salles en briques cuites à l'extérieur : une sert d'école, l'autre de menuiserie. En ce moment le P. Desbrosses et le F. Alfred construisent un bâtiment destiné à servir de salles de classe, de catéchismes, de chambre parloir pour les Pères. On place même les différentes portes. Ce bâtiment nous servira d'église jusqu'à construction de l'église définitive que l'on pourra commencer en quatre ou cinq ans. La bâtisse est en bonne voie : s'il plaît à Dieu nous espérons y entrer pour les fêtes de Pâques 1922. Quand nous entrerons dans notre église définitive, nous n'aurons qu'à mettre des séparations dans ce bâtiment et nous aurons cinq belles salles et deux chambres parlours.

Nous ne voulons pas terminer ce rapport sans remercier Notre-Seigneur et Notre Bonne Mère des bénédictions répandues sur nos œuvres. Qu'ils nous aident à ramener quelques brebis égarées. Il y a quatre ou cinq ans quelques chrétiens (six actuellement) ont rompu la loi sacrée du mariage. Il y a quatre mois un autre était sur le point de les imiter ; actuellement tout est rentré dans l'ordre. Nous avons aussi un mauvais chrétien, mais qui a une maladie repoussante, qui fait dire à tous, chrétiens et même païens : Dieu l'a puni. Puisse l'épreuve le ramener !

Personnel au 30 juin 1921 : P. Martin François, supérieur ; P. Desbrosses, économe et constructeur ; F. Alfred., architecte.

Rwaza (L'Assomption)

A noter d'abord des changements dans le personnel. En janvier, le R. P. Schumacher, supérieur, quittait Rwaza pour Kabagayé, et en février, la Révérende Mère Ignace, supérieure depuis dix ans était remplacée par Mère Cassien, venue d'Issavi. Un nouveau manche de pioche donne des ampoules, dit le proverbe ; les chrétiens ont dû d'abord s'habituer à leurs pasteurs, et ceux-ci connaître leurs ouailles.

La plus terrible épreuve de l'année nous est venue de la peste bovine. Dans le but d'arrêter la marche de la maladie, les vétérinaires établirent un cordon sanitaire le long de la Nyavarongo et la Mukungwa. Les deux rivières sur toute leur longueur furent gardées par des soldats, et défense de passer. Or Rwaza est à dix minutes au sud de la Mukungwa, qui coule de l'est à l'ouest. Brusquement donc, en février, quand l'ordre arriva, la Mission se trouva scindée en deux. Immédiatement, on songea à construire une paillote de 50 mètres sur 8 de l'autre côté de la rivière, mais celle-ci ne put être terminée qu'à Pâques. Elle nous servit ensuite d'église, d'école, et de salle de catéchisme. On improvisa catéchistes quelques chrétiens de bonne volonté ; les cours d'instruction furent donnés et suivis normalement, mais, malgré tout, la science n'y a pas gagné, l'œil du Père n'était pas là. Trois fois sur semaine et le dimanche, un Père n'était pas là. Trois fois sur semaine et le dimanche, un Père allait y dire la Sainte Messe, et entendre les confessions. Le local étant unique, il était en ces jours exclusivement réservé aux chrétiens. Et nos ouailles se conservèrent ; nous fîmes pour eux notre possible, et le bon Dieu fit le reste. Mais ce fut une grande joie de famille, quand après quatre mois de séparation le cordon fut enfin rompu, et que la famille se retrouva au complet. La procession du Saint-Sacrement avait eu lieu le dimanche précédent. Ne pouvoir assister que des yeux à cette cérémonie qui attire catéchumènes et païens de la contrée fut un sacrifice bien sensible à leur piété, et ce fut le dernier.

L'assistance de nos chrétiens à la messe sur semaine est très satisfaisante. On se fait un devoir d'y venir au moins une fois, et d'assister à l'instruction qui suit. Les grandes filles sont très fidèles à venir deux jours, mardi et vendredi ; et au sortir de l'église elles se rendent chez les Sœurs. Les femmes également ont leur jour déterminé, et trois fois par semaine il y a instruction chez les Sœurs.

En général, la science est bonne ; mais la bonne volonté est encore meilleure. La franchise surtout est une vertu plus connue ici qu'ailleurs. Contents, ils le disent ; mécontents, ils le disent encore. Un *fundi* [maçon] gâche son travail, et voit son salaire diminué de quelques centimes : c'est juste, pas de réclamation. Mais c'est le Père qui a mal mesuré, mal commandé

; alors c'est le Père qui est en faute, le Père a l'amende ; une cruche de bière à la compagnie... et vive l'égalité.

A Rwaza, j'avais ouï dire qu'il existe une caissette des pauvres, approvisionnée par les chrétiens. La caissette n'est jamais vide, mais elle ne s'alimente pas très sérieusement. Le supérieur est-il encore trop nouveau, et n'a-t-il pas encore gagné leur confiance ? c'est possible. L'œuvre cependant était belle, et méritait de vivre. Elle semble vivoter.

Catéchumènes. – La pression n'existe nulle part pour le recrutement ; les chrétiens même en pourraient faire davantage auprès des leurs. Néanmoins le résultat est bon. Dans nos succursales, nos catéchistes se font connaître et aimer. Des visites des Pères plus nombreuses pour encourager et fortifier les bonnes volontés, surveiller les cours d'instruction et l'école, seraient une chose plus que désirable. Quand le poste sera renforcé en personnel, on fera mieux. Du moins, on a occupé le pays et pris possession des beaux centres voisins, et c'est quelque chose en ce temps d'invasion protestante. Actuellement des ouvriers sont occupés à mouler briques et tuiles en quatre succursales différentes ; on arrivera à supprimer ces hangars en paille qui nécessitent de continuelles réparations.

Ecole. – En principe, nos écoles comptent tous les jeunes gens à partir de 12 ans. Ils sont répartis en trois groupes selon leur science. L'école est une corvée, à laquelle il faut se soumettre pour obéir aux Pères, mais l'amour de la science n'est pas une passion bien connue : peut-être que l'arrivée prochaine des nouveaux livres de prières montrera bientôt, mieux que nos discours, l'avantage de la lecture. L'école des plus avancés, celle de nos lettrés, est la pépinière de nos futurs catéchistes. Autant que possible, nous nous ingénions à trouver du travail à nos écrivains, afin de les conserver auprès de nous.

Refuge. – La maison, du *refugium miserarum*¹⁵² a été bâtie cette année. -Elle a 30 mètres sur 5. Jeunes veuves chrétiennes, orphelines, païennes unies à des chrétiens sans dis-

¹⁵² « Le refuge des pauvres (femmes) ».

pense, et devenues catéchumènes, voilà le personnel auquel est destiné notre refuge. Une ancienne postulante-religieuse en a la surveillance sous la haute direction des Sœurs. La maison a été comble dès les premiers jours ; on y compte 35 personnes.

Cette année encore le poste s'est embelli d'un beau mur de clôture, s'est enrichi de divers hangars pour ouvriers, et surtout d'une menuiserie où 30 ouvriers sous la direction de deux indigènes font seuls portes, fenêtres, tables, chaises. Le travail ne leur manque jamais. Les stations voisines, les Européens colons, tout le monde connaît Rwaza qui livre rapidement des meubles simples mais solides.

P. MOYSE

Nyundo (Sainte-Marie)

Personnel. – Nous avons commencé cet exercice à quatre, nous le finissons à trois. Les fonctions de visiteur nous ravissaient le 24 août notre supérieur, le P. Omen. Il y eut déchirement,... c'est naturel, nous étions collés depuis quatre ans. Nous avons fait ensemble toute la famine, nous avons été hantés des mêmes cauchemars, avons vécu les mêmes heures d'angoisse, partagé les mêmes insuccès répétés, et goûté les mêmes miettes de quelques rares consolations. Le 8 novembre le P. Zumbiehl partait pour Issavi. Il était nommé aumônier du noviciat des Sœurs indigènes. Dès le 5 le P. Lody était venu de Rwasia pour le remplacer.

Visites. – Je note les plus augustes et les plus intéressantes :

Deux directeurs de la compagnie Liebig, plusieurs fois millionnaires, qui parlent d'acheter à Musinga, pour commencer, 5.000 têtes de bétail et cherchent à acquérir quelques centaines d'hectares de terrain.

Monseigneur Huys, se rendant à Tongres Ste-Marie, passe avec nous deux jours que son aimable simplicité et ses doctes causeries nous font trouver trop courts.

Trois grands séminaristes de Kabgayé qui viennent passer quelques jours de vacances chez nous... en faisant le bien.

Le P. Donders, venu pour diriger et encourager ses prêtres indigènes de Murunda, pousse la fraternité jusqu'à faire les huit heures de marche qui séparent ce poste du nôtre pour venir nous saluer.

Le P. Giai-Via qui va de Mibirisi à Issavi.

Monsieur Van Sanghen et sa femme, qui vont installer à Kissényi un laboratoire « vétérinaire » avec quatre aides, dont un commandant. Il sera leur directeur. Ce Monsieur est catholique et nous fait la meilleure impression.

Monsieur Arens, consul de Belgique en Égypte, un des principaux agents d'une société de commerce ; avant d'aller assister en Belgique à la première communion de sa fille, il fait un tour de Rwanda et d'Urundi, afin d'y établir des comptoirs. Il nous soulage, pour la maison qu'il a déjà fondée à Usumbura, de quelques milliers de cigares.

Monsieur Van den Einde, notre Résident, avec Monsieur Coysen, docteur ès-sciences, qui fuit le monde et la civilisation, et veut s'établir dans ces pays pour y faire de la minéralogie et de la botanique.

Il est avec sa femme et son enfant. Il se promène seul, et toujours avec un gros marteau qui intrigue les nègres et fait parler... de lui.

Un rhumatisme aigu et mal venu qui lui enfle les pieds empêche le F. Pancrace de prendre sa journée de congé du lundi de la Pentecôte.

Le Commissaire Royal, Monsieur Marzorati, qui rentre en Europe, nous assure avoir été enchanté de sa visite ; nous aussi. Il veut bien nous dire qu'il gardera de notre Mission le meilleur souvenir.

Quand on ne les voit qu'en passant, nos ruines sont jolies, mais pour qui y vit !...

Matériel. – Pour qui y vit !... De quoi nous plaignons-nous donc ?... mal situés ? vilain pays ?... mal logés ?... mauvaise cuisine ?... brouilles dans la communauté ?... maigre budget ?... tracasseries des chefs ?... Non, certes, non.

Le chef se dit notre ami et fait son possible pour nous faire plaisir. Nos santés sont bonnes. Nos cuisiniers font la cuisine depuis dix-huit ans, preuve qu'on en est content. Les légumes, grâce aux Sœurs, sont variés et de toute saison. Nous ne sommes pas pauvres. **L'Econamat Général ne nous a pas**

donné un sou, et cependant, malgré qu'il ait été nécessaire de recouvrir la maison d'habitation des Sœurs, les hangars et dépendances, malgré l'aménagement pour les chrétiens de l'ancienne église, malgré la construction de trois grands hangars, d'un four, d'une menuiserie et de la grande église, **nos recettes grâce aux cigares, au blé, aux oranges et au café, dépassent nos dépenses.**

Puisque nous devons refaire notre grande église, recouvrir notre maison d'habitation, faire une nouvelle cuisine, reconstruire notre école, les hangars de catéchisme et une menuiserie, d'aucuns auraient voulu que tout cela se fit en bas dans la plaine, à côté des Sœurs ; c'eût été plus pratique pour les jambes, pour l'eau, pour la facilité des constructions et des relations et probablement plus économique, mais en haut, on peut aussi faire du joli et la vue sur le pays est si belle et l'air si vif !

La colline, en effet, s'avance en promontoire sur une plaine qui mesure tant dans sa longueur que dans sa largeur, une trentaine de kilomètres.

A gauche, quand de la Mission on regarde la plaine, on aperçoit par un large échappé entre deux collines le lac Kivu.

En face, tout au fond, trois grands volcans qui d'un jet lancent leurs cimes souvent blanches de neige à trois ou quatre milles mètres vers les nuages.

A droite, la forêt perchée sur les dernières assises nord des montagnes qui partagent les eaux allant au Nil et à la Méditerranée d'avec celles qui vont au Congo et à l'Atlantique.

La plaine, loin d'être morne, fait l'effet d'une mer agitée dont les vagues immenses, rangées et successives, furent tout d'un coup figées par une main puissante et que planta et orna une Providence artiste et attentive. Une rivière serpente dans la plaine, baigne les pieds de notre colline, et s'en va en sautant de banc de lave en banc de lave, verser ses eaux dans le Kivu.

Le pays est d'une fertilité surprenante, nous avons la terre de lave, et c'est tout dire : sorgho, éleusine, haricots, patates, petits pois, pommes de terre, tous les légumes d'Europe y poussent à merveille et presque sans culture. C'est de tout le Rwanda le pays où l'on pioche le plus mal et où l'on récolte le plus. Il y a des maladies, l'on y meurt aussi, mais moins qu'ailleurs. Sur les 230 enfants de néophytes baptisés depuis juillet 1919 jusqu'à juillet 1921, 17 seulement sont morts.

Le pays est riche en gros et petit bétail. Ce bétail, il est vrai, va diminuer, sinon disparaître. La maladie du sommeil est depuis deux ans dans la région et la peste bovine est à nos portes. De ces deux maladies la plus terrible est la première. La peste fauche, fait des hécatombes, mais saute et passe ; tout ce qu'elle laisse derrière elle est sauvée. La maladie du sommeil, elle, ne passe pas. Elle va lentement, sûrement, s'installe à demeure ; tout ce qu'elle ne tuera pas cette année, elle le tuera l'an prochain ou les années suivantes. **Notre troupeau de 70 bêtes a été complètement exterminé et un des premiers.** Monsieur le Directeur du laboratoire a bien essayé les injections d'émétique mais inutilement. Pour la peste, il s'est exilé au milieu du lac à l'île de Vaû avec des vaches dont le sang mis en bouteilles est envoyé dans le pays. Quatre vétérinaires l'injectent aux bêtes valides. Il paraît que 70 à 75 pour cent guérissent après avoir fait une maladie bénigne. Les résultats n'ont pas paru assez satisfaisants à Musinga. Quand il a constaté que les bêtes ainsi traitées n'avaient plus de lait, avortaient, et ne voulaient plus du taureau, il a donné l'ordre à ses Batutsi de ne plus amener des bêtes aux « Blancs, » et le gouvernement a décidé de ne plus donner de remèdes qu'à ceux qui en demanderaient. Mais tout ceci ne nous intéresse que relativement.

Ce qui nous intéresse davantage au point de vue matériel, c'est que les bois qui soutiennent la toiture de notre maison d'habitation, que les portes, fenêtres, et tout l'ameublement, tant chez nous que chez les Sœurs, devront être remplacées ; que la grande église de 80 mètres, comme je le disais plus haut, ébranlée dans sa façade par un obus, vermoulue dans ses colonnes qui étaient en bois, dans sa charpente, dans sa menuiserie, ses meubles, ses portes, ses autels, a dû être soulagée de sa charpente dès l'an dernier et détruite à moitié.

Le bon F. Pancrace qui, depuis 1915, a la permission d'aller en Europe, se multiplie malgré ses 18 ans d'Equateur avec un dévouement admirable. Il va nous faire une église plus courte, 65 mètres, mais plus jolie avec des colonnes en briques et une, façade avec vestibule. Les colonnes sont déjà bâties à hauteur de chapiteaux, et la façade jusqu'au pignon. Si des circonstances imprévues ne viennent traverser nos prévisions, elle sera sous toit à Noël et finie à Pâques.

Chrétienté. – Nous voici arrivés à la ruine qui rend si triste cette Mission. Nous ne nous plaignons pas. Pour si désolante, si chaotique, que soit la portion du champ qui nous a été dévolue, il nous est doux de penser que c'est la volonté de Dieu qui nous y a mis, du Dieu qui récompense non le succès mais le mérite.

Le champ était vaste et largement planté ; 5.416 chrétiens ont été baptisés à Nyundo et inscrits sur nos registres. **La bourrasque épouvantable qui a tout bouleversé nous a tué 2381 chrétiens morts dans tous les coins, sur tous les chemins, le plus grand nombre sans prêtre, sans sacrement, sans sépulture, beaucoup même sans témoins.** J'ai marqué comme morts tous ceux dont le décès a été dûment constaté, tous ceux aussi que la rumeur publique, des gens dignes de foi ou les circonstances désignent comme morts. **Donc 2.879 seraient encore vivants.** « Sur ce nombre il y en a 458 qui sont ou absents (269) ou disparus (189), ceux-ci laissant leurs conjoints dans la plus pénible des situations. Reste : 2.421.

Comment se comportent ces 2.421 ? Ici je suis obligé de vous donner de l'à peu près car nos enquêtes n'étaient pas finies lorsqu'est venu le temps d'écrire ce rapport annuel. 7 à 800 sont dociles à la voix de leur pasteur. Oh ! ils ne sont pas parfaits, on pourrait sans trop de recherches trouver en eux quelques-uns des péchés capitaux et même tous, ils pèchent, mais voudraient ne pas pécher, font effort et reçoivent les sacrements pour mieux vivre en chrétiens. 4 à 500 évoluent autour de ce noyau, qui devient tous les jours plus ferme et plus compact, et dont les attirances se développent et se font tous les jours plus fortes. Ce sont les vagabonds de la chrétienté, tantôt chez nous, tantôt chez le diable. Ils mangent quelquefois de la viande le vendredi, manquent la messe du dimanche pour des raisons futiles, mais font leurs Pâques et sont en règle pour le mariage. Ils sont des nôtres cela fait de 1100 à 1200.

Et les 12 à 1300 autres ? Ce sont les errants, en dehors de toute voie, sauf la large, celle de la brousse, sans guide et sans lumière, et ils n'en veulent pas. Est-ce donc péché de malice ? Disons plutôt d'infirmité, et rappelons les épreuves subies par notre chrétienté encore mal affermie, pour expliquer la situation présente. **Nous avons eu la guerre, et puis les épidé-**

mies : dysenterie, variole, cérébro-spinale, et enfin la famine, surtout la famine, qui a fauché les hommes plus encore que les femmes. Le dimanche, à la messe, nous comptons 120 à 130 filles contre 50 ou 60 garçons, et dans nos registres on est presque à chaque page des mentions comme celle-ci : mari mort, les enfants aussi sauf un, la femme vivante. Qu'attendre de cette nombreuse population féminine condamnée au célibat ? Il y a aussi les gens du marché, un marché prospère où tous les gens du Bugoyé et ceux des pays voisins et même éloignés de 3, 4 et 8 journées de marche accourent six fois dans la semaine. Ces gens (chrétiens pour la plupart) vivent des étrangers qu'ils trompent et volent autant que leur ignorance et leur naïveté le leur permettent. Voilà en gros les causes de nos misères.

Et que faisons-nous pour réparer le mal et en enrayer le progrès ? Le P. Lody dans son école de 30 à 40 élèves forme les cadres futurs, car nous n'avons pas de cadres, nous n'avons en dehors de ceux qui sont sur la propriété même de la Mission personne ou presque personne pour nous aider auprès des chrétiens par des conseils, des encouragements, et nous avertir de ce qui se passe dans les ménages. Il y a des inconvénients à envoyer les gens de la Mission : leur action, si action il y a, n'est que passagère, et puis nos braves Bagoyés ne franchissent pas facilement la ligne du pombé. Une cruche suffit pour les arrêter, et comme au retour il faut quand même dire quelque chose, ils racontent des histoires de brigands.

Le Père Supérieur, en dehors du catéchisme qu'il fait tous les jours à l'église après la messe, instruit ceux qui viennent le trouver dans sa chambre pour faire régulariser leur situation. Ces instructions sont des conversations en tête à tête où tantôt en s'adressant au cœur et tantôt à l'intelligence, en poussant surtout à la prière, on tâche d'arriver à une conversion.

Dans la condition où nous sommes, nous considérerions plutôt comme un malheur les retours en bloc ; dans le nombre se glisseraient des hypocrites comme celui qui buvait du pombé avant de recevoir la communion. A un chrétien qui s'en scandalisait, il répondit naïvement ou malignement : « Le Père ne s'en est jamais aperçu, car j'ai trouvé une recette. – Laquelle ? – Je mâche une ou deux feuilles d'eucalyptus après avoir bu et il n'en paraît rien ! »

A Pâques, 15 se sont approchés des sacrements après avoir revu tout leur catéchisme. Ils persévèrent encore tous, sauf un. Depuis, trois ont été admis aux sacrements, quatre qui ont fini leur instruction attendent, pour recevoir le sacrement de mariage avec disparité de culte, et que la demande soit faite et que leurs femmes qui se font instruire aient donné des preuves de sincérité ; 8 autres viennent dans ma chambre et attendent leur tour.

Les Sœurs, avec un dévouement qui ne demande qu'à s'étendre, font le catéchisme à 72 garçons et 130 filles, instruisent, nourrissent et éduquent 45 personnes dans leur orphelinat. Les femmes en quatre groupes vont chez elles une fois par semaine. Elles préparent à la réception des sacrements les chrétiennes qui veulent faire régulariser leur mariage, en ce moment elles en ont dix. 6.812 malades ont été soignés dans leur dispensaire. Et je ne parle pas des autres petits et multiples travaux ou services.

Je finis ce long rapport par une prière. Des grâces, beaucoup de grâces, voilà les visiteuses qui seront les bienvenues dans nos ruines. Oh ! vous qui lisez ces lignes, aidez-nous, aidez-nous à les taire descendre pour que ces pierres deviennent des chrétiens.

P. ALBERT SOUBIELLE.

Murunda (N.-D. du Saint-Rosaire)

Nota. – Le rapport qu'on va lire a été écrit par le P. Donat Leberaho, prêtre indigène.

Personnel : P. Donat Leberaho ; P. Balthazar Gafuku ; Frère Oswald Lwandinzi.

Nous sommes toujours ici à la Mission de Murunda travaillant au salut des âmes de nos compatriotes. C'est maintenant la deuxième année que nous achevons dans cette Mission.

Grâce à Dieu, les grandes difficultés que nous avions la première année au point de vue des différents travaux de notre ministère, disparaissent peu à peu. Nous avons maintenant plus d'expérience. Mais comme nous ne sommes encore que des apprentis dans la grande œuvre pour les âmes, le R. P. Donders vient chaque année passer quelques semaines

avec nous, afin de nous aider à mieux organiser notre chrétienté, notre catéchuménat et nos écoles.

L'année passée, quand le R. P. Oomen était encore à Nyundo, il venait assez fréquemment nous voir ici.

Depuis un an, notre Mission est rattachée à Kabgayé, c'est-à-dire que nous dépendons directement de Monseigneur le Vicaire Apostolique.

Pendant le courant de l'année, nous avons eu la visite du R. P. Zuembiehl qui passait ici allant à Issavi. Nous n'avons pas eu beaucoup de visites d'autres Européens cette année-ci, pas autant que l'année dernière. C'est seulement Monsieur Wera, chef de poste de Lubengera, qui nous a fait deux visites. Il nous a fait la première au mois de mai et la deuxième au mois de juin. Nous avons tous été très heureux de cette double visite, car ce Monsieur a été d'une très grande bonté envers nous¹⁵³.

Nos chrétiens de Murunda sont devenus plus nombreux que l'année dernière. Ils sont maintenant au nombre de 418, tandis que l'autre année ils n'étaient que 340. Et si le bon Dieu continue de bénir notre travail, j'espère bien que l'année prochaine notre petite église ne pourra pas les contenir tous.

Nous pouvons être généralement contents d'eux, car la plupart remplissent fidèlement leurs devoirs de chrétiens. Ils viennent assez bien assister à la sainte Messe, au salut et au chemin de la croix surtout le dimanche et les jours des fêtes. Ils aiment à venir aux instructions, non seulement le dimanche mais aussi pendant la semaine. Tous les jours nous avons 40 ou 50 chrétiens qui viennent entendre la Messe sur semaine et y communient.

Parmi ceux qui étaient tombés autrefois, c'est-à-dire avant notre arrivée dans cette Mission, il y en a deux qui se sont convertis cette année. Cependant il en reste toujours 21 qui n'ont pas fait leurs Pâques. Comme tous ces chrétiens étaient tombés autrefois, il est bien plus difficile pour eux de revenir, car la plupart d'entre eux sont mal mariés.

Ceux que nous avons trouvés pratiquants et ceux que nous avons baptisés nous-mêmes, viennent bien à l'église et s'approchent fréquemment des Sacrements.

¹⁵³ Ce brave M. Wera et sa femme se sont confessés aux prêtres indigènes.

Ensuite, parmi les anciens chrétiens, 13 ne se trouvent plus ici, ils ont émigré en différentes contrées à cause de la famine. Ce fléau que les Banyarwanda appellent *rumanurimbaba*¹⁵⁴, était terrible ici, au Kanagé, en l'an 1917. Nous ne savons pas au juste où tous ces chrétiens demeurent actuellement. Et ceci nous peine le plus, car nous ne voyons pas comment nous pourrions les aider à revenir à la pratique de la religion.

Notre école marche assez bien. Depuis un an beaucoup de jeunes gens, chrétiens et catéchumènes, apprennent à lire et à écrire ; il y en a 92 à l'école. Nous en préparons toujours quelques-uns pour les envoyer au Séminaire. Cette année-ci nous allons en envoyer trois ; puissent-ils persévérer !

Nous avons aussi un bon nombre de filles chrétiennes qui lisent, mais il n'y a pas d'école proprement dite pour elles.

Le pays de Murunda est peu peuplé, il y a de grandes bananeraies mais peu d'habitants. Quant aux païens vivant en polygamie il y a pour le moment peu à espérer. Mais les jeunes gens et enfants, nous en avons la confiance, viendront se convertir. Mais puisqu'ils sont jeunes nous devons éprouver leur bonne volonté. Nous serons un peu plus exigeants pour l'admission au catéchuménat ainsi que Monseigneur le Vicaire Apostolique nous l'a recommandé. Nous aurons alors un chiffre moins élevé de catéchumènes et nous irons plus lentement, mais la persévérance sera plus assurée.

Daigne le bon Dieu, qui est le maître des cœurs, toucher par sa grâce les cœurs de nos indigènes du Kanagé, non seulement des jeunes mais encore des vieux. Que tous peu à peu trouvent le chemin du salut, qui est Jésus-Christ et sa sainte religion !

P. DONAT LEBERAHO

¹⁵⁴ La famine *Rumanura* ou *Rumanurimbaba* débute en 1916 et se termine en 1918. La Grande Guerre de 1914-1918 en est la cause principale : la réquisition des vivres et des hommes, du pillage et de la destruction des champs, de l'arrêt des travaux agricoles suite à la fuite de la population devant les combats, de l'invasion de chenilles et de sauterelles. Dans certaines régions du pays, le Nord-ouest notamment, cette famine a entraîné un nombre important de décès.

Mibirizi (N.-D. du Bon Conseil)

Nous sommes ici à une hauteur d'environ 2000 mètres et souvent dans un brouillard épais qui nous empêche même de distinguer les bâtiments dans la cour intérieure.

La pluie ne manque pas non plus. Notre voisin Ndagano, un petit roi, exerce le métier de faiseur de pluie, et naturellement nous sommes les premiers et les plus souvent servis. Sa Majesté en fait trop, disent les gens, et vraiment depuis le commencement de septembre jusqu'à la fin du mois de mai nous avons de l'eau en abondance.

Nos montagnes sont hautes et raides ; la brousse, grâce à la fertilité du sol, pousse à merveille à côté des sentiers étroits et glissants en temps de pluie, de sorte que la montée est excessivement pénible. Aussi puis-je vous assurer, chers confrères, que nos jambes se plaignent sérieusement. Il nous faudrait un aéroplane... ou un âne.

Personnel du poste. – A la fin de l'exercice précédent, il n'y avait que deux Pères à Mibirizi : P. Cunrath, supérieur, et P. Giai-Via, économiste. Depuis, le personnel n'a pas augmenté mais il a changé.

En août 1920 le P. Giai-Via quittait Mibirizi pour aller à Is-savi ; il était remplacé par le P. Albert Pagès, revenu d'Europe. Le P. Cunrath, lui aussi, partit de Mibirizi au mois de novembre pour rentrer à Maison-Carrée et y faire la grande retraite. Il fut remplacé comme supérieur par le P. van Heeswijk, venu de Rwamagana.

Chrétiens. – Nous avons un noyau de bons chrétiens. Ceux-ci sont réguliers pour l'assistance aux offices et la réception des sacrements. Avec leurs enfants ils sont notre joie et notre consolation. Nous en avons d'autres moins fervents ; mais de cette catégorie nous ne nous plaignons pas trop. Nous avons aussi nos chrétiens tombés. Quoique, sauf quelques rares exceptions, ils ne viennent jamais à la Mission, ils ne nous sont pas hostiles extérieurement. Si nous visitons les villages, ils nous saluent, et causent avec nous aussi bien que les autres. Si nous leur rappelons les vérités de la religion, la récompense

et le châtement, ils nous répondent ordinairement : « Oui, Père, 407c'est vrai, je reviendrai... mais plus tard ».

Ecole. – Comme il y a deux locaux, ainsi il y a deux catégories. L'une de ceux qui savent lire ; ils apprennent une leçon par cœur et font une demi-heure d'écriture. L'autre catégorie de ceux qui apprennent à lire. Une fois qu'ils savent lire convenablement ils passent à la première et c'est alors qu'ils apprennent à écrire. Chaque catégorie a son instituteur. Pendant l'instruction faite par le Père, tous se réunissent dans le plus grand local où se trouvent 10 beaux bancs d'école que nous devons au bon F. Herménégilde. Après l'instruction ils ont classe de chant. Nous sommes contents des élèves ; puissent plusieurs d'entre eux nous servir plus tard de bons catéchistes. Les élèves destinés au séminaire font, après-midi, sous la surveillance d'un des deux instituteurs, trois quarts d'heure d'écriture.

Les filles chrétiennes ont leur école à part, dirigée par une femme. Leur école c'est un local ouvert par devant. Elles sont assez régulièrement présentes ; mais ce n'est pas l'alphabet qui les attire, sans cela elles feraient plus de progrès dans la lecture ; c'est surtout le travail, qu'on leur donne après la classe, qui les amène.

Enfants chrétiens. – Comme nos écoliers, les petits enfants chrétiens viennent quatre fois par semaine. Ils apprennent les prières et le catéchisme par cœur ; ils ont ensuite une instruction faite aux garçons par notre zélé Philippo, ancien séminariste de Rubya, et **aux filles par une femme chrétienne**. Une ou deux fois par semaine le Père Supérieur leur fait en plus une instruction à l'église. Nous sommes contents du progrès que font ces enfants. Il y a quelques chrétiens tombés qui nous envoient leurs enfants ; mais la plupart des enfants de nos chrétiens égarés grandissent sans jamais entendre parler du bon Dieu, de leur âme ou de l'éternité. Espérons que le bon Dieu aura pitié de ces pauvres petits et qu'une fois grandis ils viendront vers nous, poussés par la grâce de Dieu.

Catéchuménat. – Le nombre de nos catéchumènes n'est pas très élevé et la qualité laisse aussi à désirer. Il y en a qui le prennent au sérieux, mais d'autres nous plaisent moins. Ce n'est pas mauvaise volonté ; plutôt légèreté, indifférence par

rapport aux choses de la religion. Sans doute aussi, nos chrétiens tombés, quoique polis envers nous, font du tort au catéchuménat par leurs paroles et par leur conduite.

Succursales. – Dans nos belles montagnes du Kinyaga nous avons huit succursales, dont la plus éloignée est à environ dix heures d'ici. Les collines, où elles sont placées, sont bien peuplées, mais malgré la belle population groupée autour d'elles, nous y avons peu de catéchumènes, exceptés en trois succursales où il y en a un nombre convenable.

Si nous pouvions y aller plus souvent, je crois que le nombre augmenterait ; les visites encourageraient les catéchistes et les catéchumènes. Mais ces belles montagnes, hélas ! quelle pénible beauté ! Ensuite nous ne sommes que deux, de sorte qu'en dehors des vacances, après les baptêmes nous n'avons pas le temps de les visiter. **Une autre raison du petit nombre, c'est que les gens ont énormément de corvées, surtout de corvées de portage de Changugu à Usumbura, d'où beaucoup reviennent malades. Et, de retour chez eux, ils préfèrent se reposer et se préparer ainsi pour une nouvelle corvée ou un nouveau voyage à Usumbura que de se présenter à la succursale et de se fatiguer la tête à un travail qu'ils n'ont jamais fait.**

Cependant nous ne perdons pas courage. Nous encourageons nos catéchistes et prions le bon Dieu pour que bientôt l'heure de la grâce sonne aussi pour ces pauvres âmes.

Matériel. – La plupart de nos bâtiments sont encore provisoires ; ils sont bâtis en briques sèches et couverts en paille. Ces toits nous reviennent tous les ans assez cher. Nous n'avons que deux bâtiments définitifs : le plus grand contenant trois chambres bâti avant la guerre par le F. Herménégilde ; l'autre, avec trois petits compartiments, construits par le P. Pagès après son arrivée en août 1920. Les deux sont couverts en tuiles.

Nous avons ici une assez belle plantation de caféiers qui a bien donné l'année passée. Nous allons finir la récolte de cette année ; mais nous n'en avons pas encore vendu pour ainsi dire. L'année passée les caféiers étaient malades ; on avait coupé une cinquantaine de pieds. Nous le regrettons parce que les pieds malades, qu'on avait laissés, ont bien repris.

Visites. – Pendant l'année nous avons eu la visite de plusieurs Européens. Vers la fin de cet exercice nous avons eu la visite d'un certain Monsieur, qui fera bien de suivre désormais la grande route sans passer par la Mission. Il a abusé d'une manière scandaleuse de l'hospitalité que nous lui avons offerte pendant quatre jours.

Nous sommes très heureux d'offrir l'hospitalité à ces messieurs, mais, de tels hôtes, préservez-nous Seigneur.

Nyaruhengéri (N.-D. des Apôtres – St-Pierre)

Le rapport de l'année dernière sur la Mission de Nyaruhengéri, sans être dès plus optimistes, ne donnait cependant pas une idée défavorable de la chrétienté. Cette année la vérité m'oblige à accentuer davantage la note de satisfaction.

Le nombre de nos néophytes se monte à 1.516, les morts défalqués. C'est une augmentation de 321 chrétiens depuis l'année dernière. Cela s'explique. Les naissances d'enfants ont été nombreuses. Par ailleurs les catéchumènes, retardés quelque temps par la nécessité de savoir lire, ont surmonté aujourd'hui cet obstacle, et se trouvent tout étonnés maintenant de s'être laissé ébranler un instant par une chose si simple. C'est ainsi que le baptême de juin nous a donné 71 néophytes, dont 49 adultes et 22 enfants. Si cette progression se continue, et il y a lieu de croire qu'elle se poursuivra, notre petite église ne suffira plus à contenir la foule. Déjà elle est comble aux jours des grandes solennités, parce que, ces jours, chacun tient à assister à la grand'messe : il y a la pompe des cérémonies et la nouveauté des chants.

Le lecteur se demande : que valent ces chrétiens ? Je réponds d'un seul mot : **le péché mortel y est rare** ; tel est mon humble avis. On arrive à ce résultat d'abord par l'enseignement des grandes vérités, et l'administration des sacrements.

Les grandes vérités de la Foi font impression sur les âmes simples et droites, et il y en a beaucoup autour de nous.

L'enseignement ne fait pas tout ; souvent l'esprit est éclairé, mais la volonté est faible. Les sacrements sont là pour l'affermir, et nos chrétiens aiment à y recourir. Nous comptons

cette année 17.260 confessions. L'année dernière elles s'élevaient à 17.153.

L'excédent provenant des nouveaux néophytes, on voit que nos chrétiens n'ont pas varié dans leurs habitudes. D'une façon générale on peut dire qu'ils se confessent toutes les deux ou trois semaines ; et après ce temps on constate avec joie que la majorité d'entre eux sait se préserver du péché mortel. Les communions se montent à 67.500, à peu près 10.000 de plus que l'an passé. Défalquons celles qu'ont faites les nouvelles recrues et l'on constatera, comme pour les confessions, que la communauté chrétienne n'a pas dégénéré. Il y a des communions chaque jour de la semaine, mais particulièrement le mardi, jour de réunion des jeunes filles et des *bakuru* ou chefs de groupe ; le vendredi, jour des femmes, les communions y sont encore plus nombreuses. Le premier vendredi du mois et tous les dimanches de l'année il y a communion générale. Nos chrétiens ont compris que lorsqu'on offre un sacrifice il faut y participer, comme il est d'usage dans les sacrifices païens. Et l'on sent que, pour rester fidèles à ce principe, ils se surveillent et se gardent bien davantage du péché mortel. Parfois même ils sont tout étonnés qu'on leur impose de venir à la messe sans y communier.

Mais les moyens surnaturels supposent la coopération personnelle et la lutte. Nos chrétiens ont d'abord à lutter contre leur entourage païen qui sans cesse les invite à des pratiques superstitieuses, au **culte des *bazimu***. A tout propos, nos banyarwanda font intervenir les *bazimu* et leur offrent des sacrifices ; les négliger, c'est s'exposer à toute sorte de maux. Aussi que d'instances à repousser, que de malédictions à supporter, de menaces et de tracasseries à subir pour le chrétien qui refuse de participer aux pratiques traditionnelles !

Il ne se passe pas un jour que l'un ou l'autre ne soit en butte à ces tentations. Les uns ripostent énergiquement : je suis chrétien et Dieu me défend toutes ces choses, ou bien : Dieu me commande le contraire. Dieu est le maître, s'il veut que je meure c'est bien : s'il veut que je guérisse il me guérira. D'autres : autrefois je faisais cela, maintenant que je suis chrétien je ne puis le faire. Et comme parfois le tentateur objecte que tel ou tel chrétien a sacrifié ou s'est donné aux esprits. C'est son affaire, répond l'intrépide athlète. Quelques-uns plus timides se contentent de dire pour se débarrasser des

importuns : oui j'y penserai, et puis n'en font rien J'en connais qui invoquent la sainte Vierge ou l'ange gardien, du fond du cœur, pendant qu'on les sollicite à sacrifier. Je sais des enfants de douze à quinze ans qui quittent la maison paternelle et vont se réfugier auprès de leur chef de groupe pour obtenir conseil et protection. D'ordinaire ils y restent jusqu'à ce que la bière soit bue. Car dans ces cérémonies les libations sont indispensables.

Il serait exagéré de dire qu'il n'y a jamais des vaincus parmi nos chrétiens. Mais quand le fait est connu le coupable est passible d'une pénitence publique. Il doit faire le chemin de croix quatre dimanches de suite après la grand'messe, et s'abstenir, pendant ce temps, de la sainte communion. Il est nécessaire en effet de tenir compte de l'opinion. Or les chrétiens sérieux, qui sont nombreux à Nyaruhengéri, ne comprendraient pas que l'on n'exigeât aucune satisfaction de la part d'un des leurs qui fait si bon marché des vœux de son baptême, qui ferait volontiers la navette entre Jésus-Christ et Satan ; car une première chute en entraîne d'autres, l'expérience en témoigne ; il leur paraîtrait étrange de voir ainsi, du jour au lendemain, s'agenouiller à la table des fidèles et participer au banquet eucharistique un transfuge d'hier qui revient des libations païennes ou des viandes immolées.

Il est un autre champ de bataille où la lutte est d'autant plus âpre que l'ennemi est plus caressant. Inutile d'en parler.

Inutile aussi de parler de tentations plus délicates que le fidèle rencontre jusque dans le sein de sa famille, si elle reste païenne ; ce n'est pas seulement l'exemple de l'immodestie, de l'immoralité, mais l'invitation même à toute licence de la part des parents...

On reprochera à une jeune fille sa retenue, et que dire des railleries à entendre sur le chapelet, la médaille, la croix ? Souvent ces objets disparaissent et quand le chrétien les réclame, on lui répond que les rats les ont emportés. – Que gagnez-vous à tout cela ? En êtes-vous plus riches ? Ne mourrez-vous pas comme les autres ? Il faut du courage pour résister à ces assauts chaque jour répétés.

Pour soutenir les chrétiens, ainsi battus en brèche, **les missionnaires de Kansé ont un puissant auxiliaire dans ce qu'on appelle l'inama**. C'est un moyen tout humain, qui n'a pas la portée des moyens surnaturels, mais qu'on doit joindre

à ces derniers quand il est possible de le faire. **L'inama est un groupe de chrétiens comprenant en moyenne une douzaine de familles, sans compter les jeunes gens et les jeunes filles dont le nombre varie avec les circonstances. Il a à sa tête un chef, mukuru, qu'il a élu lui-même et dont il suit la direction. Ce chef se choisit un adjoint qui le remplace en cas d'empêchement. Une ou deux fois par semaine ce mukuru, comme on l'appelle, réunit son petit monde en un lieu désigné qui n'est pas toujours le même. Le mukuru s'informe de la situation spirituelle et temporelle de chacun de ses subordonnés. Par des interrogations discrètes il constate si tout son monde sait les prières du matin et du soir, s'il les dit régulièrement à la maison, s'il sait la façon de bien recevoir les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, s'il assiste à la messe le dimanche et parfois sur semaine, si les époux vivent en bonne intelligence ou s'ils sont en rupture ; s'il y a parmi eux quelque malade en danger de mort.**

Pareillement il examine la situation temporelle de chacun d'eux. Si quelqu'un a des difficultés avec le chef indigène de la localité, ou avec d'autres païens, s'il est tombé dans le besoin par suite d'un accident imprévu ou d'une maladie prolongée. **En un mot il doit être au courant de tout ce qui concerne l'âme et le corps de ses sujets.**

Une fois par semaine tous ces chefs de groupe se réunissent à la Mission pour former un conseil hebdomadaire sous la présidence d'un missionnaire, ordinairement le supérieur. Ce jour-là toute la chrétienté est passée en revue, et toute irrégularité est marquée d'un chiffre placé en face du nom du coupable. Ce chiffre a son similaire sur une feuille à part qui en donne la signification. Ce chiffre est barré le jour où le coupable est venu à résipiscence. Ainsi tous les huit jours le supérieur est mis au courant de tout ce qui intéresse chacune de ses ouailles. C'est dans cette réunion plénière que le missionnaire donne ses conseils, ses avis ou ses instructions, et chaque mukuru les transmet à son groupe. On ne saurait trop recommander la création des inama ; ils font un bien immense, et facilitent, dans une large mesure, au supérieur de la chrétienté, la direction de ses ouailles.

Notre communauté chrétienne a ses réserves d'accroissement non seulement dans les naissances, qui lui apportent déjà un appoint considérable, mais encore dans le catéchuménat.

Autant que nous pouvons en juger, nos catéchumènes sont sérieux. Nous ne les flattons pas, nous ne les alléçons pas par l'appât d'un bien-être terrestre quelconque, nous ne leur déguisons pas les vérités que la foi nous enseigne, ni les exigences de la loi du Christ.

En fait de catéchumènes nous en comptons 210 qui sont à une année du baptême, et 280 à deux années. Ces deux catégories suivent des cours réguliers de catéchisme à la Mission ; chacune des divisions dont elles se composent y vient une, deux, trois, quatre fois, selon qu'elle est plus ou moins rapprochée du baptême. A deux missionnaires que nous sommes nous ne suffirions jamais à cette tâche, nous avons heureusement une demi-douzaine de catéchistes bien exercés dont l'aide nous est bien précieuse.

Après la leçon de catéchisme tous les jeunes gens, garçons et filles, font un exercice de lecture qui dure une demi-heure. Il y a vraiment plaisir à voir avec quelle promptitude ils saisissent leurs livres et s'appliquent à lire, les plus forts aidant les plus faibles, sans se soucier le moins du monde de ce qui se passe autour d'eux, car l'exercice se fait en plein air. Au signal donné tout le monde se met à genoux pour réciter le *sub tuum*¹⁵⁵ et l'on rentre chez soi.

Mentionnons maintenant les écoles. Il y a l'école supérieure où l'on enseigne la lecture expliquée, l'écriture, le calcul et le chant. L'instruction religieuse y a sa place ; elle vise surtout à approfondir davantage **les vérités chrétiennes dont la connaissance a une portée plus pratique pour nos Banyarwanda, par exemple le péché originel et l'origine des maux sur la terre ; le sort de l'homme après sa mort et la nécessité du baptême ; la manière d'utiliser le travail et la souffrance d'ici bas pour payer notre dette et entrer en possession de la gloire là-haut ; la nécessité du combat spirituel et la façon de le conduire pour se préserver du péché, etc.**

Il y a l'école moyenne où l'on apprend à lire couramment. Enfin l'école des débutants qui comprend deux divisions : les

¹⁵⁵ « Sous l'abri de ta miséricorde ».

petits et les tout petits autrement dit l'école maternelle. Il va sans dire que nous ne suffisons pas à la tâche ; nous ne pouvons guère que visiter ces différentes écoles, inscrire les présences sur un registre ad hoc, exciter l'émulation et encourager le succès par le moyen des concours et des récompenses qui les suivent.

Chaque école a son moniteur, qui souvent est loin d'être un pédagogue expérimenté et d'avoir la passion de son métier. Il est surtout bien éloigné du zèle ardent et désintéressé qui distingue nos chers Frères des Ecoles chrétiennes.

La Mission de Nyaruhengéri a aussi des succursales. Leur service ajoute encore au travail des missionnaires qui auraient bien besoin d'un petit renfort. La principale de ces succursales est Linda anciennement Mugombwa. Linda, qui est à une petite distance de Mugombwa, se prête mieux à l'établissement d'une future Mission. C'est un plateau découvert qui fait communiquer entre eux, sans accident de terrain, tous les villages nombreux et peuplés qui lui servent de couronne, et qui seront desservis plus tard par la Mission future. Cette succursale compte aujourd'hui 260 chrétiens et autant de catéchumènes sinon davantage. Le lieu même de la succursale est à trois heures de la Mission mère. Mais beaucoup de chrétiens, qui l'avoisinent dans un rayon plus ou moins long, sont évidemment à une distance plus considérable de Nyaruhengéri. Or pour des enfants et des femmes chargées d'un bébé, qui tiennent à assister le dimanche à la messe et à s'approcher des sacrements, le voyage est passablement fatigant. Ajoutez qu'entre le plateau de Nyaruhengéri et celui de Linda il y a la vallée de la Nyakabogobogo qu'on souhaiterait pouvoir franchir en avion.

De plus il arrive comme partout que le missionnaire est appelé auprès d'un malade qu'il faut extrémiser. L'aller et le retour prennent la journée ; heureux quand le lendemain il ne se trouve pas trop fourbu des deux jambes ; en tout cas le travail est doublé pour le confrère qui est resté à la Mission. Ému de ces considérations notre vénéré vicaire apostolique a daigné nous autoriser à bâtir une chapelle à Linda. Les travaux sont lancés tout le monde est sur pied ; d'aucuns moulent les briques et les tuiles, d'autres apportent les madriers de construction ou le bois de chauffage ; déjà notre cher F. Tite, maçon hors concours, a élevé, en un rien de temps, avec les

briques à cuire, une tour carrée de 4 mètres de haut qui est devenue un four à air libre ; la cuisson des briques a été irréprochable. Il recommencera une deuxième et troisième fois et nous aurons d'ici à Noël la petite maison de Dieu.

Nyanza, la seconde succursale, est à deux heures de la Mission. Outre qu'elle est moins éloignée que la première de Nyaruhengéri, elle est aussi d'un accès plus facile. On peut s'y rendre en bicyclette par la grande route pour automobile que le gouvernement vient de faire faire, et qui passe à une petite distance de la succursale.

Nyanza compte aujourd'hui 45 chrétiens qui nous donnent toute satisfaction. Là encore il serait bien utile, pour ne pas dire nécessaire, de construire un hangar, en briques cuites, qui pût servir de local aux catéchumènes, et, à l'occasion, de chapelle au prêtre. Nous n'avons ni le temps ni les ressources pour faire ce travail cette année. Nous avons seulement demandé au catéchiste de cette succursale de préparer, avec l'aide des chrétiens et des catéchumènes, une réserve de briques pour l'armée prochaine.

La troisième succursale, Mumumbano, a deux défauts : elle est trop rapprochée de la Mission, puisqu'elle n'en est qu'à une heure ; de plus elle est mal placée, car elle se trouve isolée à l'extrémité du village dont elle porte le nom. Il y a à deux ou trois heures à l'ouest de Nyaruhengéri des centres bien fournis où cette même succursale serait mieux située. Au reste tout ce côté de la Mission mériterait d'être exploré, la population y est assez dense et nous n'y sommes pas connus. Le projet est à l'étude. Mais un pareil voyage demande au moins huit jours, et pendant ce temps le travail languit à la Mission. Un seul missionnaire ne pouvant suffire à tout.

Faut-il dire un mot du temporel de la Mission ? Les constructions laissent à désirer : tout le monde en convient. L'emplacement lui-même est chaud et humide et point central. A une demi-heure de là il y a une place-bien aérée, au beau milieu de Nyaruhengéri, qui, de l'aveu des experts, conviendrait davantage.

Les cultures ont gagné énormément sous l'active direction du P. Knoll. Tout triomphe maintenant de la défaite du chien-dent ; le potager nous a donné des carottes et des choux qui émerveillent les visiteurs ; les pommes de terre foisonnent, le blé nous a donné du très bon pain, le café a attiré l'attention

des Belges et nous a permis de réaliser quelques recettes qui ont amélioré notre menu. La petite forêt d'eucalyptus nous a fourni quelques pièces de charpente et du bois de chauffage. Aujourd'hui il faut nous arrêter pour en augmenter la surface ; la plantation de café elle aussi demande plus de développement afin que son rapport puisse suffire aux dépenses de l'avenir.

En terminant ce rapport notre devoir est tout indiqué Pour le passé nous dirons avec l'Ecriture : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*, et pour l'avenir nous dirons avec l'Eglise : *Da nobis quæsumus, Domine... ut... et merito et numero populus tibi serviens augeatur*¹⁵⁶.

(...)

P. BUISSON

78. RAPPORT DU P. CLASSE DU 13 JUILLET 1921 CONCERNANT L'ERECTION DU VICARIAT DU RUANDA ¹⁵⁷

Saint-Martin -la- Méanne, le 13 juillet 1921

1.- Bref historique de la Mission à ériger¹⁵⁸.

Vicariat du Kivu, érigé en décembre 1912 [?]. Ses deux parties

a. - Urundi. Mission commencé définitivement en juillet 1896 par 1^{er} établissement dans l'Usige (Uzumbura) puis le 13 novembre 96 à Misugi (5 heures à l'Est de près Muyaga). De Misugi la Mission est transportée à Muyaga le 25 mai 1899.

En 1880, les Missionnaires avaient essayé de fonder une 1^{ère} Mission dans l'Urundi ; près de Rumonge, à 50 lieues au Nord d'Ujiji-Kigoma ; c'est là que furent massacrés le P. Deniaud et ses 2 compagnons. En 1884. Nouvel essai près d'Usumbura sans l'Usige ; cet essai dure 7 mois. Les esclavagistes menaçant d'intervenir manu militari ; les Pères se retirent. Cette Mission de Saint-Antoine d'Uzige reprise en 1896 par le P. Van

¹⁵⁶ « Pas à nous, non, ne donne pas ta gloire à nous mais à ton nom. Donne-nous, nous te le demandons, Seigneur, de faire croître ton peuple en mérite et en nombre ».

¹⁵⁷ Rapport du P. Classe du 13 juillet 1921 concernant l'érection du Vicariat du Kivu, A.G.M.Afr., N° 111395-97.

¹⁵⁸ En marge : Réponse à lettre du 4 - VII.

Les n° sont ceux de la S.C. de la Propagande : les divisions de Missions.

der Burgt et abandonnée le 28 janvier 1898, et le P. Desoignies fonde alors Saint-Antoine de Mugera, la 2^e station de l'Urundi (février 1899).

8 décembre 1902, fondation de Buhonga à 2 h. à l'Est d'Uzumbura. Le 11 janvier 1905 fondation de Kanyinja ; puis de Rugali, le 27 janvier 1909 et d'enfin de Buhoro le 11 février 1912. Cette dernière station placée dans un pays très peu peuplé, elle réunit à peine 5.000 hommes, est abandonnée au début de la guerre et redevient succursale de Mugera.

On fonde des établissements de Sœurs blanches en 1907 à Buhonga, en 1908 à Muyaga ; en 1911 à Mugera. Au 1 juillet 1920 ces Missions avaient : Muyaga : 3 316 chrétiens ; Mugerara : 4 227 ; Buhonga : 625 ; Kanyinja : 1 995 ; Rugali 671 ; Buhoro : 0. Soit au total 10 834 chrétiens.

b. – Ruanda. La Mission du Ruanda est fondée par Mgr Hirth en février 1900 par l'établissement du Sacré Cœur d'Issavi (2 février 1900). Successivement on fonde les Missions de Zaza (Regina Sanctorum), 1 novembre 1900 ; Nyundo (Sainte Marie), 24 Avril 1901 ; Mibirizi (Notre-Dame du Bon Conseil), 8 décembre 1903 ; Rwaza (Assomption), 21 Novembre 1903 ; Kabgayi (Immaculée Conception), 9 mai 1906 ; Rulindo (Notre Dame de la Merci), 22 Décembre 1908 ; Nyaluhengeri (Notre Dame des Apôtres), 13 décembre 1910 ; Murunda (Notre Dame du Saint Rosaire), mai 1912 ; **Kigali, capitale européenne (Sainte Famille) novembre 1913** ; Bushiru (Notre Dame de la Paix), juin 1914. Cette Station est redevenue succursale par suite de la guerre ; Lwamagana (Notre Dame des Victoires) en 1918.

Des établissements de Sœurs Blanches sont fondés : à Issavi 1909 ; à Nyundo 1910 ; à Rwaza 1912. La guerre arrête l'établissement commencé à Zaza.

En 1917 commence un petit noviciat pour les Sœurs indigènes, petite sodalité des Filles de la Vierge. Le noviciat est fondé à Issavi en 1919 (8 décembre) dirigé par 3 Sœurs Blanches.

A Kabgayi : Petit Séminaire Saint-Léon, et Grand Séminaire Saint-Charles – le premier a 85 élèves, le 2^e 14 grands Séminaristes.

Au 1 juillet 1920 : le total des chrétiens, après les pertes de la guerre et famine, est, dans le Ruanda de 15 259.

2. – Limite des Territoires.

a. – Ruanda : Le Royaume indigène du Ruanda. Limites : à l'Ouest, le Lac Kivu et le Rusizi, déversoir du Lac Kivu dans le Lac Tanganika. Au Sud, la frontière entre l'Urundi et le Ruanda, dans la forêt, puis l'Akanyaru (Rivière) ; la frontière sud de la province du Bugesera, puis le cours de la Kagera jusqu'au confluent du Ruvumu (c'est-à-dire au Sud, la frontière entière de l'Urundi-Ruanda. C'est plus simple à exprimer à l'Est le cours de la Kagera. Au Nord la frontière du Royaume du Ruanda. Il est dangereux de donner au Nord la frontière des Etats Européens. La frontière sera souvent remaniée et elle n'est pas fixée ; **la délimitation sui sera faite plus tard par la Commission Anglo-belge ne sera que provisoire. Cette Commission n'est pas encore nommée.** Pour parer à tout inconvénient grave de l'avenir, **le mieux est de s'en tenir aux limites du Royaume indigène du Ruanda**, au Nord à la Kagera, à l'Est au Kivu et Rusizi à l'Ouest. A la frontière entre le Ruanda et l'Urundi, au Sud.

Unir ensemble les 2 rives du Kivu est dangereux, sans fondement. La langue du Bunyabungu (O. du Kivu) est vraiment différente de celle du Ruanda : on ne se comprend pas. Ce serait autrement grave qu'entre Ruanda et Urundi qui ont même langue quoiqu'on en dise. **Ce qui pourrait se faire c'est le rattachement du territoire de la seule Mission de Tongres-Sainte-Marie (chez Rulenga) qui est vraiment de population, mœurs, langue, du Ruanda. Cette province du Bgisha a été séparée du Royaume du Ruanda par accord Germano-belge.** Rien de plus.

b. – Urundi : Territoire : le Royaume de l'Urundi (et les 2 provinces de l'Uha ???) : Il y a beaucoup plus de différences entre le Kiha et le Kirundi, qu'entre la Kirundi et le Kinyarwanda. Le Kiha est un mélange de Shishumbwa, Kinyamwezi et Kirundi. Evidemment on pourrait aussi bien rattacher l'Uha à l'Unyanyembe qu'il relèverait un peu. De par sa position, langue, population coutumes. L'Uha de l'Est se rattachera et s'est rattache toujours à l'Ussui et l'Unyanyembe. Allemands, Belges, et maintenant Anglais administrativement l'ont toujours rattaché à Byharamulo (Ussui) et Tabora. L'Uha de l'Ouest restera comme toujours avec les stations militaires de

la voie ferrée et Kigoma. La succursale de Nyanza, au Nord de Kigoma est occupée, d'après accord avec Mgr Hirth, par les Pères de Kigoma. L'Urundi n'a pas pu fournir un catéchiste au P. H. Drost, les Barundi refusant d'aller s'exposer à la fièvre là-bas.

Quelque soient les possesseurs ou maîtres, plus tard, de l'Uha, il me semble guère nécessaire de le rattacher à l'Urundi. Actuellement c'est se mettre, en unissant l'Uha et l'Urundi, dans le Tanganika Territory, c'est vrai, mais on ne peut guère préjuger avant la fin du mandat pour cinq ans. Dans l'Uha il y avait trois Missions protestantes, pas une catholique.

Limites de l'Urundi : au Nord la frontière sud du Royaume du Ruanda ; à l'Ouest le Rusizi et le Tanganika ; à l'Est et au Sud l'Uha si on ne rattache pas les 2, donc les limites du royaume du Burundi. – Ou, en gardant l'Urundi et l'Uha unis : au Nord la frontière Sud du Ruanda, à l'Ouest le Tanganika et le Rusizi, au Sud et à l'Est l'ancienne frontière du Vicariat du Kivu.

Quels que soit la décision prise pour l'Urundi-Uha, il me semble qu'il est nécessaire pour le Ruanda, en tous cas, pour l'Urundi [illisible] l'isole, de prendre les limites des provinces indigènes, non les frontières plus ou moins admises par les Administrations européennes. Ces frontières « européennes » sont tout à fait théoriques là où elles sont fixées provisoirement, en grande parties elles sont à déterminer : celle qui a été donnée par l'Afrique française autrefois (30 mai 1919 si je me souviens bien), n'est pas officielle : on me l'a niée au Gouvernement Général de Kigoma, M. le Général Malfeyt lui-même on me l'a niée au Ministère des Colonies, l'appelant « une vague indication qui ne correspond à aucune réalité. La frontière sera déterminée plus tard par des commissions, peut-être dans plusieurs années ». On espère encore revenir plus tard sur les accords et rien ne sera définitif avant l'expiration du 1^{er} quinquennat du mandat. C'est donc plus que vague. Une seule solution réserve l'avenir : les limites des provinces indigènes.

3. – Nombre des villes, lieux importants... des habitants...

a. – Burundi – 2 centres européens : Uzumbura, au Nord du Tanganika, capitale européenne, résidence du Résident Général. Population indigène mélangée : Barundi et Arabisées (commerçants) et Kitega, centre administratif européen de

l'Urundi. A 2 heures d'Usumbura se trouve la Mission de Muger (Saint-Antoine), c'est la Mission centrale.

L'Urundi compte environ 1 million $\frac{1}{2}$ d'habitants, peut-être 2 ; l'Uha à peine 200.000 habitants. Population bantoue – les chefs d'origine hamitique. Le peuple est beaucoup plus libre que dans le Ruanda. Les gens ont la propriété privée. Le Roi n'a pas autorité absolue comme dans le Ruanda – les Grands Chefs sont plus ou moins indépendants, le Roi a sur eux une autorité plus religieuse et apparente que réelle. Gens simples donnant vrai espoir de conversions. Le peuple est bien disposé pour les Missionnaires.



LA MISSION DE MUYAGA (BURUNDI - 1899)

b. – Ruanda – **Capitale européenne : Kigali** (centre géographique du pays), grand centre commerçant – capitale indigène : Nyanza – Centres européens au N.O. Kissenyi, sur le lac Kivu, au S.O. Changuu sur le Kivu et 5 autres stations militaires.

$\pm$ 2.000.000 ou 2 millions $\frac{1}{2}$ d'habitants – Population bantoue et caste dirigeante des Batutsi, ces derniers sont $\pm$ 200.000 (au maximum toutefois). Population d'agriculteurs et de pasteurs – assez intelligents. Batutsi sont des hamites, population qui contient le plus d'indices hamitiques – métissée

de bantus et de hamites. Population bien disposée pour la religion, même la caste dirigeante des Batutsi. Du Roi tout puissant, le plus autocrate possible, on ne peut être sûr évidemment – Population plus dominée que dans l'Urundi, **pas de propriété véritable privée**, c'est usufuit seulement, le système féodal existe en plein – l'organisation sociale donne autorité absolue au Roi, aux chefs – le peuple est moins libre, évolution se fait cependant à ce point de vue.

4. – Y-a-t-il des hérétiques ?

a. – Burundi – Avant la guerre 3 petites stations protestantes allemandes groupées dans le N. près de l'Akanyaru ; elles étaient à 7 ou 8 kilomètres l'une de l'autre. Fondées en 1912, 2 à 3 dans l'Uha. Depuis la guerre les stations de l'Urundi n'existent plus. Quelques rares adeptes isolés revenus au paganisme.

b. – Ruanda – Trois sectes protestantes : Adventistes, une de protestants belgo-suisses et Méthodistes.

Adventistes ont 3 stations : 1 au centre, 2 au Nord.

Les Belgo-suisses viennent d'arriver, reprennent une partie des anciennes Missions protestantes allemandes de Béthel, entre autres Kirinda et Ilemera. Méthodistes prennent succession partielle de Béthel. Outre les 3 Missions adventistes il y a six centres de Missions protestantes.

Jusqu'à présent tentent surtout de former des *teachers* indigènes, des écoles. L'an dernier les Adventistes commençaient une école d'arts et métiers. La guerre a mis fin momentanément à trois écoles pour fils de chefs.

Le Church M.S. a demandé à s'établir au Ruanda ; en 1920 un inspecteur de ses Missions de l'Uganda a parcouru le Ruanda.

Ces Missions travaillent, mais jusqu'à présent succès très modeste ; attendons le résultat des écoles.

5. – Ecoles ou instituts catholiques ou infidèles.

a. – Burundi – Rien actuellement.

b. – Ruanda – Ecoles dans chaque station protestante ; quelques petites de villages tenues par les *teachers* indigènes.

A Nyanza, **capitale indigène**, 1 école de fils de chefs – gouvernementale, à l'esprit laïque ; les chefs doivent y envoyer au

moins une partie de leurs enfants – ordre du Roi tout-puissant poussé par le gouvernement européen, dans le cas l'administrateur. Le dernier Administrateur étant bon, les maîtres étaient catholiques – en dehors de l'école les élèves étaient libres au point de vue religieux. Tout dépend et dépendra de l'Administrateur.

6. – Liberté de la prédication catholique.

a. – Burundi – **Liberté réelle** : pas de difficultés soit de la part du Gouvernement européen, soit de celle des autorités indigènes.

b. – Ruanda – **Liberté suffisante pour le peuple**. Pour les chefs et la caste dirigeante, précautions à prendre à cause de l'hostilité sourde du Roi et des vieux (Actuellement c'est aussi question personnelle de vengeance et de haine – cela passera – eff. Huntz.). La liberté est surtout restreinte en ce sens que l'autorité et la puissance du Roi étant sans limites, les chefs craignent d'être dépossédés, ce qui s'est fait plusieurs fois pour motifs de religion. Evidemment les réformes de l'Autorité européenne et la valeur personnelle des Administrateurs et Résidents modifieront la situation. Pas [d'] obstacles de la part des païens.

7. – Nombre des catholiques.

a. – Burundi – 10.834 en juillet 1920.

b. – Ruanda – 15.259 en juillet 1920.

Dans les 2 provinces, les chrétiens sont bons, instruits suffisamment et pratiquent bien leur religion.

8. – Peuvent-ils subvenir aux dépenses du culte ?

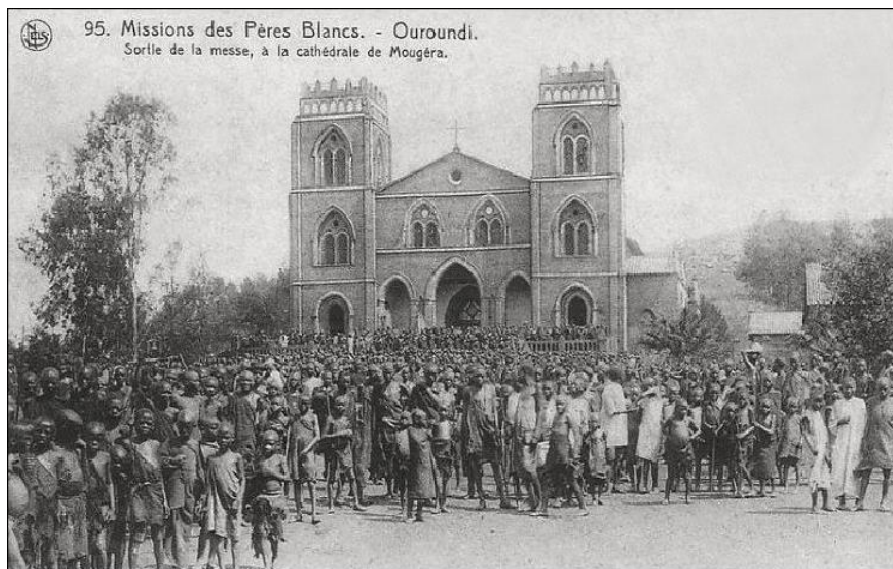
Evidemment non, dans aucune des 2 régions. Ils font des aumônes, mais dans un pays où l'argent n'a pas cours, et où les gens ne sont pas riches, c'est difficile de demander davantage pour le moment. Travaillent volontiers pour les églises.

9. – Sont-ils groupés ou dispersés au milieu des hérétiques...

En général, une partie groupée autour des Missions, l'autre plus éloignée dans les succursales à 10 – 15 – 20 Kilomètres. Dans les deux cas les familles chrétiennes sont dans la masse païenne plus ou moins disséminées, mais rarement isolées. Le

ministère est rendu difficile surtout au Nord et à l'Ouest du Ruanda par la montagne.

Aucun moyen de communication dans le pays. Les routes sont...à faire surtout.



L'EGLISE DE SAINT-ANTOINE DE MUGERA - BURUNDI
(dessinées par le P. Dufays)

10. - Où pourrait-on établir la Résidence du Vicariat Apostolique ?

a. - Burundi : Saint-Antoine de Muger, si on veut le centre du pays. Grande maison d'habitation neuve - c'est la plus belle et vaste de tout le Vicariat du Kivu. Belle église de 65 mètres de long sur 20 mètres de large en construction, sera terminée cette année 1921. Si on veut le voisinage du Haut Gouvernement européen, Buhonga près Usumbura (???). Belle église neuve, bénite en 1920 et bonne maison.

b. - Ruanda - **Mission de Kabgayi entre la capitale européenne (Kigali) et la capitale indigène (Nyanza)**, au centre du pays. Là se trouvent les 2 séminaires. Maison convenable et église en construction 68 m x 20 mètres.

11. – Eglises et chapelles.

a. – Burundi : 5 églises – 9 chapelles. Le Saint-Sacrement est conservé dans les 5 églises et 3 chapelles (chapelles des Sœurs Blanches). Mobilier pauvre, suffisant, c'est-à-dire convenable.

b. – Ruanda – 10 églises de stations, 2 chapelles de stations (ces deux en briques non cuites), 2 chapelles de séminaires, 4 chapelles de Religieuses. Dans toutes on conserve le Saint Sacrement. 10 chapelles de succursales, le Saint Sacrement n'y est pas conservé.

Mobilier : comme dans l'Urundi, rien de spécial !

Dans l'Urundi et le Ruanda, les Missionnaires sont logés convenablement : maisons en briques, couvertes en tuiles (sauf 1 dans le Ruanda) de même les Sœurs qui ont leurs maisons à part et à une certaine distance des celles des

Pères.

Revenus ???

12. – (...)

13. – Subsides du Gouvernement ?

Jusqu'à présent, rien pour chacune des 2 provinces. De ce fait donc aucun lien. **Pour l'avenir, espoir d'un subside pour écoles.**

14. – Combien de Missionnaires ?

a. – Urundi : actuellement 1921 : 14 Pères, 3 Frères pour les 5 stations et 12 Sœurs Blanches.

b. – Ruanda : actuellement 1921 : 23 Pères, 5 Frères, 5 Prêtres indigènes banyarwanda pour les 10 stations, les 2 Séminaires et 16 Sœurs Blanches.

Nationalité – langue ...

15. – Prêtres indigènes.

Dans le Ruanda 5 – 2 et un Frère indigène dirigent la Mission de Murunda (Saint-Rosaire), 2 sont vicaires à Kabgayi sous la direction du Supérieur, seul prêtre à cette Mission. 1 Professeur au petit Séminaire. Auxiliaires très pieux, dont nous sommes très contents.

Des Barundi sont au grand Séminaire de Kabgayi, comme élèves.

Œuvre absolument indispensable pour l'avenir du catholicisme dans les [illisible].

16. – Nombre des catéchistes : au 1 juillet 1920

Urundi : 96.

Ruanda : 150.

17. Congrégations d'hommes et de femmes ?

Urundi : Sœurs Blanches : 3 stations – prospères.

Ruanda : Sœurs Blanches : 3 stations ;

1 noviciat de petites Sœurs indigènes.

18. – Séminaires :

le Grand dirigé par 2 Pères européens.

14 élèves en philosophie et théologie des 2 provinces.

Le Petit Séminaire à ± 85 – 95 élèves des 2 provinces.

2 Pères européens, 1 Prêtre indigène, 1 Frère européen – 6 classes.

Les établissements donnent espoir fondé.

Le petit Séminaire est construit, bien organisé, peut subir l'inspection gouvernemental, sans crainte, à tous points de vue.

Grand Séminaire est provisoire. A le cycle complet actuellement.

19. – Ecoles.

a. – Urundi : Dans chaque station : une école dirigée par un Père, pour les garçons. Chez les Sœurs : écoles de filles. Et écoles de villages : en tout 64 avec environ 3 500 enfants au moins tous catéchumènes, la plupart chrétiens.

b. – Ruanda : comme dans l'Urundi. 85 écoles.

Dans les 2 provinces les écoles sont pour les indigènes. Il n'y a pas lieu à écoles pour Européens, évidemment ! Dans aucune école il n'y a d'élèves protestants ou musulmans.

20. – Il n'existe dans les 2 provinces que les Confréries du Saint Rosaire et de N.D. du Mont Carmel.

Chaque station a dispensaire et parfois hôpital : 8 dans l'Urundi – 11 dans Ruanda.

Dans les 2 provinces le catéchuménat est organisé régulièrement dans chaque station et dans les succursales. Tout dépend de l'autorité ecclésiastique.

Léon Classe

79. LETTRE DU P. CLASSE AU P. VOILLARD DU 16 AVRIL 1922¹⁵⁹

Autreppes, le 16 avril 1922

Mon Révérend Père,

Vous aurez compassion de moi et m'excuserez, j'en suis certain, de ne vous avoir pas écrit plus tôt. Le télégramme reçu le soir du Mardi Saint m'a plus bouleversé que la lettre du R.P. Marchal ne l'avait fait le 14 juillet 1920. Et pour me remettre dans le calme, sur le conseil du P. Ulrix, je suis venu à Autreppes¹⁶⁰. Maintenant le calme se fait doucement, et il ne me reste qu'à me remettre entre les mains de la divine Providence, et à supplier Notre Seigneur de me donner au moins un peu de tout ce qui me manque pour un tel ministère ! **Mais, vraiment, comment Monseigneur le Supérieur Général et vous, mon Révérend Père, avez-vous pu me mettre ainsi en avant ?** J'aime ces Missions de toutes mes forces, c'est vrai ! Et mon grand désir était d'y tourner. Pourvu que ce désir n'ait pas sa punition, pour le malheur de ces âmes cependant tant aimées ! Je vous ai prié, mon Révérend Père, demandez à Monseigneur le Supérieur Général d'intercéder pour moi près du divin Maître afin que, malgré tout, je sois entre ses mains

¹⁵⁹ Réponse 27/04/22. Lettre du Père Classe au P. Voillard du 16 avril 1922, A.G.M.Afr., N° 111453-54.

¹⁶⁰ p. 16. Un certain nombre de missionnaires du Kivu (Ruanda-Urundi) croyant avoir à se plaindre de l'administration du Rd. Classe, lequel agissait d'après les directives de Mgr Hirth, et plus au moins soutenu par le Rd. Roussez, Régional, obtinrent de Maison-Carrée une visite extraordinaire confiée au Rd. Gorju. Celui-ci adressa un Rapport aux Supérieurs Majeurs qui jugèrent bon pour entendre plusieurs cloches, demander le P. Classe à la Maison-Mère. Comme un certain clan d'opposants croyaient pouvoir interpréter ce rappel comme une victoire à fleur actif, on conçoit que Mgr Hirth et le P. Classe aient considéré le départ de celui-ci comme un blâme, d'où une peine intense. **On dit même que le Rd. Classe songea alors à quitter la Société et à rester au Ruanda comme prêtre libre (de fait pour lui de n'avoir pas été délégué au chapitre de 1920 équivalait à un manque de confiance de la part de la majorité des missionnaires). La suite prouva éloquemment que le Rd. Classe méritait l'estime et toute l'affection du Conseil de la Société.** A.G.M.Afr., N° 095212-095217.

un serviteur bon et fidèle. Tout mon espoir et ma confiance sont en Jésus et Marie.

Le R.P. Ulixir m'écrit aujourd'hui qu'à son avis, après y avoir mûrement réfléchi, pour le bien des intérêts de Dieu et des Missions, par conséquent, le sacre devrait se faire à Anvers ! Il me dit que Jeudi 20, il réunit son conseil pour demander son avis et être sûr qu'il sera secondé... **à cause de la question flamande.** Je viens de lui répondre que je ferais, moins d'indications de votre part, mon Révérend Père, suivant qu'il le jugerait utile, mais que mon désir personnel serait d'être sacré à Maison Carrée, sinon par Monseigneur le Supérieur Général, au moins auprès de lui. L'esprit belge m'est assez connu pour comprendre que le sacre ne peut avoir lieu qu'à Maison Carrée ou en Belgique. Le R.P. Ulixir et moi sommes complètement d'accord sur ce point. Mes raisons pour Maison Carrée étaient la présence et la bénédiction de Monseigneur le Supérieur Général, le calme et le recueillement, absence de tout cet officiel qui me pèse, la famille. Les raisons du R.P. Provincial sont d'ordre, d'intérêt général, les miennes d'intérêt particulier, aussi je suivrai ce que vous me direz.

Le R.P. Ulixir me dit de vous demander aussi quand pourront arriver ou les Bulles ou une dispense.

Il y a si longtemps que souffrent ces pauvres Missions ! Si c'était possible, je voudrais bien pousser partir au moins à la fin de Juillet. **Il est peu certain que Mgr Hirth ne voudra faire aucun placement avant la prise de possession de Mgr Gorju et mon arrivée.** Le séminaire surtout m'inquiète : les cours recommencent en Septembre. **Dès maintenant je vous conjure, mon Révérend Père, de me laisser le P. Déprimoz pour le Petit Séminaire et même pour le Rwanda : il le désire, et moi je vous en prie.** Et vous ne serez ni peiné ni étonné que je vous fasse semblable prière en faveur du cher P. Briquet : lui peut, en plus de son travail d'Econome Général, être un de nos paratonnerres et il nous en faut !

Le Conseil, je le suppose vous indiquera comment doivent être partagés les Confrères embarqués le 30 Mars et ceux du 11 Mai. Les P.P. Zuure, Perino désireront plutôt aller dans l'Urundi qu'ils connaissent mieux, le P. Cunrath dans le Ruanda.

J'espère aussi que le Conseil voudra bien faire le partage des fonds du Vicariat du Kivu, même peut-être, indiquer une

direction ou un régime pour le Séminaire. Ceci n'est certes pas par suite de crainte au sujet de Mgr Gorju, car aucune nomination ne pouvait être plus heureuse ni m'être plus agréable ! La demande est toute naturelle : c'est la manière de faire normale.

Mon Révérend Père, je ne puis remercier Monseigneur le Supérieur Général et le Conseil de ma marque de confiance qu'ils me donnent, car elle me fait peur. **Mais je suis heureux de dire à Sa Grandeur toute ma reconnaissance et ma joie de la nomination de Monseigneur Gorju. Elle est pour le plus grand bien des Missions et des Confrères de l'Urundi. Monseigneur Hirth sera consolé par cette nomination et j'y trouve aide et amitié.**

Je prie Monseigneur le Supérieur Général de vouloir bien me bénir d'une bénédiction toute particulière : en offrant le Saint Sacrifice le 11 pour Sa Grandeur, j'étais loin de penser au coup que me porterait la soirée de ce jour !

En vous demandant, mon Révérend Père de vouloir bien avoir un souvenir tout spécial près de Dieu pour votre ancien novice, je vous prie d'agréer mes hommages respectueux et l'assurance de ma toute filiale soumission en NS et ND.

Léon Classe

PB

80. RAPPORT ANNUEL DU VICARIAT APOSTOLIQUE DU RWANDA POUR 1921-1922

LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU RWANDA¹⁶¹

Kabgayé (Immaculée-Conception)

I. – LA MISSION

La Mission – Kabgayé est le poste privilégié où l'heureux curé, aidé de ses deux vicaires indigènes, peut s'adonner exclusivement aux soins spirituels. **Le R.P. Lecoindre, économe gé-**

¹⁶¹ Rapport Annuel du Vicariat Apostolique du Rwanda : 1921-1922, in *Rapports Annuels*, A.G.M.Afr., pp. 524-552. Le Rapport Général n'a pas été rédigé. Son rédacteur, Mgr Classe n'était pas encore de retour au pays.

néral, prodigue son dévouement dans la sphère si compliquée des intérêts du Vicariat, en plus des soins de père nourricier de la station où il fait marcher de pair les travaux ordinaires ainsi que la construction de la cathédrale et d'autres bâtisses, assisté en cela de Frères experts dans la matière, et qui ne comptent pas leurs peines eux non plus. En sa qualité de supérieur de la station, il tient encore vaillamment le drapeau des bonnes relations, tant avec les autorités européennes qu'indigènes.

Après tout ce qu'on écrit déjà, il serait superflu de faire l'éloge spécial de nos prêtres indigènes : c'est un labeur de détail infatigable et inlassable ; occupés au travail présent, ils sourient d'avance au suivant qui les attend, que ce soit le jour ou la nuit. Hommage à tous ceux qui les ont formés au ministère.

Si l'on compare l'augmentation des communions avec celle de la chrétienté, on trouve la même proportion que l'an dernier ; cette proportion cependant n'existe pas par rapport aux confessions. Ce déficit provient d'un manque d'assiduité des enfants qui lui-même s'explique, en partie d'un moins, par l'insuffisance de notre chapelle provisoire : il faudrait un service spécial pour la gente écolière.

On trouvera le chiffre des mariages réduit : c'est que les rénovations de consentement n'y figurent pas. Il y a en cela une raison de doctrine et une de discipline. De doctrine : les néophytes sauront que leurs unions d'avant le baptême ne furent que confirmées par ce sacrement ; de discipline : prévenir les dissensions dans les foyers de date antérieure avec discession¹⁶² *in aliam partem*¹⁶³ : « Après tout, je ne t'ai pas donné ma parole à l'église ».

Les admissions à la première communion ont été bien plus solennelles, grâce au P. Lecoindre qui a bien voulu se dévouer à cette tâche avec ses précieuses expériences et réminiscences de Séminaire.

Nos réunions d'anciens catéchistes et chefs de groupes se sont consolidées ; c'est notre parlement indigène qui nous aide, par un travail sans bruit, dans l'administration de la pa-

¹⁶² Du latin *discessio* : « séparation, discession ».

¹⁶³ « Vers une autre partie (au sens judiciaire : personne ou groupe) », ce qui signifie se séparer du dernier conjoint en date pour rejoindre une autre personne.

roisse : arrangement des affaires courantes, aide des pauvres, contributions pour l'église.

Catéchumènes. – On se serait attendu à un plus grand nombre de baptêmes : nous avons été assez difficiles pour les admissions ; et puis les fluctuations dans le catéchuménat ont demandé un certain temps pour se stabiliser sous l'influence des *inamas*¹⁶⁴. Les belles gerbes seront pour le rapport du prochain

Notre Mission, située en plein centre mututsi, caste des nobles, si réfractaires d'abord à toute innovation européenne, a désormais heureusement franchi cette difficile passe. Non seulement les conversions de chefs sont de plus en plus nombreuses, recrutées même dans la plus haute aristocratie, mais encore la Mission jouit des sympathies de tout le pays, roi, chefs, et tout le monde païen, si bien que l'action protestante, par antagonisme, ne fait qu'accroître le mouvement des conversions. Roi, chefs et sujets se donnent le mot de sympathiser avec les Pères, pour échapper à l'influence des sectes. De nobles païens, plus ou moins imbus de christianisme et émerveillés du courage des Martyrs de l'Uganda, entrent victorieusement en discussion et se sentent de ce fait plus conscients de la bonne voie. Le P. Lecoindre, pour l'établissement officiel de succursales, ne trouve donc pas partout que prévenances de la part de deux Gouvernements. Il y a le bonheur de recueillir les fruits de ce principe de bonne entente, qu'il avait mis jadis à la base de la nouvelle fondation. Ses successeurs continuèrent ces bonnes traditions, et bien des fois on a dû se souvenir de la recommandation de notre vénéré Fondateur [Lavigerie], que dans les relations avec les chefs il faut savoir faire de réels sacrifices d'amour propre, en respectant leur autorité ; et ce régime de douceur patiente, enfin, est en bénédiction dans toutes les bouches, c'était long et c'était dur, mais tout de même, « ça y est ! »

Matériel. – **Le grand travail de l'année a été la construction de l'église cathédrale.** Nos deux Frères Coadjuteurs,

¹⁶⁴ Réunions de colline.

Anselme et Adelphe, y ont mis tout leur cœur et leur talent, le premier plus spécialement chargé des travaux de menuiserie ; le second de la maçonnerie, de la charpente, etc. **La première pierre de l'édifice a été placée au début de juin 1921** ; aujourd'hui, nous en sommes à la toiture, dans quelques mois, j'espère, ce sera l'inauguration... Avec quelle impatience est-elle attendue et désirée cette inauguration ! Elle est désirée par les amis des belles cérémonies qui voient avec peine comment elles sont tronquées dans notre minuscule église actuelle ; elle est désirée encore par les amis de l'ordre qui souffrent de voir des centaines de fidèles s'empiler les uns sur les autres dans notre étroit local ; elle est désirée également par les amis des grandes foules emplissant les nefs de nos vastes églises et qui constatent que le tiers à peine de nos chrétiens peut trouver place dans l'enceinte de notre église actuelle. Au jour des grandes solennités de l'année liturgique ; elle est désirée enfin par les Pères de la station qui, chaque dimanche, à tour de rôle doivent célébrer une messe à onze heures, pour permettre aux derniers fidèles d'assister à la messe, ces fidèles n'ayant pas trouvé place aux deux premières messes célébrées dans la matinée. C'est que le dimanche surtout les communions sont très nombreuses, et à chacune des messes de 6 h., 8 h.1/2 et 11 heures, il y a une instruction.

A côté de l'église les autres travaux n'ont pas chômé : constructions et plantations d'arbres dans les succursales, cultures et plantations à la Mission, constructions partielles au petit séminaire. **La main d'œuvre est si facile et encore à bon marché relativement dans nos parages : profitons-en !**

Relations. – Nous avons été honorés pendant l'année de la visite des plus hauts personnages de la colonie : M. Marzorati, M. Ryckmans, tous deux exerçant successivement les fonctions de Commissaire Royal. Puis nous avons reçu le Commandant des troupes du Territoire Occupé, M. le Médecin Principal, M. l'Inspecteur Vétérinaire principal, Monsieur le Juge, Monsieur le Résident à plusieurs reprises, plusieurs administrateurs et un bon nombre de divers agents. Ces relations prennent parfois un temps bien précieux, mais ce n'est pas du temps perdu.

Nos relations avec les autorités indigènes ont été également excellentes. Musinga nous a honorés une fois de sa visite : c'était la première fois qu'il venait à la Mission de

Kabgayé depuis la fondation de la Mission. Aussi la réception fut-elle enthousiaste, accompagnée de tous les *you-you*, des danses, des cris, de tout le tintamarre qui sont la propre des grandes cérémonies indigènes. Les chefs grands et petits fréquentent régulièrement la Mission. Plusieurs sont chrétiens, d'autres vont le devenir ; plus aucun n'est hostile, et nos adversaires les plus acharnés du début viennent de déposer les armes en laissant leurs enfants fréquenter les Pères et même suivre les catéchismes des postulants.

Succursales. – **Nous en avons augmenté un peu le nombre, nous voudrions le doubler : les populations, chefs en tête, nous réclament des catéchistes.** Nous ne suffisons plus à la besogne. Nous espérons que bientôt la paroisse de Kabgayé, dont Marie Immaculée est la patronne, sera entourée en plus de celles qui déjà sont établies, d'une douzaine de chapelles-écoles avec chacune un nom d'apôtre comme protecteur ; ce sera comme douze étoiles qui entoureront d'un diadème sacré la tête de la Vierge Immaculée, Patronne de la Mission et du Vicariat.

Personnel de la station au 30 juin 1922 : P. Lecoindre, supérieur de la Mission, économe général intérimaire ; P. Schumacher, directeur des œuvres : FF. Anselme et Adelphe ; deux prêtres indigènes.

P. SCHUMACHER

II. – GRAND SEMINAIRE SAINT-LEON

Nos séminaristes ont commencé l'année scolaire 1921-1922 par la retraite donnée par le R.P. Lecoindre, Supérieur de la Mission de Kabgayé.

Aucune ordination n'a eu lieu cette année : nous attendons nos nouveaux Vicaires Apostoliques. Prochainement cependant, nous l'espérons, trois Séminaristes pourront recevoir les Ordres mineurs et neuf, la Tonsure.

Avec la dernière rentrée, nous avons actuellement 20 élèves au Grand Séminaire, pour les deux Vicariats.

Ici, évidemment, tout est loin d'être parfait ! mais nous avons lieu d'être satisfaits de la piété, des efforts et du travail des élèves. **Sur nombre de points leur mentalité est encore**

« **nègre** », **donc à l'opposé de la nôtre** ; il faut par suite, se garder de voir de la malice dans tous leurs manquements sans distinction. Peut-on s'étonner qu'ils ne s'aperçoivent pas toujours de suite de ce veut dire **obéissance de volonté et de jugement** ! et qu'ils ne se reprochent des murmures ou des critiques, même contre des ordres donnés, qu'après de longues et multiples explications ! **Le Munyaruanda surtout est si habitué à murmurer contre ses chefs parce qu'ils ont la main très dure.**

Nous aurions tort de perdre patience avec ces volontés, qui désirent tout de bon se parfaire, mais ont besoin qu'on leur montre le chemin pas à pas. A nous de ne pas leur demander d'être parfaits dès le début !

Ne sommes-nous pas, un peu, sur un terrain semblable à celui de Jésus avec ses apôtres ? Il n'était pas toujours compris d'eux qui allaient prendre des épées quand il leur parlait de combat spirituel !!! Plus tard ils convertirent le monde et moururent pour leur Bon Maître !

Comme il convient, nous donnons large place à la direction spirituelle des Séminaristes. Là encore il y a une difficulté pour les Maîtres. Le français est la langue du séminaire, et souvent il ne faut pas accepter les expressions de nos jeunes gens mot pour mot ; on se tromperait et on dérouterait, sans le vouloir, des âmes qui n'ont pas su s'expliquer, qui se buteraient parce qu'incomprises.

Cette année, deux Séminaristes sont rentrés dans leur Mission ; ils feront d'excellents catéchistes comme leurs aînés.

Au point de vue matériel, c'est encore la sainte Pauvreté : des paillottes partout et pour tout, et rien que des paillottes ! Le Bon Dieu lui-même est dans ce pauvre provisoire à la chapelle ! Le disciple n'est pas plus que le Maître, donc nous sommes contents ! C'est regrettable que nous n'ayons pas un Frère pour s'occuper du matériel, des cultures... dans les deux Séminaires : professer et être à tant de travaux, quand le personnel est déjà insuffisant, c'est difficile, et c'est au détriment des études et de la bonne marche des maisons. Nous espérons !

Sans crainte de blesser la modestie ecclésiastique, les Séminaristes se sont mis, comme les petits, mais une fois par semaine seulement, au football, en plus du travail manuel quotidien. Le mouvement leur faisait défaut, au détriment de

leur santé. Le dimanche, ils vont trois à trois dans les villages voir les chrétiens et catéchumènes ; c'est un peu de ministère qui leur fait du bien et en fait aussi aux gens. Comme dans le passé, puisque nous n'avons pas de maison de campagne, les vacances se sont prises dans les stations du Ruanda et de l'Urundi, par petits groupes. Là, sous la direction et la surveillance des supérieurs des stations, ils font le catéchisme, visitent les chrétiens, rendent aux Pères les services possibles. C'est déjà une sorte de probation périodique pas inutile.

Nous avons confiance dans notre œuvre si belle ! L'avenir nous dira, nous l'espérons, que nos prêtres indigènes auront été et seront le salut de ces régions si peuplées !

Personnel au 30 juin 1922 : P. Vitoux, Supérieur des deux Séminaires ; P. Van Uden, professeur de théologie ; P. Dene-weth, professeur de philosophie.

P. VITOUX

III. – PETIT SEMINAIRE SAINT-LEON

L'année scolaire s'ouvrait avec 106 petits séminaristes répartis comme il suit : en première 5, en seconde 11, en troisième 14, en quatrième 16, en cinquième 22, et 38 en sixième.

Or pour éduquer tout ce monde il n'y avait que le P. Vitoux et un prêtre indigène, Isidore, secondés par trois grands séminaristes et un instituteur marié. Le 4 août 1921, le P. Vanneste était parti pour la Mission de Rwaza et le 20 septembre, le P. Déprimoz supérieur avait pris le chemin de l'Europe pour faire les grands exercices. On comprend qu'avec un personnel aussi réduit l'enseignement ait laissé à désirer. Heureusement, le retour du P. Déprimoz et l'arrivée de deux nouveaux confrères, les Pères van der Meersch et Chantrain nous garantit que l'année 1922-1923 relèvera le niveau des études.

Cependant l'année 1921-1922 n'a pas été perdue. Les petits séminaristes du Ruanda et de l'Urundi ont un grand désir d'apprendre. On en a une preuve dans les multiples questions dont ils accablent, pourrait-on dire, le professeur, il en serait parfois impatienté, s'il n'était soutenu par la pensée qu'il travaille à former de futurs prêtres qui étendront l'action des mis-

sionnaires et que l'importunité de ses élèves atteste leur bon vouloir. En Europe, un élève qui doit redoubler une classe pleure et se dépite. Ici, on rit et on danse en disant qu'ainsi on saura davantage.

Quant à la piété, comme c'est l'ordre, les efforts sont plus grands encore. Nous avons cette année donné vingt minutes à la méditation des élèves, au lieu de dix qu'elle avait auparavant. En répétant une vertu durant des mois entiers, en y insistant sans relâche, sans fausse honte de répéter comme on doit le faire devant des intelligences nègres, on arrive à des résultats. **Chaque matin les trois classes supérieures transcrivaient sur un carnet spécial le résumé de la méditation.** Il est intéressant d'examiner ces notes spirituelles ; on y voit que là aussi les intelligences noires s'éveillent peu à peu. En tertia, quelques lignes seulement composent le résumé ; en secunda un peu plus d'idées ; en prima à des vérités plus nombreuses se mêlent déjà des affections.

Dans les conversations, en récréation, en promenade, ces petits séminaristes aiment parler de sujets de piété, à répéter les phrases des Saints. Et on les entend parfois redire : « Si je venais à mourir mille fois, et à renaître mille fois, je désirerais mille fois le sacerdoce ! »

Le jour de leur fête quand ils viennent demander nos prières et qu'on interroge sur ce qu'il faut implorer pour eux on obtient ces réponses édifiantes : « Vous demanderez pour moi l'humilité et l'obéissance de mon saint, la grâce d'arriver à la prêtrise !!... »

Le désir du sacerdoce est réel ; **on pleure quand il faut quitter le Séminaire.** Il est bon cependant de les prémunir contre certaines tentations dont on ne se doute pas toujours. Dans les visites que reçoivent ces enfants se mêlent parfois de mauvais conseillers qui ne craignent pas de s'en moquer et de les porter à la désertion : « Alors tu as abandonné la femme. Ton père t'achète une fiancée en ce moment... ! Ton héritage existe encore ; il est même augmenté ! » Ce sont là des pensées qui ont vite pris logis dans des têtes de petits nègres. Aussi venons-nous de construire un parloir spécial pour nos enfants, où ne seront admis que les visiteurs vus d'abord par le supérieur.

Durant l'année scolaire 16 enfants ont été priés de retourner chez eux, les uns pour manque de santé, d'autres pour des

défauts de caractère, le plus grand nombre pour manque de moyens... Cinq vont entrer au Grand Séminaire... Quarante-cinq nouveaux sont annoncés pour la prochaine rentrée.

La lettre citée dans le rapport de Mgr Classe, notre Vicaire Apostolique, est une preuve des bons sentiments qui animent ces écoliers.

Un fait du diaire : 12 juin, fête des Bienheureux Martyrs Baganda. Nos séminaristes crient, chantent, battent des mains, dansent. **Depuis des mois et des mois ils demandaient à Dieu deux évêques. Voici que leurs frères du Ciel leur envoient Monseigneur Classe et Monseigneur Gorju !!** Enfin ils ont leurs pères ! *Ad multos annos !!*

Oui ! la moisson jaunit au Ruanda et au Burundi. Des ouvriers commencent à se lever dans ces deux pays.

A nous de les préparer convenablement à leur tâche.

P. VITOUX

Isavi (Sacré-Cœur de Jésus)

« Beni soit celui qui vient au nom du Seigneur ». C'est un cri de joie et de reconnaissance au Ciel que nous proférons en apprenant que Rome vient dans la personne de Mgr Classe de nous donner un nouveau Pasteur. Bénis soient ses travaux dans le Ruanda où il est avantageusement connu et impatientement attendu.

La Mission d'Isavi lui offrant ses souhaits de bienvenue, lui présente le joli contingent de 5.630 chrétiens et de plus de 1.500 catéchumènes. C'est là un beau troupeau, qui plaise à Dieu, ira se développant au cours des autres années. Inutile, ce me semble, de catégoriser nos ouailles. On pourrait longuement écrire sur l'inconstance des Noirs, sur les mauvaises occasions auxquelles les expose le milieu païen... toutes choses constatées et déplorées dans chaque Mission. Mieux vaut envisager la bonne volonté au grand nombre de nos néophytes, volonté se traduisant par la fréquente réception des Sacrements. Si donc l'on considère que 52.285 confessions ont été entendues, 156.000 communions distribuées, on est fondé à croire que le Bon Dieu en a été glorifié, Satan confondu, la vie chrétienne renforcée dans les âmes.

La gent turbulente des petits et petites donne satisfaction aux Sœurs, encore qu'elle mette à l'épreuve la patience de nos précieuses auxiliaires. Dociles sont, en général, les jeunes filles chrétiennes vis-à-vis de leurs maîtresses. La catégorie des jeunes gens nous donne plus de soucis. Ils sont indépendants, aussi bien faut-il faire des réserves sur leur assiduité en classe. Le malheur est que les œuvres multiples qui nous incombent, ne peuvent être assurées par un nombre insuffisant de missionnaires.

Un personnel plus nombreux permettrait à l'un de nous d'exercer sur cette jeunesse une surveillance plus serrée, tout en lui donnant l'instruction et la direction indispensables.

Plus souples et plus assidus sont les catéchumènes : nous n'avons qu'à louer de leur bonne volonté.

Le Rapport doit signaler, parmi les travaux matériels exécutés au cours de cette année, la construction d'un hangar pour catéchismes et 2 salles de classe, et **la décoration de notre église. Pour ce dernier travail, le P. Pouget y est allé de sa peine... et de son argent. Sous la direction du cher Père, piliers et pilastres ont reçu un revêtement de terre rouge foncé, sur laquelle on a tracé à la couleur blanche des lignes de jointement des briques.** Le F. Tite est venu à temps pour mettre la dernière main à l'œuvre. Une des Sœurs de la Mission a joué habilement du pinceau pour parer le chœur et les bas-côtés d'une tenture de bon goût.

Le P. Zumbiehl a doté de deux autels en bois, les chapelles de la Sainte Vierge et de Saint-Joseph : le tout est du plus bel effet. Tous nos remerciements à ceux qui ont pris part à la décoration de notre église.

Une œuvre importante est également établie à Isavi : c'est le Noviciat des Sœurs indigènes dont le P. Zumbiehl est l'aumônier. Deux Sœurs ont fait serment pour une année, une troisième fait son année de probation. Le Noviciat compte 18 novices. Souhaitons que Dieu bénisse cette œuvre et lui donne l'accroissement utile.

Événements divers. – Depuis le début de 1921 la peste bovine sévit au Ruanda. Le service vétérinaire s'est efforcé de lutte contre le mal.

Le sultan Musinga mal renseigné par quelques-uns de ses chefs, a jugé ma médication européenne nuisible à son bétail, aussi bien a-t-on cru devoir cesser la vaccination anti-pestieuse ! Notre troupeau néanmoins a pu être soigné et la peste ne nous a enlevé que quelques têtes de bétail.

Au courant de cette année on a opéré au Ruanda une expédition géologique, travaillant au nom de la Banque de Bruxelles. Son chef M. Delhayé, ingénieur des mines de Mons, avait comme collaborateurs M. l'abbé Salée, professeur de paléontologie à l'Université de Louvain, et M. Grenouillet géologue suisse. Le 20 juin dernier M. Delhayé, chef de l'expédition, était gravement blessé à 14 heures ouest de la Mission. Le P. Ecomard aussitôt avisé se rendit d'urgence auprès de lui. Il le trouvait atteint d'un coup de coutelas à l'aisselle gauche, blessure ayant provoqué une très forte hémorragie. A l'heure actuelle, M. Delhayé fait sa convalescence à Isavi. Dans la première quinzaine d'août, il espère reprendre son travail. Souhaitons que ses vœux se réalisent. La Mission est heureuse de lui offrir jusqu'à complet rétablissement cordiale hospitalité.

Personnel au 30 juin 1922 : P. Ecomard, supérieur ; P. Zumbiehl, aumônier du Noviciat des Sœurs indigènes ; P. Pouget, P. Gai-Via, économe ; F. Tite.

P. ECOMARD

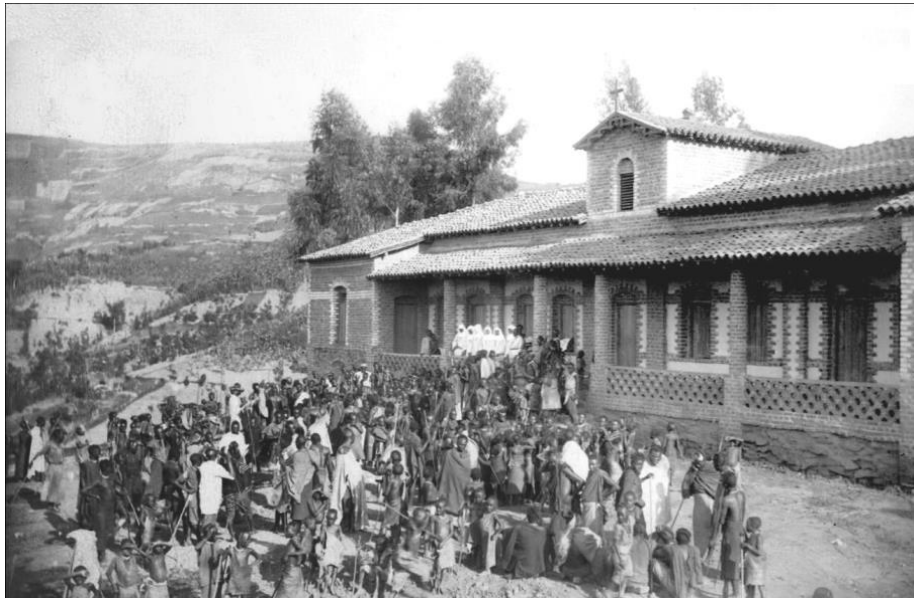
Nyundo (Sainte Marie)

Spirituel. – D'abord quelques chiffres ; ce sera plus éloquent que tout ce que je pourrais vous dire.

	1920-21	1921-22
Catéchumènes d'un an avant le baptême	13	15
Catéchumènes de deux ans avant le baptême	18	45
Baptêmes d'enfants des néophytes	70	102
Confessions	384	16.184
Communions	25.190	32.140
Mariages	17	30

Garçons dans les écoles	162	228
Filles	130	134
Malades soignés	6.812	17.385
Enfants de 6 à 12 ans qui communient	102	161

Nous rentrons en convalescence et tout fait prévoir que nous allons guérir car le bon Dieu nous sourit. Oh ! si peu encore ! mais ce peu serait-il moindre que nous nous en réjouissons. Nous étions si peinés, si las du silence de Dieu ! Ce silence ressemblait tant à de l'abandon qu'à le voir sourire nous le sentons revenir et de le sentir revenir nous en sommes tout aises.



LE COUVENT DES SCEURS BLANCHES A NYUNDO (ca 1915)

Les confessions ont doublé. Les communions ont augmenté d'un tiers. Pourquoi pas doublé elles aussi ? C'est que l'apport est dû surtout à des chrétiens ou qui ne recevaient les sacrements que très rarement ou qui depuis cinq, six et même huit ans, ne les recevaient plus. 41 de ces gros poissons ont réintégré après avoir réappris tout leur catéchisme.

C'est un plaisir de les voir persévérer et même faire du prosélytisme auprès de leurs camarades qui ne se décident pas

encore. Grâce à eux – et au bon Dieu qui pousse – un mouvement s'est créé profond et général. Un tel, un tel, et un tel, me disait l'un d'eux, sont ébranlés. Ils ne sont pas décidés encore, mais ils viendront.

C'est qu'au fond tous ces malheureux désillusionnés du mal, qui leur promettait tout et n'a rien tenu, sont honteux. Ils sentent qu'ils sont diminués même aux yeux des païens qui aux jours de dispute le leur font bien sentir. Puis, l'église, ses chants et ses cérémonies qu'ils viennent encore voir et entendre aux grands jours de fête, mais comme des voleurs qui sont passés par la fenêtre et non comme des enfants de la maison, tout cela les peine et entretient en eux le malaise salutaire qui un jour ou l'autre provoquera la résolution décisive.

Pour augmenter ce malaise salutaire nous donnons à nos fêtes le plus d'éclat possible. A la procession qui a eu lieu pour l'Assomption – que le bon Dieu me pardonne – j'ai fait danser... Oh ! pas le fox-trot, quoi que notre danse fût exotique aussi.

Quatre filles portèrent sur un brancard orné d'étoffes et de fleurs une magnifique statue de Notre-Dame de Lourdes, escortée par la chrétienté en prières, en chants et sur deux lignes, jusqu'à la résidence des Sœurs, au pied de notre colline. Là, on déposa sur une table ornée, placée à l'avance, la statue. Aussitôt huit femmes choisies parmi les meilleures vinrent en étendant les bras et en dansant saluer la Vierge comme on fait dans le pays pour honorer les grands. Pendant ce temps, toutes les quatre poussaient trois fois les *you-you* de joie. Huit filles suivaient avec le même cérémonial. Et les derniers *you-you* finissant, le chant des litanies commençait.

Tout cela ne vous dit rien... ou vous dit moins que rien. Mais pour nos Bagoyés ! Huit jours après ils en parlaient encore...

A la Fête-Dieu, nos tambours, – six, dont deux pèsent bien vingt-cinq kilos – fleuris et enrubannés étaient de l'escorte immédiatement devant une vingtaine de petits anges noirs qui jetaient des fleurs, Dais, bannières, guirlandes, fleurs, arcs de triomphe, reposoir artistiquement orné, rien ne manquait, mais les tambours... les tambours symboliques, attiraient tout, dépassaient tout. Le roi qu'ils hantaient et fêtaient, les chrétiens le sentaient, les païens le cherchaient... et les autres ? Le

lendemain de la fête, 16 m'ont demandé leur jour d'instruction.

Les enfants de l'école de 161 sont devenus 218. Je ne vous cacherai pas nous en sommes redevables au zèle irrésistible du P. Lody et des Sœurs. Non seulement les enfants des chrétiens restés fidèles viennent, mais encore – ils sont une bonne douzaine – les enfants de chrétiens tombés qui à dix et douze ans commencent leur instruction pour la première confession et la première communion.

Nous avons deux succursales, Kirumu et Kiroji, toutes deux sur le bord du lac, l'une à côté de la principale résidence du grand chef du pays, l'autre à proximité de Kissenyi, poste de l'Etat. Quatre catéchistes vraiment sérieux et zélés tâchent d'entendre de ce côté un peu de Justice et de Vérité. J'étais, il y a quinze jours, à Kirumu. Soixante-dix jeunes s'y font instruire avec la meilleure volonté. J'ai donné la médaille à treize. Leurs réponses sensées et sincères aux nombreuses questions que je leur ai posées pour m'assurer de leurs connaissances et surtout de leur foi m'ont profondément édifié. A Kiroji, une trentaine de jeunes gens fréquentent les catéchistes mais sans vouloir encore se faire instruire. « N'avez-vous personne qui puisse recevoir la médaille ? demandai-je à l'un des catéchistes de cet endroit. – Non, dit-il, ils viennent causer, écoutent avec plaisir,... mais ça ne prend pas. Leur cœur est ailleurs qu'aux affaires de leur âme, mais ça viendra ».

Matériel. – Enfin nous pourrons rentrer dans notre grande église le 15 août. Les Européens qui viennent nous voir, nous disent que c'est un chef-d'œuvre. C'est évidemment trop flatteur et exagéré. Le F. Pancrace lui-même qui en est le père – vous connaissez les partialités de la paternité – n'en croit rien. Elle est propre, elle est grande, elle est jolie. Je suis content, et le P. Lody plus encore, qu'elle soit finie. Le Frère n'en est pas fâché quoiqu'il parte en Europe avec le regret de n'avoir pas achevé son ameublement.

Personnel au 30 juin 1922 : PP. Soubielle, Lody ; F. Pancrace.

P. SOUBIELLE

Rwaza (Assomption)

Le personnel. – Nous avons vécu l'année entière sous la règle de trois, actuellement même nous sommes 4 Pères. Le P. Deneweth, arrivé en avril, nous quittait en septembre, tout juste pour s'initier à la langue indigène. Il commençait déjà à entendre les confessions des enfants, quand il reçut sa nomination pour le séminaire. Il était remplacé par le P. H. Vanneste, qui venait également s'initier au runyaruanda. Heureusement, nous l'avons conservé jusqu'à ce jour ; mais la moitié de l'année nous étions à deux pour les confessions, et la Mission compte plus de 3.000 chrétiens. Actuellement même nous avons un quatrième Père, mais la rumeur publique nous dit déjà que le P. Van der Meersch est destiné au Séminaire.

La Mission. – Nos Balera sont de braves gens, presque l'année entière occupés à leurs cultures. Leur intelligence n'est pas au-dessus de la moyenne : on n'en fera pas des théologiens. Mais la bonne volonté est réelle, et les défections sont rares. Le mariage est stable, et la loi indigène au sujet de la dote contribue beaucoup à assurer cette stabilité. L'assistance à la messe sur semaine reste bonne ; et si nous n'avons pas un plus grand nombre de communions, la pénurie des confesseurs en est peut-être un peu cause. Le Mulera est ouvrier, et une longue séance devant un confessionnal décourage vite notre amateur de la pioche. Nous inscrivons 150 premières communions. Il y a eu réel effort pour se passer de ces gardiens de chèvre, et les envoyer à l'école chez les Sœurs. Il y a encore des retardataires mais qui pourrait leur reprocher de ne pas atteindre au parfait ?

Les étoffes sont chères, c'est vrai, et **l'impôt est à cinq francs** ; mais malgré tout, nous sommes obligés de recommander fortement l'achat du livre. Sans livre entre les mains, nos chrétiens risquent de s'ennuyer à l'église, et les plus jeunes de s'y dissiper pour se distraire. D'ailleurs le livre est le meilleur soutien de leur instruction religieuse. Or, il y a eu quelques récriminations au début : les Pères devaient donner gratis des livres écrits pour eux dans leur langue... etc. Il faut que le Mulera discute... il se plaît dans les procès : mais enfin on s'exécute. **Bientôt il sera de bon ton de pouvoir venir à l'église avec son livre de prières.**

Pour les catéchumènes, on a été plus sévère encore ; il le fallait. Tout catéchumène non marié doit savoir lire une syllabe de deux lettres à son premier examen et avoir le livre de prières pour entrer au catéchisme des sacrements, et savoir lire les prières de la messe. Nous avons dû retarder beaucoup de réfractaires à la lecture ; mais actuellement on remarque que cette lecture est une condition *sine qua non* à leur avancement dans le catéchuménat ; que celui qui n'a pas satisfait sur ce point est éliminé de l'examen, et chacun en prend son parti et se courbe sur son alphabet. Il y a même trois mois d'avancement pour qui a fait des progrès extraordinaires.

Ecoles. – A deux reprises au moins, **quelques Batutsi m'ont demandé de rétablir leur école**, en me promettant d'y envoyer leurs enfants. Et pour se mettre à l'abri des faux rapports, l'ordre de fréquenter l'école devait venir des Pères et du chef du poste, M. Mertens : et qu'alors nous réglerons la chose ensemble... Mais, comme dans la fable, il ne s'est trouvé personne d'assez hardi pour aller attacher le grelot. Cette école n'est pas encore rétablie.

A **l'école des Bahutu**, le P. Vanneste met tout son cœur. Et la division des futurs séminaristes reste la privilégiée : classe supplémentaire le soir, exercices religieux à l'église et petits travaux matériels à part... Quatre d'entre eux iront cet automne rejoindre leurs aînés au Petit Séminaire de Kabgayé.

Relations. – Nos relations avec le chef du poste de Ruhengeri sont excellentes. Avec les Batutsi, il est intéressant d'avoir à traiter avec Kalinda, Mututsi qui remplace notre chef Kakwavu. Puisse-t-il le supplanter définitivement : ce serait pour le plus grand bien de la contrée.

Nouvelles. – Nos ouvriers réguliers, qui chaque jour sont au service de la Mission comme cuisiniers, menuisiers, cigariers, ont eu à payer un nouvel impôt de cinq francs, lequel les affranchit de toute servitude envers leur chef et les met dans une situation régulière auprès de l'autorité.

Une Mission de protestants adventistes qui s'était établie chez Sebatwa à quatre heures à l'ouest de Rwaza, a dû se retirer ces temps derniers.

Travaux matériels. – Les ouvrages de notre menuiserie sont toujours expédiés dans toutes les directions : malheureusement nous n'avons pas de réserves de bois, et continuellement sommes obligés d'employer du bois encore vert. Pour y remédier, nous construisons cette année un immense hangar où l'on pourra entasser une bonne provision de bois.

L'antique pont de bois sur le Mukungwa au pied de Rwa-za a fait place à un joli pont en maçonnerie, avec deux voûtes de cinq mètres. La largeur du pont est de six mètres. Ce beau travail, dû au Père Prieur a reçu les félicitations de tous les visiteurs.

Un autre pont sur la Mukinga serait également à souhaiter. Cette rivière boueuse grossit et déborde à la saison des grandes pluies, et rend difficile l'accès à la Mission. Les ponts de bois existaient jadis. Au printemps un jeune écolier s'est noyé en voulant traverser cette rivière.

Nous avons continué la construction de nos diverses succursales. L'an prochain le travail en sera terminé.

Personnel au 30 juin 1922 : ???

P. MOYSE

Mibirisi (Notre-Dame du Bon Conseil)

Personnel du poste. – A la fin de l'exercice 1920-1921, il n'y avait au poste de Mibirizi que le P. Van Heeswijck, supérieur, et le P. Pagès économe. Le 7 janvier nous arriva le F. Cyrille, venant de Gitega. Le 3 février le P. Pagès quitte Mibirisi pour se rendre à Kissaka et le 14 février arrive le P. Knoll, venant de Nyaruhengeri, pour le remplacer.

Mission. – L'œuvre de la Mission marche doucement en avant. Si le nombre des confessions et des communions est inférieur à celui de l'année passée, ce n'est pas que la ferveur de nos chrétiens ait diminué ; au contraire, car ces derniers temps surtout ils ont été plus assidus à recevoir les Sacrements ; c'est que la famine régnait ici avant Noël.

Le fait le plus consolant est bien le retour de plusieurs de nos chrétiens égarés. Ils se sont réconciliés avec le Bon Dieu à Pâques et persévèrent dans cette bonne disposition. Il en reste encor qui n'ont pas accompli leur devoir pascal, mais comme

ils assistent assez régulièrement à la messe le dimanche, nous avons bon espoir qu'ils suivront bientôt le bon exemple des autres.

Les catéchumènes ne sont guère plus nombreux que l'année passée ; mais ils se montrent plus sérieux et plus assidus à l'instruction. Les postulants augmentent tous les jours et cependant nous sommes plus difficiles pour les admissions que par le passé. Trop vite admis au catéchuménat ils cessaient facilement. Maintenant ils doivent venir deux fois par semaine et assez longtemps avant de recevoir la médaille.

Le Père chargé de l'école est content. Ses 60 élèves sont réguliers, s'appliquent sérieusement à leur travail et font de réels progrès. La seule récompense est un travail après école.

Les grandes filles viennent à l'école le mercredi et elles viennent bien. Leur progrès dans la lecture est minime. Il nous manque une maîtresse capable. Cependant nous insistons pour qu'elles viennent à cause de l'instruction religieuse qui leur est donnée à l'église après la quasi-classe de lecture.

Les enfants de parents chrétiens viennent quatre fois par semaine ; ils sont divisés en 3 groupes. Premier groupe : ceux qui reçoivent les Sacrements. Ces enfants se confessent le jeudi matin, et le vendredi matin un Père dit la messe dans leur chapelle, où ils reçoivent la Sainte Eucharistie. Après la messe le Père leur fait l'action de grâces et une instruction.

Deuxième groupe : ceux qui se préparent à la réception des sacrements. Et troisième groupe, le plus nombreux : ce sont les petits qui apprennent surtout les prières et les grandes vérités.

A l'honneur des parents soit dit qu'en général ils envoient bien leurs enfants.

Nos succursales ne marchent pas bien. Nous avons 5 chrétiens dans une succursale ; dans 3 autres nous espérons en baptiser quelques-uns au prochain baptême. Mais le nombre des catéchumènes semble plutôt diminuer que d'augmenter. **Ce sont toujours les mêmes plaintes : corvées et portage pour le Gouvernement, et, en plus cette année, l'impôt : « Amafaranka [amafaranga] aratwicha, c'est-à-dire, les francs [l'argent], nous tuent [tue] ».**

Matériel. – Nous avons eu la bonne chance de trouver de bonne argile dans le marais en bas de notre colline encore

dans la propriété. C'est grâce aux Messieurs de l'exploration géologique. Ces Messieurs nous ont envoyé une équipe de leurs ouvriers pour faire des forages ; et plus tard le Docteur Grenouillet, étant ici pour quelques jours, a continué lui-même les forages et avec succès. Dès le commencement de l'été le Père économe commença à nettoyer et à approfondir la rivière qui passe par le marais, pour faciliter l'écoulement des eaux. Il fit alors creuser au bord du marais là où les forages indiquaient une bonne couche d'argile qui se trouve à 3 mètres de profondeur. L'eau du marais et les sources qui sortent de la colline rendront l'extraction de l'argile assez difficile. Malgré les obstacles nous aurons de bonne argile en abondance et par suite de bonnes tuiles pour remplacer les toits en herbe et même les tuiles du réfectoire, qui n'ont qu'un défaut, c'est qu'elles sont trop poreuses.

Notre plantation de café a bien rendu ; nous avons vendu toute la récolte à un marchand à 2 fr 50 le kilo. La plantation a été augmentée de mille pieds de cette année-ci.

La peste bovine ayant fait son apparition dans la province de Kinyaga, notre troupeau a été vacciné à Changugu, poste du Gouvernement, à trois heures d'ici. Nos vaches ont été emmenées à Changugu le 15 février et le lendemain, vaccinées par M. Massaux. Ce Monsieur attaché au service Vétérinaire du Congo était venu exprès à Changugu pour le troupeau de la Mission. Huit jours après, il est revenu pour injecter le sérum à notre troupeau, resté à Changugu. Sur les 63 têtes de bétail vacciné, il n'y eut que 2 vaches et 3 veaux qui crevèrent. Mais neuf vaches pleines, sur 10, avortèrent, ce qui était prévu.

Visites. – **Plusieurs fois nous avons eu la visite de Monsieur Delhay, de Monsieur l'Abbé Salée, professeur de Géologie à l'Université catholique de Louvain, et de M. Grenouillet, qui font une exploration géologique dans le Ruanda.** De la mi-décembre à Pâques ces messieurs eurent leur camp à 1 heure et quart de la Mission. M. l'Abbé Salée vint nous voir une première fois le 19 novembre. Le 7 décembre ce Monsieur revint pour la fête de l'Immaculée Conception. Nous avons en même temps la visite du P. Colle, supérieur de Katana, et du P. Decorte qui finissait ce jour-là sa retraite.

M. Grenouillet était ici pour la fête de Noël ainsi que notre Administrateur, Monsieur Keyser et Madame avec leur enfant.

Le R.P. Visiteur nous arriva de Mission de Nyagezi le 7 janvier et le même jour arriva le F. Cyrille, provisoirement nommé à Mibirizi. Le R.P. Visiteur nous quitta le 17 janvier pour se rendre à Kabgayé.

Le mercredi de la Semaine Sainte, Monsieur Salée vient passer les derniers jours de la Semaine Sainte à la Mission. A son grand regret, il n'a pas pu rester le jour de Pâques ; le lundi de Pâques il devait quitter le camp à Muleke pour continuer son exploration au nord de Mibirizi.

Ce Monsieur s'est dit édifié de la piété et de la ferveur avec lesquelles nos chrétiens, en très grand nombre, assistaient aux instructions et aux offices et faisaient leur adoration le Jeudi-Saint.

Le vendredi 30 juin, nous avons la joie et l'honneur de recevoir Mgr Roelens. Sa Grandeur était accompagnée du P. Saelens, du P. Vuylsteke, du Frère Nicaise et de cinq Sœurs Blanches, parmi lesquelles la T.R. Mère Visitatrice.

Dans l'après-midi arrivait le P. Colle, qui apprit ici qu'il était destiné pour fonder une nouvelle Mission chez Kabalé. La veille le P. Decorte, supérieur de Nyagezi, était venu saluer Sa Grandeur.

Nos chrétiens, qui depuis plusieurs années n'ont plus vu d'évêque, eux aussi étaient heureux de recevoir Monseigneur. Aussi sont-ils allés en grand nombre à sa rencontre. Le lendemain, Sa Grandeur a daigné dire la messe de communauté, et beaucoup ont reçu la Sainte Eucharistie de sa main.

Monseigneur avait déjà accepté de rester quelque jour parmi nous. Mais, par le P. Colle, le capitaine du bateau faisait prier Sa Grandeur de bien vouloir s'embarquer le plus tôt possible parce qu'il avait encore un autre voyage pressant à faire.

A notre grand regret, Sa Grandeur est partie le lendemain matin pour Changugu.

Personnel au 30 juin 1922 : PP. van Heeswijck, supérieur ; Knoll ; F. Cyrille.

P. VAN HEESWIJCK

Rulindo (Notre-Dame de la Merci)

La fin de l'exercice se termine avec le personnel du début : P. Martin F. ; P. Desbrosses ; F. Alfred. La Mission pendant cette année a suivi tout doucement sa marche normale et a même progressé.

La chrétienté compte environ 200 ménages chrétiens, puis de grands jeunes gens, de grandes jeunes filles, qui avant deux ou trois ans seront tous mariés, et des enfants. Parmi les 740 chrétiens, il y en a près de 500 qui reçoivent les sacrements. La ferveur s'est maintenue dans la grande masse. Le premier vendredi du mois est de plus en plus suivi ; ils savent qu'il n'y a aucune obligation, mais que c'est un acte d'amour que Notre-Seigneur leur demande, et nous espérons arriver au jour où d'elle-même, toute la chrétienté donnera cette matinée à Notre-Seigneur les premiers vendredis du mois. **La fête des Bienheureux Martyrs de l'Ouganda est tombée un lundi : malgré la proximité du dimanche, à la grand'messe, ils étaient là comme aux grands jours de fête d'obligation.**

Pour la première fois cette année nous avons fait la procession de la Fête-Dieu. Pour préparer la fête, toutes les catégories de chrétiens s'y sont mis, même les catéchumènes. Devant le reposoir les jeunes filles avaient fait en herbes fines, un tapis de 80 mètres carrés, y mettant tout leur cœur et tout leur savoir-faire. Les chefs, invités par nous, avaient répondu à notre invitation ; les païens avaient entendu parler d'une fête chrétienne qu'ils n'avaient jamais vue. Ils sont venus très nombreux et sont partis en disant : « C'est bien dommage que ceux qui sont restés à la maison n'aient pas vu ces belles choses ; ce sera pour l'an prochain ». C'a été un vrai triomphe pour Notre-Seigneur. Certaines âmes droites ont peut-être été touchées par la grâce.

Chaque pays a son point faible, le point où Satan a le plus de prise sur les âmes. L'an passé nous avons parlé ici de certaines pratiques immorales. Nous avons lutté pendant 4 ans, avant tout pour faire admettre le principe. Le progrès est très réel, et cette année nous avons eu connaissance de certains faits très caractéristiques qui prouvent que la presque totalité des jeunes gens (dans l'espèce, c'était le point capital) ont accepté le principe pour leur fiancée. Dans notre pays de montagne, la polygamie, beaucoup plus que les superstitions, est

la grande pierre d'achoppement qui arrêtera bien des gens mariés. Les adultes mariés même quand ils sont jeunes, ont pris position dans le camp païen. S'ils n'ont qu'une femme, ils tiennent à garder une liberté dont ils savent que le christianisme les priverait, celle de prendre à leur gré une deuxième femme, ou de chasser la première. C'est ce qui nous a décidés à porter nos efforts sur les jeunes. Ils sont en général vaillants pour la culture, et ils ont encore une simplicité naturelle qui les dispose bien à l'acceptation de l'Évangile. Nous essayons par tous nos moyens, de défendre l'âme de cette jeunesse qui veut venir à nous ; mais qui est beaucoup trop dominée par l'autorité paternelle. Tout notre espoir est en eux, mais ce n'est pas sans difficultés, et sans bien des démarches, que nous arrivons à leur faire conquérir leur liberté de conscience. C'est la même raison qui explique pourquoi de jeunes enfants baptisés *in extremis* et d'abord venus à la Mission un ou deux ans, nous échappent complètement. Ce sont ces mêmes difficultés que nous trouverons dans les succursales, doublées de ce que le christianisme n'est pas suffisamment connu. Certaines commencent à donner, mais ce n'est encore que le *pussillus grex*¹⁶⁵, d'autres ne donnent absolument rien, quoique les catéchistes vivent en très bons termes avec la population. Certains parleront d'écoles ; nous avons essayé dans les succursales ; mais comme ici à la Mission, nous constatons, bien qu'un bon nombre sachent lire, que le goût de la science n'est pas encore le fort de nos montagnards.

Ils sont beaucoup plus forts pour la bière. Nous avons donc résolu d'aider nos chrétiens encore fervents et pas très nombreux, à lutter contre l'intempérance et ses suites.

En terminant, disons un mot du matériel. A ce point de vue cette année peut être marquée d'une boule blanche que le bon Dieu avait à Rulindo. Le 15 janvier a été un beau jour ; nous avons porté Notre-Seigneur en procession par la voie directe à la nouvelle église. Elle est destinée à servir plus tard de sales de catéchismes, de salles de classe, de parloirs, il n'y aura plus qu'à mettre les séparations. Elle a 4 mètres de haut (vu sa destination future, c'est suffisant), 6 m 95 de large et 54 m de long, sacristie comprise. La nef est de 43 mètres. Le jour où nous y sommes entrés, tous les catéchumènes médaillés et

¹⁶⁵ « Le tout petit troupeau ».

certaines postulantes ont suivi les chrétiens, elle était comble. Dans 3 ou 4 ans elle sera remplie de chrétiens le dimanche et grandes fêtes. Le F. Alfred a bâti les fondements en pierres et le P. Desbrosses a dirigé tous les chantiers. Grâce à 2 ou 3 maçons chrétiens et 3 autres formés par le Frère, le Père a pu terminer la bâtisse en quelques mois. Les premières briques ont été posées, à partir des fondements, le 18 juillet 1921, et à la fin d'octobre l'église était à peu près couverte. Mais sans le secours, en bois de charpente et de menuiserie, de la Mission de Rwaza, notre entrée à l'église eût été bien retardée. Il était bien juste dès lors que la Mission de Rwaza fût de notre fête. Ce fut le R.P. Vanneste qui chanta la première messe dans notre église enguirlandée et ornée d'oriflammes.

Quelle est la Mission qui n'a pas ses petites misères ? Nous avons eu les nôtres, mais somme tous les bienfaits du bon Dieu ont surpassé les épreuves et de tous nous disons de plein cœur : *Deo gratias*¹⁶⁶ !

Personnel au 30 juin 1922 : P. Martin F. ; P. Desbrosses ; F Alfred.

non signé

Rwamagana (Notre-Dame des Victoires)

Notre jeune Mission commence à donner ses premiers fruits. Nous avons eu à Pâques le premier baptême solennel et dorénavant tous les trimestres nous aurons la consolation de joindre notre petit lot à la gerbe des autres Missions du Rwanda. Nous ne sommes pas encore à la période des conversions en masse, quoique la population soit bien disposée, mais il y a tant de préjugés à faire disparaître et il faut d'abord ensemen- cer pour récolter plus tard.

Nous avons 164 médaillés ou catéchumènes qui divisés en séries suivent 2 fois, 3 fois, ou 4 fois par semaine, des catéchismes ; le mouvement est donné et régulièrement, leur

¹⁶⁶ « Dieu merci ».

temps d'épreuve terminé, ils arriveront, sinon tous, du moins le plus grand nombre, au baptême.

Le catéchisme des postulants réunit 3 fois par semaine de 180 à 200 auditeurs ; chaque trimestre nous faisons parmi eux un choix pour le catéchuménat.

Les catéchumènes commencent à comprendre qu'ils doivent être apôtres à leur tour auprès de leurs proches et de leurs voisins. Ils réunissent pour la prière leurs frères et sœurs et généralement les parents ne s'y opposent pas, pourvu que ça ne les empêche pas de fournir leur petit travail quotidien, mais ces enfants grandissent et de temps en temps quelques-uns font une escapade jusqu'à la Mission.

Dans notre voisinage immédiat, un père de famille avait laissé la liberté à tous ses enfants de venir chez nous, sauf à sa fille aînée ; il l'avait même pendant 2 ans placée au loin au service d'une cheffesse espérant obtenir en retour une vache, mais survint la peste bovine et la demoiselle dut rentrer au foyer. Le père fit alors des démarches pour la marier au fils d'un petit chef des environs et lui ordonna de se cacher quand les Pères seraient de passage chez eux. Entretemps elle entendait tous les jours ses 2 frères et une sœur plus jeune réciter les prières du matin et du soir, sans que ses parents s'en doutassent ; elle ne perdait pas un mot, tapie dans un coin de la hutte. Le père pensait que son rêve allait se réaliser quand un beau jour il constata l'absence de sa fille ; elle était venue à la Mission déclarer aux Pères son dessein bien arrêté de se faire instruire, ni menaces ni coup ne pourraient changer sa résolution, disait-elle. Le père furieux chassa de chez lui ses 3 autres enfants catéchumènes, qui pendant une semaine logèrent chez des amis. De guerre lasse, le vieux, voyant sa hutte vide, supplia ses enfants de rentrer au logis, et depuis lors la jeune fille est devenue une fervente catéchumène.

Autre cas qui ne prouve pas moins l'énergie de nos Noirs. Pendant la famine qui sévit en 1918 tout une famille, le père, la mère et 5 enfants, avait émigré chez un petit chef des environs de la Mission. Tandis que l'aînée de la famille, une jeune fille grandissait sous le regard bienveillant du chef, deux des autres enfants venaient s'instruire à la Mission et gagner quelques sous pour aider les parents. Il y a trois mois le chef devint si bienveillant qu'il déclara son intention de prendre la demoiselle en question comme concubine pour faire de leur

alliance un sacrifice aux mânes des ancêtres. Sans même songer à cette fortune qui leur arrivait, car c'était l'avenir assuré pour la famille, avec sa sœur catéchumène la jeune fille se sauva chez des amis, catéchumènes eux aussi, sur le terrain d'un autre chef. Le solliciteur, piteusement déçu, déclara au père que s'il ne faisait pas rentrer de suite sa fille, il n'avait qu'à laisser ses cultures et à quitter son terrain. Tout fut inutile, car la jeune fille savait les prières et ne soupirait qu'après le jour où elle pourrait aller s'instruire à la Mission. Le bon vieux dut donc émigrer encore. Sachant que nous étions la cause indirecte de ses misères, il vint nous présenter sa femme et ses enfants. « Nous sommes tous à vous, dit-il, mais nous n'avons ni hutte ni nourriture, nous avons bien un ami dans les environs, mais l'amitié seule ne suffit pas. – Va chez cet ami, lui dîmes-nous, et nous t'aiderons de notre mieux ». Et c'est ainsi que pendant plusieurs mois cette famille qui s'est donnée au bon Dieu vivra sur les fonds si généreusement offerts par l'Œuvre Anti-esclavagiste.

Nous n'avons pas encore célébré de mariage entre chrétiens, mais nous avons obtenu depuis deux ans que les mariages entre catéchumènes soient célébrés à la manière chrétienne.

Les païens conduisent la jeune fille chez son fiancée la nuit, complètement voilée, et suivent toute une kyrielle de cérémonies dont quelques-unes très immorales ; puis pendant trois mois la jeune mariée doit rester cachée à tous regards étrangers et ne pas sortir de chez elle. Nos trois premiers ménages qui maintenant sont chrétiens, firent preuve d'une grande énergie, brisèrent avec toutes les coutumes et acceptèrent d'être la risée des païens, pour servir de modèle aux autres. En plein midi la jeune fille escortée de ses compagnes de l'école fut conduite à la maison de son prétendant qui avait eu soin de préparer quelques bonnes cruches de bière indigène ; elles dansèrent et s'amusèrent une partie de la soirée au grand ébahissement des païens qui ne connaissaient que les noces nocturnes et qui finalement se mirent de la partie. A la tombée de la nuit, tout le monde se retira et le lendemain, ou le surlendemain au plus tard, la jeune mariée était au catéchisme.

On causa beaucoup des premiers cas et maintenant même les païens trouvent cette manière d'agir naturelle et surtout bien plus morale que leurs beuveries de nuit.

Matériel. – Il est tout naturel qu'on parle dans une fondation. Nous nous installons tout doucement et solidement. Nous avons construit ou terminé cette année une menuiserie, des salles d'école et de catéchisme et enfin une belle chapelle de 30 mètres sur 6. Pour le moment nous travaillons à notre grande maison. Elle ne sera pas finie avant 2 ans avec les moyens et les ressources dont nous disposons. Les terrasses de tout l'édifice en pierres jusqu'à 80 centimètres du sol sont terminées. Le plan approuvé conciliera la commodité avec les exigences de la règle. Cette maison se composera d'un corps de bâtiment de cinq grandes chambres pour les Pères avec *baraza*¹⁶⁷ de chaque côté, flanquée d'une aile à chaque bout. L'aile droite contiendra 4 chambrettes qui serviront de parloirs pour recevoir les indigènes et de bureau de travail pour les Pères. L'aile gauche donnera un réfectoire, une salle de lecture spirituelle et 2 chambres pour passagers. Un petit corridor à chaque extrémité donnera accès d'une *baraza* à l'autre et entrée sur les chambres des ailes. Les chambres des Pères n'auront de porte que du côté de la cour intérieure. Enfin les toits des ailes seront surélevés par rapport à la bâtisse du milieu, ce qui nous permettra de ne pas bâtir le tout en même temps. Les indigènes n'auront accès que du côté des bureaux de travail des Pères.

Les chantiers de briques, la direction et surveillance des bâtisses, c'est assez pour occuper les loisirs que le ministère laisse au Père Supérieur. Depuis février le cher F. Herménégilde est bien venu à notre secours, tout en nous mettant à la règle, mais son état de santé ne lui permet de s'occuper de rien d'autre que de la menuiserie et vu que ce genre de travail ne manque pas, il rend bien service à la Mission. En plus de la grosse menuiserie, cadres et portes qu'il fait préparer par ses ouvriers, il a fait de sa main d'artiste des confessionnaux, des cadres pour chemin de croix, tables de communion et autre petit mobilier.

Le P. Durand, qui est ici depuis 18 mois, assure une grande partie du ministère. Avec les enfants des écoles, il a entretenu les plantations d'arbres ; il a même essayé quelques nouvelles essences, mais le manque de pluie a été cause qu'il n'a pas eu

¹⁶⁷ Toit en auvent à une seule pente, adossé à un mur et soutenu par des poteaux ou des piliers.

grand succès. N'étant pas homme de se décourager pour si peu, il recommencera et nous espérons que la rosée du ciel couronnera ses efforts. De plus ce cher confère est la colonne qui soutient l'ex-Mission de Kigali qu'il dut fermer le jour où il vint à Rwamagana. Tous les mois il en fait la visite et en a la direction au spirituel et au matériel, en attendant le jour, assez prochain pensons-nous, où on pourra la réoccuper définitivement.

Nous avons pensé un certain temps que notre Mission serait détachée du Ruanda belge et passerait aux Anglais ; il n'en est rien, nous restons avec le gros de la population qui nous entoure, en territoire belge : la limite passe à une heure et demie à l'Est de chez nous.

Personnel au 30 juin 1922 : P. Léon Delmas, supérieur ; P. Jean Durand ; F. Herménégilde.

P. L. DELMAS

Zaza (Notre-Dame des Saints)

L'année qui vient de s'écouler a été assez malheureuse pour le Kissaka, pays où se trouve notre station. Après la peste bovine, c'était la disette, pour ne pas dire la famine, et avec cela plusieurs changements de personne.

Commençons par ce dernier point : le 22 août, le cher P. Vitoux est appelé à Kabgayi comme supérieur du Petit Séminaire, en remplacement du P. Déprimoz. Après un court mais fructueux ministère ici, ce cher Père emporte les regrets tant des missionnaires que des chrétiens et catéchumènes.

Le 9 septembre 1921, le cher P. Donders¹⁶⁸, son successeur, nous arrive, mais il n'est pas ici pour longtemps. Par suite de l'occupation du Kissaka par les Anglais, il se voit obligé de nous quitter, ainsi que le F. Rodriguez et tous deux reçoivent leur nomination pour Nyaruhengeri en février de cette année.

¹⁶⁸ Le P. Max Donders (1875-1966) était de nationalité allemande. Il n'était pas le bien venu en territoire britannique. Il est mort à Sumve en Tanzanie à 91 ans.

Tous deux s'y trouvent encore. Le P. Donders est remplacé par le P. Pagès

On a fait le possible pour venir en aide pauvres affamés, et on y a réussi en partie grâce à la générosité de nos confrères de Kabgayé et à l'aide efficace donnée par ceux de Rulindo, Issavi, Nyaruhengeri. La cause de cette disette est le manque de pluie pour les premiers mois de l'année 1922. On n'en voit pas encore la fin car de nouveaux semis n'ont pas été plus heureux et ont séché aussitôt. Aussi l'exode pour d'autres pays plus favorisés a commencé, et le nombre des morts de faim augmente.

Nous faisons tout notre possible pour donner du travail afin que ces pauvres gens puissent s'acheter un peu de nourriture en des pays plus heureux. Régulièrement il y a en route de 200 à 300 chrétiens pour chercher des vivres, non seulement hommes et jeunes gens mais même femmes, jeunes filles et enfants : la vie chrétienne n'a pas à gagner beaucoup de ces voyages continuels, et le catéchuménat lui aussi en souffre, cela se comprend.

Mais alors, tout va mal au Kissaka ? Non, certes non ; il y a de bien braves gens et beaucoup ; il y a du bien à faire et il se fait. Qu'on interroge les missionnaires qui ont passé à Zaza ; ils le diront. Que la disette passe, les gens reprendront courage et la Mission marchera.

Sans doute il y aura encore des difficultés, peut-être plus que dans le passé, car les missionnaires de la *Christian Church Society* se préparent à entrer dans le pays, depuis le départ des *Adventistes du 7^e jour*, Monsieur l'Administrateur ne les désirant pas dans son territoire.

Le Kissaka est maintenant sous mandat anglais. Le 22 mars dernier la remise officielle a eu lieu. M. l'Administrateur nous a rendu déjà plusieurs visites et les relations sont excellentes.

Cette année on a pu installer encore 3 succursales. Si le bon Dieu a enfin pitié de nous et nous donne une bonne récolte, on continuera l'an prochain à établir des catéchistes dans des pays pour le moment à peu près déserts à cause de la famine.

Que le Sacré Cœur de Jésus qui est aimé et honoré de nos chers Banya Kissaka nous vienne en aide ! C'est en Lui que nous mettons toute notre confiance.

Personnel au 30 juin 1922 : PP. Van Baer et Pagès.

non signé

Murunda (Notre-Dame du Saint Rosaire)

(Cette Mission est occupée par deux Prêtres et un petit Frère indigène, depuis 1919).

Le Kangé où est fondée notre Mission de Murunda est un petit pays très fatigant à cause de ses hautes montagnes qu'il faut toujours monter et descendre. Le R.P. Martin, qui était autrefois supérieur de cette Mission en 1916-1917, a compté à peu près 7.000 habitants autour de la Mission. Ces habitants sont appelés « Abakiga », parce qu'ils habitent de hautes montagnes. Ils sont tous de braves gens par leur simplicité de cœur, leur amour pour le travail manuel, et leur soumission aux ordres donnés. Ceci console avant tout le missionnaire qui y travaille.

Personnel. – Le personnel de notre station est, depuis le 10 avril, ainsi composé : P. Donat Leberaho, P. Jovite Matabaro qui a remplacé le P. Balthasar Gafuku, et Frère Oswald Lwandinzi.

Chrétiens. – Nos chrétiens de Murunda ne sont pas encore nombreux, mais ils augmentent un peu chaque année. Nous avons, à l'heure actuelle, 499 chrétiens vivants, dont 49 adultes et 36 enfants de néophytes ont été régénérés cette année-ci. La plupart de ces chrétiens nous donnent tous les jours satisfaction en s'évertuant à accomplir fidèlement leurs obligations chrétiennes.

Malgré les grandes montagnes, tantôt à monter, tantôt à descendre pour venir chez nous à la Mission, et malgré les pénibles travaux que tout Munyakanage doit faire nécessairement dans la forêt afin de pouvoir se nourrir – ces gens ont leurs champs de pois, d'éleusine et de tabac dans la forêt – nos chrétiens viennent assez souvent assister au Saint Sacrifice de la Messe. Ceux qui demeurent loin de la Mission s'obligent à y assister au moins une ou deux fois par semaine, tandis que tous les autres y viennent aussi souvent que leurs différentes

occupations à la maison le leur permettent. Ensuite nos chrétiens reçoivent bien des fois les Sacrements de l'Eucharistie et de Pénitence. Dans le courant de cette année nous avons entendu 5.768 confessions et distribué 18.338 communions. Il y a dix des anciens chrétiens qui nous ont causé une grande joie en les voyant revenir à l'église, car ils avaient laissé depuis assez longtemps déjà toutes les pratiques de notre sainte religion. Puisse le bon Dieu les garder tous maintenant fidèles à Lui, et nous accorder la grâce de pouvoir Lui ramener nos huit autres chrétiens qui ont oublié leurs engagements du Baptême pour retourner aux pratiques païennes !

Catéchumènes. – Le nombre total de nos catéchumènes est en ce moment-ci 301. Ces catéchumènes sont plus ou moins rapprochés du Saint Baptême. Les plus rapprochés sont 98 dont la plupart seront baptisés cette année. Les 203 autres sont encore dans les dernières catégories du catéchuménat. Puis nous avons 25 postulants qui seront médaillés en la fête du Saint Rosaire. Tous ces catéchumènes et postulants viennent chez nous régulièrement entendre les instructions du catéchisme les jours que nous leurs avons indiqués. Et leur nombre pourrait être plus élevé de jour en jour si nous avions des succursales comme on les a dans les autres Missions de notre Vicariat.

Personnel *au 30 juin 1922* : P. Donat Leberaho ; P. Jovite P. Matabaro ; Frère Oswald Lwandinzi.

non signé

Nyaruhengeri (Notre-Dame des Apôtres)

Chrétienté. – Notre chrétienté s'est augmentée de 112 membres : 1628 néophytes au lieu de 1516. Ce qui donne une moyenne de 28 baptêmes par trimestre. C'est très modeste, mais cela suffit pourvu que cela continue. La préparation des catéchumènes au baptême, quand le nombre n'en est pas trop élevé, en est plus facile et plus soignée.

La mort a prélevé son tribut. Nous avons eu 49 décès dont 45 d'enfants n'ayant pas atteint l'âge de raison. Autant de protecteurs pour la Mission.

Je n'ai rien à retrancher à ce que je disais l'année dernière sur la tenue religieuse de notre chrétienté. Ce n'est pas qu'il n'y ait par-ci par-là quelques défauts, mais les petites misères que l'on rencontre partout où il y a des hommes, se perdent dans l'ensemble du bien. Tous les dimanches notre église est pleine. Même ceux des chrétiens qui n'ont pas fait leurs Pâques tiennent à assister à la messe le dimanche. Et que dire les jours de fête ? Ces jours-là chacun veut être présent à la grande messe. Les dimanches ordinaires un bon nombre rentre à la Mission après la messe basse ; on comprend dès lors que l'assistance soit à l'aise, mais les jours de fête il y a presse.

Sur semaine, il y a toujours du monde tantôt plus, tantôt moins ; le mardi et le vendredi l'assistance est magnifique. Le mardi il y a trois catégories, les hommes, les filles et les enfants ; puis c'est le jour des chefs de villages. Le vendredi est le jour spécialement consacré à honorer le Sacré-Cœur, c'est le jour des femmes ; tout le monde aime ce jour ; il est presque l'égal du dimanche.

La statistique de cette année relève 76.500 communions, soit 9.000 de plus que l'année dernière. Cet excédent est dû à l'adjonction des nouveaux baptisés, et à ce que les anciens ont gardé leurs bonnes habitudes. Nous avons cette année 17.277 confessions. Ce qui suppose que nos chrétiens se confessent, en moyenne, une fois les trois semaines. Chaque jour les missionnaires consacrent un certain temps au ministère. Mais il est à prévoir que cette moyenne ne pourra pas se maintenir. Le nombre des chrétiens va en augmentant et celui des missionnaires demeure stable, et toutes les œuvres doivent marcher de front.

Ce qui suppléera la confession fréquente c'est la prière et communion bien faite. A vrai dire, c'est là une matière d'enseignement qui revient souvent dans nos instructions. Nous avons la joie de constater que notre parole ne se perd pas dans le désert. Le champ de bataille n'est pas le même pour tous les peuples, ou du moins la lutte a ses nuances qui l'intensifient sur tel point plutôt que sur tel autre. Ainsi dans le Nord du Ruanda les chrétiens ont à réagir spécialement contre l'esprit de vengeance ; les meurtres y sont plus nombreux qu'ailleurs. Dans le Sud le combat se livre surtout autour du 1^{er} et du 6^e commandement, c'est-à-dire le culte des

mânes et les vices de la chair. Les victoires remportées par les chrétiens sont une source de courage, et de joie pour les missionnaires qui en sont témoins. Satan n'est plus évoqué, ou l'est rarement ; et les mœurs sont plus pures. **Je dois ici une mention spéciale aux chefs de groupe ou catéchistes de village. Ils exercent une grande influence sur leurs sujets et rien ne se passe sans qu'ils l'apprennent. Ils visitent les malades, avertissent les délinquants, encouragent les faibles, enfin mettent le missionnaire au courant de tout. Noblesse oblige : le chef de groupe en est convaincu ; au besoin ses sujets sont là pour le lui rappeler. Il est l'élu de son groupe, qui peut le déposer quand il en est mécontent. Il veut trouver en lui un chrétien modèle et un chef plein d'aménité.**

La prière en commun a passé dans les habitudes de nos ménages. Là où les néophytes sont isolés, ils se groupent d'ordinaire pour la circonstance ; ailleurs ils la font en leur particulier. Le chapelet a une place marquée dans la vie de nos chrétiens. Il est rare qu'on ne le récite pas chaque jour ; beaucoup en disent un le matin et un autre le soir ; quelques-uns disent le rosaire en entier. Le dimanche soir après la bénédiction du Saint-Sacrement la récitation du chapelet est faite en commun. Généralement nos chrétiens viennent nombreux à cet exercice. Plus nombreux encore au chemin de croix qui a lieu le premier dimanche de chaque mois, à la place du chapelet. Encore un point qui dénoté l'esprit chrétien de nos néophytes c'est la bonne volonté qu'ils mettent à nous envoyer leurs enfants. Ces petits anges de la terre viennent quatre fois la semaine à la messe et à l'instruction qui le suit. Le reste de la matinée est occupée par le catéchisme, la lecture et le chant. Parmi ces enfants il y en a qui ont été baptisés *in extremis* et qui dépendent de parents païens.

Disons un mot du catéchuménat.

La division qui comprend les catéchumènes les plus rapprochés du baptême compte 436 aspirants, et la division des plus éloignés en a 346. Chaque série a des jours déterminés et l'enseignement suit une marche ascendante. Outre l'enseignement religieux il y a la lecture au tableau et la lecture dans les livres. Cette lecture doit être courante pour les catéchumènes à la veille du baptême. Elle est exigée de tout le monde, sauf des gens mariés.

Ecoles. – Nous en avons 8 de garçons avec 274 élèves et 6 de filles avec 147 élèves. Elles se répartissent entre la Mission et les succursales de Linda et de Nyanga. Il semble se manifester plus d'ardeur que par le passé pour la lecture et l'écriture. Il y a beaucoup d'élèves soit garçons soit filles qui se sont astreints à travailler pour avoir un livre. Chacun veut suivre les prières qui se disent à l'église et les chants qu'on y exécute. Puis on veut écrire une lettre ; il y a des jeunes filles qui ont appris toutes seules à écrire. Les jeunes gens ne montrent par moins d'ardeur, et **toutes les pièces de 5 centimes qu'ils peuvent se procurer de ci de là sont consacrées à l'achat d'une feuille de papier ou d'un crayon.** Dernièrement n'ont-ils pas découvert une façon de faire l'encre ?

Succursales. – Il y a Linda-Mugombwa qui sous peu comptera 200 chrétiens, et qui est à trois heures de la Mission. Nous ne pouvons y aller qu'une fois par mois. Dans l'intervalle ces chrétiens viennent à la Mission.

Les chemins ne sont pas des plus commodes. Il y a bien une route qui relie la Mission à la succursale par la voie la plus directe, mais cette route ne supprime pas la nature du terrain ; les montées et les descentes restent sur place et les cours d'eaux n'en creusent pas moins les vallées, emportant parfois les ponts dans leurs crues torrentielles.

A Linda nous avons bâti une maisonnette en briques cuites qui sert de pied-à-terre au missionnaire. Il n'y a encore qu'une chapelle provisoire en paille, et une petite église serait bien nécessaire.

A Nyanza [Nyanga ?] il n'y a en briques ni maison pour le missionnaire, ni chapelle pour les chrétiens. Nous avons là 68 néophytes. Nous comptons y élever une chapelle, si Dieu nous prête vie, et la bourse, ses deniers. Déjà les chrétiens sont en train de faire des briques. Poussé par la crainte de voir les protestants s'implanter dans le pays, Monseigneur le Vicaire Apostolique nous a autorisés à créer cinq nouvelles succursales. Nous les avons établies dans la région qui s'étend à l'Ouest de la Mission. Il y a quelques magnifiques centres qui auraient attiré l'attention des protestants, et qu'il eût été dommage de leur abandonner. Chez les Bashumba nous avons

les succursales de Gashiru et de Lutobge. Cette dernière est à six heures de la Mission.

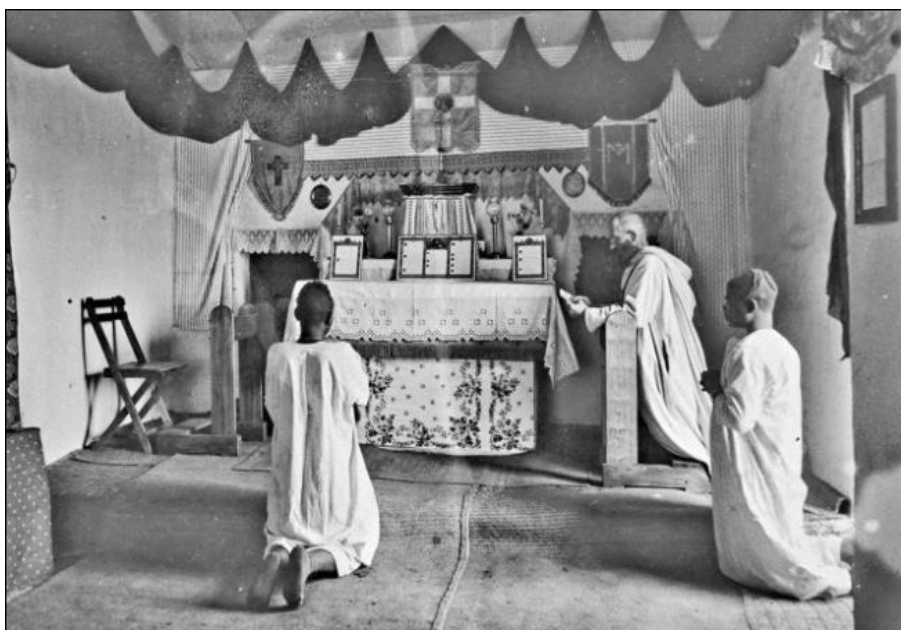
Nous avons ensuite Ngoma et Murama avec Kibanga, assez rapprochées de la Mission. Au lieu de Kibanga nous aurions préféré Kibingo-Nyanza. Mais il y a là une vieille tante du grand chef dont il est nécessaire de ménager les susceptibilités. Nous avons préféré remettre à un autre temps la fondation de cette succursale. En résumé nous avons tout lieu de remercier la Providence des grâces qu'elle a accordées à notre Mission aux cours de l'année écoulé. Nous le faisons de tout cœur par l'intermédiaire de N.D. des Apôtres, patronne du poste. Nous prions également la Reine des Apôtres, patronne du poste. Nous prions également la Reine des Apôtres de demander à son cher Fils ces grâces de choix qui font croître le troupeau de Jésus-Christ en nombre et en mérite.

Personnel du poste au 30 juin 1922 : P. Buisson, supérieur ;
le P. Donders, économe ; F. Rodriguez.
(...)

P. BUISSON



ZAZA (1905)



**EGLISE DE SAINTE-FAMILLE (Kigali)
A GENOUX DEUX SERVANTS DE MESSE AVEC LE P. ZUMBIEHL (1870-1955)**

**81. MGR CLASSE : « LE RUANDA ET SES HABITANTS »
(1922)¹⁶⁹**

(...)

Les Bahutu sont des Bantu, mais, dans le centre du pays, avec une certaine proportion de sang mututsi. Ils forment la masse de la population. Autrefois, sans doute, ils vinrent avec les Batutsi, qui les avaient conquis, se fixer dans le Ruanda ; il y a peut-être 300 ou 350 ans, d'après ce que nous pouvons savoir de la chronologie des rois batutsi.

Les Batutsi ne sont pas des Bantu, ce sont si vous le voulez, des Négroïdes : c'est le peuple d'Afrique qui possède le plus fort indice hamitique (Hamite, du mot arabe qui signifie « chaud », « rougeâtre ».) Autrefois, longtemps avant l'ère chrétienne, il y eut d'Asie Mineure de fortes migrations de peuples qui passèrent en Egypte, puis peuplèrent l'Abyssinie, et, peu à peu, s'écoulèrent vers le Sud. Là est l'origine probable de nos Batutsi qui évidemment, au cours de leurs pérégrination, se sont mélangés aux Bantu. (...) Les Batutsi et les Bahutu parlent la même langue ; ils ont même religion et mêmes coutumes.

(...)

Les Bagoyi surtout, habitant de territoire de Kissenyi, qui viennent en grande majorité du Gishari et du Kamerunzi, N. et N.-O. du lac Kivu, sont généralement traités de « Bashi » par les Banyarwanda, surtout à cause de leur langage très mélangé.

(...)

En général, les Batutsi ne sont pas braves, mais sont véritablement politiques.

(...)

Il est à noter que le nom de « Mututsi désigne fréquemment non l'origine mais la condition sociale, l'état de fortune, surtout en bêtes à cornes : quiconque est chef, ou est riche sera souvent appelé Mututsi. Fréquemment aussi on appellera Batutsi, à cause de leurs manières, de leur langage... les habitants des provinces centrales, le Nduga et le Marangara, ainsi que ceux du Buganza.

¹⁶⁹ L. CLASSE, « Le Ruanda et ses habitants », in *Congo, Revue générale de la Colonie belge*, Extrait, Bruxelles, 1922, 17 pp.

(...)

Les Batutsi sont peu nombreux : en tout ils ne dépassent guère, femmes et enfants compris, le chiffre de 80 000. Et tous certes ne sont pas de race pure ; surtout pour ceux que la fortune ne favorise pas, les alliances avec des femmes Bahutu ne sont pas rares. En général, quand on parle des Batutsi, on pense trop uniquement aux grands chefs Batutsi, qui ne constituent qu'une aristocratie très restreinte.

(...)

Certains de ces grands chefs sont d'origine muhutu, comme Lwatangabo ; d'autres, les « Baskete », remontent au Mutwa Buskete qui fut anobli par le roi Chilima. De là certaines expressions proverbiales : De la jeune fille trop vaniteuse (car « Nta nkumi yigaya » dit le proverbe : aucune jeune fille qui ne s'estime), l'on dit : « Ngo asange Nyinakayogera ! » « Qu'elle rejoigne Nyinakayogera ! », femme de Nzigiyé de la famille de Lwatangabo, le type du parvenu. Le jeune homme qui fait l'important est renvoyé à « Lwikegurabaswa, surnom de Nzigiyé ». De l'individu qui a eu une chance extraordinaire on dira : « Amukuye aho Chilima akuye Buskete ! » « Il est parti du point d'où Chilima a tiré Buskete.

(...)

Dans cette organisation compliquée, les Batutsi ont largement tablé sur les deux mobiles dirigeants du Noir : la crainte et l'égoïsme (ou l'envie). Le proverbe a raison : « Le crocodile sort du fleuve et lèche la rosée » : on ne se contente jamais de ce qu'on possède.

(...)

Comme on le voit, on a appliqué à l'extrême la devise « Diviser pour régner » ! Par cette sorte de compénétration méthodique des chefferies entre elles, on a assuré et stabilisé la centralisation du pouvoir entre les mains du roi.

(...)

Bahutu et Batutsi se vengeront par des critiques qui ne manquent pas d'esprit (mais en attendant une occasion favorable d'agir).

(...)

Dans cette organisation, des modifications seraient à souhaiter. Ce régime est compliqué, et il est bien facile de « passer » à côté de l'administration européenne et de ses ordonnances. Il occasionne un va et vient continuel dans le pays, de

gens à la suite d'un chef ou l'allant ravitailler, lui et ses clients. C'est un surcroît d'impôts appréciable.

Surtout, je dirai, tout en me gardant d'aborder la question si grave de la propriété, qu'une réforme progressive s'impose. Il faudrait assurer plus de sécurité dans la possession des biens, des champs, des récoltes, même des troupeaux. La jouissance au moins, faute de mieux, des biens quels qu'ils soient, devrait être garantie. Par cette réforme seulement, on pourra arriver à améliorer les cultures, à introduire celles de produits européens, à faire produire par les indigènes de quoi alimenter l'exportation.

(...)

Nous devons faire de la civilisation au bon sens du mot, c'est-à-dire envisager non seulement notre intérêt mais aussi celui de ce peuple. En travaillant à améliorer ce peuple, nous travaillerons et pour lui et pour nous, et, ce faisant, nous assurerons à la mère patrie des avantages féconds et stables.

Efforçons-nous de donner à ces belles populations la vraie civilisation qui se fonde sur la morale chrétienne, et qui seule assurera l'avenir.

(...)

(Autrement on pourrait vérifier tristement le proverbe : « Ingeso ntipfa, apfa nyirayo ». « Le vice ne meurt pas, c'est son propriétaire qui meurt ». Considérer les Noirs uniquement comme « outils », et seulement ceux qui peuvent servir ainsi, ce n'est pas civiliser, c'est exploiter. Le progrès moral, que veut la civilisation, exige une base : « Aka buriye mw'isiza, nti-kabonekera mw'isakara ». « Ce qui a manqué au moment de poser le fondement de la maison, ne peut se trouver quand on veut la couvrir ».

(...)

Les Bahutu sont des Bantu, mais, dans le centre du pays, avec une certaine proportion de sang mututsi. Ils forment la masse de la population. Autrefois, sans doute, ils vinrent avec les Batutsi, qui les avaient conquis, se fixer dans le Ruanda ; il y a peut-être 300 ou 350 ans, d'après ce que nous pouvons savoir de la chronologie des rois batutsi.

Les Batutsi ne sont pas des Bantu, ce sont si vous le voulez, des Négroïdes : c'est le peuple d'Afrique qui possède le plus fort indice hamitique (Hamite, du mot arabe qui signifie « chaud », « rougeâtre ».) Autrefois, longtemps avant l'ère chrétienne, il y eut

d'Asie Mineure de fortes migrations de peuples qui passèrent en Egypte, puis peuplèrent l'Abyssinie, et, peu à peu, s'écoulèrent vers le Sud. Là est l'origine probable de nos Batutsi qui évidemment, au cours de leurs pérégrination, se sont mélangés aux Bantu. (...) Les Batutsi et les Bahutu parlent la même langue ; ils ont même religion et mêmes coutumes.

(...)

Les Bagoyi surtout, habitant de territoire de Kissenyi, qui viennent en grande majorité du Gishari et du Kamerunzi, N. et N.-O. du lac Kivu, sont généralement traités de « Bashi » par les Bnayarwanda, surtout à cause de leur langage très mélangé.

(...)

En général, les Batutsi ne sont pas braves, mais sont véritablement politiques.

(...)

Il est à noter que le nom de « Mututsi désigne fréquemment non l'origine mais la condition sociale, l'état de fortune, surtout en bêtes à cornes : quiconque est chef, ou est riche sera souvent appelé Mututsi. Fréquemment aussi on appellera Batutsi, à cause de leurs manières, de leur langage... les habitants des provinces centrales, le Nduga et le Marangara, ainsi que ceux du Buganza.

(...)

Les Batutsi sont peu nombreux : en tout ils ne dépassent guère, femmes et enfants compris, le chiffre de 80.000. Et tous certes ne sont pas de race pure ; surtout pour ceux que la fortune ne favorise pas, les alliances avec des femmes Bahutu ne sont pas rares. En général, quand on parle des Batutsi, on pense trop uniquement aux grands chefs Batutsi, qui ne constituent qu'une aristocratie très restreinte.

(...)

Certains de ces grands chefs sont d'origine muhutu, comme Lwatangabo ; d'autres, les « Baskete », remontent au Mutwa Buskete qui fut anobli par le roi Chilima. De là certaines expressions proverbiales : De la jeune fille trop vaniteuse (car « Nta nkumi yigaya » dit le proverbe : aucune jeune fille qui ne s'estime), l'on dit : « Ngo asange Nyinakayogera ! » « Qu'elle rejoigne Nyinakayogera ! », femme de Nzigiye de la famille de Lwatangabo, le type du parvenu. Le jeune homme qui fait

l'important est renvoyé à « Lwikegurabaswa, surnom de Nzigiyé ». De l'individu qui a eu une chance extraordinaire on dira : « Amukuye aho Chilima akuye Buskete ! » « Il est parti du point d'où Chilima a tiré Buskete.

(...)

Dans cette organisation compliquée, les Batutsi ont largement tablé sur les deux mobiles dirigeants du Noir : la crainte et l'égoïsme (ou l'envie). Le proverbe a raison : « Le crocodile sort du fleuve et lèche la rosée » : on ne se contente jamais de ce qu'on possède.

(...)

Comme on le voit, on a appliqué à l'extrême la devise « Diviser pour régner » ! Par cette sorte de compénétration méthodique des chefferies entre elles, on a assuré et stabilisé la centralisation du pouvoir entre les mains du roi.

(...)

Bahutu et Batutsi se vengeront par des critiques qui ne manquent pas d'esprit (mais en attendant une occasion favorable d'agir).

(...)

Dans cette organisation, des modifications seraient à souhaiter. Ce régime est compliqué, et il est bien facile de « passer » à côté de l'administration européenne et de ses ordonnances. Il occasionne un va et vient continuel dans le pays, de gens à la suite d'un chef ou l'allant ravitailler, lui et ses clients. C'est un surcroît d'impôts appréciable.

Surtout, je dirai, tout en me gardant d'aborder la question si grave de la propriété, qu'une réforme progressive s'impose. Il faudrait assurer plus de sécurité dans la possession des biens, des champs, des récoltes, même des troupeaux. La jouissance au moins, faute de mieux, des biens quels qu'ils soient, devrait être garantie. Par cette réforme seulement, on pourra arriver à améliorer les cultures, à introduire celles de produits européens, à faire produire par les indigènes de quoi alimenter l'exportation.

(...)

Nous devons faire de la civilisation au bon sens du mot, c'est-à-dire envisager non seulement notre intérêt mais aussi celui de ce peuple. En travaillant à améliorer ce peuple, nous travaillerons et pour lui et pour nous, et, ce faisant, nous assurerons à la mère patrie des avantages féconds et stables.

Efforçons-nous de donner à ces belles populations la vraie civilisation qui se fonde sur la morale chrétienne, et qui seule assurera l'avenir.

(...)

Autrement on pourrait vérifier tristement le proverbe : « Ingeso ntipfa, apfa nyirayo ». « le vice ne meurt pas, c'est son propriétaire qui meurt ». **Considérer les Noirs uniquement comme « outils », et seulement ceux qui peuvent servir ainsi, ce n'est pas civiliser, c'est exploiter.** Le progrès moral, que veut la civilisation, exige une base : « Aka buriye mw'isiza, ntikabonekera mw'isakara ». « Ce qui a manqué au moment de poser le fondement de la maison, ne peut se trouver quand on veut la couvrir ». (...)

82. RAPPORT ANNUEL DU VICARIAT APOSTOLIQUE DU ROUANDA DE 1926-1927¹⁷⁰.

VICARIAT DU ROUANDA. RAPPORT DE L'ANNEE 1926-1927.

Durant l'exercice écoulé, le Vicariat du Rouanda s'est contenté, et pour cause, de progresser sur place. Nous restons avec nos anciennes stations. Depuis 1912 nous avons à enregistrer très **modestement la fondation, en 1919, de la Mission de Rwamagana, dans l'est du Vicariat, dans la province du Buganza**, l'une des plus populeuses, fondation qui a été possible grâce au remplacement à Murunda des missionnaires européens par trois prêtres indigènes, et en 1925 la fondation de Muramba, dans le Chingogo, au N. O. de Kabgayi.

Depuis, nous vivons d'espoir, espérant toujours pouvoir ne pas abandonner aux Anglicans de l'Uganda tout notre Nord-Est, absolument inoccupé par les catholiques, Nord-Est, qui bien probablement deviendra le grand centre minier d'où sortira la transformation très rapide de notre Rouanda. Nombre de nos stations attendent plus ou moins

¹⁷⁰ Rapport annuel du Vicariat apostolique du Rouanda de 1926-1927, A.G.M.Afr., pp.6-23.

patiemment la division de leur district, ayant une population de 100 à 250.000 âmes.

En envisageant notre situation, nous sommes de plus en plus reconnaissants au vénéré Mgr Hirth pour l'effort si grand et si perspicace qu'il avait fait, alors qu'il était à la tête du Vicariat du Nyanza Méridional. **C'est à Sa Grandeur, en effet, que toutes nos stations, à l'exception de Rwamagana et Muramba, doivent leur existence. A Elle le Ruanda doit de ne pas être un fief des sectes protestantes.**

Ces sectes sont ici au nombre de trois : l'Eglise Missionnaire évangélique belge » avec quatre stations ; la *Church Missionary Society* et la *Medical Mission for Rouanda*, avec une station, et un hôpital avec médecin européen ; les Adventistes du Septième Jour avec trois Missions. Ces Messieurs, évidemment, ne s'entendent pas au point de vue dogme ; puis estiment que les uns sont trop combattifs, les autres trop agressifs, surtout les Adventistes du Septième Jour ; n'empêche, contre nous l'union se fait. Dans un synode de deux semaines, tenu à Kirinda, à la Mission Evangélique belge, qui réunit tous ces Messieurs avec le pasteur Guilbaud de l'Uganda et le pasteur Roome, secrétaire de la Société Biblique de Londres, on discuta textes et traductions et l'on adopta le projet de livres communs. Pour pouvoir concentrer leurs efforts sur leur région., les Evangélistes belges cédèrent à la *Church* leur Mission de Zinga, entre Rwamagana et Zaza, et les Adventistes firent de même pour Kabangire, sur la rive Est-Nord-Est du lac Mohazi. Fort heureusement pour nous les Anciens Protestants allemands de Bielefeld, rentrés au Tanganyika Territory, attendent toujours, dans l'Usambara et à Daressalam, que leur retour dans le Rouanda soit autorisé par le Gouvernement belge. Ce serait encore quatre stations de plus !

Tout ce monde travaille maintenant avec ardeur pour encercler les catholiques. C'est la course aux succursales, surtout de la part des Anglicans et des Adventistes : on les demande par groupes de cinquante, quatre-vingts, cent ! Force nous a été de faire sur ce point un effort plus qu'ordinaire, malgré notre petit nombre, car il ne s'agit plus de rester tranquilles sur les positions acquises. Les Evangéliques belges sont plus calmes et leur chef, M. le pasteur Durand, est un excellent homme avec lequel nous avons les meilleures re-

lations ; ce sont aussi les parents pauvres ! **Adventistes et Anglicans sont munis de motocyclettes et ces derniers lancent sur le lac Mohazi un beau bateau à moteur. Le mot d'ordre donné est de tout faire pour accaparer la jeunesse mututsi, intelligente et ardente ; c'est elle, paraît-il, qui fait la force des catholiques. Elle est, de fait, l'avenir !**

Au point de vue social et économique tout change rapidement autour de nous et la transformation va s'accélérer dangereusement. **Le Ruanda devient pays minier. C'est la course à l'étain, à l'Est surtout**, où les gisements sont très riches, voire même au Sud et peut-être à l'Ouest, près du lac Kivu, à la hauteur de Murunda. Nous assistons, entre les Compagnies, à une vraie course au Klondike, chacune désirant avoir la part la plus avantageuse. Au Sud-Ouest les arbres à tanin, le tabac, le café doivent, par de grandes Compagnies, assurer la fortune du pays. Il ne paraît pas qu'on veuille de petits colons.

La capitale européenne du Rouanda-Urundi est fixée, en lieu et place d'Usumbura, à Butaré-Buyé, à 10 kilomètres à l'ouest d'Isavi ; ce sera Astrida. Là résidera le Gouverneur de la Province, avec les services provinciaux et les grandes écoles qui sont dans le programme du Gouvernement. Déjà M. l'Ingénieur en chef de la Province est sur place et les travaux ont commencé. C'est donc un remue-ménage intense qui ne favorise guère la caisse de notre Econome Général, non plus que la simplicité de nos Banyarwanda, et moins encore nos constructions d'églises nécessaires, d'écoles, non moins indispensables, et le transport des colis. Bien plus facilement et beaucoup plus rapidement les colis arrivent d'Anvers ou Marseille à Usumbura que d'Usumbura à Kabgayé.; certains villégiaturent à Usumbura de 6 à 8 mois et pas toujours à leur avantage. Il est vrai que parfois ils se trouvent délestés de leur contenu ! **La caisse de l'Econome général ? il n'en faut guère parler : c'est le gros point noir à l'horizon**, devant la montée des prix, le développement des œuvres, les nécessités présentes ignorées autrefois, la pénurie des vivres, **les gros salaires que reçoivent les Banyarwanda dans l'Uganda**, le Buhaya, le Katanga, et que demain donneront les mines. **Malgré la défense de notre vénéré Fondateur, il sera extrêmement difficile de ne pas rééditer les Lamentations de Jérémie. Hélas !**

Au point de vue politique, la situation devient plus difficile. Notre sultan, Musinga, fait de plus en plus marche en arrière : antieuropéen, anticatholique, il se livre de plus en plus à ses sorciers, vieux régime, très convaincu que sonnera l'heure où il pourra bouter hors son royaume tous ces Européens exécrés, qui l'empêchent de régner à sa guise. Il y a peu de temps, il me redisait sa plainte accoutumée : « Je ne suis plus roi. Je ne puis plus tuer qui je veux et comme je le veux, ni déposséder les gens à mon gré ; comment peut-on encore savoir que je suis roi ? » Tous ces derniers temps il a essayé de se tourner vers les Adventistes ; au fond, il les méprise, mais ils donnent largement et, par là, il croyait nous atteindre. **Son animosité contre nous vient de ce que la jeunesse mututsi est avide de s'instruire et nous arrive nombreuse. Ces jeunes gens refusent de servir désormais aux honteux plaisirs royaux, et, dans ce genre, notre Musinga n'a rien à envier à Mtésa ou à Mwanga de l'ancien Uganda, Même ses fils, ses filles, sont nés pour son plaisir.** La haine s'accroît le jour où son second fils et sa sœur, en cachette, se firent instruire par des gens de leur entourage et refusèrent de se prêter à ses criminels plaisirs. Du coup nous étions ses ennemis déclarés ! Sans l'intervention très opportune du Gouvernement belge, le jeune homme eût disparu, sans bruit : le poison était prêt à Nyanza. Lwigemera, c'est le nom du jeune homme, est actuellement en sûreté à Kigali, à la Résidence. Les plus puissants parmi les vieux conseillers ont été, par le Gouvernement, éloignés de Nyanza, la capitale : *Inde irœ*, encore. ;

Extérieurement Musinga reste notre grand ami, nous envoyant lettres sur lettres, désolé, oh combien ! quand on est quelque temps sans l'aller voir. Bien habile est celui qui peut garder son calme, dissimuler ses sentiments et être aimable comme un mututsi ! N'empêche : que Musinga traite en ennemi quiconque se rapproche des Européens et que, pour être son ami, il suffit de lui dire que bientôt lui-même le jour où, s'en étant débarrassé, il pourra, comme au temps jadis, couper à son gré pieds et mains, aveugler ou empaler. Le flatteur est cru sur parole : c'est le sujet très cher à récompenser le moment venu. !

Lors de la dernière visite de M. le Gouverneur, Musinga, poussé par ses flatteurs, avait feint d'ignorer pendant quinze jours son arrivée et ne daigna même pas le faire saluer, il en

fut quitte pour un affront sanglant: il dut, sur ordre, aller à Butare à jour et heure fixes saluer M. le Gouverneur, puis repartir de suite pour l'attendre et le recevoir officiellement à Nyanza, Là, M, Marzorati ne fit qu'une courte visite et s'en vint à Kabgayi où il passa la soirée, la nuit et presque toute la journée du lendemain, pour rentrer à Astrida sans s'arrêter à Nyanza.

La conclusion, c'est que de plus en plus nombreux, les chefs se détachent de Musinga de plus en plus aveuglé. Il y a quelques mois ne l'a-t-on pas vu se réjouir publiquement, organisant chez lui des danses, des distributions de bière et de viande à ses fidèles à l'occasion de **la mort de son propre frère frappé par la foudre**, mais mort baptisé ? C'était un ennemi de moins !

N'empêche, le bien se fait dans toutes les Missions, petitement à cause du peu de personnel et de la grandeur du travail à fournir. Partout on travaille, et sérieusement, Les écoles, les succursales surtout imposent un surcroît de labeur, pour ne pas laisser le champ libre à la vague protestante, adventiste surtout.

Petit séminaire. – L'Œuvre est en bonne marche, malgré l'état de santé du supérieur et des professeurs. Il faut même constater un progrès puisque le Vicariat de l'Ouroundi, qui a maintenant son Séminaire à Mugéra, ne nous envoie plus d'élèves. Les enfants ne boudent ni à la besogne intellectuelle ni à la matérielle, non plus qu'à leur formation chrétienne et moins encore aux exercices du « réfectoire ». Lisez ce que dit le Père Déprimoz :

« Les examens sont à peine terminés, le 30 juillet, que le Père Déprimoz est transporté à Kigali pour faire soigner son genou au baume d'acier. L'opération a bien réussi, à tel point que le 7 septembre le Père complètement rétabli rentrait au Petit Séminaire.

Pendant les vacances on a travaillé activement à la réfection d'une grande partie des toitures de l'établissement. Nos enfants ont été d'un entrain merveilleux pour aider les ouvriers, et les tuiles montaient sur les toits comme par enchantement. Vers la mi-octobre, tout le Petit Séminaire était remis à neuf et nous étions à même de recevoir les nouvelles recrues. A noter

que neufs de nos élèves plus avancés étaient entrés au Grand Séminaire quelques semaines auparavant.

Le 20 octobre commençait la retraite prêchée à nos enfants par l'abbé Gallican, professeur au Petit Séminaire.

Malgré l'époque tardive à la quelle nous avions, à dessein, reculé la reprise des cours, nous étions encore mal en point pour commencer l'année. Le Père de Vos qui était allé à Rulindo remplacer le Père de Bekker venu à la retraite ne nous est revenu que le 2 novembre. Le cher confrère avait vu son séjour dans son ancienne Mission, attristé par la mort soudaine du cher Frère Alfred.

D'autre part, le Père Buisson occupé jusqu'au 7 novembre à prêcher les retraites et à faire la sienne, puis nommé aumônier des Sœurs d'Issavé, n'a pu nous aider à donner les cours : il a fallu attendre son remplaçant, le Père van der Meersch qui ne nous est arrivé que le 27 novembre.

Ce n'est pas tout. Ce cher confrère nous est arrivé avec une santé complètement délabrée, si bien que le 19 avril, sur l'ordre du R. P. Supérieur Régional, il se rendait à Kigali pour voir le médecin, et ne nous revenait que le 5 mai suivant. Son état ne s'était guère amélioré et, au bout de quelques semaines, nous avons dû lui supprimer tout travail : il a fallu nous arranger pour le partage de la besogne, mais nous avons bien dû constater que ces arrangements de fortune se font toujours au détriment des élèves et des professeurs. D'ailleurs le Père van der Meersch repartait le 17 juin pour Kigali, de sorte que la classe de seconde n'a pas eu de professeur une partie de l'année.

Malgré tout, nous n'avons pas à nous plaindre de nos enfants, et d'une façon générale nous sommes satisfaits du bon esprit et de la bonne volonté qu'ils ont montrée pour progresser tant au point de vue moral qu'au point de vue intellectuel.

Nous avons commencé l'année avec 103 élèves et nous terminons l'exercice avec 88 ; quelques-uns seront encore certainement éliminés à l'époque des examens. Nous comptons sur huit ou neuf pour la prochaine rentrée au Grand Séminaire. A noter que deux d'entre ces derniers sont pour le Vicariat de l'Ouroundi.

« A signaler au 20 mars la visite régulière faite au Petit Séminaire par le R. P. Ecomard, Supérieur régional.

Le 19 mai, nous recevions la visite de M. Marzorati, vice-gouverneur ; il fut pour tout le monde d'une amabilité vraiment extraordinaire, visita chaque classe en particulier, interrogeant élèves et professeurs, montrant par là son vif intérêt pour l'œuvre à laquelle il ne ménagea pas ses encouragements. »

Au 30 juin, le personnel est ainsi composé : P. Déprimoz, supérieur ; P. van der Meersch en traitement à Kigali ; PP. de Vos et Gérard ; abbé Gallican et deux grands séminaristes en probation.

Pour édifier nous donnons la statistique suivante :

1° Nombre d'élèves entrés au Petit Séminaire depuis le début, c'est-à-dire fin 1912 – début 1913 jusqu'au 20 octobre 1926 : 456.

2° Sont entrés au Grand Séminaire (jusqu'en septembre 1926) ; 63 – ce qui donne comme proportion, en défalquant les 88 élèves que nous comptons actuellement au Petit Séminaire, environ 1 sur 6.

3° Sont arrivés jusqu'en seconde, 116 – ce qui donne comme proportion en défalquant les 67 qui sont actuellement en troisième, quatrième, cinquième et sixième, environ 4 sur 13.

4° De la seconde au Grand Séminaire on a perdu 28 élèves ; soit environ un tiers.

N.B. – Pour les N° 3 et 4, on ne peut compter que onze années, c'est-à-dire à partir du moment où il y a eu une classe de seconde.

Grand Séminaire St-Charles. – L'exercice a débuté avec 46 séminaristes, y compris une rentrée de 9 élèves venant tous du Petit Séminaire de Kabgayi. Sur ces neuf entrants, cinq étaient originaires du Vicariat de l'Ouroundi.

Au courant de l'année six élèves ont quitté le Séminaire. Ce furent d'abord trois Barundi dont la probation avait révélé l'inaptitude. Ensuite trois du Ruanda. Deux de ces derniers se sont retirés eux-mêmes ; le troisième, n'ayant pas été admis à la réception du sous-diaconat, a préféré suivre leur exemple. Sur le nombre total de 40 restants, deux du Ruanda sont en probation.

Voici d'abord les ordinations qui ont eu lieu pendant l'année :

Le 21 décembre 1926, Monseigneur le Vicaire Apostolique conféra le diaconat à Callixte Barorubwenge de Murunda et à Fidèle Ngamije de Kansi ; le sous-diaconat à Gabriel Harushakamwe et à Mathias Bazahicha, tous deux de Muyaga (Urun-di). Le même jour quatre élèves de l'Urun-di reçurent les deux premiers Ordres mineurs, et un élève du même Vicariat la tonsure.

Le 11 juin 1927, les deux diacres de la précédente ordination furent promus au sacerdoce : les deux sous-diacres au diaconat, et les quatre lecteurs reçurent les deux derniers Ordres mineurs. Quant aux deux autres actuels, Mgr Gorju espère leur conférer le sacerdoce vers Noël 1927. Nous aurons ainsi quatre ordinations de prêtres dans le courant de l'année 1927.

Notre vénérable Monseigneur Hirth jouit d'une santé assez bonne. Il n'a pas cessé de travailler de son côté avec un zèle inlassable et prudence consommée à former nos élèves à la vertu non seulement par son exemple, mais aussi par des entretiens et conseils particuliers.

A signaler pendant le courant de l'année scolaire :

Le 2 octobre s'endormit pieusement dans le Seigneur le bon Frère indigène Oswald. Etant à Murunda depuis que ce poste avait été confié aux Pères indigènes, il avait été pris d'une pleurésie maligne à la suite de laquelle se déclara la tuberculose. Monseigneur l'avait appelé à Kabgayé dès la fin décembre 1925, espérant le sauver par des soins spéciaux. Mais la maladie suivit ses cours, et après neuf mois de souffrances endurées avec patience et grand esprit de foi, il s'éteignit le premier samedi d'octobre pendant que la cloche sonnait l'Angelus. Pendant ses dix années de vie religieuse, ce cher frère ne s'est pas départi un jour de sa fidélité à ses engagements. D'une piété solide et franche, respectueuse envers le prêtre, confrère charitable et dévoué, soigneux et économe, il ne nous a donné que des consolations. Puisse le Bon Maître se choisir au Rouanda de nombreuses vocations de la trempe de celle-ci !

Le 26 mars, notre R. P. Régional vient s'installer au Grand Séminaire pour la visite régulière.

Le 18 mai, Marzorati, vice-gouverneur nous honore de sa visite. Il visite tous les locaux du Séminaire et se rend compte des progrès de nos élèves. Il se montre plein d'intérêt et d'amabilité. Ayant remarqué que nos élèves n'avaient que des

nattes indigènes sur leurs couches, il nous annonça gracieusement, quelques jours après sa visite, l'arrivée prochaine d'une couverture chaude pour chacun. **Il est vrai que les nattes du pays, quoique suffisantes d'ailleurs dans une case indigène, ne préservent qu'incomplètement nos élèves dans leurs dortoirs ; spacieux et bien aérés.**

La divine Providence nous a préservés pendant l'année de toute maladie tant soit sérieuse. Mais la cherté des vivres impose au Vicariat des sacrifices pécuniaires de plus en plus considérables pour le développement du Séminaire. L'entretien annuel d'un séminariste nous revient à plus de 750 frs.

Nos séminaristes nous ont donné satisfaction par leur bonne volonté et leur bon esprit. Dans deux ans les ordinations promettent de devenir plus nombreuses. Cependant combien d'imprévu dans un Séminaire indigène ! Daigne le Maître de la moisson béniir et conserver nos jeunes lévites et les remplir de plus en plus de l'esprit sacerdotal et apostolique. Même après huit ans de formation sacerdotale le résultat ne répond pas toujours aux efforts et à l'idéal de ceux qui travaillent à cette œuvre importante entre toutes.

Personnel au 3^o juin 1927 : Sa Grandeur Mgr Hirth ; P. Donders, supérieur ; P. Cunrath, économe ; P. Lody.

Issavi. – Sous la direction du P. Lecoindre travaillent les Pères Pouget, Gasser et Witlox ; le P. Buisson est chargé de l'aumônerie du Noviciat des Sœurs indigènes et donne en plus chaque semaine une conférence aux Sœurs Blanches et une aux six Sœurs indigènes employées à la Mission. **Le travail de la Mission se ressentira de la fondation d'Astrida. La future ville englobera cinq plateaux soudés ensemble : Buyé, réservé à l'Administration et à la ville commerçante ; Butaré, la cité religieuse, pour les Pères, Sœurs et Frères enseignants ; Ngoma, résidence du Gouverneur ; Mamba où seront les hôpitaux et les écoles d'assistants sanitaires et vétérinaires ; Ruhandé, quartier général de la force publique de la Province. Puis, pour compléter, à sept kilomètres au nord de Savé, sur la route de Kabgayi s'établit la ferme modèle.** Nous serons bien entourés !¹ Et si nos 7.000 chrétiens trouvent en cela de grands avantages matériels, plus tard ils y courront aussi des dangers bien réels.

Nous tâcherons de tirer des événements le meilleur parti possible.

Une Mission s'imposera à Butaré, malgré le voisinage d'Isavi, à cause des nombreux Européens et de la foule des travailleurs et des soldats qui résideront là. Elle est d'ailleurs formellement demandée par M. le Gouverneur.

Les nombreux baptêmes *in articulo mortis* sont des faits qui prouvent que bon nombre de nos chrétiens sont animés d'un véritable esprit de foi. Les païens ne font plus aucune difficulté à nos baptiseurs et ne voient plus, comme jadis, dans l'administration de ce sacrement un quasi-sortilège qui accélère l'instant de la mort. Les chefs eux-mêmes, à leurs derniers moments, appellent un chrétien de leur voisinage pour être baptisés à la dernière heure.

En janvier dernier, se mourait à Kumuyéra, un grand chef de la famille des Béga, du nom de Mushikazi ; il fit appeler un chrétien auquel il avait préalablement recommandé de lui donner le baptême lorsqu'il verrait la mort approcher.

Un fils de Byasha, de la même famille, fut soigné pendant huit jours, avec un dévouement sans égal, par un brave chrétien qui au dernier moment lui donna son passeport pour le ciel.

Le grand chef de la province du Bwanamukari, Kyitatire, propre frère du sultan, commandant à plus de soixante mille sujets, avait toujours manifesté le désir de mourir dans de bonnes dispositions. Quelques jours avant sa mort, il parlait avec nous de bonnes œuvres qu'il voulait accomplir, disait-il, pour réparer toutes les injustices dont il s'était rendu coupable pendant les trente années de sa gestion des affaires. C'est ainsi qu'il proposait de nous donner des bois de construction, de nous bâtir des hangars pour chapelles-écoles, de procurer quelques vaches laitières aux missionnaires.

Il avait même déjà réalisé une partie de ses promesses quand le dimanche 13 février, un homme arrivait nous annoncer que Kyitatire venait d'expirer frappé par la foudre. Le bon Dieu sans doute avait été content des bonnes dispositions de ce chef. Il lui envoya dans la personne d'un jeune mututsi, du nom Etienne Rugwizangoga, un brave chrétien qui put lui administrer le baptême, aussitôt après l'accident, alors que l'asphyxie n'avait pas totalement accompli son œuvre.

Zaza. – L'événement capital de l'année a été l'arrivée des, Soeurs Blanches. Cette fondation commencée en 1913 avait été arrêtée par la guerre. Les Sœurs ont été reçues avec un enthousiasme indescriptible par la population chrétienne et païenne, les chefs en tête. A cause des nombreux enfants chrétiens, ce sera un soulagement très grand pour les missionnaires et un bien pour tous.

Devant l'activité de la *Church* établie à Gahini, sur la rive ouest du Mohazi, qui envoie partout ses teachers, il a fallu fonder de nombreuses succursales.

Zaza sera en plein centre minier et englobé dans les terrains demandés par la Forminière.

Là, la Mission est toujours plus difficile, les gens ont leurs qualités : affables, polis serviables ; ils aiment malheureusement beaucoup plus la bière que le travail.

Les Pères Verhaeghe et Durand et le Fr. Herménégilde ont travaillé à augmenter leur troupeau. En octobre le P. Durand a été remplacé par le P. Brutsaert.

Nyundo. – Cette Mission est occupée par le P. Pagès, le P. Durand et le P. Schumacher qui y a établi le quartier général de ses expéditions ethnologiques chez les Batwa de la forêt.

Les difficultés de la Mission n'ont pas disparu complètement, mais il y a progrès dans le bien.

Reconnaissons que chez nos Bagoyé l'amour du lucre et du commerce s'est développé à l'excès. Mais est-ce de leur faute si, dans leurs laves, ils récoltent tant de tabac, apprécié dans tous les pays voisins ? Ce tabac, il le faut bien vendre et cela occasionne à nos gens de multiples et lointains voyages. De cela la vie de famille souffre, tout comme l'éducation des enfants et la pratique régulière des sacrements. Par ailleurs les convictions deviennent plus fortes, et le P. Pagès nous cite ce fait symptomatique :

« Les membres du clan des Bashobyö, presque tous chrétiens et les plus proches voisins de la Mission, avaient conservé deux amulettes talismans, une corne de buffle et une plus petite de vache, qu'on entourait d'honneur et de considération.

Leur ancêtre, Gashobyö; originaire du Gishyari, pays situé au nord-ouest du lac Kivou, à environ deux jours de marche, les avait emportées avec lui, lors de son établissement dans le Bugoyi, il y a de cela plus de 180 ans, alors que les Waréga,

terribles anthropophages, mettaient à feu et à sang toute la région.

De grandes réjouissances étaient organisées annuellement à l'occasion de ce précieux dépôt que l'on exposait à la vénération publique. Les deux cornes *mibungo* et *kadendé* étaient arrosées de sang de chèvre. On dansait et on buvait encore plus ferme en leur honneur. Les Bashobyos attribuaient à ces grossiers fétiches le pouvoir de détourner la grêle de leurs champs, de les rendre victorieux de leurs ennemis, de défendre et protéger la tribu. Les esprits (*abazimu*) des anciens résidaient dans ces cornes. Elles passaient pour être le palladium du clan.

Un beau jour, le gardien et dépositaire des susdits objets les apporta au R. P. Soubielle en lui disant qu'il voulait en finir avec les superstitions et qu'il ne pouvait plus supporter la présence de ces amulettes dans sa hutte.

Pour terminer, le récit suivant, donné par le Pagès, montrera que l'esprit de foi et la résignation ne sont pas des sentiments inconnus chez nos chrétiens.

Mathias et Martina ont enterré leur sixième enfant, la petite Perpetua à peine âgée de deux ans. Au moment où la fillette se mourait, la mère fit mettre tout le monde à genoux ; et Flora, l'aînée de la famille, qui savait lire, dut réciter à haute voix les litanies de la Sainte Vierge pour la remercier d'avoir appelé parmi les anges la chère petite sœur. Au cimetière, devant la fosse encore ouverte, la pauvre mère dans sa douleur se jeta à genoux et demanda à chacun de ses enfants défunts de prier pour elle. « André, prie pour moi ! Joseph, prie pour moi ! Bernadette, toi aussi, prie pour moi ! Perpetua, ne m'oublie pas ! "Cette scène arracha des larmes à tous les assistants.

Ruaza. – C'est un peu ici la cité des « chantiers réunis », cité où l'ont joint cependant bien le spirituel au matériel. Menuiserie, menuiserie, cigarerie, charcuterie, et chez les Sœurs ateliers de tapis font bon ménage avec écoles, catéchismes et œuvres d'évangélisation.

La présence d'une Mission Adventiste du Septième Jour dans son voisinage et le caractère du pasteur qui la dirige ont fait multiplier les succursales. L'influence des missionnaires a

de l'avance, même dans les provinces voisines, comme le montre ce récit du P. Desbrosses :

« Quand, au début de l'année 1921, le Père Supérieur et son confrère firent un voyage au Ndorwa, *in partibus infidelium*, pays qui leur était complètement inconnu, le grand chef, Gakwavu, et sont représentant au Ndorwa, le nommé Kalinda, mirent leurs sous-chefs à notre disposition afin de faciliter le ravitaillement de la caravane et pour donner les renseignements nécessaires quant aux lieux et quant aux gens. Ce fut vraiment un voyage triomphal, Les Bahutu eux-mêmes nous firent bon accueil et pourtant le Ndorwa est la terre sacrée de Nyabingi et de ses *bagirwa* (chevaliers servants), secte indigène essentiellement hostile à l'Européen et à tous ses produits. Le grand Mugirwa lui-même un nommé Mpoléra, fils de Buhara et de Kinyagiro, à l'heure actuelle grand-médium de Nyabingi, petit-fils ou arrière-petit-fils de la fameuse Rutakirakijune en qui s'incarna pour la première fois l'esprit de Nyabingi, et qui fut tuée de ce fait par des Batutsi de Rwanugiri, Mpolera, dis-je, pria le Père Supérieur de vouloir bien lui donner un écrit attestant comme quoi l'arrivée des Pères dans le pays l'avait empêché de répondre à la convocation de l'administrateur de Ruhengeri. Cet écrit ne le sauva pourtant pas de la prison. Il fut emprisonné non pas à cause de son retard, mais parce que chef d'une société de filous, abusant de la simplicité et de la crédulité superstitieuse des gens, et cela à leur profit à eux et aux dépens des autres. Il y est encore en ce moment. »

Soixante-quatre succursales occupent les sept petites provinces qui forment le district de Ruaza. Trois nouvelles Missions feraient bien mieux l'affaire de nos montagnards et de leurs missionnaires ; malheureusement, c'est là le fruit défendu pour très longtemps. Et les missionnaires devront continuer à faire journallement des calculs de probabilité pour savoir quelle est la plus urgente de leurs occupations et la plus importante pour l'œuvre, s'en remettant à Dieu pour le reste.

Les œuvres matérielles apportent leur appoint pour soutenir les spirituelles, entretenir tant de catéchistes et, comme l'écrit le P. Van Uden, aider les jeunes gens à se marier, car au prix des bestiaux, du petit bétail et des houes, il ne faut pas moins de 800 à 900 francs à un brave Muléra pour trouver une compagne et fonder son foyer !

Or ceux qui travaillent à la Mission semblent trouver encore assez facilement le nécessaire pour pouvoir se mettre en ménage. Cette année, par exemple, plusieurs ont pu se marier, étant encore de vrais jeunes gens, ce qui n'est pas toujours le cas pour d'autres qui ne trouvent pas ou qui ne cherchent pas du travail chez nous. Il y a donc lieu de ne pas négliger ces industries. Le bon Dieu semble devoir s'y intéresser, et cela nous donne l'espoir que nous pourrions les continuer encore de longues années pour le bien du poste et ses œuvres. *Fiat.*

Laissons à Ruaza le P. Desbrosses et ses deux confrères, les Pères Vitoux et van Uden, et descendons au sud du Kivu, à **Mibirizi**, où nous trouverons les PP. Delmas et Deneweth et le F. Privat.

Je donne la parole au P. Delmas, supérieur de la Mission :

« Dans nos 18 succursales occupées, la plupart de fondation récente, l'enthousiasme du début a un peu baissé, mais des sélections se sont faites et le catéchuménat régulier s'organise un peu partout, ce qui laisse prévoir pour un avenir prochain de nombreux baptêmes.

Au point de vue matériel, grâce à l'activité et au savoir-faire du Fr. Privat, la Mission est transformée. Les vieilles masures en terre, de la fondation, cèdent la place à de belles bâtisses en briques cuites couvertes en tuiles.

Le fait saillant de l'année est le choix d'un nouvel emplacement pour une deuxième Mission dans la province du Kinyaga. Il y a trois ans on avait choisi Ishangi à une heure du lac Kivu ; pour diverses raisons on a préféré un poste plus près du lac, à Nyamashéké, à quatre heures de marche au nord d'Ishangi.

Là nous aurons tous les avantages désirables et cette Mission sera le centre pour toute la rive orientale du lac Kivu qui, tôt ou tard, et c'est déjà commencé, sera occupée par des colons, comme cela a eu lieu pour la rive occidentale, dont la Mission de Katana est le centre.

La Mission de Mibirizi souffre de l'isolement où elle se trouve, parée qu'elle est de la Mission centrale de Kabgayé, la plus rapprochée par la chaîne de partage des eaux entre le Congo et le Nil, et par sept jours de caravane à travers la brousse et la forêt.

Sans jalousie *dum Christus annuntietur*¹⁷¹, on ne peut s'empêcher de constater que la rive opposée du lac Kivu, à population à peu près ale, est occupée par quatre missions et la fondation d'une cinquième est en projet.

Le 2 février toute la population a été en émoi. Un avion, le premier l'on ait vu au Ruanda, venant du lac Tanganika, a remonté la vallée de la Rusizi, a survolé notre Mission vers les 7 heures du matin, a rejoint le lac Kivu, l'a contourné en poussant une pointe jusqu'aux volcans du Bugoyé et est reparti dans la direction d'où il était venu. Beaucoup de Noirs ont entendu le bruit du moteur, mais bon nombre n'ont pas vu l'avion. Ils ont cherché en vain, sur les routes, un pikipiki (moto) ou sur le lac Kivu le petit bateau à moteur.

Alphonse, un de nos chrétiens qui habite dans des gorges où une moto n'arrivera pas de sitôt, nous racontait naïvement que l'ayant vu passer au-dessus de sa tête, il était tombé à genoux et avait récité *Pater* et un *Ave* estimant que ça ne pouvait être qu'un Ange portant quelque part un message du bon Dieu !

Le roi Musinga ayant entendu parler de cet événement extraordinaire envoyait quelques jours après demander au grand chef de la Province quel était cet « ouragan » qui était passé chez lui, et quels présages en déduire ! **Les, sorciers ont eu du travail ! Selon eux, ce n'était rien moins que les Allemands qui venaient chasser les Belges ?**

L'ordre d'ancienneté devrait nous faire remonter dans les abruptes montagnes du Kanagé, à **Murunda**. Cette Mission, hélas ! reste encore abandonnée depuis la mort de l'abbé Donat et du bon Frère noir Oswald. Nyundo dessert cette Mission éloignée de sept bonnes heures marche et cachée derrière un coin de forêt. Tous les quinze jours les braves gens de Murumda viennent d'eux-mêmes chercher à Nyundo un Père et son petit bagage. Pour celui-ci c'est un travail intense de confessions, catéchismes, affaires de mariage que lui impose cette chrétienté de plus de 1.000 âmes. Et toujours le grand regret : **« Nous mourrons sans sacrements ! »** Puis : « Quand aurons-

¹⁷¹ « Pendant que le Christ est proclamé ».

nous une église et nos prêtres ? » Pauvre Mission que j'admire ! c'est la troisième fois que la Providence nous impose son abandon momentané.

Cette année nous n'avons rien pu faire pour secourir cette misère et ces trop justes doléances. Nous avons dû placer à **Rulindo** les trois prêtres indigènes libres. C'est que le cher Père Bricquet, depuis de très longs mois, est étendu sur son lit à Kigali où le P. Goubeau le soigne avec un dévouement sans pareil. La mort du bon F. Alfred, les départs multiples pour la Maison-Mère nous ont mis dans l'impuissance de conserver à cette Mission son personnel européen. Les abbés Joseph, Jovite et Isidore, un peu dépaysés par les montagnes, font du bon travail à la Mission et dans leur bonne vingtaine de succursales.

A **Nyaruhengeri**, le personnel a été en grande partie changé ; le P. Hurel, supérieur, a vu partir de chez lui le P. Van der Meersch et l'abbé Jovite, mais il a conservé le bon F. Pancrace auquel peu à peu se sont adjoints le P. Cazaunau et le P. Prieur.

De sa Mission il nous dit :

« L'an dernier, la chrétienté s'élevait à 4.117 âmes ; elle dépasse à cette heure les 5.000, exactement 5.184. Nous avons eu 620 baptêmes solennels d'adultes et 571 d'enfants de chrétiens.

Malgré cette augmentation sensible nous avons eu moins d'abstentions pascales que l'année dernière : 84 contre 106. Il y a 3 400 communiant.

La partie du troupeau qui nous donne sans contredit le plus de consolation est celle des « vieux et vieilles ». Du fait que ces pères et mères de chrétiens déjà mariés sont baptisés, les séparations matrimoniales, qui étaient jadis si fréquentes, ont sensiblement diminué. C'est juste. Ces séparations en effet sont presque toujours le fait de la cupidité des parents de la femme qui exploitent ainsi avec une désinvolture toute païenne leur malheureux beau-fils qu'ils savent pris par l'indissolubilité du mariage chrétien. Il n'en va plus de même si ces vieux « rapaces » sont eux-mêmes enfants de Dieu et de l'Eglise. Le résultat est appréciable dans un pays où l'épouse passe une partie de la belle saison sur les routes du Rouanda.

C'est parmi cette même catégorie des vieux et vieilles que l'on trouve les « petits faits » les plus touchants de foi et de simplicité. Il y en a même d'éminemment édifiants comme celui-ci.

Ntibisasirwa est une vieille que le chancre panique a abominablement défigurée. Elle n'a plus de nez et son visage n'est qu'une affreuse cicatrice qui lui donne un aspect effrayant et repoussant à la fois. Pour comble de malheur, le mal terrible qui la terrassa il y a quelques années lui perfora également le palais et, depuis, sa voix a un son rauque et fêlé qui la rend presque incompréhensible quand elle cause.

Elle est la mère d'un chrétien qui lui-même est père de famille et dont la fille aînée va avoir [manque] ans.

Ntibisasirwa a été baptisée le 30 juin dernier, sous le nom d'Angela. Quelques jours avant le baptême elle avait subi avec succès l'examen d'admission où tant d'autres échouent. Cependant, à mon grand étonnement, ses démonstrations de joie étaient modérées. Je lui en demandai la raison.

– Mais, répondit-elle, je suis baptisée.

– Baptisée ? répliquai-je ; comment et par qui ?

– Voilà, c'est très simple. L'an dernier, à la moisson, je tombai subitement très malade. Mon fils et sa femme étaient absents et aux champs ; il ne restait plus à la maison que Juliana, leur fille. Tu sais que Juliana va avoir bientôt l'âge de faire la première communion privée. Je l'appelai. Mon enfant, lui dis-je, écoute-moi bien. Je vais mourir. Mais je ne veux pas mourir sans le baptême. Je crois tout ce que ton père et ta mère croient, la religion des Pères est la vraie, nos superstitions ne valent rien et ne mènent à rien. Va à la cruche d'eau, mon enfant, verses-en un peu dans le *ruho* (sorte d'écuelle) et apporte-là moi ici tout près. Bien. Maintenant prends cette eau et répands-la sur mon front en disant après moi ; Angela, je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. La pauvre petite tremblait bien un peu, mais je la guidai et l'encourageai : c'est elle qui me baptisa. Et le bon Dieu me redonna la santé ; je me fis instruire pour de bon et voilà !

Kigali, cette année s'est beaucoup lancée tant pour le matériel que pour le spirituel. Pour le matériel, c'est que nous sommes en retard et Kigali est le siège de la Résidence du Ruanda. Attendre, c'est se condamner, tant les prix montent ;

les Européens, les commerçants augmentent fortement en nombre. Tous cherchent des ouvriers et ne regardent pas au prix ! Nous, nous devons, au contraire, y regarder et de très près, et pour cause ! Au spirituel, c'est que les protestants attaquent et de l'Est et de l'Ouest. Pris entre deux feux, il faut de toute nécessité déblayer le terrain et avancer. Puis, là, nous avons l'école des jeunes Batutsi, pages du grand chef de la province, de Bwanachambgwe, école considérée comme officielle par le Gouvernement. Ces jeunes gens veulent arriver au baptême et, comme tous les honnêtes Batutsi, sont ardents prosélytes. Les chapelles-écoles commencent à donner leurs premiers baptêmes, et partout l'ardeur est grande. Là encore c'est le personnel qui man que. Cette année nous avons à Kigali le P. Vanneste, le P. Goubeau le P. Bricquet malade, le Fr. Tite.

Rwamagana. – Cette Mission, l'avant-dernière venue de nos stations du Rouanda, après bien des difficultés, commence à prendre vie. **Là nous avons eu surtout à souffrir de l'action hostile, sous main du frère aîné de Musinga, Sharangabo.**

Son second fils, Ntwaza, qui se fait instruire depuis longtemps lui succède. La Mission n'a qu'à se féliciter du changement :

Rwamagana n'est qu'à trois heures de marche de la Mission la *Church*, de Gahini, et de son hôpital. Là nous comptons surtout sur nos jeunes Batutsi qui souvent ne doutent de rien. Le P. Heeswijk, supérieur de la Mission en donne quelques preuves :

« Un certain Rwabuhungu, qui depuis trois mois seulement a terminé son postulat, mais connaît déjà fort bien sa religion, me demandait de pouvoir aider le catéchiste. Je le félicitai de son zèle. « Dès que vous aurez construit la succursale que vous avez demandée chez nous, je ferai, dit-il, le travail du catéchiste pour l'amour de Dieu ! »

Ces jeunes gens, probablement par suite des très grandes difficultés que pendant longtemps ils rencontrèrent à Nyanza et chez les grands chefs, où ils s'instruisaient les uns les autres en cachette, éprouvent le besoin de répandre autour d'eux leur foi. Ils cherchent à savoir, ne reculent pas devant les objections et ont sou-

vent des répliques qui ne donnent pas le beau rôle à l'adversaire même européen.

Un autre petit chef mututsi, Bigabiro, ancien catéchumène chez les Anglicans, a, sur sa colline voisine d'une succursale de ces Messieurs, construit de sa propre initiative une école et enseigne même à lire, à écrire et surtout la religion. Il ne force pas ses gens ; cependant il a converti deux de ses amis, petits chefs comme lui, et trois Batutsi protestants, dont un était catéchiste. Il a ensuite vidé la succursale de ses voisins. Les pasteurs protestants de Gahini n'en sont pas enchantés. Un jour Monsieur Holmès, l'un des pasteurs rencontre Bigabiro à Rukira, poste du Gouvernement ; il tâche de le ramener et lui promet des étoffes. « Je n'ai pas besoin de étoffes, répondit-il ; si je n'ai plus de quoi en acheter, je m'habille des feuilles de bananiers. » Au commencement lorsque je priais encore chez eux, me disait-il ces jours-ci, les Protestants m'avait donné une calotte neuve ; après avoir renié leur religion, je l'ai lavé et je la leur ai renvoyée. » Aujourd'hui, il me dit : « Père il y a quelques jours j'ai reçu une lettre de M. Holmès, qui a entendu que j'ai construit une école. Son catéchiste me l'a apportée. Je lui ai dit : « Dis à ton patron qu'il n'a qu'à venir à mon école ; si je n'enseigne pas la vérité, il n'a qu'à m'apprendre un autre Dieu. » Depuis plus de deux ans il exerce son zèle gratis *pro Deo*. Il y a deux mois je lui ai fait un petit cadeau, qui n'a pas pris le chemin du retour comme la calotte protestante ! »

Comme Zaza, **Rwamagana** se trouve en plein dans les concessions minières, **dans la région de l'étain** et de la grand 'route qui de Kigali mènera d'un côté à Gatsibu et l'Uganda, et qui de l'autre vers Rukira bifurque vers la Mission. Mais c'est surtout au nord de la Mission que se développera la grande activité industrielle. Or tout ce nord- ouest du Rouanda nous échappe pour le moment ; nous n'y avons que des succursales bien éloignées de la Mission. C'est le grand regret du personnel de Rwamagana, les PP. Van Heeswijk, Zuembiehl et De Bekker, et celui du Vicaire Apostolique.

Nous retournons maintenant dans l'Est, dans les hauts massifs du Chingogo, à **Muramba**. Ici tout commence. Muramba est en même temps chargé de la Mission de Rambura, dans le Bushiru, qui n'eut qu'une existence éphémère. A Mu-

ramba se trouvent les PP. Moyse et Chantrain avec le Frère Thaddée. Dans son rapport, le P. Moyse écrit :

« La Mission adventiste du Rwankeri semble éprouver cette année un grand besoin d'expansion. A l'ouest c'est la forêt et Rambura ; au nord elle s'est trouvée murée par la Mission de Ruaza ; alors elle a cherché à s'étendre vers l'Est et le Sud-Est, donc chez nous. Prévenus par les chefs et aidés par eux, nous avons demandé 27 succursales, pour rester maîtres de la place. Les chefs se sont empressés de les établir. Avec ces maisons-là disaient-ils, il sera plus facile de répondre aux Adventistes que la place est prise. Kabgayi et Ruaza nous ont prêté un certain nombre de catéchistes, mais cela ne suffit pas encore.

Cette activité extraordinaire de nos voisins Adventistes du nord a plutôt mis une nouvelle ardeur au cœur de nos catéchumènes. Qui sait si les chefs n'y sont pour rien, car ils craignent de se voir envahir par les gens de cette secte, puisque là où ils sont, le chef perd sinon une partie de ses droits, du moins son indépendance.

L'un d'eux, voisin de Rwankeri, eut le courage d'envoyer ses enfants, qui priaient chez les Adventistes, s'instruire à notre succursale de Kintobo. Son exemple fut suivi par plusieurs autres au grand détriment de l'école de Rwankeri. Peu après, le chef apprit que le Jour du Seigneur était le dimanche ; et alors il donna l'ordre à ses gens de ne pas travailler le dimanche. Son mugaragu renchérit encore sur le zèle du maître : il alla le dimanche faire rentrer à la maison tous ceux qui travaillaient aux champs, et il y eut quelques pieds de haricots endommagés. Les possesseurs allèrent dénoncer le chef à Rwankeri, et on le fit appeler : « Pourquoi donc empêches-tu tes gens de travailler ? – Parce que c'est dimanche. – Qui t'a empêché de travailler le dimanche ? – Le catéchiste de Kintobo. – C'est lui qui t'a dit d'interdire tout travail à tes gens le dimanche ? – Non pas, il m'a dit simplement que c'était mal de travailler le dimanche, et moi je ne veux pas que mes gens fassent mal. – Et alors, tu écoutes les racontars d'un indigène plutôt que de croire aux paroles d'un Européen ? (silence)... Ce catéchiste de Kintobo, j'espère qu'il me renverra mes gens qui sont allés se fourvoyer chez lui ? – S'il les renvoie, alors il n'est pas digne d'être catéchiste. – Fais-le moi chercher que nous plaidions, sinon je le dénonce à Ruhengeri. – Inutile, il ne

viendra pas ; mais si Monsieur l'Administrateur le demande, certainement il se rendra à Ruhengeri. » Et de fait, l'affaire fut portée à Ruhengeri, mais personne ne voulut accuser le chef pour quelques pieds de haricots. Et ce qui vaut mieux, on commence à voir, puisque le catéchiste de Kintobo n'a pas même été appelé, que de fait on est libre de choisir son école, sa religion, même quand on s'est fourvoyé au début. Néanmoins la crainte arrête encore plus d'un timide, et l'amour de l'argent en retient un plus grand nombre encore. »

Muramba et le Bushiru sont notre grand grenier d'approvisionnements pour le séminaire. C'est de là que nous viennent pois, maïs et même haricots.

Pour terminer par où nous avons commencé, nous revenons à **Kabgayi**. Le P. Knoll a pris la succession du P. Lecoindre, par trop fatigué et surmené par le travail de cette Mission ; avec lui le P. Smoor, le P. De Meire et l'abbé Albert essaient de faire face à la besogne. Le P. Weymeersch gère l'Economat du Vicariat. Nous n'avons plus que le bon Frère Anselme, depuis le départ du F. Adelphe pour la Maison-Mère. Tantôt le Vicaire Apostolique tantôt l'Econome Général ont assuré le service du matériel, service très lourd quand il y a quatre communautés à servir. Puis le P. Weymeersch seul s'attela à cette besogne astreignante.

Kabgayi est flanqué de deux Missions protestantes et d'une Adventiste. Rien de tel pour faire passer les jours avec une rapidité vertigineuse ! Puis nous sommes au nœud de toutes les routes, lesquelles ne sont pas toutes carrossables ! Plus de 60 succursales, et Nyanza, cinq groupes de Ntore (pages) de grands chefs dans les environs, sans compter la jeunesse de l'école de la capitale. Après cela allez dire aux confrères de ne pas se surmener : ils vous regardent comme si on se moquait d'eux, puis vous répondent : « il faut bien faire au moins l'indispensable ! » C'est que le district est bien grand, et son nord et son ouest bien raboteux ; souvent il n'est même pas possible d'user d'une bicyclette. Puis, la Mission Adventiste surtout, qui n'est qu'à quatre heures de marche, forme tant de teachers agressifs !

Les confrères peinant, Dieu aidant, la Mission progresse au spirituel et au matériel. La jeunesse batutsi surtout pousse, réclamant qu'on ne fait pas assez pour elle. Le pasteur Adven-

tiste s'était mis en tête d'aller chaque semaine faire un prêche à la capitale, et les jeunes gens, par ordre de Musinga, devaient y assister. Il semble avoir renoncé à ce dangereux apostolat public ; les langues ne sont pas assez timides. Un jour il avait énuméré les signes avant-coureurs du jugement, même les avions ! Un seul avait été omis. Oui, dirent les jeunes gens, tous les signes sont là ! Vous en avez même oublié un ! En ce temps là viendront les faux prophètes. Or eux aussi sont arrivés ! » Eclat de rire général, colère et éclipse du Pasteur.

Une conclusion s'impose : remercier Dieu, Cette année les santés ont été bien éprouvées, Malgré tout, par Lui et pour Lui, un très grand travail s'est fait partout sans compter, sans suffisamment compter avec les forces. Si tout ce qui eût été à faire n'a pas été réalisé, ce n'est certes pas de la faute des confrères ; c'est Dieu qui ne l'a pas voulu, Lui de qui dépendent forces, santé, maladie. Qu'un grand regret nous reste au cœur en voyant l'hérésie s'accrocher à ce beau pays et multiplier ses efforts, c'est vrai ! Du moins chacun a essayé de mener le bon combat de toutes ses forces ; cela suffit: le succès c'est l'affaire de Dieu

Léon Classe

Personnel au 30 juin 1927.

KABGAYI – Mgr Classe, Vic. Ap. : P. Weymeersch, Econ. général ; PP. Verhaeghe Ant, sup.; Smoor Corn., Goubau. – Fr. Adelphe. – Grand Séminaire : Mgr Hirth, PP. Donders, Cunrath, de Meire (Louis-Marie). – Petit Séminaire : PP. Déprimoz, Lody, de Vos, Gérard, Belloy.

ISAVE : PP. Hurel, Buisson, Pouget, Moyse, Witlox.

KANSI : PP. Knoll, Van Overschelde Ant., Durand Jean, Cazaunau ; Fr. Pancrace.

KIGALI : PP. Vanneste Hugo, Lecoindre ; Fr. Tite.

MIBIRIZI : PP. Delmas Léon, Deneweth ; Fr. Privat.

MURAMBA: PP. Chantrain, Gasser ; Fr. Thaddée.

NYUNDO : PP. Pagès Albert, Vitoux; Fr. Rodriguez.

RWAMAGANA : PP. Zuembiehl, de Bekker ; Fr. Anselme.

RUAsA: PP. Desbrosses, Van Baer, Van Uden.

ZAZA : PP. Van der Meersch, Brutsaert ; Fr. Herménégilde.

83. RAPPORT ANNUEL DU VICARIAT APOSTOLIQUE DU RWANDA DE 1927-1928¹⁷²

RAPPORT DE MGR CLASSE.
[1927-1928]

Le Rapporteur allait commencer par le mot coutumier des communiqués de guerre : situation inchangée ! Mais non, il y a, cette année, du nouveau sous le ciel, par trop bleu, du Ruanda, Le 13 avril, le P. Lecoindre, le P. Brutsaert et le Frère Marie-Louis ont élu domicile à Astrida, « Butare » en style indigène, et commencé une nouvelle Mission sous le vocable de Notre-Dame de la Sagesse, Ce fait mérite d'être signalé en tout premier lieu. Dans les annales du Ruanda, depuis 1913, ces cas sont si rares que, peut-être, il y aurait lieu d'employer la nouvelle et si docte expression coloniale moderne : ils sont rares, « très rares, infiniment très ! » Nous reviendrons non, à l'expression mais à Notre-Dame de la Sagesse.

Astrida, la capitale nouvelle du Ruanda-Urundi, naît ou doit naître : cinq ou six bâtiments définitifs sont construits, avec un commencement d'hôpital pour les Noirs ; puis un groupe de petites habitations provisoires en briques, qui vous a visage de coron, et une très large avenue de 20 mètres, taillée en tranchée, qui aboutit droit sur la maison particulière de l'Administrateur, comme une grande route sur une gare coquette de campagne. Un peu à côté, sur la place, les bureaux, les magasins, tournant le dos à l'avenue, semblent rire sous cape de ce trop tentant déversoir de foules dirigé vers le cottage, C'est tout, jusqu'à présent.

Il y a lutte entre la ville et la route ! Pour arriver – au Ruanda et à Astrida qui en est la porte, d'Usumbura il n'y a qu'une seule route. La malheureuse, par Buhonga, escalade la ligne de partage des eaux du Nil et du Congo et par Kitéga et Ngozi, s'en vient tomber dans le gouffre de la rivière Kanyaru, notre frontière sud, doublant le trajet. « Le trou de la Kanyaru, l'escarpement, » c'est le grand thème des automobilistes, des motocyclistes, des piétons retardataires. « La ville d'abord ! » – « Non ! les routes ! » – « Servons-nous d'abord de ce qui

¹⁷² Rapport Annuel, A.G.M.Afr., 1927-1928, pp. 272-299.

existe. » – « Le portage arrête la main-d'œuvre ! » – « Pourquoi encore construire à Usumbura des locaux nécessaires qu'on pourrait tout de suite faire ici ? » – « Et le commerce ? et l'exportation ? et les matériaux lourds ?...? » Pendant ce temps d'aucuns' réclament un pont à Kigali, des routes à l'Est, au Nord, au Sud-Ouest... On commence, on arrête, on reprend autre chose, car, en fait chacun a raison ; chacun veut être servi le premier ; le grand développement subit de ces pays jette dans le désarroi ; il faudrait tout à fois. N'empêche, pour tous, si le Gouverneur était ici... Rien ne vaut l'œil du Maître et de l'Ordonnateur !

Commerçants, mines, exploitations, grandes compagnies se voient en pays de cocagne et, en vertu du *tarde venientibus ossa*¹⁷³, chacun se hâte : il semble que nos montagnes doivent être inépuisables et richesses et en population. Tout à la fois et tout immédiatement ! **Les mines, l'étain surtout, sont un peu partout et riches ; on veut de travailleurs pour le Katanga où chaque homme représente un bénéfice, des ouvriers agricoles pour le Kivu dans les plantations de caféiers, d'autres pour celles du Ruanda ; des colons ouvriers aux lacs Mokoto ; l'Uganda et le Buhaya ont besoin de main-d'œuvre ; sur place il faudrait routes, ponts et digues, – nous n'avons une grande artère médiane qui passe par Kansi, Astrida, Isavé, Nyanza, Kabgayi, Kigali, Rwamagana, vers Kabalé de l'Uganda. Le trafic augmente de façon disproportionnée aux moyens de transport, donc il faut des foules de porteurs. Il faudrait des cultures vivrières beaucoup plus étendues ; il est vrai que le ciel, trop avare de ses pluies, cette année, a mis lamentablement le holà aux travaux des champs.**

De ce heurt d'intérêts divers naissent, dans la mentalité des Européens, trois idées fort intéressées contre lesquelles nous nous efforçons de réagir. D'abord, le Ruanda et l'Urundi sont trop peuplés ; cet excès de population doit nécessairement amener régulièrement la famine ; – **les habitants sont fatigués de la domination des Batutsi, donc seront très heureux de s'expatrier et d'aller ailleurs travailler au service des Européens** ; – enfin, la propriété privée n'existant pas, aucun tort ne peut être fait aux indigènes par les demandes de

¹⁷³ « Les os se reforment lentement ».

grandes concessions. Le besoin de la cause et les désirs personnels rendent ingénieux, même devant l'évidence contraire.

Le Gouvernement, – et c'est un, bien, – a pas admis cette ingénieuse dialectique. Au lieu de grandes concessions de milliers hectares, à rendre libres – puisqu'en réalité ils ne le sont pas – **Monsieur le Gouverneur a adopté, pour le pays, une division en zones d'influence, de direction et d'achats. Chaque Société aura sa zone et, dans cette zone ; en propre, des concessions de quelques centaines d'hectares. La production se fera par le petit cultivateur indigène, avec une sorte de monopole d'achat pour la Société, mais à charge pour elle de faire des routes, d'aider et conseiller l'indigène d'améliorer le cheptel, d'assistance sanitaire... Ainsi, le Syndicat belge des produits tannants, le même français, celui du tabac, la Banque populaire belge, le groupe Empain, le groupe Ryckman de Betz... etc. se partageront le Ruanda, laissant d'ailleurs à part comme partout, les exploitations minières.**

Cette colonisation par l'indigène, de beaucoup préférable pour la population dont elle sera la sauvegarde, a bien un danger, – mais où ne s'en trouve-t-il pas ? – c'est que le petit producteur indigène, trop alléché par l'appât du gain que pourraient lui rapporter les produits d'exportation, n'oublie ou néglige les cultures vivrières indispensables, lâchant la proie pour l'ombre. Le Noir fourni d'argent, croit toujours qu'il pourra, le temps venu, acheter avec ses écus bien trébuchants les vivres nécessaires à son entretien et à celui de sa famille. Les régions d'Isavé et d'Astrida en savent déjà quelque chose ! Nul ne pense à constituer un grenier, et les vivres raréfiés montent à des prix exorbitants, comme actuellement les haricots qui se vendent jusqu'à trois francs le kilo et les patates douces 1 franc 50 ou deux francs. C'est le progrès !

Pour protéger les travailleurs, puisque de plus en plus on se les dispute, le Gouvernement a publié certaines prescriptions. Par exemple, chacun doit recevoir comme nourriture, chaque semaine, 7.200 grammes de farine de manioc, 500 gr. de pois ou haricots, 500 gr. d'arachides, 1.000 gr. de légumes ou fruits, 1.400 gr. de viande, 105 gr. de sel, ou l'équivalent en autres denrées. Pour l'habillement, une couverture de laine ou de laine et coton d'au moins 1 m 90 sur 1 m 50 et du poids

d'au moins 1 600 grammes, d'une vareuse pesante au moins 300 grammes, cela par an ; et deux fois par an un pagne ou une culotte, une natte sans compter le salaire. Avis, pour plus tard, aux Economes !

Le croirez-vous ? On parle, et même sérieusement, – la preuve c'est que Monsieur l'Ingénieur Jaspar, frère de M. le Premier Ministre, est venu pour cela au Kivu, – de faire à Kisenyi, près Nyundo, un centre de villégiature, de construire hôtels et villas sur le Lac, le tout pour le compte de la Société des Hôtels d'Hélyopolis ! Nos volcans, le Kivu et ses îles, nos montagnes sont, paraît-il, assez attrayants et capables de drainer Pounds et Dollars de ceux qui en ont trop. Pour amener à pied de dépenses les détenteurs de banknotes et d'or, on aménagerait routes, aérodromes, bateaux... ! On ne voit pas encore bien quelle figure feront, entre les futures villas au confort extra moderne, nos pauvres Noirs, nos Bagoyi surtout, à moins qu'on ne les parque en une sorte de jardin zoologique, pour agrémenter les attractions du site sans lui nuire. Un peu le pendant du Parc Albert, qui est tout à côté, pour la conservation des gorilles !

En attendant, le Ruanda n'est pas le pays de cocagne pour tous, je ne parle pas des Economes ! **Dans plus de la moitié du pays, on n'entend qu'une plainte : la faim !** Depuis près de dix-huit mois, la pluie est très rare ; l'Est surtout, avec nos Missions de Rwamagana, Zaza, Kigali, Kigali, est sec. Peu ou point de récoltes ! Le Gouvernement fait d'un peu partout, venir des vivres pour subvenir aux besoins les plus pressants. En Egypte, – du Ruanda on y envoie les relevés pluviométriques, – le Bureau météorologique s'est inquiété et a demandé s'il n'y avait pas erreur ou omission : il n'y a pas assez d'eau ! Que vont devenir les grands barrages du Nil ? et les milliers d'hectares destinés au coton ? et l'Egypte ? Hélas ! plutôt au ciel il eût eu erreur, notre peuple souffrirait moins !

Savez-vous bien qu'ici nous allons avoir de multiples séminaires ? Nous servons d'exemples et n'en sommes pas plus fiers ! Les Adventistes du septième jour viennent, à Gitwé, près Kabgayi, d'ouvrir, cette année, « leur séminaire ». Soixante-dix élèves, un nombre sacré, les uns mariés, les autres pas. Les mariés auront besoin, paraît-il, de trois ans de formation, les autres d'un an ou deux. Le cycle terminé, un choix de douze

« apôtres » d'abord, puis d'autres dont on tait le nom, sera fait. Tous ces prêcheurs de la fin du monde iront lors annoncer sur les montagnes du Ruanda que les signes avant-coureurs du grand événement sont réalisés. L'an prochain, paraît-il, se sera le tour du « séminaire » des Evangélistes. En attendant, les Anglicans envoient, à Kabalé de l'Uganda, leurs jeunes gens débrouillards. Nous avons pris trop d'avance et tous se lancent dans la course aux succursales.

Ces succursales ont failli nous amener de désagréables difficultés. Un beau jour, il fut proclamé – officiellement, s'il vous plaît – que toute autorisation de succursale, située à moins de dix kilomètres d'une autre de confession opposée, – or, auparavant, non moins officiellement, une distance de cinq kilomètres avait été déterminée, devait être retirée si la succursale n'était pas effectivement occupée. Puis encore, que les Administrateurs devaient obtenir par tous les moyens en leur pouvoir, le retrait des succursales non construites en matériaux durables, qui ne réaliseraient pas la condition des dix kilomètres, afin que les autres confessions pussent intercaler leurs succursales. Cette « place aux autres » ne pouvait, évidemment, être agréé ; on le refusa, on parlementa et on obtint ce qui était demandé : la liberté.

Notre jeunesse Mututsi devient de plus en plus avide d'enseignement religieux, c'est une véritable poussée vers le Baptême, et les demoiselles de haute lignée commencent sérieusement à suivre les traces de leurs frères. Où est le temps où dames et demoiselles de cette race se cachaient avec soin de tout regard européen ? Les unes et les autres vont et viennent dans nos Missions, mêlées au peuple sans fausse honte assistent au catéchisme, se distinguant seulement, par leur attention plus soutenue. Ce mouvement des Batutsi n'est pas sans susciter quelques susceptibilités et d'aucuns ne se font pas faute de poser des questions comme celle-ci : « Ce n'est, n'est-ce pas, qu'un feu de paille, cela passera ? » Le feu de paille a commencé, il y a plus de vingt ans, très petitement, très durement : certains des débutants y ont laissé, leur vie sous le poison ou la lance ! De temps à autre il nous vient de catéchumènes, très haut et très bien placés autrefois pour connaître les secrets royaux, des confidences trop précises qui confirment sincèrement la certitude morale que nous avons. Ces débutants, et ceux qu'ils gagnèrent, – nous

leur avions promis la médaille des catéchumènes pour le jour où ils seraient devenus la foule qu'on respecte parce qu'elle est le nombre, – ont été persévéramment le ferment très actif parmi leurs frères et, maintenant, c'est la masse qui partout monte, réclamant le baptême et la vie de la grâce. Ces jeunes sont le nombre avec lequel maintenant on compte ; ils sont chefs ou le seront demain. Beaucoup ont gagné leur femme, leurs parents, leur famille, leurs amis, car ils font bloc, et ils sont tenaces, sous leur dehors de demoiselles. Bien plus, parmi eux, des âmes privilégiées demandent à entrer au Séminaire, – certains y sont déjà, – à être Frères. L'un d'eux, qui avait passé six années à l'école de Nyanza, été secrétaire du Gouvernement à Kigali, priait et suppliait tant qu'on l'admit au petit séminaire, avec les sixièmes. « Comment toi, grand gail-lard, feras-tu avec les enfants ? Comment arriveras-tu à ne plus fumer ? – Je ne pense même pas à cela ! ce n'est rien ! – Tu n'auras plus de lait. – Je mangerai des haricots ou ce qu'on me donnera. » Le lendemain il entra au Séminaire ; c'était le moment du travail manuel : on le mit à balayer ; sans broncher, il se mit à balayer comme s'il avait toujours fait cela. Il était, au Séminaire, heureux comme, l'oiseau sur la branche ! Il y est encore.

Le P. Donders l'aide pour les examens, la visite des écoles. Cela a mis belle émulation, parmi les catéchistes maîtres d'école : beaucoup veulent avoir un diplôme, au moins d'encouragement, même les vieux barbus. Pensez donc un *Diproma* ! Pour les vétérans, malheureusement, l'arithmétique est aussi mystérieuse, même un peu plus, que l'Apocalypse. Oh ! ces chiffres ! on n'en parle qu'avec un respect mêlé de terreur.

Il est plus que temps de courir rapidement d'une station à l'autre. Suivons l'itinéraire que, au moins partiellement, – nos montagnes sont trop raides et nombreuses – nous proposerons au T. R. Père Général, toujours annoncé et attendu avec une toute filiale impatience.

Mibirizi. – Au sud du lac Kivu, à une quinzaine de kilomètres de Shangugu dominant la vallée de la Rusizi et, de très loin, Usumbura dans le pays des nuages et du brouillard, se cache Mibirizi. C'est la Mission excentrique par excellence. Avec de bons jarrets, pendant six ou sept jours ! de Kabgayi,

vous ferez une gymnastique incomparable, montant, descendant et regrimpant les hautes montagnes jusqu' à 2 600 mètres par de là la ligne de partage des eaux du Nil et du Congo.

« Notre Mission, écrit le P. Delmas, est dans sa vingt-cinquième année. Ceux qui ont connu les difficultés du début ont tout lieu d'être satisfaits des résultats obtenus, bien qu'inférieurs à ceux d'autres stations plus récentes. **Mibirizi, isolée du Ruanda, a dû se faire seule sa place au soleil.** Ici, point d'entraînement ni d'exemples venant des voisins : Kabagyi, la Mission la plus rapprochée, est à 150 kilomètres, derrière là barrière des hautes montagnes. N'empêche ! la semence a été largement jetée sur un vaste champ et il ne tiendra qu'à des renforts en personnel pour faire lever vite tout un groupement de Missions et récolter à pleines mains.

Notre influence s'imposé de plus en plus. Toute la jeunesse mututsi surtout, si longtemps ici revêche, dédaigneuse et prétentieuse à l'égard des Européens, est avide d'instruction religieuse et profane et se lance éperdument dans le mouvement. Chaque jour, nous ayons sous les yeux l'exemple de nombreux jeunes gens qui font cinq ou six ; heures de marche pour suivre à la Mission les classes et le catéchisme.

Dernièrement, un sous-chef, se croyait plus malin que les autres, marquant qu'un voisin, qu'il jalouse, envoyait ses fils chez les Pères, se hâta de le dénoncer à Rwagataraka, le chef de province. « On voit bien que tu habites dans la forêt – répondit celui-ci – que tu ignores ce qui se passe au Ruanda ! Est-ce que mes trois fils ne vont pas s'instruire chez les Pères. »

Le district de la Mission comprend tout le territoire de Shangugu et occupe le tiers de la rive orientale du Kivu, jusqu'à la, rivière Kilimbi ; le tiers du Nord a, dans sa partie supérieure la Mission de Nyundo et, dans la montagne, celle de Murunda ; tout le tiers intermédiaire est ouvert à l'influence protestante par la mission évangélique de Rubengera, du moins théoriquement : car les chefs de cette partie nous sont autant qu'ailleurs gagnés, voire même catéchumènes. Ils demandent des catéchistes, une Mission, mais comment suivre à plus de 100 kilomètres des catéchistes dans un dédale de

montagnes sans routes, sauf en projet, sans moyens de locomotion ?

Après vingt-cinq années passées à chercher, essayer infructueusement de l'argile, la Mission sort des locaux primitifs de sa fondation. Nous sommes occupés à la reconstruction et le vaillant Frère Privat a fait des merveilles. Encore trois ou quatre ans et notre Mission sera l'une des plus belles du Vicariat. De par ailleurs, quatre hectares plantés en caféiers, en plein rapport, nous fournissent les ressources nécessaires.

Le Territoire est encore fermé aux petits colons, mais les grandes Sociétés, aux puissants ressorts financiers, se lancent dans la culture du coton, du mimosa à tannin, du caféier... ; tous les terrains libres seront ainsi occupés. »

S'il vous plaît de lire une légende de notre province, voici une explication de la chute originelle :

Il fut un temps où, dans le Ruanda, il n'y avait qu'un homme et qu'une femme. Ils vivaient d'herbes et de racines assaisonnées de sel qu'ils retiraient des grandes herbes des marais. Un jour, vint à eux un « être inconnu », qui leur dit : « Je suis *Inzunguzwa limwe* (celui qu'on ne secoue qu'une fois). » L'homme le saisit et le secoua fortement. Aussitôt l'homme et la femme se trouvèrent dans un beau kraal indigène avec huttes et dépendances, sorte de paradis. La femme dit à son mari : « Si *Inzunguzwa limwe* revient, secoue-le une fois encore ; peut-être aurons-nous davantage. » Le « monstre » revint, l'homme le saisit et le secoua violemment. A l'instant, tout ce qu'ils possédaient disparut, et ils restèrent plus pauvres qu'auparavant.

La convoitise de la femme avait tout perdu. De leur expérience funeste il ne leur resta qu'un grand désir de bien-être ; les racines ne leur suffisant plus, ils apprirent à cultiver. D'abord ils se servirent de crocs en bois, puis, quand vint *Kigwa* (celui qui est tombé du ciel), ils reçurent de lui des pioches de fer et ils se construisirent des huttes. »

A cinquante kilomètres plus au Nord, sur le Lac, derrière la grande presqu'île d'Ishangi, qui compte 50.000 âmes, se trouve une Mission en préparation depuis trois ans. C'est *Nyamashéké*, le fief de Mibirizi. Le grand chef du Territoire l'a deux fois disputée aux Adventistes. Le terrain est concédé, des catéchistes y travaillent, et, d'année en année, nous répétons : « Cette fois nous allons fonder ! » Erreur ! Nous verrons ce que

Dieu permettra cette année. Et c'est vrai toujours : tout cet immense triangle, qui a pour base toute la rive orientale du Kivu, de Mibirizi à Nyundo, et pour sommet Kabgayi, très loin, à l'intérieur des terres, est vierge de Missions !

Remontés au nord du Kivu, nous sonâmes dans le Bugoyl, à **Nyundo**. Le P. Pagès, le supérieur, nous dit :

« Le pays est riche ; cependant les indigènes se plaignent, depuis 'quatre ou cinq ans, de la trop grande abondance des pluies. – Dans l'Est du Ruanda, un peu de cette abondance serait le salut ! – Les haricots pourrissent, mais sorgho, patates, maïs et pois ne manquent pas... La culture du caféier a apporté plus d'aisance dans les familles.

La marche des œuvres est normale : le bien se fait sans à-coup et sûrement ; les écoles sont bien fréquentées. Les parents ont une tendance marquée à s'intéresser plus que par le passé à l'éducation au progrès de leurs enfants, ce qui mérite d'être noté. Les chrétiens sont aussi plus unis et plus soucieux du salut des leurs. Durant l'épidémie de rougeole et de dysenterie, ils ont donné maintes preuves de dévouement et d'esprit de foi, faisant alors 210 baptêmes.

Je citerai la mort édifiante de l'un d'eux, Gélase. Se sentant mourir, il fit appeler voisins et amis et leur demanda pardon des torts volontaires et involontaires qu'il avait pu leur faire. A une personne impotente et âgée il fit remettre une aumône en argent ; au domestique qui l'avait soigné il donna un taurillon ; à un intime il confia une petite somme pour faire dire, après sa mort, une messe pour le repos de son âme. La mort vint le prendre après qu'il eut reçu les Sacrements : il n'avait pas trente ans.

Balthazar, un petit homme de dix ans à peine – il va encore à l'école des Sœurs – avait accompagné sa mère, à la lisière de forêt. En route ils rencontrèrent une femme dont le bébé allait mourir. Notre bonhomme, vite demanda à la païenne de pouvoir baptiser le petit, puis courut à la source voisine chercher un peu d'eau que, tout heureux, il versa sur le front du bébé en prononçant la formule devant sa mère non moins heureuse. »

A la Mission de Nyundo est rattaché le P. Schumacher, occupé à l'étude des Batwa. Entre temps, dans nos terres bouleversées, il découvre force volcans, – oh ! éteints depuis

des siècles et des siècles ! – un peu partout. D'amicales mais méchantes langues prétendent même qu'il en voit dans son assiette, qu'il les sent comme les sourciers l'eau. Pour ceux que cela intéresse, il a publié dans la *Revue Congo*, deux longs articles sur les « Pygmées Bagessera », un sur « Les notions religieuses et morales chez les Batwa », dans les *Studia Catholica*, un autre dans la *Revue d'histoire des Missions* et différentes études parues dans *l'Anthropos*.

En direction Sud Sud-Ouest de Nyundo, à 40 kilomètres est cachée dans la haute montagne, *Murunda*, malheureuse Mission, trois ou quatre fois abandonnée faute de personnel. Elle est maintenant occupée par des prêtres indigènes, plaise à Dieu que ce soit pour toujours !

L'abbé Gallican écrit : « Arrivé le 14 décembre, je fus reçu avec l'enthousiasme propre aux Banagé. Cette Mission se distingue par l'amour pour ses pasteurs. L'empressement des fidèles à se confesser m'allégeait la fatigue pendant les quatre jours que je restai seul. Le 19, arrivait l'abbé Joseph, déjà connu à Murunda. A Noël nous eûmes la joie de baptiser 15 adultes, préparés par les Pères de Nyundo qui venaient ici tous les quinze jours.

La fête de Noël mérite une mention spéciale à cause de la conversion d'une jeune femme mututsi, Bakamibungo. Son mari, Kanyarubira, d'abord secrétaire du Gouvernement puis chef de Kagogo, en face de Murunda ; lui avait dit sa volonté d'être chrétien. Par crainte de ses parents elle ne voulut pas le suivre, cependant elle apprit à lire.

Le matin de Noël, le désir de contenter son mari, la curiosité aussi de voir des maisons européennes l'emportèrent. Avant la messe on me prévint que Bakamibungo demandait la permission d'entrer à l'église. Placée derrière les femmes chrétiennes, n'osant se dévoiler, elle ne fit que pleurer. Après la messe, au parloir elle se plaignit de n'avoir rien vu et demanda ; de retourner à l'église pour regarder à l'aise ce petit enfant, couché les mains étendues devant une jeune mère dont on lui a parlé.

Elle alla de suite à la crèche, une simple petite statue de l'Enfant Jésus dans un morceau de caisse, avec à côté, une statuette de la Vierge et deux bougies allumées ! A la vue de l'Enfant elle pâlit ; le cœur lui bat si fort que j'entends les coups. Après un long silence elle regarde tantôt l'Enfant Jésus

tantôt la statuette de Marie, ou se tourne vers moi. « Il est comme Ndirima ! » dit-elle. Ndirima son premier-né, qu'elle allaite. Je lui montré la statuette du Sacré-Cœur, quelques images du Chemin de la Croix et à chaque explication : « *Shyu., bagira nabi !* - Oh ! qu'ils sont cruels ! » gémit-elle. « *Ya-kundaga abantu* : Il aimait les hommes ! - *Nta wabura kumukunda !* Qui ne l'aimerait ! ».

Elle partit bien décidée à devenir chrétienne, mais sans le dire, demandant seulement si le petit enfant restait toujours là et si elle pourrait revenir le voir. Le jour de l'Épiphanie, elle revint, de fait, mais sans ses amulettes

Dieu ne tarda pas à mettre à l'épreuve et à épurer cette foi nouvelle. Le petit Ndirima tomba gravement malade ; en larmes elle l'apportait à la Mission. Nous ne pouvions que lui suggérer de mettre en Dieu sa confiance, que lui rappeler la résignation de cette pauvre Mère, qu'elle avait vue, à l'église, assistant à la mort de son divin Fils. Elle écoutait, ne cessant de pleurer.

Dieu demanda davantage : ne devait-elle pas donner l'exemple à ses gens ? Un vieux Mututsi lui reprochait continuellement sa folie de ne pas apaiser les mânes de ses ancêtres ; elle le repoussait par « non » très sec et très fier. Mais son beau-père arriva, en l'absence de Kanyarubira, pour sauver son petit-fils qu'il n'avait pas encore vu. Prières, menaces, railleries, le vieux employa tout : Dieu, qui choisit le faible pour confondre le fort, eut le dernier mot : la jeune femme refusa amulettes et sacrifices, malgré le désespoir du vieux païen qui s'en alla aussi fâché qu'étonné.

Le diable s'était pris à ses propres filets, Le vieux beau-père avait raconté à Bakamibungo que probablement, à son retour chez lui, il ne retrouverait pas vivante sa propre fille laissée très malade. Plus il insistait, lui reprochant sa cruauté pour son fils qu'elle laissait périr à cause de la folie des chrétiens, plus intérieurement elle disait : « Sauve d'abord, si tu le peux, ta propre fille. » Elle même le racontait plus tard en riant.

Le petit Ndirima mourut quelques jours après, mais baptisé sous le nom de Barthélemy. Maintenant, dimanches et jeudis Bakamibungo vient régulièrement au catéchisme avec son mari, à pied, pour ne pas gêner ses sujets, elle qui au début ne sortait qu'en hamac suivant la coutume des femmes de sa caste, sans se soucier de qui pourrait la regarder. »

Dans le même massif montagneux, mais de l'autre côté, à 12 ou 14 heures de marche de Murunda, nous trouvons **Muramba**, qui est à la troisième année de son existence. »

« Nous sommes aux débuts : vous dira le P. Chantrain, débuts avec leurs difficultés et les travaux d'installation ; débuts aussi avec leurs consolations : on voit que tout avance, tant au matériel qu'au rituel. Nous avons même quatre de nos enfants au Petit Séminaire de Kabgayi. C'est dire que Dieu est ici, comme partout ailleurs, le « Bon Dieu ».

Un incendie qui eût pu détruire toute la Mission, sans une saute vent, s'est heureusement borné à brûler notre cuisine et un très grand tas de bois de chauffage destiné au four à briques. Par contre avons été heureux de pouvoir fournir au Séminaire plus de vingt tonnes de vivres, achetés dans notre succursale de Lambura au Bushiru.

Dans nos montagnes les éboulements sont fréquents, en temps de pluie. A la fin de la saison, après une pluie torrentielle, nous en avons compté une cinquantaine autour du massif de Muramba. Le plus formidable s'est produit en face de chez nous, à Rutaré. L'éboulement, barre le Rungu, torrent impétueux qui coule au pied de la montagne se répandant en une énorme bande de terre de plus de vingt mètres de large, deux de haut, sur une longueur de plus de 200 mètres couvrant la grande route et le pont. A travers cette masse, le Rungu s'est creusé un autre lit à 10 mètres du premier. C'est le moment de penser à la parole de la Sainte Ecriture : Toute colline sera aplanie et toute vallée comblée ! Puisse Dieu aplanir ainsi la masse des 60.000 païens qui nous entourent et combler de bons chrétiens notre petite Mission de Muramba et ses 20 succursales ! ».

De Muramba nous remontons au Nord, suivant la vallée de la Gichiyé puis celle de l'impétueuse Mukungwa, l'ancien lit de la Nyabarongo, aux temps où le Tanganyika déversait toutes ses eaux vers le Nord et, par le réseau hydrographique du Kivu, communiquait avec le Lac Edouard, selon la conclusion de M. l'abbé Salée, Professeur à l'Université de Louvain.

Ruaza reste toujours la ruche active, où le matériel ne fait pas oublier le spirituel. Cette année, on y a complété le réseau des succursales pour occuper vaille que vaille l'immense district où crient, hurlent et travaillent ferme 250.000 Balera,

Bahoma [?] et Banyandorwa, tous aussi solides mangeurs les uns que les autres. Six nouvelles succursales ont été fondées, huit demandées se préparent ; cinquante sont sur pied avec 48 titulaires. Nous avons 63 élèves qui se préparent à être catéchistes. Tous seront-ils des as ? Nous sommes trop surchargés pour les former comme il faudrait, d'autant que les Balera, ardents et travailleurs, rudes et francs, rêvent davantage plaies et bosses que livres et cahiers ! Le Supérieur a la direction des écoles, celle de la Mission, et... les mariages, un confrère dirige le catéchuménat, qui n'est pas une sinécure ; le second, les ateliers entremêlés de spirituel ; puis tous trois de 15 à 18 succursales chacun. Le proverbe est vrai même pour nous : « *Imilimo ibili yananiye impyisi* : Même l'hyène ne peut faire deux travaux à la fois ! »

Nous avons actuellement, pour la conversion du pays, tous les atouts en main. Il n'est exagéré de dire que la grande majorité des chefs réclament une école catholique. Plusieurs ont leurs fils chrétiens ; ceux des autres, même les filles, sont catéchumènes. A la dernière procession de la fête du Saint Sacrement, il y avait plus d'une centaine de jeunes gens Batutsi dans le cortège et, fait unique les annales du Muléra, une vingtaine de grandes dames Batutsi en grand costume se dandinant empêtrées dans leurs *butega* (anneaux jambes), au milieu de nos femmes chrétiennes. L'élan est donné, le Rukiga suit le Nduga (centre du Ruanda). « *Ubgenge bgose buva ibgami*, toute intelligence vient de la capitale ! »

A **Rulindo** nous retrouvons nos prêtres indigènes ; à trois ils font ici de bon travail. Malgré les pluies dangereuses dans cette région déchiquetée de montagnes jetées les unes sur les autres, – Rulindo n'est qu'une taupinée de 2.100 mètres d'altitude perdue entre des pics qui vont de 2.200 à 2.720 mètres, – les chrétiens sont toujours nombreux, le matin, à la messe. Rares sont ceux qui ne se confessent pas toutes les deux ou trois semaines, malgré l'éloignement des succursales et leurs accès difficiles. **Les écoles, autrefois un peu pêle-mêle, sont bien divisées et organisées et les deux clans du Ruanda comme ailleurs, sont représentés.** L'intelligence ici est cependant plus lente que dans le centre. En riant, nous disons parfois que l'intelligence est d'ordinaire, raison inverse de la quantité de pois absorbée ! Si l'explication est sujette à

caution, le fait est réel dans nos quartiers de la très haute montagne, comme il est non moins réel que le pois y est la base d'alimentation.

L'abbé Albert, supérieur de Rulindo, estime cependant que si les chrétiens sont bons, ils sont bons surtout pour eux-mêmes, ne cherchant pas assez à répandre leur foi autour d'eux, à l'exemple surtout des Batutsi. C'est vrai ! Ces montagnards ne savent guère travailler la masse païenne au milieu de laquelle ils vivent, une riposte un peu vive leur ferme souvent la bouche. Est-ce timidité ? ou lenteur d'intelligence qui ne trouve pas de suite la réplique habile, dans laquelle les Batutsi se montrent maîtres ? peut-être les deux ; peut-être aussi qu'autrefois ils n'ont pas été assez formés à faire autour d'eux de ce bon prosélytisme, qui fait vite tache d'huile, les missionnaires ayant trop voulu travailler par eux-mêmes, ce qui a confirmé les gens l'idée que le prosélytisme est surtout l'affaire des Pères. En tous cas il n'y a ni manque de foi, ni incapacité : l'expérience commence à le montrer.

La question des mariages est source de difficultés. Nos montagnards sont âpres au gain ; les parents de la fiancée ne sont pas vite satisfaits et, pour faire durer la source des petits profits, retardent indéfiniment le mariage. Quand il s'agit de jeunes gens chrétiens, la difficulté augmente. Le mariage chrétien devant être stable, – et cela on sait fort bien ! – ne faut-il pas faire payer en bière et en pioches le tout ce que rapporteraient, dans l'avenir, les fugues momentanés de la jeune femme, par suite des petites brouilles de ménage, même judicieusement et habilement suscitées par les parents ? La soif du beau-père croissant avec l'âge, le prétendant arrive difficilement à parfaire le reliquat des pots de bière, voire même des houes, dont le nombre s'augmente à plaisir. Nous avons ainsi quelques vieux garçons frisant la quarantaine, mais nous arrivons maintenant à les « écouler », partant les vieilles filles aussi. Rulindo a maintenant 22 succursales et huit autres demandées vont s'organiser, mais il faut les construire !

Nous descendons vers la « plaine ! » à **Kigali**. Façon de parler : c'est toujours la montagne mais moins haute et moins abrupte. **C'est la capitale européenne du Ruanda.**

Cette fois, le Gouvernement s'installe sérieusement et construit sur le plateau qui domine ce qu'on appelle la

ville. Autrefois, en 1911, le Résident Kandt refusa à Monseigneur Hirth cet emplacement ; de sa ville il ne restera pas grand chose ! Nous avons l'avantage de rester sur le côté, un peu en contre bas, plus libres et plus à l'aise que nous serions au milieu de la ville ; ce qui compense l'inconvénient des pentes. De ce dernier point, il est vrai, on doit assez peu se soucier dans le Ruanda, sinon on ne pourrait s'installer nulle part. A la Mission nous avons aussi construit réfectoire et écoles, aménagé mieux notre maison de communauté etc. Nous sommes réellement « chez nous » !

De Kigali il faudrait presque faire un rapport médical tant nous avons eu de changements de personnel pour raisons de santé. D'abord le cher P. Bricquet, un grand malade, pouvant tenter le voyage en Europe ; le P. Goubau, qui a été longtemps son infirmier dévoué, l'accompagnera au moins jusqu'à Kabgayi. En attendant son retour, l'abbé Albert nous est donné, malheureusement pour peu de temps. Il fait place au P. Lecoindre, qui, d'Isavé, nous arrive épuisé. Peu après, ce sera le P. Van der Meersch en un état aussi peu brillant, et le P. Goubau doit remplacer à Kabgayi le P. Knoll qui relève le P. Hurel successeur du P. Lecoindre à la Mission d'Isavé. Nous avons un excellent et très dévoué médecin à Kigali, et nos malades gravitent autour de lui !

Le travail qui a primé, cette année, c'est la fondation des succursales, pour occuper au moins légèrement notre grand district. La famine a bien dispersé les catéchumènes de nos succursales, car ventre affamé n'a pas d'oreilles ; n'empêche, bon nombre ont tenu ferme

Nous avons actuellement sept classes de jeunes gens Batutsi. Ces gens nous viennent de plus en plus nombreux et nous ne savons plus où les loger. Parmi eux nous avons d'excellents catéchistes et maîtres d'école. Des petits chefs chrétiens, alors que la proximité de succursales protestantes empêchait chez eux notre installation, ont ouvert des écoles où ils enseignent eux-mêmes et répondent fièrement aux réclamations : « Je suis chez moi ; ce n'est pas l'école de Pères mais la mienne. Je fais chez moi ce que je veux ; j'ai le droit de faire connaître ma religion ! » Il est regrettable que trop souvent les grands chefs pour diriger travaux et corvées, enlèvent momentanément ces jeunes gens de l'école.

Nous finissons l'année par une bonne nouvelle : l'arrivée du P. Gérard Van Overschelde. Trois Pères à la station, c'est un luxe ! durera-t-il ?

Rwamagana, dans les hauts plateaux du Buganza, à l'Est de Kigali, près du lac Mohazi, est le paradis de l'étain, mais aussi la terre promise des vieilles coutumes du Ruanda ! C'est encore, comme au centre, à Kabgayi, la terre d'élection des Batutsi et le pays des troupeaux de luxe !

Dans son rapport, le P. Martin écrit : « Tant que grands et petits Batutsi ne se convertiront pas, il n'y aura guère ici à s'instruire sérieusement que de pauvres hères ou des gens venus du, centre au service des grands. C'est la raison, malgré un travail assidu, depuis dix ans, de nos trop modestes succès. Les plateaux environnant la Mission appartenaient à **Sharangabo, frère aîné de Musinga, extérieurement notre ami, au fond l'ennemi de nos œuvres, se moquant sans cesse chez lui de notre enseignement. Sharangabo est mort à Paques 1927. Ces jours-ci, Ntwaza, son fils et successeur, me disait : « Mons père allait mourir ; il me dit : Vous, les jeunes du Ruanda, vous êtes pris d'engouement pour la religion des Pères. Je ne veux pas qu'après ma mort tu te fasses instruire et que tu laisses nos coutumes. Si tu me désobéis, je viendrai te tuer !**

En janvier 1928, à mon arrivée, Nyambibi, la veuve de Sharangabo vint me faire visite. On parla du passé et aussi de la Mission, sans rien plus. Quinze jours après, nouvelle visite. 'Tu m'as dit pourquoi, les Pères étaient ici, dit-elle, je veux prier !' Comme je m'étonne elle ajouta : « C'est la famine, tu le sais ; trouve-moi une fille pauvre mais chrétienne, je l'aiderai et elle m'instruira. De fait elle donna aux parents de la jeune fille un taurillon, et un mois après toute sa maison se faisait instruire et elle-même progressait réellement. De Paques à la fête des Saints Apôtres, malgré son âge et les deux kilomètres qui la séparent de la Mission, elle a voulu pour se faire mieux instruire, venir ici régulièrement, matin et soir, quatre fois par semaine ! **Son fils Nwaza, qui a deux enfants vient aussi avec sa femme régulièrement, de même que son frère aîné Ruzamba et sa famille. !**

Nous avons actuellement plus de soixante grands jeunes Batutsi qui viennent à l'instruction religieuse, bon nombre

avec leur femme. Les hommes n'ont pas voulu rester en arrière ; stimulés par ces jeunes dont le prosélytisme n'est jamais satisfait, ils forment un groupe qui tend à s'augmenter.

Du fait de la famine, nos chapelles-écoles ont vivoté. Depuis près d'un an nous n'avons que quelques rares pluies. La sécheresse est partout dans les environs ; impossible de cultiver et de planter l'herbe même manque pour les troupeaux ! Le Gouvernement Belge a beaucoup aidé les malheureux. Depuis le 15 avril, nous avons reçu chaque semaine de 2 à 4.000 kilos de haricots ou de pois pour distribuer aux plus miséreux.

A Gatsibu, à l'école du Gouvernement, à deux fortes étapes de Rwamagana, il y a une centaine de jeunes Batutsi. Tous, ou à peu près, sont postulants et 60 déjà catéchumènes, les deux instituteurs mariés en tête. Pour eux : nous avons un catéchiste mututsi lui aussi. Nos voisins de la Mission anglicane ont également placé là un catéchiste qui, jusqu'à présent, n'a guère que quelques enfants du peuple.

Le Pasteur y fait cependant de longs séjours, tandis que nous ne pouvons visiter cette succursale que tous les trois mois. »

A **Zaza**, au sud de Rwamagana, nous sommes toujours **dans la région de l'étain** ; demain ce sera de plus, dit-on, les pays du coton ! Le P. Soubielle n'en est pas plus fier. Voyez :

« Le Kisaka (c'est le pays de Zaza), qu'on se place au point de vue civil où au point de vue religieux, n'a guère, cette année, été favorisé par la stabilité de ses Administrateurs. A Rukirâ, le chef-lieu, nous avons eu M. Servranckx, puis M. Sandrard, enfin M. Verhulst, qui rentrera dans le courant de l'an prochain. A la Mission, le P. Verhaeghe malade est remplacé par le P. Van der Meersch ; lui aussi malade donne le tour au P. Soubielle qui revient de la Maison-Mère, et le P. Cauna relèvera le P. Brutsaert envoyé à Astrida.

Zaza, vieux poste aux anciennes bâtisses, sauf la chapelle actuelle qui, plus tard, servira de classes, et, les installations des Sœurs, est honoré d'une nouvelle équipe.

Nous n'avons pas eu le temps de visiter les chrétiens, maison par maison, bien que ce fût nécessaire. Dès notre arrivée, notre sollicitude a été surtout attirée par les nombreuses succursales, – nous sommes entre deux Missions anglicanes, – dont l'organisation n'avait été qu'ébauchée à cause de la mala-

die des PP. Verhaeghe et der Meersch. Quelques-unes déjà bâties étaient restées sans titulaire ; d'autres avaient été délaissées par le titulaire découragé par les difficultés du commencement, il nous a fallu renouveler des maisons, remettre des cœurs en place, lancer de nouveaux catéchistes ! Voilà pourquoi nous en sommes encore à la période où l'on n'ose demander à quelqu'un son nom, de peur de s'entendre dire : "Tu me l'as déjà demandé deux fois ; tu deviens vieux !" On a sa petite fierté. Alors on tâche de ne pas paraître aussi bête qu'on l'est en faisant semblant de savoir.

Tout l'effort de l'Administration s'est porté sur les routes, à cause du grand trafic minier qui se prépare dans les Territoires de Gatsibu et du Kisaka. Une grand'route carrossable relie déjà Rukirà à Kigali avec embranchement sur Gatsibu, Bujumu, Kabalé de l'Uganda.

Sur les plateaux de Nshiri, à cinq kilomètres de Zaza et de Shwa, tout près de la Mission, au sud, dès sondages ont révélé la présence d'important gisement d'étain. Ces deux points devront être reliés Bujumu, Nous avons proposé, comme plus économique et plus court, un bac sur les cinquante mètres d'un bras de lac au-dessous Shwa ; de là la route rejoindrait la piste qui va déjà à Rwamagana.

Ici aussi, une forte disette, qui par endroits dégénère en famine, occupe le Gouvernement. La pluie fait totalement défaut, c'est vrai ! mais le Munyakisaka, surtout celui 'de la petite province des Mirengé, est né paresseux. Il a sa bananeraie et ne cultive guère. La cour de sa maison est bien plantée et propre, sa maison est pauvre. Lui-même est bien habillé et bien peigné, mais n'a jamais de réserves et ne mange pas toujours à sa faim. Il boit, il est vrai, à sa soif ! Il a un certain décor, mais ne sait pas faire effort. La province du Burasa sauvera celle des Mirengé. Là, Rutaboba, chef de Rukira et de Buliba, est baptisé avec sa femme et ses deux enfants. Rwakasana, chef de l'école gouvernementale des Batutsi, à Rukira, qui va recevoir deux collines, l'est également. Cinq fils du grand chef, Kanuma, se font instruire, et l'un d'eux, Mahininyori, sera baptisé au Rosaire ; leurs neveux les suivent. Un grand sorcier mututsi, de Kibungu, vient de bruler devant la foule ses amulettes et autres histoires, au grand étonnement de tous. Il lui a fallu cinq jours pour faire le nettoyage. Il fait instruire avec sa femme, trois de ses fils et son frère. A Kabaré, Kajuga, un

autre sorcier mututsi, a aussi brûlé publiquement sa sacristie. Le vieux Kanuma n'y comprend plus rien ! Je n'ai pourtant pas encore entendu qu'il voulut se suicider : les temps sont changés, mais son fils Gasoré, chef de Kasana, voyant une de ses génisses manger une poule, disait ces jours-ci : "*Imana zisubiranyemu : ibychu bigiye guchika !* – Les dieux s'en vont c'est fini de nous !" Amen ! »

Il faut revenir au centre, à **Kabgayi**. Là aussi la maladie a été causé de maints changements de personnel : seul le P. Smoor est resté ferme au poste. Il faut ouïr le P. Verhaeghe : « L'année a été pénible, peu de vivres : trop rares pluies, mais ce n'est pas cependant comme dans l'Est. A partir de la Semaine Sainte la pluie est tombée abondamment pendant un mois.

Les missionnaires ne sont pas restés inactifs. La Mission se maintient vigoureuse. Les constructions sont avancées ; le clocher domine, l'ensemble comme un étendard pour la conquête, des montagnes lointaines qui déjà jaloussent nos beaux villages chrétiens. Le branle est donné et tout le pays se remue en faveur de la religion catholique. Les indications de la Providence sont claires, les directives de Monseigneur le Vicaire apostolique sont nettes : il faut, coûte que coûte, occuper tout le pays. Œuvre gigantesque : notre district occupe toute la boucle de la Nyabarongo et déborde bien loin au-delà, à l'Ouest, vers le Kivu ; deux Missions protestantes et une Adventiste s'y trouvent. Ce dernier surtout cherché à occuper le pays, espérant créer ainsi, peu à peu, une zone interdite au catholicisme. Ce n'est pas fait !

Nous nous occupons spécialement des jeunes gens Batutsi, fils de chefs, et venant un peu de tous les coins du Ruanda ; de l'école gouvernementale de Nyanza, la capitale indigène. (Ils sont plus de 200 catéchumènes et une trentaine de chrétiens.) Notre district descend jusque-là, au : sud. De plus nous avons quatre autres groupes de ces jeunes gens, pages de quatre grands chefs, dont l'un est chrétien ainsi que sa femme. Cette jeunesse est ardente et généreuse. Les hérétiques, dans leur dépit, constatent que parmi le noble Mututsi le catholicisme est à la, mode", comme ils disent.

« Cependant, il n'y a pas que les Batutsi à se convertir. Les succursales se multiplient : 70 déjà ! Les catéchumènes sont

nombreux, partout on demande des catéchistes, on en installe, on bâtit des écoles.

Pour les amateurs de géographie, puisque **Kabgayi n'a pas l'honneur de figurer sur les cartes**, les coordonnées de cette Mission ; sont : Longitude Est : 29° 45'00" 14 ; latitude Sud : 2° 05' 59" 46 ; altitude : 1 867 mètres, mesures calculées par M. le Major Hoier, chef de la Mission cartographique au Runda-Urundi, qui dresse la carte du pays.

Notre Père Econome Général fabrique, sans le vouloir et à son grand dam, du vin champagnisé ! Le ravitaillement nous est, cette année, arrivé en piètre et désespérant état : tonnelets éclatés, tonnelets vides, tonnelets sous pression ou à moitiés vides. Mis en bouteilles, le vin continue sa fermentation, le sucre du muscat se transforme en alcool donnant un vin on ne sait de quel nom, et, malgré la cire, les bouchons sautent on ne peut mieux, sans crier gare au P. Econome général. Et savourez, à défaut de liquide, cette ingénuité : « Si encore on savait à quelle heure ces endiablées de bouteilles vont faire leur tir de barrage ! » Laissons le P. Weymeersch ramasser ses bouchons et passons au petit séminaire.

Petit Séminaire. – « Les examens de fin d'année, dit le P. Déprimoz se sont terminés le 3 août. Huit élèves sont renvoyés pour incapacité et nous restons avec 79 enfants, dont 10 de l'Urundi : un beau nombre ! »

Pendant une bonne partie des vacances, les PP. De Vos et Gérard aidés de deux grands séminaristes en probation, ont dû s'occuper des enfants. **Le P. Déprimoz, ayant été nommé Inspecteur des écoles du Vicariat, devait visiter quelques stations, pendant que le P. Donders allait dans les autres, pour essayer une organisation de nos écoles primaires en conformité avec le programme du Gouvernement.**

Le 29 septembre, nos futurs philosophes disent adieu au petit Séminaire et vont s'installer au grand : ils sont neuf, dont deux de l'Urundi. Puissent-ils tous persévérer !

Le début de l'année scolaire nous amène les nouvelles recrues, au nombre de 37, ce qui nous donne 108 élèves ! Le 12 novembre seulement le personnel enseignant est au complet par l'arrivée du **P. Belloy**.

Le 30 décembre nous avons à déplorer la mort d'un enfant, mort survenue bien à l'improviste. Depuis deux ou trois jours,

cet enfant se plaignait de maux de ventre : rien ne faisait supposer quelque chose de grave à tel point qu'on ne l'avait pas mis à l'infirmerie. Le 30, vers 16 heures, on lui mit des compresses pour le soulager, mais rien ne faisait prévoir que le soir en sortant de la lecture spirituelle, nous allions le trouver mort dans son lit. Nous n'avons pu identifier le mal qui l'a emporté si subitement et de façon imprévue. Chose curieuse, quelques jours auparavant, alors qu'il paraissait en parfait état de santé, le petit Musa (c'était son nom) disait à ses compagnons qu'il allait bientôt mourir. Evidemment la chose passa pour une plaisanterie d'enfant.

Nous trouvons beaucoup de consolations dans le bon esprit et l'entrain de notre jeunesse. Il semble qu'au point de vue des études et il y a un réel progrès dans le niveau général : cela tient pour beaucoup au personnel enseignant qui a été un peu plus stable, aussi aux méthodes d'enseignement que nous tâchons d'améliorer peu à peu.

Ce n'est pas en vain non plus que nous tâchons d'inculquer aux enfants une vraie et solide piété : malgré l'étourderie inhérente au jeune âge, nous constatons chez beaucoup une vertu et des sentiments qui leur font honneur. Voici, par exemple, deux lettres trouvées sous la statuette de la Sainte Vierge un jour d'époussetage. (A côté des sentiments et du franc-parler, il est permis de savourer les fautes d'orthographe ; je les laisse toutes !)

Lettre à la Reine des cieux.

« O Vierge très sainte, O Vierge pleine de bonté, je me jette devant vous vous suppliant que vous soyez toujours ma très bonne mère. Sainte Marie, Mère de Dieu et ma mère, je vous choisis aujourd'hui pour ma souveraine, je prends la ferme résolution de ne jamais vous abandonner, et ne m'abandonnez pas à l'heure de ma mort, soyez mon avocate quand je paraîtrai devant Dieu. Quand viendra l'heure dernière, quand se fermeront mes yeux, viens encore, O douce mère, viens me porter dans les cieux. Aussi sainte Marie, je vous remercie d'avoir guérie ma sœur qui était en danger de mort, et vous l'avait rendu la santé. Reine des cieux moi aussi je vous demande une grâce pour que je puisse mourir en votre amour au

jour de l'Assomption pour que j'aïlle me réjouir avec vous dans le ciel.

Vierge pure et immaculée je vous demande avec instance, obtenez-moi la santé, vous savez que je suis souvent malade, j'ai une maladie qui m'empêche dormir, je passe des nuits et des nuits sans dormir. Ma mère je sais que vous êtes ma très bonne Mère et que vous ne pouvez rien me refuser et j'ai confiance en vous et je sais que j'obtiendrai la guérison ; vous n'avez jamais repousser personne, qui vous a demandé votre secours ; et c'est pourquoi j'ai confiance en vous.

Aussi sainte Vierge vous voyez que les études m'ennui, venez à mon aide ! les devoirs latin, français, arithmétique me gênent ; mais surtout les devoirs latins, je reçois nul toujours dans mes devoirs. Ma bonne mère aidez-moi que je fasse bien mon devoir d'état auquel je suis appelé. Aidez-moi pour que je fasse les devoirs corrects.

Votre enfant reconnaissant. »
(pas de signature.)

Deuxième lettre.

Marie, bonne Mère ! Vous ne pensez plus aux pauvres pécheurs ! De grâce acquiescez à mes gémissements. Le mois de mai, c'est le mois qui vous est consacré. Alors moi, pauvre pécheur, je veux en profiter en vous priant plus que pendant les autres jours. Je vous demande, donc ô bonne Mère, l'..... et la Il me semble, Marie, que vos oreilles sont un peu sourdes et que vous-même vous ne voulez rien me donner.

Est-ce que c'est que je suis un misérable pécheur ? Mais Marie, vous aimez aussi les pécheurs. Car on n'a jamais entendu que celui qui vous a invoqué a été repoussé. Alors est-ce moi qui serai repoussé ? victime ? Non, non, Marie. Vous aimez les pécheurs aussi bien que les bons, vu que tous sont vos enfants rachetés par le sang très précieux de Jésus. Je comprends, Marie, ce signe de refus. C'est que vous voulez éprouver ma confiance en vous et ma persévérance. Ce n'est pas la première fois d'abord que vous le faites. Vous me donnerez, je le sais. Tant que vous ne me donnez pas, autant je vous demanderai jusqu'à ce que, s'il le faut, à percer votre tympan. Parlez aussi de cela au Sacré Cœur de Jésus ; Il le sait comme vous.

C'est moi N..... votre indigne serviteur.

N. B. Je vous envoie, ô Marie, cette petite lettre sans titre pour que vous compreniez mon grand désir d'obtenir ce que je demande et ma confiance en vous et je ne me lasserai pas non plus je ne suis pas content. Voilà mes sentiments, ô Marie, bonne Mère ! Bassi !

La Sainte Vierge, mise ainsi au pied du mur, a dû sourire avec bonté ; Elle s'est sans doute, pour ne pas « mécontenter » davantage ceux qui vont à elle avec tant de simplicité, hâtée de les exaucer, pour qu'ils ne lui « percent pas le tympan ! »

A signaler comme événement sensationnel de fin d'année l'ordination à laquelle nous avons assisté le 2 juin, samedi des Quatre Temps de la Pentecôte, dans la chapelle du Grand Séminaire. Ces journées ordinations, consolantes pour tous, le sont spécialement pour ceux qui travaillent à la formation des séminaristes. C'est aussi un grand encouragement pour nos enfants qui voient leurs aîlés parvenir au terme de leurs désirs. Alors des vocations hésitantes s'affermissent, d'autres peut-être se révèlent.

Voici, à titre de curiosité, un devoir qu'écrivait un enfant quelques jours après la cérémonie :

« Je vois l'évêque qui adresse aux ordinands une première monition où il leur rappelle que l'engagement qu'ils vont prendre est irrévocable, monition qu'il termine ainsi : « Si vous persévérez dans désir de vous consacrer à Dieu, au nom du Seigneur, avancez ! » Les ordinands font alors un pas vers l'autel pour marquer leur décision... Quant à moi, je suis dans un grand épanouissement durant ces cérémonies et je me demande quand cela m'arrivera ; c'est alors que je commence à compter les années qui me restent à passer. Après avoir constaté qu'il y avait pour ainsi dire un siècle à terminer, je me suis lassé mais j'ai continué mes devoirs de séminariste. Malgré des nombreuses années que j'ai devant moi, cependant je ne me décourage pas, mais plutôt je prie avec plus de ferveur la Sainte Vierge parce qu'elle est surnommée la Reine du Sacerdoce.

Avant ma venue au Séminaire j'avais toujours l'idée de devenir prêtre et j'implorais la divine miséricorde de vouloir bien m'accepter au nombre de ses ministres. On dirait que le bon Dieu a changé ma résolution, puis qu'ensuite je n'avais qu'une seule idée, celle d'étudier le français puis ensuite de retourner dans le monde. Cependant je ne faisais pas cela par malice. C'est pourquoi la Providence s'est servie peut-être de cette occasion pour me ramener dans le droit chemin »,

Puisse le Maître de la moisson susciter et affermir dans notre Ruanda de nombreuses vocations dont nous avons si grand besoin !

Au tour du P. Donders, supérieur du **Grand Séminaire**.

« A la rentrée, nous avons 45 grands séminaristes, y compris les 10 qui étaient en probation. A la fin de l'exercice 1927-1928, nous n'en comptons plus que 36. D'où cette différence ? Voici : Deux séminaristes (de l'Urundi) ont été ordonnés prêtres ; un a dû quitter pour raison de maladie ; un autre est parti, ayant dès son entrée au Séminaire manifesté des doutes sérieux au sujet de sa vocation ; trois ont été écartés pour probation insuffisante, et un autre s'est retiré à cause de son caractère. Ce déchet est considérable. Jamais nous n'en avons eu d'aussi grand, et rien ne fait prévoir qu'il doive en être de même à l'avenir, au contraire, nous avons tout lieu de croire, que les éléments douteux ayant été éliminés, l'avenir sera bon. Ceux qui restent ont bien le suffisant et nous les croyons bons. Il n'est pas moins vrai que la perspective d'une position lucrative s'offrant de plus en plus fréquemment à ces jeunes gens, par suite du développement de nos régions, il y aura bien l'un ou l'autre qui cédera à la tentation. En sortant du Petit Séminaire, nos jeunes gens se voient offrir trois cents francs par mois, pour commencer, sans compter les petits suppléments et, souvent, la nourriture. C'est donc une idée inexacte que parfois développent avec plaisir des confrères, à savoir que ces jeunes gens viennent au Séminaire attirés par le désir d'une situation riche et aisée. C'est le contraire qui est la vérité, et il le sera de plus en plus.

Les santés ont été bonnes cette année. Il est vrai que nos deux charitables économes, le P. Déprimoz et le P. Cunrath, ont fait leur possible pour procurer à nos séminaristes une nourriture plus variée. De plus quelques changements que

Monseigneur avait introduits dans notre règlement, l'an dernier (récréation et jeu après le déjeuner, une heure entière de travail manuel dans la soirée), ont contribué - maintenir et à affermir les santés. L'achat de bananes, de patates et de légumes verts, pour améliorer le régime ont bien grevé le budget ; il est heureux que des bourses ou des annuités aient compensé un peu les frais d'entretien de plus en plus élevés.

Moins que jamais nous avons eu à nous plaindre de l'esprit de nos élèves ; ils ont fait preuve d'une grande bonne volonté et ont témoigné leur reconnaissance pour nos efforts pour leur favoriser le genre de vie retirée et laborieuse que nécessitent les longues années de leur formation.

A deux reprises Monseigneur a conféré les ordinations. Le 17 décembre 1927, il y eut ordination de 2 prêtres barundi, 6 portiers et lecteurs, 5 tonsurés. Le 2 juin, veille de la Sainte Trinité, qui est la date ordinaire des ordinations, nous eûmes 2 sous-diacres du Ruanda, 4 exorcistes et acolytes, 4 portiers et lecteurs, 5 tonsurés.

Nous n'avons guère d'événements à signaler, si ce n'est le 8 février, **la bénédiction d'une statue de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, statue que nous devons à la générosité de notre bon et vénérable Monseigneur Hirth, qui n'a cessé, comme par le passé, de se dévouer à la formation spirituelle de nos élèves.** Le 10 avril notre chapelle s'enrichissait d'un bel harmonium, don du cher P. De Meire. C'est Monseigneur Hirth qui veut bien se faire notre organiste et aussi le professeur d'harmonium. **Le 26 mai, Monseigneur Hirth, qui d'ordinaire jouit d'une santé assez satisfaisante, grâce à une vie extrêmement réglée et extrêmement sobre, a un accès de faiblesse pendant la sainte messe dans sa chapelle privée. Les symptômes accompagnants : étourdissement, envie de vomir, chute dans l'escalier de notre maison, étaient de nature à nous inspirer des craintes sérieuses. Heureusement, le vénérable vieillard s'est remis assez vite. A présent il ne lui reste pas de traces de cet accès, le seul qu'il ait eu depuis la fin de mars 1925.**

Le 29 juin, nous fêtons le vingt-cinquième anniversaire de l'ordination sacerdotale de notre cher P. Cunrath, qui chante la grand' messe, dans la chapelle du Séminaire, en présence de Mgr le Vicaire apostolique qui assiste au fauteuil, des deux séminaires et des Sœurs de la Mission.

Il nous reste à voir la région du sud du Ruanda.

Isavé. – C'est la plus ancienne Mission du Vicariat. Comme partout il y a un mélange de très bon, de bon et de moins bon. En général comme partout aussi, je, crois, nous sommes portés à regarder à peu près exclusivement le moins bon ou les ombres, oubliant le bien comme si la perfection pouvait être la règle absolue, surtout dans des chrétientés nées d'hier et noyées dans une immense masse païenne.

« On reste grandement consolé par le bon aspect de l'ensemble constate le P. Hurel, le nouveau supérieur. La partie du troupeau entreprenante et active rachète amplement l'autre plus faible. C'est par ce noyau, avec la grâce de Dieu, que nous entraînerons la masse, et, pour cela, nous travaillons activement ce noyau. C'est d'ailleurs la pensée et le désir de nos Supérieurs et en particulier de Monseigneur qui ne cesse d'insister sur ce point.

Nous mettons aussi grand espoir dans la formation de la jeunesse. Cette année l'effort fait a été sérieux et le résultat obtenu fait bien augurer de l'avenir. La nouvelle organisation des écoles, demandée par les circonstances, ne nous a pas pris au dépourvu. Nous avons obtenu aux examens qu'a fait passer le P. Déprimoz, 37 diplômes de tous degrés. **S'il est vrai que l'avenir religieux du Ruanda dépend de la classe dirigeante, Isavé n'est pas encore en retard avec ses 300 jeunes gens Batutsi. La plupart, pour ne pas dire tous, mènent de front l'instruction religieuse et la profane. C'est par eux, certainement, que le Ruanda se convertira.** Ce qu'il y a vingt ans nous regardions comme impossible est devenu une réalité. »

A Isavé est rattaché le Noviciat des Sœurs indigènes, nos « Benebikira ». Le noviciat compte 16 postulantes et 8 novices, C'est encore le grain de sénévé ! Il est alimenté par les petits postulats adjoints à chacune des Communautés des Sœurs Blanches, qui, pendant deux années au moins, étudient et forment les jeunes filles qui demandent à embrasser la vie religieuse. Le Noviciat est dirigé par les Soeurs Blanches et elles le font avec un dévouement à toute épreuve. Ce Noviciat est complètement séparé de la Mission, et il a son aumônier. Les Postulantes sont préparées à un diplôme d'aptitude pédagogique et suivent tous les cours d'une bonne école ménagère.

Cette année, Monseigneur et le Père Inspecteur des écoles ont fait eux-mêmes passer les examens. ‘

Deux premières communautés, chacune de sept Benebikira, sont installées l’une à Isavé, l’autre à Ruaza, aidant très efficacement les Soeurs Blanches, qui continuent ainsi leur formation pratique. Quatre autres Benebikira sont employées au noviciat et seront, au temps les premiers éléments d’une troisième communauté d’au moins sept membres.

L’esprit de ces petites Sœurs est très bon ; très dévouées elles rendent de vrais services et nous ne pouvons que souhaiter l’accroissement cette petite œuvre.

Plus au sud nous trouvons **Kansi**, autrement dit Nyaruhengeri ; pour y arriver on ne sort pas des champs, des bananeraies, ni de la population : pas la moindre brousse dans cette pâte des trois Missions de Kansi, Isavé, Astrida !

Écoutons le P. Knoll : « Grâce au zèle et sous la main habile du Frère Pancrace, la Mission, au point de vue matériel a été complètement transformée : maison de communauté, réfectoire, magasins, clôture... etc., quelques salles de classe. Il nous manque encore d’autres classes et surtout l’église. Notre chapelle actuelle est archi pleine à chacune des messes du dimanche ; des jours de fête il ne faut pas parler ! Les matériaux pour la nouvelle église sont, en partie prêts ; nous voulons commencer les travaux et ; s’il plaît à Dieu, le T. R. P. Supérieur Général pourra bénir la première pierre ; c’est l’espoir que nous donne Monseigneur.

Notre chrétienté s’est régulièrement augmentée par les nombreux baptêmes d’adultes qui se font tous les trois mois ; de plus les 400 naissances d’enfants de chrétiens sont aussi un bon appoint de l’année. C’est consolant ! Ce qui l’est moins, c’est l’impossibilité d’assurer comme il le faudrait la formation chrétienne de tous nos enfants. Nous n’avons pas de Religieuses ! Reconnaissons cependant que tous ces enfants en général viennent régulièrement assister à la sainte, recevoir les sacrements et s’instruire en classe. Ce qui ne veut pas dire que certains ne préfèrent l’école buissonnière !

Parmi nos deux cents jeunes gens Batutsi, qui viennent régulièrement, une vingtaine ont été, cette année, choisis pour aider les chefs ou l’Administration comme secré-

taires. L'école de Kansi a reçu des félicitations encourageantes pour les maîtres et pour les élèves.

Dans nos familles la vie chrétienne est bonne ; on peut dire que dans la plupart les prières du matin et du soir, voire celles avant et après les repas sont récitées régulièrement. Les chrétiens *ont* une vraie dévotion pour l'exercice du Chemin de la Croix, pour le Saint Sacrement, ils sont nombreux de ceux qui ne passent pas devant l'église sans y entrer quelques instants. Ce qui est caractéristique aussi, c'est que de nos 1.400 ménages très peu sont en rupture de bans ! C'est loin d'être selon la coutume du pays !

Nous n'avons encore que 18 succursales, mais une compte 1.500 baptisés, une autre 500. Celle de Mugombga – celle qui a ses 1.500 chrétiens – a bien encore 30.000 païens ! Le pays du Nyaruguru, à l'ouest de Kansi, que nous entamons à peine, a, à lui seul, plus de 100.000 âmes ; ce sera une belle Mission, plus tard, si... ! Les Protestants traversent souvent cette région et même campent à côté de nos succursales où ils essaient, par leurs cadeaux, de gagner quelques gens. »

Il nous reste **Astrida**, la nouvelle Mission placée sous le vocable de N.-D, de la Sagesse.

Si nous nous étions placés au seul point de vue de l'évangélisation directe du pays, donc de l'occupation d'un territoire, nous ne serions pas restés si près des deux Missions de Kansi et d'Isavé. D'ailleurs qu'on se rassure, même du point de vue du travail apostolique direct, deux prêtres ne pourront suffire à la besogne ; dix missionnaires s'useraient si nous les avions, Nous sommes ici, en effet, dans le Territoire de la Kanyaru, le plus peuplé des dix districts administratifs du Rwanda ; il renferme environ 400.000 habitants. Les missionnaires d'Astrida auront, pour leur part, à desservir une portion importante de cette population.

Ce qu'on aura à faire, ce qui commence à se faire à Astrida, laissons le P. Lecoindre nous le dire :

« Dans les vues du Gouvernement, tout le plateau de Butaré est réservé à un vaste ensemble scolaire, qui sera sous la direction des Frères de la Charité de Gand, pour les jeunes gens, et sous celle des Religieuses pour les jeunes filles. A un ensemble de ce genre, qui groupera toute la jeunesse intelligente et, plus tard, dirigeante du pays, il a pa-

ru à Sa Grandeur impossible de donner un patronage plus beau et plus significatif que celui de la Vierge : *Sedes Sapientiae*. Les missionnaires seront là d'abord aumôniers de cette jeunesse, fils de chefs, normaliens, commis d'Administration, élèves des autres écoles. **Le Gouvernement compte aussi sur nous pour avoir, par les sections industrielles, des artisans qualifiés, chrétiens, pour remplacer l'élément musulman dont il se défie.**

L'importance de ces œuvres d'Astrida, Monseigneur la soulignait dans sa lettre annonçant aux missionnaires la fondation de la nouvelle Mission : « Je recommande très instamment à vos prières cette fondation qui doit avoir pour l'avenir catholique du pays une influence très grande, si Dieu bénit nos projets et ceux du Gouvenement. Nul d'entré vous ne saurait se désintéresser de cette fondation et des œuvres si importantes pour l'instruction et, la formation de la jeunesse intelligente du Ruanda-Urundi qui y seront adjointes. C'est pour tout le Vicariat que Pères et Frères, dans leur sphère respective, travailleront. »

Ce que nous faisons pour te moment ? c'est bien simple ! Nous essayons de nous installer, de construire. Ce n'est pas facile, dans un pays où le bois est rare, où la main-d'œuvre est très chère. A côté des Travaux Publics, pour les constructions de la ville, réunissent de matériaux possibles, engagent les meilleurs artisans venus de partout surtout des Missions. Heureusement, notre excellent Administrateur, Monsieur Thielemans, nous aide ; nos stations aussi, surtout Ruaza et Kabgayi. Nous ne sommes pas málheureux !

Précisément pour que nous puissions nous installer plus vite et même contribuer à la fabrication des matériaux pour l'établissement des Frères, Monseigneur n'a voulu nous charger que des seuls villages englobés dans la circonscription urbaine d'Astrida, des chefs leurs jeunes gens, des secrétaires et autres employés du Gouvernement ; plus tard nous aurons notre district. Les catéchismes et instructions sont, évidemment, faits le soir, à 17 heures, après la fermeture bureaux et la cessation du travail. Quand notre district nous aura été assigné, nous recevrons des deux missions voisines de 1.500 à 2.000 chrétiens et une dizaine de succursales.

En attendant, nous construisons et faisons des briques et des tuiles. Pour la fin de la saison sèche nous espérons avoir de 500 à 600.000 briques. »

Il ne nous reste qu'à ajouter quelques conclusions. L'œuvre de Dieu en progrès, très certainement en profondeur, peu en étendue, malgré le grand effort fait, cette année, pour les succursales. Ce mouvement donné n'est qu'une ébauche ; il est presque impossible dans ces régions très peuplées et aussi très montagneuses, de courir partout et de suffire à tout. Nous avons voulu et nous voulons sauver l'avenir pour tant d'âmes que nous ne pouvons guère atteindre. Quand Dieu voudra donner des moissonneurs, il y aura au moins des jalons posés, jalons que nous fortifierons le mieux possible, dans la mesure où Dieu le permettra. En attendant, de-ci de-là, quelques seront gagnées et pourront répandre un peu la foi autour d'elles rendant un peu plus efficace notre prise de possession et formant un petit courant, faible mais réel, en faveur du catholicisme ; nous serons dans la bonne place.

Partout un travail intense s'est fait ; nous ne nous leurrerons cependant pas d'illusions : nous avons un peu plus de 38.700 chrétiens, ce qui, en réalité, représente à peine deux pour cent de la population païenne. Des milliers d'âmes de bonne volonté se préparent, il est vrai, au baptême, dans les stations ; et les succursales. Mais que sont ces chiffres devant la masse ? D'autres, en ont beaucoup plus grand nombre, même en nombre très grand connaissent suffisamment et estiment notre sainte Religion ; elles attendent que Dieu leur envoie les bons ouvriers qui leur feront entendre, de façon pratique pour elles, l'appel du Maître pour suivre docilement. Pouvons-nous cependant nous flatter d'occuper réellement notre pays ? Je ne le crois pas ! **Déjà j'ai signalé ce vaste triangle qui a pour base toute la rive Est du Kivu, de Mibirizi à Nyundo, et pour sommet Kabgayi, où nous n'avons que quelques succursales péniblement desservies, dans une région de très hautes montagnes enchevêtrées les unes dans les autres. A l'Est derrière la ligne Ruaza - Rulindo - Kigali - Rwamagana - Zaza, est un immense pâté, le tiers du Ruanda, or nous n'avons non plus que des succursales.**

Dans nos Missions même pouvons-nous davantage croire à une occupation bien effective ? car facilement on dit : « Nous

tenons le pays ! » Non ? franchement non ! Nos Missions sont des jalons aussi, ou, suivant le mot du général Malfeyt, « des oasis ! ». Deux ont trois prêtres, même avec cinquante, soixante ou cent catéchistes si bien formés, soient-ils, jetés dans cent, deux cent mille habitants et plus, ne peuvent que préparer le ferment qui fera lever ces masses le jour où les districts seront fragmentés. Il ne faut pas beaucoup compter sur les moyens rapides de locomotion, si nous en avons un jour partout ; ils aideront, évitant aux missionnaires une forte somme de fatigue et lui faisant gagner du temps, guère plus. La montagne restera, et aussi, cachée dans ses moindres replis, la population toujours aussi éloignée du centre qui est l'église.

Dans toutes les stations, les confrères ont souligné le grand mouvement qui entraîne vers Dieu la jeunesse Mututsi. Par jeunesse nous n'entendons pas dire « enfants », mais bien « grands jeunes gens » dont bon nombre sont mariés. C'est le progrès auquel on peut et doit, nous semble-t-il, attacher le plus d'espoir, celui qui correspond le mieux à la pensée de notre vénéré Fondateur. **Les chefs nous donneront le peuple, et ces jeunes gens sont déjà ou seront des chefs surtout qu'ils sont ardents, tenaces, convaincus et animés d'un véritable prosélytisme.** Au Gouvernement il s'est produit un véritable revirement, – et c'est heureux, – c'est sur cette jeunesse intelligente et curieuse qu'il compte, c'est avec elle et par elle qu'il veut gouverner. Dans le mouvement de cette race vers le catholicisme il nous faut voir la vraie action de Dieu pour le salut de notre peuple. Ce mouvement évidemment a besoin d'être suivi, il ne faut pas abandonner ces jeunes chefs qui se dispersent aux quatre coins du Ruanda.

Nous n'avons donc ni à nous plaindre ni à nous croiser les bras parce que submergés par le travail à faire ! Nul d'ailleurs n'y pense ! Quand on n'a que le temps et les forces de faire peu, pourvu que ce peu soit fait bien et consciencieusement, Dieu ne peut être mécontent et nous de même. Nous devons le remercier – Il nous a fait la part assez belle – et pour le travail accompli et pour les désirs très grands qui partout dans les stations nous restent au cœur. Ces désirs sont encore une manière, permise par sa Bonté, de Le servir.

Personnel au 30 juin 1928 :

ISAVE : PP. Hurel, sup. ; Pouget, Moyse, Witlox. P. Buisson, aumônier du noviciat des Benebikira,
ZAZA : PP. Soubielle, sup. ; Cazaunau, Frère Herménégilde.
NYUNDO : PP. Pagès, sup. ; Vitoux, Frère Rodriguez ;
P. Schumacher détaché pour études.
MIBIRIZI : PP. Delmas Léon, sup. ; Deneweth ; Frère Privat.
RUAZA: PP. Desbrosses, sup. ; Van Baer, Van Uden.
KABGAYI : Mgr Classe, Vicaire apostolique ; PP. Verhaeghe, sup. ; Smoor, Goubau, Frère Anselme, abbé Calixte. – P. Weymeersch, économiste général, Frère Adelphe.
GRAND SEMINAIRE : Mgr Hirth, PP. Donders sup. ; Cunrath, De Meire.
PETIT SÉMINAIRE : PP. Deprimoz, sup. ; Lody, De Vos : Gérard, Belloy, abbé Fidèle, et deux Séminaristes en probation.
KANSI : PP. Knoll, sup.; Durand, Ant. Van Overschelde ; Frère Pancrace.
KIGALI : PP. Vanneste Hugo, sup. Van der Meersch, Gérard Overschelde ; Frère Tite.
RWAMAGANA : PP. Martin François, sup. ; Zuembiehl, de Bekker.
MURAMBA : PP. Chantrain, sup. ; Gasser, Frère Thaddée.
ASTRIDA : PP. Lecoindre, sup. ; Brutsaert, Frère Marie-Louis.
RULINDO : abbés Albert, sup. ; Jovite, Isidore.
MURUNDA: abbés Gallican, sup. ; Joseph. Fr. Eloy.

84. CONCERNANT LA RESIDENCE DE MGR CLASSE A KABGAYE (1927)¹⁷⁴

(...)

1° C'est d'abord une lettre du P. Huntziger qui m'annonce son retour en Europe. En même temps que cette lettre j'en recevais une autre du P. Ecomard qui me renseignait sur tout ce qui concerne ledit Père Huntziger et m'envoyait une copie de la lettre qu'il vous adressait à vous-même à ce sujet. Je suis donc aussi complètement renseigné que vous... Les dénégations de l'accusé impressionnent peu en présence de la multiplicité et de la diversité des accusations !

¹⁷⁴ Lettre du P. Voillard (S.G.) au P. Marchal (Assistant). A.G.M.Afr., Katé, 07/12/27. (folder 1) N° 132000-132100 / H-12-125.

2° Le Père Demeire m'a écrit au cours de sa retraite – et par conséquent dans un moment de vrai calme intérieur – une lettre qui me cause une impression pénible. **Je suis très mécontent de voir Mgr Classe¹⁷⁵ persévérer de vouloir transformer sa résidence de Kabgayi en une hôtellerie ouverte à tous les Belges du pays et d'obliger ses missionnaires à participer à ces réceptions répétées aux dépens de leur sommeil, de leurs exercices de piété et de leur travail. Tous ses missionnaires en sont écœurés et fatigués – ceux des Vicariats voisins en rient. Je crois que bon nombre des hôtes ainsi reçus ne lui en gardent aucune reconnaissance. Voudriez vous lui écrire ou lui faire écrire à ce sujet que tout cela met à bout ces missionnaires et mécontente gravement la Maison-Mère : que si les choses sont encore ainsi lors de ma visite il s'expose à recevoir les graves remontrances et à voir prendre des mesures qui mettront en évidence ses torts devant tout le monde. L'absence de clôture réelle est intolérable et si l'ordre n'est pas rétabli quand je passerai je pourrais bien faire exécuter moi-même, sous mes yeux, les travaux nécessaires.**

Quant au P. Demeire, il me semble, si je ne me trompe, qu'il appartient à l'Urundi, et qu'il a été envoyé au Ruanda, comme contribution au personnel du séminaire. Mgr Classe aurait demandé à pouvoir l'employer ailleurs qu'au Séminaire, durant les premières années afin qu'il puisse apprendre la langue... Voudriez vous faire rechercher si je suis dans le vrai à ce sujet et me le faire écrire immédiatement. Dans l'affirmative, en effet, je devrai dire à Mgr Classe que le temps est venu de mettre ce Père au Séminaire tout en faisant remarquer qu'il n'a vrai-

¹⁷⁵ Le 3 Décembre 1930, M. Hélène m'a déclaré qu'on lui avait montré dans les bureaux du Ministère à Bruxelles une lettre de Mgr Classe datée des premiers mois de la guerre, dans laquelle **il formait des vœux pour le succès des armées allemandes**. N.B. : Cela rappela le « Te Deum » ordonné par lui à la fameuse dépêche annonçant la prise de Paris ! Et tout cela a été fait, sans aucun doute, dans des intentions tout apostoliques, dans l'intérêt des missions de ces pays de colonies allemandes. Mais on devine l'impression qui en reste chez les fonctionnaires Belges qui les connaissent ! Dès le 18 juin 1940 ; **la parole ferme et courageuse du Général de Gaulle trouva immédiatement écho dans son cœur. Du coup il se rallia à celui que son patriotisme éclairé saluait, sans hésitation, comme le futur libérateur de la France. A tous ceux qui le consultaient sur ce point il n'avait qu'une réponse : « Ralliez-vous au Général de Gaulle ». Le Général de Gaulle le remercia personnellement par lettre et, pour reconnaître son mérite, lui décerna en Mars 1943 la Croix de l'ordre de la Résistance française.** CLASSE, A.G.M.Afr., N° 96457.

ment pas été placé loyalement dans les conditions nécessaires pour apprendre la langue.

3° Voici aussi une lettre du P. De Langle...Je vous charge de lui faire vous-même ou de lui faire par le P. Jeuland (?) la réponse qu'appellent ses conseils aux Supérieurs Majeurs, son admiration pour ses œuvres, ses jugements tranchants surtout. Ce Père a besoin d'être mis à sa place bien nettement : il y a de lui, de ses vues, de ses manières d'agir une haute idée... et n'accepte pas de directions ne cadrant pas avec ses pensées. Je crois que cela vient plutôt d'un esprit faux que d'une volonté mauvaise. C'est une raison de plus pour faire avec plus d'insistance les remarques nécessaires. Quant à son retour immédiat à Tabora, vous en déciderez.

4° (...)

85. LES FRONTIERES PRECOLONIALES DU RUANDA SELON MGR CLASSE (1928)

TERRITOIRE DU RUANDA (1928)¹⁷⁶ :

Le Vicariat actuel du Ruanda ne comprend pas tout le territoire du Rwanda, c'est-à-dire du royaume de ce nom tel que le possédait le roi actuel au début de son règne, royaume homogène par la langue, la population et les mœurs.

Le Rwanda a, dans les vingt dernières années, été amputé de trois de ses provinces du Nord :

¹⁷⁶ Mgr Classe, Territoire du Ruanda : limites – extension (1928), A.G.M.Afr., N° 00220395. Le Rwanda précolonial était plus grand que le Rwanda actuel. Durant la période de 1895 et 1918, il a été amputé de trois de ses provinces du Nord, à savoir le Bgisha ou le Bwisha (au Congo), le Bufumbira (en Ouganda) et presque tout le Ndurwa (en Ouganda) au N.E. ainsi que l'île Ijwi (au Congo). DIAIRE DE SAVE (1907 – 1918) : pp. 70-71 (...) : 20 février 1915 – Le bruit court depuis assez longtemps que Nyindo, « frère de père » du Roi, et qui commandait la province anglaise du Bufumbiro, est à la capitale. Les gens assurent qu'il se serait enfui définitivement de chez les Anglais, pour passer dans le camp allemand. Toujours est-il que le Roi essaie de lui donner le gouvernement de plusieurs provinces, telles que Ndala, au détriment de Lwasamanzi, Nyaruguru au détriment de Lwamanwa, etc. etc. Ces chefs, ainsi que Kayondo et Rwidegembya seraient accusés d'avoir ensorcelé le Roi et de lui avoir député pour cela deux individus, dont l'un, Lutundamateme, est le chef de ses vaches « intarama ». Ces individus auraient été liés pour ce soi-disant de lèse-majesté. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? Ce n'est en tout cas qu'un bien faible écho de toutes les intrigues et cabales qui se forment tous les jours à la capitale du Roi très Nègre et très Païen de ces pays.

- 1) le Bgisha (ou Bwisha des cartes) au N.O. province sœur du Bugoyi ;
- 2) le Bufumbira au N. du Mulera (Mission de Rwaza) ;
- 3) presque tout le Ndorwa au N.E. Seul le sud du Ndorwa reste encore au Vic. du Ruanda.

Tongres-Sainte-Marie (CONGO)

Le Bgisha renferme 1 Mission – Tongres Ste Marie, chez le chef Rulenga, (d'où le nom de Mission de Rulenga). Cette Mission appartient au haut Congo ; elle est à 8 h. de marche de Nyundo.

Dans le Bgisha, le Bufumbira et le Ndorwa la langue est le seul runya- rwanda ; les habitants sont Banyarwanda.

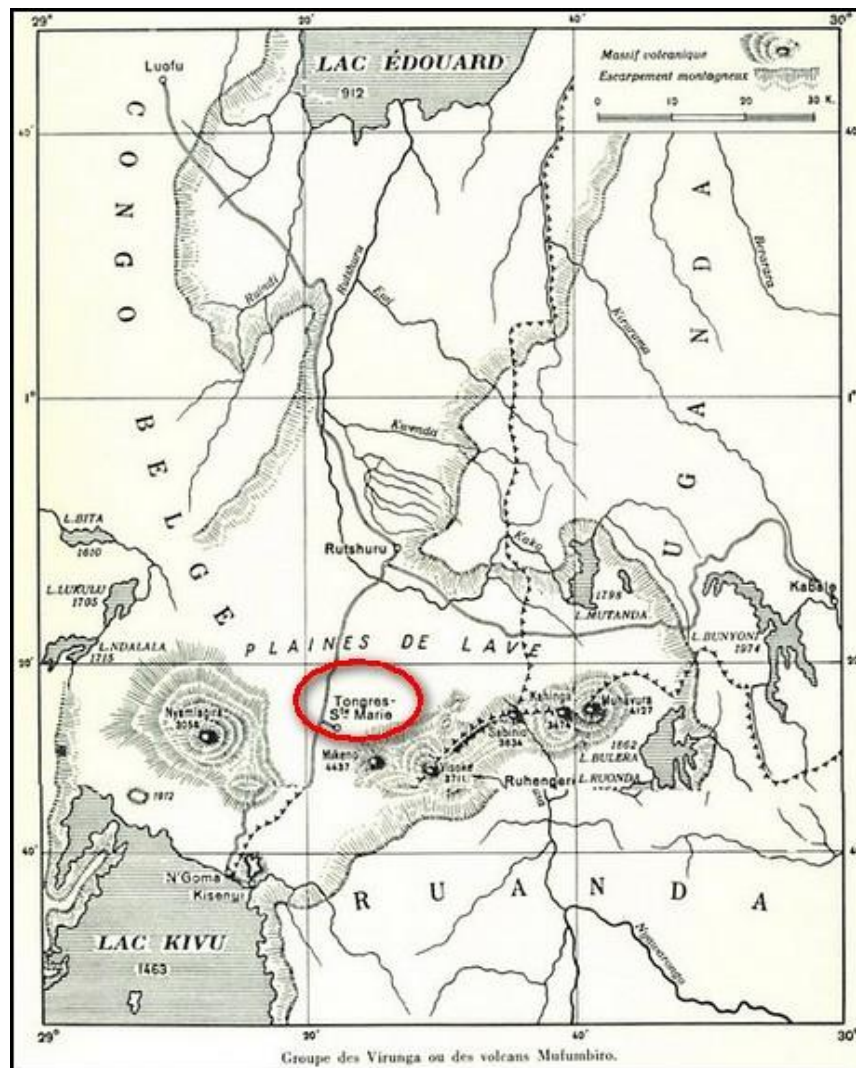
La frontière ouest du Bgisha va du Nord du Kivu vers le Lac Albert Edouard. A l'O. de cette frontière la langue change, ce n'est plus le runya- rwanda, mais bien le ru-hunde au N.O. (St Joseph Pélichy) et au S.O. le rushi (Katana – Thielt St Pierre).

La Belgique a le Bgisha. En 1909, l'Angleterre lui a pris le Bufumbira en partie (l'Est). Jusqu'à cette date le Ndorwa était à l'Allemagne qui céda d'abord l'extrême Nord à l'Angleterre ; puis ; puis pour une rectification de frontières sur la Kagera, au N. du Kiziba, elle donna encore le centre du Ndorwa et ce que les cartes appellent le Mpororo (cette partie est dans le Vicariat de Mgr Streicher). Le Mpororo n'existe que pour les Européens !

Depuis la fin de la guerre, la majeure partie du Bufumbira et les 2/3 du Ndorwa sont à l'Angleterre. C'est ce territoire que le Cap. Philipps voulait faire rattacher au Ruanda.

Dans tous ces territoires, Ruanda actuel, Bgisha ou Ruanda belge, Bufumbira et Ndorwa ou Ruanda anglais, il n'y a qu'un seul et unique peuple, les Banyarwanda, une seule et unique langue, le runyarwanda. C'était le royaume de Lwabugiri, père de Musinga lors de son avènement.

En 1901, le chef qui nous fut donné par Musinga, Lubanza, pour nous conduire au Bugoyi, était le propre frère du chef du Bugoyi ; il commandait quelques collines du Bgisha du N. Jusqu'en 1918, Nyundo, le propre frère de Musinga fut le chef du Bufumbira anglais.



TONGRES-SAINTE-MARIE (CONGO)

En 1901, le chef qui nous fut donné par Musinga, Lubanza, pour nous conduire au Bugoyi, était le propre frère du chef du Bugoyi ; il commandait quelques collines du Bgisha du N. Jusqu'en 1918, Nyundo, le propre frère de Musinga fut le chef du Bufumbira anglais.

Musinga ne cesse de réclamer son bien et l'an dernier son grand argument était :

« Vous m'avez pris le Bgisha, puis récemment le Bufumbira (qui lui paya régulièrement l'impôt jusque pendant la guerre, et c'est cet impôt qui faillit faire perdre Nyundo par les Anglais : il communiquait avec l'ennemi !). Vous me prenez le Ndorwa et vous voudriez encore me prendre une partie du Buganza ».

L. C. [Léon Classe]

86. LETTRE DE MGR CLASSE DU 24 AVRIL 1940 A SES MISSIONNAIRES CONCERNANT LE MARIAGE CHRETIEN-DU MWAMI¹⁷⁷

Kabgayi, le 24 avril 1940

Mes chers Confrères,

La rumeur qui circule déjà dans le pays vous est probablement connue : le Mwami a fait reconduire Nyiramakomari dans sa famille.

Pour que dans nos stations soient évités des démarches motivées plus par le sentiment que par la réflexion ainsi que des commentaires, en public surtout, peu justes et dangereux, je tiens à mettre les choses au point.

Il est exact que le 17 avril courant, entre deux et trois heures du matin, la voiture du Mwami, suivie d'un camion chargé, a emmené Nyiramakomari et, le soir du même jour, l'a fait arriver dans les Migongo du Kisaka, chez sa mère.

Cet évènement n'a rien eu d'imprévu ; il était en préparation depuis dix-huit mois au moins ; les intéressés eux-mêmes m'en avaient eu souvent parlé comme une chose inévitable et la Mugabekazi avait agi de même. Chaque fois, selon mon devoir, à tous trois j'avais répondu que la question les concernait et qu'eux seuls la devaient résoudre.

Il n'est pas inutile de rappeler quelques points afin de mettre la question en son vrai jour et ne pas la faire dévier ni en déduire des conséquences fausses et dangereuses.

¹⁷⁷ Lettre de Mgr Classe du 24 avril 1940 a ses missionnaires concernant le mariage du Mwami, A.G.M.Afr., (pas de N° de référence).

De tout temps je me suis réservé absolument l'admission au catéchuménat tant du Mwami que de sa Mère et de sa femme ; pour cette raison, ils n'ont pas reçu la médaille et ne sont inscrits en aucune série. Ils sont instruits, désirent être baptisés, seule la question capitale de succession oppose un obstacle insurmontable.

Toujours j'ai décidé que le Mwami, sa Mère, sa femme ne pourraient être baptisés que lorsque la succession serait assurée par un enfant mâle : l'absence d'héritier excluant certainement toute probabilité de persévérance.

Ces décisions sont entièrement maintenues ; le Mwami et sa Mère les connaissent et les comprennent beaucoup mieux que la presque totalité des Chefs Chrétiens.

Lorsqu'il s'est agi du mariage du Mwami, j'ai à plusieurs reprises expliqué à Rudahigwa – et aussi à sa Mère – qu'il n'avait qu'à suivre les coutumes du pays concernant les Bami. Malgré les instances chez de l'un et de l'autre, celles des chefs chrétiens revenus souvent à la charge, la demande des Prêtres, j'ai interdit aux Pères, aux Prêtres, aux Séminaristes grands et petits d'aller à Shyogwe, de participer même indirectement et seulement par leur présence dans la foule à ce mariage. Dans la matinée de ce jour même, à Rudahigwa, venu pour insister une dernière fois au nom de sa Mère, j'ai redit mes raisons. La Mugabekazi et de nombreux Chefs m'avaient trop clairement fait entendre que pour eux, un seul point importait : la succession ; - que tout lui devait être subordonné, « même après le baptême. De son côté, le Mwami, durant les très longs préliminaires de la recherche d'une élue » par la Mugabekzai, à la question dubitative : « Si vous n'aviez pas d'enfants ? » toujours m'avait répondu : « On ne peut pas laisser le Ngoma. »

Il ne pouvait donc, pour moi, exister aucun doute ; j'étais certain que, quels que soient les sentiments réciproques des fiancés, en l'absence d'enfants mâle, eux-mêmes, la Mugabekazi, les Chefs chrétiens dans leur presque unanimité, laisseraient la loi chrétienne, n'y penseraient même pas et seraient complètement suggestionnés par la seule pensée : il faut de n'importe quelle manière assurer la succession. Ce qui naturellement est arrivé. Même des Chefs chrétiens, et pas des isolés, ont insisté près du Mwami pour qu'il prenne une seconde femme, tout en conservant la première, dans le but d'assurer la succession : « le Ngoma ne peut pas être donné à un Muka-

rani. » A cette solution, Rudahigwa s'est toujours refusé : « je ne veux pas avoir plusieurs femmes ; mais il faut un héritier, et je ne pourrai plus attendre davantage.

Changer de coutume de conséquences aussi grave pour un pays que celle qui régit la succession au Ngoma, ne peut se faire que lorsqu'un ensemble de circonstances se présente. Ce n'est pas, certes, le cas actuel, et le Gouvernement le reconnaît autant que nous. Il ne faut pas nous laisser égarer par une sorte de sentimentalité chrétienne, par des manières de voir européennes toutes fondées sur le Christianisme.

Rendons-nous d'abord bien compte des coutumes du Ruanda quand il s'agit des Bami, coutumes dont tous les esprits sont imprégnés, et qui ne pourraient céder la place à une autre – conforme à la loi chrétienne – que si la succession était préalablement assurée par la présence d'enfants mâles.

Quels ont toujours été le rôle et la place des femmes ibgami. D'abord et avant tout assurer la succession, puis, évidemment servir aux plaisirs et aux caprices du Mwami. Rien de plus, sinon souvent aussi servir l'ambition et les projets de certains grands.

Souvent on a parlé de femmes « légitimes », mais par simple approbation et par adaptation à nos idées européennes. Pour le Mwami, il n'en existait pas ; il y avait des « favorites » du moment, de vraie épouse, jamais. Ce n'est pas exagération. Réfléchissez : jamais aucune femme du Mwami n'a pu ni a osé dire : « bgami ni iwanjye – urugo rwanjye. » A l'Européen qui s'exprimerait ainsi on rirait au nez. Une femme de chef, si puissant soit-il, peut toujours dire : « urugo rwanjye » ; elle peut agir en conséquence et ne se fait pas faute de le faire, de commander, de s'imposer au bagaragu de son mari. A la capitale, cela ne se trouve pas, - pas même sous le ngoma actuel. Une Mwamikazi, c'est européen ; ce n'est pas encore entré dans les coutumes du pays.

Les femmes du Mwami, même « les favorites » du moment, avaient leur lugo à elles, leurs bagaragu, mais à distance souvent très grande de la capitale. Là c'était « chez elles », c'était « leur lugo », mais non plus ou moins important, rien de plus. Elles n'allaient pas trouver le Mwami comme elles le voulaient, mais seulement quand elles étaient appelées, – renouvellement de l'histoire d'Esther et d'Assuerus. – Elles allaient « kufata igihe », bagaragu parmi les autres bagaragu. Une mugaragu ne

peut être dite « épouse » au sens chrétiens ; sa conduite ou sa situation, s'y opposent.

Nulle, même parmi les « favorites » pouvaient dire – et, certes, n'aurait pas osé dire : mon fils succédera au mwami. De là, ces compétitions souvent sanglantes, de là aussi, nulle ne pouvait se dire ni être dite : l'épouse réelle, légitime.

Si du mariage de Rudahigwa étaient nés des garçons par suite des sentiments et de la volonté du mwami, par l'aide du Gouvernement Belge, et grâce aux idées chrétiennes répandues dans le pays, ces coutumes ne seraient restées qu'à l'état de souvenirs qui peu à peu, auraient même disparu, la succession étant assurée. La situation s'est trouvée toute différente, puisqu'il ne reste pas d'espoir d'héritier désiré avant tout.

C'est cette éventualité qu'autrefois j'ai cru devoir en conséquence envisager qui a dicté ma conduite. J'ai estimé nécessaire de laisser Rudahigwa agir en Munyarwanda, vu que lui et tous les siens pensaient en Banyarwanda sans me le dissimuler aucunement, vu aussi que j'avais la certitude que, le cas échéant, tous même ceux qui étaient chrétiens – agiraient de manière à assurer d'abord et avant tout la succession.

Vous ne vous étonnerez donc pas de qui est arrivé ; vous comprendrez mieux les réserves que toujours j'ai imposé pour éviter une situation inextricable. Rien n'est perdu pour l'avenir qui n'est pas engagé par une union conditionnelle.

De là cependant il y a tirer une leçon de prudence et de circonspection en paroles, pour ne pas se laisser entraîner par la sentimentalité. Tenez-vous à l'écart de toute discussion et de commentaires sur ce fait passé, ne vous immiscent en quoi que ce soit dans cette question que je me réserve. Faisons confiance à la Providence et demandons Lui de préparer l'avenir que nous souhaitons pour ce pays.

Veuillez agréer, mes chers confrères, l'assurance de mon entier dévouement en N.S. et N.D.

Léon Classe

Vic. apostolique

NOTICES BIOGRAPHIQUES des missionnaires

NOM	PRENOM	Nationalité	Nais- Sance	F. P. E. 178	Ordina- tion	Décès
ACHTE	Auguste	française	1861	P.	1885	1905
ADELPHE	Keiling Alphonse	allemande	1885	F.	----	1979
ALFRED	Leyendecker Ignace	allemande	1861	F.	----	1926
ANSELME	Illerich Nicolas	allemande	1863	F.	----	1942
ARNOUX	Alexandre	française	1881	P.	?	1959
BARTHE- LEMY	Paul	allemande-fran- çaise (Alsace)	1872	P.	1899	1943
BONNEAU	Henri	française	1861	P.	?	1905
BRARD	Alphonse	française	1858	P.	1883	1918
BRICQUET	Léon	française	1881	P.	?	1928
BUISSON	Jean-Baptiste	française	1867	P.	1891	1933
CANONICA	Pio	italienne	1876	P.	?	1943
CELSE	Veltz Charles	allemande-fran- çaise (Alsace)	1884	F.	----	1959
CHANTRAIN	Joseph	belge	1891	P.	?	1962
CLASSE (Mgr)	Léon-Paul	française	1874	P. E.	1900 1922	1945
COLLE	Pierre	belge	1872	P.	?	1961
CUNRATH	Nicolas	allemande-fran- çaise (Alsace)	1876	P.	?	1941
de BEKKER	Bernard	néerlandaise	1882	P.	?	1964
DECORTES	Henri	belge	1882	P.	?	1948
DELMAS	Jean-Louis	française	1862	P.	1887	1948
DENEWETH	Frans	belge	1896	P.	?	1960
DEPRIMOZ (Mgr)	Laurent-François	française	1884	P. E.	1908 1943	1962
DESBROSSES	Eugène	française	1878	P.	?	1938

¹⁷⁸ Abréviations : F. : Frère – P. : Prêtre (Père) – E. : Evêque.

DESOIGNIES	Charles	française	1857	P.	1881	1916
DESPLENTER	Michel	belge	1890	P.		1941
DONDERS	Max	allemande	1875	P.	1900	1966
DOUMEIZEL	Joseph	française	1886	P.	?	1964
DUFAYS	Félix	luxembourgeoise	1877	P.	1903	1954
DUMORTIER	Augutin	française	1878	P.	?	1951
DURAND	Jean-Marie	française	1879	P.	?	1966
ECOMARD	?	?	?	P.	?	quitté
EGIDE	Van Lieshout Egide	néerlandaise	1868	F.	----	1941
EMBIL	Laureano	française	1875	P.	1900	1938
FULGENCE	Méchau Arthur Fulges	allemande	1874	F.	----	1916
GASSLDINGER	Joseph	allemande	1884	P.	?	1913
GERBOIN (Mgr)	François	française	1847	P. E.	1874 1897	1912
GIAI-VIA	Virgilio	italienne	1891	P.	1913	1969
GILBERT	?	?		F.	?	quitté
GILLI	Guiseppe	italienne	1882	P.	?	1955
GOARNISSON	Jean-Marie	française	1872	P.	?	1948
GORJU (Mgr)	Julien	française	1868	P. E.	1892 1922	1942
GRUN	Charles	allemande-fran- çaise (alsace)	1873	P.	?	1928
HERMENE- GILDE	Klein Nicolas	allemande	1876	F.	----	1962
HINKELBEIN	Josef	allemande	1879	P.	?	1947
HIRTH (Mgr)	Jean-Joseph	allemande -fran- çaise (Alsace)	1854	P. E.	1878 1890	1931
HUNTZINGER	Léo	française	1884	P.	1907	1977
HUREL	Eugène	française	1878	P.	1902	1936
HUYSKENS	Joseph	allemande	1878	P.	?	1943
JACQUELIN	Emile	française	1879	P.	?	1924
KNOLL	François	allemande	1880	P.	1905	1951
LAFLEUR	Edouard	canadienne	1876	P.	?	1921
LAUNAY	Gaston	française	1880	P.	?	1964

LECOINDRE	Charles	française	1878	P.	?	1960
LEONARD (Mgr)	Henri	allemande-française (Alsace)	1869	P. E.	1895 1912	1953
LEPORT	Jean-Marie	française	1877	P.	?	1964
LIVINHAC (Mgr ; Sup.-Général)	Léon	française	1846	P. E.	1873 1885	1922
LODY	Paul	française	1880	P.	?	1959
LOUPIAS	Paulin	française	1872	P.	1898	1910
MALET	Joseph	française	1872	P.	1898	1950
MARCHAL	Henri	française	1875	P.	?	1957
MARTIN	François	française	1872	P.	1898	1910
Mauritius MAURICE -	Kutscher Heinrich	allemande	1878	F.	----	1967
MERCU	Joseph	française	1854	P.	1878	1947
MOULLEC	Simon	française	1861	P.	1888	1924
MOYSE	Jules	française	1878	P.	1906	1961
NICAISE	Bouwman Hendricus	néerlandaise	1884	F.	----	1955
OOMEN (Mgr)	Antonius-Corné- lius (Antoine)	néerlandaise	1876	P. E.	1901 1929	1957
PAGES	Albert	française	1883	P.	1908	1951
PANCRACE	Roothan Joseph-Marie	néerlandaise	1874	F.	----	1964
PARMENTIER	Alexis	belge	1886	P.	?	1925
PERINO	Giovanni	italienne	1885	P.	?	1963
PINEL	Victor	française	1861	P.	?	1910
POLYCARPE	Stehling Guillaume	allemande	1877	F.	----	1951
POUGET	Justin	française	1858	P.	1883	1937
PRIEUR	Eugène	française	1899	P.	?	1983
PRIVATUS	Brouhle Jacob	allemande	1887	F.	?	1972
ROCH	Joseph	française	1879	P.	?	1948
RODRIGUEZ	Gehlen Henri	allemande	1869	F.	----	1931
ROELEN (Mgr)	Victor	belge	1858	P. E.	1884 1896	1947
ROUSSEZ	Léon	française	1867	P.	1891	1935

ROY	Raphaël	française	1879	P.	?	1943
SAELEN	Ernest	belge	1891	P.	?	1963
SAINT-SAMAT	Jean	française	1873	P.	?	1903
SCHULTZ	Jacques	allemande-fran- çaise (Alsace)	1871	P.	?	1947
SCHUMACHER	Pierre	allemande	1878	P.	1902	1957
SWEENS (Mgr)	Jos (Joseph)	néerlandaise	1858	P. E.	1882 1910	1950
SMOOR	Corneille	néerlandaise	1872	P.	1899	1853
STREICHER(Mgr)	Henri	allemande-fran- çaise (Alsace)	1863	P. E.	1887 1897	1952
TITE	Stehle Fridolin	allemande	1876	F.	----	1932
TREMOLET	?	?	?	P.	?	quitté
TRISTAN	Georges	française	1881	P.	?	1938
VAN BAER	Jean	néerlandaise	1881	P.	?	1941
VAN den EYNDE	Félix	belge	1874	P.	?	1958
VAN DER BURGT	Jan	néerlandaise	1863	P.	1888	1923
VANDER MEERSCH	Emiel	belge	1892	P.	?	1977
van der WEE	Antoon	néerlandaise	1871	P.	1895	1943
VAN HEESWIJK	Pierre	néerlandaise	1882	P.	1908	1960
VAN HOEF	Willem	belge	1882	P.	?	1946
VANNESTE	Hugo	belge	1888	P.	1916	1961
VAN UDEN	Corneille	néerlandaise	1889	P.	?	1946
VAN VOLSEM	Frans	belge	1893	P.	?	1968
VERBEKE	Cyrille	belge	1883	P.	?	1928
VITOUX	Pierre	française	1884	P.	1912	1955
VOILLARD (Sup.-Général)	Paul	française	1860	P.	1882	1946
VUYLSTEKE	Victor	belge	1892	P.	?	1966
WECKERLE	Léon	allemande-fran- çaise (Alsace)	1872	P.	1900	1920
ZUEMBIEHL	François-Xavier	allemande-fran- çaise (Alsace)	1870	P.	1900	1955
ZUURE	Bernard	néerlandaise	1882	P.	?	1952



L'EGLISE DE RWAZA LORS DE SA CONSECRATION PAR MGR HIRTH (1912)



**LES PB. ALLEMANDS DURANT LEUR INTERNEMENT DE TROIS ANS A RWAZA (AOÛT 1916).
DE GAUCHE A DROITE : LE P. HINKELBEIN, LE FR. RODRIGUEZ, LE P. DESBROSSES,
UN GARDE BELGE, LE P. KNOLL, LE P. SCHUMACHER, LE FR. ALFRED, LE P. DONDEES
ET LE FR. ANSELME.**